



HAL
open science

Pour qui combattre? : les volontaires canadiens-français entre l'affirmation et l'indifférence, 1914-1919

Michel Litalien

► **To cite this version:**

Michel Litalien. Pour qui combattre?: les volontaires canadiens-français entre l'affirmation et l'indifférence, 1914-1919. Histoire. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2021. Français. NNT : 2021MON30051 . tel-03653013

HAL Id: tel-03653013

<https://theses.hal.science/tel-03653013>

Submitted on 27 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par **ETABLISSEMENT**

Préparée au sein de l'école doctorale 58 LLCC
Et de l'unité de recherche C.R.I.S.E.S

Spécialité : **Histoire militaire, défense, politiques de
sécurité**

Présentée par **Michel Litalien**

Pour qui combattre?

**Les volontaires canadiens-français entre
l'affirmation et l'indifférence, 1914-1919**

Soutenue le 10 décembre 2021 devant le jury composé de

Monsieur Jean-Paul PELLEGRINETTI, professeur
d'histoire contemporaine, Université Nice-Côte d'Azur

Président du Jury

Madame Stefanie PRECIOZO, professeur d'histoire
contemporaine, Université de Lausanne (Suisse)

Rapporteuse

Madame Béatrice RICHARD, professeur d'histoire
contemporaine, Collège Militaire Royal de Saint-
Jean (Canada)

Rapporteuse

Monsieur Frédéric ROUSSEAU, professeur d'histoire
contemporaine, Université Paul-Valéry

Directeur de thèse

UNIVERSITÉ
**PAUL
VALÉRY**
MONTPELLIER 3

Résumé de la thèse en français

S'agissant du Canada, l'idée selon laquelle les francophones n'ont pas démontré le même enthousiasme pour l'enrôlement que les anglophones du pays domine. Jusqu'à l'adoption de la conscription en décembre 1917 et de sa mise en vigueur à l'hiver de 1918, les Canadiens français se sont pourtant enrôlés volontairement et en nombre plus important que les estimés avancés par une historienne américaine en 1937, chiffres toujours utilisés de nos jours. Le patriotisme n'a pas été la raison principale qui a motivé l'enrôlement des volontaires canadiens-français, mais le goût d'aventure a sans doute été celui qui fut la plus fréquente. Du point de vue historiographique, la participation des volontaires canadiens-français au front ne se résume en général qu'au seul 22^e Bataillon d'infanterie, unité qui s'illustra à maintes reprises au front. Il y avait pourtant suffisamment de volontaires francophones pour former et maintenir d'autres unités au front, voire une brigade d'infanterie francophone complète. Les autorités militaires ordonnèrent plutôt l'envoi des «surplus» de soldats francophones en renfort au 22^e Bataillon, mais surtout mais surtout aux unités anglo-québécoises qui souffraient elles aussi de la raréfaction des enrôlements volontaires. Combattant à des milliers de kilomètres de leurs foyers pour la défense d'un pays qui n'était pas le leur, minoritaires au sein d'une armée anglophone peu accueillante envers les minorités, cibles d'une presse anglophone parfois critique à leur égard et venant d'une population en général hostile à la conscription, pour qui ces soldats faisaient-ils cette guerre? Au-delà de cette question, notre thèse interroge la contribution et l'expérience de guerre des combattants francophones. Elle examine les interactions entre ces derniers et leurs homologues anglophones et également les relations avec les populations belge et française. Cette thèse s'inscrit à la fois dans une histoire nationale canadienne de la

Première Guerre mondiale, en raison des similitudes entre les deux groupes nationaux linguistiques, et dans une histoire «transnationale» où les expériences vécues par les différentes communautés minoritaires pourraient être comparées. Outre l'exploitation des archives militaires, notre thèse est fondée sur l'analyse croisée des témoignages de combattants publiés et inédits dont ce travail a aussi été l'occasion de réaliser un inventaire raisonné.

Mots-clés

Première Guerre mondiale – Canadiens français – Expériences de la guerre – Témoignages.

Résumé de la thèse en anglais

In the case of Canada, the idea that Francophones did not show the same enthusiasm for enlistment as the country's Anglophones dominates. Until the adoption of conscription in December 1917 and its implementation in the winter of 1918, French Canadians did, however, enlist voluntarily and in greater numbers than the estimates put forward by an American historian in 1937, figures still used today. Patriotism was not the main reason for enlisting French-Canadian volunteers, but a taste for adventure was probably the most common. From a historiographical point of view, the participation of French-Canadian volunteers at the front is generally limited to the 22nd Infantry Battalion, a unit that distinguished itself many times at the front. Yet there were enough French-speaking volunteers to form and maintain other units at the front, or even a complete French-speaking infantry brigade. Instead, the military authorities ordered that "surplus" French-speaking soldiers be sent to reinforce the 22nd Battalion, but above all to the Anglo-Quebec units, which were also suffering from a shortage of volunteers. Fighting thousands of kilometres from their homes in defence of a country that was not theirs, a minority in an English-speaking army that was not very welcoming to minorities, the target of an English-speaking press that was sometimes hostile to them and a population that was generally hostile to conscription, for whom were these soldiers fighting this war? Beyond this question, our thesis examines the contribution and wartime experience of Francophone combatants. It examines the interactions between the latter and their English-speaking counterparts and also the relations

with the Belgian and French populations. This thesis is part of both a national Canadian history of the First World War, because of the similarities between the two linguistic national groups, and a 'transnational' history in which the experiences of the different minority communities could be compared. In addition to the exploitation of military archives, our thesis is based on the cross-analysis of published and unpublished testimonies of combatants, of which this work also provided the opportunity to produce a reasoned inventory.

Key words

First World War – French Canadians – Wartime experiences – Firsthand accounts.

Table des matières

Tables des matières.....	5
Remerciements.....	9
Liste d'abréviations.....	11
Introduction.....	12
L'émergence d'un pays.....	14
Un pays divisé.....	16
Les difficultés d'écrire une histoire nationale.....	20
Le soldat canadien-français dans l'historiographie.....	21
Objet et division de la thèse.....	26
Partie 1 Les combattants canadiens-français.....	30
Chapitre 1 Les Canadiens français du Corps expéditionnaire canadien.....	30
1.1 Les communautés francophones au Canada.....	31
1.2 Combien?.....	33
1.3 Répartition.....	39
1.4 Profil des volontaires (militaires du rang).....	42
1.5 Enrôlement, licenciements et désertions.....	45
1.5.1 Enrôlement.....	45
1.5.2 Licenciements.....	45
1.5.3 Désertions.....	48
1.6 Composition sociale.....	48
1.6.1 Âge à l'enrôlement.....	48
1.6.2 Lieu de naissance.....	51
1.6.3 État civil.....	53
1.6.4 Expérience militaire.....	54
1.6.5 Professions déclarées.....	54
1.7 Profil des volontaires (officiers).....	56
1.8 Profil des volontaires (hôpitaux militaires canadiens-français).....	58
Chapitre 2 Les francophones du premier contingent.....	62
2.1 Les premiers «mobilisés».....	63
2.2 L'appel aux volontaires.....	65
2.3 Formation des unités du Corps expéditionnaire canadien.....	69
2.4 Les francophones du 12 ^e Bataillon.....	71
2.5 Les combattants oubliés: les francophones du 14 ^e Bataillon.....	73

Chapitre 3	Les soldats canadiens-français des unités francophones.....	81
3.1	Briser la glace: le glorieux 22 ^e	82
3.2	Les meilleures intentions: les bataillons d'infanterie.....	86
3.2.1	Le 69 ^e Bataillon (canadien-français).....	87
3.2.2	Les «Montréalais» du 150 ^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal).....	90
3.2.3	Les «Poils-aux-pattes» du 163 ^e Bataillon (canadien-français).....	91
3.2.4	Les Acadiens du 165 ^e Bataillon.....	94
3.2.5	Les «Gars du Bas-du-Fleuve»: le 189 ^e Bataillon (canadien-français).....	95
3.2.6	Les «Franco-Ontariens» du 230 ^e Bataillon (Voltigeurs canadien-français).....	96
3.2.7	Les Canadiens-français du Nord-Ouest et le 233 ^e Bataillon.....	98
3.2.8	Ultime tentative: le bataillon du ministre des Postes, le 258 ^e Bataillon (canadien-français).....	100
3.3	Échecs: les autres bataillons d'infanterie.....	101
3.3.1	Le «bataillon de tueurs».....	102
3.3.2	Destination finale, le Canada.....	105
3.4	Les autres unités francophones.....	107
3.4.1	Fleurons oubliés: deux hôpitaux militaires canadiens-français...	107
3.4.2	Les éphémères.....	108
3.5	Du vœu pieux à la nécessité: le projet d'une brigade francophone.....	109
Chapitre 4	Les soldats canadiens-français des unités anglophones.....	116
4.1	Servir dans une unité anglophone de la province de Québec.....	117
4.1.1	Choisir de le faire.....	117
4.1.2	«Anglophones» malgré eux.....	118
4.2	Cadeau ou fardeau? Transferts aux unités anglophones.....	119
4.3	Les francophones des unités anglophones hors Québec.....	124
4.3.1	Les Acadiens.....	125
4.3.2	Les Franco-Ontariens et les Francophones de l'Ouest.....	126
4.4	Permutations.....	127
4.5	Le traitement des soldats canadiens-français.....	129
Partie 2	Témoins et témoignages.....	136
Chapitre 5	Les témoins canadiens-français.....	136
5.1	Synthèses incomplètes.....	137
5.2	Rareté des témoignages en français.....	140
5.3	Analyse du corpus francophone sélectionné.....	150
5.3.1	La recherche de sources.....	150
5.3.2	Limites.....	152
5.3.3	Les témoins.....	153
5.3.4	Les témoignages.....	160

5.4	Témoignages complémentaires.....	165
5.4.1	Témoignages francophones.....	165
5.4.2	Témoignages anglophones.....	166
Chapitre 6	Tenir bon. Le combattant, de l'enrôlement au champ de bataille.....	170
6.1	Motivations à l'enrôlement.....	173
6.1.1	Un patriotisme véritable?.....	173
6.1.2	L'aventure.....	176
6.1.3	Autres motivations.....	177
6.2	Le front.....	178
6.2.1	L'arrivée au front.....	180
6.2.2	Le moral d'acier: patrouilleur dans le no man's land.....	184
6.2.3	La bataille.....	185
6.3	Consentement ou contraintes?.....	189
6.3.1	La haine de l'ennemi.....	189
6.3.2	Baisse de moral et fatalisme.....	194
6.3.3	La mort d'un camarade.....	197
6.3.4	Indiscipline et exécutions.....	199
6.4	Tenir bon.....	205
Chapitre 7	Derrière le front ou l'expérience sociale de la guerre.....	216
7.1	Séjour en Grande-Bretagne.....	217
7.2	Le retour du fils prodigue.....	220
7.3	Relations avec les Français et les Belges.....	222
7.3.1	Le choc des cultures.....	222
7.3.2	Les Français.....	224
7.3.3	Les Belges.....	227
7.4	Relations avec la gent féminine.....	232
7.5	Visite aux hôpitaux canadiens-français.....	239
Chapitre 8	Perceptions et opinions.....	242
8.1	Critiques des soldats canadiens-français par la presse anglophone.....	244
8.2	Les soldats canadiens-français vus par les soldats canadiens-anglais....	246
8.2.1	Le «Frenchy» de l'unité.....	247
8.2.2	Les autres unités de langue française.....	248
8.2.3	Le «Vingt-Deux».....	250
8.2.4	Le mépris et la bravoure.....	254
8.3	Les Canadiens anglophones et les Britanniques vus par les soldats canadiens-français.....	258
8.4	Les soldats canadiens-français vus par leurs semblables.....	262
8.4.1	Opinions envers les autres bataillons francophones.....	264
8.4.2	Les conscrits.....	266
8.5	Les soldats alliés vus par les soldats canadiens-français.....	271

8.6	Les collectionneurs.....	273
	Conclusion.....	277
	Annexes.....	284
Annexe A	Unités francophones de la Milice active non permanente, juin 1914.....	284
Annexe B	Profil des volontaires originaux.....	285
Annexe C	Affiche de recrutement destinée aux Franco-Ontariens de la région de Cornwall.....	286
Annexe D	Soldats canadiens-Français condamnés à mort.....	287
Annexe E	Réplique au <i>London Standard</i>	288
Annexe F	Lettre de Claudius Corneloup destinée au nationaliste Henri Bourassa.....	289
Annexe G	Exemples de punition du piquet.....	292
	Table des illustrations (Tableaux).....	293
	Table des illustrations (Figures).....	294
	Bibliographie.....	295

Remerciements

Nous désirons exprimer notre reconnaissance à tous celles et ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de cette thèse. Nous aimerions d'abord remercier Sara Bélanger, Marie-Hélène St-Cyr-Prémont ainsi que tous les archivistes du Musée du Royal 22^e Régiment à Québec pour leur efficace collaboration, leur courtoisie, et pour nous avoir donné l'exclusivité d'accéder le premier aux sources nouvellement acquises. Mes remerciements vont également à Éric Ruel, directeur du Musée du Fort Saint-Jean, Jacques Coiteux, directeur du Musée du Régiment de Maisonneuve, Raymond Falardeau, directeur du Musée Les Voltigeurs de Québec, le regretté Luc Cordeau et Paul Foisy, directeurs généraux du Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe, Linda Baril, réalisatrice et historienne à la Société Radio-Canada, mes amis Mario Allard et Stéphane Thibault, ainsi que toutes celles et ceux qui m'ont accordé accès à leurs archives familiales ou collections privées. Mes remerciements vont également à Jocelyn Vachon ainsi qu'à mon père Alfred Litalien pour leur aide précieuse dans la compilation des dossiers du personnel du Corps expéditionnaire canadien. Nous sommes reconnaissant envers Stephen J. Harris, directeur intérimaire de la Direction de l'Histoire et du patrimoine du Ministère de la Défense nationale du Canada, pour son soutien et pour le temps qu'il nous a accordé pour la recherche et la rédaction de cette thèse. Nous tenons également à remercier Élisabeth Fournier, bibliothécaire de la Direction de l'Histoire et du patrimoine, pour son intérêt et ses encouragements envers notre projet, ainsi que pour son aide dans la recherche et l'emprunt d'ouvrages rares. Nous tenons à remercier Jean-Paul Pellegrinetti, Helena Trnkova et Jean-Noël Grandhomme, avec qui nous avons échangé à propos des témoignages et des expériences de nos minorités nationales respectives lors de nos séjours

à Montpellier, Craonne et Strasbourg. Ces échanges furent toujours agréables et surtout très motivantes. Nos sincères remerciements vont aussi à nos confrères de travail, Yves Tremblay et le regretté Jean Martin, qui ont accueilli et encouragé favorablement notre projet, avec qui nous avons entretenu de longues et passionnées discussions, et également partagé les fruits de nos recherches respectives. Nous ne voudrions surtout pas oublier de remercier Andrée Laprise et Pierre Lhothelin, d’Athéna éditions pour leur encouragements envers notre projet, mais surtout pour leur grand intérêt à publier et à promouvoir les témoignages écrits de soldats canadiens-français depuis plusieurs années.

Nos plus sincères remerciements vont à notre directeur de recherche, Monsieur Frédéric Rousseau, pour sa confiance, son soutien et ses conseils, ainsi que pour sa patience tout au long de nos années consacrées à notre projet. Enfin, nous aimerions remercier de tout cœur nos deux amours de notre vie, notre épouse Sylviane, ainsi que notre fille Mathilde, pour leur appui indéfectible et leur compréhension, mais surtout pour avoir subi nos interminables absences tout au long de notre aventure reliée à cette thèse.

Liste d'abréviations

BAC	Bibliothèque et archives Canada
CEC	Corps expéditionnaire canadien
DHH	Direction de l'Histoire et du patrimoine (Ministère de la Défense nationale du Canada)
MANP	Milice active non permanente
MDN	Ministère de la Défense nationale du Canada
RG	Record Group (Bibliothèque et archives Canada)

Introduction

L'idée de cette thèse m'est venue lors du colloque international d'histoire *Les identités sociales et nationales en guerre, 1914-1918*, organisé par le Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre de 1914-1918 (Crid 14-18), tenu à Laon et à Craonne en novembre 2010. Invité par le professeur Frédéric Rousseau, j'y étais auditeur et le seul Canadien.

Au cours d'une pause, l'un des conférenciers, Jean-Paul Pellegrinetti, était venu me questionner au sujet de la participation des Québécois à la Grande Guerre. Il me demanda notamment s'il existait un ouvrage publié sur le sujet. À mon grand regret, je dus lui avouer qu'il n'en n'existait pas, mais que cela devrait être bientôt corrigé. À l'époque, dans mes temps libres, je travaillais à la rédaction d'un essai sur la participation des Canadiens français à la Première Guerre mondiale par le biais des témoignages écrits que j'avais pu trouver et rassembler au fil des années¹.

En discutant et en comparant les expériences de combattants canadiens-français et corses, nous fumes surpris de constater les similitudes entre nos deux minorités nationales. De fil en aiguille, au cours de cette conversation qui se poursuivit durant les deux jours du colloque, est venue l'idée d'organiser un colloque international qui porterait sur l'expérience de plusieurs minorités nationales en guerre. En 2014, ce colloque eut lieu grâce à l'initiative de Jean-Paul Pellegrinetti et de Sylvain Gregori, sous l'égide du Musée de la Corse à Corte, dans le cadre des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale². Ma conférence portait sur les Canadiens français et la Première Guerre

¹ *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

²«Minorités, identités régionales et nationales en guerre 1914-1918», 19 et 20 juin 2014.

mondiale. En tout, il fut possible d'apprendre et de comparer les expériences «nationales» d'une quinzaine de minorités différentes. Toutefois, l'histoire de l'expérience de guerre des combattants canadiens-français demandait à être développée et rédigée.

Après avoir suivi et participé à de nombreux colloques et travaux du Crid 14-18 au fil des ans, discuté avec des consœurs et confrères de travail et écouté les conseils de parents et ami(e)s, j'acceptai de me lancer dans l'aventure doctorale proposée le professeur Rousseau lors du colloque de Corte. À l'automne 2015, j'étais accepté au programme de doctorat en histoire de l'Université Paul-Valéry (Montpellier III).

L'aventure ne fut pas facile, car il fallait à la fois concilier travail, études et vie familiale. Malheureusement, la distance entre le Canada et la France ne m'a pas permis d'être plus près de l'Université de Montpellier ou de consulter plus fréquemment Frédéric Rousseau ainsi que l'unité de recherche C.R.I.S.E. Puis, à l'hiver 2020, une nouvelle difficulté, et non la moindre, est venue compliquer la recherche et la rédaction de cette thèse: la pandémie de la Covid-19. Tous les lieux de recherches et d'archives devenaient inaccessibles, ce qui malheureusement ne m'a pas permis de développer davantage certains aspects de cette thèse.

Ce travail s'inscrit dans le large mouvement consacré à la connaissance historique sur le phénomène de la Première Guerre mondiale par le biais des témoignages. Jusqu'à cette thèse, l'expérience de guerre des Canadiens francophones a été négligée, voire minorée. Il vise donc à réinsérer ces combattants dans l'histoire nationale canadienne. Il fera ainsi un contrepois, ou un complément, à l'historiographie canadienne très anglophone sur le sujet.

Cette thèse s'inscrit également dans une historiographie internationale très riche³, mais très européenne, qui porte principalement sur des États-nations tels que la France et l'Allemagne. Puisque cette recherche s'intéresse à une minorité nationale au sein d'un corps d'armée majoritairement anglophone (composé surtout de Canadiens anglophones de souche et de Britanniques de naissance), elle s'ajoutera également à l'étude des relations interethniques au sein d'une même armée à l'instar de la thèse d'Helena Trnkova sur l'armée austro-hongroise⁴.

Enfin, cette thèse posera la question de l'engagement, du consentement et du patriotisme à partir d'une étude de cas spécifique: le Canada, un territoire colonial multiculturel et une nation en devenir.

L'émergence d'un pays

Lorsque le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne le 4 août 1914, c'est aussi son empire qui est subitement entraîné dans le conflit. En raison de son statut de Dominion, le Canada n'a d'autre choix que de suivre, mais Londres lui laisse toutefois le soin de choisir son niveau de participation à ce conflit. Le gouvernement canadien participera à ce conflit à la fois sur les plans économique et militaire.

³ Parmi les travaux tirés de l'étude de témoignages et publiés au cours des dernières années, citons: Rémy Cazals (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Moyenmoutier, Éditions Midi-Pyrénées/Edhisto, 2013, 495 p.; Rémy Cazals et André Loez, *14-18, Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Éditions Thallandier, 2012, 320 p.; Sylvain Gregori et Jean-Paul Pellegrinetti (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre, 1914-1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 299 p.; Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Oublier l'apocalypse? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago éditions, 2014, 438 p.; Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013, 488 p.; Jean-Paul Pellegrinetti, *Une île dans la guerre: La Corse, 1914-1918*, Paris, Éditions Belin/Humansis, 2020, 262 p.; Frédéric Rousseau, *14-18, Penser le patriotisme*, Paris, Folio, 2018, 480 p.; et Philippe Salson, *L'Aisne occupée: Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 316 p.

⁴ Helena Trnkova, *Pour quelle Patrie? Des loyautés et des dissidences dans l'Armée austro-hongroise 1914-1918: étude des témoignages*, thèse de doctorat (histoire), Université de Montpellier III, 2019, 1032 p.

En comparaison avec les principaux belligérants, l'effort total industriel et militaire fourni par le Dominion canadien peut sembler faible à première vue. Toutefois, en tenant compte que sa population n'était estimée qu'à environ 8 millions d'habitants en 1914, et qu'il ne disposait que de 3110 soldats professionnels (milice permanente), de 74 213 miliciens non permanents⁵ et d'une petite marine permanente composée de deux navires pour la défense de son territoire, sa contribution à l'effort de guerre est pourtant considérable. À la signature de l'Armistice en novembre 1918, le Canada compte alors sur le territoire européen un Corps expéditionnaire professionnel et aguerri composé d'environ 342 650 officiers et militaires du rang, en plus de dizaines de milliers de miliciens assurant la protection des lieux névralgiques de son territoire.

La contribution humaine du Canada à la Première Guerre mondiale a été remarquable: 619 636 hommes et femmes servirent sous les drapeaux⁶. De ce nombre, 424 484 s'étaient enrôlés volontairement, soit 68,5% du Corps expéditionnaire canadien. Le reste, soit 124 588 individus, furent conscrits au cours de la dernière année de la guerre. Environ 425 000 volontaires et conscrits du Corps expéditionnaire canadien ont combattu ou ont servi en zones d'opération sur le continent européen. Le coût en vies humaines sera élevé: 59 544 morts et 172 950 blessés⁷.

⁵ Les miliciens sont des citoyens ayant déjà un emploi ou une carrière civile et sont volontaires et qui se portent volontaires pour recevoir une formation militaire, rémunérée, durant quelques jours par mois ou lors d'un camp d'été annuel de deux semaines. Ils sont vêtus, équipés et armés, et sont intégrés à une unité militaire locale. Chiffres tirés de G. W. L. Nicholson, *Histoire officielle de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale. Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 13.

⁶ Ce nombre inclut environ 3000 infirmières militaires ainsi que quelque 7000 hommes qui se sont enrôlés dans d'autres contingents de l'empire britannique ainsi qu'aux États-Unis.

⁷ G. W. L. Nicholson, *op. cit.*, p. 594. D'autres sources, publiées après la sortie de l'ouvrage de Nicholson, font état de 60 661 et de 66 000 morts (Ministère des Anciens Combattants du Canada). Ce dernier chiffre inclut les soldats de Terre-Neuve, alors un Dominion indépendant.

La participation du Canada à la Première Guerre mondiale et le sacrifice de ses combattants feront naître un sentiment de fierté nationale, du moins chez les anglophones. Sur le plan international, le Dominion du Canada sera désormais considéré comme une nation à part entière, au sein de l'Empire britannique, et gagnera également une voix en politique étrangère. Le Canada sera signataire du Traité de Versailles et il obtiendra un siège à la Société des Nations, dont il fut l'un des membres fondateurs. Cette affirmation sur le plan international permettra au Canada d'obtenir une indépendance presque définitive vis-à-vis du Royaume-Uni lors de l'adoption du Statut de Westminster en 1931. Du point de vue économique, même s'il s'était endetté, le Canada s'était également enrichi avec sa production massive de guerre, ses exportations et le développement et la modernisation de son industrie.

Un pays divisé

Si le Canada a connu de nombreux succès au cours de la guerre et en est sorti grandi en général, il en a été autrement au point de vue de sa politique intérieure. Même si l'entrée en guerre du pays en août 1914 fut saluée par des manifestations patriotiques démesurées à l'échelle du pays, y compris dans la province de Québec, la Première Guerre mondiale a également provoqué un schisme profond entre les communautés francophone et anglophone au pays. Au Québec, la crise de conscription laissera un goût amer.

En août 1914, dès la formation du premier contingent canadien au camp de Valcartier, près de la ville de Québec, la presse anglophone et l'opinion publique canadienne-anglaise critiquent déjà la faible participation des Canadiens français à l'effort de guerre. En 1916, l'ambitieuse promesse du premier ministre conservateur Robert Laird Borden de fournir 500 000 volontaires envenime la situation. L'enthousiasme des Canadiens en général pour

l'enrôlement en 1914 et 1915 est désormais chose du passé. Au printemps de 1916, guerre oblige, l'économie au pays est florissante et beaucoup d'emplois ont été créés. Joindre l'armée pour 1,10\$ par jour n'est désormais plus attrayant. Les pertes dépassent l'enrôlement. Toutefois, de plus en plus de Canadiens anglophones croient que cette situation est reliée aux Canadiens français qui ne font pas leur part, un «embarras national⁸».

En mai 1917, un séjour à Londres fait prendre conscience à Borden que la situation se dégrade pour les Alliés sur le front européen. Le pays doit investir davantage dans la guerre. Il abandonne l'idée d'un corps expéditionnaire canadien composé de volontaires et décide d'imposer la conscription. Idée qui sera très mal accueillie chez les Canadiens français en général, mais également chez les fermiers, les chefs syndicaux et les pacifistes. Le pays se divise encore plus lorsqu'il propose, sans succès, à son adversaire politique libéral, sir Wilfrid Laurier, ex-premier ministre du pays (1896-1911), de former un gouvernement de coalition. Peu avant l'élection fédérale, la majorité des députés libéraux anglophones passent du côté du gouvernement unioniste mis sur pied par Borden. Désormais, sur le plan politique, les anglophones et les francophones s'affrontent⁹. La majorité politique peut enfin confirmer et imposer la conscription. Principalement ciblés par cette mesure, les hommes canadiens-français, célibataires et en âge de porter les armes, devront faire leur devoir. Plusieurs demanderont une exemption, d'autres refuseront de se rapporter au point d'enrôlement.

⁸ Chris Sharpe, «Enlistment in the Canadian Expeditionary Force, 1914-1918: A Re-evaluation», *Canadian Military History*, vol. 24, n° 1 (hiver-printemps 2015), p. 17.

⁹ En plus des Canadiens français, les immigrants non britanniques et les syndicats radicaux s'opposaient également à la conscription.

Les difficultés d'écrire une histoire nationale

Au Canada, la communauté francophone, notamment celle que l'on retrouve dans la province de Québec, a vécu la Première Guerre mondiale différemment du reste du pays. À «l'enthousiasme patriote» et l'engagement de la communauté anglophone d'aller défendre la mère-patrie s'oppose le soi-disant faible effort de guerre des Canadiens français, voire leur refus de s'enrôler. Pour l'un, la guerre fut une expérience unificatrice (le mythe du *Birth of a Nation*), pour l'autre une expérience isolationniste. Au Québec francophone, l'histoire de la Première Guerre mondiale est un sujet que l'on ignore. Lorsqu'on s'y réfère, c'est presque toujours la conscription qui s'impose dans les discussions.

Ce peu d'enthousiasme des Canadiens français (sous-entendu les Québécois francophones) est encore aujourd'hui sujet à discussion chez certains historiens du pays. Alors que des historiens anglophones, notamment le professeur d'histoire de l'Université de Toronto Jack Granatstein¹⁰, martèlent que les Québécois n'ont pas fait leur part durant la guerre, les historiens québécois francophones et nationalistes voient plutôt en cette «faiblesse» du recrutement volontaire le côté pacifiste de la population canadienne-française et son détachement des questions militaires. Pour d'autres, ils démontraient une résistance à l'autorité britannique et canadienne-anglaise.

¹⁰ Dans son ouvrage intitulé *Broken Promises: A History of Conscription in Canada*, écrit conjointement avec l'historien J. Mackay Hitsman et publié par Copp Clark Pitman Limited en 1985, Granatstein tente d'expliquer de façon objective les crises de la conscription au pays durant les deux guerres ainsi que de comprendre objectivement les raisons et les enjeux qui ont motivé les Canadiens français à ne pas répondre avec enthousiasme à l'appel de la patrie. Toutefois, dans un article publié en 2001, il revient sur cette empathie envers les Québécois lors de deux crises de la conscription à la suite du référendum de 1980 sur l'indépendance du Québec, qui faillit «briser» le Canada. «Conscription and My Politics», *Canadian Military History*, vol. 10, n° 4 (Automne 2001), p. 35-38. Depuis plusieurs années, dans presque toutes ses nouvelles publications, Granatstein ne cesse de critiquer l'effort militaire des Canadiens français.

Au cours des décennies subséquentes, les historiens canadiens ont tenté d'expliquer ce faible engagement, allant de l'enracinement des Canadiens français à leur territoire nord-américain depuis de nombreuses générations à un Corps expéditionnaire très britannique et peu accueillant envers les francophones¹¹. Parmi les autres hypothèses, il y a celle des liens. Les Canadiens français entretenaient très peu de liens avec la Grande-Bretagne et, ceux qui les attachaient autrefois à l'ancienne mère-patrie la France, étaient depuis longtemps choses du passé. Une autre explication fait état de la ruralité des Canadiens français¹².

Avec de telles divergences quant à l'interprétation d'un même sujet, écrire une histoire nationale unique de la Première Guerre mondiale relève du défi. Pourtant, l'idée de rédiger une histoire nationale de la participation de tous les Canadiens est née dès le début du conflit. En 1914, Max Aitken, Canadien devenu magnat de la presse en Grande-Bretagne (et plus connu sous le nom de lord Beaverbrook) fut recruté par le ministre de la Milice et de la défense, le bouillant colonel Sam Hughes¹³, en tant que «témoin oculaire» du Canada au front afin de constater l'héroïsme des soldats canadiens sur le champ de bataille et de le raconter sous forme de publications aux citoyens restés au pays et de leur insuffler le sentiment de fierté nationale. Il fut également chargé de recueillir des archives et de mettre sur pied le *Canadian War Records Office*. Lord Beaverbrook publia deux tomes qui

¹¹ Jean Martin, *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 31-32.

¹² Gregory Kennedy, «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 279-299.

¹³ Ardent nationaliste et milicien, Samuel Hughes (1853-1921) détestait passionnément l'état-major britannique et surtout les militaires de profession de la Force permanente. Élu sous la bannière conservatrice en 1911, il fut nommé ministre de la Milice et de la Défense. Grand Orangiste, il s'opposa à quelques reprises à la participation des régiments de milice du Canada français aux défilés et processions religieuses catholiques. Cela fut très mal accueilli au Québec. «La fin d'une tradition», *La Patrie*, 2 juin 1914, p. 3., et «L'affaire du 65^{ème}», *Le Canada*, 29 juin 1914, p. 8.

faisaient davantage dans le journalisme sensationnaliste, faisant souvent fi de l'exactitude des faits, que du travail rigoureux d'historien. Un troisième tome vit le jour vers la fin de la guerre sous la plume de l'un de ses collaborateurs. Contrairement à l'intention d'origine, ces ouvrages intitulés *Canada in Flanders: The Official Story of the Canadian Expeditionary Force*¹⁴ furent critiqués par le haut commandement du Corps expéditionnaire canadien et vite oubliés du grand public¹⁵. Mis à part la prise héroïque de la commune de Courcellette par le 22^e Bataillon, on y fait peu référence aux soldats canadiens-français.

Il faudra attendre jusqu'en 1938 avant de voir apparaître un premier tome de l'histoire officielle de la participation canadienne à la Première Guerre mondiale¹⁶. Quoique général mais détaillé, cet ouvrage couvre les années de l'entrée en guerre du pays jusqu'aux combats sur le front belge de septembre 1915. Il était prometteur puisqu'il abordait la participation des soldats canadiens-français d'une façon neutre et sans préjugés. Malheureusement, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale renvoya aux calendes grecques la sortie des tomes suivants et le projet fut abandonné. Ce n'est qu'en 1962 que sortira enfin une histoire officielle de la participation canadienne à la Première Guerre

¹⁴ Ces ouvrages, qui seront tirés à des milliers d'exemplaires, seront souvent réédités au cours de la guerre. Un seul tome, le premier, sera traduit en français en 1916. Max Aitken, *Les Canadiens en Flandre*, Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1916, 248 p.

¹⁵ Jonathan Vance, *Mourir en héros: Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 187.

¹⁶ Archer Fortescue Duguid, *Official History of the Canadian Forces in the Great War 1914-1919. Volume I: From the Outbreak of War to the Formation of the Canadian Corps*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1938, 596 p. Cette histoire officielle devait comprendre au moins 8 tomes et 8 volumes d'annexes de sources pour appuyer les textes. Il fallut près de 20 années avant la sortie du premier tome. Ce seul tome fut aussi traduit en français et publié en 1947, mais sans son volume d'annexes: Archer Fortescue Duguid, *Histoire officielle de l'Armée canadienne, 1914-1919. Tome I: Depuis le début des hostilités jusqu'à la formation du Corps expéditionnaire canadien*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1947, 660 p.

mondiale¹⁷. Condensé en un seul tome de 671 pages, il couvre la guerre dans son ensemble. Ouvrage à la fois dense et concis dans son récit, il fait une grande part aux réalisations des unités dans les batailles, mais laisse de côté l'aspect humain de la guerre. Il aborde bien sûr la conscription et ses causes, mais ne traite pas spécifiquement des soldats canadiens-français au front sauf lorsqu'il est fait mention du 22^e bataillon (canadien-français) et de sa participation à certaines batailles.

Même s'il ne s'agit pas d'une publication gouvernementale officielle d'histoire militaire, celle de l'historien américain Hugh Mason Wade sur les Canadiens français¹⁸ consacre deux chapitres à la Première Guerre mondiale. Il parle bien sûr de la levée des unités francophones et des exploits du 22^e bataillon mais, dans son ensemble, cet ouvrage ne s'intéresse qu'aux débats politiques en lien avec la crise de la conscription, car Wade s'est appuyé en grande partie sur les quotidiens de l'époque.

Le soldat canadien-français dans l'historiographie

S'il est difficile d'en connaître davantage sur l'expérience des combattants canadiens-français durant ce conflit mondial par le biais des publications officielles, qu'en est-il des études publiées par les historiens universitaires ou indépendants, les chercheurs ou les érudits? Ces combattants ordinaires, trop souvent anonymes, ont-ils fait l'objet d'études spécialisées ou suscité l'intérêt des auteurs?

¹⁷ Gerald William Lingen Nicholson, *Canadian Expeditionary Force, 1914-1919: Official History of the Canadian Army in the First World War*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1962, 621 p. La traduction française de cet ouvrage parut l'année suivante sous le titre de: *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919: Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, 671 p.

¹⁸ Hugh Mason Wade, *The French Canadians, 1760-1945*, Londres, Macmillan & Co. Ltd, 1955, 1136 p. L'ouvrage parut en français en 1963 sous le titre de *Les Canadiens-français de 1760 à nos jours*, Ottawa, Cercle du Livre de France, 1963, 2 tomes.

Au Canada anglais, les études et les publications consacrées au Canada et à la Première Guerre mondiale sont légion. Au tournant du centenaire de la Première Guerre mondiale, une multitude d'études publiées voit le jour, examinant le conflit sous des angles variés. Malheureusement, rares sont les ouvrages qui font des références spécifiques aux combattants canadiens-français. Doit-on alors conclure que les combattants francophones ont vécu la guerre de façon similaire à celle de leurs homologues anglophones? Nous sommes plutôt d'avis que si les historiens anglophones passent sous silence l'expérience des soldats canadiens-français c'est que la plupart ne lisent pas le français¹⁹ ou ne consultent pas les sources et les documents rédigés en français²⁰, à moins qu'ils craignent tout simplement de s'aventurer sur un terrain trop glissant²¹. Ceux qui le font interprètent souvent de façon erronée certains faits²².

¹⁹ L'historienne Isabella Iacobelli, par exemple, qui a qualifié le 22^e Bataillon (canadien-français) de «ill-famous poorly disciplined», mentionne qu'elle a dû faire traduire en anglais une page d'un ouvrage rédigé en français afin de la comprendre. «Arbitrary Justice? A Comparative Analysis of Canada Death Sentences Passed and Commuted during the First World War», *Canadian Military History*, vol. 16, n° 1 (hiver 2007), p. 36, note 12.

²⁰ L'historien Kenneth Radley, quant à lui, critique mais explique mal le haut taux d'indiscipline et d'exécutions des membres du 22^e Bataillon (canadien-français) en se basant sur quelques cas, sans vraiment s'interroger sur les véritables raisons de ces écarts de conduite. Pourtant, l'historien Jean-Pierre Gagnon avait déjà analysé et expliqué en détail les causes de ce triste bilan dans cette unité. Il y consacre même un chapitre entier dans son ouvrage: Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 279-314. Kenneth Radley, *Get Tough Stay Tough: Shaping the Canadian Corps, 1914-1918*, Solihull, Helion & Company Limited, 2014, p. 168.

²¹ Deux exemples. Dans un ouvrage consacré aux spectacles offerts aux soldats canadiens afin de maintenir leur moral, l'auteur éclipse complètement les troupes de revues canadiennes-françaises, qui existaient pourtant. Jason Wilson, *Soldiers of Song: The Dumbells and Other Canadian Concert Parties of the First World War*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2012, 239 p. Un ouvrage «canadien» sur les enfants et la guerre annonce d'entrée de jeu que les Canadiens français ne feront pas partie de l'étude: Susan R. Fisher, *Boys and Girls in No Man's Land: English-Canadian Children and the First World War*, Toronto, University of Toronto Press, 2011, 311 p.

²² Dans son ouvrage sur les infirmières militaires de la Première Guerre mondiale, l'historienne Cinthia Toman, qui s'intéresse à l'expérience des infirmières canadiennes-françaises, cite des propos complètement déformés (mal compris) extraits de notre publication (*Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, 159 p.) à propos de conflits entre les infirmières francophones et anglophones, ce qui n'a jamais été abordé dans notre ouvrage. Cinthia Toman, *Sister Soldiers of the Great War: The Nurses of the Canadian Army Medical Corps*, Vancouver, UBC Press, 2016, p. 188.

En réalité, rares sont les historiens anglophones qui s'intéressent et osent publier des études sur les combattants canadiens-français²³. Quant à l'historiographie francophone traitant de la Première Guerre mondiale, celle-ci s'est faite plutôt discrète, du moins jusque vers le tournant du nouveau siècle. Parmi ces rares ouvrages, citons l'*Histoire de la Province de Québec*²⁴, du prolifique auteur Robert Rumilly. Rédigé en grande partie à partir des quotidiens de l'époque, l'ouvrage s'est surtout intéressé aux débats politiques intérieurs sur la participation à la guerre ainsi qu'à la conscription et à leurs répercussions sur le Québec. Le tome XXI, intitulé *Courcelette*²⁵, fera toutefois exception. Rumilly décrit en quelques pages cette bataille (15-19 septembre 1916) à partir du journal de guerre (de marche) du 22^e bataillon.

En 1977, Gérard Filteau, un historien davantage connu pour ses œuvres reliées à l'histoire de la Nouvelle-France et aux Patriotes qu'à la Première Guerre mondiale, publie un ouvrage au titre prometteur, *Le Québec, le Canada et la guerre 1914-1918*²⁶. Filteau ne se distingue pas réellement des autres historiens, car il a conservé une version pancanadienne et généralisée de la guerre agrémentée des sempiternels événements politiques des

²³ À ce jour, le regretté professeur Desmond Morton (1937-2019) est l'historien anglophone qui s'est le plus intéressé et qui a le plus contribué à l'histoire militaire des Canadiens français par ses nombreuses publications sur la Première Guerre mondiale et autres conflits. Les historiens Geoff Keelan et Gregory Kennedy ont également publié quelques articles s'intéressant aux soldats canadiens-français et acadiens de la Première Guerre mondiale. Geoff Keelan, «Il a bien mérité de la patrie: The 22nd Battalion and the Memory of Courcelette», *Canadian Military History*, vol. 19, n° 3 (2010), p. 28-40.; Geoff Keelan, «The Forgotten Few: Quebec and the Memory of the First World War», in Hellen Kurschinsky *et al.*, *The Great War: From Memory to History*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2015, p. 235-259.; Gregory Kennedy, «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 279-299.; et Gregory Kennedy, «Struck off Strength and from Memory: A Profile of the Deserters of the 165th (Acadian) Battalion, 1916», *Canadian Military History*, vol. 17, n° 2, article 15, 2018, p. 1-26.

²⁴ Robert Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, Montréal, Montréal-Éditions, 1947, tome XIX-XXII.

²⁵ Robert Rumilly, *Histoire de la Province de Québec. Tome XXI: Courcelette*, Montréal, Montréal-Éditions, 1947, 269 p.

²⁶ Gérard Filteau, *Le Québec, le Canada et la guerre 1914-1918*, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1977, 231 p.

Québécois face à la guerre. Pourtant, dans son introduction, il s'enorgueillit d'avoir pu rencontrer et interviewer des anciens combattants²⁷.

Dans leur importante étude sur les militaires canadiens-français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes, les historiens Pariseau et Bernier ne consacrent qu'une quinzaine de pages à la Première Guerre mondiale. L'accent est plutôt mis sur la situation générale des militaires canadiens-français lors de la Première Guerre mondiale en grande partie à l'aide de tableaux et de statistiques, mais on s'attarde très peu sur le soldat combattant ordinaire²⁸.

Au cours de cette période, un seul ouvrage se distinguera particulièrement de tous les autres, celui de Jean-Pierre Gagnon consacré au 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français)²⁹. Dans cette étude sociale devenue incontournable, inégalée au Canada anglais, l'auteur analyse sous divers angles les quelque 5584 officiers, sous-officiers et soldats qui ont combattu au sein de la seule entité canadienne-française au front. Cependant, malgré son érudition, cet ouvrage n'est pas représentatif de l'ensemble des combattants canadiens-français puisque le 22^e Bataillon, dont nous ferons plus loin l'historique, n'accueillit dans ses rangs qu'un faible pourcentage de tous les volontaires et les conscrits.

À partir de 1994, avec la tenue de colloques annuels en histoire militaire organisés par la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec (Université du Québec à Montréal) en partenariat avec la Direction de l'Histoire et du patrimoine du ministère de la Défense

²⁷ *Ibid.*, p. 10. Malheureusement, l'ouvrage de Filteau ne nomme pas ces anciens combattants ni ne cite les sources consultées.

²⁸ Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes. Tome I: 1763-1969; Le spectre d'une armée bicéphale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1987, 468 p.

²⁹ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, 460 p.

nationale du Canada, la venue de la maison Athéna éditions ainsi que l'approche du centenaire de la Première Guerre mondiale, l'intérêt pour l'histoire militaire des Québécois et des Canadiens français a rapidement pris de l'ampleur. Étudiants, chercheurs et férus d'histoire voulurent combler le vide des publications anglophones et francophones. On vit alors apparaître de plus en plus d'études consacrées à la Première Guerre mondiale. Des publications canadiennes-anglaises furent également traduites.

En 1999 et 2000, le journaliste-historien Pierre Vennat fut le premier à proposer un essai centré sur le combattant canadien-français³⁰. Toutefois, mis à part le témoignage d'un officier, toutes les sources utilisées sont secondaires, provenant en grande partie du quotidien montréalais *La Presse* (qui était sujet à la sévère censure gouvernementale de l'époque) ou d'ouvrages publiés. Le parcours et l'expérience de la guerre du combattant canadien-français, ou plutôt québécois, n'ont pu donc être étudiés en profondeur.

Parmi les études s'intéressant au combattant canadien-français, surtout québécois, publiées depuis le tournant du nouveau millénaire, citons celle de Patrick Bouvier sur l'indiscipline et la justice militaire³¹ et celle de Mourad Djebabla-Brun sur le souvenir³². Au cours de cette période, nous avons publié plusieurs ouvrages reliés à l'histoire militaire des

³⁰ Pierre Vennat, *Les «Poilus» québécois de 1914-1918: Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999-2000, 2 tomes.

³¹ Patrick Bouvier, *Déserteurs et insoumis: Les Canadiens français et la justice militaire, 1914-1918*, Outremont, Athéna éditions, 2003, 149 p.

³² Mourad Djebabla-Brun, *Se souvenir de la Grande Guerre: La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, Montréal, vlb éditeur, 2004, 181 p.

Canadiens français³³. Enfin, plusieurs témoignages de combattants canadiens-français, jusque-là inédits, ont également vu le jour³⁴.

Toutefois, selon l'historien Geoff Keelan, malgré cet intérêt chez plusieurs historiens et étudiants francophones, les nouvelles publications demeurent limitées à l'image nationaliste des Canadiens français ou plutôt Québécois. Quant à la parution de plusieurs témoignages de soldats, ces derniers ont le désavantage de ne promouvoir que l'expérience individuelle du soldat plutôt que la vision de l'historien³⁵.

Objet et division de la thèse

Cette étude ne s'intéresse ni au politique, ni à l'objecteur de conscience, ni au citoyen lambda canadien-français durant la Première Guerre mondiale, mais plutôt au principal acteur de ce conflit, le combattant, ce grand oublié de la participation canadienne-française à la guerre. Contrairement à la plupart des études publiées, cette thèse ne s'intéressera pas uniquement au combattant québécois francophone, mais à celui venant de l'ensemble de la francophonie canadienne. Malgré tous les faits d'arme et l'héroïsme de ces hommes, notre étude des combattants canadiens-français ne se résumera pas qu'au seul 22^e Bataillon

³³ *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, 159 p.; *Les tranchées: Le quotidien de la guerre, 1914-1918*. Outremont, Athéna éditions, 2004, 128 p (avec Stéphane Thibault); et *Dernier espoir pour la gloire: Le 150^e Bataillon d'infanterie (Carabiniers Mont-Royal), 1915-1918*, Montréal, Fondation Les Fusiliers Mont-Royal, 2018, 144 p.

³⁴ Notamment Roger Labonté, *Un petit soldat mais un grand Canadien: Napoléon Michel, 1899-1918*, Brossard, Éditions pour tous, 2010, p.; Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p., Georges-Ulric Francœur, *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p.; Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2013, 263 p.; Oliva Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoires de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2016, 210 p.; et Joseph Alphonse Couture, *Du Saint-Laurent au Rhin: Carnets de guerre, 1914-1918. Édité et annoté par Mourad Djebabla-Brun*, Québec, Septentrion, 2018, 264 p.

³⁵ Geoff Keelan, «L'historiographie Canadienne de la Première Guerre mondiale: Des récits divergents», *Monde(s)*, vol. 1, n° 9, 2016, p. 38-39.

(canadien-français), comme ont tendance à faire trop souvent les historiens du pays. Outre l'exploitation des archives militaires, cette recherche se fonde sur l'analyse croisée des témoignages de combattants publiés et inédits, ce qui a permis de réaliser un inventaire raisonné.

Cette thèse se divise en deux parties. La première partie, s'intéressera à ces combattants dans un contexte général. Le premier chapitre présentera les Canadiens français et leurs communautés dans un contexte général sur leur situation géographique et démographique en 1914. Puis, elle explorera l'humain, le volontaire qui s'est enrôlé et a servi au sein du Corps expéditionnaire canadien. Nous examinerons les nouvelles données sur l'importante question du nombre d'enrôlés, qui suscite toujours débat. À l'aide de compilations de milliers de dossiers personnels, ces volontaires seront analysés sous plusieurs angles et comparés.

Le deuxième chapitre abordera la présence des francophones au sein du premier contingent canadien, qui fut formé au camp de Valcartier près de Québec, en août 1914. Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux premiers volontaires qui servaient déjà sous les drapeaux quelques jours seulement avant l'entrée en guerre. Puis nous étudierons la répartition et la concentration des éléments francophones au sein de deux unités de langue anglaise.

Le troisième chapitre s'intéressera au 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français), première unité de langue française à être mise sur pied et qui, comme nous le verrons dans des chapitres ultérieurs, portera sur ses épaules la réputation du Canada français. Les nombreuses autres unités francophones, créées par la suite, seront également étudiées. Mis

à part les deux hôpitaux militaires de la banlieue parisienne, ces unités connaîtront un triste sort.

Enfin, notre quatrième chapitre sera consacré aux volontaires francophones ayant servi au sein d'unités anglophones. Nous nous intéresserons à celles ayant accueilli un grand nombre de francophones au sein de leurs effectifs et examinerons la vie de ces francophones au sein de cette unité.

La deuxième partie de cette thèse sera surtout axée sur l'expérience humaine et tirée en grande partie des témoignages que nous avons assemblés et analysés. Le chapitre 5 abordera la quasi absence du témoignage canadien-français dans les travaux et publications anglophones s'intéressant à la Première Guerre mondiale. La rareté et la difficulté à trouver ces témoignages seront également expliquées. Nous présenterons et analyserons également notre corpus de 60 témoins canadiens-français qui feront l'objet d'un inventaire raisonné en annexe à cette thèse. Les témoignages de ces derniers seront également appuyés par 34 témoignages (partiels) d'autres combattants canadiens-français ainsi que par 43 témoignages canadiens-anglais desquels furent extraits des références au sujet des combattants francophones.

Le sixième chapitre sera consacré à la vie des combattants canadiens-français au front, toujours par le biais de témoignages, et tenterons de répondre à plusieurs interrogations, notamment sur les raisons qui ont motivé ceux-ci à s'enrôler volontairement, leurs impressions et leur façon de vivre dans la tranchée. Nous situerons l'expérience de ces soldats venus d'outre-Atlantique dans le débat entre l'école de Péronne (notamment à propos du patriotisme national, du consentement et de la haine de l'ennemi) et le collectif Crid 14-18 (notamment les faisceaux de facteurs et l'homme biologique) quant aux réels

facteurs qui ont permis aux soldats de tenir bon. Faisant la guerre à des milliers de kilomètres de chez lui, sur une terre étrangère, minoritaire dans une armée très anglophone et britannique et sans grande sympathie de la majorité de la population de sa province, pour qui le Canadien français combattait-il véritablement?

Notre septième chapitre s'intéressera à la vie derrière le front et mettra l'emphase sur l'expérience sociale de la guerre. Si les belligérants de tous les pays qui ont pris part à cette guerre ont vécu des expériences similaires, qu'en est-il de cette expérience sociale? À moins qu'il ne parle couramment l'anglais, l'expérience sociale du soldat canadien-français a peut-être été limitée lors de son séjour en Grande-Bretagne, mais cela sera différent lorsqu'il arrive en France. Nous analyserons le choc d'une première rencontre entre les soldats canadiens-français et la population française. Nous aborderons également la question des relations entre les Canadiens français et les Français et avec les Belges. Les relations avec la gent féminine feront aussi l'objet d'intérêt: les cas vénériens étaient-ils fréquents? Y a-t-il eu de véritables histoires d'amour entre les Canadiens français et les Françaises?

Enfin, notre dernier chapitre s'intéressera aux perceptions et aux opinions. Comment les soldats canadiens-français étaient-ils perçus par les Canadiens anglophones et les Britanniques? Comment les combattants canadiens-français percevaient-ils leurs homologues canado-britanniques, les combattants français et les alliés? Comment se percevaient-ils entre eux? Nous verrons également quelle était l'opinion de nos témoins sur la conscription? Pour terminer, nous nous intéresserons à l'étrange réputation que l'on affubla aux combattants canadiens durant cette guerre, celle de «détrousseur d'Allemands» ou de «collectionneur.»

Partie 1

LES COMBATTANTS CANADIENS-FRANÇAIS

Chapitre 1

Les Canadiens français du Corps expéditionnaire canadien

Qui sont les Canadiens français³⁶ en 1914? Sont-ils tous originaires de la province de Québec comme le laissent souvent sous-entendre les journaux du Canada anglais lorsqu'ils critiquent le piètre effort de guerre des Canadiens français? Dans le cadre de cette étude, qui s'intéresse aux soldats francophones de l'ensemble du pays, il est important d'identifier les différentes communautés francophones du vaste territoire canadien. À partir des résultats de recherches effectuées il y a quelques années, ce chapitre examinera la contribution canadienne-française ainsi que sa répartition au sein des différentes unités du Corps expéditionnaire canadien (CEC).

Un profil du volontaire sera dressé à partir du dépouillement et de l'analyse de plusieurs milliers de dossiers du personnel du CEC ayant joint 8 bataillons d'infanterie canadiens-français avant leur traversée en Grande-Bretagne. Ces derniers ont été choisis en raison de leur provenance afin de connaître le parcours de ces unités québécoises ou d'autres provinces. Les aspects de l'enrôlement, des licenciements et des désertions seront analysés,

³⁶ Dans cette thèse, le terme «Canadien français» et ses variantes désigneront à la fois tous les francophones vivant dans l'ensemble du Canada, y compris les habitants de la province de Québec. Ce terme englobe également les Français, Wallons, Suisses, Alsaciens et Luxembourgeois récemment installés au Canada, qui choisirent de porter l'uniforme canadien plutôt que celui de leur pays d'origine. Ces Néo-Canadiens francophones ne représentaient qu'un faible nombre en comparaison des immigrants venus du Royaume-Uni. Ce terme comprend également les Franco-Américains qui n'ont pas attendu l'entrée en guerre des États-Unis, en 1917, pour aller combattre outre-mer. Ces derniers étaient pour la plupart des descendants d'émigrés canadiens-français aux États-Unis et plusieurs vivaient au Canada lors de leur enrôlement. Par contre, malgré leurs patronymes francophones et leur bilinguisme, nous n'avons pas retenu les volontaires natifs des îles Anglo-Normandes, car les Jersiais et les Guernesiais d'origine se considéraient avant tout comme des Britanniques. Le terme «québécois», désormais expression consacrée pour désigner les francophones vivant sur le territoire du Québec, était alors très peu utilisé, sauf pour faire référence aux habitants de la ville de Québec. Toutefois, le terme «Québécois» sera parfois utilisé lorsqu'on se référera spécifiquement aux francophones du Québec.

de même que la composition sociale (âge à l'enrôlement, lieu de naissance, l'état civil, l'expérience militaire, et la profession déclaré pour les volontaires membres de la troupes ainsi que les officiers. Enfin, le personnel des hôpitaux canadiens-français des banlieues parisiennes seront aussi analysés sous les même aspects.

1.1 Les communautés francophones au Canada

Les résultats du recensement fédéral de 1911 rapportent que le Canada compte alors 2 054 890 personnes dont la langue maternelle est le français, soit 27,7% de la population du pays. La province de Québec compte le plus fort pourcentage de personnes s'exprimant en français avec 80,6% de sa population (2 005 776 individus). En comparaison des autres provinces du pays, sauf les provinces de l'Atlantique, la population du Québec est en général issue de colons français venus peupler la Nouvelle-France au XVII^e et XVIII^e siècles. En 1911, coupée de ses liens avec l'ancienne métropole depuis plus de 150 ans, cette population s'identifie davantage à son territoire qu'à l'ancienne mère-patrie. En comparaison des provinces de l'Ouest, le nombre d'immigrants dans la province est plutôt faible. Par contre, le taux de natalité fort élevé lui permet d'accroître sa population de façon importante.

Dans les autres provinces du pays, où les Anglophones sont majoritaires, on trouve aussi des communautés francophones. C'est le cas des provinces de l'Atlantique (Île-du-Prince-Édouard, Nouvelle-Écosse et Nouveau-Brunswick³⁷). Ces francophones sont connus sous le nom d'Acadiens³⁸. À l'instar des francophones de la province de Québec, les origines

³⁷ En 1914, Terre-Neuve était alors un dominion indépendant du Canada. Elle deviendra province canadienne en 1949.

³⁸ Dans la province du Nouveau-Brunswick, dans la région du Madawaska, limitrophe de la province de Québec, il existe aussi une autre communauté francophone appelée *Brayons*. Ces derniers sont d'origine canadienne-française (québécoise) et acadienne, mais ne s'identifient ni à l'un ni à l'autre de ces groupes.

de la population acadienne remontent à l’Ancien Régime français. Le *Grand Dérangement* de 1755, qui suivit la conquête britannique de l’Acadie, vit la population acadienne déportée et dispersée en plusieurs lieux d’Amérique du Nord, dans les Antilles ou en Europe. Plusieurs revinrent s’établir au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse, à l’Île-du-Prince-Édouard et au Québec.

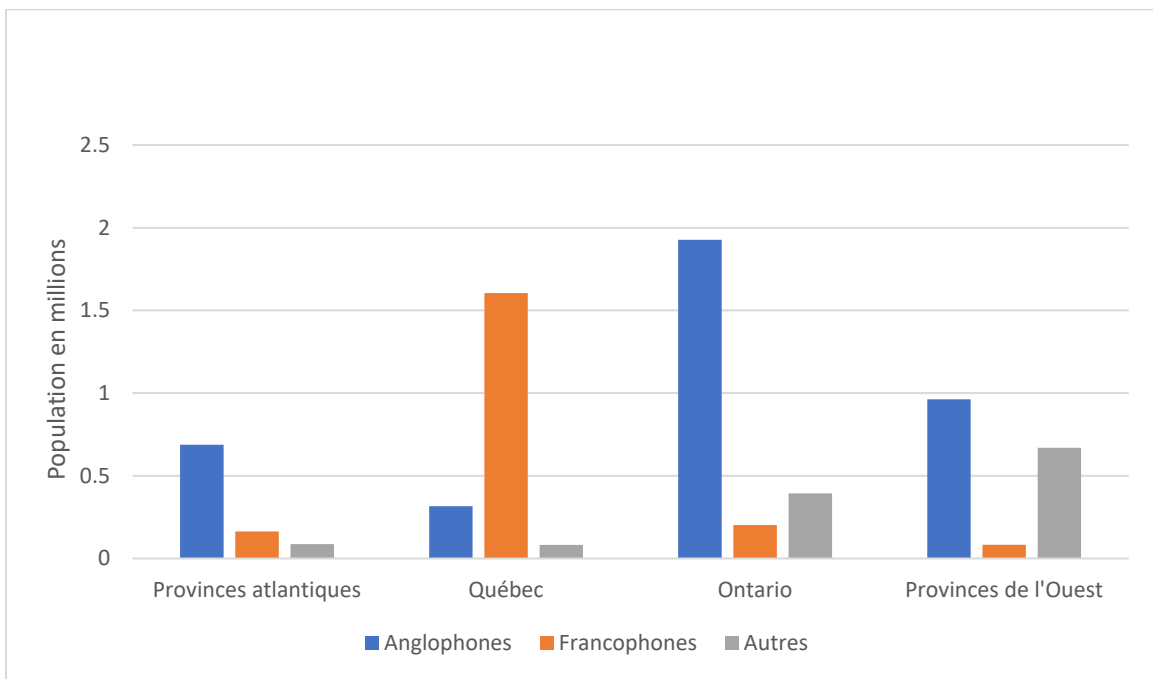
Province voisine du Québec, l’Ontario compte un grand nombre de francophones. Les origines de ces derniers remontent également à la Nouvelle-France puisque son immense territoire comprenait aussi cette «province». En 1763, lorsque la Nouvelle-France passa à la Couronne britannique, une colonisation britannique intensive changea la donne et dilua la démographie francophone de cette région connue alors sous le nom de Haut-Canada. Toutefois, avec l’établissement d’Ottawa en tant que capitale nationale du Canada et le développement de l’industrie forestière, de nombreux francophones du Québec s’établirent dans l’est et le nord de la province, à la recherche de travail.

Enfin, on retrouve également des francophones dans les provinces de l’Ouest du pays (Manitoba, Saskatchewan, Alberta, Colombie-Britannique). Cependant, dans cette région de grande colonisation et d’immigration, la présence francophone y est moindre. Avant l’arrivée massive d’immigrants vers le milieu du XIX^e siècle, ces territoires, qui deviendront plus tard des provinces, comptaient de nombreux Métis francophones, issus d’unions entre coureurs des bois-voyageurs francophones et femmes autochtones. La grande vague d’immigration de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles est davantage britannique et européenne que francophone.

À partir des dernières décennies du XIX^e siècle, les colons issus de la province de Québec se raréfient. Désirant faire contrepoids à l’émigration massive des Canadiens français vers

la Nouvelle-Angleterre en quête d'une situation meilleure³⁹, les autorités gouvernementales et religieuses de la province francophone tentent de les dissuader d'aller s'établir dans l'Ouest. Cependant, entre 1880 et le début de la Première Guerre mondiale, des milliers de Français et de Belges viennent s'établir dans l'Ouest grâce aux efforts et aux encouragements des missionnaires canadiens-français.

Figure 1
Origines de la population selon les régions en 1911



Source: Statistiques Canada, Population (séries A1-247), Tableau A282-296: *Population, née au Canada, dans un autre pays britannique et à l'étranger, par âge et sexe, dates de recensement, 1911 à 1971.*

1.2 Combien?

Lorsque le volontaire, et plus tard le conscrit, joint le Corps expéditionnaire canadien (CEC), au cours de la Première Guerre mondiale, il doit obligatoirement remplir une fiche d'enrôlement (*Attestation Paper*) et répondre à une série de questions personnelles qui

³⁹ Entre 1840 et 1930, plus 900 000 Canadiens français ont migré vers la Nouvelle-Angleterre. Uniquement au cours des années 1880 et 1890, plus de 200 000 s'établirent aux États-Unis.

comprennent notamment noms, prénoms, date et lieu de naissance, profession. Le formulaire renseigne sur l'état marital, le nom et l'adresse de son plus proche parent ainsi que ses états de service militaire antérieur, s'il y a lieu. On y note aussi ses caractéristiques physiques et sa religion. Malgré tous ces renseignements, une simple mais importante question ne figure pas sur le questionnaire: la langue maternelle ou d'usage⁴⁰.

Cet oubli des autorités militaires, volontaire ou non, sera pourtant à l'origine de nombreux débats quant à la participation des Canadiens français à la guerre. Puisqu'on ne peut identifier tous les francophones à partir des dossiers d'enrôlement, la contribution canadienne-française à ce conflit ne pourra jamais être chiffrée avec exactitude. Cette question posée aurait permis de recenser les Canadiens français aux patronymes irlandais ou écossais et de retrancher des statistiques ceux qui, malgré leur patronyme français, s'étaient anglicisés.

Certes, durant la guerre, le gouvernement publia des chiffres sur les enrôlés canadiens-français, mais il cessa de le faire peu avant l'adoption de la conscription, la disparité étant apparemment trop grande entre les enrôlements des francophones et des anglophones, et la tension entre les deux groupes ethniques s'envenimant⁴¹. Les chiffres sur les enrôlements anglophones ne faisaient aucune différence entre les Canadiens anglais nés au pays et les

⁴⁰ Même s'ils sont unilingues francophones, les volontaires doivent répondre à ces questions rédigées en anglais, ce qui peut parfois causer des imprécisions. L'officier recruteur, pas toujours bilingue, doit sans doute venir en aide à ces unilingues et aux illettrés. Il faudra attendre l'année 1917 avant de voir apparaître une version française de ce formulaire. La question de la langue parlée sera rectifiée lors de la réorganisation de la force permanente en 1919. Toujours en anglais, du moins jusqu'à l'intégration du 22^e «Régiment» à la Force permanente en 1920, cette question est: «What languages, other than English, do you speak?» Un exemple se trouve à BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC* du matricule 660740 John Châtigny.

⁴¹ Pour une même date ou un même événement, il arrivait également que les chiffres diffèrent selon les sources, qu'ils soient utilisés à des fins de propagande sur le succès du recrutement ou pour dénigrer la participation insuffisante des Canadiens français à l'effort de guerre.

immigrants britanniques. Or, ces Britanniques nouvellement arrivés au pays composaient 70% des effectifs (membres du rang) des premier et second contingents canadiens.

Tel que nous l'avons mentionné au chapitre 1, la majorité de ces volontaires était d'immigration récente, dont la plupart étaient nés dans les îles Britanniques. Les journaux d'époque, puis par la suite de nombreux historiens *post bellum*, associèrent cet engouement au «patriotisme» britannique⁴².

Par contre, les Canadiens de souche composaient 80% du corps des officiers. Jusqu'à la mise en vigueur de la conscription, à l'hiver de 1918, le CEC comptera davantage d'immigrants que de Canadiens de souche.

Des chiffres divulgués à la Chambre des Communes en 1917 et 1918, que l'on disait être les plus exacts possibles, brossaient un portrait peu flatteur des Canadiens français. Après la guerre, lorsqu'un député canadien-français demanda des chiffres sur l'enrôlement des francophones pour chacune des provinces du pays, on lui répondit que, pour obtenir ces chiffres, il faudrait passer à la loupe chaque dossier personnel du CEC, une tâche irréalisable⁴³.

⁴² Cette surreprésentation britannique dans les deux premiers contingents canadiens pourrait s'expliquer par le fait qu'ils étaient issus d'immigration récente et que les liens avec la mère-patrie étaient toujours très forts. Puisque l'on croyait que cette guerre ne durerait pas très longtemps, c'était peut-être aussi pour eux un passage gratuit vers le Royaume-Uni pour revoir leur famille, sans peut-être à avoir à combattre. Jean Martin, *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 34. Pour d'autres, c'était probablement l'occasion de revenir au pays pour de bon car le beau rêve et l'aventure de s'établir au Canada n'avaient pas livré son lot de promesses. Plus de 22 000 Britanniques d'origine qui s'étaient enrôlés dans le CEC décidèrent de ne pas revenir au Canada à la fin du conflit. Gerald William Lingen Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919: Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 577. Lors de leur séjour en Angleterre, de nombreux soldats du CEC originaires de Grande-Bretagne s'absentaient sans permission. La plupart du temps, les fauteurs étaient cueillis à l'adresse du plus proche parent déclarée sur la fiche d'enrôlement. BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5050: *Journal de guerre de la 2^e Division d'infanterie canadienne. Rapport de l'Assistant Provost Marshall, le colonel Arthur Jarvis*.

⁴³ Chambres des Communes, *Débats*, 1919, p. 614.

Il faudra plusieurs années avant de voir apparaître des chiffres couvrant l'ensemble de la guerre, mais toujours approximatifs. En 1937, l'historienne américaine Elizabeth H. Armstrong publia sa thèse de doctorat sur la province de Québec face à la conscription⁴⁴. L'historienne avait tenté sans succès d'obtenir des données exactes auprès du ministère de la Défense nationale ou de l'historien de la Défense nationale, le colonel Archer Fortescue Duguid. Une lettre du ministre-adjoint de la Défense nationale et ancien combattant, Léo-Richer Laflèche, était catégorique: «There is not nor ever can be, any precise, accurate or authentic statement as to the number of French Canadians who served in the Canadian forces in the World War 1914-1919⁴⁵.»

Faute de données précises, l'historienne s'en remit à des estimations qu'elle fit à partir des rares informations trouvées. Elle en vint à la conclusion qu'entre 32 000 à 35 000 Canadiens français avaient servi dans le CEC. De ce nombre, 15 000 auraient combattu au front. Ce nombre sera par la suite repris *ad nauseam* par la plupart des historiens canadiens, sans être remis en question⁴⁶.

Toutefois, en 2014, l'historien Jean Martin, de la Direction de l'Histoire et du patrimoine du ministère de la Défense nationale du Canada, remet sérieusement en doute les chiffres

⁴⁴ Elizabeth Howard Armstrong, *The Crisis of Quebec, 1914-1918*. New York, Columbia University Press, 1937, 270 p. Traduction française: *Le Québec et la crise de la conscription, 1917-1918*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 293 p.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 248. Cette réponse est pourtant étonnante puisqu'en 1920, le ministère de la Défense nationale avait compilé ces données, mais elles n'avaient jamais été diffusées. BAC, (CEF Statistics - Enlistment and Medical Unfitness 1919-1938), RG24-C-1-a, vol. 1163, dossier HQ-64-1-24: Lettre du major C. R. Scott, directeur adjoint des archives, au bureau du premier ministre, mars 1929.

⁴⁶ À quelques exceptions. Dans son histoire de l'armée canadienne, l'historien Jack Granatstein mentionne qu'environ 50 000 Canadiens français, incluant les conscrits, ont pu servir durant la guerre, mais sans plus de précision. Toutefois, selon lui, ce nombre serait trop généreux. Jack L. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the Peace*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 75. Un autre historien, Patrice Dutil, avance le chiffre de 62 000, mais sans en expliquer l'origine. Patrice A. Dutil, «Against Isolationism: Napoléon Belcourt, French Canada, and "La Grande Guerre"», dans David Mackenzie (dir.), *Canada and the First World War. Essays in Honour of Robert Craig Brown*, Toronto, University of Toronto Press, 2005, p. 115.

d'Armstrong, les jugeant trop bas⁴⁷. À partir d'évaluations, de chiffres recueillis sur les bases de données de la Commission des sépultures de guerre du Commonwealth et d'une université canadienne, ainsi que d'une lettre du directeur des archives au ministère de la Défense nationale datée de 1927 qu'il a découverte⁴⁸, Martin estime que de 70 000 à 75 000, voire jusqu'à 79 000 Canadiens français auraient probablement servi au sein du CEC⁴⁹.

Il fait part de ses recherches dans quelques publications spécialisées d'histoire⁵⁰, mais son estimation et sa méthodologie sont contestées par certains historiens⁵¹. Las des critiques, Martin décide de saisir le taureau par les cornes et de passer en revue les 627 586 dossiers d'enrôlement du CEC, à partir de la base de données en ligne de Bibliothèque et Archives Canada. Il y extrait tous les individus de patronymes francophones, à l'exception de ceux des îles Anglo-Normandes. Malheureusement, cette méthodologie a ses défauts. Elle ne tient pas compte des francophones de patronymes anglophones, des francophones qui s'enrôlèrent sous des pseudonymes anglophones ou ceux dont les noms de famille sont ambigus tels que Martin, Gilbert ou Lambert, car on retrouve ces noms dans les deux groupes ethniques⁵². Malgré cela, Martin arrive à la conclusion, prouvée à l'appui, qu'au

⁴⁷ Jean Martin, *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 207.

⁴⁸ Cette lettre faisait état de 57 833 francophones. BAC, (CEF Statistics - Enlistment and Medical Unfitness 1919-1938), RG24-C-1-a, vol. 1163, dossier HQ-64-1-24: Lettre de F. Logie Armstrong, directeur des archives.

⁴⁹ Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 47.

⁵⁰ «La participation des francophones dans le CEC (1914-1919); il faut réviser à la hausse», *The Canadian Historical Review*, vol. 96, n° 3 (septembre 2015), p. 405-423, et «Francophone Enlistment in the Canadian Expeditionary Force, 1914-1918: The Evidence», *Canadian Military History*, vol. 25, n° 1, (2016) p. 1-12.

⁵¹ Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 47. Malheureusement, Martin ne mentionne pas les noms de ses critiques.

⁵² Déjà, en 1918, dans son ouvrage à la défense des Canadiens français, l'avocat et député ontarien William-Henry Moore faisait état de la complexité d'accoler le terme «canadien-français» à un soldat en se basant

moins 74 795 Canadiens français ont porté l'uniforme canadien à un moment donné au cours de la Première Guerre mondiale⁵³. Selon lui, de ce nombre, environ 36 000 s'étaient enrôlés volontairement et 39 000 avaient été conscrits⁵⁴.

Cette sous-estimation des francophones dans le CEC peut s'expliquer par les enrôlements à l'extérieur de la province de Québec. Un francophone enrôlé dans une unité de l'Alberta, par exemple, n'était pas identifié et comptabilisé comme francophone, mais plutôt comme un Albertain⁵⁵. Par contre, dans certaines provinces, plusieurs volontaires francophones du CEC étaient nés au Québec⁵⁶.

Si on accepte l'estimation d'Elizabeth Armstrong, qu'un maximum de 35 000 Canadiens français ont servi sous les drapeaux lors de la Première Guerre mondiale, cela signifie que ces hommes ne représentaient qu'environ 5,6% des 620 000 qui ont servi dans le CEC.

uniquement sur son nom de famille. William-Henry Moore, *Le choc (The Clash): Étude de nationalités*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1920, 469 p.

⁵³ Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 47-55. S'inspirant de Martin, Richard Garon va plus loin en affirmant qu'au moins 81 000 auraient fait partie du CEC. Richard Garon, «Le Québec, les Francophones et la Première Guerre mondiale», dans Giguère, Richard (dir.), *Le Québec dans la Première Guerre mondiale, 1914-1919: Sacrifice, détermination, victoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2018, p. 69-79. Peu importe ces nouveaux chiffres, une chose est certaine, les chiffres avancés par l'historienne Armstrong ne tiennent plus la route et ne doivent plus être utilisés.

⁵⁴ Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu...», *ibid.*, p. 51.

⁵⁵ En 1983, l'historien Jean Pariseau soulevait ce problème avec les francophones de sa province natale, l'Alberta, qui ne furent jamais comptabilisés comme francophones. Il dresse une liste d'une cinquantaine d'individus de sa région qui ont combattu lors de la Grande Guerre. Jean Pariseau, «La participation des Canadiens français à l'effort des deux guerres mondiales: démarche de réinterprétation», *Revue canadienne de défense*, vol. 13, n° 2 (1983), p. 44-45.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 45. Pariseau mentionne que plusieurs des «Franco-Albertains» nommés dans sa liste étaient nés au Québec. Dans son mémoire de maîtrise, Rebecca Lazarenko arrive à la conclusion que, proportionnellement, les Franco-Albertains ont été plus enclins à s'enrôler que les Québécois francophones. Or, en regardant de plus près, force est de constater qu'une bonne partie de ces Franco-Albertains étaient nés au Québec, ce qui invalide ses propos. Rebecca Lazarenko, *Volontaires ou résistants? Les voix des Canadiens français de l'Alberta et des Canadiens français du Québec pendant la Première Guerre mondiale*, Edmonton, mémoire de maîtrise en histoire, Université de l'Alberta, 2019, 170 p.

Selon l'estimation de Jean Martin, ce pourcentage monte alors à 12,1%⁵⁷. De plus, en comparant le nombre de Canadiens français au nombre de volontaires anglophones et autres nés au pays, ce nombre grimpe alors à 30,8%, soit légèrement plus que la proportion de francophones dans la population canadienne lors du recensement national de 1911 (27,7%)⁵⁸! Martin avait donc raison d'affirmer que les Canadiens français «avaient bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale⁵⁹». Toutefois, de ce nouveau nombre, il faut extraire ceux qui furent rejetés pour diverses raisons et les déserteurs⁶⁰.

1.3 Répartition

Reine de toutes les batailles, l'infanterie sera l'arme où l'on retrouvera une grande partie des volontaires et des conscrits canadiens-français. Sur les 260 bataillons d'infanterie⁶¹ et les 13 unités de fusiliers à cheval (qui seront converties en unités d'infanterie traditionnelle pendant la guerre) levés pour le CEC, seuls 51 ont connu le feu de l'action sur les fronts belges et français⁶². Les autres unités d'infanterie et de fusiliers à cheval, dissoutes pour la plupart peu après leur arrivée en Grande-Bretagne, n'ont servi que de renforts en hommes

⁵⁷ Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 52.

⁵⁸ En tenant compte de l'immigration et de la croissance naturelle de la population entre les années 1911 à 1915, la proportion de francophones dans la population canadienne passe à 24,6%. J. Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu...», *op. cit.*, p. 54.

⁵⁹ Jean Martin, *ibid.*, p. 54.

⁶⁰ Ceci n'a pas encore été fait pour la totalité des francophones du CEC.

⁶¹ Ce nombre inclut les 258 bataillons d'infanterie numérotés ainsi que le Royal Canadian Regiment, seule unité de la Force permanente canadienne avant la guerre, et le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, mis sur pied grâce à la fortune personnelle du Montréalais Hamilton Galt. Il l'offrit ensuite au gouvernement canadien. Levés en 1918 après la mise en vigueur de la conscription, les 259^e et 260^e bataillons d'infanterie canadiens servirent exclusivement en Sibérie.

⁶² Voir Gerald William Lingen Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919: Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 595-595 (Appendice D: Bataillons d'infanterie qui ont servi dans le Corps d'Armée canadien avec l'indication des titres subsidiaires le cas échéant et des lieux de mobilisation ou d'organisation).

aux unités éprouvées par les dures et sanglantes batailles⁶³. Parmi les unités combattantes, une seule, le 22^e Bataillon d'infanterie, était canadienne-française. Selon l'historien Jean-Pierre Gagnon, 5584 officiers, sous-officiers et soldats ont combattu dans les rangs de cette unité⁶⁴.

Puisque l'on sait qu'un bataillon d'infanterie (britannique ou canadien) compte généralement entre 800 et 1000 hommes et officiers, force est d'admettre que la majorité des francophones du CEC a servi dans des unités de langue anglaise⁶⁵. Il y eut deux exceptions: les hôpitaux généraux n° 6 (Université Laval de Montréal) et n° 8 (canadien-français) qui furent exclusivement francophones et intégrés au système sanitaire de l'armée française, tout en demeurant sous commandement canadien⁶⁶.

Si les Canadiens français servent dans l'infanterie, on en retrouve également en nombre important dans différentes unités spécialisées du CEC, notamment le corps des mitrailleuses, le corps forestier, les unités de main-d'œuvre du génie militaire (*labour battalions*) et dans les unités ferroviaires⁶⁷. En général, on n'exige pas de compétences spécialisées préalables ni de connaissances avancées de l'anglais pour faire partie de ces unités. On y retrouve d'ailleurs beaucoup d'immigrants de fraîche date venant d'Europe de l'Est qui ne connaissaient ou ne parlaient ni le français ni l'anglais. Il y eut aussi l'inverse.

⁶³ Les bataillons canadiens-français, qui serviront de renforts une fois arrivés en Grande-Bretagne, feront l'objet d'une étude au chapitre 3.

⁶⁴ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 142. Au total, le 22^e Bataillon (canadien-français) comptera plus de 6000 individus, si l'on inclut les membres qui ont été licenciés avant le départ pour l'Europe, ont occupé des postes administratifs en Grande-Bretagne, dans des quartiers généraux au front, qui n'y transitèrent que quelque temps ou qui furent mutés à l'unité après le 11 novembre 1918.

⁶⁵ Nous aborderons ce sujet plus loin au chapitre 4.

⁶⁶ Pour en savoir plus sur la vie de ces hôpitaux francophones, voir Michel Litalien, *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, 159 p. Nous y reviendrons au chapitre 3.

⁶⁷ Pour ces deux types d'unités, le besoin en main-d'œuvre augmentera avec la reprise de la guerre de mouvement en 1918. Sur le théâtre des opérations, aucune de ces unités spécialisées n'était francophone.

À la suite du déploiement et des opérations du CEC sur les fronts français et belge, les soldats s'exprimant aisément en français devinrent très prisés au sein du renseignement militaire, notamment comme interrogateurs⁶⁸.

La répartition des officiers francophones fut plus variée en raison des différentes professions et expertises de ces derniers dans la vie civile, mais surtout parce que la plupart étaient bilingues. Plusieurs servirent dans les quartiers généraux de diverses formations. Le major Henri Royal Gagnon, ex-officier du 69^e Bataillon (canadien-français) devenu surnuméraire après la dissolution de son unité, fut attaché pendant de nombreux mois au quartier général de la 5^e Armée britannique en Belgique⁶⁹. Parce qu'ils étaient francophones, plusieurs officiers canadiens-français furent également nommés *Town Majors* (commandants de place) de communes françaises et wallonnes récemment libérées de l'occupation allemande.

Servir dans le CEC ne fut pas qu'une affaire d'hommes. Près de 2500 Canadiennes ont servi en tant qu'infirmières militaires au cours de la Première Guerre mondiale. De ce nombre, au moins 85 étaient Canadiennes françaises⁷⁰. On les retrouvait surtout dans les deux hôpitaux militaires canadiens-français en banlieue de Paris. Ce faible nombre

⁶⁸ Luxembourgeois d'origine, le polyglotte Ernest Jungbluth constate avec étonnement qu'il y a tant de personnes s'exprimant en français au sein de sa nouvelle unité du renseignement militaire: «It seemed to me that every man who had a smattering of French or German was sent to Corps Intelligence.» Il nomme de nombreux Canadiens français avec qui il travailla. Archives de la *Canadian Military Intelligence Association*: «Returning to Canadian Corps and my first job», tapuscrit, non daté, p. 6.

⁶⁹ BAC, RG 150, versement 1992-93/166, boîte 3358 - 20: *Dossier personnel du CEC d'Henri Gagnon*. Voir aussi, Glenbow Museum Archives (Calgary): M-9551 – *Fonds Famille Royal-Gagnon*: Henri Royal Gagnon.

⁷⁰ Mélanie Morin-Pelletier, «Des oiseaux bleus chez les Poilus: les infirmières des hôpitaux militaires canadiens-français postés en France, 1915-1919», *Bulletin d'histoire politique* (Le Québec et la Première Guerre mondiale 1914-1918), vol. 17, n° 2, hiver 2009, p. 57-74. L'estimation de ce nombre a été tirée de la liste d'embarquement des infirmières (*Sailing List – Nursing Sisters*) au 4 octobre 1914, et de M. Litalien, *Dans la tourmente*, op. cit., p. 141-152.

s'explique par la forte présence des religieuses hospitalières dans les postes institutionnels de la province de Québec⁷¹.

Avec l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, le Corps expéditionnaire américain offrit à ses alliés français et britannique d'assurer et de rendre plus efficaces les communications entre leurs armées respectives. Cette proposition acceptée, les Américains se mirent alors à la recherche de standardistes professionnelles et bilingues pour leur corps des téléphonistes militaires. Ne pouvant trouver suffisamment de candidates qualifiées aux États-Unis, les Américains se tournèrent alors vers le Canada et y recrutèrent 26 Canadiennes, des francophones bilingues. Quant aux Américaines de naissance, plusieurs avaient des parents d'origine canadienne-française⁷².

1.4 Profil des volontaires (militaires du rang)

Puisqu'elle n'a pu consulter les dossiers militaires, Elizabeth Armstrong n'a pas pu nous renseigner davantage sur le soldat canadien-français. Quant à Jean Martin, il n'aura pas l'occasion d'exploiter ni de développer davantage son impressionnante liste compilée puisque, malheureusement, il mourut subitement en avril 2018.

Dans le cadre de cette étude, afin de mieux situer le volontaire canadien-français dans son contexte, nous avons compilé et analysé les diverses données tirées des dossiers personnels militaires du CEC⁷³ pour huit bataillons d'infanterie⁷⁴, tous canadiens-français. Pour l'étude du 22^e Bataillon, nous avons consulté l'ouvrage de l'historien Jean-Pierre

⁷¹ Mélanie Morin-Pelletier, *ibid.*, p. 63.

⁷² Jill Frahm, *The Hello Girls of the American Expeditionary Force*, Mémoire de maîtrise en histoire, University of Maryland, 2001, 196 p. Frahm mentionne qu'au moins 52 Américaines avaient un père d'origine canadienne.

⁷³ BAC, RG 150, 1992-93/boîte 166: *Dossiers du personnel du CEC*.

⁷⁴ Au total, 14 bataillons d'infanterie exclusivement canadiens-français ont été levés pour le compte du CEC. Malheureusement, en raison de la somme de travail requise et du peu de temps dont nous disposions, nous n'avons pu analyser davantage de bataillons.

Gagnon⁷⁵, dont les résultats étaient déjà connus. Nous n'avons consulté que les dossiers des membres originaux, c'est-à-dire ceux qui s'enrôlèrent directement dans ces unités et à qui l'on attribua un numéro matricule spécifique à l'unité d'origine, soit 221 officiers et 6732 militaires du rang, auxquels nous avons rajouté les 35 officiers et 1488 membres du rang⁷⁶ du 22^e Bataillon tirés de l'étude de Jean-Pierre Gagnon. Nous avons pu ainsi suivre chacun de ces militaires, depuis leur enrôlement jusqu'à leur retour au pays, leur décès durant la guerre, leur licenciement ou leur désertion. Nous avons extrait et compilé les données reliées à l'âge, au lieu de naissance, l'occupation avant la guerre, le statut marital, l'expérience militaire antérieure, les rejets et les désertion pour chacun des individus. Des moyennes et des statistiques ont par la suite été effectuées afin de comparer les données de ces bataillon avec ceux du 22^e Bataillon ainsi qu'avec les données du Corps expéditionnaire canadien en général que l'on peut retrouver dans les ouvrages de Desmond Morton⁷⁷ et de Archer Fortescue Duguid⁷⁸.

Nous avons sélectionné ces bataillons en raison de leur provenance géographique. Les 22^e (canadien-français), 69^e (canadien-français), 150^e (Carabiniers Mont-Royal) et 258^e (canadien-français) sont des unités originaires de Montréal, métropole du pays à l'époque.

⁷⁵ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919, op. cit.* Véritable pionnier de l'étude sociomilitaire d'une unité militaire canadienne, Gagnon a consulté les dossiers personnels des 5584 membres de cette unité, qu'il a analysés sous toutes les facettes. Il n'existe pas d'études équivalentes au Canada anglais. Pour notre étude, nous n'avons utilisé que les données pour les 1488 membres d'origine dans la mesure du possible. À quelques reprises, il a fallu utiliser les données pour l'ensemble des 5584 membres. Cela peut un peu fausser certaines données, car la majorité de ces membres provenait de renforts d'unités que nous avons analysées.

⁷⁶ Pour un total de 256 officiers et 8220 membres du rang. Nous n'avons malheureusement pu étudier les dossiers des officiers des 230^e et 258^e bataillons. En raison des mesures sanitaires imposées lors de la pandémie de la Covid-19, les aires de consultation de Bibliothèque et Archives Canada et les services n'étaient pas ouverts au public.

⁷⁷ Desmond Morton, *When Your Number's up: the Canadian Soldier in the First World War* Toronto, Random House of Canada Ltd., 1993, p. 277-279.

⁷⁸ A. Fortescue Duguid, «Canadians in Battle, 1915-1918,» *The Canadian Historical Association Report* (1935), p. 36-50.

Le 163^e bataillon (canadien-français) avait son quartier général à Montréal, mais a recruté ailleurs dans la province et même en Ontario. Le 189^e Bataillon (canadien-français) est une unité régionale (aussi dite rurale) dont les volontaires proviennent en grande partie des régions du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et de la ville de Québec. Enfin, trois unités ont été choisies car elles ont été levées à l'extérieur de la province de Québec, soit le 165^e bataillon (acadien)⁷⁹, des provinces Atlantiques, le 230^e (est et nord de l'Ontario) et le 233^e bataillon (Canadiens français de l'Ouest), dont les membres proviennent des communautés francophones de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba.

Tableau 1
Bataillons d'infanterie canadiens-français analysés

Bataillon	Autorisation	Mobilisé	Embarquement	Effectifs	Dissolution
22 ^e	15 mars 1915	Saint-Jean	20 mai 1915	36-1097	18 mai 1919
69 ^e	15 août 1915	Montréal	17 avril 1916	34-1023	4 janvier 1917
150 ^e	22 décembre 1915	Montréal	27 septembre 1916	24-515	9 février 1918
163 ^e	22 décembre 1915	Montréal	26 mai 1916	33-659	4 janvier 1917
165 ^e	22 décembre 1915	Moncton	28 mars 1917	24-526	7 avril 1917
189 ^e	15 juillet 1916	Fraserville	27 septembre 1916	?-595	6 octobre 1916
230 ^e *	15 juillet 1916	Ottawa	-	-	-
233 ^e	15 juillet 1916	Edmonton	Absorbé par le 178 ^e	-	mars 1917
258 ^e	15 juin 1917	Montréal	6 octobre 1917	16-215	17 octobre 1917

Sources: BAC, RG 9: *Guide des sources pour les unités d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien: Infanterie (bac-lac.gc.ca)* (consulté le 10 octobre 2021), et de Canada, Militia Orders: *Canadian Expeditionary Force; Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men* (Sailing Lists).

Notes: * Unité transformée en unité forestière au Canada. Les hommes quittèrent pour l'Europe au sein de nombreux petits contingents. Le chiffre que l'on retrouve dans la colonne «Effectifs» représente le nombre d'officiers. Le suivant, celui des militaires du rang.

⁷⁹ Nous avons également consulté les articles de l'historien Gregory Kennedy, mais nous avons préféré nos propres compilations: «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 279-299, et «Struck off Strength and from Memory: A Profile of the Deserters of the 165th (Acadian) Battalion, 1916», *Canadian Military History*, vol. 17, n° 2, article 15, 2018, p. 1-26.

1.5 Enrôlement, licenciements et désertions

1.5.1 Enrôlement

Contrairement aux combattants de la plupart des armées européennes dont les patries ont directement été touchées par la guerre, les combattants canadiens s'enrôlent tous volontairement, du moins jusqu'à l'adoption de la *Loi sur le service militaire (conscription)* en août 1917, et de sa mise en vigueur en janvier 1918.

Jusqu'à l'application de la conscription, l'enrôlement des volontaires fut plutôt difficile pour l'ensemble des unités du CEC, surtout pour les unités francophones. Si quelques unités réussissent à combler rapidement leurs effectifs, les maintenir est un tout autre défi. Le 22^e Bataillon, dont on dit à l'époque qu'il a comblé ses effectifs en un seul mois, doit en réalité poursuivre son recrutement jusqu'à veille de son départ pour la Grande-Bretagne. Deux facteurs ont été un obstacle à la réussite des unités: les licenciements et les désertions.

1.5.2. Licenciements

Les raisons des licenciements de volontaires sont multiples, mais la plus fréquente dans les neuf unités étudiées est liée à une mauvaise condition médicale (maladies, malformations ou déficience intellectuelle), que l'on qualifie «d'inaptitude au service» (*medically unfit*). Certains volontaires décèdent durant leur service au Canada (49 cas reliés à des accidents, des noyades, des maladies ou des suicides). Parmi les autres cas de licenciements, citons l'arrestation et l'emprisonnement par la justice civile, l'indiscipline, l'impossibilité de faire un bon soldat (*not likely to become an efficient soldier*), la démission et le rachat (plutôt rare), la demande de libération par l'épouse et l'ivresse. Michel Gélinas, veuf et soldat du 69^e Bataillon, obtiendra sa libération à la suite d'une lettre écrite au premier ministre Robert

Borden⁸⁰. Enfin, certains soldats volontaires issus de l’immigration sont rappelés par leur mère patrie à titre de réservistes ou demandent un transfert dans l’armée de leur pays d’origine (27 cas)⁸¹.

Tableau 2
Enrôlements et rétention des volontaires originaux (militaires du rang)

Unité	Enrôlé	Licencié	%	Désertion ¹	%	Embarqué ²	%	% Total
22 ^e	1488	372	25,0	106	7,1	1010	67,9	100
69 ^e	1670	267	16,0	454	27,2	949	56,8	100
150 ^e	904	228	25,2	270	29,9	307	34,0	89,1*
163 ^e	1146	317	27,7	204	17,8	625	54,5	100
165 ^e	981	288	29,3	158	16,2	535	54,5	100
189 ^e	818	196	24,0	162	19,8	460	56,2	100
230 ^e	686	160	23,3	189	27,6	337	49,1	100
233 ^e	267	114	42,7	23	8,6	130**	48,7	100
258 ^e	260	55	21,2	89	34,2	116	44,6	100

Notes:

1. Désertion avant l’embarquement.

2. Ces nombres ne sont liés qu’aux membres d’origine et non au nombre total d’embarquements du bataillon, augmentés par des transferts venant d’autres unités.

* Le 150^e Bataillon transféra 99 hommes au 69^e bataillon alors qu’il était encore au Canada.

** Unité absorbée par le 178^e Bataillon (canadien-français) avant son départ pour le Canada.

Des neuf unités étudiées, c’est le 22^e Bataillon qui a connu le plus de succès du point de vue de la rétention de ses effectifs d’origine puisque 67,9% de ses volontaires recrutés au Canada répondent à l’appel lors de l’embarquement de l’unité à Halifax, le 20 mai 1915.

⁸⁰ BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC du matricule 120344 Gélinas, Michel*. Note manuscrite sur sa feuille de paie.

⁸¹ Pour en connaître davantage sur les licenciements au sein du CEC, voir Nic Clarke, *Unwanted Warriors: Rejected Volunteers of the Canadian Expeditionary Force*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2015, 239 p. Dans son ouvrage, Clarke ne fait pas état de rejets sans doute reliés à l’ethnicité ou à la langue maternelle du volontaire. Nous y reviendrons.

L'unité qui a obtenu la pire performance est le 150^e Bataillon: environ 34% seulement de ses effectifs d'origine s'embarquent au port d'Halifax, le 27 septembre 1916.

1.5.3 Désertions

Comme le 22^e Bataillon, le 150^e a également été levé à Montréal. Puisqu'il n'y a pas de casernes suffisamment grandes pour loger tous les membres de l'unité sous un même toit, les sous-officiers et soldats retournent à leur domicile à la fin de chaque journée d'entraînement. Résultat, nombre de volontaires, désenchantés par l'aventure, décident de ne plus revenir. Il est alors difficile d'exercer un contrôle ou d'instaurer la discipline. Les bataillons quittent alors Montréal et ses attractions et déménagent à Amherst, en Nouvelle-Écosse, où la désertion sera rendue plus difficile⁸².

Des neuf unités étudiées, c'est le 69^e Bataillon qui a connu le plus haut taux de désertion. À l'instar des 22^e et 150^e Bataillons, cette unité montréalaise est envoyée à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, dans une tentative de mettre fin aux désertions. Malgré la distance et les efforts déployés, les autorités ne réussirent pas à endiguer le phénomène. En janvier 1916, par exemple, 6 soldats sont arrêtés dans le Maine, aux États-Unis, après avoir franchi le pont international de Vanceboro. Vêtus de leur uniforme, ils sont facilement reconnaissables. Après avoir tenté de résister sans succès à la police américaine, ils sont ramenés à la frontière canadienne à la pointe du fusil, et remis aux autorités militaires⁸³. À

⁸² Après avoir quitté Montréal, le 22^e Bataillon s'est d'abord installé à Saint-Jean, à quelques kilomètres de Montréal, avant d'être transféré à Amherst, en mars 1915. Quant au 150^e Bataillon, il rejoindra Amherst en février 1916, plusieurs mois après le départ du 22^e pour l'Angleterre. Pour les deux unités, cette décision fut bénéfique. Toutefois, pour le 150^e, ce succès sera annulé lors de son séjour de quelques mois au camp Valcartier, près de Québec. À l'approche du départ, les désertions deviennent endémiques. À Valcartier (juillet à septembre 1916), le 150^e connaîtra 226 cas de désertion alors qu'il n'y avait eu que 14 cas lorsqu'il était à Montréal, de décembre 1915 à février 1916. Michel Litalien, *Dernier espoir pour la gloire: Le 150^e Bataillon d'infanterie (Carabiniers Mont-Royal), 1915-1918*. Montréal, Fondation Les Fusiliers Mont-Royal, 2018, p. 51-55.

⁸³ «Held Deserters at Vanceboro», *Saint John Globe*, 6 janvier 1916, p. 3.

Saint-Jean, on réussira toutefois à ramener de Montréal une cinquantaine de déserteurs qui seront détenus jusqu'au départ du 69^e Bataillon vers la Grande-Bretagne.

À l'exception du 233^e Bataillon (Francophones de l'Ouest), absorbé par une autre unité au Canada, les taux de désertion tendent à augmenter avec le prolongement de la guerre. La discipline, la rigueur de l'entraînement et la peur de se faire tuer et de ne plus revoir les siens⁸⁴ ont contribué au désenchantement des volontaires. L'enthousiasme des premiers mois de la guerre s'est dissipé depuis longtemps. Malgré tout, les 165^e et 189^e Bataillons, unités dites «rurales», ont fait mieux que les trois unités montréalaises.

1.6 Composition sociale

1.6.1 Âge à l'enrôlement

Au Canada, jusqu'en 1971, l'âge de la majorité est établi à 21 ans⁸⁵. Toutefois, il est possible de s'enrôler dès l'âge de 18 ans ou même plus jeune avec l'assentiment des parents. L'âge limite pour l'enrôlement volontaire a été établi à 45 ans. En comparant avec l'âge moyen à l'enrôlement pour l'ensemble du CEC⁸⁶, on constate que l'âge moyen des enrôlés pour les neuf bataillons d'infanterie étudiés est inférieur à celui-ci (voir figure 2). Si l'âge moyen des volontaires des deux bataillons montréalais (69^e et 150^e) se rapproche de celui du CEC en général, il est beaucoup moins élevé parmi les autres unités, en particulier au 165^e Bataillon (acadien). Près de 47% de ses effectifs sont âgés de moins de 20 ans, ce qui en fait possiblement la «plus jeune» unité du CEC (voir annexe B).

⁸⁴ La publication dans les journaux du nombre de morts au cours des batailles, les noms des morts à la guerre et ceux des blessés et des portés disparus ont certes eu un impact sur les motivations.

⁸⁵ Au Québec, l'âge de la majorité passa de 21 à 18 ans en 1971. *Loi modifiant de nouveau le Code civil* Lois du Québec, 1971, chapitre 85.

⁸⁶ Desmond Morton, *Billet pour le front: Histoire sociale des volontaires canadiens, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2005, p. 313.

L'âge a aussi été l'un des facteurs de licenciement du CEC. Être âgé de moins de 18 ans ou de plus de 45 ans constitue une raison de refus à l'enrôlement. Néanmoins, plusieurs volontaires n'hésitent pas à mentir sur leur âge pour partir à l'aventure ou pour fuir une situation personnelle difficile. Ironiquement, le prolongement de la guerre amène la multiplication de nouveaux bataillons, mais également un recrutement plus difficile. La majorité de ces nouveaux bataillons réussira rarement à atteindre les quotas d'effectifs autorisés car, au fil du temps, les volontaires ne se bousculent plus aux bureaux de recrutement. Trop souvent, les unités se disputent les mêmes secteurs de recrutement pour s'arracher les rares recrues potentielles. Cela n'est pas exclusif aux unités canadiennes-françaises. Dans de telles circonstances, il est donc difficile d'atteindre ses objectifs.

C'est ainsi que des trop jeunes ou des trop âgés réussissent à passer à travers les mailles du filet et à déjouer les normes du recrutement. Le personnel chargé de l'enrôlement était-il dupe au point de ne pas voir l'âge réel des mineurs ou des trop âgés? Désirant démontrer succès, patriotisme ou popularité, plusieurs commandants de bataillon, par le biais de leurs officiers recruteurs, ferment les yeux sur la condition physique ou autres handicaps, car seul le nombre d'enrôlés compte. Ce phénomène, commun à tous les nouveaux bataillons du CEC, a parfois provoqué la colère dans les familles de certains jeunes enrôlés. Un père accusera l'officier recruteur du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) d'avoir apparemment enrôlé son jeune fils contre son gré⁸⁷.

La plupart des soldats mineurs sont démasqués au Canada et sont licenciés. Le plus jeune de ces soldats issus des bataillons étudiés, Charles Brown, du 69^e Bataillon, n'avait que 12 ans. Fort heureusement, il ne s'est pas rendu en Angleterre car il fut réformé au pays en

⁸⁷ «Un soldat, âgé de quinze ans», *La Patrie*, 13 mars 1916, p. 6.

raison de son âge⁸⁸. Ceux qui réussissent à suivre leur unité sont pour la plupart identifiés avant d'être envoyés sur le champ de bataille. Ils sont alors envoyés dans les Young Soldier Battalions, où ils sont entraînés jusqu'à leur majorité. Par la suite, on les enverra dans une unité combattante au front. Ceux que l'on juge beaucoup trop jeunes sont renvoyés au Canada pour y être démobilisés. Certains volontaires âgés de moins de 18 ans connaissent le feu et y sont blessés, parfois tués. Roch Labelle*⁸⁹, du 22^e Bataillon, est grièvement blessé à la bataille de Courcellette (15-19 septembre 1916). Il est évacué vers la Grande-Bretagne où il est soigné et en convalescence, on découvre alors que son âge réel est de 18 ans. Labelle ne retournera plus au front mais, en raison de son expérience de guerre, il sera envoyé au 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) à ses 18 ans. Promu sergent, il sera instructeur pour les conscrits envoyés en renfort à partir du printemps de 1918⁹⁰.

Quant aux volontaires plus âgés que la moyenne, ils sont habituellement licenciés pour raisons médicales, au Canada ou en Grande-Bretagne. Certains en excellente santé réussissent à se rendre au front ou dans les zones opérationnelles, mais peu combattent dans l'infanterie. Ils sont plutôt mutés dans les unités de travaux du génie (*Labour Battalions*), les unités ferroviaires ou forestières. À 57 ans, l'Acadien Basil Éloi Johnson est le plus vieux volontaire issu des unités étudiées. Fantassin, il sera toutefois affecté au corps forestier en France, de 1916 à 1919⁹¹.

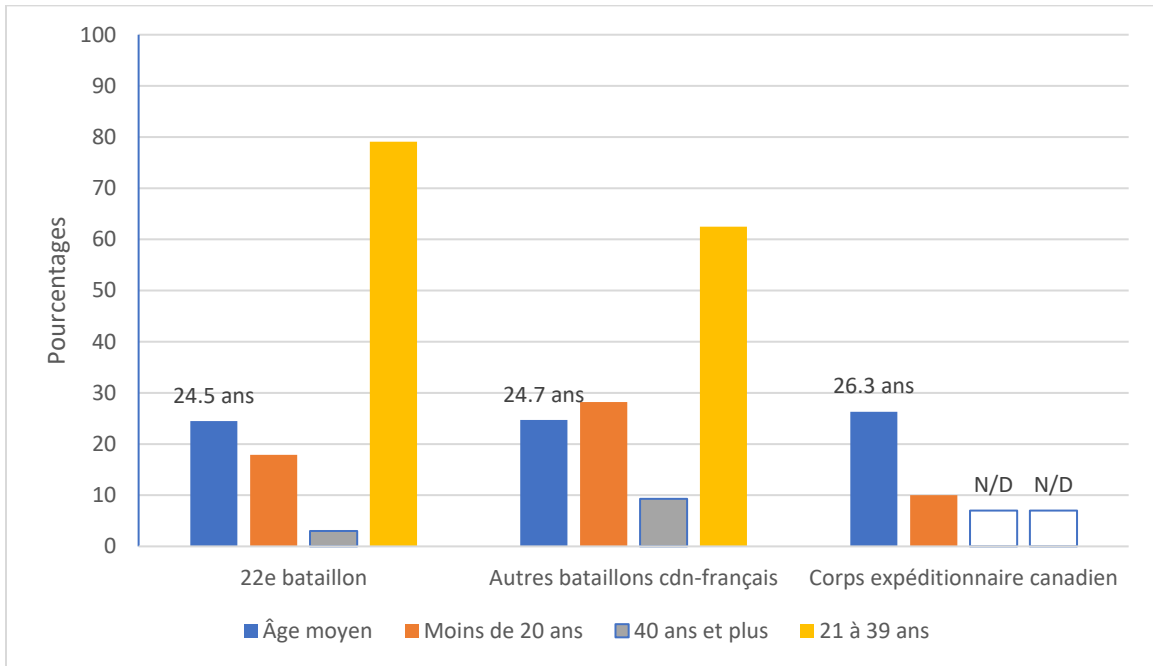
⁸⁸ BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC du matricule 120337 Brown, Charles*. Note manuscrite sur sa fiche de service.

⁸⁹ Les noms des hommes suivis d'un astérisque font l'objet d'une description détaillée dans l'inventaire raisonné des témoignages en annexe.

⁹⁰ BAC, RG 150, versement 1992-93/166, boîte 5274 – 38: Dossier personnel du Corps expéditionnaire canadien du matricule 121715 Labelle, Roch.; *Archives familiale de Suzanne Gouin-Boudreau*; Suzanne Gouin-Boudreau, *Letters from WW I and WW II: The Boys of Sandy Hill*, Ottawa, imprimé privé, 2004, 214 p. (inédit).

⁹¹ BAC, RG 150, versement 1992-93/166, boîte 4852 – 38: *Dossier personnel du CEC du matricule 666812 Johnson, Basil Éloi*.

Figure 2
Âge des volontaires à l'enrôlement



Sources: Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 329-338.; notre compilation tirée des dossiers du personnel de huit unités canadiennes françaises (BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC.*, et, pour les chiffres pour l'ensemble du CEC.; et A. Fortescue Duguid, «Canadians in Battle, 1915-1918.» *The Canadian Historical Association Report* (1935), p. 36-39.

1.6.2 Lieu de naissance

Jusqu'à la mise en vigueur de la conscription au début de l'année 1918, le CEC est en majorité composé d'immigrants. Ces derniers forment alors 53% des effectifs. De tous ces «étrangers», ce sont les volontaires nés au Royaume-Uni qui sont les plus nombreux. Ils composent environ 70% des premier et deuxième contingents, ce qui peut donner l'impression qu'il s'agit de formations de l'armée britannique⁹². À Valcartier, un volontaire anglophone, né au Canada, se plaint du caractère trop anglais du premier contingent:

You soon get acquainted here at this job, what I don't like about it, there are so many Englishmen in this outfit and they are always running the Canadians and everything that

⁹² Jean Martin, «Les deux premiers contingents du Corps expéditionnaire canadien en 1914 et 1915: deux divisions britanniques recrutées au Canada», dans *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 15-37.

*is Canadian down, they think nobody knows anything but them. The Scotch are not so bad, but I hate the sight of an Englishman, the kind that are here anyway*⁹³.

À la veille du déclenchement de la guerre, le Canada est un pays d'immigration et ce sont les provinces de l'Ouest qui attirent le plus de nouveaux arrivants, britanniques et autres. Colonisées dès le XVII^e siècle, les provinces de l'est (Québec et Atlantique) connaissent en revanche un taux d'immigration beaucoup plus faible. Cela peut expliquer le nombre très élevé de volontaires nés au pays parmi les bataillons canadiens-français étudiés. Ayant été levé dans les provinces de l'Ouest, il n'est pas étonnant de constater que le tiers des effectifs du 233^e Bataillon est d'origine étrangère. Les Français et les Belges de naissance composent 20% de cette unité⁹⁴.

Bien que canadiennes-françaises par définition, quelques unités compteront un grand nombre d'unilingues anglophones dans leurs rangs. Ces derniers sont Canadiens de souche, mais aussi issus de l'immigration britannique. C'est notamment le cas du 189^e Bataillon dont les soldats de langue anglaise ont été recrutés dans la région de la Gaspésie où l'on retrouve une importante communauté anglophone et dont les habitants sont répartis tout le long de la péninsule. Le 165^e Bataillon (acadien) compte aussi plusieurs volontaires aux patronymes anglo-saxons. Toutefois, comme il existe plusieurs familles mixtes, il est difficile d'évaluer avec exactitude le nombre d'anglophones unilingues. Quant au 69^e Bataillon, il compte plus de 293 membres nés au Royaume-Uni et aux États-Unis⁹⁵. On y

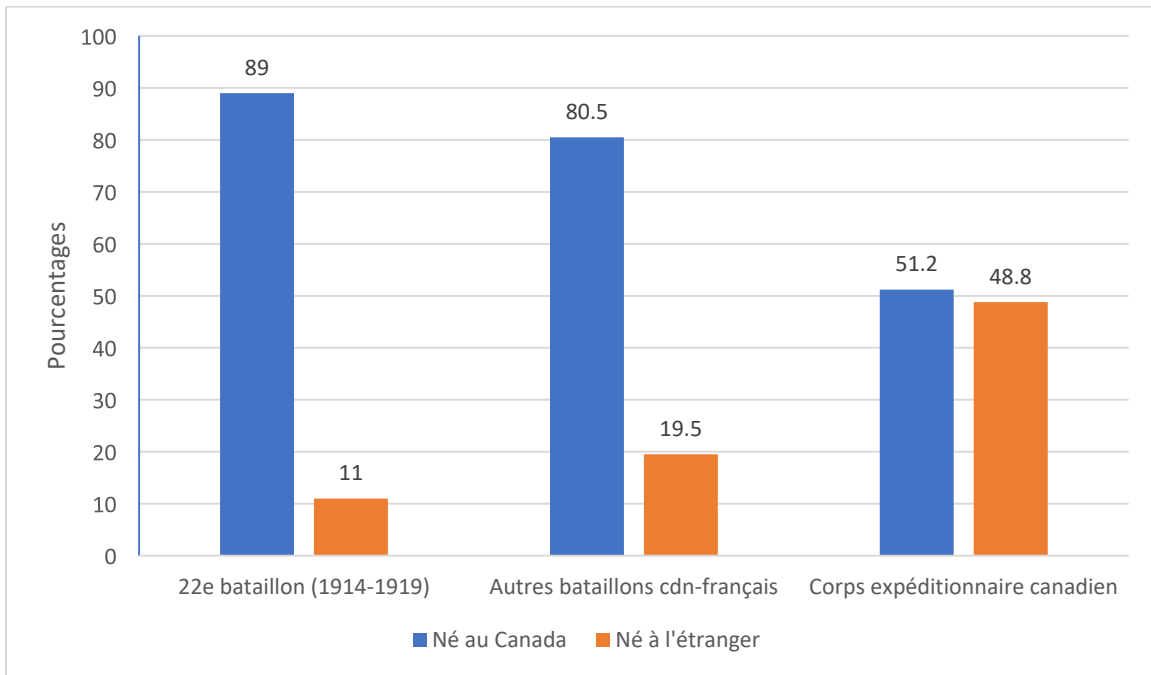
⁹³ John Macfie, *Letters Home*, Meaford, imprimé privé, 1990, p. 6.

⁹⁴ En dépouillant les listes d'embarquement de toutes les unités du CEC formées au Canada avant la conscription, nous avons recensé 372 volontaires nés en France et 395 Belges. Plusieurs d'entre eux, qui étaient Flamands, s'étaient enrôlés dans des unités francophones en raison de leur capacité à parler le français.

⁹⁵ Il ne s'agit pas de Franco-Américains.

retrouve également un très grand nombre d'anglophones nés ailleurs dans l'empire britannique et dans les autres provinces canadiennes.

Figure 3
Lieu de naissance des volontaires



Sources: Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 346-347.; notre compilation et analyse des volontaires originaux de huit bataillons d'infanterie canadiens-français (BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC.*, et, pour les chiffres pour l'ensemble du CEC; et A. Fortescue Duguid, «Canadians in Battle, 1915-1918,» *The Canadian Historical Association Report* (1935), p. 36-39.

1.6.3 État civil

En comparant le nombre de célibataires des neuf unités étudiées à celui de l'ensemble du CEC, on trouve davantage d'hommes mariés, divorcés, séparés ou veufs dans les trois unités urbaines et montréalaises du 69^e, 150^e et 163^e Bataillons que dans les autres, à l'exception du 233^e Bataillon, de l'Ouest canadien, qui compte le moins de célibataires. En raison de la jeunesse de ses membres, le 165^e Bataillon (acadien) est l'unité où on retrouve le pourcentage le plus élevé de célibataires.

1.6.4 Expérience militaire

Une grande partie des volontaires qui s'enrôlent dans le premier contingent du CEC à Valcartier en août et septembre 1914 ont déclaré avoir de l'expérience militaire. Bien sûr, ces hommes n'ont pas tous été des miliciens d'expérience. À cette époque, pour un civil qui désire prendre part à la guerre, il est plus efficace de s'enrôler par le biais d'une unité de la Milice active non permanent (MANP) pour ensuite passer au CEC, que de se rendre à Valcartier et de s'enrôler directement. Pour les 22^e, 69^e et 150^e Bataillons, les militaires d'expérience proviennent surtout d'unités de milice, fort nombreuses à Montréal. Celle qui contribua le plus aux unités francophones du CEC est sans contredit le 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal.

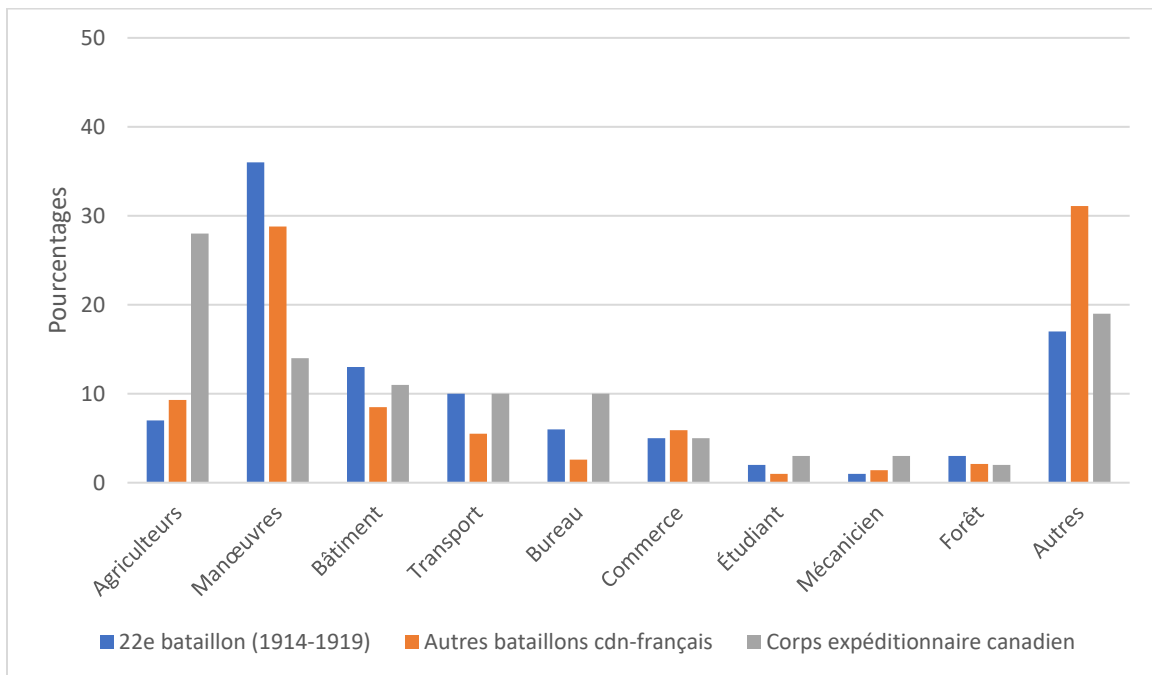
L'expérience militaire comprend un service au sein de la MANP avant la guerre ou avoir servi dans une armée étrangère. C'est le cas de la plupart des ressortissants Français au Canada, toujours considérés comme étant réservistes dans leur pays d'origine, qui choisissent de porter l'uniforme canado-britannique plutôt que la tenue bleue-garance. C'est à partir de la levée du deuxième contingent qu'une nouvelle «expérience militaire» fait son apparition, celle du service au sein d'une unité du premier contingent du CEC. Ces individus avaient été réformés, avaient déserté ou avaient demandé un transfert à une nouvelle unité.

1.6.5 Professions déclarées

Pour la majorité des unités francophones étudiées, une importante partie des volontaires était des manœuvres non qualifiés. L'instabilité et la monotonie de l'emploi, le manque de qualifications et les bas salaires ont sans doute été des facteurs de motivation pour l'enrôlement. Fait intéressant, contrairement aux unités francophones, le journalier non

qualifié n'est pas la profession exercée la plus fréquente que l'on retrouve au sein du CEC en général (voir tableau 5). Une exception, le 233^e Bataillon, dont les membres proviennent des provinces de l'Ouest où l'agriculture est omniprésente et où on retrouve un grand nombre d'immigrants. En raison de ces particularités géographiques, certains volontaires exercent des métiers que l'on ne retrouve pas au sein des autres unités tels que cowboy, acheteur de bétail, pétrolier et trappeur. Ce sont surtout des Métis francophones et des volontaires issus des Premières Nations.

Figure 4
Représentation des professions*



* Représentation des professions les plus déclarées sur les formulaires d'enrôlement.

Sources: Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon...*, *op. cit.*, p. 363-374.; Michel Litalien, compilations et étude des sources provenant des dossiers personnels du Corps expéditionnaire canadien (BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC.*, et, pour les chiffres pour l'ensemble du CEC, A. Fortescue Duguid, «Canadians in Battle, 1915-1918», *The Canadian Historical Association Report* (1935), p. 35.

Les agriculteurs sont également en nombre important dans le 165^e Bataillon (acadien), mais en raison de sa situation géographique, cette même unité compte aussi plusieurs pêcheurs,

soit 7% de ses effectifs totaux. Dans cette unité, certains volontaires exercent des métiers reliés à la forêt. Pourtant, lorsque celle-ci sera dissoute après son arrivée en Grande-Bretagne, presque tous ses membres deviendront des bûcherons. Quant aux unités urbaines, notamment les 69^e et 150^e Bataillons, on y compte un plus large éventail de professions déclarées et hors normes comme artistes, enseignants, télégraphistes, projectionnistes, barbiers ou cigariers.

1.7 Profil des volontaires (officiers)

En comparaison des subalternes, l'âge moyen des officiers est légèrement plus élevé. Nous ne disposons pas de chiffres pour l'ensemble des officiers du CEC afin d'établir des comparaisons. L'âge le plus élevé, dans les unités étudiées, est de 49 ans. Deux officiers, le lieutenant-colonel Édouard Leprohon, commandant du 233^e Bataillon (Francophones de l'Ouest) et le capitaine Jean Malenfant, imprimeur qui s'est enrôlé dans le 165^e (Acadien), ont 49 ans⁹⁶. Ni l'un ni l'autre, ne combattront au front. Le premier sera muté dans un poste de recruteur au Canada peu après l'intégration de son unité au 178^e Bataillon (canadien-français) et l'autre, déclaré officier surnuméraire en Grande-Bretagne, sera retourné au Canada. À 25 ans, le lieutenant-colonel Adophe Dansereau, du 69^e Bataillon (canadien-français), a sans doute été l'un des plus jeunes commandants du CEC.

Selon les données tirées de nos compilations et analyses des dossiers des membres originaux des bataillons d'infanterie canadiens-français, la plupart des officiers des bataillons étudiés sont nés au Canada, à l'instar de ceux de l'ensemble des unités du CEC.

La majorité a déclaré avoir de l'expérience militaire acquise au sein de la MANP.

⁹⁶ BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 5586-11: *Dossier personnel du CEC de Leprohon Édouard Travers* et BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 5867-26: *Dossier personnel du CEC de Malenfant, Jean*.

À l’instar des sous-officiers et soldats, les officiers déclarent à l’enrôlement une multitude de professions, très différentes de celles des militaires du rang. Les plus fréquentes sont des professions libérales. Avocats, commis-voyageurs, banquiers et financiers sont les professions les plus souvent notées. Toutefois, les étudiants universitaires sont les plus représentés (25% des effectifs) au sein du 163^e bataillon (canadien-français).

Tableau 3
Profil des volontaires officiers*

	22 ^e	69 ^e	150 ^e	163 ^e	165 ^e	189 ^e	233 ^e	Moyenne
Âge moyen à l’enrôlement	31,7	27,1	29,1	28,5	28,7	28,0	30,8	29,1
Pourcentage nés au Canada	94,3	91,1	84,2	91,7	96,1	92,5	80,0	90,0
Pourcentage des célibataires	74,3	88,0	66,0	80,6	64,0	89,0	48,0	72,8
Pourcentage du service militaire antérieur	88,6	100	84,0	100	84,0	89,0	84,0	90,0

Sources: Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon...*, *op. cit.*, p. 329-374.; Michel Litalien, compilations et étude des sources provenant des dossiers personnels du Corps expéditionnaire canadien (BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC*.

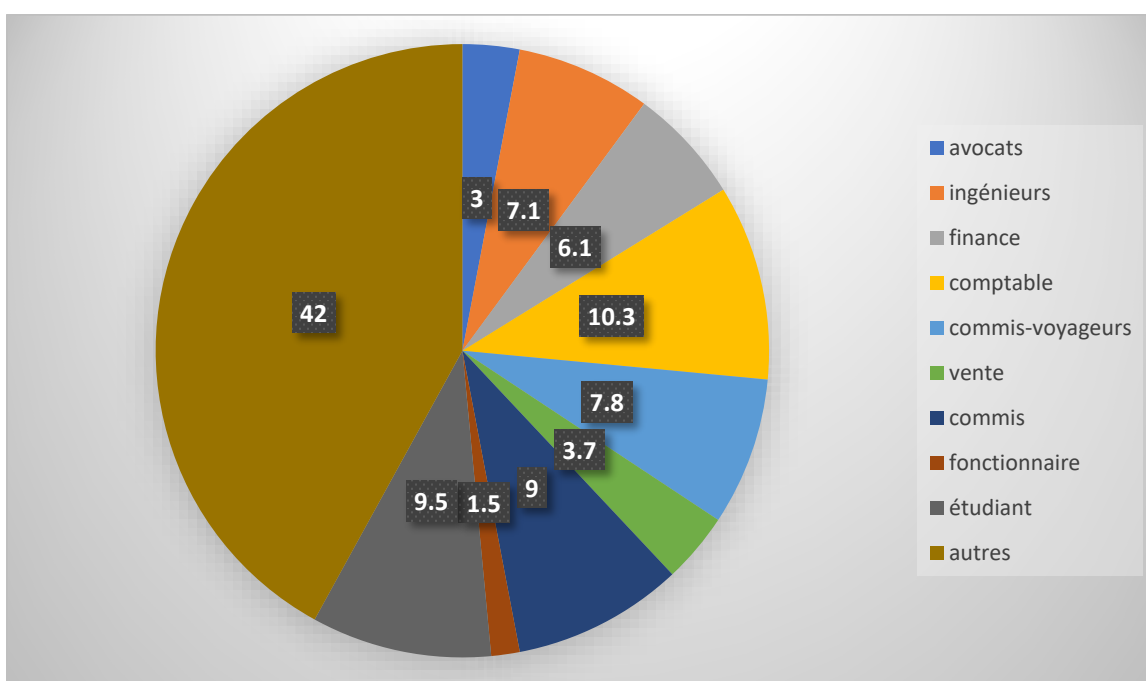
Note: * Nous n’avons pu consulter les dossiers des 230^e et 258^e bataillons.

En août 1917, une lettre du major Olivar Asselin, adressée au journaliste Jules Chancel nous informe sur l’expérience des officiers d’avant-guerre:

Un des traits de l’armée canadienne qui étonnera le plus les Français, c’est le peu d’expérience militaire de nos officiers. Au début de la guerre il y avait au Canada un certain nombre d’anciens militaires anglais et quelques officiers de carrière canadiens. En outre, un bon nombre de civils avaient, si je ne puis m’exprimer ainsi, joué au soldat dans la milice ou garde nationale. Ces éléments furent vite absorbés. Tout de suite, il fallait se mettre à l’œuvre pour former des officiers et des sous-officiers. Nous avons déjà quelques embryons d’écoles: Halifax, Kingston, Québec, etc. D’autres durent être créées où l’on enseignait en deux mois l’art de tenir tête à la Garde prussienne. L’instruction se compléta, tant bien que mal, en Angleterre. En réalité, les Canadiens qui sauvèrent la situation à la première bataille d’Ypres ne savaient, pour la plupart, ni tirer, ni lancer une grenade, ni se retrancher, et leurs officiers n’en savaient guère davantage. C’était des civils qui, enveloppés tout à coup par un ouragan de fer et de feu, durent compter surtout sur leur esprit d’initiative, poussé à un degré extraordinaire par l’instinct de conservation...

... Il n'est pas risqué d'affirmer qu'aujourd'hui, et jusque dans les grades supérieurs, il y a bien, pour un militaire, vingt civils⁹⁷. Les troupes qui ont pris Vimy et qui prendront Lens sur les Bavarois et sur la Garde sont commandées par les industriels (lieut.-général Currie), des journalistes (général de division Watson), des courtiers d'assurance, des courtiers en immeubles (beaucoup de courtier en immeubles), des architectes, des ingénieurs, des financiers, des employés de banque (beaucoup d'employés de banques), des commis voyageurs (Eh oui! beaucoup de commis voyageurs), qui tous, avant la guerre, entrevoyaient la guerre comme une chose lointaine, vague, intangible, et n'avaient jamais songé que de leur vie ils porteraient les armes⁹⁸...

Figure 5
Professions chez les officiers en pourcentages



Source: Notre compilation des données extraites des dossiers de huit bataillons d'infanterie canadien-français : BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3465-94: *Dossier personnel du CEC*. Note: En raison d'un classement plus général des professions, les données du 22^e Bataillon n'ont pas été retenues. Les chiffres concernant les officiers pour l'ensemble du CEC n'étant pas disponibles.

1.8 Profil des volontaires (hôpitaux militaires canadiens-français)

Nous l'avons dit, deux unités canadiennes-françaises ont été mises sur pied pour le compte du CEC: l'Hôpital stationnaire canadien n° 4 (canadien-français), deviendra plus tard

⁹⁷ Souligné dans le texte.

⁹⁸ Archives de la ville de Montréal, BM55 – *Fonds Olivar-Asselin*: S2-D24 – Correspondance d'Asselin à J. Chancel, du 28 août 1917.

l'Hôpital général canadien n° 8 (canadien-français), et l'Hôpital général canadien n° 6 (Université Laval à Montréal)⁹⁹. Les effectifs originaux pour ces deux hôpitaux sont de 13 officiers, 33 infirmières (militaires) et 121 sous-officiers et soldats pour l'Hôpital stationnaire n° 4, et de 38 officiers, 72 infirmiers et 199 militaires du rang pour l'Hôpital général n° 6.

L'âge moyen des officiers des deux hôpitaux est supérieur à celui des bataillons d'infanterie étudiés. La plupart de ces officiers sont médecins et chirurgiens. On retrouve également un pharmacien dans les deux hôpitaux. L'Hôpital général n° 6 (Laval) compte aussi un dentiste. La majorité des officiers sont nés au Canada. Du point de vue de l'expérience militaire, on compte beaucoup plus d'officiers ayant de l'expérience au sein de l'Hôpital stationnaire n° 4 qu'à «l'Hôpital Laval». La plupart des officiers sont mariés.

Les femmes volontaires du CEC n'ayant servi qu'au sein de la profession d'infirmières, nous ne pouvons les comparer à d'autres. Quelques-unes seulement avaient de l'expérience militaire. La plupart des «Nursing Sisters» étaient célibataires, comme l'exigeait alors la profession. Les autres étaient veuves.

En général, l'âge moyen des volontaires des deux hôpitaux est assez près de celui des trois bataillons d'infanterie levés à Montréal. Étant montréalais, les deux hôpitaux connaissent d'autres similitudes. Le pourcentage des célibataires est identique à celui des 69^e et 150^e Bataillons. Quant à l'expérience militaire avant l'enrôlement, les militaires du rang de l'Hôpital stationnaire n° 4 ont un taux supérieur à celui de la moyenne nationale. Les

⁹⁹ Les données pour les deux hôpitaux étudiés ont été tirées de Michel Litalien, *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, 159 p. Nous reviendrons plus loin sur l'histoire de ces deux hôpitaux.

métiers exercés sont liés aux travaux de bureau, mais les étudiants en médecine, pharmacie et dentisterie sont les plus nombreux¹⁰⁰.

Tableau 4
Profil des volontaires
Hôpitaux n° 4 et n° 6

	Hôpital stationnaire n° 4			Hôpital général n° 6		
	Officiers	Infirmières	MR	Officiers	Infirmières	MR
Âge moyen à l'enrôlement	37	29	26	35	29	25
Pourcentage nés au Canada	100	94	79	84	87	79
Pourcentage de célibataires	38	97	76	45	94	74
Pourcentage service militaire antérieur	85	3	39	32	4	21

Source: Michel Litalien, *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, p. 81-86.

Conclusion de ce chapitre

Malgré le manque de données précises relié à la simple question de la langue d'origine ou parlée par les volontaires, qui ne figurait pas sur le formulaire d'enrôlement durant la Première Guerre mondiale, il n'est toujours pas possible aujourd'hui de connaître précisément la contribution volontaire des francophones au sein du CEC. La remise en question de l'historien Jean Martin à propos de ces chiffres, ainsi que ses nombreux travaux, ont permis de découvrir que la contribution canadienne-française a été supérieure aux chiffres avancés par l'historienne américaine en 1937. Les citoyens issus de la province de Québec ne furent pas les seuls francophones à servir dans le CEC. Longtemps

¹⁰⁰ En 1917, en raison d'une pénurie de médecins militaires, les étudiants en médecine qui avaient déjà complété deux années d'études sur quatre, ou trois années sur cinq dont la plupart avaient des grades et responsabilités de sous-officiers dans ces hôpitaux, étaient invités à rentrer au Canada afin de compléter leurs études et de revenir, diplôme en poche, en tant que médecins et officiers. Beaucoup saisirent l'occasion. *Militia Orders*, 1917, Part I, article 65.

négligée ou oubliée, la contribution des francophones hors-Québec a été revue à travers trois unités. On comparant tous ces volontaires canadiens-français, peu importe leur province d'appartenance, avec l'ensemble du CEC, force est d'admettre que les volontaires francophones typiques différaient du profil moyen des soldats du CEC en général durant la guerre. Ceux-ci étaient légèrement plus jeunes à l'enrôlement, n'étaient pas issus de l'immigration en grande majorité et exerçaient le métier de manœuvre non qualifiée alors que le métier le plus représenté dans l'ensemble des membres du CEC était celui d'agriculteur. Faute de données pour les officiers et pour le personnel des hôpitaux du CEC en général, il ne fut pas possible de comparer les différences et les caractéristiques propres des Canadiens français.

Chapitre 2

Les francophones du premier contingent

À l'annonce de l'entrée en guerre du Canada, de partout au pays, les citoyens anglophones et francophones descendent dans la rue et, pendant plusieurs jours, manifestent leur joie et leur soutien à l'Empire britannique. Toutefois, chez un grand nombre de francophones, cet enthousiasme s'estompera rapidement, si l'on en croit le nombre de volontaires enrôlés dans les rangs du premier contingent canadien à la veille de son départ vers la Grande-Bretagne. Sur les 32 000 volontaires choisis pour faire partie du premier contingent du Corps expéditionnaire canadien (CEC), l'historien Jean-Pierre Gagnon n'en a dénombré que 1245, principalement des fantassins, alors que Jean Martin, ratisant plus large en couvrant toutes les unités, arrive au nombre de 1755. Ceux-ci composaient donc à peine 5,5% des effectifs¹⁰¹. Cette faible représentation signifiait-elle réellement un désintérêt des francophones face à l'engagement du pays dans cette guerre comme il est souvent mentionné dans de nombreux ouvrages? De ce nombre, les Canadiens français auraient pu former un bataillon d'infanterie bien à eux, mais il en fut décidé autrement.

Ce chapitre s'intéresse aux volontaires de la première heure. Ceux qui servirent lors d'une importante mission qui débuta quelques jours avant l'entrée en guerre, et ceux qui se portèrent volontaires pour effectuer des missions de protection de lieux stratégiques au pays. Les volontaires du premier contingent formé au cap de Valcartier, près de Québec,

¹⁰¹ Jean-Pierre Gagnon, «Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe», *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 40, n° 157, 1990, p. 83-84 et Jean Martin, *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 27. Ces chiffres sont basés sur les listes d'embarquement pour la Grande-Bretagne. Le nombre de volontaires francophones de la première heure était en réalité plus élevé. Plusieurs furent rejetés en cours de route. Jean Martin en a recensé 302. Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 50.

seront étudiés selon leur répartition au sein de deux bataillons d'infanterie anglophones: les 12e et 14e. Si l'existence du premier fut de courte durée, le second combattra sur les champs de batailles jusqu'à la fin du conflit.

2.1 Les premiers «mobilisés»

Les volontaires canadiens-français qui arrivent au camp de Valcartier par groupes régimentaires de la Milice active non permanente (MANP), à partir du 18 août 1914, ne sont pas les premiers francophones à offrir leur service. Déjà, dès le 29 juillet, en mesure de prévention, le gouvernement canadien adopte les recommandations du plan de mobilisation de la milice dont l'un des points d'importance est la protection des postes de sans-fil et des points d'attache des câbles sous-marins. Une ligne, qui reliera le câble transatlantique et assurera les communications directe entre Londres et le gouverneur général du Canada, doit également être établie¹⁰².

On mobilise prestement une équipe de spécialistes. On lui confie une mission secrète, celle de se déployer à Gaspé et à l'île d'Anticosti, au Québec, afin de protéger le réseau de communications (ou «Marconi»). Rappelé par les autorités militaires de sa paisible retraite dont il jouissait depuis deux ans, le colonel Oscar Pelletier, vétéran de la campagne de la rébellion du Nord-Ouest de 1885 et de la guerre d'Afrique du Sud (1899-1902), est chargé de cette mission militaire spéciale qui relève du renseignement militaire canadien. Au sein d'équipes approuvées par le vieux colonel, des spécialistes doivent déchiffrer les messages

¹⁰² Archer Fortescue Duguid, *Histoire officielle de l'Armée canadienne, 1914-1919. Tome I: Depuis le début des hostilités jusqu'à la formation du Corps expéditionnaire canadien*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1947, p. 6-7.

codés en provenance de Londres. C'est ainsi que Pelletier captera le message annonçant la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne à l'Allemagne¹⁰³.

Désirant faire partie de cette mission, le lieutenant Henri Royal Gagnon*, officier de la MANP depuis 1911, fait appel à un ami de la famille, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec François Langelier, afin qu'il intercède en sa faveur. Gagnon est peu après dépêché à l'île d'Anticosti dans le golfe du Saint-Laurent.

Pour Gagnon, la mission n'est pas aussi excitante qu'il l'avait souhaité. Depuis son poste d'observation isolé, où il a le temps d'écrire, de philosopher et surtout de s'ennuyer, il se demande parfois si ses camarades et lui n'ont pas été oubliés. Fort heureusement, il sera relevé vers la fin de septembre 1914, juste à temps pour rejoindre le premier contingent du CEC à Valcartier qui s'apprête à partir pour la Grande-Bretagne. Il en fera partie à titre d'officier surnuméraire.

De nombreux autres miliciens canadiens-français, tous volontaires, sont affectés à des tâches spéciales dès l'entrée en guerre du pays: la protection des lieux névralgiques. En attendant la mobilisation des volontaires, le gouvernement avait mis en place un plan de défense du territoire contre tout actes d'incursion, d'hostilité collective ou de sabotages de l'ennemi ou de ses ressortissants vivant au pays. Chaque district militaire doit appliquer son plan de défense locale, celui d'effectuer des patrouilles et d'assurer la garde aux points vulnérables du territoire, notamment les armureries, magasins militaires, cales sèches, ponts, canaux et écluses, usines d'énergie, aqueducs, postes de sans-fil et gares de chemin de fer. Enfin, il faut surtout protéger le réseau de canaux du gouvernement fédéral reliant

¹⁰³ Oscar Pelletier, *Mémoires, souvenirs de famille et récits*, Québec, s.é., 1940, p. 382-383. Voir aussi BAC, RG 150, 1992-93/167, boîte 84: *Dossier du Quartier-général du colonel Oscar Pelletier*. Cette information se retrouve dans une lettre qu'il adressa au ministère des Pensions et de la Santé nationale en 1933.

les Grands Lacs au fleuve Saint-Laurent¹⁰⁴. Cette mobilisation coûte très cher en ressources humaines. La plupart des unités de milice des grandes villes du pays sont sollicitées (Tableau 5). Ces miliciens protégeront les secteurs assignés jusqu'à la fin d'août 1915, ce qui signifie que, pour la plupart, ces derniers ne feront pas partie du premier contingent canadien destiné à l'Europe.

2.2 L'appel aux volontaires

Le colonel-député et ministre de la Défense Sam Hughes refusa de tenir compte du plan de mobilisation de temps de guerre préparé par un officier d'état-major britannique attaché au quartier général de la milice canadienne. Ce plan prévoyait l'envoi d'une division d'infanterie et d'une brigade de cavalerie. Il préféra son propre plan de mobilisation qui se résumait surtout à de l'improvisation. Le 6 août 1914, ignorant la voie hiérarchique, il expédia aux commandants des 226 unités existantes de la MANP un télégramme les enjoignant à se préparer pour l'envoi d'un contingent outre-mer¹⁰⁵. Il fallait mobiliser les hommes et en recruter d'autres le plus rapidement possible, car il voulait réunir un contingent expéditionnaire de 25 000 volontaires¹⁰⁶. Comme lieu de rassemblement et d'entraînement pour ces hommes, qui arriveraient de partout au pays, il choisit le camp de Valcartier situé à quelques kilomètres de la ville de Québec. Or, il n'y avait de «camp de Valcartier» que le nom, car cette propriété, acquise l'année précédente par le gouvernement fédéral, était toujours en friches au moment de la déclaration de guerre. En peu de temps,

¹⁰⁴ Fortescue A. Duguid, *Official History of the Canadian Forces in the Great War, 1914-19: General Series, vol. I; Aug. 1914 – Sept. 1915*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1938, p. 16-18.

¹⁰⁵ Archer Fortescue Duguid, *Histoire officielle de l'Armée canadienne, 1914-1919. Tome I: Depuis le début des hostilités jusqu'à la formation du Corps expéditionnaire canadien*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1947, p. 23.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 26.

grâce à de la partisanerie politique, beaucoup d'efforts et surtout de colossales sommes d'argent, ce lieu sera complètement transformé et prêt à accueillir tous les volontaires¹⁰⁷.

Tableau 5
Contribution en volontaires des unités francophones d'infanterie
de la Milice active non permanente, au 3 septembre 1914

Unité	Quartier général	Tâches de protection	1 ^{er} contingent Officiers	1 ^{er} contingent Soldats
4 ^e Régiment	Sainte-Anne de la Pérade	48	5	36
9 ^e Régiment	Québec	688	1	28
17 ^e Régiment	Lévis	8	2	5
18 ^e Régiment	Chicoutimi	–	1	2
54 ^e Régiment	Sherbrooke	175	2	111
61 ^e Régiment	Montmagny	8	4	2
64 ^e Régiment	Beauharnois	–	–	–
65 ^e Régiment	Montréal	666	8	329
80 ^e Régiment	Nicolet	–	1	–
83 ^e Régiment	Joliette	27	4	22
84 ^e Régiment	Saint-Hyacinthe	13	1	11
85 ^e Régiment	Montréal	349	6	137
86 ^e Régiment	Trois-Rivières	–	–	–
87 ^e Régiment	Ancienne-Lorette	243	–	–
89 ^e Régiment	Saint-Germain de Rimouski	15	2	13
92 ^e Régiment	Saint-Isidore	10	5	4
Total		2250	42	700

Source: Données extraites et compilées de: MDN, DHH 74/672, *Fonds Edwin Pye*, boîtes 14-16: *Régiments d'infanterie de la Milice active non permanente, 3 Sept 1914*.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 29. Voir également, Michel Litalien, *Semper fidelis: Valcartier d'hier à aujourd'hui, 1914-2014*. Courcellette, La Fondation de Centenaire de la base de Valcartier, 2014, 208 p. Pour la construction et la mobilisation du premier contingent, voir le chapitre 1 (Le camp de Sam Hughes), p. 23-53.

Les autorités militaires regroupent les miliciens au sein d'unités, d'abord provisoires, puis plus tard reconstituées en bataillons d'infanterie ou autres types d'unités pour le CEC. Mis à part de très rares exceptions, on fait fi du système régimentaire déjà existant de la MANP¹⁰⁸. Autant que possible, on regroupe les soldats selon leur provenance géographique. Mais, avec l'arrivée constante de nouveaux volontaires de toutes les régions du pays, cela n'est plus possible. Des unités composites sont alors formées. Par exemple, tous les volontaires francophones pour l'infanterie sont d'abord regroupés au sein d'une unité temporaire, le 2^e Bataillon provisoire d'infanterie¹⁰⁹.

En comparant le nombre de volontaires canadiens-français à celui des anglophones, force est de constater l'écrasante différence entre les deux groupes linguistiques¹¹⁰. Toutefois, en retranchant les volontaires nés à l'étranger, qui composent 70% des effectifs des hommes de troupes, et en comparant avec les Canadiens anglais nés au pays, le rapport de force n'est plus le même¹¹¹. Parmi les volontaires nés au pays, mais dont les parents étaient des immigrants britanniques, combien d'entre eux estimaient que la Grande-Bretagne était davantage leur mère-patrie que le Canada? Il en est de même pour les fils d'immigrants francophones. Par exemple, même s'ils étaient tous nés au Canada, les trois fils du

¹⁰⁸ Aux premiers jours de la guerre, la plupart des unités de la MANP du pays souhaitent que leur unité soit mobilisée en entier pour aller combattre sur le continent européen. Duguid, *op. cit.*, p. 27.

¹⁰⁹ BAC, RG 9, II-F-9, vol. 1702: *Valcartier - Camp Orders (Daily Orders), 1914/08-1914/09*.

¹¹⁰ Sur les 36 267 volontaires qui se sont présentés au camp de Valcartier, environ 35 022 étaient des anglophones nés au pays ou étaient issus de l'immigration récente. Jean Martin, *op. cit.*, p. 50.

¹¹¹ Selon l'historien A. Fortescue Duguid, sur les 34 500 hommes de troupes du premier contingent (environ 32 000 partirent en Grande-Bretagne), environ 24 150 (70%) étaient d'immigration récente. Les quelques 10 350 qui restent sont donc des Canadiens nés au pays. Comme il fut mentionné précédemment, 1755 étaient francophones. Le rapport de force entre Canadiens francophones et anglophones (et immigrants) passe alors d'environ 1 pour 19 à 1 pour 5. Archer Fortescue Duguid, *Histoire officielle de l'Armée canadienne, 1914-1919. Tome I: Depuis le début des hostilités jusqu'à la formation du Corps expéditionnaire canadien*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1947, p. 59. La faible présence d'immigrants français au sein du CEC au début de la guerre s'explique par le fait que les hommes qui avaient fait leur service militaire en France avaient reçu l'ordre d'aller défendre la mère-patrie. Ce n'était pas le cas des immigrants britanniques qui n'avaient pas à revenir au Royaume-Uni, mais qui pouvaient s'enrôler dans le CEC.

syndicaliste d'origine belge Gustave Francq s'enrôlèrent pour se porter à la défense de la Belgique: deux avec le CEC, l'autre au sein de l'armée belge¹¹². Dix-huit fils issus du mariage de parents immigrants français, mais nés au Canada, tombèrent en combattant volontairement sous l'uniforme français plutôt que canadien¹¹³.

En observant le Tableau 5, on constate qu'un nombre important de volontaires francophones provenant des unités d'infanterie de la MANP a été employé à la défense du pays pendant plusieurs mois et non pas au sein du premier contingent du CEC. Quant aux 700 volontaires-fantassins issus de la milice au sein du CEC, ils furent en réalité plus nombreux, car plusieurs miliciens s'étaient rendus à Valcartier de leur propre-chef. Les volontaires s'enrôlèrent également dans plusieurs autres unités spécialisées¹¹⁴.

Les francophones sont suffisamment nombreux pour former une unité d'infanterie, voire deux. Leur rêve de voir leur unité mobilisée s'étant évanoui, les miliciens volontaires et officiers issus du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, demandent alors la création d'un bataillon purement canadien-français formé des éléments volontaires provenant de leur unité ainsi que des 9^e, 64^e, 83^e et 85^e Régiments (canadiens-français) de la MANP¹¹⁵.

Mais le ministre Hughes et d'autres parlementaires ne voient pas d'avantages ou d'utilité à créer des unités francophones distinctes. Bien au contraire, ils croient plutôt que cela ne

¹¹² Éric Leroux, *Gustave Francq: Figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, VLB éditeur, 2001, p. 12.

¹¹³ Françoise Le Jeune, «Français du Canada au combat dans les unités françaises», dans Serge Joyal et Serge Bernier (dir), *Le Canada et la France dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Montréal, Art Global, 2016, p. 217.

¹¹⁴ C'est le cas de Joseph Omer Desjarlais, milicien au 54^e Régiment (Carabiniers de Sherbrooke) qui se présenta à Valcartier le 12 août 1914, avant le contingent de 113 volontaires de son unité qui arrivera le 23. Il fera la guerre en tant qu'armurier. Voir Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2010: L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*. Sherbrooke, GGC Éditions, 2010, p. 103-104.

¹¹⁵ «Au 65^{ème} Régiment», *La Patrie*, 21 août 1914, p. 2. Aujourd'hui perpétués respectivement par Les Voltigeurs de Québec, le 4^e Bataillon du Royal 22^e Régiment, Le Régiment de Joliette et Le Régiment de Maisonneuve.

ferait qu'élargir le fossé entre Canadiens. Des 17 bataillons d'infanterie mis sur pied à Valcartier, aucun ne sera exclusivement francophone¹¹⁶.

Tableau 6
Unités d'infanterie du premier contingent canadien

Unité	Provenance ¹	Dissolution
1 ^{er} Bataillon (Ontario Regiment)	Ouest de l'Ontario	24 avr 1919
2 ^e Bataillon (Eastern Ontario Regiment)	Est de l'Ontario	21 avr 1919
3 ^e Bataillon (Toronto Regiment)	Toronto	23 avr 1919
4 ^e Bataillon (Central Ontario)	Sud de l'Ontario	23 avr 1919
5 ^e Bataillon (Western Cavalry)	Provinces de l'Ouest	24 avr 1919
6 ^e Bataillon (Fort Garrys)	Provinces de l'Ouest	2 fév 1915
7 ^e Bataillon (1 st British Columbia)	Colombie-Britannique	25 avr 1919
8 ^e Bataillon (90 th Winnipeg Rifles)	Winnipeg et N. Ontario	8 mai 1919
9 ^e Bataillon	Edmonton	29 avr 1915
10 ^e Bataillon (Canadians)	Calgary et Winnipeg	23 avr 1919
11 ^e Bataillon	Manitoba et Saskatchewan	29 avr 1915
12 ^e Bataillon ²	NB, NÉ et Québec	17 jan 1915
13 ^e Bataillon (Royal Highlanders of Canada)	Montréal	20 avril 1919
14 ^e Bataillon (Royal Montreal Regiment)	Montréal	20 avril 1919
15 ^e Bataillon (48 th Highlanders of Canada)	Toronto	10 mai 1919
16 ^e Bataillon (Canadian Scottish)	Col.-Brit. et Winnipeg	8 mai 1919
17 ^e Bataillon (Nova Scotia Highlanders)	Nouvelle-Écosse	25 avril 1915

Note: Information provenant RG 9: *Guide des sources pour les unités du Corps expéditionnaire canadien: Infanterie (bac-lac.gc.ca)* (consulté le 10 octobre 2021)

1. Provenance des recrues.

2. NB: (Nouveau-Brunswick), NÉ: (Nouvelle-Écosse)

2.3 Formation des unités du Corps expéditionnaire canadien

Quelques semaines avant le départ pour la Grande-Bretagne, les bataillons d'infanterie et les autres unités du CEC sont formés. On demande à tous les volontaires du camp s'ils désirent toujours s'embarquer pour l'aventure. Comme le nombre dépasse largement les effectifs requis à l'origine, les autorités militaires retranchent des éléments. On rejette ceux aux mauvais comportements ou pour des raisons de santé ou d'âge, mais le nombre reste

¹¹⁶ Pour une liste détaillée, voir le volume d'appendices et de cartes de l'ouvrage de A. Fortescue Duguid, *Official History of the Canadian Forces in the Great War, 1914-19: General Series, vol. I; Aug. 1914 – Sept. 1915*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1938, p. 114-119.

toujours trop élevé. L'incertitude et la crainte d'être rejeté règnent chez les soldats et les officiers. Issu d'une longue lignée d'officiers militaires remontant jusqu'à la conquête de la Nouvelle-France, le capitaine Eugène Mackay-Papineau* s'inquiète:

[...] à moins d'un miracle, je ne partirai pas avec le 1^{er} contingent. Je ne sais même pas si nous ne serons pas obligés de retourner chez nous pour attendre un second contingent. *That's the way they treat the French Canadians down here.* Donc j'en ai pour mes frais et je ne suis pas seul. Nous sommes 153 officiers dont environ le tiers Canadien-français qui sommes dans le même cas. Il n'y aura donc que les officiers du 65^{ème} et quelques-uns du 85^{ème} qui iront, à moins de grands changements comme je vous dis. D'un autre côté, les troupes ont déjà commencé à partir pour s'embarquer. La moitié de mes hommes sont partis avant-hier et sont rendus à Québec. Je ne sais trop que faire et suis passablement dégoûté de voir fonctionner la machine tory¹¹⁷ malgré les dénégations de Sam Hughes. Si c'est vrai que l'on soit à organiser un régiment [canadien-français] à Montréal, tâchez de me demander à cousin Sam Mackay qui doit avoir quelque chose à faire de près ou de loin avec ce contingent ou ce régiment de tâcher de me donner une position quelconque, car vous devez bien constater comme moi tout le tort que j'éprouverais en retournant maintenant à la maison¹¹⁸...

Plusieurs Canadiens français sont rejetés en tant qu'indésirables ou sans plus d'explications. Serait-ce en raison de leur langue¹¹⁹? Volontaire avant l'heure, l'artilleur Oliva Cinq-Mars*, ainsi que presque tous ses camarades francophones, sont licenciés sans préavis par le commandement de l'unité, anglophone, de Westmount près de Montréal:

Comme la guerre ne devait durer pas plus longtemps que l'été 1915, Kitchener, qui était ministre de la Guerre en Angleterre, formait ce qu'il appelait la «Kitchener Army». Certains fanatiques voulaient garder pour l'élément anglais la gloire d'avoir été à la guerre. Dans la 5^e Batterie de Westmount, formée d'officiers et de sous-officiers du «McGill

¹¹⁷ Parti conservateur canadien.

¹¹⁸ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec), P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*. Lettre à sa tante, datée du 24 septembre 1914. À Valcartier, l'une des pires punitions que pouvait recevoir un soldat fautif était son renvoi du CEC et son retour à la maison. En cette période de forts mouvements de patriotisme, une telle punition suscitait un grand sentiment de honte tant pour le soldat que pour ses proches.

¹¹⁹ Dans son étude sur les cas rejetés du CEC, l'historien Nic Clarke détaille les diverses raisons qui ont poussé les autorités militaires à réformer plus de 3000 volontaires à Valcartier en septembre 1914. Il mentionne le rejet de volontaires en raison de leur origine autochtone, asiatique ou afro-canadienne, mais n'aborde pas le cas de rejets pour des raisons linguistiques. Selon son recensement, le premier contingent n'aurait eu que trois individus rejetés en raison de leur méconnaissance de l'anglais, sans spécifier s'il s'agissait de francophones. Nic Clarke, *Unwanted Warriors: Rejected Volunteers of the Canadian Expeditionary Force*, Vancouver, UBC Press, 2015, p. 100-101. Voir aussi: BAC, RG 9, II-F-9, vol. 1702: *Valcartier - Camp Orders (Daily Orders), 1914/08-1914/09*.

College» on voulait garder pour les Anglais seulement les places dans la 5^e Batterie de Westmount.

Plus tard, l'on était bien content d'avoir les Canadiens français et malgré la sévérité, seulement un petit nombre s'était montré indésirables. Tout le surplus était renvoyé chez eux d'un seul coup, c'est dire la grande majorité des Canadiens français; car pourquoi ne pas garder toute la gloire pour les gens de langue anglaise. On gardait quelques Canadiens français pour éviter la critique¹²⁰. Dans la 5^e Batterie de Westmount, avec les préférés du «McGill College», il y avait assez de deux Canadiens français, Lupin et Lavigne, ce dernier, bon diable au possible, mais qui parlait anglais comme un natif de l'Ontario. Les autres on n'en voulait pas¹²¹.

La plupart des fantassins francophones sélectionnés pour faire partie du premier contingent sont concentrés au sein de deux unités de langue anglaise: le 12^e Bataillon et le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment). Quant aux autres, ils sont répartis dans diverses unités combattantes ou spécialisées.

2.4 Les francophones du 12^e Bataillon

Le 12^e Bataillon d'infanterie fut mis sur pied au camp de Valcartier au début de septembre 1914¹²². Il est composé en grande partie de volontaires anglophones venant du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard. On y compte aussi 207 hommes de troupes francophones. Deux officiers francophones en font officiellement partie, mais plusieurs officiers surnuméraires y sont aussi rattachés. L'unité quitte le Canada vers la Grande-Bretagne avec un effectif de 54 officiers et 1156 militaires du rang¹²³.

Cependant, cette unité ne sera pas déployée au front. En janvier 1915, elle est fusionnée avec trois autres bataillons d'infanterie retranchés de l'ordre de bataille pour former un

¹²⁰ On ne retrouve que quatre noms francophones parmi la liste d'embarquement des membres de la 5^e Batterie lors sa traversée vers l'Angleterre. Ces hommes étaient originaires de la Nouvelle-Écosse et des États-Unis, donc parfaitement bilingues. *Canadian Expeditionary Force Sailing List: 2nd Canadian Field Artillery Brigade*, Ottawa, Government Printing Bureau, 1914, p. 6-10.

¹²¹ Oliva Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoires de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2016, p. 50-51.

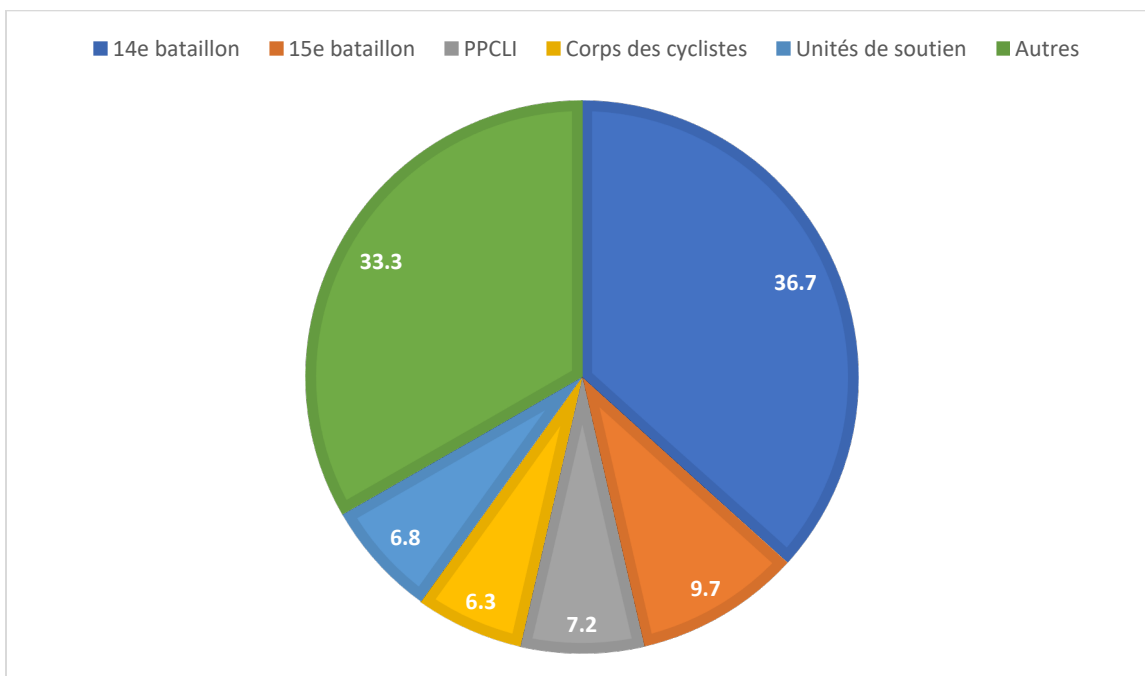
¹²² *Ordre du camp* n° 241, daté du 2 septembre 1914.

¹²³ Calcul effectué à partir de la *Canadian Expeditionary Force Sailing List: Twelfth Battalion, Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men*, Ottawa, Government Printing Bureau, 1914, 25 p.

bataillon de dépôt qui servira à fournir des renforts aux unités de la 1^{re} Division d'infanterie canadienne au front¹²⁴. À la suite de sa transformation en unité de dépôt, et après une longue période d'incertitudes, on offre aux militaires du rang un transfert au sein d'autres unités. On propose au soldat Adélar Paquet* et à plusieurs camarades de sa compagnie une mutation dans une unité canado-écossaise, le 15^e Bataillon (48th Highlanders of Canada), mais tous refusent car ils ne veulent pas porter le kilt¹²⁵. À contre-cœur, Paquet et plusieurs camarades devront tout de même accepter ce transfert sous peine d'être renvoyés au pays.

À l'Armistice, de ces 207 militaires francophones originaux du 12^e bataillon, 20,8% auront perdu la vie sur le champ de bataille ou seront morts d'autres causes reliées à la guerre.

Figure 6
Mutation des francophones du 12^e Bataillon en pourcentage



¹²⁴ Nouveau nom donné au premier contingent canadien en Grande-Bretagne et au front.

¹²⁵ Archives régimentaires, Les Voltigeurs de Québec: *Fonds Adélar-Paquet*. Lettre à ses parents, du 6 février 1915.

Note: Données extraite de MDN, DHH, 74/672, *Fonds Edwin Pye*: 12th Canadian Infantry Battalion.

Si les officiers anglophones du 12^e Bataillon sont mutés à d'autres unités pour la plupart, il en va autrement des officiers francophones et des nombreux officiers surnuméraires. Sur la douzaine d'officiers francophones en excédent, seuls trois furent mutés à une autre unité d'infanterie et au Corps des cyclistes (renseignements militaires). Quant aux autres, ils devront vivre une longue et monotone attente, remplie d'incertitudes, en attendant de connaître leur sort. L'entraînement qu'ils poursuivent est plutôt ennuyeux et archaïque, notamment l'exercice au sabre. Plutôt que de les renvoyer au pays, les autorités militaires canadiennes offrent à plusieurs d'entre eux de passer à l'armée belge, tout en conservant leur brevet d'officier¹²⁶.

De retour au pays, la plupart des officiers canadiens-français surnuméraires se réenrôleront dans des unités des deuxième et troisième contingents. Quelques-uns, comme Eugène Mackay-Papineau*, sollicitèrent l'influence politique d'un membre de la famille pour y arriver¹²⁷. Enfin, au moins un officier volontaire de la première heure renvoyé au pays, refusera par la suite de se porter volontaire et deviendra même anticonscriptionniste¹²⁸.

2.5 Les combattants oubliés: les francophones du 14^e Bataillon

¹²⁶ Eugène Mackay-Papineau, *Lettre du 31 octobre 1914*. Voir aussi «Officiers canadiens dans l'Armée belge», *La Patrie*, 12 décembre 1914, p. 1. Il semblerait que cette offre ne s'est jamais matérialisée. Nous n'avons retrouvé aucune référence à propos de cette offre de transfert à l'armée belge dans les archives officielles au cours de nos recherches.

¹²⁷ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*. Lettre d'Eugène Mackay-Papineau à sa tante, datée du 24 septembre 1914.

¹²⁸ Le lieutenant Charles Murdock McKenzie, officier francophone bilingue issu du 54^e Régiment, Carabiniers de Sherbrooke, de la MANP, reprendra ses études de droit. Il deviendra antimilitariste et sera de tous les ralliements contre la conscription dans sa région. Ironiquement, même s'il était marié et en dernière année de droit à l'université, deux facteurs d'exemption, il sera conscrit en 1918. Fort heureusement, la guerre se termina avant son arrivée au front. Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2010: L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*. Sherbrooke, GGC Éditions, 2010, p. 118.

Unité d'infanterie composée uniquement de volontaires montréalais, le 14^e Bataillon d'infanterie (Royal Montreal Regiment) est aussi officiellement formée au camp de Valcartier en septembre 1914¹²⁹. Les officiers, sous-officiers et soldats provenaient principalement de trois unités de milice: le 1st Regiment, Canadian Grenadier Guards (12 officiers et 372), le 3rd Regiment, Victoria Rifles of Canada (12 officiers et 355 militaires du rang) et le 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal (8 officiers et 276 militaires du rang¹³⁰). Son statut d'unité «bilingue» en fera, pendant quelque temps, le symbole de l'*entente cordiale* entre les francophones et les anglophones du pays.

Déployé sur le continent dès le 15 février 1915 et aussitôt redirigé sur le front belge, le 14^e Bataillon connaît son baptême du feu le 22 février à la bataille de Langemarck. Toutefois, sa première véritable épreuve a lieu à la seconde bataille d'Ypres (22 avril au 25 mai 1915) au cours de laquelle les Allemands utilisent massivement les gaz de chlore contre les alliés, y compris les Canadiens¹³¹.

Peu de choses ont été écrites à ce jour sur la composante francophone de cette unité montréalaise sinon qu'elle venait surtout du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal (MANP) et que les éléments furent d'abord concentrés au sein des compagnies G et H du bataillon commandées par des miliciens d'expérience¹³². On ne trouve aucun officier

¹²⁹ *Ordre du camp* n° 241, daté du 2 septembre 1914.

¹³⁰ Ce nombre augmentera à 329 militaires du rang avant le départ vers la Grande-Bretagne. *Canadian Expeditionary Force Sailing List: 14th Battalion*.

¹³¹ G.W.L. Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919: Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 68.

¹³² En janvier 1915, à la suite des leçons retenues et de la réorganisation des bataillons de l'armée britannique, le CEC réorganise à son tour ses unités en préparation du déploiement vers le front. Ainsi, le 14^e Bataillon passe de 8 à 4 compagnies. Robert Collier Fetherstonhaugh, *The Royal Montreal Regiment: 14th Battalion C.E.F., 1914-1925*, Montréal, Gazette Printing Co. Limited, 1927, p. 21.

francophone au sein des postes clés d'état-major dans cette unité de la «concorde», mis à part l'aumônier catholique.

Selon les témoignages de soldats qui la composaient, la compagnie francophone du 14^e Bataillon avait une identité forte et bien à elle. Les témoignages donnent l'impression qu'elle fut «une unité dans une unité». Dans son récit de guerre publié dans le *New York Times* et d'autres grands quotidiens qui captiva des milliers d'Américains, le Franco-Américain Roméo Houle* ne fait jamais référence au 14^e Bataillon ou au Royal Montreal Regiment, mais toujours au «Soixante-cinquième», c'est-à-dire à la compagnie francophone dont les membres viennent principalement du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal. Malgré qu'il soit né aux États-Unis, Houle n'hésite pas à affirmer sa fierté d'être Canadien français¹³³.

Ce fort sentiment d'appartenance au Canada français se renforce davantage avec l'arrivée des francophones du 12^e Bataillon, à la suite de sa conversion en bataillon de réserve et parce que les francophones sont traités différemment par l'état-major de cette unité. Pour certains membres anglophones du 14^e Bataillon, les membres de la compagnie francophone étaient bien différents du reste de l'unité. On critique notamment la mauvaise condition physique des Canadiens français qui pourrait s'expliquer par leur peu d'intérêt pour les activités physiques, leur faible rendement lors des exercices élémentaires (*drill*) et leur manque de discipline. Bref, la compagnie n° 4 serait une organisation bien à part:

¹³³ Voir «American Barber's Grim War Story: Trench Horrors Graphically Portrayed by Romeo Houle, Who Exchange Hair Cutting for Fighting, *The New York Times* (Magazine Section), 4 juin 1916, p. 1-3. La suite fut publiée dans l'édition du 11 juin. Cet article fut par la suite repris et publié dans Roméo Houle, «Horrors of Trench Fighting with the Canadian Heroes: Remarkable Experiences of an American Soldier», dans *True Stories of the Great War: Tales of Adventure, Heroic Deeds, Exploits Told by the Soldiers, Officers, Nurses, Diplomats, Eye Witnesses. Vol. IV*, New York, Review of Reviews Company, 1917, p. 148-173.

*Our No. 4 Company being French-Canadian, lived their own life while in reserve to a degree, as many of them could talk very little English. They appeared very argumentative and to me seemed to talk more than the other companies of the Battalion, but it appeared that the French language needs more words to say the same thing. They were hard-working company, who could take their part in anything. There were some good wrestlers among them. Their Company Sergeant Major was a really soldier type. The men were burly but very sociable with fine heredity from hard-working habitant ancestors*¹³⁴.

Selon certains témoignages de francophones, l'état-major (anglophone) du 14^e Bataillon fit preuve de beaucoup de discrimination à leur égard. Selon le caporal Théodore Dugas*:

À Valcartier, nous avons la plus mauvaise nourriture et c'est nous qui faisons le plus de «fatigue¹³⁵». Un soir, on nous a même fait rester deux heures de plus que les autres pour faire de la drill supplémentaire. On prétendait que l'on «drillait» mal. Je pense plutôt que le colonel voulait faire passer sa colère sur les *frenchmen*. Il voyait tout le bataillon «driller» très mal et il s'est fâché¹³⁶.

Toujours selon Dugas, cette discrimination se poursuivit même au cours de la traversée de l'Atlantique alors qu'il se plaint que les anglophones ont les meilleurs places à bord et les Canadiens français sont relégués au fond du navire. Il se dit indigné, découragé, et qu'il ne fallait pas s'attendre à autre chose des officiers canadiens-anglais. Il est d'avis que les officiers britanniques seront plus justes et plus polis et que les Canadiens français seront mieux traités en Angleterre.

Au front, la compagnie canadienne-française se battit féroce. Selon Roméo Houle*, des 500 membres francophones originaux arrivés au front en février 1915, il n'en restait plus que 16 encore indemnes au moment où il est rappelé aux États-Unis. Le bilinguisme de plusieurs membres de la compagnie n° 4 fut un atout pour le 14^e Bataillon. Le 15 avril

¹³⁴ Fred Bagnall, *Not Mentioned in Despatches: The Memoir of Fred Bagnall, 14th Battalion, CEF, 1914-1917*, Ottawa, CEF Books, 2005, p. 53 et 76.

¹³⁵ Corvées.

¹³⁶ Théodore Dugas, «Un Acadien à la guerre: Journal du sergent Théodore Dugas», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 20, n° 3, septembre-décembre 1992, p. 14.

1914, par exemple, l'unité montréalaise doit relever un régiment français près de Wieltje, en Belgique. On décide alors de positionner la compagnie francophone juste à côté des troupes coloniales françaises. Cela permet d'assurer une meilleure communication et coordination entre les Canado-Britanniques et les Français¹³⁷.

Toutefois, selon certains historiens, le bilinguisme «institutionnel» du 14^e Bataillon fut au contraire une mauvaise idée, à plusieurs niveaux. D'abord sur celui de la cohésion. Plutôt que d'avoir une unité unifiée et efficace, pourvue d'un esprit de corps, il y existait en réalité deux unités parallèles, voire une dualité linguistique. De part et d'autre, il y avait le «nous» et le «eux». Les premiers commandants n'auraient jamais réussi à assurer un contrôle et à faire du 14^e Bataillon une unité efficace en raison de ces différences. Plutôt que de constituer un atout, ce bilinguisme aurait au contraire provoqué une mauvaise compréhension et interprétation de certains ordres tactiques. Le 23 avril 1915, par exemple, lors de la bataille de Saint-Julien, la compagnie n° 4, confuse, aurait raté son objectif en se trompant de direction¹³⁸.

Selon l'historien Kenneth Radley¹³⁹, au front, les Canadiens français de la compagnie n° 4 causaient beaucoup de tort à l'image de leur unité. En mars 1916, en pleine bataille, deux

¹³⁷ Robert Collier Fetherstonhaugh, *The Royal Montreal Regiment: 14th Battalion C.E.F., 1914-1925*, Montréal, Gazette Printing Co. Limited, 1927, p. 35.

¹³⁸ *Canada and the Great World War: An Authentic Account of the Military of Canada from the Earliest Days to the Close of the War of the Nations, by Various Authorities*, Toronto, United Publishers of Canada Limited, tome III: Guarding the Channel Ports, p. 93. Cette information ne figure ni dans le journal de guerre de l'unité ni dans l'histoire régimentaire publiée en 1925. Par contre, dans l'ouvrage *Canada and the Great World War, Ibid.*, on ne mentionne pas les nombreux succès remportés par la compagnie francophone avant et après ce soi-disant «désastre».

¹³⁹ Dans ses ouvrages, Radley est très critique à l'égard des soldats canadiens-français en général, ne faisant ressortir que les échecs, mais jamais les succès. A propos de la compagnie n° 4, il cite abondamment le témoignage de Fred Bagnall, du 14^e Bataillon, mais n'utilise que ses commentaires négatifs envers ses frères d'arme canadiens-français. Radley ne consulte pas les sources rédigées en français qui pourraient souvent faire contrepoids. Kenneth Radley, *We Lead, Others Follow: First Canadian Division, 1914-1918*. St. Catharines, Vanwell Publishing, 2005, 250 p., et *Get Tough Stay Tough: Shaping the Canadian Corps, 1914-1918*. Solihull, GB, Helion & Company Limited, 2014, 423 p.

pelotons auraient retraité de leur position de leur propre chef afin de s'établir plus en arrière, laissant ainsi une ouverture au flanc droit d'une unité de Toronto. Un autre cas peu glorieux est celui d'un sergent canadien-français qui, le jour de Noël, quitta sa tranchée à la vue de tous, traversa le no man's land et entra dans la tranchée allemande pour ne plus revenir¹⁴⁰. La discipline et le moral de la compagnie n° 4 auraient été si mauvais¹⁴¹ que le commandant de la division, le major-général Arthur Currie, ordonna de limoger le commandant du bataillon, le lieutenant-colonel Frank William Fisher, qu'il trouvait trop faible pour prendre efficacement la situation en main. Il fut remplacé par un officier venant d'un autre bataillon. En mars 1916, le nouveau commandant du 14^e Bataillon, le lieutenant-colonel Robert Percy Clark, régla une fois pour toutes les problèmes causés par le bilinguisme au sein de cette unité en répartissant les Canadiens français dans les diverses compagnies¹⁴². Doit-on attribuer l'échec du projet de cette «unité bilingue» aux seuls francophones ou peut-on plutôt critiquer le faible leadership de l'état-major, car aucun de ses membres ne parlait ni ne comprenait le français?

¹⁴⁰ Il s'agit sans doute du sergent Joseph Turcotte. L'une des explications plausibles pour cette visite à la tranchée d'en face est peut-être reliée à un envie de fraterniser avec les Allemands (trêve de Noël) comme l'avaient fait Français et Britanniques l'année précédente. Les autorités militaires diront plutôt que Turcotte souffrait de démence. En novembre 1916, à la suite d'une 3^e tentative, Turcotte réussit à s'évader du camp de détention de Münster, en Allemagne, et à regagner la Grande-Bretagne. Malheureusement, il ne fut pas accueilli en héros. Au contraire, il fut aussitôt arrêté par les autorités militaires puis jugé par une cour martiale. Accusé de désertion, de s'être volontairement constitué prisonnier et d'avoir démontré un comportement préjudiciable au bon ordre et à la discipline militaire, il sera acquitté des deux premiers chefs d'accusation. Il fut rétrogradé à soldat puis rayé des effectifs du 14^e Bataillon. Il fut renvoyé au Canada puis démobilisé. BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 9822-5: *Dossier personnel du CEC* du matricule 26280, Turcotte, Joseph.

¹⁴¹ Le premier Canadien français exécuté pour désertion, le soldat Fortunat Auger, appartenait à la compagnie n° 4. Andrew B. Godefroy, *For Freedom and Honour?: The Story of the 25 Canadian Volunteers Executed in the First World War*. Nepean, CEF Books, 1998, p. 26-28.

¹⁴² Kenneth Radley, *Get Tough Stay Tough: Shaping the Canadian Corps, 1914-1918*, Solihull, Helion & Company Limited, 2014, p. 77-81. Le problème de discipline au sein du 14^e Bataillon n'était pas uniquement le fait des Canadiens français, mais il était plutôt généralisé. Fisher n'avait pas l'appui de ses officiers, mais Radley ne nomme que le major Hercule Barré en tant que fauteur de troubles.

La présence francophone au sein du 14^e Bataillon s'amenuisera à la suite des lourdes pertes subies par l'unité au cours du conflit¹⁴³. L'unité continua à recevoir des renforts d'unités francophones dissoutes en Grande-Bretagne, notamment du 69^e Bataillon, mais ils étaient presque unilingues anglophones ou Franco-Américains. À partir de février 1918, après la dissolution de la 5^e Division canadienne en Angleterre et de sa seule unité francophone, le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal), les francophones reviendront nombreux au sein du 14^e Bataillon. De la fin du printemps 1918, jusqu'à l'Armistice, le 14^e Bataillon recevra également de nombreux conscrits canadiens-français en renfort, dont Zotique Reid*.

Le 14^e Bataillon a été de tous les combats de la 1^{re} Division d'infanterie canadienne. Plus de 6000 individus ont combattu dans ses rangs au cours de la guerre. Vingt-quatre honneurs de bataille lui seront décernés après la guerre. Sur les 1192 membres qui tombèrent au champ d'honneur, moururent de leurs blessures ou de causes imputables à la guerre, soit l'équivalent d'un bataillon entier, 155 avaient des patronymes francophones, soit 13% du total des décès¹⁴⁴. Malgré les nombreux Canadiens français qui combattirent dans le 14^e Bataillon, peu d'entre eux figurent dans le palmarès des décorations attribuées pour vaillance. Des 272 prestigieuses décorations remises aux membres de cette unité au cours de la guerre, on ne recense que 20 patronymes francophones, soit 7,4% de tous les récipiendaires¹⁴⁵. Doit-on alors conclure que ces derniers étaient moins braves que leurs frères d'arme anglophones?

¹⁴³ L'histoire régimentaire mentionne qu'avec l'arrivée du 22^e Bataillon (canadien-français) en Europe, les renforts en soldats francophones pour le 14^e Bataillon ne leur étaient désormais plus destinés. R. C. Fetherstonhaugh, *op. cit.*, p. 259.

¹⁴⁴ Calculs effectués à partir de l'annexe A (Honour Roll), de Robert Collier Fetherstonhaugh, *The Royal Montreal Regiment: 14th Battalion C.E.F., 1914-1925*, Montréal, Gazette Printing Co. Limited, 1927, p. 297-308.

¹⁴⁵ Calculs effectués à partir de l'annexe B (Honours and Awards), du même ouvrage, p. 309-312.

Conclusion de ce chapitre

L'expérience du premier contingent n'avait pas valorisé la participation des Canadiens français. Alors qu'ils étaient en nombre suffisant pour former une unité, ils furent principalement concentrés au sein de deux bataillons d'infanterie. L'un d'eux, le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) comptera dans ses rangs des effectifs francophones jusqu'à la fin de la guerre. Les critiques des journaux anglo-canadiens sur la faible représentation des Canadiens français au sein de ce contingent, plusieurs personnalités du Québec tenteront de corriger la situation en proposant la formation d'une unité exclusivement canadienne-française.

Chapitre 3

Les soldats canadiens-français des unités francophones

Répartir des fantassins de langue française dans deux unités de langue anglaise en septembre 1914, au lieu de les regrouper au sein d'un bataillon francophone distinct, ne fut pas avantageux pour les volontaires canadiens-français. Cette décision n'aiderait certes pas à stimuler le recrutement volontaire.

Dès le 6 août 1914, le ministère britannique aux Colonies avait suggéré de former une unité d'infanterie regroupant des Canadiens français. Ce régiment, que l'on proposait de nommer le Royal Montcalm, devait associer le nom du héros de la Nouvelle-France, et celui de la province de Québec, à l'effort de guerre de l'Empire britannique. La proposition fut aussitôt écartée¹⁴⁶.

Malgré les efforts déployés par les journaux, les hommes politiques et le clergé de la province pour inviter les Canadiens français à joindre le premier contingent, les résultats n'étaient pas au rendez-vous. Les journaux et l'opinion publique anglophones n'hésitèrent pas à critiquer le faible effort de guerre des Canadiens français.

Las de ces critiques, une délégation composée de politiciens fédéraux, provinciaux et municipaux francophones, tous partis politiques confondus, de même que de plusieurs hommes d'affaires, désire corriger la situation et resserrer l'unité du pays en formant un bataillon exclusivement canadien-français¹⁴⁷.

¹⁴⁶ Lettre de sir Austen Chamberlain à Lewis Harcourt, 6 août 1914. Citée dans Desmond Morton, «The Limits of Loyalty: French Canadian Officers and the First World War», *Limits of Loyalty* (6th Military History Symposium, RMC, 1979), Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1980, p. 84.

¹⁴⁷ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 29-32.

Ce chapitre s'intéressera à la mise sur pied du 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) ainsi qu'à la dizaine d'autres qui suivront, mais qui connaîtront une existence éphémère. D'autres unités francophones, non reliées à l'infanterie seront aussi abordées.

3.1 Briser la glace: le glorieux 22^e

En septembre 1914, le quotidien montréalais *La Presse* et d'autres influents journaux francophones et anglo-qubécois appuient ce projet de lever un bataillon canadien-français distinct¹⁴⁸. Il faut d'abord convaincre l'opinion publique du bien-fondé de ce projet et amener les Canadiens français à joindre cette nouvelle unité. Surtout, il est impératif d'obtenir l'aval du gouvernement canadien. Le défi est de taille.

Un riche médecin montréalais, le Dr Arthur Mignault, également capitaine-chirurgien au 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, jouera un rôle primordial dans la mise sur pied de ce bataillon francophone. Le 24 septembre, il adresse une lettre au Premier ministre conservateur sir Robert Laird Borden, lui faisant part qu'un groupe de notables désire ardemment participer à la formation d'une unité d'infanterie canadienne-française¹⁴⁹. Pour démontrer le sérieux du projet, Mignault offre 50 000\$¹⁵⁰. L'ex-premier ministre libéral (1896-1911) sir Wilfrid Laurier, désormais chef de l'opposition, et le premier ministre du Québec Lomer Gouin (1905-1920), interviennent personnellement dans cette cause.

¹⁴⁸ Parmi les nombreux articles, citons: «Un régiment d'élite formé uniquement de Canadiens français», *La Patrie*, 22 septembre 1914, p. 3., et «Le Canada français aura une pagr immortelle dans l'histoire de la vaillance», *La Presse*, 16 octobre 1914, p. 1. Pour la liste complète des journaux qui ont appuyer la formation de cette unité, voir Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 30.

¹⁴⁹ Lettre d'Arthur Mignault au premier ministre Robert Laird Borden, datée du 25 septembre 1914.

¹⁵⁰ En valeur de 2021, ce montant équivaldrait à plus de 1 178 000\$.

Le 15 octobre 1914, le gouvernement Borden donne son accord. Tous croient que le «Royal Canadien français» (nom officiel¹⁵¹: 22nd (French Canadian Battalion), CEF¹⁵²), fera la renommée des soldats francophones et fera taire les critiques.

Le commandement du bataillon est confié au colonel Frédéric Mondelet Gaudet, officier d'artillerie issu de la Force permanente. L'unité s'installe d'abord au manège militaire du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal. Le bâtiment étant trop exigü, les entraînements se font dans plusieurs parcs de Montréal. Faute de place, les volontaires rentrent chez eux à la fin des journées d'entraînement. Désillusionnés par la dureté de l'entraînement, plusieurs volontaires décident de ne plus revenir. Pour d'autres, la vie nocturne de la Métropole et ses attraits affectent leur comportement et leur discipline¹⁵³.

En novembre 1914, les autorités militaires déplacent le bataillon vers les casernes de Saint-Jean-d'Iberville, vacantes depuis le départ vers l'Europe du régiment de cavalerie The Royal Canadian Dragoons, de la Force permanente. Quoique supérieures à celles du manège militaire du 65^e Régiment, les installations de Saint-Jean ne conviennent toujours pas aux besoins d'entraînement. De plus, la garnison n'étant qu'à une quarantaine de kilomètres de Montréal, les volontaires désabusés continuent de désertir. Le 22^e Bataillon déménagera, en mars 1915, à Amherst, petit village de la Nouvelle-Écosse, situé à environ 200 km d'Halifax et de son port de mer. L'unité quittera le Canada pour la Grande-Bretagne en mai.

¹⁵¹ *Ordre général* n° 36, daté du 15 mars 1915.

¹⁵² Nous utiliserons le nom de «22^e Bataillon (canadien-français)».

¹⁵³ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 60.

Après quelques mois d'entraînement en Angleterre, le 22^e Bataillon traverse la Manche et débarque sur le continent en septembre 1915. Il est aussitôt affecté sur le front belge où il participe à de nombreuses batailles. En février 1916, le commandement du 22^e Bataillon échoit au lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay*. Ce dernier est bien conscient de l'importance de cette unité:

Je suis nommé aujourd'hui officiellement au commandement du 22ième avec le grade de Lieut. Colonel. Je comprends pleinement toute la responsabilité que comporte cette nomination. Je suis peut-être le plus jeune commandant [de bataillon] qui soit au front. Mon bataillon représente toute une race, la tâche est lourde. Cependant j'ai confiance en moi-même et je me sens estimé par mes hommes. Mes actes seront guidés par notre belle devise «Je me souviens»¹⁵⁴.

C'est lors de la bataille de Courcellette, en France (15-19 septembre 1916) que l'unité canadienne-française récolte son premier véritable fait d'arme et acquiert sa renommée¹⁵⁵. Peu après Courcellette, Tremblay rentre en Grande-Bretagne pour y être soigné. Durant son absence de plusieurs mois, le major Arthur Dubuc prend la direction d'un bataillon décimé qu'il doit reconstruire avec de nouveaux éléments venus des bataillons canadiens-français dissout en Grande-Bretagne. Le commandant intérimaire, qui n'a pas les qualités naturelles de leader de Tremblay, doit alors composer avec des éléments inexpérimentés qui n'adhèrent pas à l'esprit de corps développé au fil des batailles par les membres originaux. Ce qui résulte en une augmentation des cas d'indiscipline¹⁵⁶.

Le 22^e Bataillon sera de tous les affrontements dans lesquels sera engagée la 2^e Division d'infanterie canadienne. Au cours de la bataille de Chérisy, dans le Pas-de-Calais, les 27

¹⁵⁴ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*, Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 99-100.

¹⁵⁵ Voir le chapitre 6.

¹⁵⁶ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 298-299.

et 28 août 1918, le bataillon perdra tous ses officiers qui seront blessés ou tués. Dès 700 hommes engagés dans cette bataille, seuls 39 militaires du rang répondront à l'appel nominal du lendemain. À la fin du conflit, le 22^e Bataillon (canadien-français) déplorera la perte de 1197 morts et de 2893 blessés. Le «Vingt-Deux» fut la seule unité combattante francophone de toute l'armée britannique¹⁵⁷. Comme nous le verrons en deuxième partie, plusieurs témoins étudiés ont combattu au sein de cette unité.

Les soldats canadiens-anglais réfèrent souvent à ce bataillon en tant que «Famous 22nd Battalion» ou «French Canadian Battalion», ou le surnommaient tout simplement «The French Canadians» puisqu'aux yeux de plusieurs, il était l'unique représentant du Canada français¹⁵⁸.

Selon les témoignages consultés et analysés, les membres ayant servi au sein du 22^e Bataillon étaient en général fiers de leur unité. À l'endos d'une carte postale où on le voit poser avec son équipement, un certain «Ti-Louis», un conscrit anonyme récemment arrivé au 22^e Bataillon, exprimera sa fierté de porter l'insigne régimentaire, le castor, sur sa casquette. «Je l'ai gagné en christ», écrira-t-il¹⁵⁹. Dans une lettre à sa mère, une Irlandaise d'origine qui lui demande ce qu'il peut bien faire dans une unité francophone et insiste

¹⁵⁷ Pour en connaître davantage sur l'histoire du 22^e Bataillon (canadien-français), voir Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, 415 p. (récit) et Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, 460 p.

¹⁵⁸ Le surnom «Vandoos» («vingt-deux» prononcé à l'anglaise), sobriquet attribué aux soldats du Royal 22^e Régiment d'aujourd'hui, ne serait peut-être pas contemporain à la Première Guerre mondiale. Du moins, nous n'en avons trouvé aucune trace dans les documents et témoignages contemporains étudiés. Ce terme serait probablement apparu au lendemain de la guerre, du moins dans les documents écrits, les récits et les Mémoires.

¹⁵⁹ Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 56.

pour qu'il demande une mutation à une unité de langue anglaise, Roch Labelle*, jeune volontaire anglophone, répond:

*You were saying you wished I was not in the 22nd Btn. I don't see why you wish that for it is the only French Canadian Btn at the front to-day. It was mobilized in Montreal and is the pride of Montreal not because I am in it. I say that but mere facts and I am proud to be in it. It has always maintained its good name and I don't think it will lose it either*¹⁶⁰.

Ex-journaliste ayant couvert les premières opérations sur le front français au cours des premiers mois de la guerre au sein de l'Armée britannique, Ernest Cinq-Mars* tenta de s'enrôler dans cette unité peu après son retour au Canada. Il avait compris toute son importance pour la réputation du Canada français¹⁶¹. Malgré ses efforts, sa tentative sera vaine. Âgé de 42 ans, il fut rejeté car on le jugeait trop vieux pour l'infanterie¹⁶².

3.2 Les meilleures intentions: les bataillons d'infanterie

Le gouvernement fédéral avait créé un précédent en autorisant une première unité de langue française. Plus rien n'empêchait la formation d'autres unités canadiennes-françaises ou d'origines diverses¹⁶³.

La plupart de ces nouveaux bataillons n'atteindront pas leurs quotas d'effectifs autorisés car, au fil du temps, les volontaires ne se bousculeront plus au bureau de recrutement. L'économie canadienne, chancelante et au taux de chômage élevé en août 1914, est désormais florissante, en raison de l'effort de guerre et des emplois abondants et mieux

¹⁶⁰ *Archives familiales de Suzanne Gouin-Boudreau*. Lettre de Roch Labelle à sa mère, datée du 7 janvier 1917.

¹⁶¹ *Collection privée de Stéphane Thibault*: Lettre d'Ernest Cinq-Mars à son frère, datée du 10 novembre 1915.

¹⁶² *Ibid.* Lettre d'Ernest Cinq-Mars à Olivar Asselin, datée du 22 février 1916.

¹⁶³ Sam Hughes autorisera la création d'une multitude de bataillons d'infanterie aux origines diverses, à l'instar des *Pal Battalions* britanniques. À ceux des Highlanders et des Canadiens français se rajoutaient des bataillons d'Irlandais, de Scandinaves, d'Autochtones, d'Américains, de Noirs, de sportifs et de *bantams* (des hommes de taille plus petite que la taille minimale requise pour l'enrôlement).

rémunérés. Risquer sa vie à des milliers de kilomètres, pour 1,10\$ par jour, n'est plus aussi attrayant.

Nous l'avons vu, toutes les unités se disputent les mêmes secteurs de recrutement. Un autre facteur de cette faiblesse est lié à la notoriété et à la fortune personnelle du commandant de l'unité. Très peu de personnalités publiques francophones se sont portées volontaires pour servir au front, contrairement à ce qui a été noté chez les anglophones¹⁶⁴. Cela n'a certes pas l'effet escompté pour attirer massivement les jeunes Canadiens français patriotes ou en quête d'aventure¹⁶⁵.

On fermera aussi les yeux sur la qualité des futurs fantassins. Seul le nombre comptait. Ceux qui réussissent à obtenir tous leurs effectifs doivent ensuite consacrer toute leur énergie à les maintenir. La désertion devient un véritable fléau. Pour compléter un bataillon pour son envoi outre-mer, il arrive souvent que les autorités militaires ordonnent aux autres bataillons de lui verser une partie des effectifs si durement recrutés.

3.2.1 Le 69^e Bataillon (canadien-français)

À la fin de juin 1915, alors que le Canada désire augmenter son effort de guerre et son soutien à la Grande-Bretagne, les autorités militaires demandent au commandant du District militaire n° 4 de Montréal de lever simultanément trois nouveaux bataillons d'infanterie francophones. Il recommande de mettre sur pied un seul bataillon francophone à la fois¹⁶⁶.

¹⁶⁴ À l'exception du 163^e et 258^e Bataillons dont nous reparlerons plus loin. Dans le cas du 258^e, le nom et la notoriété ne changeront pas grand-chose. Levé vers le milieu de l'année 1917, le recrutement était désespéré pour toutes unités confondues.

¹⁶⁵ Desmond Morton, «The Short, Unhappy Life of the 41st Battalion, CEF», *Queen's Quarterly*, vol. 81, n° 1 (printemps 1974), p. 73.

¹⁶⁶ BAC, RG 24, vol. 4492, file 4D. 48-69-1: *Organization*. Lettre du commandant de la 4^e Division au secrétaire du Conseil de la Milice, du 12 juillet 1915.

Le choix du commandant de cette nouvelle unité se porte alors sur un jeune officier montréalais de 24 ans récemment revenu du front, le lieutenant Joseph-Adolphe Dansereau. Fils du rédacteur en chef du quotidien *La Presse*, Dansereau est diplômé du Royal Military College de Kingston. Il avait joint le CEC au camp de Valcartier en septembre 1914. Compétent et bilingue, il fut incorporé au 15^e Bataillon d'infanterie (48th Highlanders of Canada), une unité de Toronto. Rentré au pays à la suite d'une blessure, le jeune héros d'Ypres est invité à accompagner le ministre Sam Hughes dans diverses tournées d'inspection au Québec et en Ontario.

Mise sur pied à Montréal en juillet 1915, l'unité est connue sous le nom officiel de 69th (French Canadian) Overseas Battalion¹⁶⁷. Elle recrutera surtout dans la région du Grand Montréal. L'unité installe d'abord son quartier général au manège militaire du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, avant de le déménager quelques jours plus tard dans un autre édifice montréalais, plus convenable. Après avoir rapidement obtenu le nombre réglementaire de cadres, l'unité se met à l'œuvre pour recruter des soldats. Les quotidiens *La Presse* et *La Patrie*, et plusieurs quotidiens anglophones de Montréal, l'appuient. Des personnalités publiques soutiennent également le nouveau bataillon. Peu après le début de l'entraînement à Montréal le 9 août 1915, le commandant demanda à déménager son unité au camp de Valcartier.

Contrairement aux deux bataillons canadiens-français précédents (les 41^e et 57^e que nous aborderons plus loin), le 69^e Bataillon remplit rapidement ses effectifs. Bien qu'officiellement «canadien-français», le 69^e Bataillon compte plusieurs Montréalais

¹⁶⁷ BAC, RG 24, vol. 4492, file 4D. 48-69-1: 69th Battalion – Organization, et, Ordre général n° 103a, du 15 août 1915. Nous l'appellerons «69^e Bataillon (canadien-français)».

anglophones que l'on regroupe au sein d'une même compagnie. Malheureusement, les désertions et les absences sans permission sont légion au camp de Valcartier.

À la fin d'octobre 1915, le 69^e Bataillon s'installe quelques semaines dans un spacieux mais humide édifice à Québec, avant de retourner à Montréal, ce qui ne fera qu'accentuer les désertions. Les autorités militaires décident d'envoyer l'unité à Saint-John au Nouveau-Brunswick. Les soldats y passeront l'hiver à faire des marches forcées ou à creuser des tranchées. Le 30 novembre 1915, le 69^e Bataillon atteindra théoriquement son nombre record d'effectifs enrôlés, soit 1126 membres, chiffre supérieur aux effectifs autorisés par les autorités militaires¹⁶⁸. Malgré la distance qui sépare Saint-John de Montréal et les efforts déployés, le 69^e Bataillon ne mettra pas fin aux désertions¹⁶⁹. En avril 1916, le 69^e s'embarque pour la Grande-Bretagne.

Les fantassins sont dirigés vers le camp d'Otterpool. Les premiers instructeurs attirés au 69^e Bataillon ne parlent ni ne comprennent le français, ce qui ralentit considérablement la formation des membres du bataillon. En Grande-Bretagne, l'unité fera face à de nombreux cas d'ivresse, d'indiscipline et de problèmes de gestion. Le lieutenant-colonel Dansereau et plusieurs de ses officiers seront critiqués pour leur jeunesse et leur inexpérience.

En attendant d'être déployé, le 69^e Bataillon servira de réserve d'hommes entraînés qui combleront les pertes subies par les unités au front ou en préparation pour un éventuel déploiement d'autres unités vers la France. Le bataillon accueillera également un grand nombre d'officiers et de militaires du rang d'unités d'infanterie canadiennes-françaises

¹⁶⁸ BAC, RG 9, III-D-1, vol. 4697, filière 63, dossier 13: *Historical record*. Toutefois, ce nombre inclut toujours les 200 déserteurs et plus qui ne sont pas rentrés au bercail. Le commandant refuse de combler ses «pertes» en recrutant à St. John ou au Nouveau-Brunswick. Il désire conserver l'identité «montréalaise» du 69^e Bataillon. «In Military Circles To-Day», *Saint John Globe*, 29 novembre 1915, p. 1.

¹⁶⁹ BAC, RG 9, III-D-1, vol. 4697, filière 63, dossier 13: *Historical record, 69th Battalion*.

récemment dissoutes. Ces va-et-vient perdureront jusqu'à sa fusion avec le 163^e Bataillon (canadien-français) qui deviendra la base du 10^e Bataillon de réserve¹⁷⁰. Tous les hommes et plusieurs officiers seront alors mutés à d'autres unités au front.

3.2.2 Les «Montréalais» du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal)

À l'automne de 1915, la plupart des grands régiments urbains de la Milice active non permanente (MANP) ont levé des unités pour le compte du CEC et plusieurs d'entre elles en portent le nom. Par exemple, le 5th Regiment, Royal Scots of Canada de Montréal compte notamment trois bataillons d'infanterie qui lui sont associés de près: les 13^e, 42^e et 73^e Bataillons. Puis, au début de novembre 1915, le 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal est enfin invité à lever son propre bataillon d'infanterie qui portera son nom¹⁷¹. Le ministre Sam Hughes en a déjà trouvé le commandant, le major Hercule, anciennement du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment).

Après avoir recruté tous ses officiers et sous-officiers, l'unité est officiellement autorisée en décembre 1915 sous le nom de 150th «Overseas» Battalion¹⁷². Il établit son quartier général à Montréal, au manège militaire du 65^e Régiment, Les Carabiniers Mont-Royal. Comme le 22^e Bataillon, le 150^e connaît les mêmes difficultés d'espaces et de désertion. En février 1916, le bataillon s'installe à Amherst, en Nouvelle-Écosse¹⁷³, jusqu'au 25 juin. Il sera ensuite envoyé au camp de Valcartier.

¹⁷⁰ *Ordre de routine du Corps expéditionnaire canadien* n° 271, du 20 janvier 1917.

¹⁷¹ BAC, RG 9 III-D-1, vol. 4701, chemise 73, dossier 26: *Historical record – 150th Battalion*. Lettre du commandant du 150^e Bataillon à l'officier des archives de guerre, du 14 novembre 1916.

¹⁷² *Ordre général* n° 151 de 1915. Pour cette étude, nous l'appellerons le «150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal)».

¹⁷³ «Le départ du 150^{ième} Bataillon», *La Patrie*, 15 février 1916, p. 1.

À Valcartier, le 150^e Bataillon souffrira d'un lourd taux de désertion. Les autorités militaires décident alors que les effectifs du 178^e Bataillon (canadien-français) seront absorbés par le 150^e Bataillon afin d'obtenir une unité complète qui pourrait être envoyée au plus vite en Grande-Bretagne, quitte à y poursuivre l'entraînement et mettre fin à la désertion¹⁷⁴.

En Grande-Bretagne, le 150^e Bataillon n'est pas dissout rapidement, contrairement à la majorité des unités canadiennes-françaises. Il est plutôt intégré à la 5^e Division d'infanterie canadienne, mise sur pied en janvier 1917. À partir de février, les membres du 150^e Bataillon reçoivent une formation et un entraînement intensifs en vue d'être déployés sur le front. Un an plus tard, alors que l'unité est prête à combattre en France, on en décide autrement. Le 150^e Bataillon (et toute la 5^e Division) est démembré et ses effectifs envoyés en renfort au 22^e Bataillon et à plusieurs unités anglo-montréalaises. Sa dissolution sera sérieusement critiquée à la Chambre des Communes, à Ottawa¹⁷⁵.

3.2.3 Les «Poils-aux-pattes» du 163^e Bataillon (canadien-français)

L'histoire du 163^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) est intimement liée à la personnalité de son fondateur, le journaliste, brillant et redoutable polémiste Olivar Asselin. Après avoir été un farouche opposant au Règlement 17 limitant l'usage du français dans les écoles de l'Ontario et s'être élevé contre l'envoi de troupes canadiennes à la guerre en Europe, Asselin fait volte-face. Comprenant la gravité de la situation, il est prêt au

¹⁷⁴ DHH, *Enlistment of French Canadians*, Lettre du lieutenant-général E.W. Wilson au Secrétaire du Conseil de la Milice, quartier général d'Ottawa, du 29 juillet 1916.

¹⁷⁵ *House of Commons Debates*, vol. LII, n° 39 (4 mai 1918), p. 1993-2001.

sacrifice suprême pour libérer la France, qu'il appelle sa Mère patrie¹⁷⁶. Il offre d'abord ses services à titre d'interprète auprès des armées alliées, mais le ministre Sam Hughes n'en a que faire. Il songe un instant à joindre la Légion étrangère française mais, à 40 ans, il craint ne pas posséder la forme physique pour le faire ni d'être à la hauteur¹⁷⁷.

Réalisant l'impact que pourrait avoir la notoriété d'Asselin sur le recrutement des Canadiens français, Sam Hughes saisit cette occasion en or. En novembre 1915, il l'invite à lever un bataillon d'infanterie canadien-français. Il lui offre d'abord le titre de colonel honoraire, mais Asselin refuse, jugeant ce titre ridicule. Il désire ardemment combattre au front dans un bataillon d'infanterie qui fera honneur au Canada français au même titre que le 22^e Bataillon. Il propose plutôt de servir en qualité de commandant-adjoint, avec le grade de major. À sa demande, on rapatrie le capitaine Henri DesRosiers, en service au front dans le 14^e Bataillon, et on lui confie le commandement de la nouvelle unité en tant que lieutenant-colonel. D'autres officiers rentrés du front apportent un bagage d'expérience.

Le nouveau bataillon est officiellement autorisé le 10 décembre 1915¹⁷⁸ sous le nom de 163rd «Overseas» Battalion, à qui on attribuera le sobriquet de «Poils-aux-pattes¹⁷⁹». Asselin désire que son bataillon soit le meilleur et faire taire les calomnies des Canadiens anglais. Selon la journaliste et historienne Hélène Pelletier-Baillargeon¹⁸⁰, l'unité recrute surtout dans la région du Grand Montréal et était un bataillon d'élite. En réalité, il était similaire à la plupart des autres bataillons et connut aussi son lot de faiblesses. L'unité ne

¹⁷⁶ Olivar Asselin, *Pourquoi je m'enrôle: discours prononcé au Monument national à Montréal, le 21 janvier 1916*, Montréal, imprimé privé, 1916, 50 p.

¹⁷⁷ Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Tome I: Le militant*. Montréal, Éditions Fides, 1996, p. 665.

¹⁷⁸ *Ordre général* n° 151 de 1915. Nous l'appellerons «163^e Bataillon (canadien-français)».

¹⁷⁹ Qualificatif canadien-français évoquant la virilité.

¹⁸⁰ Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Tome II: Le volontaire*. Montréal, Éditions Fides, 2001, 320 p.

concentra pas son recrutement uniquement dans la région montréalaise, mais ailleurs dans la province, notamment à Sherbrooke et aussi dans le nord de l'Ontario. On retrouvait même davantage de Franco-Ontariens dans cette unité que dans le 230^e Bataillon pourtant originaire de l'Ontario¹⁸¹.

En mai 1916, à la suite de nombreux débats avec le ministre de la Défense, Asselin reçoit un télégramme d'Ottawa l'informant que le 163^e Bataillon sera déployé aux Bermudes plutôt qu'en Europe. Dégoûtés, 197 volontaires décident de désertir plutôt que de s'embarquer. Lorsque le 163^e Bataillon s'embarque pour les Bermudes le 24 mai 1916, près de la moitié des effectifs manque à l'appel. Pour compenser les pertes, le 206^e Bataillon, un rival, fut en partie «cannibalisé».

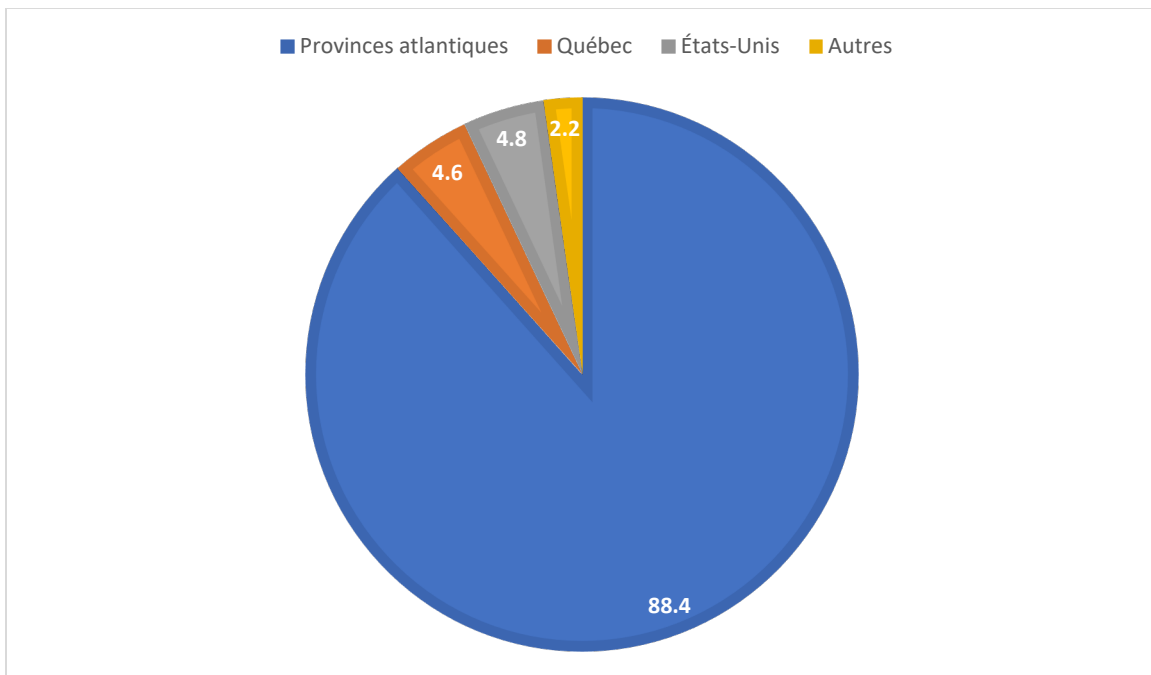
La vie de garnison aux Bermudes fut ponctuée d'indiscipline et surtout de mauvaises relations avec le gouverneur britannique de l'archipel. Sur place, le bataillon canadien-français recruta une vingtaine de Bermudiens noirs dans ses rangs, au grand dam du gouverneur. En novembre 1916, à la suite d'un rapport défavorable envoyé par ce dernier aux autorités militaires à Londres, le 163^e Bataillon reçut l'ordre de plier bagage et de se rediriger vers la Grande-Bretagne. L'unité est dissoute en Angleterre, quelques semaines après son arrivée, malgré les vives protestations du major Asselin. En remettant régulièrement en question les décisions du ministre Hughes, Asselin a certes été l'artisan de son propre malheur. L'unité fut absorbée par le 10^e Bataillon de réserve.

¹⁸¹ Voir Militia Orders: Canadian Expeditionary Force; Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men, *Sailing List 163rd Battalion*.

3.2.4 Les Acadiens du 165^e Bataillon

Les autorités militaires eurent aussi l'idée de créer une unité exclusivement acadienne, le 165^e Bataillon. Elle fut autorisée et mise sur pied en décembre 1915¹⁸², sous le commandement du lieutenant-colonel Louis-Cyriaque D'Aigle, homme d'affaires prospère, mais sans expérience militaire. Bien que son quartier général ait été situé à Moncton, on recruta également dans diverses villes du Nouveau-Brunswick ainsi qu'en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard.

Figure 7
Lieu de naissance des membres originaux
du 165^e Bataillon (acadien) en pourcentage



Sources: Notre compilation des dossiers personnels du Corps expéditionnaire canadien pour le 165^e Bataillon (acadien). Voir aussi Gregory Kennedy, «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 279-299.

¹⁸² *Ordre général* n° 151, daté du 22 décembre 1915.

Afin de combler le plus rapidement possible ses effectifs, le commandant du 165^e Bataillon demanda, sans succès, aux commandants des différentes unités anglophones du Nouveau-Brunswick de lui transférer leurs soldats d'origine acadienne. À son départ pour l'Europe, l'unité comptait 24 officiers et 526 militaires du rang¹⁸³. Arrivée en Grande-Bretagne, l'unité fut aussitôt absorbée par le 13^e Bataillon de réserve et presque tous ses hommes furent transférés à des unités du Corps forestiers canadien (CFC), en France et en Grande-Bretagne¹⁸⁴. Seulement 12 d'entre eux furent mutés au 22^e Bataillon (canadien-français). Étonnamment, le 165^e Bataillon acadien fut sans doute l'unité du CEC la plus «canadienne» avec ses 97% de membres nés au pays.

3.2.5 Les «Gars du Bas-du-Fleuve»: le 189^e Bataillon (canadien-français)

Mis sur pied à Fraserville (aujourd'hui Rivière-du-Loup) en janvier 1916, le 189^e Bataillon était une unité que l'on pourrait qualifier de «rurale» puisqu'elle recrutait sur un vaste territoire non urbain. Bien que l'on associe le plus souvent le 189^e Bataillon à la région du Bas-Saint-Laurent (ou Bas-du-Fleuve), 37% de ses volontaires venaient pourtant de la Gaspésie et 22% de la région de Québec. Plusieurs autres volontaires s'étaient directement enrôlés au camp de Valcartier. Parmi tous les volontaires, on comptait environ 22% d'anglophones. La plupart de ces derniers étaient originaires de l'île de Jersey, située près

¹⁸³ BAC, RG 9: *Guide des sources pour les unités d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien: 165^e Bataillon d'infanterie.*

¹⁸⁴ Pour en connaître davantage sur le 165^e Bataillon (Acadien) voir Claude Léger, *Le bataillon acadien de la Première Guerre mondiale*, Moncton, imprimé privé, 2001, 231 p., et les études suivantes de Gregory Kennedy: «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 279-299, et «Struck off Strength and from Memory: A Profile of the Deserters of the 165th (Acadian) Battalion, 1916», *Canadian Military History*, vol. 17, n° 2, article 15, 2018, p. 1-26. Voir également Mélanie Desjardins, *La maudite guerre: L'expérience de guerre du soldat acadien, 1911-1921*, Moncton, mémoire de maîtrise en histoire, Université de Moncton, 2018, 109 p.

des côtes de la Grande-Bretagne (îles Anglo-Normandes). Trilingues pour la plupart, ils œuvraient surtout dans le commerce et l'industrie de la pêche.

Officiellement autorisé le 15 juillet 1916¹⁸⁵, le 189^e Bataillon a été commandé par le lieutenant-colonel Philippe-Auguste Piuze, courtier d'assurances et milicien d'expérience (artillerie). Après un séjour de plusieurs semaines au camp de Valcartier, l'unité part pour la Grande-Bretagne en septembre 1916. Arrivée le 6 octobre, elle est aussitôt démantelée et la plupart des membres passent au 69^e Bataillon (canadien-français).

Proportionnellement, en comparaison aux unités urbaines de Montréal et de Québec (incluant le 22^e Bataillon lors des années 1914-1915), le 189^e Bataillon a eu un taux de désertion ou de rejets beaucoup moins élevé¹⁸⁶. Ces soldats venant en grande partie d'une région rurale étaient-ils habitués à une vie rude en comparaison des volontaires citadins?

3.2.6 Les «Franco-Ontariens» du 230^e Bataillon (Voltigeurs canadien-français)

En mars 1916, de retour du front où il a combattu avec le 2^e Bataillon (Eastern Ontario), le lieutenant René de Salaberry, petit-fils du héros de la bataille de Châteauguay (1813) – et aussi fondateur du 70^e Régiment (Hull) de la MANP et commandant (en tant que lieutenant-colonel) juste avant la guerre – fut approché par les autorités militaires pour lui confier la mise sur pied d'un nouveau bataillon d'infanterie francophone, le 230^e. En associant son nom et celui du régiment de son grand-père (les Voltigeurs), on croyait sans doute garantir le succès auprès de la population canadienne-française.

Le quartier général du 230^e Bataillon fut établi à Ottawa et l'unité recruta d'abord des francophones de l'Outaouais (Québec) et des Franco-Ontariens résidant dans l'est et au

¹⁸⁵ *Ordre général* n° 69 de 1916.

¹⁸⁶ Voir tableau 2 (chapitre 1).

nord de la province¹⁸⁷. Rapidement, l'unité recruta environ 700 membres (voir Figure 8). Comme le 165^e Bataillon acadien, le 230^e Bataillon comptait un très fort pourcentage de Canadiens d'origine.

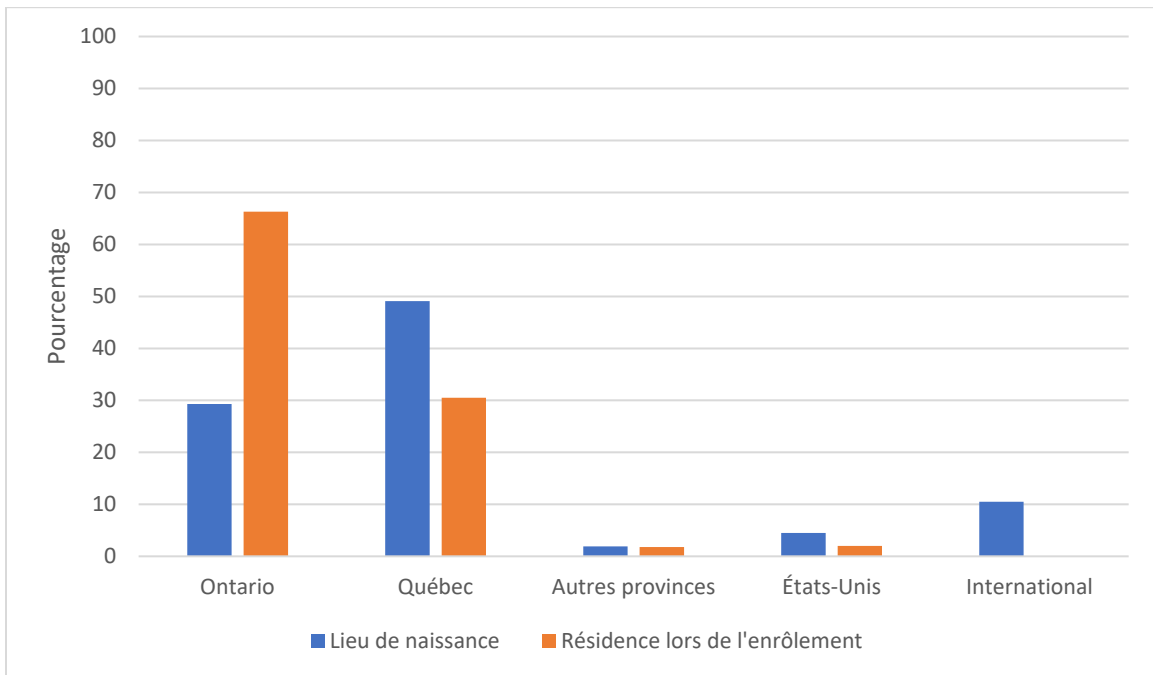
En septembre 1916, la Grande-Bretagne pressa le Canada de lui dépêcher des unités forestières, car les besoins en bois étaient criants. Il devenait de plus en plus dispendieux de le faire venir du Canada et des États-Unis. Il fallait plutôt le couper sur place, près du théâtre d'opération. Puisque les 238^e et 242^e Bataillons, anglophones, venaient d'être convertis en unités forestières, on décida de faire de même avec une unité francophone. Le 230^e Bataillon fut sélectionné. Il fut alors question de déménager le quartier général à Montréal¹⁸⁸.

Les hommes qui n'étaient pas bûcherons de profession furent alors transférés à d'autres unités d'infanterie. Après cette purge, l'unité se remit au recrutement de bûcherons, ce qui ne fut pas un grand succès. Le lieutenant-colonel De Salaberry décida alors de recruter sur l'ensemble du territoire canadien, notamment en Colombie-Britannique. L'unité fut rebaptisée «230th Forestry Battalion» et son quartier général déménagé à Brockville, en Ontario. Au total, De Salaberry et son équipe recrutèrent plus de 1000 nouveaux membres, et l'unité cessa d'être canadienne-française. Elle traversa l'Atlantique par petits contingents (*drafts*). Les hommes furent dépêchés un peu partout. Le 230^e Bataillon cessa d'exister officiellement en mars 1917.

¹⁸⁷ Il est très difficile d'établir avec précision le nombre de Québécois vs le nombre de Franco-Ontariens au sein de cette unité. Plusieurs résidents de l'Ontario au moment de leur enrôlement étaient originaires du Québec alors que plusieurs Ontariens de naissance s'étaient enrôlés à Hull, au Québec, et y résidaient depuis plusieurs années.

¹⁸⁸ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 183-184.

Figure 8
Lieu de naissance et d' enrôlement
des membres originaux du 230^e Bataillon



Source: Notre compilation des dossiers personnels du Corps expéditionnaire canadien pour le 230^e Bataillon.

3.2.7 Les Canadiens-français du Nord-Ouest et le 233^e Bataillon

Puisque le recrutement n'était pas un succès dans la province de Québec, les autorités militaires se tournèrent vers les provinces de l'Ouest canadien qui comptait de nombreuses communautés francophones.

Le ministre Hughes approcha le capitaine Édouard Leprohon, âgé de 49 ans, un Montréalais qui avait servi plusieurs années avant la guerre dans le 65^e Régiment, puis combattu dans le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) en tant que lieutenant. Victime des gaz sur le champ de bataille, il avait été rapatrié au Canada. On lui offrit de lever et de

commander une unité d'infanterie parmi la population francophone de l'Ouest du pays (Alberta, Saskatchewan et Manitoba)¹⁸⁹.

Le 233^e Bataillon fut levé à Edmonton, en Alberta, en mars 1916. Beaucoup de volontaires francophones de l'Ouest s'étaient déjà enrôlés dans d'autres unités, anglophones, ce qui rendit le recrutement ardu. Leprohon demanda aux commandants des autres bataillons de l'Ouest de lui transférer leurs francophones, ce qu'ils refusèrent pour la plupart.

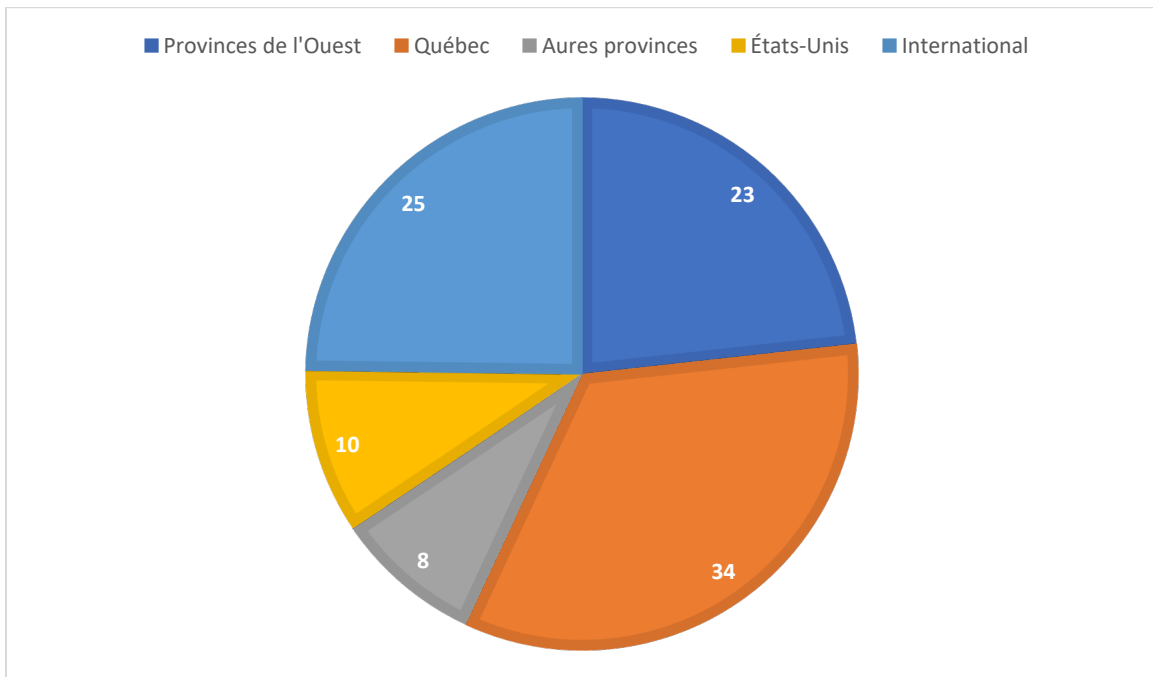
En février 1917, en route vers Valcartier, pour y parfaire la préparation de l'unité en vue d'un déploiement vers la Grande-Bretagne, le train dérailla, causant une trentaine de blessés. Leprohon aurait reçu une lettre de menace (en français) la veille du départ. L'auteur anonyme lui reprochait d'avoir forcé les gens à s'enrôler pour une cause dans laquelle ils n'avaient rien à faire. Il ajoutait que son unité ne se rendrait jamais dans l'est. Les journaux attribueront l'accident à un attentat perpétré par des ressortissants allemands vivant au Canada; ce qui ne fut jamais prouvé¹⁹⁰.

En mars, le 233^e Bataillon est absorbé par le 178^e Bataillon (canadien-français), malgré que son effectif (environ 600) ait été plus élevé. Ces Francophones qui tenaient à conserver leur identité propre et leur unité furent amèrement déçus. Même si ces volontaires furent recrutés dans l'ouest du pays, plus du tiers était né au Québec. Ils avaient migré vers l'Ouest quelques années plus tôt. Un peu plus du quart des membres était originaire de France ou de Belgique, ce qui en fit l'unité francophone comptant le plus d'immigrants dans ses rangs (Figure 9).

¹⁸⁹ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 184-186.

¹⁹⁰ «233rd had hard journey to East; is banqueted», *Edmonton Journal*, 3 mars 1917, p. 11.

Figure 9
Lieu de naissance des membres originaux
du 233^e Bataillon (canadien-français du Nord-Ouest) en pourcentage



Source: Notre compilation des dossiers personnels du Corps expéditionnaire canadien pour le 233^e Bataillon.

3.2.8 Ultime tentative: le bataillon du ministre des Postes, le 258^e Bataillon (canadien-français)

Dans un ultime effort pour convaincre les Canadiens français de s'enrôler avant l'adoption de la conscription, l'honorable Pierre-Édouard Blondin, ministre des Postes sous le gouvernement conservateur de Robert Laird Borden, proposa de lever un nouveau bataillon dont il prendrait le commandement avec le grade de lieutenant-colonel. Quittant ses fonctions, il misa sur sa notoriété pour convaincre ses électeurs du bien-fondé de son entreprise.

Officiellement autorisé le 15 juin 1917¹⁹¹, le 258^e Bataillon d'infanterie (canadien-canadien) fut mobilisé à Montréal et recruta surtout dans cette ville. De nombreuses personnalités militaires et civiles vinrent lui prêter main-forte. Deux fils de députés s'y enrôlèrent en tant que lieutenants.

Malgré tous les efforts déployés, le recrutement ne connut pas de grands succès comme la plupart des bataillons levés tardivement au cours de la guerre. L'unité compensa ses pertes (désertions et réformés) grâce aux transferts d'autres unités ou aux anciens soldats revenus du front et désirant reprendre du service.

3.3 Échecs: les autres bataillons d'infanterie

Les 41^e, 57^e, 167^e, 178^e et 206^e Bataillons d'infanterie, tous canadiens-français, n'ont pas fait l'objet d'une analyse approfondie. En général, ils ne connurent pas de succès et tous furent dissout au Canada ou peu après leur arrivée en Grande-Bretagne. Aux prises avec des taux élevés de désertion, il leur était difficile de maintenir leurs effectifs et plusieurs durent transférer une certaine partie de leurs effectifs à d'autres. Ces bataillons «cannibalisés» en profitèrent alors pour se départir de leurs mauvais éléments. Parfois, pour combler les vides, on y versa aussi des volontaires qui ne parlaient ni français ni anglais. C'est ainsi que, à des fins statistiques, plusieurs immigrants polonais, russes ou ukrainiens devinrent pour l'occasion des «Canadiens français¹⁹²».

¹⁹¹ *Ordre général* n° 63, de 1917.

¹⁹² Desmond Morton, «The Limits of Loyalty: French Canadian Officers and the First World War», *Limits of Loyalty* (6th Military History Symposium, RMC, 1979), Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1980, p. 81-97. On comptera beaucoup de Russes et d'Ukrainiens au sein des 41^e et 57^e Bataillons d'infanterie, des unités canadiennes-françaises.

3.3.1 Le «bataillon de tueurs»

Le 31 décembre 1914, on autorisa la formation d'un second bataillon d'infanterie de langue française¹⁹³, bataillon annoncé de longue date dans les journaux¹⁹⁴. L'histoire de cette unité sera une véritable tragédie.

Après plusieurs discussions et tergiversations entre supérieurs militaires, on confia le commandement au major Louis-Henri Archambeault, avocat et commandant en second du 22^e Bataillon (canadien-français). Il fut promu au grade de lieutenant-colonel.

Même si l'unité recruta partout dans la province et principalement à Montréal, on rattacha officiellement le 41^e Bataillon (canadien-français) à Québec. Puisque le recrutement s'effectuait dans plusieurs villes, les recrues devaient être logées et nourries dans la localité de leur enrôlement, faute de quartiers disponibles. En mars 1915, toutes les recrues furent réunies à Québec dans les locaux du Service de l'Immigration.

Si les journaux firent état d'un grand succès de recrutement, la situation fut tout autre: le 41^e Bataillon n'arrivait tout simplement pas à combler ses effectifs. L'unité recruta même dans les refuges et parmi les chômeurs; sans compter les désertions. Afin de ne plus retarder le départ de cette unité pour la Grande-Bretagne, ordre fut donné aux autres bataillons francophones nouvellement créés d'y transférer une partie de leurs effectifs. Le 57^e Bataillon (canadien-français), également de Québec, lui fournit le plus important nombre de renforts avec ses 649 officiers, sous-officiers et soldats, dont un grand nombre d'immigrants slaves¹⁹⁵.

¹⁹³ *Ordre général* n° 86, daté de 1915.

¹⁹⁴ «Un autre régiment français», *La Patrie*, 2 décembre 1914, p. 1.

¹⁹⁵ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 151.

Après un court séjour au camp de Valcartier, le 41^e Bataillon partit pour la Grande-Bretagne en deux contingents, l'un en juin et l'autre en octobre 1915. En février 1916, à la suite d'une série de scandales, le 41^e sera démantelé et ses éléments absorbés par d'autres unités.

L'historien Desmond Morton a comparé l'existence du 41^e Bataillon à une tragédie-comédie¹⁹⁶. Il faut attribuer cet échec à l'incompétence et à la conduite déplorable de plusieurs de ses officiers, et en particulier de son commandant. La majorité des officiers et des sous-officiers du bataillon provenaient de régiments de la MANP, mais, expérimentés sur papier, ils ne possédaient pas nécessairement les qualités de chefs ni les compétences pour mener les hommes à la guerre. L'indiscipline s'installa rapidement et régna en maître. L'entraînement de piètre qualité ne fit qu'accentuer son déclin. La discipline peu rigoureuse affecta le moral de la troupe. Et on découvrit que le commandant en second avait puisé 950\$ dans les fonds de la cantine afin de s'acheter une automobile.

Le 23 octobre 1915, alors que le 41^e Bataillon traversait l'océan Atlantique à bord du *Saxonia*, le ministre Sam Hughes télégraphia au brigadier-général John Wallace Carson, son «représentant spécial» en Grande-Bretagne:

Le colonel Archambault [...] est une créature tout à fait faible, instable et inutile. N'aurait jamais dû obtenir de commandement. S'il ne se range pas, forcez-le à se retirer. Donnez-lui une chance équitable de se faire valoir, mais n'acceptez rien de louche¹⁹⁷.

Le 8 décembre 1915, un meurtre sordide fut commis dans le secteur occupé par le bataillon.

Le lieutenant Georges Codère fut soupçonné d'avoir assassiné un cantinier, le sergent

¹⁹⁶ Desmond Morton, «The Short Unhappy Life of the 41st Battalion, C.E.F.», *op. cit.*, p. 78.

¹⁹⁷ MDN, DHH, Fonds Edwyn-Pye, 41st (French Canadian) Battalion: *Dossiers Carson* 8-5-17. Notre traduction. Voir aussi Desmond Morton, «The Short, Unhappy Life of the 41st Battalion, CEF», *Queen's Quarterly*, vol. 81, n° 1 (printemps 1974), p. 70-80.

Henry Marquis Ozanne, du 9th Canadian Mounted Rifles. Arrêté par la police militaire, il fut remis à la force constabulaire locale. Le crime était relié à une transaction monétaire et le meurtrier était sous l'influence de la cocaïne¹⁹⁸. Condamné à mort par pendaison, il vit sa sentence commuée en emprisonnement à vie.

Avant que cette nouvelle n'atteigne tout le CEC, et craignant des représailles des unités de l'Ouest canadien envers le 41^e Bataillon, l'unité fut déplacée vers Aldershot. Le lieutenant-colonel Archambeault et des officiers furent renvoyés au Canada. Puis, un autre meurtre se produisit en janvier 1916. À la suite d'une discussion animée dans une taverne, un soldat russophone du bataillon, Sam Sokolovitch, sortit sa baïonnette et poignarda à mort un camarade du même bataillon, le soldat Henri Jolicœur. Les bagarres entre les membres de différentes unités étaient fréquentes, notamment avec ceux du 40^e Bataillon, originaire de la Nouvelle-Écosse. Selon Ernest Bouvrette*, le 41^e était ingérable. On le surnommait même le «régiment de tueurs¹⁹⁹». Les membres des autres unités du même camp évitaient les hommes du 41^e, notamment dans les débits de boisson, car tous craignaient la bagarre avec ces récalcitrants²⁰⁰.

En avril 1916, les mauvais soldats furent d'abord retranchés de l'unité et la plupart des Slaves de la compagnie furent transférés à des unités de pionniers. Le 41^e Bataillon fut dissout et les bons militaires du rang transférés à d'autres unités, surtout au 22^e Bataillon. Plusieurs mériteront des décorations pour vaillance et prouveront que, sous l'autorité de

¹⁹⁸ Paul Gootenberg (dir.), *Cocaine: Global Histories*, Londres, Routledge, 1999, p. 113. Cette information est tirée du chapitre «Cocaine Girls: Sex, drugs, and modernity in London during and after the First World War». Selon le sergent Ernest Bouvrette, Codère était en proie à la folie. Avant le meurtre, il aurait renversé plusieurs soldats avec son automobile. *Archives de la Famille Bouvrette*. Lettre à son épouse, datée du 12 mars 1916.

¹⁹⁹ *Ibid.*, Lettre non datée (mars 1916).

²⁰⁰ *Ibid.*, Lettre du 26 avril 1916.

bons chefs, on pouvait en faire de bons soldats. La lamentable performance du 41^e Bataillon ne fit que fortifier l'idée, chez les dénigreur anglo-canadiens, que les Canadiens français n'avaient pas d'aptitudes pour la guerre.

3.3.2 Destination finale, le Canada

Mis à part le 57^e Bataillon²⁰¹, les 167^e et 178^e Bataillons furent absorbés par d'autres unités à Valcartier à l'été 1916. Cette décision fut difficile pour le 178^e Bataillon du lieutenant-colonel René de la Bruère-Girouard, ancien capitaine du 22^e Bataillon blessé au front et rapatrié. Excellent organisateur et administrateur, sa campagne de recrutement fut un grand succès, atteignant rapidement ses objectifs. Il dut à contre-cœur accepter de se départir de la plupart de ses recrues. Il reprit de plus belle une campagne de recrutement et réussit encore une fois à atteindre ses objectifs. Mais son unité fut cette fois absorbée par le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal), en mars 1917.

Le cas du 206^e Bataillon est unique. Sans doute le pire bataillon du CEC, il a été levé à Montréal en février 1916 et commandé par le lieutenant-colonel Tancredi Pagnuelo, avocat et ancien commandant du 85^e Régiment de la MANP. Presque tous les cadres du 206^e Bataillon étaient des miliciens du 85^e Régiment. À l'origine, Pagnuelo devait recruter dans les campagnes canadiennes-françaises entourant l'île de Montréal, mais il décida plutôt de se concentrer sur Montréal, au grand dam des autres unités de la ville. Peu exigeant quant à la qualité de ses recrues, seul le nombre comptait. Le slogan de sa campagne de recrutement: «Enrôlez-vous dans le 206^{ième}: Le dernier autorisé, le dernier à partir, le

²⁰¹ *Ordre général* n° 103a, daté du 15 août 1915. Le 57^e Bataillon avait réussi à recruter et à maintenir ses effectifs. Toutefois, alors qu'il était toujours au pays, le 57^e Bataillon dut transférer plus de 900 de ses officiers et militaires du rang à d'autres unités. Il se dirigea vers la Grande-Bretagne en juin 1916 avec 18 officiers et 649 militaires du rang et fut aussitôt absorbé par le 69^e Bataillon (canadien-français)

premier à profiter de la victoire, Hâtez-vous de vous enrôler, le recrutement cessera bientôt²⁰²». Il n'hésitait pas à faire du maraudage auprès des membres d'autres unités, notamment le 163^e Bataillon, dont il partageait les quartiers. Il lui fit une concurrence directe et déloyale, ce qui suscita de nombreuses frictions²⁰³.

À Valcartier, le comportement des officiers et des membres fut chaotique et les autorités militaires s'en rendirent vite compte. On découvrit après enquête que de nombreuses fraudes et malversations avaient été commises par certains membres de l'état-major du bataillon. Les autorités militaires conclurent qu'il fallait se défaire au plus vite de ce commandant incompetent et indiscipliné et de plusieurs de ses officiers. Le 206^e Bataillon devait envoyer un important contingent d'officiers et de soldats en renfort au 163^e Bataillon récemment affecté en garnison aux Bermudes.

Le 15 juillet 1916, apprenant que des mesures disciplinaires seraient prises contre certains de ses officiers et que son unité allait bientôt être dissoute, Pagnuelo réunit tous ses hommes et leur tint un discours:

Mes vieux, on vient de recevoir une mauvaise nouvelle. Les autorités «sacrent» les officiers dehors, on s'en va chacun chez nous.

Ils ont fait cela sans nous consulter et je considère que c'est une revanche parce que nous sommes Canadiens [français] et à cause de petites erreurs par ci par là. Vous autres [les membres du rang], ils vous envoient aux Bermudes, pour manger de la misère et mourir de chaleur.

Maintenant, la loi militaire m'empêche de parler, mais si vous êtes assez fins pour lire entre les lignes, vous saurez quoi faire. Je vais donner des passes à tout le monde et soyez certain que le peu d'argent que vos amis ont souscrit au fond régimentaire ne servira pas à rechercher ceux qui ne reviendront pas. Vous comprenez hein? Je ne vous en dis pas plus long, partez et faites comme vous voudrez. N'ayez pas peur²⁰⁴.

²⁰² Desmond Morton, *The Limits of Loyalties*, op. cit., p. 93 et Hélène Pelletier-Baillargeon, op. cit., p. 26.

²⁰³ Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Tome II: Le volontaire*. Montréal, Éditions Fides, 2001, p. 25.

²⁰⁴ BAC, RG24, vol. 4493: *206th Battalion*. Lettre du commandant du camp de Valcartier au Conseil de la Milice, du 17 septembre. Témoignage du major Maurice Scott. D'autres officiers répéteront les mêmes propos.

Pagnuelo et douze officiers furent mis aux arrêts. Traduit en justice quelques mois plus tard, il fut trouvé coupable d'indiscipline et condamné à six mois d'incarcération. La nouvelle fit le tour du pays.

3.4 Les autres unités francophones

3.4.1 Fleurons oubliés: deux hôpitaux militaires canadiens-français

Nous l'avons vu au chapitre 1, deux hôpitaux militaires, levés dans la province de Québec, laissèrent leur marque en France, de 1915 à 1919. L'Hôpital stationnaire n° 4 – qui deviendra plus tard l'Hôpital général n° 8 (canadien-français) – et l'Hôpital général n° 6 (Université Laval à Montréal), surnommé Hôpital Laval.

Fondé et commandé par le lieutenant-colonel Arthur Mignault, l'Hôpital stationnaire n° 4 fut autorisé en juillet 1915²⁰⁵. Sa capacité fut d'abord de 200 à 250 lits. L'unité recruta exclusivement médecins, infirmières et infirmiers parmi les Canadiens français²⁰⁶. L'unité quitta le Canada à destination de la Grande-Bretagne le 6 mai 1915.

Donnant suite à la mise sur pied du premier hôpital universitaire militaire du monde par l'Université McGill de Montréal, la Faculté de Médecine de l'Université Laval décida de faire de même. Tous les officiers médecins provenaient du corps professoral de l'université. Le commandement revint au colonel Georges Étienne Beauchamp, médecin, professeur et milicien d'expérience. L'Hôpital Laval quitta le Canada le 1^{er} avril 1916.

Après un court séjour en Grande-Bretagne, les deux hôpitaux furent offerts à la France; ils furent donc intégrés au réseau des hôpitaux militaires français, tout en restant sous

²⁰⁵ *Ordre général* n° 86, du 1^{er} juillet 1915.

²⁰⁶ Bien que l'on ait favorisé le recrutement d'étudiants en médecine pour combler les postes d'infirmiers, la plupart exerçaient divers métiers non reliés au domaine de la santé dans le civil.

commandement canadien²⁰⁷ et en prenant soin des poilus français. L'Hôpital stationnaire n° 4 s'installa à Saint-Cloud, en banlieue parisienne. En juillet 1916, en prévision d'une possible augmentation des activités, il devint l'Hôpital général n° 8 (canadien-français). L'hôpital fut sous-utilisé par les autorités françaises, car en raison de sa proximité de Paris, elles craignaient que l'arrivée massive de blessés, surtout les «gueules cassées», démoralise la population. Les longues périodes d'oisiveté susciteront de très nombreux cas d'indiscipline parmi le personnel.

À partir d'août 1916, et pendant quelques mois, l'Hôpital Laval rejoindra l'Hôpital stationnaire n° 4 avant de déménager à Joinville-le-Pont dans la banlieue sud-est de Paris. En attendant la construction d'un hôpital qui tardait à se réaliser, les autorités militaires françaises confièrent au personnel de l'Hôpital Laval la charge d'un hôpital militaire français de 1400 lits à Troyes, de janvier 1917 à juin 1918. En juillet 1918, une fois le nouvel hôpital construit, les Canadiens français revinrent à Joinville-le-Pont et y restèrent jusqu'en mai 1919²⁰⁸.

3.4.2 Les éphémères

Au début de la guerre, une unité francophone de sapeurs, la 5th Field Company, Canadian Engineers, fut mise sur pied et servit au front quelques années. Elle était commandée par un Français d'origine, vétéran de la guerre franco-prussienne de 1870, le major Georges Janin. À la veille de la guerre, il était ingénieur en chef de la ville de Montréal. À la suite de la réforme des unités du génie militaire au front, la compagnie sera intégrée au 5th

²⁰⁷ Ils prendront une identification militaire française. L'Hôpital stationnaire n° 4 deviendra, selon le système militaire français, l'Hôpital bénévole 11 bis. Quant à l'Hôpital Laval, il deviendra «Hôpital bénévole 25 bis».

²⁰⁸ Pour en connaître davantage sur l'histoire de ces deux hôpitaux, voir Michel Litalien, *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, 159 p.

Battalion, Canadian Engineers en juin 1918. Noyée dans la majorité anglophone de ce nouveau bataillon, elle perdra ainsi son identité.

Si la guerre s'était prolongée d'une année, le CEC aurait compté une unité blindée francophone, le 3^e Bataillon de chars d'assaut. Vers la fin de la guerre, plusieurs grandes universités avaient été sollicitées par le ministère de la Défense à la recherche de compétences particulières, surtout parmi leurs étudiants. L'Université Laval de Montréal (aujourd'hui l'Université de Montréal) fut la seule à démontrer de l'intérêt²⁰⁹. Le 3^e Bataillon de chars d'assaut y vit le jour au début de novembre 1918, sous le commandement du major Paul-Émile Ostiguy. Lorsque le recrutement cessa le 19 novembre 1918, faute de guerre, il comptait déjà 57 membres. L'unité fut dissoute le 2 décembre.

3.5 Du vœu pieux à la nécessité: le projet d'une brigade francophone

Tout au long de la Première Guerre mondiale, leaders militaires et politiques ont rêvé d'une brigade d'infanterie entièrement canadienne-française. Ils proposèrent à Ottawa de multiples façons d'y arriver. Toutefois, toutes les tentatives échouèrent tant à Ottawa qu'à Londres.

L'idée de la création d'une brigade canadienne-française naît en septembre 1915²¹⁰. En janvier 1916, des discussions auraient eu lieu au quartier général de la défense à Ottawa;

²⁰⁹ BAC, RG 24, C-1-a, vol. 501, HQ-54-21-4-181: *Proposed mobilization of 3rd Tank Battalion*.

²¹⁰ «Une brigade can.-française», *La Patrie*, 17 septembre 1915, p. 5. La première mention d'une brigade francophone revient au lieutenant-colonel Louis-Henri Archambeault, commandant du 41^e Bataillon d'infanterie, qui confia aux journalistes en avril 1915 que le recrutement allait si bien pour son unité et que ses effectifs recrutés étaient si nombreux que l'on pouvait même songer à créer une brigade canadienne-française. «Au 41^{ème} Régiment», *La Patrie*, 3 avril 1915, p. 13.

le commandement serait confié à l'un des rares officiers francophones de la Force permanente, le lieutenant-colonel Louis Leduc²¹¹, mais rien ne bouge.

Voulant contrer la baisse de l'enrôlement, certains leaders francophones réclament la formation de cette brigade. Selon eux, une telle formation susciterait l'intérêt de leurs concitoyens et permettrait à plus de francophones d'accéder à des postes plus élevés, en plus de valoriser le métier des armes.

À l'été 1916, alors que plusieurs bataillons canadiens-français sont réunis à Valcartier afin de parfaire leur formation avant leur envoi vers la Grande-Bretagne, l'idée de la formation d'une brigade canadienne-française refait surface et suscite de sérieuses discussions. D'ailleurs, avant même de recevoir l'aval d'Ottawa, on regroupe au sein d'une même formation les 150^e, 167^e, 178^e et 189^e Bataillons d'infanterie, tous francophones, que l'on surnomme déjà «Brigade canadienne-française», dont le commandement est confié au colonel Louis Leduc. Pour le major-général Eugène Fiset, sous-ministre de la Milice et de la Défense²¹², il suffit de combler les effectifs des 150^e, 178^e et 189^e Bataillons et de les envoyer en Grande-Bretagne, afin de les réorganiser en dépôt de brigade que l'on ajoutera à l'établissement du 69^e Bataillon, déjà sur place. Une fois cette brigade complètement entraînée et opérationnelle, sous les ordres d'un officier francophone expérimenté, elle

²¹¹ «Le Col. Leduc sera nommé», *La Patrie*, 18 janvier 1916, p. 3. Le militaire Louis Leduc (1867-1933) avait entamé sa carrière au sein du 65^e Bataillon, Carabiniers Mont-Royal et était aussi un ancien combattant de la guerre d'Afrique du Sud (1899-1902).

²¹² Eugène Fiset (1874-1951), médecin, était un vétéran de la Guerre d'Afrique du Sud (1899-1902) où il fut décoré de l'Ordre du Service distingué (DSO) à deux reprises. Il poursuivit sa carrière militaire et fut nommé sous-ministre de la Milice et de la Défense nationale en 1906 à titre de major-général.

pourra être envoyée au front. Mieux, si le gouvernement le désire, elle pourrait être offerte au gouvernement français²¹³.

Pour le major Olivar Asselin*, la création de cette brigade canadienne-française mettrait fin à la dissolution des unités francophones, si durement recrutées, dès leur arrivée en Grande-Bretagne, une pure humiliation pour sa race²¹⁴. Alors qu'il est toujours aux Bermudes avec son unité, il écrit à son camarade Eugène Fiset:

Si la chose est nécessaire pour empêcher le démembrement, demandez au War Office la formation d'une brigade canadienne-française, qui comprendrait le 22e, le 150e, le 189e et le 163e, avec tous les autres bataillons canadiens-français pour servir de renforts en attendant que le recrutement ou la levée des troupes soient plus faciles. Panet²¹⁵ ferait un bon général. Nous serions tous heureux de servir sous lui, et, nom de Dieu! je crois que nous leur ouvririons les yeux, à ces sales bêtes [Canadiens anglais] que tu connais. Je te confie notre cause en toute confiance. Fais des pieds et des mains. Poche-leur les yeux, casse-leur la gueule, mais gagne la partie²¹⁶.

Presque mort au feuillet, le projet va encore une fois renaître de ses cendres avec l'arrivée d'un nouveau ministre de la Milice et de la Défense, le major-général Sydney Mewburn, réputé plus ouvert que son prédécesseur Sam Hughes²¹⁷. Rappelé d'urgence au Canada, le colonel Arthur Mignault, ancien commandant des hôpitaux canadiens-français en région parisienne, à qui on avait confié le poste de directeur du recrutement dans la province de Québec et dans tout le Canada français, fera publiquement la promotion de la brigade

²¹³ DHH, 74/672, Fonds Edwin-Pye, boîte 10, dossier 69: *French Canadian Battalions Enlistment of French Canadians, 1915-1916, Pastoral Letters and Miscellaneous Papers*. Lettre du major-général Eugène Fiset au Directeur de la mobilisation, 4 août 1916. Des quatre unités visées pour former la «brigade canadienne-française», les 167e et 178e Bataillons seront absorbés respectivement par les 189e et 150e Bataillons afin de pouvoir envoyer ces derniers en Grande-Bretagne dans les plus brefs délais. Ces fusions forcées tuèrent dans l'œuf l'envoi d'une brigade francophone complète.

²¹⁴ Archives de la Ville de Montréal, BM55: *Fonds Olivar-Asselin*. Lettre à Pierre-Édouard Blondin, ministre des Postes, du 14 octobre 1916.

²¹⁵ Issue d'une très lignée de militaires, Édouard de Bellefeuille Panet (1881-1977) était un officier de carrière issu de l'artillerie. Il avait une grande expérience de la guerre et du commandement.

²¹⁶ Olivar Asselin, *op. cit.*, Lettre à Eugène Fiset du 14 octobre 1916.

²¹⁷ En raison de favoritisme, de confusion entre ses fonctions civiles et militaires, d'incompétence administrative et des scandales provoqués, et surtout pour son manque de respect à l'égard du Cabinet, Sam Hughes fut démis de ses fonctions par le premier ministre Borden en novembre 1916.

canadienne-française. À quelques reprises, ses propos placeront le gouvernement et les autorités militaires canadiennes dans une situation gênante, surtout à la suite de l'adoption de la conscription. Après la dissolution de son unité et des nombreux autres bataillons en Grande-Bretagne, le bouillant Olivar Asselin* n'y croit tout simplement plus:

J'espère bien que vous ne continuez pas à solliciter à pleines pages de journal des enrôlements dans la brigade canadienne-française. Après les abus de confiance dont nous avons tous été victimes, promettre aux Canadiens français une brigade, c'est tout simplement se moquer d'eux. Si ce genre de publicité devait durer, je serais certainement forcé de déclarer publiquement, au nom du défunt 163^{ème}, que je la trouve odieuse²¹⁸.

L'idée progresse de l'autre côté de l'Atlantique. Le major Georges Vanier*, officier du 22^e Bataillon, mentionne que les membres de son unité ne sont pas chaud à l'idée de créer cette brigade. Elle doit d'abord être formée puis entraînée en Grande-Bretagne avant d'être déployée au front. Il croit qu'à partir de cet instant, cette brigade serait une chose formidable pour les Canadiens français. Il est d'avis qu'elle réconciliera et unira les deux communautés linguistiques du pays sous le signe de l'amitié²¹⁹.

Au début de l'année 1918, avec désormais un deuxième bataillon canadien-français intégré à la 5^e Division et prêt à être déployé (le 150^e), un grand bassin de soldats en attente au sein du 10^e Bataillon de réserve ainsi qu'avec l'arrivée imminente de conscrits, le rêve de former une brigade exclusivement canadienne-française, commandée par un officier expérimenté, compétent et charismatique, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay* (22^e Bataillon), est plus réaliste que jamais²²⁰. C'est un sujet qui revient fréquemment dans les

²¹⁸ O. Asselin, *op. cit.*, Lettre à Arthur Mignault, datée du 8 février 1917.

²¹⁹ Archives régimentaires, Le Royal 22^e Régiment, FPA 46: *Fonds Georges-Phileas-Vanier*. Lettre à sa mère du 23 janvier 1917.

²²⁰ Dans son journal intime, Eugène Mackay-Papineau* mentionne avoir déjà eu une conversation avec Thomas-Louis Tremblay à propos de cette future brigade canadienne-française. Note du 1^{er} octobre 1916.

conversations entre officiers. Selon le sergent Albert Brunelle*, il y en aurait même deux en cours de formation:

But you know that they are going to form a French Canadian Brigade in England as well as one in Canada so that there will be a real French Canadian Brigade fighting in France. Now our Colonel Tremblay is here in England to take command of a French Canadian Brigade. The only thing is that I don't know yet whether he will form his Brigade here in England or go back to Canada and form it there. Anyway if he forms it here in England I will be in it and if he goes back to Canada I will go back in his Brigade to Canada not as a fighting man but as an officer scout instructor²²¹...

Pour sa part, le lieutenant-colonel Henri DesRosiers²²², commandant du 10^e Bataillon de réserve (canadien-français), propose une autre solution, celle d'offrir aux Canadiens français, qui sont avec les unités anglophones en réserve, la chance de transférer à la réserve canadienne-française s'ils le désirent, de faire les démarches pour obtenir d'un coup une grande quantité d'officiers canadiens-français, de sélectionner une unité de langue anglaise (préférentiellement le 24^e Bataillon, de Montréal) et de la renforcer avec des hommes et des officiers canadiens-français jusqu'à ce que cette unité soit devenue entièrement canadienne-française. De cette façon, ces hommes seraient près de ceux du 22^e Bataillon au sein de la 5^e Brigade d'infanterie et se sentiraient chez eux bien avant que l'unité ne devienne entièrement canadienne-française²²³. Il suggère de placer dans la même brigade la prochaine unité destinée à la francisation et de répéter le même procédé et ainsi de suite jusqu'à ce que cette brigade soit complètement canadienne-française. Les résultats ne seraient que splendides, et ce, dès le début.

²²¹ Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe, CH 514: *Fonds Albert-Jodoin*: Albert Napoléon Brunelle: Lettre à son cousin Albert Jodoin, notaire et officier de milice, datée du 11 juin 1918.

²²² Ex-combattant du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) et ex-commandant du 163^e Bataillon (canadien-français).

²²³ DHH, 74/672, *Fonds Edwin-Pye*, boîte 10, dossier 69: Lettre de DesRosiers au Secrétaire du ministre du Gouvernement outremer (OMFC) du 2 juillet 1918.

Au Canada, en juin 1918, lors d'une allocution devant le Barreau du Québec, le ministre de la Défense, le major-général Mewburn, exprimera ses réserves. Sympathique au mouvement et à l'idée que les combattants francophones soient regroupés, il insiste sur le fait que les officiers soient canadiens-français, à condition qu'ils aient l'expérience du front. Cela voudrait dire qu'ils devraient être retranchés des unités au front, ce qui contribuerait à les affaiblir. L'idéal serait d'avoir un bataillon francophone dans chacune des quatre divisions du CEC²²⁴. La demande en officiers canadiens-français serait si forte qu'il ne serait pas possible de former une 13^e brigade qui, de toute façon, serait excédentaire aux besoins des quatre divisions. Les faibles lueurs d'espoir d'une brigade canadienne-française s'éteindront avec la fin de la guerre.

Ce projet de brigade était-il vraiment viable? Malgré les réserves des autorités militaires, il ne fait aucun doute qu'il y avait suffisamment de renforts aptes parmi le 10^e Bataillon de réserve en Angleterre, en plus des contingents de conscrits à venir, pour former et maintenir d'une telle brigade au front. Le nombre de soldats francophones en attente au sein des bataillons de réserve anglophones destinés aux unités de l'Ontario et de l'Atlantique aurait aussi permis de la maintenir tout au long de la campagne des Cent-Jours. Toutefois, on préféra réserver ces renforts afin de «sauver» les glorieuses unités anglo-québécoises qui souffraient, elles aussi, des vides provoqués par les pertes au front. Quant aux sous-officiers et officiers d'expérience, ils auraient pu aussi être retirés des unités au front. Les anciens combattants, revenus au Canada, auraient pu être des instructeurs expérimentés, comme l'a mentionné le sergent Napoléon Brunelle*.

²²⁴ «La Brigade canadienne», *La Patrie*, 17 juin 1918, p. 10.

Cette brigade lors des derniers mois de la guerre aurait certes redoré l'image du Canada français au front et au pays et fait taire les critiques. En maintenant sa décision de ne pas autoriser cette brigade et d'utiliser les surplus de renforts francophones pour les unités anglo-québécoises et autres, le gouvernement canadien a donc contribué à entretenir la réputation d'une contribution canadienne-française médiocre à la guerre.

Chapitre 4

Les soldats canadiens-français des unités anglophones

Puisque le 22^e Bataillon d'infanterie n'a compté que pour 8% de tous les francophones ayant participé à la guerre, il est vraisemblable de croire que les volontaires canadiens-français se sont enrôlés dans des unités anglophones.

En examinant de près les listes d'embarquement, on note que presque toutes les unités du Corps expéditionnaire canadien (CEC) ont compté au moins un francophone dans leurs rangs. Cette situation se confirme après la dissolution d'unités en Grande-Bretagne et l'arrivée massive de conscrits à partir de 1918.

Les unilingues francophones, minoritaires dans ces unités, se sont-ils bien intégrés à leur environnement? Ont-ils été victimes de préjugés et d'injustices de la part de leurs supérieurs et frères d'armes anglophones? Ont-ils cherché à se regrouper avec d'autres compatriotes à se «consoler» et de à se soutenir à l'instar des soldats corses au sein d'unités de l'armée française²²⁵. Au contraire, ont-ils tiré des avantages à servir auprès de camarades anglophones?

Ce chapitre s'intéresse au francophones qui se sont enrôlés ou qui ont été mutés dans des unités d'infanterie de langue anglaise. Si certains ont choisi de le faire volontairement, d'autres n'ont pas eu le choix de le faire en raison de leur patronyme écossais, ces derniers étaient en demande pour les unités canado-écossaises. Nous aborderons les transferts de francophones issus d'unités canadiennes-françaises dissoutes peu après leur arrivée en Grande-Bretagne. Ces renforts souvent unilingues francophones étaient-ils les bienvenus au sein de ces unités? Nous nous intéresserons aux francophones vivant à l'extérieur de la

²²⁵ Jean-Paul Pellegrinetti, *Une île dans la guerre: La Corse, 1914-1918*, Paris, Éditions Belin/Humansis, 2020, p. 114-115.

province de Québec qui n'avaient d'autres choix de joindre l'unité qui recrutait dans leur région et qui n'était qu'anglophone. Ce n'est que beaucoup plus tard que certaines régions verront apparaître une unité de langue française qui, levée tardivement, peinera à trouver des volontaires francophones. Enfin, nous verrons comment furent traités les soldats francophones par leur frères d'armes dans les unités de langue anglaise.

4.1 Servir dans une unité anglophone de la province de Québec

4.1.1 Choisir de le faire

Les francophones ont toujours été présents dans des unités de langue anglaise de la Milice active non permanente (MANP) de la province de Québec. Les premiers francophones du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) ne venaient pas tous du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, de la MANP. Plusieurs servaient déjà avec le 1st Regiment, Canadian Grenadier Guards ou le 3rd Regiment, Victoria Rifles of Canada avant la guerre ou avaient été recrutés par ces deux unités de la MANP montréalaise pour le compte du CEC²²⁶.

Malgré la mise sur pied du 22^e Bataillon (canadien-français) et d'autres unités de langue française, plusieurs francophones de la province de Québec choisirent quand même de joindre volontairement une unité de langue anglaise. C'est le cas de Joseph Ernest Lapointe*, unilingue francophone qui s' enrôle au 199^e Battalion (Irish-Canadian Rangers) en août 1916. Il sera l'un des rares francophones à faire partie de cette unité montréalaise composée principalement d'Irlandais de naissance ou de Canadiens d'origine irlandaise. À titre «d'Irlandais», il fera même une tournée de l'Irlande avec son unité à l'hiver 1917.

²²⁶ Le service antérieur des volontaires de cette unité se retrouve dans la liste d'embarquement: *Canadian Expeditionary Force Sailing List: 14th Battalion*.

Nous ne connaissons pas les raisons qui l'ont motivé à s'enrôler au sein de cette unité. L'a-t-il fait sciemment ou a-t-il été influencé par un recruteur?

4.1.2 «Anglophones» malgré eux

Pour d'autres, l'option «francophone» n'est tout simplement pas possible puisqu'il n'existe pas d'unités spécialisées francophones autre que l'infanterie et le corps médical. Quant aux volontaires canadiens-français aux patronymes écossais²²⁷, plusieurs sont automatiquement enrôlés dans un bataillon canado-écossais, les commandants de ces unités cherchant à perpétuer par les liens du sang les grands régiments des Hautes Terres d'Écosse. L'auteur de l'histoire régimentaire des *Black Watch* canadien, Paul Hutchison, raconte que l'un des cornemuseurs du 42^e Bataillon (Royal Highlanders of Canada), originaire de La Malbaie, avait un nom écossais mais ne parlait pas anglais²²⁸. Une anecdote semblable est aussi rapportée dans le *Illustrated Weekly Journal*²²⁹.

Plusieurs francophones originaires des Cantons-de-l'Est, où les anglophones sont majoritaires, s'enrôlent en grand nombre dans le 117^e (Eastern Townships Overseas

²²⁷ Après la Conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques, plusieurs émigrants venus d'Écosse s'établirent un peu partout dans la province de Québec. On retrouve dans la région de Charlevoix, par exemple, beaucoup de descendants de colons écossais, mais qui ne parlent pas l'anglais. La région connaîtra d'autres vagues d'immigration écossaise vers le milieu du XVIII^e siècle pendant les famines.

²²⁸ Paul Phelps Hutchison, *Canada's Black Watch: The First Hundred Years, 1862-1962*, The Black Watch (R.H.R.) of Canada, 1962, p. 4.

²²⁹ *Canada: An Illustrated Weekly Journal*, septembre 1918. Spécial: *Les Canadien-français et la guerre*. Londres et Toronto, p. 9. Olivar Asselin mentionne qu'il n'est pas rare de rencontrer au front des Écossais [canadiens] qui ne parlent ni l'anglais, ni le gaélique. Archives de la ville de Montréal, BM55 – *Fonds Olivar-Asselin*: S2-D24 – Correspondance d'Asselin à J. Chancel, du 28 août 1917. Joseph Chaballe parle également de Canadiens français en kilt. Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Les Éditions Chantecler, 1952, p. 20. Dans le premier épisode du populaire téléroman québécois *Le Temps d'une paix*, diffusé à la télévision canadienne entre 1980 et 1986, l'un des personnages revenant du front, MacPherson, revêt le kilt et suscite aussitôt la curiosité des habitants du village. Ce dernier, conscrit francophone, raconte qu'en raison de son patronyme, il fut aussitôt envoyé dans un régiment de *highlanders*. C'est ainsi qu'il apprit l'anglais. *Le Temps d'une paix*, Pierre Gaudreau, épisode 1 diffusé le 29 octobre 1980.

Battalion²³⁰), faute d'unités francophones. Plus tard, des bataillons d'infanterie francophones recruteront dans cette région ou y verront le jour tel que le 178^e Bataillon (canadien-français des Cantons-de-l'Est).

Enfin, certaines unités cherchent à recruter des francophones. Le 154^e Bataillon (Stormont, Dundas and Glengarry), de Cornwall en Ontario, fait un appel aux Franco-Ontariens par le biais d'une affiche d'une traduction douteuse (voir annexe C). Le 245^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards), de Montréal, désire quant à lui à recruter une compagnie entièrement belge²³¹.

4.2 Cadeau ou fardeau? Transferts aux unités anglophones

Malgré ses pertes au front, le 22^e Bataillon n'a pas non plus absorbé tous les membres des unités canadiennes-françaises dissoutes en Grande-Bretagne. La plupart du temps, les surplus ou renforts en soldats canadiens-français ont été offerts en priorité à l'unité canadienne-française. Quant au reste, c'est-à-dire la majorité des renforts en Grande-Bretagne, ils ont été envoyés aux unités anglophones levées dans la province de Québec. Mais il y eut des exceptions.

L'accueil des renforts francophones varie d'une unité à l'autre. Le 25^e Bataillon (Nova Scotia Rifles), par exemple, qui fait partie de la 5^e Brigade d'infanterie avec le 22^e Bataillon, s'enorgueillit de recevoir des renforts des unités francophones du Québec avant

²³⁰ Sur la liste d'embarquement du 117th Eastern Townships Overseas Battalion, on trouve les noms de 126 francophones. Le 117^e Bataillon compta davantage de francophones dans ses rangs alors qu'il était au Canada, mais plusieurs désertèrent ou demandèrent à être transférés à une unité francophone avant l'embarquement. *Canadian Expeditionary Force Sailing List: 117th Battalion*. Les demandes de transferts des éléments francophone sera abordé plus loin dans ce chapitre.

²³¹ «On demande des Belges – 245^e Canadian Grenadier Guards», *La Patrie*, 12 décembre 1916, p. 10.

sa traversée de la Manche. Il y voit un gain positif ainsi qu'un avantage pour les relations avec la population française²³²:

Shortly before leaving England the 25th received a draft of about forty men from another unit recruited in Quebec. These men were posted at least two to each of the sixteen platoons. The 25th men made the newcomers welcome. In a short time most of them were well established and popular. The idea was to have one or two men readily available to communicate where necessary with the civilians in France and Belgium. At the start this proved quite helpful but very quickly most men picked up enough Army French to do their own communicating²³³.

Tableau 7
Unités d'infanterie anglo-québécoises ayant combattu au front

Unité	Formation	Origine	Démobilisation
13 ^e (Royal Highlanders of Canada)	2 septembre 1914	Valcartier	20 avril 1919
14 ^e (Royal Montreal Regiment)	2 septembre 1914	Valcartier	20 avril 1919
24 ^e (Victoria Rifles of Canada)	15 mars 1915	Montréal	17 mai 1919
42 ^e (Royal Highlanders of Canada)	1 ^{er} juillet 1915	Montréal	11 mars 1919
60 ^e (Victoria Rifles of Canada)	15 août 1915	Montréal	27 juillet 1918
73 ^e (Royal Highlanders of Canada)	15 août 1915	Montréal	16 avril 1917
87 ^e (Canadian Grenadier Guards)	22 décembre 1915	Montréal	8 juin 1919
5 th Canadian Mounted Rifles	15 mars 1915	Sherbrooke	18 mars 1919

Source: : Information provenant RG 9: *Guide des sources pour les unités du Corps expéditionnaire canadien: Infanterie (bac-lac.gc.ca)* (consulté le 10 octobre 2021).

L'arrivée d'une cinquantaine de soldats du 41^e Bataillon, à la suite des frasques qui menèrent à sa dissolution²³⁴, au très «orangiste» 3^e Bataillon d'infanterie de Toronto fut différente. Les Canadiens français furent répartis à travers les différentes pelotons ou à la seule compagnie multiethnique et multireligieuse de ce bataillon, afin d'éviter une concentration de francophones et de catholiques. Fort heureusement, ils purent compter sur

²³² Le témoin Marc Gagnon fait partie de ce groupe issu du 41^e Bataillon (canadien-français). BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 3360-44: *Dossier personnel du CEC* du matricule 416970, Gagnon, Marc.

²³³ Robert N. Clements, *Merry Hell: The Story of the 25th Battalion (Nova Scotia Regiment), Canadian Expeditionary Force, 1914-1919*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, p. 61.

²³⁴ Voir le chapitre 3.

un officier bilingue, le lieutenant Charles Gavan Power, Irlandais d'origine venant de la ville de Québec:

Eventually I reached the front line, having been drafted with some other officers and about fifty men, mostly French Canadians who had originally enlisted in a rather notorious unit, the 41st Battalion. On arrival at the 3rd Battalion (Queen's Own, Toronto) we were promptly divided up into various platoons, since any concentration of Quebeckers in a Toronto unit was unthinkable. The Queen's Own, with its proudest tradition a more or less glorious battle with the Fenians during the Fenian raids, recruited largely through the Orange Lodges, was hardly the place for any Quebecker, and a French-speaking Irish one at that. To boot, the O.C. [commandant] was a strict teetotaller and prohibitionist. No. 4 Company, to which I was attached, was a little less Toronto the Good than the others; it had been used as a receptacle for all the social and racial elements not considered up to the regimental standard²³⁵.

Dans le cas des unités anglo-québécoises, les renforts francophones sont en général bien accueillis, mais certaines unités ont des réserves. Après la dissolution du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) en Grande-Bretagne en février 1918, toutes les unités accueillirent avec enthousiasme les renforts, à l'exception du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment). Le capitaine Robert Calder, ex-officier du 150^e Bataillon réagit avec véhémence lorsque les journaux montréalais demandèrent aux citoyens d'aller accueillir en grand nombre le retour de cette unité qui pouvait être considérée comme étant «francophone»:

Un peu plus tard, le 14^e reçut 125 soldats du 150^e, dispersé à la suite de la rupture de la cinquième division canadienne. Tous ces soldats avaient eu un an d'entraînement individuel, et treize mois d'entraînement collectif. Tous étaient parfaitement qualifiés, mitrailleurs, grenadiers à la main et à la carabine; tous étaient au moins tireurs de seconde classe – ce qui n'est pas à dédaigner. Tous étaient sortis victorieux d'une épreuve de marche – soit vingt-cinq milles par jour pendant six jours consécutifs. Et, détail assez important, après avoir passé treize mois au milieu des Anglais... et des Anglaises, ils avaient une connaissance utile de l'anglais. Eh bien, à leur arrivé au bataillon, au lieu de les mettre à l'épreuve, on lut leur appel nominal, on s'enquêta de leur bataillon d'origine et... on leur fit faire demi-tour et on les renvoya à la base! J'étais là! J'ai constaté leur retour et ce qui

²³⁵ Charles Gavan Power, *A Party Politician: The Memoirs of Chubby Power*, Toronto, Macmillan of Canada, 1966, p. 46.

le motiva. Ces hommes, c'est moi qui les avais entraînés. Ni eux, ni moi, nous ne pardonnerons jamais à ceux qui nous firent cet insulte.

À la suite de cet incident, le général de division eût avec les officiers du bataillon une entrevue plutôt mouvementée. On m'assure qu'il y eût de la part de ces derniers des avancés amers et faux contre nous. Mais... passons. Le bataillon fut contraint ou bien à disparaître ou bien à ouvrir ses cadres aux Canadiens français. Il opta pour cette dernière alternative.

Cependant, on réussit à bloquer le retour au bataillon de ses officiers d'origine²³⁶[...].

Quant au 24^e Bataillon (Victoria Rifles of Canada) de Montréal, il accueillit volontiers de nombreux soldats francophones dans ses rangs mais, à l'instar du 14^e Bataillon, refusa leurs officiers²³⁷.

Puis arrivèrent les conscrits au printemps de 1918. Après plusieurs mois de discussions, les autorités militaires acceptèrent que les conscrits canadiens-français, dont la plupart ignoraient l'anglais, soient regroupés autant que possible dans les mêmes compagnies sous le commandement d'officiers de langue française. Selon Ernest Cinq-Mars*, alors officier d'état-major, l'envoi massif de renforts francophones dans les unités anglophones québécoises, notamment les 14^e, 24^e, 87^e et 5th Canadian Mounted Rifles²³⁸, inquiétait. Elles avaient peur d'être transformées en unités canadiennes-françaises²³⁹.

Si le regroupement des Canadiens français au sein d'une compagnie distincte n'avait pas été une expérience positive pour le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment), ce même concept fut répété, avec succès cette fois, vers la fin de la guerre au sein d'une autre unité. De toutes les unités anglo-québécoises, le 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards) accueillit le plus favorablement ses renforts francophones. À l'arrivée des renforts

²³⁶ «Les nôtres et le 14^{ème}», *La Patrie*, 21 avril 1919, p. 7.

²³⁷ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre à ses amis les journalistes Huguenin, datée du 19 décembre 1917.

²³⁸ Une unité originaire de la région des Cantons-de-l'Est.

²³⁹ *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre d'Ernest Cinq-Mars à son frère Alonzo, du 26 juillet 1918.

provenant du 150^e Bataillon, le commandant qualifia ce contingent de 125 hommes de «beau groupe de soldats apparemment bien entraînés²⁴⁰». Les conscrits francophones furent regroupés dans une seule compagnie, francophone et distincte, commandée par des officiers parlant français. Le major Olivar Asselin* mentionne que, durant son séjour dans cette unité, le 87^e Bataillon comptait près de 200 Canadiens français qui ne parlaient pas anglais²⁴¹. Ernest Cinq-Mars*, qui y a également servi quelques mois à titre d'officier, rapporte qu'un mois avant la fin de la guerre, il n'y restait plus que 2 officiers et 400 militaires du rang canadiens-français. De ce nombre, environ 200 étaient récemment arrivés en renfort à la suite des pertes subies au cours de la campagne des Cent-Jours (8 août au 11 novembre 1918)²⁴².

Tout au long de la guerre, les bataillons de Highlanders montréalais (les 13^e, 42^e et 73^e, alimentés en renforts par le 20^e Bataillon de réserve) ont accepté les renforts francophones (officiers et militaires de rang). Toutefois, en 1917, à la suite de la dissolution de nombreuses unités d'infanterie canadienne-françaises et de l'envoi massif de renforts francophones, les Écossais montréalais s'inquiètent. Désirant conserver leur caractère écossais et craignant que les trois unités écossaises de Montréal ne se francisent avec le temps, le commandant du bataillon de réserve des «Black Watch²⁴³» montréalais trouva une astuce:

²⁴⁰ BAC, RG9, III-D-3, vol. 4944, dossier 455: *Journal de guerre du 87^e Bataillon*, 4 mars 1918.

²⁴¹ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre d'Olivar Asselin à ses amis journalistes les Huguenin, du 19 décembre 1917.

²⁴² Collection privée de Stéphane Thibault. Lettre d'Ernest E. Cinq-Mars à son frère Alonzo, du 14 octobre 1918.

²⁴³ Surnom général «consacré» et attribué aux unités des Royal Highlanders of Canada, tous montréalaises, en lien avec celui originaire d'Écosse (allié). On différençait ces derniers sous le terme de *Imperials*. Les origines du *Black Watch (Royal Highlanders)* écossais, remontaient à 1739. L'identité de l'unité «impériale» disparut en 2006 avec la réforme de l'Armée britannique et la fusion de toutes les unités highlanders en [Royal Regiment of Scotland](#). Les *Black Watch* canadiens existent toujours.

During the spring of 1917, when a good part of several French-speaking battalions were sent as reinforcements to 20th Reserve, Colonel Cantlie objected vigorously and requested that General Turner (then commanding all the Canadian Forces in England) visit the Unit. At the same time he pointed out that the Royal Highlanders welcomed some French reinforcements but that they could not be expected to turn the 13th and 42nd Battalions into French-speaking units. With this influx of French-Canadian officers and men, the unwieldy strength of the 20th Reserve had become one hundred and sixty-five and three thousand five hundred other ranks.

When General Turner arrived to investigate the situation personally, he found one large group of Highlanders drilling like regulars on one barrack square and on another the French-Canadians at sixes and sevens. To gain his end Colonel Cantlie had detailed his broadest Scots sergeants to drill the French-Canadians, who could not understand a single order given! As a result, the French-speaking recruits were more widely distributed amongst various units, about a hundred men and ten officers remaining with the 20th²⁴⁴.

Étonnamment, selon nos recherches et les témoignages francophones et anglophones consultés, ce sont en général les unités anglo-québécoises qui ont donné le plus de fil à retordre à leurs soldats de langue française.

4.3 Les francophones des unités anglophones hors Québec

Selon l'historien Jean Martin, les minorités francophones hors Québec étaient plus enclines à s'enrôler volontairement que les francophones du Québec en raison de leur bilinguisme et de la pression sociale exercée sur eux en raison de leur proximité de la majorité anglophone²⁴⁵. Pour plusieurs, c'était une façon de s'affirmer afin de ne pas être marginalisés après la guerre. En général, les efforts de ces communautés francophones ont été malheureusement sous-estimés, voire oubliés, par leurs voisins anglophones²⁴⁶.

²⁴⁴ Paul Phelps Hutchison, *Canada's Black Watch: The First Hundred Years, 1862-1962*, Montréal, Black Watch (R.H.R.) of Canada, 1962, p. 113.

²⁴⁵ Jean Martin, *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 95.

²⁴⁶ Gregory Kennedy, «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 282.

4.3.1 Les Acadiens

À l’instar des volontaires originaires des Cantons-de-l’Est, qui attendaient la formation du 178^e Bataillon, des centaines d’Acadiens s’enrôlèrent volontairement dans des unités anglophones du Nouveau-Brunswick, depuis le début de la guerre jusqu’à la fondation du 165^e Bataillon (acadien) en décembre 1915. Résultat: un grand nombre d’Acadiens s’étaient enrôlés dans les 26^e, 55^e et 132^e²⁴⁷ Bataillons de la province du Nouveau-Brunswick. Les Acadiens des autres provinces de la région de l’Atlantique s’enrôlèrent également dans leurs unités locales anglophones. Le 105^e Bataillon d’infanterie, par exemple, seul bataillon d’infanterie levé à l’Île-du-Prince-Édouard, comptait plus de 200 Acadiens²⁴⁸.

Tableau 8
Bataillons d’infanterie anglophones des provinces Atlantiques
comptant plus de 50 Acadiens dans leurs rangs à l’embarquement

Unité	Embarquement	Total	Acadiens	Pourcentage
26 ^e (New Brunswick)	15 juin 1915	1008	75	7,4
55 ^e (New Brunswick)	30 octobre 1915	1099	162	14,6
105 ^e (Île du Prince-Édouard)	16 juillet 1916	1087	150	13,8
132 ^e (North Shore)	26 octobre 1916	807	187	23,2

Source: Chiffres tirés des *Sailing Lists* pour les unités mentionnées dans cette liste.

²⁴⁷ Selon Claude Léger, le 132^e Battalion (North Shore) et le 165^e Bataillon (acadien) recrutaient dans les mêmes régions et à la même époque. Formé peu avant le 165^e Acadien, le 132^e North Shore était son rival en ce qui a trait au recrutement d’Acadiens. Pour en savoir davantage sur les Acadiens de cette unité, voir Claude E. Léger, *Le premier régiment North Shore: Les Acadiens dans la Première Guerre mondiale*, Caraquet, Les Éditions de la Francophonie, 2019, 123 p.

²⁴⁸ *Sailing List*, 105th Battalion (15 juillet 1916). Selon l’historien J. Clinton Morrison, cette unité a compté 220 Acadiens dans ses rangs. *Hell Upon Earth: A Personal Account of Prince Edward Island Soldiers in the Great War, 1914-1918*, Summerside, imprimé privé, 1995, p. 253.

De toutes ces unités d'infanterie, seul le 26^e Bataillon a combattu au front. Comme la majorité des unités canadiennes-françaises levées dans les provinces atlantiques, elles furent dissoutes après leur arrivée en Grande-Bretagne. Les Acadiens furent donc mutés dans d'autres unités.

Alors qu'il est membre d'un comité d'évaluation de brigade, le capitaine Maurice Bauset*, officier du 22^e Bataillon (canadien-français), note dans son journal que sur les quelques 700 à 800 hommes du 26^e Bataillon (Nouveau-Brunswick) qu'il inspecte environ la moitié sont francophones²⁴⁹. Pendant qu'il tente sans succès de convaincre les autorités militaires canadiennes à Londres de ne pas dissoudre son unité et de la verser au contraire dans une brigade qui pourrait être canadienne-française, on explique Olivar Asselin que cela est impossible parce que les renforts en soldats canadiens-français se font rares. Il leur fait part qu'environ 350 Acadiens du 132^e Bataillon viennent d'être transférés dans des bataillons écossais pour «porter le kilt et jouer de la cornemuse²⁵⁰».

4.3.2. Les Franco-Ontariens et les Francophones de l'Ouest

Formé tardivement, le 230^e Bataillon comptait dans ses rangs moins de Franco-Ontariens de naissance que de Québécois de naissance. En analysant les listes d'embarquement de plusieurs bataillons ontariens, force est de constater que plusieurs francophones de la province s'y étaient enrôlés.

On retrouvait près d'une cinquantaine de francophones dans le seul bataillon d'infanterie de la Force permanente d'avant-guerre, le Royal Canadian Regiment (dont son

²⁴⁹ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec), P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*: Journal intime de Maurice Bauset. Note du 31 août 1915.

²⁵⁰ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre au major-général Eugène Fiset, sous-ministre de la milice, du 14 février 1917.

commandant, le lieutenant-colonel Alfred Fages). Il en était de même pour les bataillons d'infanterie levés dans les provinces de l'Ouest canadien: les 51^e (Edmonton)²⁵¹, 218^e (Edmonton et Alberta) et 222^e (Manitoba). Une fois les unités dissoutes en Grande-Bretagne, les effectifs étaient mutés au sein d'unités au front provenant de leur région respective. Quelques-uns seulement aboutirent au 22^e Bataillon²⁵².

Tableau 9
Bataillons d'infanterie anglophones de l'Ontario
comptant plus de 50 francophones dans leurs rangs lors de l'embarquement

Unité	Embarquement	Total	Franco	Pourcentage
59 ^e (Ontario)	5 avril 1916	1073	98	9,1
77 ^e (Ottawa)	oct.-déc. 1915	1007	213	21,1
80 ^e (Belleville)	22 mai 1916	1041	59	5,7
130 ^e (Lanark and Renfrew)	27 septembre 1916	573	62	10,8
139 ^e (Northumberland)	27 septembre 1916	516	59	11,4
154 ^e (Stormont, Dundas & Glengarry)	25 octobre 1916	824	148	18,0
159 ^e (1 st Algonquins)	1 ^{er} novembre 1916	972	106	10,9
207 ^e (Ottawa-Carleton)	2 juin 1917	652	53	8,1
228 ^e (Canadian Irish)	17 février 1917	756	69	9,1
240 ^e (Pembroke)	4 mai 1917	375	60	16,0

Source: Chiffres tirés des *Sailing Lists* pour les unités mentionnées dans cette liste.

4.4 Permutations

Plusieurs francophones, enrôlés dans les unités anglophones, demandèrent une mutation dans une unité de langue française pour diverses raisons, mais surtout parce qu'ils ne se reconnaissaient pas au sein de la majorité anglophone. Peu après avoir reçu l'autorisation

²⁵¹ Le commandant de cette unité, le lieutenant-colonel Réginald de Lotbinière Harwood, était un francophone originaire de la province de Québec qui exerçait la médecine à Edmonton, en Alberta.

²⁵² Pour les unités d'origine des Ontariens, voir Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e Bataillon*, op. cit., p. 233-235.

de lever le 163^e Bataillon, le major Olivar Asselin*, fort de sa notoriété au Canada français, est submergé de lettres de soldats francophones servant dans des unités de langue anglaise. Ils le supplient d'intercéder en leur faveur, car ils désirent être mutés dans son unité. Une soixantaine de demandes de transfert viennent du 117^e Bataillon (Eastern Townships Overseas Battalion). À plusieurs reprises, un officier recruteur du 163^e Bataillon tente de négocier avec le commandant du 117^e, mais ce dernier est formel: personne n'a exprimé le souhait de permuter et, de toute façon, il n'a pas l'intention de se départir de soldats entraînés²⁵³. Quelques mois plus tard, le commandant du 117^e se plaindra que le 163^e enrôlait des soldats qu'il avait refusés dans son bataillon ou qu'il avait renvoyés du service en raison d'inconduites²⁵⁴.

Asselin recevra de nombreuses demandes de permutation de francophones provenant de cinq bataillons de l'Alberta et de plusieurs autres du nord et de l'est de l'Ontario. Le soldat Joseph Brunette, du 139^e Bataillon (Northumberland), demande à être permuté au 163^e car, dit-il, les quelques francophones de cette unité se sentent véritablement dépaysés dans cette unité. Ce chômeur franco-ontarien, à la recherche d'un emploi, décida de joindre le CEC car l'officier recruteur lui avait assuré qu'il servirait dans une unité locale où il ne serait pas trop éloigné de sa famille. Après avoir signé, il fut aussitôt assigné à cette unité de Cobourg, en Ontario²⁵⁵.

Asselin s'inquiète des conséquences qui pourraient retomber sur le demandeur puisqu'il s'adresse directement à l'autre unité plutôt que de soumettre sa requête via la voie

²⁵³ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre du lieutenant J. A. Bergeron au lieutenant Gustave Lanctôt, adjudant adjoint du 163^e Bataillon, du 3 janvier 1916.

²⁵⁴ *Ibid.*, Lettre d'Olivar Asselin au lieutenant J.A. Bergeron, du 4 avril 1916.

²⁵⁵ *Ibid.*, Lettre du soldat Joseph Brunette au major Olivar Asselin, du 20 mars 1916.

hiérarchique. Le soldat-demandeur risque d'être puni pour infraction à la discipline, en plus de créer d'inutiles tensions entre les commandants des deux unités. Nous l'avons vu, les 165^e (acadien), 230^e (Voltigeurs canadiens-français) et 233^e (Francophones de l'Ouest) furent autorisés par le ministre de la Défense à négocier avec les commandants des unités anglophones de leur région respective afin d'y permuter leurs recrues francophones, mais sans succès²⁵⁶.

Certains commandants d'unités anglophones choisirent de muter leurs éléments francophones sans en avoir reçu la requête. C'est le cas du 37^e Bataillon, dont une grande partie de ses soldats avait été recrutée dans le nord de l'Ontario. Considérant que certains de ses éléments francophones ralentissaient et nuisaient à la progression de la formation militaire de ses hommes en raison de leur ignorance de l'anglais, il offrit et transféra 29 volontaires au 41^e Bataillon (canadien-français)²⁵⁷.

4.5 Le traitement des soldats canadiens-français

Les différences «nationales» au sein d'une même armée laissent souvent place à des stéréotypes. Les minorités se sentent souvent victimes d'inégalités et de préjugés. Dans sa thèse, Helena Trnkova démontre bien les préjugés et la méfiance entre les soldats d'origine tchèque et ceux de la majorité germano-hongroise²⁵⁸.

Pour plusieurs francophones, les conditions de vie ne furent pas toujours faciles, comme nous l'avons vu précédemment pour certains francophones du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment). Peu après son transfert dans une nouvelle unité anglophone, le soldat

²⁵⁶ Voir le chapitre 3 à ce sujet.

²⁵⁷ Jean-Pierre Gagnon, *op. cit.*, p. 151.

²⁵⁸ Helena Trnkova, *op. cit.*, p. 437-438. Nous développerons davantage le thème de la perception entre les différentes ethnies au dernier chapitre.

James Losier*, un Acadien du 132^e Bataillon (North Shore), fera l'objet d'insultes: «J'étais le seul Français et ils me donnaient toute sorte de noms: “French bastard” ou “son of a whore”. Moi je ne répondais pas. Je ne les écoutais pas²⁵⁹...»

D'autres Canadiens français se plaignent qu'ils sont injustement traités en raison de leur langue, alors qu'ils sont temporairement attachés à des unités canadiennes-anglaises. Attaché au 23^e Bataillon d'infanterie²⁶⁰ pour des corvées avant son départ pour la France, Ernest Bouvrette* mentionne que les dirigeants de cette unité font travailler les francophones comme des forcenés. Il jure de se venger une fois revenu au pays: «Je t'assure qu'ils m'ont magané jusqu'à la fin. Eux, c'est les Anglais du Canada. Si je peux retourner, je t'assure qu'ils vont me payer cela²⁶¹.» Le soldat Ernest Lapointe* du 199^e Bataillon (Irish Canadian Rangers), qui estime d'être malmené parce qu'il est francophone, regrette de ne pas s'être enrôlé dans une unité francophone. Avec son seul camarade francophone, il désire demander son transfert au 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal). Il souhaite que le commandant accepte leur requête, car s'il refuse, «ça va aller mal²⁶²».

D'autres, qui durent s'enrôler dans une unité anglophone en raison de l'absence d'unités francophones dans leur région, sont d'avis que le mélange francophones-anglophones ne peut fonctionner. Le capitaine Alphonse Lachance, d'Edmonton en Alberta, estime qu'il n'y a aucune chance d'avancement ou de meilleure condition de vie pour les francophones dans une unité anglophone de l'Ouest canadien:

²⁵⁹ Mary Jane Losier, «James J. Losier: Mémoires d'un vétéran», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. XIV, n° 2, avril-juillet 1986, p. 47.

²⁶⁰ Mis sur pied à Québec en octobre 1914, le 23^e Bataillon avait également recruté ses éléments à Montréal, Winnipeg, Calgary, Edmonton et Vancouver. Unité essentiellement anglophone, on y retrouvait aussi des Canadiens français. L'unité fut convertie en bataillon de réserve, en Grande-Bretagne, en janvier 1917.

²⁶¹ Archives de la famille Bouvrette. Lettre d'Ernest Bouvrette à son épouse, du 27 juin 1916.

²⁶² Archives familiales de Jacques Mercier. Lettre d'Ernest Lapointe à ses frère et sœur, du 25 février 1917

On nous refuse notre bataillon en donnant pour raison que les canadiens-français préfèrent se mêler aux anglais et qu'ils sont satisfaits de leur sort. Deuxièmement, qu'il n'y aurait pas assez de canadiens dans tout l'ouest pour former même une compagnie. À la première objection, je répondrai que nous ne préférons pas nous mêler avec messieurs les anglais et que nous ne sommes pas tous satisfaits de notre sort. Nous sommes isolés dans ce milieu, et aucune chance de promotion [...] J'ai les noms de près de 60 soldats du 63 et 66²⁶³ et, à l'exception de deux qui sont plus anglais que français, tous sont consentant de permuter au 163ème. Je puis vous assurer d'une chose, monsieur le major, c'est que nos canadiens sont fous enthousiasmés à l'idée d'aller à Montréal et, malgré les assertions de quelques lunatics de l'Ouest, on aurait aucune peine à recruter une compagnie autour d'Edmonton même²⁶⁴.

Être l'un des rares francophone et unilingue, voire le seul au sein d'une unité, peut avoir parfois des conséquences néfastes, voire tragiques. Deux cas ont notamment retenu notre attention. Muté au sein d'une compagnie anglophone du Corps forestier canadien, Joseph Lacaille, seul francophone de cette compagnie et qui parlait très peu anglais, se suicida par noyade car il se sentait isolé et déprimé, du moins selon le témoignage de quelques soldats de sa compagnie. Blessé à la tête par un éclat d'obus, le soldat Sigismond Bissonnette mourra à l'hôpital où il avait été évacué. Il est noté dans son dossier qu'il fut difficile de le soigner car il était confus et que ses connaissances de l'anglais étaient limitées, n'arrivant pas à comprendre et à se faire comprendre par les médecins²⁶⁵. Dans ses Mémoires, alors qu'il est de faction, Gordon Laskey, du 26^e Bataillon (Fighting New Brunswick), avoue avoir «baïonneté» un homme de son unité qui s'identifia en français, sans doute un Acadien, car il ne comprenait pas le français²⁶⁶.

L'expérience put aussi se révéler positive. Alphonse Couture*, muté à sa demande du 22^e Bataillon (canadien-français) au 6^e Bataillon du génie, une unité anglophone, se réjouit de

²⁶³ 63^e Bataillon (Edmonton) et du 66^e Bataillon (Edmonton Guards).

²⁶⁴ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre du capitaine Alphonse Lachance au major Olivar Asselin, du 24 février 1916.

²⁶⁵ BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 766-3: *Dossier personnel du CEC* du matricule 121774, Bissonnette, Sigismond.

²⁶⁶ Gordon Laskey, (Ken Ross, éd.), *New Brunswick Lad: Memories of World War I Canadian Soldier*, Calais, ÉU, St. Croix Historical Society, 2019, p. 31.

l'occasion parfaite pour y apprendre l'anglais²⁶⁷. L'artilleur Oliva Cinq-Mars*, retransmis des effectifs de son unité de Westmount (près de Montréal) peu avant le départ vers la Grande-Bretagne parce qu'il était francophone, craint le pire lorsqu'il est muté dans une unité d'artillerie de Toronto:

Lorsque j'apprends que la 9^e Batterie vient de Toronto, je suis découragé; après tout ce qu'on nous a raconté des fanatiques de Toronto avant la guerre²⁶⁸, j'étais renversé de me trouver presque seul, car il n'y avait qu'un autre Canadien français dans la neuvième batterie. Mais je m'empresse de dire qu'autant les Canadiens français étaient mal vus dans la cinquième batterie de Westmount, autant j'ai été bien traité dans la neuvième batterie de Toronto; je peux dire que je me considère chanceux d'avoir échoué dans cette batterie; on compte cependant deux ou trois têtes chaudes. Je peux dire qu'on n'a jamais fait de distinction parce que j'étais Canadien français. J'ai été puni quelques fois et sans doute je le méritais et peut-être plus que les autres²⁶⁹.

Le soldat Paul Cinq-Mars n'eut aucune difficulté à se faire accepter au sein du 4^e Bataillon (Central Ontario):

Nous étions une demi-douzaine environ de Canadiens-Français dans le 4^e régiment [Bataillon] composé, en grande partie, d'anglais nés en Angleterre. J'ai préféré ce régiment à tout autre pour aller sur le champ de bataille, parce que durant notre vie de cantonnement, j'avais acquis la certitude de la bravoure des soldats anglais et de leurs égards pour les Canadiens-Français. J'ai appris à parler l'anglais surtout depuis mon enrôlement et je dois rendre à mes frères d'armes le témoignage qu'ils m'ont traité avec une incessante générosité. Ils m'ont surnommé «Frenchy», mais ils m'ont aussi donné leurs dernières cigarettes. Après le salut des premières balles, ayant repris mon sang froid et essuyé le fond de mon... chausson, je me suis efforcé de récompenser mes valeureux confrères en les amusant avec de bonnes blagues de chez-nous. Ainsi, lorsque tapis au fond d'une tranchée sur laquelle les Boches faisaient pleuvoir leur mitraille, je ramenaient la bonne humeur parmi ceux qui m'entouraient en criant aux Boches toutes sortes d'interpellations. Me souvenant de mon service comme page au Parlement de Québec, je m'exprimais en termes parlementaires mais avec un accent anglais qui faisait rire mes camarades. Par exemple, je disais: «Would my dishonorable friends from the Swine Country temporarily suspend this

²⁶⁷ Joseph Alphonse Couture, *Du Saint-Laurent au Rhin: Carnets de guerre, 1914-1918*. Édité et annoté par Mourad Djebabla-Brun, Québec, Septentrion, 2018, p. 56.

²⁶⁸ Il fait sans doute allusion au Règlement 17 adopté en 1912 par le gouvernement de l'Ontario. Celui-ci limitait l'usage du français comme langue d'enseignement et de communication dans les écoles bilingues des réseaux publics et séparés. Ce qui souleva la colère des Franco-Ontariens et des Québécois francophones et qui justifia pour plusieurs Canadiens français le refus de s'enrôler.

²⁶⁹ Oliva Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoire de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919*. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien, Outremont, Athéna éditions, 2016, p. 76-77.

diarrhea of stinking peas to permit us to light a cigarette?» Je leur aussi appris notre chant «Alouette». Bref, c'était la rigolade jusqu'au signal d'une charge à la bayonnette [sic]²⁷⁰.

Les francophones sont souvent sollicités lorsque les unités anglophones sont déployées en France et en Belgique. Ils sont particulièrement prisés lors de discussions et pourparlers avec la population locale. À plusieurs reprises, ils désamorcent des situations tendues. Le soldat Arthur Gibbons, du 1^{er} Bataillon (Ontario Regiment) raconte:

I am certain that most of the French people at that time thought the Canadians were just a little crazy. Anyhow, it seemed that way from the expressions of their faces whenever any of our boys approached them, and the few among us who could speak French were kept very busy interpreting, explaining things and straightening out any little difficulties which would arise between us and the French people²⁷¹.

D'autres font appel à des Canadiens francophones lorsque des discussions se corsent. Alors que les hommes de son groupe doivent loger chez l'habitant (*billeted*), une grande maison de pierre sur une ferme, le groupe de Ralph Watson, du 29^e Bataillon (Vancouver), doit négocier avec les propriétaires, des agriculteurs français. Malheureusement, les soldats canadiens ne parlent pas français et le propriétaire ne parle pas anglais. Malgré les gesticulations, personne n'arrive à se comprendre. Fort heureusement, un soldat canadien-français, qui passe près des lieux, est aussitôt sollicité à titre d'interprète²⁷².

Puisqu'il est bilingue et l'un des rares francophones du 15^e Bataillon (48th Highlanders of Canada), le soldat Adélar Paquet* servira d'interprète lorsque son bataillon marche à travers la Belgique. Il négociera avec les maires et les autorités municipales pour le

²⁷⁰ Collection privée de Stéphane Thibeault. Lettre d'Ernest Cinq-Mars à son frère Alonzo, du 11 août 1915. Retranscription de la lettre qu'il avait reçue de son neveu Paul Cinq-Mars.

²⁷¹ Arthur Gibbons, *A Guest of the Kaiser: The Plain Story of a Lucky Soldier*, Toronto, J.M. Dent & Sons Ltd., 1919, p. 30.

²⁷² R.A.L. [Ralph Watson], *Letters of a Canadian Stretcher Bearer, 1914-1917*. Ottawa, CEF Books, 2013 [1917], p. 124.

logement des troupes au cours du trajet vers l'occupation de l'Allemagne, peu après l'Armistice. Alors que son unité traverse Festubert, en France, causant quelques bris, une discussion très animée éclate entre le commandant de la 1st Canadian Heavy Battery, le major Cyrus F. Inches, et le maire de la commune. Ne réussissant pas à comprendre, Inches fait alors appel à l'un des rares soldats canadiens-français de sa batterie pour agir à titre d'interprète. Ce dernier réussit à dénouer l'impasse²⁷³.

Lorsque le capitaine George McKean, futur récipiendaire de la Croix de Victoria du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment), tente d'interroger deux prisonniers allemands blessés, il découvre qu'ils sont Alsaciens. On lui conseille de faire appel à l'un de ses subalternes canadiens-français²⁷⁴. Au printemps de 1919, alors qu'il combat sur le front septentrional de la Russie, l'artilleur Oliva Cinq-Mars* relate qu'un officier polonais de l'armée impériale russe se présente à l'improviste près des lignes canadiennes:

Le pauvre homme est tout trempé et il grelotte. Vite, le Lieutenant Edwards le fait déshabiller, mais il veut dire quelque chose; mais il ne parle pas un mot d'anglais et personne ne parle le polonais, c'est embêtant. Tout à coup quelqu'un dit que peut-être il comprenait le français; vite, on me fait entrer et le Major me dit de lui parler en français pour voir s'il me comprendrait. Je lui demande s'il parlait français. «Oui!» me dit-il, et me voilà interprète. J'ai fait mentir ceux qui prétendent que nous du Canada français, nous ne parlions qu'un «french patois». Il avait habité la France et même il avait fait ses études à Paris²⁷⁵.

Enfin, le camarade «frenchie» d'une unité anglophone est souvent fort populaire et très en demande au sein de son unité. Les officiers de l'unité du soldat Marc Gagnon* (25^e Bataillon, Nova Scotia Rifles) faisaient souvent appel à pour servir d'interprète, ce qui lui rapportait toujours «un verre ou deux de whisky»! Lorsque son unité était à l'arrière, en

²⁷³ Valerie Teed (dir.), *Uncle Cy's War: The First World War Letters of Major Cyrus F. Inches*, Fredericton, Goose Lane Editions et The New Brunswick Military Heritage Project, 2009, p. 75-76.

²⁷⁴ George Burdon McKean, *Scouting Thrills*, Londres, Oxford University Press, 1919, p. 206.

²⁷⁵ Oliva Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk, op. cit.*, p. 164.

repos, et qu'il avait la permission de visiter les communes avoisinantes, ses compagnons se bousculaient toujours pour l'accompagner. Gagnon était bien apprécié et bien reçu par les familles françaises qui l'invitaient à manger et à boire car ils pouvaient causer avec lui²⁷⁶. Nous avons également relevé plusieurs cas où le camarade servait d'interprète et de chaperon lors de fréquentations entre soldats canadiens anglophones et des jeunes Françaises²⁷⁷.

Conclusion de ce chapitre

Le 22^e Bataillon n'ayant pu accueillir tous les francophones du CEC dans ses rangs, la majorité des Canadiens français ont donc servi dans des unités de langue anglaise. Si certains n'y ont pas été bien accueillis, tel que James Losier*, d'autres si sont rapidement adaptés comme l'artilleur Oliva Cinq-Mars*. La création d'unités francophones dans les province du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et des provinces de l'Ouest est malheureusement survenue trop tardivement au cours de la guerre. Celles-ci n'ont pu remplir leurs effectifs visés car une grande partie des volontaires francophones s'étaient enrôlés plus tôt au sein d'unités locales. Malgré des tentatives de négociations avec ces unités, rares furent celles qui acceptèrent de se départir de leurs francophones.

²⁷⁶ Archives, Musée du Fort Saint-Jean, *Journal de Marc-Gagnon*, non daté.

²⁷⁷ Par exemple, Stuart Tompkins, alors officier au 31^e Bataillon (Alberta), fait état d'un Canadien français qui était «titillé à mort» pour servir d'interprète, surtout pour des discussions entre des soldats canadiens-anglais et de jeunes Françaises. Stuart Ramsay Tompkins, *A Canadian's Road to Russia: Letters from the Great War Decade*, Edmonton, University of Alberta Press, 1989, p. 73. Même s'il n'était pas Canadien français, Raymond Duval, fils d'immigrants jersiais vivant à Grand'Mère au Québec et parlant couramment le français (14^e Bataillon, Royal Montreal Regiment), raconte qu'il fut «sollicité» à deux reprises pour servir d'interprète entre des soldats du 10^e Bataillon de l'Ouest canadien et des Françaises. À deux reprises, Duval mentionne qu'il se fait tabasser par ces rudes soldats de l'Ouest car ces derniers, ne comprenant pas un mot de ce qu'il disait aux Françaises, croyaient qu'il en profitait pour tourner la discussion à son avantage personnel. Natalie A. Dyck (dir.), *The Diary and Memoir of Private Raymond Duval*, London, imprimé privé, 2009, p. 81.

Partie 2

TÉMOINS ET TÉMOIGNAGES

Chapitre 5

Les témoins canadiens-français

On fera plus tard la belle histoire des hauts faits du 22^{ième} avec des documents officiels, mais combien plus vraie et plus émouvante serait celle qu'on écrirait avec les lettres des soldats. Dans les camps, dans les tranchées, dans les hôpitaux, au jour le jour sur du papier de hasard, ils ont griffonné des bribes de leur vie de misères et de combats, leurs pensées intimes, ce qu'ils croyaient cacher et qu'ils dévoilent: leurs faiblesses et leurs héroïsmes toute leur âme, et c'est l'histoire des âmes qui est toujours la plus intéressante. Cependant, cette histoire-là, on l'ignorera presque toute.

Bientôt le soldat sera oublié: on ne gravera pas son nom au frontispice des monuments, on ne contera pas ses luttes dans les pages des gros livres et, demain, il ne restera plus que son numéro qui s'effacera peu à peu dans les vieux registres de matricules.

En campagne, il marche, il souffre, il se bat: il est frappé, il meurt et ce sont toujours les autres qui en ont toute la gloire: pourquoi? Parce que c'est ainsi, pauvre être: ne cherche pas le pourquoi des choses de la vie, prends ton lot, fait ta route et si tu succombes à mi-chemin, tombe en priant pour la France et tais-toi! Peut-être un jour, dans bien des années, quelque vaincu du sort comme toi sentira-t-il une pitié dans son cœur et donnera-t-il un souvenir à ta «mémoire». Mais faut-il attendre plus tard, faut-il laisser toutes ces âmes dans les catacombes de l'oubli quand elles ont métamorphosé l'essence de leurs pensées dans les lignes de l'écriture, dans des lettres? Non, car «les papiers des morts c'est encore un peu de leur vie», a dit quelqu'un, et ce reste de vie peut servir peut-être d'exemple et d'enseignement.

Recueillons donc les lettres de nos soldats avec des mains pieuses, lisons les avec des yeux humides, mais ne les laissons pas se perdre inutilement avec le temps comme des trésors que les avarès cachent et qu'on ne retrouve plus. Que d'autres les possèdent aussi! Elles éclaireront d'un peu de gloire les ombres de ces humbles héros qui moururent obscurément pour la patrie et qui, sans elles resteraient dans les limbes silencieuse de l'histoire.

Lucien Michaud²⁷⁸

En comparaison avec la France, les études et publications consacrées aux témoignages de combattants sont plutôt rares au Canada. En général, ces dernières couvrent l'expérience des combattants du Corps expéditionnaire canadien (CEC) dans leur ensemble et n'aborde que très rarement l'élément francophone en particulier. Pourquoi en est-il ainsi? Est-ce par

²⁷⁸ Lettre ouverte en hommage à son frère, le soldat Joseph Michaud du 22^e Bataillon (canadien-français), tué par mégarde au cours d'une mission de reconnaissance de nuit dans le no man's land, dans le secteur de Saint-Éloi en Belgique, pour laquelle il s'était porté volontaire le 15 juillet 1916.

manque d'intérêt ou en raison de la rareté des témoignages de combattants francophones? Ce chapitre expliquera d'abord les difficultés à trouver de telles sources. Il analysera par la suite le corpus des témoins et des témoignages que nous avons assemblé et étudié au cours de nos recherches ainsi que les raisons qui ont suscité le rejet d'autres. Enfin, nous analyserons également des témoins et des témoignages, anglo-canadiens et francophones, complémentaires à notre recherche.

5.1 Synthèses incomplètes

Au lendemain de ce long et coûteux conflit, il fallait faire oublier les horreurs de la guerre, glorifier cette participation et célébrer la victoire sur la tyrannie. Dans *Death So Noble*, consacré à la mémoire de la Première Guerre mondiale, l'historien Jonathan

Vance explique comment les politiciens, artistes et historiens canadiens, anglophones, ont façonné une version, voire un mythe positif, des événements de ce conflit à partir à la fois de faits réels, de désirs pris pour des réalités, de demi-vérités et de faussetés. Cette «mémoire» collective s'exprima par le biais de romans et de pièces de théâtre, du bronze et de la pierre, de réunions et de commémorations, de même que par la chanson et la publicité. Ce «mythe» de l'expérience de guerre devait être transmis à tous ceux qui n'avaient pas vécu l'horreur de la tranchée et du champ de bataille. Une certaine version de cette guerre devenait donc la propriété intellectuelle de tous les Canadiens et non plus uniquement celle des témoins et acteurs²⁷⁹. Fort heureusement, même durant la guerre, de nombreux anciens combattants qui «avaient vu et vécu» l'horreur de la guerre racontèrent leur expérience de guerre dans des livres ou des articles.

²⁷⁹ Jonathan Vance, *Death So Noble: Memory, Meaning, and the First World War*, Vancouver, UBC Press, 1997, p. 3. Cet ouvrage a été publié en français: *Mourir en héros: Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Outremont, Athéna éditions, 2006, 316 p.

Contrairement à la France où de nombreuses études spécialisées ont été produites (et continuent à paraître) à partir d'une importante quantité de témoignages écrits de combattants, publiés ou inédits, il n'existe au Canada que très peu de ce type de synthèses ou d'études spécialisées. Nous en avons retenu trois, produites par des historiens anglophones.

Dans *When Your Number's Up*, l'historien Desmond Morton a consulté et utilisé les lettres, journaux et Mémoires de soldats du Corps expéditionnaire canadien (CEC) pour expliquer ce qu'était l'expérience de la guerre pour un soldat ordinaire, depuis son enrôlement jusqu'à sa démobilisation²⁸⁰.

À l'origine, Morton désirait écrire un ouvrage sur les prisonniers de guerre canadiens de la Première Guerre mondiale²⁸¹. Au début des années 1990, par l'intermédiaire d'une revue pour anciens combattants, il fit un appel à tous les lecteurs afin de recueillir des témoignages d'anciens prisonniers de guerre. Il reçut très peu de réponses de ces derniers, mais il fut submergé de témoignages écrits provenant des anciens combattants ou de leurs descendants. Ces anciens combattants désiraient partager et faire connaître leur expérience de guerre. Un appel similaire, lancé un peu plus tard, connut également un grand succès²⁸².

Dans sa thèse, l'historien Maarten Gerritsen²⁸³ s'est intéressé au développement de l'identité du CEC à travers les témoignages écrits des soldats qui ont combattu au sein de

²⁸⁰ Desmond Morton, *When Your Number's up: the Canadian Soldier in the First World War* Toronto, Random House of Canada, 1993, 354 p. Une version française, avec une mise à jour bibliographique, a été publiée sous le titre de *Billet pour le front: Histoire sociale des volontaires canadiens, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2005, 344 p.

²⁸¹ Ce qui résultera en *Silent Battle: Canadian Prisoners of War in Germany, 1914-1919*, Toronto, Lester Publishing, 1992, 218 p.

²⁸² Correspondance entre Michel Litalien et Desmond Morton, 1^{er} mars 2011.

²⁸³ Maarten Gerritsen, *The Letters, Memoirs and Diaries of Canada's Great War Soldiers*, St. John's, thèse de doctorat en histoire, Memorial University, 2008, 313 p.

cette formation. Selon lui, les Canadiens se voyaient différents des Britanniques et des autres alliés. Ils ont ainsi contribué à façonner une identité bien distincte à cette formation combattante. Cette «identité» *post-bellum* aurait été basée davantage sur la «perception» que sur la «réalité», grandement teintée par les témoignages écrits des anciens combattants²⁸⁴.

Une troisième étude, plus récente et complémentaire, a été rédigée et publiée à partir de témoignages écrits de combattants. *The Secret History of Soldiers: How Canadians Survived the Great War*²⁸⁵, du prolifique historien Tim Cook, est une synthèse des nombreux articles thématiques qu'il a écrits au fil des années. Il examine le quotidien des combattants, mais surtout fait ressortir la façon et les moyens utilisés pour «tenir» et passer à travers les difficiles conditions de la guerre. Ayant analysé et étudié des milliers de lettres, de journaux et de Mémoires sur une période de 20 ans, Cook raconte par le biais de thématiques comment les combattants ont survécu moralement aux massacres incessants de la guerre des tranchées grâce au divertissement, à l'humour, au réconfort, au soulagement et à la distraction.

Solides et basés sur l'analyse et l'utilisation de centaines de témoignages écrits de soldats canadiens, la thèse de Gerritsen et les ouvrages de Morton et de Cook ont toutefois un défaut. Ils se basent presque uniquement sur des témoignages anglophones²⁸⁶.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. iii.

²⁸⁵ Tim Cook, *The Secret History of Soldiers: How Canadians Survived the Great War*, Toronto, Allen Lane, 2018, 472 p.

²⁸⁶ Dans *When Your Number's Up*, sur les quelque 160 dossiers consultés de combattants, Desmond Morton n'a consulté que 6 témoignages écrits par des Canadiens français. Il cite également le nom d'un autre témoin francophone, Victor Lacasse. Or, le témoignage de celui-ci est en fait une retranscription intégrale du témoignage publié de Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*. L'héritière de ce journal, qui en a fait don aux Archives, croyait qu'il s'agissait de l'œuvre de son père. Dans l'introduction de *Billet pour le front*, Morton déplore que son appel aux témoignages d'anciens combattants n'ait guère eu d'écho chez les francophones du Canada. Il faut dire que la revue pour les anciens combattants, *Légion*,

L'expérience de la guerre vécue par les soldats canadiens-français semble avoir été laissée de côté, comme si elle n'avait jamais existé ou qu'elle avait été complètement identique à celle vécue par les combattants anglophones²⁸⁷.

5.2 Rareté des témoignages en français

Au Canada anglais, les témoignages écrits sont riches, abondants et surtout accessibles. On les retrouve notamment à Bibliothèque et Archives Canada, au Musée canadien de la Guerre, dans les archives provinciales et municipales, dans les musées régimentaires, les associations de vétérans et également au sein des archives de société d'histoire. L'intérêt des anglophones pour cette littérature s'est manifesté dès le début de la guerre. Plusieurs ouvrages publiés devinrent rapidement des best-sellers, tirés à des dizaines de milliers d'exemplaires. Dans son impressionnante et exhaustive bibliographie des témoignages canadiens publiés de la Première Guerre mondiale, le professeur Brian Tennyson de la Cape Breton University a recensé plus de 1885 témoignages. De ce nombre, seulement 23 sont reliés à des soldats francophones²⁸⁸. Depuis, de nouveaux témoignages ont été découverts et publiés. D'anciens témoignages épuisés, devenus des classiques rares et introuvables, ont également été réédités²⁸⁹.

n'avait pas cru bon de traduire son texte. Sur les 500 témoins cités dans son ouvrage *The Secret History of Soldiers*, Cook n'a utilisé que quatre témoignages de Canadiens français dont deux avaient été traduits en anglais. Quant à Gerritsen, il cite cinq témoins canadiens-français.

²⁸⁷ Gerritsen est très conscient que la rareté des sources canadiennes-françaises ne lui permet pas d'arriver à une véritable compréhension et représentation pan-nationale de son sujet. Maarten Gerritsen, *op. cit.*, p. 28. Lorsqu'il parle de «Canadiens français», Gerritsen se réfère uniquement aux natifs du Québec.

²⁸⁸ Brian Douglas Tennyson, *The Canadian Experience of the Great War: A Guide to Memoirs*, Toronto, Scarecrow Press Inc., 2013, p. XXIII. Tennyson en avait oublié quelques-uns, dont notamment *Écrire sa guerre* et le témoignage de Georges-Ulric Francœur, *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 132, publié pendant ses recherches.

²⁸⁹ La réédition de témoignages écrits en anglais, libres de droits d'auteur, a augmenté depuis plusieurs années. Ces ouvrages sont souvent publiés par de petites maisons d'édition ou à compte d'auteur (*vanity press*).

Comment expliquer cette rareté des témoignages francophones? D'emblée, le nombre moins élevé de soldats francophones en est une première explication. La difficulté de bien décrire sa guerre pourrait être un autre élément de réponse. Comment s'y prendre pour transmettre à ses proches ses émotions, les pénibles conditions de vie ou l'intense quotidien d'une guerre à des milliers de kilomètres du Canada? Comment exprimer l'inexprimable? Le faible taux de scolarité du Canadien moyen d'alors, par exemple, est sans doute à l'origine de cette difficulté à bien exprimer son expérience personnelle.

Pourtant, malgré la «rareté» de témoignages en français, nous avons découvert, rassemblé et analysé les témoignages de 60 individus (tableau 10). Nous avons également consulté et utilisé au besoin les témoignages écrits de 36 autres Canadiens français (tableau 13) ainsi que ceux de 43 anglophones (tableau 14) en lien avec l'étude de notre sujet. Nous les analyserons plus en détail vers la fin de ce chapitre.

Dans les témoignages assemblés et analysés, la notion de l'inexprimable revient souvent. Le soldat préfère conserver ses récits en mémoire jusqu'à son retour au foyer afin de mieux les exprimer. Par exemple, le chauffeur d'artillerie Napoléon Gagné* écrit à son épouse qu'il aimerait lui écrire tellement de choses, mais qu'il n'est pas capable de le faire²⁹⁰. Honoré-Édouard Légaré*, officier-mitrailleur au 22^e Bataillon en 1916, qui savait pourtant fort bien s'exprimer par écrit, avouait lui aussi être incapable d'y arriver:

Je ne peux pas te parler de la guerre, car je n'ai pas de mots appropriés qui pourraient te faire comprendre. J'aime mieux attendre d'être de retour pour tout vous conter en gesticulant. Je vous ferai mieux comprendre. La seule chose que je puis vous dire c'est que c'est terrible, incroyable²⁹¹...

²⁹⁰ Lucie Gagné, *Les Canadiens à l'assaut: Journal de la 13^e Batterie, 1914-1918*, Ottawa, CEF Books, 2008, p. 45. Lettre du 12 janvier 1917.

²⁹¹ Archives familiales d'Édouard Légaré, *Lettre d'Honoré-Édouard Légaré à son frère*, du 17 novembre 1915.

La difficulté de trouver ces témoignages écrits relève peut-être aussi du soldat lui-même ou de ses correspondants. Était-il courant de jeter ou de détruire les lettres que l'on avait reçues aussitôt qu'elles étaient lues? C'est du moins ce que faisait le sergent Roch Labelle* du 22^e Bataillon après avoir lu celles de ses proches et de ses camarades. Les soldats de première ligne étant en continuel déplacements et devant constamment transporter leurs lourds et encombrants effets personnels, il était difficile de conserver toutes les correspondances²⁹².

Enfin, nous croyons que la rareté de ces témoignages écrits pourrait aussi s'expliquer par la valeur personnelle et confidentielle que les familles canadiennes-françaises catholiques accordaient à ces lettres. Plusieurs descendants de combattants de la Première Guerre mondiale que nous avons rencontrés ont affirmé que leur aïeul avait bien écrit à sa famille, que des lettres avaient bien survécu à la guerre, mais que ces précieux documents avaient été jetés ou brûlés par la veuve ou la famille après le décès de l'ancien combattant. Ces échanges épistolaires étaient considérés trop personnels ou sans intérêt pour quiconque.

D'autres descendants furent plus chanceux. Plusieurs témoignages, que l'on croyait disparus à jamais ou inexistant, furent retrouvés des années après le décès du témoin, tout à fait par hasard. Près de 70 ans après le décès d'Albert Pelletier*, sergent-major ambulancier, ses descendants découvrirent son carnet de guerre dissimulé sous le plancher, dans une boîte, lors de la rénovation de la résidence ancestrale²⁹³. Un leg à la postérité. En 2006, les enfants du fantassin Arthur Giguère* (14^e Bataillon) découvrirent dans une vieille malle oubliée au grenier de la maison familiale une grande quantité de lettres ainsi que des

²⁹² Suzanne Gouin-Boudreau, *Letters from WW I and WW II: The Boys of Sandy Hill*, Ottawa, 2004, inédit, p. 19. Lettre datée du 12 février 1916.

²⁹³ Entretien avec Bruno Pelletier, arrière-petit-fils d'Albert, 28 juillet 2011.

photographies de leur père, prisonnier de guerre en Allemagne de 1915 à 1918. Ils ne connaissaient alors que très peu de choses de cet homme qui, traumatisé jusqu'à la fin de sa vie par ses dures années de détention en Allemagne, n'avait jamais raconté sa guerre à ses enfants²⁹⁴. Quant aux enfants du sergent-major Napoléon Marion*, du 22^e Bataillon, ils avaient pourtant les lettres léguées par leur père en leur possession, mais n'avaient jamais osé les lire. Ils craignaient de découvrir un côté inconnu, voire sombre, de leur père²⁹⁵.

Quant à ces rares témoignages qui ont survécu, leur publication s'est révélée particulièrement ardue au Québec durant et après les années de guerre. Cela s'explique d'abord par la sévérité de la censure de guerre imposée par l'État fédéral. Le censeur en chef de la presse, Ernest Chambers²⁹⁶, avait le pouvoir de censurer tout écrit qui osait critiquer la politique militaire, prôner la désaffection, aider l'ennemi ou qui pouvait mettre en péril le succès des opérations de guerre. La presse fut surveillée de près et certains journaux furent même interdits de publication²⁹⁷. Au front, le contrôle de l'information se fit à même les lettres écrites par les soldats qui devaient d'abord être lues par leurs officiers. Ces derniers en jugeaient le contenu et décidaient de supprimer les détails ou les passages jugés inappropriés. Les mots non acceptables étaient brûlés à l'aide d'une cigarette, raturés ou découpés. Lorsqu'une lettre un peu trop bavarde était interceptée, elle était alors confisquée et son auteur puni²⁹⁸. Natif de Saint-Pierre et Miquelon et membre du Corps

²⁹⁴ Correspondance avec Jean-Claude Giguère, fils d'Arthur, 21 novembre 2006.

²⁹⁵ Entretien avec Normand Marion, petit-fils de Napoléon, 11 novembre 2008.

²⁹⁶ Ernest John Chambers (1862-1925), était officier de milice, journaliste, auteur et fonctionnaire.

²⁹⁷ À ce sujet, voir Jeffery Keshen, *Propaganda and Censorship During Canada's Great War*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996, 333 p.

²⁹⁸ Sur la censure des lettres, voir le chapitre «Hidden Truths: Letters and Diaries from Canadian Soldiers» dans Jeff Keshen, *Propaganda and Censorship During Canada's Great War*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996, p. 153-185.

forestier canadien, le sergent Joseph-Yves Pomet est puni d'une sentence de 60 jours de *Field Punishment No. 1*²⁹⁹ pour avoir posté une lettre par le biais de la poste française afin d'éviter la censure canadienne³⁰⁰. Rare francophone d'une unité de langue anglaise, l'Acadien Joseph-Ulric LeBlanc* devait rédiger toutes sa correspondance en anglais, car la plupart des officiers qui devaient lire les lettres des subalternes, et appliquer la censure au besoin, ne comprenaient pas le français. Quelques lettres rédigées en français lui furent retournées par ses supérieurs³⁰¹. Quant aux officiers, il semblerait qu'ils aient pu jouir d'une plus grande liberté que leurs subalternes puisque nombre de lettres échappèrent à cette sévère censure. Quant aux carnets et aux journaux intimes, il fallait être discret afin ne pas se les faire confisquer.

Au pays, pour que le témoignage d'un combattant revenu du front soit publiable, il devait être positif et exempt de descriptions des horreurs de la guerre pour obtenir l'aval de la censure de l'État. Les lecteurs ne purent donc connaître véritablement les dures réalités de la guerre³⁰². Plusieurs Canadiens anglais choisirent de publier leurs expériences de la

²⁹⁹ Également connu en français sous le nom de «peine du piquet», le Field Punishment No. 1 (FP No. 1) était la punition la plus lourde avant l'emprisonnement avec travaux forcés, et bien sûr l'exécution. Elle était certainement la plus humiliante de toutes. Le coupable avait pieds et mains liés et attaché à un objet fixe (un poteau, une clôture ou une roue) pendant plusieurs heures, pendant plusieurs jours. Habituellement, cette peine dépassait rarement 28 jours. (Voir annexe G)

³⁰⁰ BAC, RG150, versement 1992-93/166, boîte 7894-40: *Dossier personnel du CEC* du matricule 889158 Pomet, Jean-Yves.

³⁰¹ Claude Léger, «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», *Sur l'Empremier: La gazette de la Société historique de la Mer Rouge*, vol. 5, n° 4 (2004), p. 70.

³⁰² C'est le cas par exemple du lieutenant-colonel John Allister (Jack) Currie, député fédéral conservateur et grand ami du ministre de la Défense Sam Hughes. Au cours de la seconde bataille d'Ypres (22 avril-25 mai 1915), dans le feu de l'action, Currie abandonna son bataillon, s'enivra et se réfugia dans un quartier général de l'arrière. Chassé du lieu, il reçut l'ordre de retourner à son unité, ce qu'il refusa de faire. Il fut arrêté quelques jours plus tard, à Boulogne, par la police militaire britannique. Convoqué par son commandant de division, Currie tentera de se justifier. Plutôt que d'être destitué, il fut promu colonel puis renvoyé au Canada où il fut accueilli en héros. Il reprit peu après son siège à la Chambre des Communes. En 1916, il publia ses Mémoires de guerre où il se donna un bon rôle et encensa ses hommes. Il ne fit aucune mention de l'incident. John Allister Currie, *The Red Watch: With the First Canadian Division in Flanders*, Toronto, McClelland, Goodchild & Stewart, 1916, 308 p.

guerre à l'extérieur du pays par des maisons d'édition américaines ou britanniques. Environ 80 témoignages canadiens furent publiés entre 1915 et 1919, au pays ou à l'étranger. De ce nombre, un seul témoignage d'un francophone parut (en anglais), celui du Franco-Américain Roméo Houle*, publié dans *The New York Times* en 1916³⁰³. Publié dans son pays d'origine, donc non soumis à la censure canadienne, Houle a pu décrire ce qu'il avait vu et vécu sans trop de retenu, mais avec un peu de sensationnalisme. Son récit fut peu après repris par de nombreux journaux à travers les États-Unis³⁰⁴.

Enfin, publier son témoignage de guerre devint presque impossible dans le Québec d'après-guerre meurtri par l'épisode traumatisant de la conscription. En 1919, Léonce Plante, officier du 22^e Bataillon récemment revenu d'Europe, s'inquiétait déjà du silence de ses frères d'armes³⁰⁵:

La plupart des soldats de retour du front, sont, paraît-il, très réticents à raconter leur vie là-bas. Et l'on se demande pourquoi? Le public toujours curieux, toujours anxieux de savoir, a cru par moments que nous étions sous le secret, enfin que nous ne devons *pas parler*³⁰⁶...

Les publications de témoignages de combattants canadiens-français se sont donc raréfiées. Ceux qui ont publié au lendemain de la guerre ont tenté de convaincre leurs concitoyens restés au pays qu'il ne fallait pas oublier les sacrifices de leurs camarades, un véritable

³⁰³ «American Barber's Grim War Story: Trench Horrors Graphically Portrayed by Romeo Houle, Who Exchange Hair Cutting for Fighting), *The New York Times* (Magazine Section), 4 juin 1916, p. 1-3. La suite fut publiée dans l'édition du 11 juin suivant.

³⁰⁴ Ce témoignage sera repris intégralement dans *True Stories of the Great War: Tales of Adventure, Heroic Deeds, Exploits Told by the Soldiers, Officers, Nurses, Diplomats, Eye Witnesses. Vol. IV*, New York, Review of Reviews Company, 1917, p. 148-173. Ce recueil de témoignages d'Américains ayant combattu avant l'entrée en guerre des États-Unis était destiné à mousser l'intérêt et le recrutement des citoyens du pays.

³⁰⁵ Nous avons trouvé quelques mentions de conférences données par Robert Louis Calder, officier canadien-français revenu du front. Toutefois, ses conférences, destinées au grand public, étaient plutôt à saveur politique car Calder, et quelques autres anciens combattants, désiraient tenter sa chance aux élections provinciales de 1923. Calder et ses camarades combattants furent défaits. Robert Louis Calder, «Les nôtres et la guerre», *La Patrie*, 7 décembre 1920, p. 11.

³⁰⁶ Léonce Plante, «Quelques souvenirs du front», *Essais sur la Politique, l'Histoire et les Arts, première série*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1920, p. 73. Italiques dans l'original.

plaidoyer³⁰⁷. Même durant la guerre, plusieurs combattants s'inquiétaient déjà d'un tel oubli. Georges-Ulric Francœur écrivait:

Je ne sais si jamais on pourra faire l'historique de tous les hauts faits individuels. Combien resteront ignorés, combien de morts sans histoire! Peut-on songer sans frémir à cette atroce guerre, sans des bombardements que l'imagination des romanciers n'avait pu concevoir, pas plus que les avaient prévu les théoriciens de la guerre moderne? Qui aurait pu croire que les nerfs et les cœurs résisteraient à pareilles épreuves³⁰⁸?

Nous n'avons recensé que sept témoignages publiés dans l'entre-deux-guerres, dont deux romans de combattant³⁰⁹.

Ce «silence» des combattants laissera la porte ouverte à ceux qui n'avaient jamais connu la tranchée et dont les œuvres romanesques seront empreintes des valeurs de la société canadienne-française d'alors³¹⁰. La participation est saluée, parfois encensée, mais aussi dénoncée. En général, à l'exception d'un seul ouvrage³¹¹, la publication de la parole combattante ne connaîtra guère de succès au Canada français³¹².

³⁰⁷ Mourad Djebabla-Brun, *Se souvenir de la Grande Guerre: La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, Montréal, vlb éditeur, 2004, p. 77.

³⁰⁸ Georges-Ulric Francœur, *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 204. Note du 31 janvier 1916.

³⁰⁹ Claudius Corneloup, *La Coccinelle du 22^e*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1934, 237 p. En 1938, Corneloup écrira un autre roman inédit de guerre intitulé *Sous la Croix de Vimy*. Ce dernier fut publié en feuilleton dans un quotidien montréalais.

³¹⁰ Pour en connaître davantage sur ces romans de guerre publiés au Québec après la guerre, voir Mourad Djebabla-Brun, *Se souvenir de la Grande Guerre: La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, Montréal, vlb éditeur, 2004, p. 80-84.

³¹¹ Arthur J. Lapointe, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat (1916-1919)*, Saint-Ulric, imprimé privé, 1919, 109 p. Ce témoignage connaîtra une seconde édition en 1919 et une troisième en 1944. Il sera même traduit et publié en anglais: Arthur Joseph Lapointe, *Soldier of Quebec*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1931, 116 p.

³¹² Le peu d'intérêt pour les témoignages des combattants de la Première Guerre mondiale perdurera encore longtemps au Québec. Dans la préface qu'il signe, le fils du combattant Paul Avila Berthiaume raconte qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, son père avait terminé la rédaction et dactylographié son récit à partir de carnets de bord qu'il avait ramenés en 1919. Envoyé à une maison d'édition, l'éditeur lui retourna son tapuscrit en lui répondant que cette guerre n'était plus d'actualité. Paul Avila et Laurent Berthiaume, *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, p. 9-10.

Le peu de témoignages disponibles a rendu difficile le travail des historiens francophones de la Première Guerre mondiale. En 1986, dans *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919*, l'historien Jean-Pierre Gagnon déplorait que, compte tenu du petit nombre de témoignages, certains traits des conditions de vie des soldats du 22^e Bataillon resteraient dans l'ombre et seraient moins précis³¹³. Il n'avait alors disposé que des témoignages d'Arthur-Joseph Lapointe*, de Claudius Corneloup*, de Joseph Chaballe^{314*} et de Thomas-Louis Tremblay*, le journal de ce dernier étant alors inédit³¹⁵. Sa recherche ayant débuté au début des années 1980, Gagnon eut la chance de rencontrer et de recueillir les témoignages de quelques anciens combattants du 22^e Bataillon. Malheureusement, le contenu de ces entrevues est pauvre, car ces anciens combattants, des octogénaires et nonagénaires, étaient pour la plupart des hommes de peu de mots³¹⁶.

En 2007, l'Office national du film du Canada désirait réaliser un documentaire sur la Première Guerre mondiale où des témoignages écrits de soldats canadiens-français complèteraient des extraits de films tournés pendant la guerre et retrouvés plus tôt et restaurés³¹⁷. Le réalisateur, Claude Guilmain, s'était d'abord adressé à Bibliothèque et Archives Canada ainsi qu'au Musée canadien de la Guerre. Il demanda à consulter des correspondances de guerre en français. On lui répondit que de tels documents étaient rares

³¹³ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 255.

³¹⁴ Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Les Éditions Chantecler, 1952, 415 p. Voir aussi Georges Guimond, «L'Histoire du Régiment», *L'Amicale du 22^e*, vol. XII, n° 10, février 1959, p. 1.

³¹⁵ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918 : Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*, Outremont, Athéna éditions, 2006, 329 p. Son manuscrit était intitulé *Journal dédié à ma mère*.

³¹⁶ DHH, 98/18: *Fonds Jean-Pierre-Gagnon*.

³¹⁷ Claude Guilmain, *Entre les lignes*, Canada, documentaire, Office national du film, 2008, 33 minutes, 51 secondes. À l'origine, ce documentaire ne devait se baser que sur des témoignages écrits en français. En cours de route, en raison de la rareté de témoignages francophones, on décida d'y intégrer des témoignages canadiens-anglais.

voire inexistant car, selon les archivistes, la plupart des soldats canadiens-français étant illettrés, ils n'écrivaient tout simplement pas³¹⁸.

Il est vrai que le niveau de scolarité du Canadien français moyen de 1914, surtout issu du milieu rural ou populaire, était moins élevé que celui du Québécois d'aujourd'hui³¹⁹. À la fin de la Première Guerre mondiale, le Québec était la seule province du Canada où la fréquentation scolaire n'était pas obligatoire. En général, les enfants issus de milieux populaires fréquentaient quand même l'école, mais la plupart la quittaient vers l'âge de 10 ou 11 ans. Le Québec se dotera d'une *Loi concernant la fréquentation scolaire obligatoire* en 1943³²⁰.

Et, bien sûr, il y avait des illettrés. Ce constat, Olivar Asselin* le fera au moment de l'arrivée de nouveaux conscrits affectés à sa compagnie du 87^e Bataillon et le déplorera³²¹. Doit-on alors conclure qu'un agriculteur de la région du Bas-Saint-Laurent écrivait moins qu'un fermier de la Saskatchewan ou qu'un ouvrier montréalais le faisait moins que son homologue torontois³²²?

Si la scolarité du soldat francophone pouvait être sommaire, on ne peut en conclure qu'il n'écrivait pas à ses proches! Le combattant canadien-français avait autant besoin de se confier à sa famille et à ses proches que son homologue canadien-anglais. En principe, on

³¹⁸ Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 20. Information tirée d'une entrevue avec Claude Guilmain.

³¹⁹ Selon les données de Statistiques Canada pour le recensement canadien de 2021, 83,8% des Québécois ont atteint le niveau des études secondaires et 25,5%, un baccalauréat universitaire, une maîtrise ou un doctorat.

³²⁰ Andrée Dufour, *Histoire de l'éducation au Québec*, Montréal, Boréal, 1997, p. 75

³²¹ Archives de la ville de Montréal, BM55 – *Fonds Olivar-Asselin*: Lettre à Madeleine Huguenin du 20 décembre 1917.

³²² Dans le chapitre «Profil statistique du Corps expéditionnaire canadien», Desmond Morton écrit que les soldats écrivains et chroniqueurs étaient plutôt atypiques au sein du CEC (anglophones comme francophones), car rares étaient ceux qui avaient fréquenté l'école au-delà de la 6^e année du primaire. Desmond Morton, *Billet pour le front...*, op. cit., p. 311.

peut présumer sans l'ombre d'un doute que tous les soldats francophones ont écrit à leur famille, de façon régulière³²³. Il en est de même pour les illettrés. Ils faisaient alors appel à des camarades. Alors qu'il est au front, Pierre van Paassen, immigrant néerlandais du CEC maîtrisant plusieurs langues dont le français, raconte que son compagnon d'armes, un Acadien illettré, lui demandait de rédiger des lettres qu'il lui dictait pour sa femme. Celui-ci ne prodiguait à son épouse que des conseils en agriculture. Van Paassen lui fit alors remarquer qu'il devrait peut-être lui démontrer un peu plus d'affection en y ajoutant un peu plus de fleurs, de passion. L'Acadien acquiesça à sa suggestion et les mots doux eurent un véritable impact puisque, en retour, le camarade acadien commença à recevoir des lettres plus amoureuses. Un peu plus tard, il apprendra que l'épouse aussi était illettrée. En réalité, le Hollandais francophile entretenait cette rivalité de *terminologie d'amour*³²⁴ épistolaire avec le curé du village, qui lisait et écrivait les lettres pour l'épouse³²⁵.

Enfin, la Seconde Guerre mondiale, la guerre froide mais aussi la montée du nationalisme québécois à partir des années 1960 ont occulté l'intérêt du public pour la Première Guerre mondiale. À l'exception de la réédition de l'ouvrage d'Arthur-Joseph Lapointe en 1944, il faudra attendre les années 1980 avant d'en voir apparaître un autre, celui de François Bouchard, paru dans une revue de société historique à faible tirage et ciblant un lectorat précis³²⁶. À partir de 2006, une maison d'édition québécoise va enfin s'intéresser à la

³²³ Nous avons souvent consulté des lettres écrites «au son» par des témoins ayant reçu une éducation plutôt sommaire. Souvent, il faut lire ces lettres à haute voix. Toutefois, malgré cette scolarité sommaire, l'un des témoins étudiés, Joseph Michaud, autodidacte, savait fort bien s'exprimer par écrit.

³²⁴ En français dans le texte d'origine.

³²⁵ Pierre Van Paassen, *Days of Our Years*, New York, Hillman-Curl Inc., 1939, p. 65.

³²⁶ Paul-Émile Olivier (dir.), *Mémoires de Monsieur François Bouchard et de ses compagnons d'armes, vétérans de la Guerre 1914-1918*, Saint-Nicolas, Société historique de Saint-Nicolas et de Bernières, 1984, 60 p. Il y eut quelques exceptions. En 1952, était lancé à titre posthume l'ouvrage de Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, 415 p. D'autres ouvrages publiés quelques années auparavant contiennent quelques extraits de témoignages inédits (lettres), mais il s'agit plutôt de biographies ou d'ouvrages généraux. Au cours des années 1950, quelques

publication de témoignages inédits, écrits en français³²⁷. L'avènement du centenaire de la Première Guerre mondiale suscitera un certain intérêt pour le témoignage d'anciens combattants canadiens-français, mais l'édition de nouveaux ouvrages restera infime en comparaison des publications au Canada anglais.

5.3 Analyse du corpus francophone sélectionné

5.3.1 La recherche de sources

Nous ne pouvions baser uniquement cette étude sur les témoignages publiés puisque, nous venons de le voir, ils sont peu abondants. Afin de constituer un corpus, nous avons tenté de trouver et de rassembler lettres, carnets et journaux inédits. Ces précieux témoignages ont été découverts à Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa), mais surtout dans les archives des musées régimentaires appartenant à la Défense nationale et dans les fonds d'archives de sociétés historiques régionales. Des rencontres avec des descendants d'anciens combattants, des collectionneurs et des férus d'histoire de la Première Guerre mondiale nous ont permis de découvrir de nombreuses perles rares. Une partie de ce corpus (51 témoins) avait été assemblée pour la rédaction d'*Écrire sa guerre*, en 2011. Cependant, les témoignages utilisés, partiellement, étaient regroupés sous des thématiques ou des sujets, et intégrés de façon linéaire au sein d'une chronologie, sans qu'ils ne soient interprétés ou confrontés.

Cette publication nous a permis de découvrir de nouveaux témoignages inédits grâce à l'intérêt qu'ont démontré quelques médias en faisant découvrir au grand public les témoins

anciens combattants du 22^e Bataillon ont aussi publié des bribes de leurs souvenirs dans la revue *La Citadelle*, organe du Royal 22^e Régiment.

³²⁷ Le premier témoignage publié est celui du major-général Thomas-Louis Tremblay, qui avait commandé le 22^e Bataillon lors de la Première Guerre mondiale: *Journal de guerre...*, *op. cit.* À ce jour, Athéna éditions a publié quatre ouvrages consacrés aux témoignages de cette guerre.

et les témoignages québécois lors de l'avènement du centenaire de la Première Guerre mondiale et de la naissance du Royal 22^e Régiment, successeur du 22^e Bataillon (canadien-français)³²⁸. Au cours des quatre années de commémoration du centenaire de la Grande Guerre, cinq témoignages de combattants canadiens-français ont été publiés³²⁹ et plusieurs archives muséales ou de sociétés d'histoire ont fait l'acquisition de témoignages écrits³³⁰. La publication de *The Canadian Experience of the Great War: A Guide to Memoirs*, de Brian Tennyson, a permis de découvrir plusieurs témoignages qui nous avaient échappé³³¹. Enfin, la découverte et l'achat de manuscrits inédits sur des sites de vente en ligne ou lors de salons de collectionneurs ont contribué à enrichir ce corpus. Les témoignages écrits en français existent donc bel et bien, en quantité et en qualité³³². Et il reste sans doute encore plusieurs inédits³³³.

³²⁸ Notamment *14-18: La Grande Guerre des Canadiens*, un documentaire radiodiffusé en 5 épisodes d'une heure sur les ondes de la Société Radio-Canada en 2014, réalisation de Lynda Baril. Un appel à tous, lancé sur les ondes plusieurs mois plus tôt, afin de recueillir des témoignages écrits inédits, avait porté fruits.

³²⁹ Ceux de Paul-Avila Berthiaume (2014), des frères d'origine helvétique Biéler (2014), d'Ernest Bouvrette (2016), d'Oliva Cinq-Mars (2017) et d'Alphonse Couture (2018). Les témoignages de Bouvrette et de Cinq-Mars furent découverts lors du documentaire radiodiffusé *14-18: La Grande Guerre des Canadiens*. La publication des Mémoires de Cinq-Mars a été réalisée dans le cadre de cette thèse. Quant au témoignage de Couture, il avait été publié en partie.

³³⁰ Notamment le Musée du Royal 22^e Régiment, de Québec, qui continue à recevoir des Mémoires et des correspondances de soldats de cette unité (22^e Bataillon) offerts par leurs descendants.

³³¹ Notamment ceux de Roméo Houle (1917), René de la Bruère-Girouard (1936) et Théodore Dugas (1992). Nous avons pu aussi découvrir l'existence d'autres témoignages, partiels et intéressants, publiés dans des revues de société historiques acadiennes.

³³² Dans son *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Joseph Chaballe mentionne qu'il s'est appuyé sur les journaux personnels de ses frères d'arme Bernard Languedoc, Joseph Anthony Filiatrault et Ernest Joseph Streun. Charles-Marie Boissonneault cite également des témoignages (écrits) du colonel Frédéric-Mondelet Gaudet et du soldat Émile Saint-Louis, tous deux du 22^e Bataillon, dans son *Histoire politico-militaire des Canadiens-Français (sic)*. Enfin, dans son *Histoire de la Province de Québec*, Robert Rumilly affirme avoir utilisé le journal du major Léo Pariseau, officier et chirurgien à l'Hôpital général canadien n° 8 (canadien-français). Nous n'avons retrouvé aucun de ces précieux documents.

³³³ Nous avons discuté avec trois héritiers ou propriétaires de témoignages écrits, mais ces derniers n'ont pas voulu les rendre accessibles. En août 2021, le Musée du Bas-Saint-Laurent, à Rivière-du-Loup, a découvert dans ses réserves une vieille boîte contenant les Mémoires ainsi que des centaines de lettres inédites d'un officier combattant de la Première Guerre mondiale. Ces témoignages ne sont pas encore catalogués et intégrés officiellement à la collection, et inaccessibles au chercheur.

Nous avons réuni les témoignages écrits de 45 individus supplémentaires à ceux que nous avons utilisés lors de la rédaction d'*Écrire sa guerre*.

5.3.2 Limites

Dans ce processus de sélection des témoignages, nous avons rejeté les petits carnets, car ces témoignages sont trop souvent succincts ou en style télégraphique. À part quelques exceptions, nous n'avons pas retenu les lettres publiées dans les journaux pendant la guerre car, en raison de la vigoureuse censure, une grande partie d'entre elles, souvent rédigées par des journalistes engagés volontaires et publiées sous forme de «reportages», étaient écrites dans un style plutôt épique ou épuré semant parfois le doute. Elles furent sans doute remaniées par les rédactions dans le but de mousser le recrutement et l'effort de guerre du Canada français.

Nous n'avons pas retenu, entre autres, *Histoire et poésies de la Grande Guerre, écrites dans les tranchées mêmes* (1919), du Franco-Américain Adélard Audette, ancien du 22^e Bataillon, et *Souvenirs de Guerre* (1920), du lieutenant-colonel Henri Chassé* qui, malgré le titre, n'est qu'un discours relatant l'expérience générale du 22^e Bataillon. Nous avons lu, mais non retenu, trois romans écrits par des combattants³³⁴, car les faits décrits par les auteurs ne pouvaient être confirmés. Les témoignages publiés de cinq Français qui, bien que résidant au Canada à la veille de la guerre, ne font pas partie de ce corpus, car ils ont choisi de répondre à l'appel de la France et non de servir sous l'uniforme canadien³³⁵.

³³⁴ Ceux de Claudius Corneloup, *La Coccinelle du 22^e*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1934, 237 p. et *Sous la Croix de Vimy* (non daté) dont le manuscrit est conservé au Centre canadien pour la Grande Guerre de Montréal. Celui de Georges LaMothe, *Une patrouille*, inédit, 1921, 30 p., est un roman autobiographique conservé aux archives du Musée du Royal 22^e Régiment à Québec.

³³⁵ Marcel de Verneuil, *Croquis de guerre, 1915-1917*, Montréal, Éditions de la Revue moderne, 1921, 84 p.; Jean Flahault, *Par mon hublot: Reflets du temps héroïque, 1914-1918*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1931, 185 p.; et Claude De Moissac *et al.*, *Lettres des tranchées: correspondance de guerre de Lucien*,

Enfin, nous n'avons pas retenu les témoignages oraux et retranscrits de Willie René Lindsay, Léo Lasner, Paul-Émile Bélanger, Georges-Ulric Francœur, Fernand Bourboing et Léo Patenaude, tous des vétérans du 22^e Bataillon obtenus lors d'entrevues pour le documentaire *In Flanders Fields*, tourné en 1964, dans le cadre du 50^e anniversaire de la Première Guerre mondiale. Ces entrevues étaient d'abord et avant tout dirigées et furent même raccourcies de quelques passages par le réalisateur. Qui plus est, les entrevues des témoins canadiens-français sont en anglais³³⁶.

5.3.3 Les témoins

Nous nous sommes intéressés aux témoignages de 60 individus, dont on peut retrouver les biographies et les analyses des témoignages dans un inventaire raisonné des témoins, en annexe. Comme ces témoignages ne représentent qu'une infime partie du nombre total de combattants canadiens-français, ils ne peuvent représenter l'ensemble des francophones du CEC. Tous les témoignages étudiés n'ont pas le calibre littéraire des témoins et écrivains français tels que Maurice Genevoix³³⁷ ou Roland Dorgelès³³⁸, ni la richesse des carnets d'un Louis Barthas ou de l'Alsacien Dominique Richert³³⁹. Celui du Franco-Canadien Claudius Corneloup^{*340} n'est pas tout à fait son journal personnel, mais plutôt un récit de la vie et des faits d'armes du 22^e Bataillon. Corneloup y est aussi allé de ses observations

Eugène et Aimé Kern, trois frères manitobains, soldats de l'armée française durant la Première Guerre mondiale, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2007, 238 p.

³³⁶ Teresa Iacobelli, «“A Participant's History?”: The Canadian Broadcasting Corporation and the Manipulation of Oral History», *The Oral History Review*, vol. 38, n° 2, 2011, p. 331-348.

³³⁷ Notamment *Ceux de 14*, Paris, Éditions G. Durassié & Cie, 1949, 622 p.

³³⁸ Notamment *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1919, 344 p.

³³⁹ Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, François Maspero, 1978, 555 p. et Dominique Richert, *Cahiers d'un survivant: Un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Strasbourg, Éditions La Nuée Bleue, 1994, 284 p.

³⁴⁰ Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*, Montréal, La Presse, 1919, 150 p.

et de ses réflexions sur des sujets délicats, voire controversés. De tous les auteurs étudiés, il est certainement celui qui décrit le mieux les événements.

À l’instar de Jean Norton Cru, nous avons favorisé le témoignage du combattant, c’est-à-dire «tout homme qui fait partie des troupes combattantes ou qui vit avec elles sous le feu, dans les tranchées et au cantonnement, dans l’ambulance du front, aux petits états-majors³⁴¹». Toutefois, nous avons également retenu le témoignage d’un commandant de bataillon qui deviendra un commandant de brigade (Thomas-Louis Tremblay), d’un prisonnier de guerre (Arthur Giguère³⁴²), de deux infirmiers de l’arrière (Joseph A. Lavoie³⁴³ et Jean Biéler) et d’un soldat qui a rejoint son unité le 11 novembre 1918 et qui n’a pris part à aucun combat (Paul Avila Berthiaume³⁴⁴).

Tableau 10
Témoins francophones étudiés

NOM	GRADE	ARME	LIEU ¹	ÂGE ²	MÉTIER
Asselin, Olivar	Officier	Inf. (22 ^e)	États-Unis	41	Journaliste
Beauset, Maurice	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	25	Ingénieur
Berthiaume, Paul-Avila	Sous-off	Inf. (22 ^e)	Canada	18	Étudiant
Biéler, André	Soldat	Inf. (PPCLI)	Suisse	18	Étudiant
Biéler, Étienne	Officier	Artillerie	Suisse	20	Étudiant
Biéler, Jean	Sous-off	Médical	Suisse	22	Étudiant
Biéler, Philippe	Soldat	Inf. (PPCLI)	Suisse	18	Étudiant
Boutin, Frank	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	20	Cheminot

³⁴¹ Rémi Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d’une génération: La correspondance et les carnets intimes rédigés au front. La Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l’autocensure, au filtre du temps et de la fiction. De la parole confisquée à la parole libérée...*, Toulouse, Éditions Privat, 2003, p. 7.

³⁴² Avant d’être fait prisonnier en décembre 1915, Giguère avait combattu au front pendant 7 mois avec le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment).

³⁴³ Nous avons retenu le témoignage, anecdotique, de Lavoie en raison des descriptions des relations avec la population française lors du séjour de son unité en banlieue parisienne. E.I. Oval et E. Rastus, *Une unité canadienne: «coq-à-l’âne» sériocomique*, Québec, imprimé privé, 1920, 162 p.

³⁴⁴ L’Armistice proclamé, Berthiaume souhaite prendre part à l’occupation de l’Allemagne avec le 22^e Bataillon. Voir Annexe à l’entrée Berthiaume, Paul Avila pour une description détaillée de sa guerre. Paul Avila et Laurent Berthiaume, *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d’un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, 238 p.

Bouvrette, Ernest	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	37	Ferblantier
Brillant, Jean	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	26	Télégraphiste
Brousseau, François-Xavier	Sous-off	Inf. (87 ^e)	Canada	27	Gérant
Brunelle, Albert	Sous-off	Inf. (22 ^e)	Canada	22	Prospecteur
Chaballe, Joseph	Officier	Inf. (22 ^e)	Belgique	38	Enseignant
Chartier, Charles-Edmond	Officier	Aumônerie	Canada	36	Prêtre
Chassé, Henri	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	28	Journaliste
Cinq-Mars, Ernest	Officier	Inf. (87 ^e)	Canada	40	Journaliste
Cinq-Mars, Oliva	Artilleur	Artillerie	Canada	22	Mouleur
Coderre, Napoléon	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	46	Commis
Corneloup, Claudius	Sous-off	Inf. (22 ^e)	France	30	Jardinier
Couture Alphonse	Sapeur	Génie	Canada	19	Commis
Crochetière, Rosaire	Officier	Aumônerie	Canada	37	Prêtre
De la Bruère-Girouard, René	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	33	Ingénieur
Dugas, Théodore	Sous-off	Inf. (14 ^e)	Canada	22	Commis
Francoeur, Georges-Ulric	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	21	Dessinateur
Gagné, Napoléon	Chauffeur	Artillerie	Canada	38	Décorateur
Gagnon, Henri Royal	Officier	Inf. et QG	Canada	21	Gentleman
Gagnon, Marc	Soldat	Inf. (25 ^e)	Canada	24	Barman
Gervais, Lorenzo	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	20	Commis
Giguère, Arthur	Soldat	Inf. (14 ^e)	Canada	23	Mouleur
Goulet, Hormidas	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	22	Agriculteur
Guay, Pierre-Eugène	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	22	Avocat
Guillon, Georges-Marie	Officier	Inf. et RAF	Belgique	22	Banquier
Houle, Roméo	Soldat	Inf. (14 ^e)	États-Unis	23	Barbier
Jungbluth, Ernest	Sous-off	Renseign.	Lux.	26	Ingénieur
Kaeble, Joseph	Sous-off	Inf. (22 ^e)	Canada	22	Mécanicien
Labelle, Roch	Sous-off	Inf. (22 ^e)	Canada	18	Mécanicien
Lamothe, Georges-Edmond	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	23	Ingénieur
Lapointe, Arthur-Joseph	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	21	Chef de gare
Lapointe, Joseph Ernest	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	20	Journalier
Lasnier, Hermas	Sous-off	Inf. (22 ^e)	Canada	16	Agriculteur
Lavoie, Joseph	Sous-off	Médical	Canada	31	Archiviste
Leblanc, Joseph Ulric	Chauffeur	Intendance	Canada	20	Journalier
Lecorre, Henri	Soldat	Inf. (22 ^e)	France	18	Artiste

Légaré, Honoré-Édouard	Sdt à off	Inf. (22 ^e)	Canada	26	Commis
Losier, James	Soldat	Inf. (26 ^e)	Canada	18	Chômeur
Mackay-Papineau, Eugène	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	23	Journaliste
Marion, Napoléon	Sous-off	Inf. (22 ^e)	Canada	28	Machiniste
Masson, Alphonse	Soldat	Inf. (22 ^e)	France	41	Comptable
McDuff, Eusèbe	Soldat	Inf. (14 ^e)	Canada	19	Charretier
Michaud, Joseph	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	24	Charpentier
Michel, Napoléon	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	18	Agriculteur
Paquet, Adélar	Soldat	Inf. (15 ^e)	Canada	19	Journalier
Pelletier, Albert	Officier	Médical	Canada	30	Étudiant
Pinsonneault, Stanley	Sous-off	Inf. (22 ^e)	États-Unis	19	Commis
Reid, Zotique	Soldat	Inf. (14 ^e)	Canada	22	Agriculteur
Robitaille, Joseph-Napoléon	Officier	Inf. (4 ^e)	Canada	31	Agriculteur
Thérien, Armand	Soldat	Inf. (5 CMR)	Canada	21	Épicier
Tousignant, Horace	Soldat	Inf. (22 ^e)	Canada	20	Comptable
Tremblay, Thomas-Louis	Off à Gén	Inf. (22 ^e)	Canada	28	Ingénieur
Vanier, Georges Philéas	Officier	Inf. (22 ^e)	Canada	26	Avocat

Note

1. Lieu de naissance
2. Âge à l'enrôlement

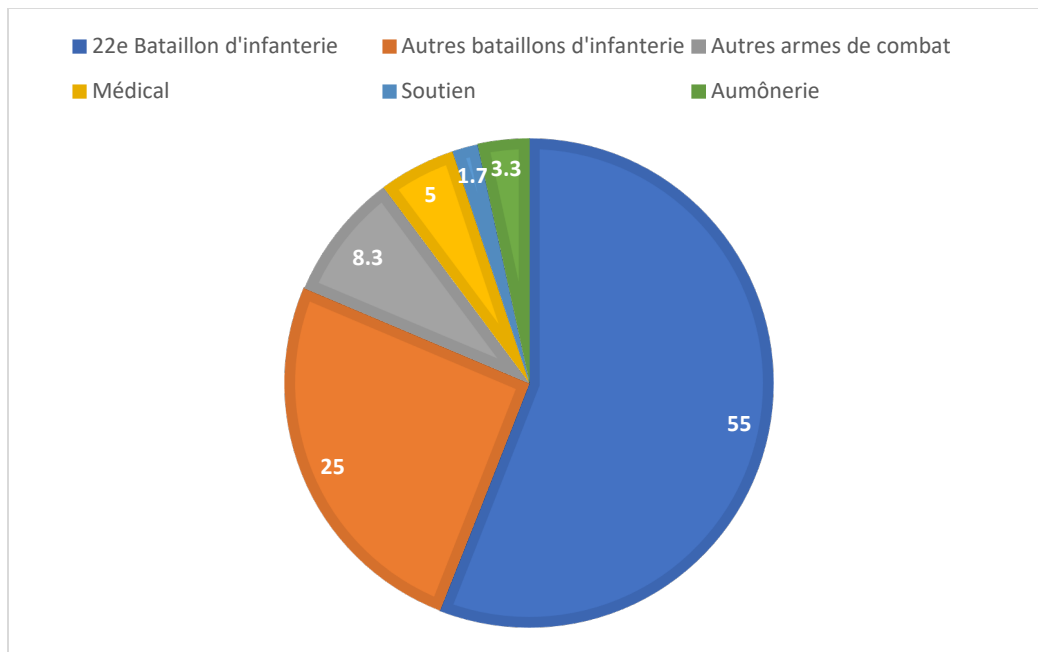
Les témoins appartiennent principalement à l'infanterie (81%) dont la majorité ont combattu au sein du 22^e Bataillon. À lui seul, ce groupe correspond à 56% de tous les témoins étudiés, ce qui est nettement supérieur au pourcentage de Canadiens français ayant servi dans le CEC, soit 12,1%³⁴⁵. Ce nombre élevé et disproportionné de témoignages associés au 22^e Bataillon peut s'expliquer par le nombre de témoignages publiés (18) dont les auteurs ont combattu au sein de cette unité, de la notoriété du régiment toujours en service actif auprès de la population québécoise et de son musée régimentaire qui reçoit et conserve des dons de témoignages écrits offerts par des descendants de combattants ou de

³⁴⁵ Jean Martin, «Contrairement à ce que l'on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 52.

particuliers. Les autres armes combattantes (artillerie, génie militaire et renseignements) sont quant à elles sous-représentées.

Les militaires du rang (soldats et sous-officiers) composent les deux tiers du corpus et les officiers, l'autre tiers. Cette disproportion d'officiers (les officiers constituent environ 2% d'un bataillon) s'explique par le fait qu'ils furent plus nombreux à écrire et à laisser leur témoignage. Leur scolarisation plus élevée y est également pour quelque chose.

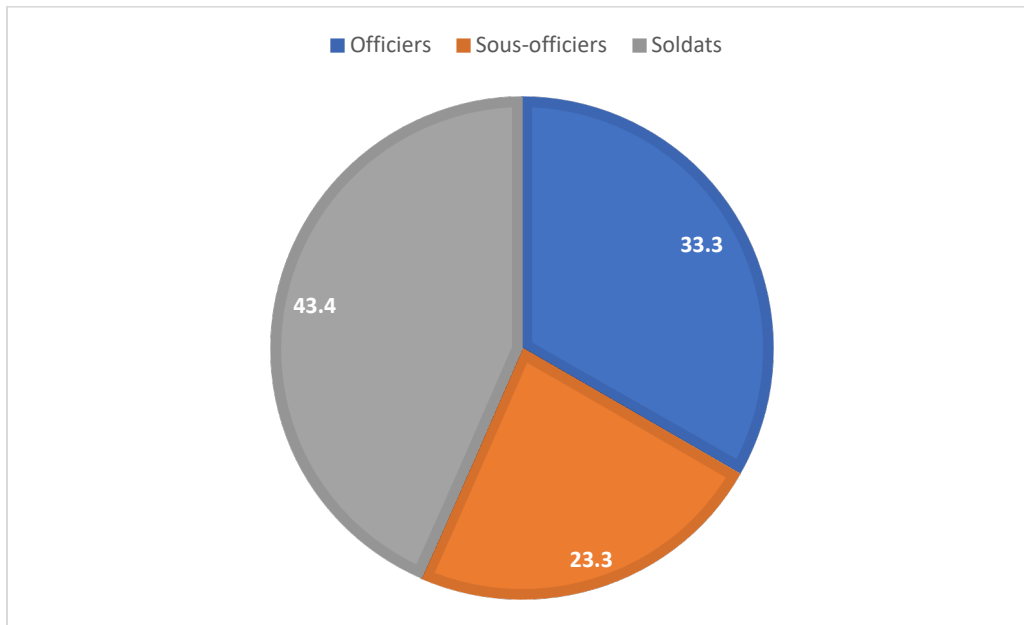
Figure 10
Armes et spécialités des témoins en pourcentage



La classification des témoins a été effectuée de façon arbitraire puisque quelques-uns ont écrit leur témoignage à divers moments de leur progression dans les rangs. Honoré Édouard Légaré, par exemple, a entamé son témoignage alors qu'il n'était que soldat et a poursuivi sa carrière en tant que sous-officier (*Warrant Officer II*) puis officier. Le cas de Georges-Ulric Francœur est aussi complexe. En raison de son expérience militaire, de son éducation et de ses compétences, il passa chez les sous-officiers (caporal) au front, mais demanda

plus tard à être rétrogradé à soldat. De retour au pays à la suite d'une blessure, il obtiendra un brevet d'officier de Sa Majesté le Roi George V.

Figure 11
Grade des témoins par catégorie en pourcentage



Quant à l'expérience militaire, environ 77% des témoins (soit 46 individus) avaient des antécédents militaires au sein de la Milice active non permanente (MANP), du Corps-école des Officiers canadiens³⁴⁶ (CÉOC), d'armées étrangères ou s'étaient enrôlés dans une autre unité avant de servir en renforts à une unité au front. Les trois témoins qui furent conscrits n'avaient aucun antécédents militaires.

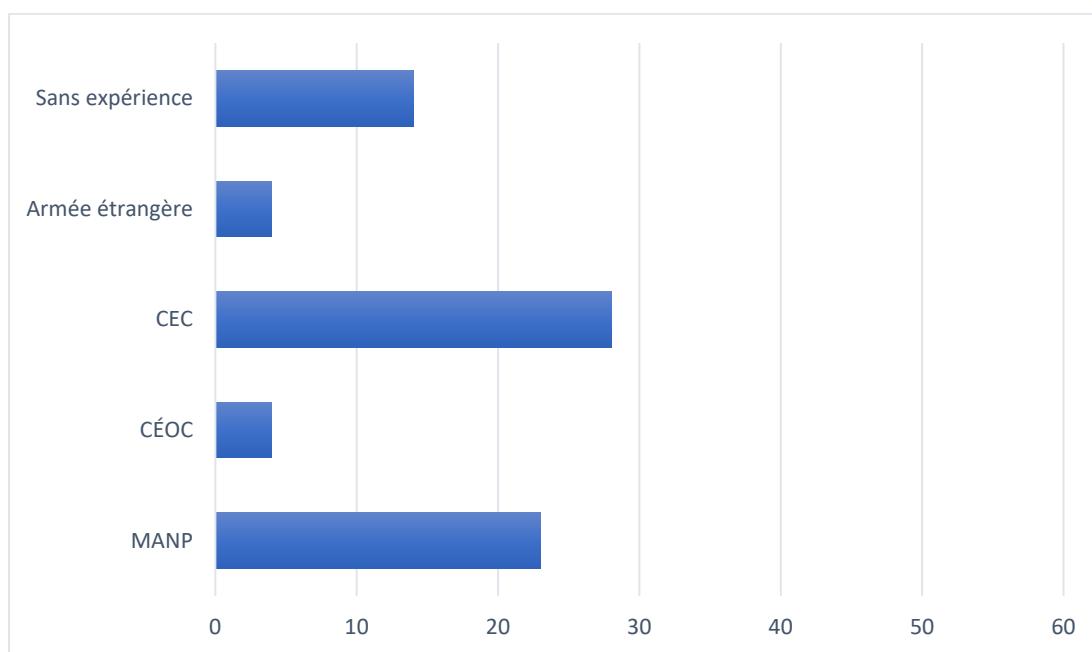
L'âge moyen à l'enrôlement, y compris les officiers, est de 25,2 ans alors que celui des volontaires des bataillons francophones de renfort est de 24,7 ans et de 26,3 ans pour l'ensemble du CEC³⁴⁷. Le plus jeune témoin est Hermas Lanier (16 ans) et le plus âgé est

³⁴⁶ Établi en 1912, le Corps-école des Officiers canadiens était un programme de formation d'officiers associé à des universités canadiennes.

³⁴⁷ «A Statistical Profile of the CEF», dans Desmond Morton, *When Your Number's up: the Canadian Soldier in the First World War* Toronto, Random House of Canada Ltd., 1993, p. 279.

Napoléon Coderre (46 ans), tous deux du 22^e Bataillon. Puisque le niveau de scolarité ne faisait pas partie des renseignements requis dans le formulaire d'enrôlement du volontaire ou du conscrit (*attestation paper*), on ne peut déterminer le niveau d'éducation de chacun des témoins.

Figure 12
Service antérieur à l'unité combattante par nombre



Quant aux professions exercées ou déclarées avant la guerre, on constate certaines différences avec les chiffres reliés aux bataillons canadiens-français compilés au chapitre 1. Pour les militaires du rang, on retrouve davantage d'étudiants (10%) et de commis (10%) que de manœuvres (5%), alors que ces derniers représentaient 28% de la moyenne des effectifs des bataillons de renforts francophones et était le métier le plus représenté³⁴⁸. Chez les officiers, la profession la plus représentée est celle de journaliste (6,7%) alors que dans

³⁴⁸ Données tirées de nos compilations des dossiers du personnel du CEC. Voir chapitre 1.

les bataillons francophones, ce sont plutôt celles de comptables (10%) et de banquiers (10%)³⁴⁹.

5.3.4 Les témoignages

Des 60 individus retenus, les témoignages de 32 d'entre eux ont été publiés: 1 le fut au cours de la guerre, 3 entre 1919 et 1939, 5 entre 1946 et 1989 (75^e anniversaire de déclenchement de la Première Guerre mondiale) et 23 depuis 1990 (les témoignages des 4 frères Biéler furent rassemblés au sein d'un seul ouvrage). Les témoignages de 16 autres individus ont été publiés partiellement dans *Écrire sa guerre*, en 2011.

Tableau 11
Types de témoignages

NOM	TYPE	PUBLIÉ
Asselin, Olivar	Lettres	2001
Beauset, Maurice	Journal	*
Berthiaume, Paul-Avila	Journal	2014
Biéler, André	Lettres	2014
Biéler, Étienne	Lettres	2014
Biéler, Jean	Lettres	2014
Biéler, Philippe	Lettres	2014
Boutin, Frank	Souvenirs	1957
Bouvette, Ernest	Lettres	2016
Brillant, Jean	Lettres	1920
Brousseau, François-Xavier	Récit	2011
Brunelle, Albert	Lettres	
Chaballe, Joseph	Souvenirs	1952
Chartier, Charles-Edmond	Lettres	
Chassé, Henri	Lettres	*
Cinq-Mars, Ernest	Lettres	
Cinq-Mars, Oliva	Mémoires	2017

³⁴⁹ *Ibid.*

Coderre, Napoléon	Cartes postales	*
Corneloup, Claudius	Récit	1919
Couture Alphonse	Journal	2018
Crochetière, Rosaire	Lettres	2002
De la Bruère-Girouard, René	Souvenirs	1936
Dugas, Théodore	Journal	1992
Francoeur, Georges-Ulric	Journal	2011
Gagné, Napoléon	Lettres	2008
Gagnon, Henri Royal	Journal, lettres	
Gagnon, Marc	Journal	
Gervais, Lorenzo	Lettres	
Giguère, Arthur	Lettres	*
Goulet, Hormidas	Mémoires	2019
Guay, Pierre-Eugène	Lettres	*
Guillon, Georges-Marie	Lettres	*
Houle, Roméo	Récit	1917
Jungbluth, Ernest	Mémoires	
Kaeble, Joseph	Lettres	1992
Labelle, Roch	Lettres	*
Lamothe, Georges-Edmond	Souvenirs	1968
Lapointe, Arthur-Joseph	Journal	1919
Lapointe, Joseph Ernest	Lettres	*
Lasnier, Hermas	Lettres	
Lavoie, Joseph	Souvenirs	1920
Leblanc, Joseph Ulric	Lettres	2004
Lecorre, Henri	Mémoires	1958
Légaré, Honoré-Édouard	Journal/lettres	2013
Losier, James	Souvenirs	1986
Mackay-Papineau, Eugène	Journal/lettres	*
Marion, Napoléon	Lettres	*
Masson, Alphonse	Cartes postales	*
McDuff, Eusèbe	Lettres	
Michaud, Joseph	Lettres	

Michel, Napoléon	Lettres	2010
Paquet, Adélar	Lettres	*
Pelletier, Albert	Journal	*
Pinsonneault, Stanley	Lettres	
Reid, Zotique	Lettres	*
Robitaille, Joseph-Napoléon	Lettres	*
Thérien, Armand	Souvenirs	*
Tousignant, Horace	Lettres	
Tremblay, Thomas-Louis	Journal	2006
Vanier, Georges Philéas	Journal/lettres	2000

* Témoignages publiés partiellement.

La plupart de ces témoignages (51%) sont issus des correspondances entre le combattant et ses proches. Deux témoignages publiés se distinguent par leur style, celui d'Honoré-Édouard Légaré³⁵⁰ et de Joseph A. Lavoie³⁵¹. Le contenu du journal et des lettres de Légaré sont cathartiques. Ayant vu et vécu les affres de la guerre, et ayant même été laissé pour mort à la suite d'une grave blessure, il décrit très bien son expérience de guerre, mais sous forme philosophique et humoristique. L'ouvrage de Joseph A. Lavoie, sergent-infirmier de l'Hôpital général n° 6 (Université Laval), est inclassable. Plutôt dégoûtés par ce qu'ils ont vu et vécu au sein de l'Hôpital général canadien n° 6 durant la guerre, et surtout parce que tous les succès de l'hôpital canadien-français en France ont été attribués aux officiers (et ce même après le retour au Canada), alors que les militaires du rang furent laissés dans l'ombre, Lavoie et un confrère sous-officier, Moïse Martin, décident de dénoncer le comportement scandaleux de certains de leurs supérieurs, notamment le commandant. En

³⁵⁰ Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2013, 263 p.

³⁵¹ E. I. Oval et E. Rastus, *Une unité canadienne: «coq-à-l'âne» sériocomique*, Québec, imprimé privé, 1920, 162 p.

1919, ils firent paraître dans le journal satirique montréalais *Le Canard* une série de souvenirs anecdotiques sous les pseudonymes respectifs de E. I. Oval (Joseph-A. Lavoie) et de E. Rastus (Moïse Martin) où ils réglèrent leurs comptes avec plusieurs officiers. Insulté, l'ex-commandant de l'unité menaça alors de les traîner en justice. Qu'à cela ne tienne, les deux auteurs décidèrent de produire un ouvrage plus complet, une monographie qui parut en 1920³⁵².

Tableau 12
Périodes couvertes par les témoignages

NOM	1914	1915	1916	1917	1918	1919
Asselin, O.						
Beauset, M.			M			
Berthiaume, P.A.						
Biéler, A.						
Biéler, É.						
Biéler, J.						
Biéler, P.				M		
Boutin, F.						
Bouvrette, E.			M			
Brillant, J.					M	
Brousseau, F.-X.						
Brunelle, A.						M
Chaballe, J.						
Chartier, C.-E.						
Chassé, H.						
Cinq-Mars, E.						
Cinq-Mars, O.						
Coderre, N.						
Corneloup, C.						
Couture A.						
Crochetière, R.					M	

³⁵² Peu après la parution des articles de Lavoie dans *Le Canard*, un auteur anonyme prit la relève en publiant pendant les mois suivants une série d'articles semblables, mais dénonçant le comportement de certains officiers et sous-officiers de l'autre hôpital canadien-français en banlieue parisienne, l'Hôpital général n° 8 (canadien-français), de Saint-Cloud. Anonyme, «Une autre unité canadienne», *Le Canard* (Montréal), éditions du 15 février au 6 juin 1920.

De la Bruère-G., R.						
Dugas, T.						
Francœur, G.-U.						
Gagné, N.					M	
Gagnon, H. R.						
Gagnon, M.						
Gervais, L.						
Giguère, A.						
Goulet, H.						
Guay, P.-E.					M	
Guillon, G.-M.						
Houle, R.						
Jungbluth, E.						
Kaeble, J.					M	
Labelle, R.					M	
Lamothe, G.-E.						
Lapointe, A.-J.						
Lapointe, J. E.				M		
Lasnier, H.						
Lavoie, J.A.						
Leblanc, J. U.						
Lecorre, H.						
Légaré, H.-É.						
Losier, J.						
Mackay-Papineau, E.						
Marion, N.						
Masson, A.						
McDuff, E.			M			
Michaud, J.			M			
Michel, N.					M	
Paquet, A.						
Pelletier, A.						
Pinsonneault, S.			M			
Reid, Z.						
Robitaille, J.-N.					M	
Thérien, A.						
Tousignant, H.						
Tremblay, T.-L.						
Vanier, G. P.						

Légende : «M» signifie l'année de la mort du témoin au cours de la guerre.

5.4 Témoignages complémentaires

5.4.1 Témoignages francophones

Nous nous sommes également intéressé aux témoignages partiels de 36 autres témoins canadiens-français. Ils ne figurent pas dans l'inventaire raisonné, car ces témoignages sont incomplets, se résumant tout au plus à quelques documents, à un journal incomplet³⁵³ ou reprenant certains éléments des témoignages étudiés. Ils servent à appuyer ou à compléter ceux retenus.

Tableau 13
Autres témoignages canadiens-français

NOM	GRADE	UNITÉ	TYPE	PUBLIÉ
Anonyme (Henri)	Soldat	Inf. (22 ^e)	Lettres	1978
Audette, Jean-Charles	Sous-off.	Inf. (22 ^e)	Journal	*
Barbeau, Jean-Thomas	Soldat	Inf. (22 ^e)/Forest.	Lettres	*
Beaudelet, Auguste	Soldat	Mitrailleuses	Lettres	*
Bélanger, Paul-Émile	Officier	Inf. (22 ^e)	Souvenirs	1979
Bilodeau, Cyrille	Soldat	Inf. (5 CMR)	Lettres	
Bouchard, François	Soldat	Arty/Inf.	Journal	1988
Brière, Joseph	Soldat	Inf. (22 ^e)	Cartes post.	
Brunelle, Ovila	Soldat	Inf. (87 ^e)	Lettre	
Brunette, Joseph	Sapeur	Ferroviaire	Lettre	
Calder, Robert Louis	Officier	Inf. (13 ^e)	Souvenirs	1919
Camiré, Ludger	Soldat	Inf. (24 ^e)	Lettres	
Carini, André	Soldat	Mitrailleuses	Lettres	
Caron, Paul	Officier	Légion étrangère	Lettres	
Côté, Édouard	Soldat	10 ^e Réserve	Lettres	*
De Serres, Rodolphe	Officier	Inf. (14 ^e)/(22 ^e)	Lettres	*

³⁵³ C'est le cas du journal du sergent-major Jean-Charles Audette. Pourtant riche en informations et en réflexions, son journal ne couvre que le début de la formation du 22^e Bataillon jusqu'à son arrivée en Grande-Bretagne. La famille, qui a fait don du manuscrit, croit que celui-ci était beaucoup plus complet à l'origine. Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment, FPA 4: Fonds Jean-Charles-Audette.

De Varennes, Henri	Officier	Inf. (22 ^e)	Lettre	
Dennis, Hilaire	Soldat	Inf. (18 ^e)	Lettres	2009
Gaudet, Joseph-Jean-Vital	Officier	Aumônerie	Journal	1986
Gauthier, Alphonse	Soldat	Inf. (22 ^e)	Cartes post.	*
Gilbert, Ovila	Soldat	Inf. (87 ^e)	Souvenirs	
Lapensée, Joseph-Henri	Sous-off.	Inf. (22 ^e)	Lettres	*
Laverdure, Armand	Officier	Inf. (22 ^e)	Lettre	2011
Lévesque, Joseph	Soldat	Inf. (22 ^e)	Lettre	1988
Marchand, Émery	Soldat	Inf. (24 ^e)	Lettres	*
Masson, Alphonse	Soldat	Inf. (22 ^e)	Lettres	*
Morville, Marcel	Soldat	Inf. (87 ^e)	Lettres	*
Papineau, Denis-Benjamin	Officier	RCR	Lettres	*
Paquin, Joseph Herby	Sous-off.	Inf. (233 ^e)	Lettre	
Pelletier, Oscar Charles	Officier	Artillerie	Mémoires	1940
Plante, Léonce	Officier	Inf. (22 ^e)	Souvenirs	1920
Roger, Adrien	Soldat	Inf. (22 ^e)	Lettres	
Roy, Raoul	Soldat	Inf. (22 ^e)	Lettres	
Sabourin, Frédérick	Soldat	Inf. (22 ^e)	Cartes post.	
Thériault, Thomas A.	Soldat	Inf. (44 ^e)	Lettres	2014
Tougas, Stanislas	Soldat	Inf. (22 ^e)	Lettre	2005
Tremblay, Arthur	Sapeur	Ferroviaire	Souvenir	*

* Témoignage publié partiellement.

5.4.2 Témoignages anglophones

Puisque le nombre de témoignages canadiens-français est limité, nous avons également référé à des témoignages de soldats canadiens-anglais. Après avoir lu et analysé une centaine de ces témoignages, nous en avons retenu une quarantaine en raison des références faites sur les camarades d'armes canadiens-français. Nous étudierons les interactions et les

réflexions des deux groupes «ethniques» et linguistiques les uns envers les autres. Ces témoins ne figurent pas dans l'inventaire raisonné³⁵⁴.

Tableau 14
Témoignages anglophones

NOM	GRADE	UNITÉ	TYPE	PUBLIÉ
Adamson, Agar	Officier	PPCLI	Lettres	1997
Anderson, Arthur	Soldat	Inf. (60 ^e et 87 ^e)	Mémoires	2011
Armstrong, George E.	Officier	Médical	Lettre	2003
Bagnall, Fred	Sous-off	Inf. (14 ^e)	Mémoires	2005
Barnes, Deward	Sous-off	Inf. (19 ^e)	Journal	2004
Bell, Frederick M.	Officier	Médical	Chroniques	1917
Bird, Wiliam Richard	Sous-off	Inf. (42 ^e)	Mémoires	1933/1968
Clements, Robert N.	Officier	Inf. (25 ^e)	Récit	2013
Currie, John Allister	Officier	Inf. (15 ^e)	Récit	1916
Curry, Frederic C.	Officier	Inf. (2 ^e)	Récit	1916
Dinesen, Thomas	Soldat/off.	Inf. (42 ^e)	Mémoires	1929
Duval, Raymond	Soldat	Inf. (14 ^e)	Journal/lettres	2009
Edgett, Louis Stanley	Officier	Inf. (60 ^e)	Journal/lettres	2000
Ferguson, Frank Byron	Artilleur	Artillerie	Journal	1985
Flick, Charles Leonard	Officier	Cavalerie (MANP)	Journal	1917
Fraser, Donald	Soldat	Inf. (31 ^e)	Journal	1985
Frost, Leslie et Cecil	Officiers	Inf. (20 ^e)/Mitr.	Lettres	2007
Gibbons, Arthur	Sous-off	Inf. (1 ^{er})	Mémoires	1919
Graham, Howard	Sous-off	Inf. (15 ^e)	Mémoires	1987
Hillyer, William	Sous-off	Inf (73 ^e)/Borden Bty	Lettres	2003
Howard, Gordon	Officier	Artillerie	Mémoires	1970
Hutchison, Paul P.	Officier	Inf. (73 ^e)	Récit	1962
Inches, Cyrus F.	Officier	Artillerie	Lettres	2009
Iriam, Frank S.	Sous-off	Inf. (8 ^e)	Mémoires	2008
Jarvis, Arthur M.	Officier	Police militaire	Journal	non publié
Kerr, Wilfred B.	Soldat	Artillerie	Mémoires	1929

³⁵⁴ Voir la liste en bibliographie.

Laskey, Gordon	Sous-off	Inf. (26 ^e)	Mémoires	2019
Lewis, Ralph	Officier	Inf. (25 ^e)	Journal	1918
Macfie, Arthur	Soldat	Inf. (162 ^e /1 ^{er})	Lettres	1990
Manion, Robert James	Officier	Médical	Mémoires	1936
Marani, Geoffrey	Officier	Inf. (24 ^e)	Souvenirs	1980
McClintock, Alexander	Sous-off	Inf. (87 ^e)	Mémoires	1917
McKean, George	Officier	Inf. (14 ^e)	Souvenirs	1919
Murdoch, Benedict J.	Officier	Aumônier	Mémoires	1959
Power, Charles Gavin	Officier	Inf. (3 ^e et 14 ^e)	Mémoires	1966
Sawell, Steven Edward	Officier	Inf. (21 ^e)	Mémoires	2009
Scott, Frederick George	Officier	3 ^e Div can	Mémoires	1922
Struthers, Edward	Sous-off	Inf. (24 ^e)	Mémoires	2005
Tompkins, Stuart	Officier	Inf. (31 ^e)	Mémoires	1989
Walker, Frank	Soldat	Médical	Journal	2000
Wells, Clifford	Officier	Inf. (8 ^e)	Lettres	1917
Wheeler, Victor	Soldat	Inf. (50 ^e)	Mémoires	1980
Van Paassen, Pierre	Soldat	Médical	Mémoires	1939

Conclusion de ce chapitre

L'absence ou la rareté des références aux témoignages de combattants canadiens-français dans les études et publications canadiennes-anglaises ont occulté l'expérience ou le rôle qu'ont joué ces derniers au sein du CEC. Pourtant, ces témoignages existent bien puisque nous avons découvert et réuni plus d'une soixantaine de témoignages de combattants francophones au cours de nos recherches dont certains rédigés en anglais. Toutefois, ce corpus n'est pas représentatif de l'ensemble de la participation canadienne-française puisqu'on y trouve un nombre disproportionnellement élevé de combattants du 22^e Bataillon (canadien-français) par rapport aux autres spécialités, mais il ne faut pas oublier que ce bataillon fut la seule unité de langue française à combattre au front, exception faite à moindre échelle, de la compagnie francophone du 14^e Bataillon (Royal Montreal

Regiment). Les témoins de cette unité constituent donc une source incontournable pour la compréhension de la vie au front des soldats canadiens-français. Ce nombre est certes inférieur au nombre de témoignages anglophones publiés et inédits, mais ces témoignages sont précieux pour la compréhension de l'expérience francophone, ce qui permettrait de comparer ou de compléter la rédaction d'une histoire nationale de l'expérience combattante de la guerre pour l'ensemble du Canada.

Chapitre 6

Tenir bon. Le combattant, de l'enrôlement au champ de bataille

Nationalistes pour la plupart, les jeunes Canadiens-Français des classes plaisamment appelées supérieures se sont enrôlés en très petit nombre. Quelques-uns m'avaient précédé, plusieurs m'ont suivi. Mais [...] je vis accourir peu de fils de famille sous mes étendards. Nos troupes se sont recrutées presque exclusivement dans le peuple.

Olivar Asselin³⁵⁵

Je prie beaucoup pour moi mais aussi pour mes amis qui ne reste que le souvenir d'une simple petite croix de bois et que souvent encore on les vois remonter de nouveau par les obus écartés. Il faut prier pour eux car leur mort est horrible...

Arthur Giguère³⁵⁶

On dit souvent; le pire, c'est pour apprendre à se faire tuer; beaucoup ne recommenceraient pas; pour moi je ne regrette pas ce que j'ai fait; tout ce que je demande, c'est de mourir plutôt que revenir infirme; mais on ne nous fera pas choisir, et nous n'y pensons guère. Chers Parents, faites des hommes et des croyants des petits frères. Nous avons besoin de cela.

Joseph Michaud³⁵⁷

Le triste concert dure toujours. Les canons font tant de bruit que les diplomates ne peuvent s'entendre ni se comprendre.

Napoléon Coderre³⁵⁸

La Première Guerre mondiale s'est déroulée à des milliers de kilomètres du territoire canadien. Ni son territoire et ni ses frontières ne furent menacés. Pourtant, le Canada s'engagea totalement dans le conflit. Contrairement aux Français, aux Allemands ou à d'autres belligérants européens, les Canadiens ne furent pas mobilisés ni forcés d'aller combattre sur le continent européen, du moins jusqu'à l'entrée en vigueur de la

³⁵⁵ Olivar Asselin, *Les Volontaires canadiens-français. Discours prononcé le 28 juin 1917 à Paris, devant la section France-Canada du Comité France-Amérique*, Paris, Comité «France-Amérique», 1917, p. 7.

³⁵⁶ Archives familiales de Jean-Claude Giguère, Lettre d'Arthur Giguère à sa tante, datée du 13 juin 1915.

³⁵⁷ *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre de Joseph Michaud à ses parents, datée du 12 septembre 1915.

³⁵⁸ Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe (Saint-Hyacinthe), CH 234: *Fonds Napoléon-Coderre*. Carte postale non daté.

conscription en janvier 1918³⁵⁹. Peut-on relier ce volontariat à un sentiment national patriotique, voire à une croisade?

Comment ces soldats venus d'outre-Atlantique ont-ils vécu cette guerre si loin physiquement et moralement de leurs proches? Comment les combattants canadiens-français ont-ils tenu tout au long de cette guerre? Ces derniers ont-ils vécu les mêmes contraintes que leurs alliés, que leurs ennemis? À l'instar des Britanniques, les combattants canadiens-français éprouvaient-ils avec force un patriotisme défensif alors qu'ils étaient sur un front éloigné du sol national, tel que le soutiennent les historiens Becker et Audoin-Rouzeau³⁶⁰? Coupés de leur sol national, encore plus éloignés du front européen que pouvaient l'être les Britanniques, les combattants canadiens-français éprouvaient-ils, eux aussi, un patriotisme défensif? Ou y sont-ils parvenus par d'autres façons?

Ce chapitre examine l'expérience du front des combattants canadiens-français. Nous verrons quelles furent les motivations qui les poussèrent à s'enrôler volontairement pour guerroyer sur le continent européen. Nous examinerons leur vie de combattants au front: le premier tour à la tranchée, les patrouilles et la bataille. Nous examinerons également les facteurs qui ont contribué à tenir bon dans la tranchée, tel le consentement et la profonde haine de l'ennemi, thèse de Becker et Audoin-Rouzeau. Nous verrons par la suite, toujours selon nos témoins, quels ont été les facteurs qui ont affecté le moral des soldats, tels que la perte d'un camarade. Cette baisse de moral affecta la discipline des soldats, comme nous le verrons, et eut pour tragique conséquence l'application de la justice militaire et les

³⁵⁹ De nombreux Canadiens continuèrent à s'enrôler volontairement jusqu'à la fin de la guerre sans attendre d'être appelés en vertu de la *Loi sur le service militaire*. C'est le cas de Paul Avila Berthiaume, l'un des témoins que nous avons retenus pour cette étude. Voir notre inventaire raisonné, en annexe, entrée Berthiaume, Paul Avila.

³⁶⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998, p. 43.

exécutions. Enfin, nous verrons quels sont les facteurs qui ont contribué au maintien du moral des troupes canadiennes-françaises.

La Première Guerre mondiale s'est déroulée à des milliers de kilomètres du territoire canadien et son territoire et ses frontières ne furent jamais menacés. Pourtant, le Canada s'engagea totalement dans le conflit. Contrairement aux Français, aux Allemands ou à d'autres belligérants européens, les Canadiens ne furent pas mobilisés ni forcés d'aller combattre sur le continent européen, du moins jusqu'à l'entrée en vigueur de la conscription en janvier 1918³⁶¹. Peut-on relier ce volontariat à un sentiment national patriotique, voire à une croisade?

Comment ces soldats venus d'outre-Atlantique ont-ils vécu cette guerre si loin physiquement et moralement de leurs proches? Comment les combattants canadiens-français ont-ils tenu tout au long de cette guerre? Ces derniers ont-ils vécu les mêmes contraintes que leurs alliés, que leurs ennemis? Ont-ils passé à travers ce sanglant conflit grâce à un consentement patriotique et à une profonde haine de l'ennemi comme pourrait l'expliquer la thèse des historiens Becker et Audoin-Rouzeau³⁶². Coupés de leur sol national, encore plus éloignés du front européen que pouvaient l'être les Britanniques, les combattants canadiens-français éprouvaient-ils, eux aussi, un patriotisme défensif? Ou y

³⁶¹ De nombreux Canadiens continuèrent à s'enrôler volontairement jusqu'à la fin de la guerre sans attendre d'être appelés en vertu de la *Loi sur le service militaire*. C'est le cas de Paul Avila Berthiaume, l'un des témoins que nous avons retenus pour cette étude. Voir notre inventaire des témoins en annexe, entrée Berthiaume, Paul Avila.

³⁶² Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998, 160 p. Dans cet ouvrage, à propos des Britanniques, ces deux auteurs soutiennent que, même à distance, alors qu'ils étaient sur un front éloigné du sol national, ils éprouvaient avec force un patriotisme défensif, *Ibid.*, p. 43.

sont-ils parvenus par d'autres façons? Ce chapitre examine l'expérience du front des combattants canadiens-français.

6.1 Motivations à l'enrôlement

6.1.1 Un patriotisme véritable?

En août 1914, au camp de Valcartier, le nombre de volontaires ayant répondu «présents» à l'appel excédait largement les besoins réels en effectifs prévus à l'origine par l'état-major de la milice canadienne à Ottawa³⁶³.

Quelles sont les raisons qui ont motivé les Canadiens français à rejoindre le premier contingent et, plus tard, les autres formations expéditionnaires? L'ont-ils fait par patriotisme *For King and Country*³⁶⁴ ou pour voler au secours de l'ancienne mère-patrie, la France, sujet maintes fois mis en évidence sur la plupart des affiches de recrutement incitant les Canadiens français à s'enrôler? Une multitude de facteurs ont été à l'origine de ces enrôlements volontaires.

On peut d'abord avancer les raisons patriotiques. Elles se déclinent en trois catégories. Il y a celle des miliciens d'expérience, ces volontaires de la première heure qui, enthousiastes, s'empressèrent de se porter volontaires pour le premier contingent. Ils désiraient être aux premières loges et peut-être de revenir auréolés d'une gloire certaine. C'était aussi l'occasion de mettre en pratique les notions militaires et soldatesques acquises au cours des

³⁶³ Lorsque Londres accepta l'offre du Canada, le Cabinet autorisa la levée et l'équipement d'unités «composées d'officiers et d'hommes de troupe s'offrant volontairement pour le service outre-mer, sous l'autorité de la Couronne britannique. Un décret du Conseil du 10 août fixait l'effectif du contingent à 25 000. Gerald William Lingen Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919: Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 20.

³⁶⁴ «Pour le Roi et la patrie». Slogan patriotique britannique très utilisé durant la guerre pour démontrer sa loyauté et le soutien à la Couronne. Il était surtout associé à l'enrôlement volontaire.

manœuvres annuelles d'été et des soirées de formation dans les manèges militaires³⁶⁵. On note une impression davantage axée sur l'aventure romanesque de la guerre que sur le pur patriotisme.

La palme de l'enthousiasme va à Oliva Cinq-Mars, ex-milicien artilleur. Alors que la France mobilise, Cinq-Mars fait aussitôt le pied de grue devant le manège militaire de la rue Craig à Montréal, attendant anxieusement l'entrée en guerre du Royaume-Uni et de son empire. Déterminé, mais impatient devant la lenteur de la Grande-Bretagne à déclarer la guerre à l'Allemagne, il offre ses services au consulat général français à Montréal, mais sans succès. La France n'enrôle pas d'étrangers à l'extérieur de son empire. Puis, le 5 août, le Canada étant en guerre, Cinq-Mars se précipite au bureau de recrutement, mais il sera vite déçu: il est marié et père de famille! Les autorités militaires ne permettent pas aux hommes mariés de s'enrôler! Lorsque cette restriction sera levée quelques jours plus tard, Cinq-Mars fait face à un autre obstacle: obtenir la permission écrite de son épouse³⁶⁶. Pour y arriver, il trouve un subterfuge. Puisque son épouse ne parle ni ne lit l'anglais, il lui traduit à sa façon les documents qu'elle signe sans hésiter³⁶⁷.

La seconde catégorie: le désir de voler au secours de la France. Toutefois, cette notion de «secours à la France» est souvent évoquée dans les Mémoires d'après-guerre et non dans les correspondances. Rares sont ceux qui l'évoquent d'entrée de jeu dans leur journal ou carnet. Le désir de voler au secours de la France apparaît souvent lorsque le volontaire ou le conscrit croupit en Grande-Bretagne en attente de traverser la Manche. La lecture des

³⁶⁵ Notons Adélarde Paquette (9^e Régiment), Arthur Giguère (54^e Régiment), Napoléon Marion et ses deux frères (65^e Régiment) et les officiers Eugène Mackay-Papineau et Henri Royal Gagnon (tous deux du 83^e Régiment).

³⁶⁶ Cette règle sera abolie en août 1915.

³⁶⁷ Oliva Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoire de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*. Outremont, Athéna éditions, 2016, p. 33.

nouvelles sur le conflit dans les journaux, les discussions avec les réfugiés français et belges en Grande-Bretagne, de même que les discussions avec les combattants canadiens blessés rentrés en Grande-Bretagne suscitent une grande admiration de la population française. Cette notion de patriotisme envers l'ancienne mère-patrie est davantage réelle chez l'officier³⁶⁸ et le soldat éduqué³⁶⁹ que chez le soldat moyen. Le soldat Joseph Michaud, quant à lui, a décidé de s'enrôler car il avait pitié des veuves, des orphelins réfugiés et des pauvres qui souffrent misérablement de la guerre en France et en Belgique³⁷⁰.

La troisième catégorie: les immigrants issus de pays occupés entièrement ou en partie par l'ennemi. L'avance allemande ayant été fulgurante au cours des premiers jours de la guerre, il est déjà trop tard pour rejoindre la mère-patrie et combattre sous l'uniforme national. C'est donc par le biais du CEC qu'ils souhaitent aller défendre leur pays. Ernest Jungbluth, jeune Luxembourgeois d'origine, ne peut rentrer dans son pays désormais sous occupation allemande. Affirmant être de fiers Belges et désirant libérer leur Belgique natale, les frères Silas et Georges-Marie Guillon, qui vivent dans l'Ouest canadien depuis quelques années, choisissent de combattre sous l'uniforme canadien, le gouvernement belge ayant autorisé ses ressortissants à s'enrôler dans le CEC³⁷¹. À l'inverse, un Canadien, le journaliste Paul

³⁶⁸ Le journaliste Olivar Asselin en est le meilleur exemple.

³⁶⁹ La mère de Paul Avila Berthiaume était Française. Il justifiera son envie de voler au secours de ses ancêtres car il avait été bercé par cette culture. En février 1919, au cours d'une rencontre avec des marins bretons dans un estaminet d'Arras, Berthiaume leur chante des chansons du barde breton Théodore Botrel, à leur grande stupéfaction. Paul Avila et Laurent Berthiaume, *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, p. 168. Arthur-Joseph Lapointe affirme qu'il s'est enrôlé pour être utile à son pays et pour payer «sa vieille dette de reconnaissance à la vieille France». Arthur J. Lapointe, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat (1916-1919)*, Saint-Ulric, imprimé privé, 1919, p. 9.

³⁷⁰ *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre de Joseph Michaud à mère, datée du 8 octobre 1914.

³⁷¹ «Aux réservistes belges du Canada», *Le Patriote de l'Ouest*, 24 septembre 1914, p. 6. Même s'il exprime son désir d'aller défendre sa Belgique natale dans une lettre datée d'octobre 1914, il semblerait que l'enthousiasme des frères Guillon se soit dissipé avec le temps. Dans sa chronique mondaine, un journal

Caron, fait le choix de combattre sous l'uniforme français plutôt que de porter le «britannique». Avant même l'entrée en guerre du Canada, il part s'enrôler, en France, dans le 2^e Régiment étranger de marche³⁷².

6.1.2 L'aventure

La plupart des volontaires se sont enrôlés par goût d'aventure. Nous croyons qu'il en fut de même pour la plupart des Canadiens français (et des Canadiens de naissance) en général. Leur décision n'est pas toujours immédiate et ils prendront parfois plusieurs semaines, voire plusieurs mois avant de s'enrôler. Certains hésitent, car ils n'ont aucune expérience militaire, mais y songent sérieusement. C'est à la suite de discussions avec des connaissances ou des amis qu'ils se décident³⁷³. La plupart veulent se sortir d'une situation monotone, peu stable ou d'un emploi mal payé. Comme nous l'avons vu au chapitre 1, ces volontaires canadiens-français sont surtout des manœuvres non qualifiés ou travaillent dans des métiers de la construction. La guerre leur offre à la fois l'aventure, sans qu'ils ne réalisent réellement le danger, la possibilité de sortir du pays et de découvrir le monde, en plus d'obtenir d'un salaire garanti.

Certains n'hésitent pas à s'enrôler dans le CEC malgré le fait qu'ils soient mineurs³⁷⁴. Si Arthur-Joseph Lapointe a dû attendre l'âge de la majorité avant de pouvoir enfin joindre le

d'Edmonton, en Alberta, leur tire l'oreille en mentionnant qu'ils devront un jour répondre à l'appel. «The Gay World», *The Edmonton Capital*, 15 septembre 1915, p. 3.

³⁷² Paul Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron: Chroniques d'un légionnaire canadien-français, 1914-1917. Éditées et commentées par Béatrice Richard*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 268 p.

³⁷³ Notamment Pelletier, Légaré et Lecorre. Le Franco-Canadien Lecorre vivait à Montréal. D'abord appelé sous les drapeaux par la France en tant que réserviste, il combattit avec son ancien régiment jusqu'au moment où il fut blessé grièvement. Rentré au Canada puis remis sur pied, il choisit de s'enrôler avec le 22^e Bataillon (canadien-français) plutôt que de reprendre du service au sein de son régiment. Il prit cette décision à la suite d'une discussion avec un officier canadien, ami de son père. Henri P. Lecorre, «Odyssée de Rosalie (tirée des archives régimentaires)», *La Citadelle*, vol. XXX, n^o 6 (décembre 1994), p. 26.

³⁷⁴ Franck Boutin s'y est pris à deux reprises avant de réussir.

CEC, son père refusant de le laisser partir, il en est autrement d’Hermas Lasnier qui réussit à s’ enrôler et à combattre avec le 22^e Bataillon (canadien-français) malgré ses 16 ans³⁷⁵. Après mûre réflexion, déterminé, Alphonse Couture se rend jusqu’en Saskatchewan où habite sa mère nouvellement remariée afin de la convaincre de signer une permission pour s’ enrôler, car il est mineur. Quant à Hormidas Goulet, agriculteur fransaskois peu heureux de sa situation, il se rend à Saskatoon avec un ami pour s’ enrôler. Les quotas d’ enrôlements étant dépassés dans cette ville, les recruteurs leur suggèrent plutôt de se rendre à Montréal (à près de 3500 km) car on y lève un bataillon canadien-français (le 22^e Bataillon). Les deux compères vendent aussitôt une partie de leurs biens pour acheter leurs billets de train et des denrées en vue du long périple³⁷⁶.

6.1.3 Autres motivations

Certains témoins s’ enrôlent par nécessité ou pour améliorer leur sort. L’ Acadien Théodore Dugas, qui travaille à Montréal tout en suivant une carrière parallèle dans la milice, s’ enrôle pour aider à la victoire de son pays pour ensuite retourner auprès des siens avec la satisfaction du devoir accompli. Surtout, ses « entreprises » d’ avant-guerre n’ ayant jamais vraiment bien réussi jusque-là, il veut « se créer un avenir » après la guerre³⁷⁷.

Ferblantier et propriétaire d’ un atelier employant quelques travailleurs, Ernest Bouvrette doit fermer son établissement et congédier ses employés lorsque le gouvernement réquisitionne tous les métaux dans le cadre de l’ effort de guerre. Âgé de 37 ans, père de 3

³⁷⁵ Lasnier réussit sans doute à le faire sans le consentement écrit de ses parents puisque ceux-ci refuseront de lui écrire tout au long de la guerre. Dans ses lettres à son beau-frère, avec qui il entretiendra une correspondance soutenue, il jure souvent de vouloir se venger à son retour au Canada.

³⁷⁶ Michelle T. Lambert et Henry Goulet, « La guerre de Pépère », *Légion*, vol. 94, n° 1 (janvier-février 2019), p. 4-7.

³⁷⁷ « Un Acadien à la guerre (Journal du sergent Théodore Dugas) », *La Revue d’ histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 20, n° 3, septembre-décembre 1992, p. 16-17. Notes du 30 septembre 1914.

enfants et se retrouvant désormais sans ressources, c'est à contrecœur qu'il se résigne à s'enrôler afin d'assurer un revenu à sa famille.

Dans les villages et municipalités où l'essentiel de l'économie est concentré dans les secteurs primaires, on assiste le plus souvent à des enrôlements par groupes. Avec six amis, dont un cousin, l'Acadien James Losier quitte son village natal pour rejoindre le CEC: «À l'époque, il n'y avait pas d'emploi à Tracadie, et l'armée ça payait une piastre [dollar] par jour³⁷⁸.» Peu après son arrivée en Nouvelle-Écosse où il demeurera en garnison pendant quelques mois avant son départ pour l'Angleterre, le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) accueille dans ses rangs 47 Belges. Immigrants de fraîche date, ils travaillent péniblement dans les mines de charbon de la province³⁷⁹.

Enfin, il y a les enrôlements multiples, ceux d'individus souvent étranges, licenciés pour des raisons d'inaptitudes au service militaire ou qui ont déserté une unité, et qui tentent une nouvelle fois leur chance au sein d'une nouvelle unité. Ils modifient parfois leur nom ou changent leur date de naissance. Certains ont servi dans plus de deux unités.

6.2 Le front

Pour le soldat canadien-français, l'arrivée sur le front européen depuis le Canada est un exploit en soi, voire un véritable «parcours du combattant». Avant son départ du Canada, s'il n'a pas déserté ou été réformé, il doit d'abord subir un entraînement intense, dans des conditions de vie difficiles, afin d'entrer dans le «moule» du soldat. Si l'expérience peut paraître traumatisante pour celui qui n'a aucun antécédant militaire, elle peut l'être

³⁷⁸ Mary Jane Losier, «James J. Losier: Mémoires d'un vétéran», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. XIV, n° 2, avril-juillet 1986, p. 45.

³⁷⁹ Michel Litalien, *Dernier espoir pour la gloire: Le 150^e Bataillon d'infanterie (Carabiniers Mont-Royal), 1915-1918*, Montréal, Fondation Les Fusiliers Mont-Royal, 2018, p. 53.

également pour le milicien d'expérience. Ce dernier, qui a le plus souvent été formé selon les normes d'avant-guerre, encore très victorienne en 1914, doit s'adapter aux nouvelles technologies et manœuvres apprises des leçons tirées à la suite des premiers affrontements sur les champs de bataille européens. Les miliciens d'expérience doivent aussi apprendre à vivre avec des éléments extérieurs à leur famille régimentaire, réapprendre la camaraderie et travailler avec d'autres unités, anglophones, au sein d'une brigade.

Puis vient le temps de l'embarquement pour se diriger vers la Grande-Bretagne. Si certains, tels que Franck Boutin, se voient déjà à Berlin «sans faire aucun arrêt et au pas de course³⁸⁰», d'autres craignent le pire lors de la traversée de l'Atlantique. Dans une lettre à ses parents, écrite peu avant son embarquement, le soldat Napoléon Michel est convaincu qu'il ne reviendra jamais³⁸¹. En voyant s'éloigner les côtes du Canada, les soldats se rendent alors compte qu'ils s'engagent vers l'inconnu. Ils s'ennuient très rapidement des leurs. Au cours de la traversée, ils doivent composer avec le mal de mer, les tempêtes mais surtout la peur d'être coulés par les sous-marins ennemis ou de frapper une mine.

Arrivés en Grande-Bretagne, ils réalisent qu'il n'est désormais plus possible de faire marche arrière et de rentrer au pays. À son épouse qui souhaite qu'il rentre au pays au plus vite, Napoléon Gagné répond que la seule façon d'y parvenir serait d'être mutilé, mais

³⁸⁰ «Frank: Une première recrue du 22^e Bataillon canadien-français», *La Citadelle*, vol. XI, n° 2, juin 1957, p. 3.

³⁸¹ Roger Labonté, *Un petit soldat mais un grand Canadien: Napoléon Michel, 1899-1918*, Brossard, Éditions pour tous, 2010, p. 28-29. Lettre du 28 septembre 1917.

comme celui-ci désire revenir entier, il se résigne à rester et à endurer³⁸². Il y a cependant des exceptions³⁸³.

En Grande-Bretagne, après les dissolutions d'unités nouvellement arrivées, les camarades sont répartis au sein d'autres unités canadiennes brisant ainsi une certaine cohésion et l'esprit de corps. Ils sont réassignés à une unité au front ou mutés à un dépôt de réserve où ils rongent leurs freins. Après plusieurs mois d'entraînement et d'attente, c'est la traversée de la Manche qui, elle aussi, suscite autant d'inquiétudes³⁸⁴. Enfin, une fois débarqués sur le continent européen, les volontaires et les conscrits sont dirigés vers le front.

6.2.1 L'arrivée au front

Selon Joseph Chaballe, les moments les plus émouvants d'un soldat au front sont, dans l'ordre: la vue des tranchées, la nuit, pour la première fois; le sifflement du premier obus allemand; les dernières minutes avant l'assaut; et le moment où les hommes reçoivent l'ordre de fixer la baïonnette au canon pour repousser une attaque ennemie dont on voit déjà les troupes de choc quitter leurs tranchées³⁸⁵.

³⁸² Lucie Éva Gagné, *Les Canadiens à l'assaut: Journal de la 13^e Batterie, 1914-1918*, Ottawa, CEF Books, 2008, p. 35. Lettre de Napoléon Gagné à son épouse, datée du 3 août 1916.

³⁸³ Ce sont surtout les officiers qui pouvaient obtenir de tels privilèges notamment lors de leurs permissions, s'ils en faisaient la demande, ou lorsque leurs blessures nécessitaient une longue période de convalescence. Ce ne fut pas le cas pour les militaires du rang. Le soldat Josaphat Gaudreau, du 14^e Bataillon, enrôlé depuis août 1914 et ayant été de toutes les batailles avec son unité, a été grièvement blessé à deux reprises. Dans une lettre au sous-ministre de la Défense, de septembre 1918, il le supplia de le laisser poursuivre sa longue convalescence au Canada avec promesse de retourner au front. Sa requête fut refusée. BAC, RG 9-III-A-1, boîte 279, dossier 10-G-315: *Gaudreau J., 26553, 14 Bn*. Toutefois, plusieurs soldats purent bénéficier du privilège d'un congé au Canada à la suite des élections fédérales de 1917 dont l'enjeu portait sur la conscription. Le premier ministre Robert Borden avait promis de donner un congé de trois mois au Canada à tous les hommes mariés du premier contingent si la conscription était votée.

³⁸⁴ Dans son journal, l'ambulancier Albert Pelletier mentionne qu'il traverse la Manche à bord d'un navire navigant sous pavillon espagnol afin de ne pas attirer l'attention des Allemands. Note du 8 février 1915.

³⁸⁵ Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Les Éditions Chantecler Ltée, 1952, p. 56.

Plusieurs témoins expriment le mélange d'inquiétude et de peur qui les envahit lorsqu'ils approchent et entrent dans la tranchée pour la première fois. Le soldat Horace Tousignant avoue avoir eu peur mais, en conservant son sang-froid, tout s'est finalement bien déroulé³⁸⁶. Pour le soldat Marc Gagnon, du 25^e Bataillon, la première marche vers la tranchée a été éprouvante en raison du bruit des obus qui tombaient près de lui et de l'éclat des fusées éclairantes qui menaçaient régulièrement de le faire repérer par l'ennemi: «J'avoue qu'à ce moment, j'avais le cœur gros. Je songeais que la mort était près de moi et me demandais quel serait mon sort³⁸⁷». Il apprend rapidement à s'y faire:

Dans l'après-midi, on travailla à réparer la tranchée. Tout semblait être normal quand tout à coup voilà les boches qui nous envoient un bombardement des mieux soignés. Tout brisait et volait en mille miettes. Je devins pas mal énervé. Cependant, comme j'en vis quelques-uns qui étaient calmes, je me dis en moi-même que c'est inutile que je m'énerve ainsi et je me tins tranquille. Il y avait un gros soldat avec nous qui lisait un journal pendant ce bombardement. C'est cet exemple qui me fit du bien et je compris par là qu'il était inutile de s'exciter. Le bombardement dura près d'une demi-heure. Quand ce fut fini, je m'endormis. J'avais peine à me tenir les yeux ouverts. Il n'y eut rien d'anormal pour le reste de l'après-midi³⁸⁸.

La réaction d'Honoré-Édouard Légaré, du 22^e Bataillon (canadien-français), est différente. Las de l'entraînement intense et des marches forcées effectuées pendant le séjour en Grande-Bretagne, les préparatifs du départ pour la première sortie dans les tranchées se font dans l'enthousiasme et en chansons. Dès le départ, ses camarades et lui sont séparés par petits groupes afin d'éviter que l'ennemi ne les voie entrer dans les tranchées. Ce moment est solennel, malgré les incertitudes. Tous se posent une multitude de questions³⁸⁹.

³⁸⁶ Archives régimentaires du Royal 22^e Régiment, FPA 96: Fonds Horace-Tousignant. Lettre à ses parents datée du 3 avril 1918.

³⁸⁷ Archives, Musée du Fort Saint-Jean, *Journal de Marc-Gagnon*, p. 20. Note du 24 juillet 1916.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 24.

³⁸⁹ Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2013, p. 91. Note du 20 septembre 1915.

Même s'il rêve de ce moment depuis son enrôlement, Légaré se rend compte que la situation est désormais bien réelle.

Si tous craignent l'inconnu, les membres du 22^e Bataillon ne semblent pas réaliser les dangers malgré les ordres et les consignes reçus et n'en font qu'à leur tête lors de leur premier séjour dans les tranchées³⁹⁰:

Nous sommes dans les lignes de communications, à 500 verges à l'arrière de la première ligne. Il fait un bien beau clair de lune et les boches ne nous envoient que 6 à 8 obus qui, heureusement, ne blessent pas aucun de nous car nous sommes encore en terrain découvert, et ainsi nous nous rendons jusqu'aux lignes de support à l'arrière de la première ligne. Nous sommes à nous placer et les Impériaux³⁹¹ que nous remplaçons défilent lentement vers l'arrière tout en nous répétant sans cesse de se taire et de ne pas se mettre la tête en dehors de la tranchée...

[...] Comme nous n'avions pas reçu d'instructions encore de personne, excepter de nous tenir éveiller et de regarder de temps en temps pardessus le parapet, nous, ne connaissant pas le danger, nous nous assisons sur le parapet et se mettons à fumer sans penser qu'il y avait du danger, étant dans la certitude que nous étions dans les lignes de réserve. Et nous fumions comme des bons quoique de temps en temps, nous attendions bien passer des pizz, pizz, ne sachant pas ce qui pouvait être la cause de ces petits bruits là. Nous étions là depuis certainement un bon quart d'heure quand un officier vient à passer et nous demande ce que nous faisons là. Sur notre réponse qui lui parut surprenante, il nous explique où nous étions et, nous dit que nous n'étions qu'à 150 verges [137 mètres] des Boches et que c'était par chance si nous n'avions rien reçu encore, que les boches avaient une mitrailleuse dans notre [secteur] et que très souvent ils s'en servaient. Inutile de dire que nous sommes descendus et vite. Pas 5 minutes après, la mitrailleuse entrait en action pour tout balayer ce qui pourrait se trouver sur son chemin. nous l'avions échapper belle...

[...] Nous passons notre temps à sortir la tête en dehors de la tranchée et je vous dis que les boches en profite. D'ailleurs, ils ont une belle mire car il y en a qui sont complètement dehors de la tranchée aussi, cette première journée nous fut fatal en tués et blessés. Il en fut ainsi pour les trois à quatre premier jours avant que les gens comprennent qu'il fallait se cacher le plus possible. Nous avons eu près de 40 en tout de mis hors de combats mais c'était la seule manière pour plusieurs de se faire à la situation³⁹²...

Le lieutenant Pierre-Eugène Guay trouve, tant qu'à lui, que le front est bien plus intéressant que l'arrière. Il y a certes des dangers, mais on s'y habitue vite. Il affirme même y être

³⁹⁰ Comme nous le verrons plus loin, le 22^e Bataillon (canadien-français) se forgea une réputation peu enviable lorsqu'ils s'agissait de l'occupation d'une tranchée.

³⁹¹ Soldats britanniques.

³⁹² Alphonse Couture, *Carnet de route de 1914 à 1919*, tapuscrit non daté, p. 18. Cet évènement eut lieu le 21 septembre 1915.

heureux. Pour lui, ce n'est pas la peur qui menace le soldat dans la tranchée, mais plutôt l'ennui et la folie:

Sais-tu que réellement nous faisons une vie fort agréable? Les copains sont si chics et d'ailleurs avoir le frisson purifie le sang... et même un peu le cœur. Et, de temps à autres, lorsque nous revenons à l'arrière, nous éprouvons une volupté qui nous est inconnue, celle de la sécurité. Sécurité un peu relative puisque nous sommes toujours dans les zones de l'artillerie lourde et que les gaz asphyxiants ont déjà atteints des individus à 40 kilomètres des lignes Boches... Tu serais très surpris d'apprendre que la vraie peur est un mythe au front. À certains moments il faut être anxieux un brin si on est tenu immobile et inactif dans le danger mais le mal dont souffre le soldat consiste à être «fed-up³⁹³». Il y a des «fed-up» qui courent après les obus, il y en a d'autres qui les craignent. Je ne serai jamais «fed-up», j'espère³⁹⁴.

Le soldat Joseph Michaud vit également sa vie de tranchée avec philosophie:

Un mot de notre front; travail de plus belle pour faire briser sacs de terre, fils de fer etc. Dans les tranchées très peu de balles de carabine, les communiqués de presque tout les jours: Duels d'artillerie et explosions de mines parfois: Les canons de toutes sortes, ils parlent depuis quelque temps; ça devient intéressant comme nous disions ce soir. Pour moi, si ce n'était des malheureux qui se font écharper, je préférerais à une pièce de théâtre un bon petit bombardement; c'est magnifique de beauté ou de laideur. On se sent les nerfs vibrer comme dans la passion ou la colère; parfois un obus éclat très près sans blesser personne, on rit de se retrouver sauf et du petit frisson que note animal de corps a sent passé sur son épiderme; on dit: Encore Seigneur mais quelques pieds plus loin³⁹⁵!

Avec la fréquence des déploiements dans la tranchée et à force d'apprendre à vivre avec les difficultés du front, les témoins s'endurcissent. Plusieurs se vantent à leur famille d'être devenus habitués. Après avoir revu d'anciens camarades du 41^e Bataillon servant avec le 22^e Bataillon depuis plusieurs mois, le soldat Marc Gagnon trouve que ceux-ci sont devenus de véritables «chiens de guerre³⁹⁶». Alphonse Masson avoue à son épouse qu'après 4 semaines à dormir sans couverture, sans caleçon et sans tricot, il préférera

³⁹³ Argot de tranchée du Tommie britannique signifiant le dégoût, la fatigue ou la désillusion. Selon ce qu'écrit Guay, ce terme se rapproche plutôt de la folie.

³⁹⁴ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Saguenay), Fonds Mgr-Victor-Tremblay, Dossier 56A, pièce 6: Lettre de Pierre-Édouard Guay à son père, non datée (possiblement écrite vers août 1917).

³⁹⁵ *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre de Joseph Michaud à ses parents, datée du 22 avril 1916.

³⁹⁶ Marc Gagnon, *op. cit.*, p. 17 (note du 23 septembre 1916).

dormir sur le plancher à son retour à la maison³⁹⁷. Quant au chauffeur d'artillerie Napoléon Gagné, il dit être tellement habitué à vivre avec la mort qu'il a très bien dormi à côté de 35 cadavres³⁹⁸.

6.2.2 Le moral d'acier: patrouilleur dans le no man's land

Si la vie dans la tranchée est difficile et éprouvante pour nombre de fantassins, celle des éclaireurs ou patrouilleurs (*scouts*) l'est davantage. Déployés en poste avancé près des lignes allemandes ou effectuant des patrouilles dans le no man's land, c'est une tâche des plus dangereuse». Sachant que les éclaireurs sont près de ses lignes, l'ennemi cherche à les déloger ou à les détruire coûte que coûte par les bombardements, les balles ou au corps à corps. Ils sont, plus que les autres, confrontés à la mort.

Si la plupart des témoins fantassins ont effectué, une nuit ou l'autre, des patrouilles dans le no man's land, deux d'entre eux, Georges-Edmond Lamothe et Albert Brunelle, en ont fait leur spécialité. Au cours d'une patrouille, Brunelle est légèrement blessé à la main lors d'un corps à corps avec un soldat allemand. Une autre fois, il est blessé par balle à l'épaule gauche et doit être évacué vers l'arrière pour y être soigné. De retour au front quelques jours plus tard, il est de nouveau évacué en raison d'une obusite (*shell shock*) et sera hospitalisé pendant plusieurs mois.

Le jour de son 18^e anniversaire, en patrouille, Hermas Lasnier raconte avoir failli être tué par une balle ennemie qui a traversé sa casquette et lui a éraflé le cuir chevelu³⁹⁹. Une autre fois, à deux reprises dans la même journée, il est enterré vivant par l'explosion d'un obus

³⁹⁷ *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre d'Alphonse Masson à son épouse, datée du 11 septembre 1916.

³⁹⁸ Napoléon Gagné, *op. cit.*, p. 78. (8 septembre 1918).

³⁹⁹ Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment, FPA 135: *Fonds Hermas-Lasnier*, Lettre à son beau-frère datée du 17 décembre 1915.

près de lui⁴⁰⁰. Dans l'une de ses lettres, Lasnier raconte comment il réussit à se tirer d'une mort certaine après être tombé face à face avec une patrouille ennemie. Puisqu'il feint d'être mort dans un trou d'obus, un patrouilleur allemand lui assène un coup de crosse de fusil derrière la tête afin de vérifier son état. Le jeune Canadien français ne réagissant pas, il est laissé sur place, vivant⁴⁰¹.

6.2.3 La bataille

Qu'ils aient combattu avec le 22^e Bataillon, le 14^e «Royal Montreal Regiment» ou une autre unité, les Canadiens français ont été de tous les affrontements auxquels prit part le CEC sur le front franco-belge. Toutefois, pour le Canada français, la bataille la plus emblématique n'a pas été celle de Vimy (9 au 13 avril 1917), que la plupart des Canadiens anglophones d'aujourd'hui considèrent comme l'un des moments fondateurs de la Nation canadienne⁴⁰², mais bien celle de Flers-Courcelette, mieux connue sous le nom de bataille de Courcelette pour les Canadiens, qui eut lieu du 15 au 22 septembre 1916 dans le secteur de la Somme. Cette éclatante mais coûteuse victoire du 22^e Bataillon (canadien-français) eut des échos parmi les alliés. Elle établit la renommée du bataillon et démontra aux détracteurs que les Canadiens français savaient se battre. Alphonse Couture, devenu sapeur après avoir servi pendant plusieurs mois avec le 22^e Bataillon, note qu'à la suite de la victoire de Courcelette, les Canadiens avaient désormais une grande réputation et étaient

⁴⁰⁰ *Ibid.*, Lettre à sa sœur datée du 20 avril 1916.

⁴⁰¹ *Ibid.*, Lettre à son beau-frère, datée du 8 novembre 1916.

⁴⁰² La bataille de Vimy, qui faisait partie de la bataille d'Arras, s'est déroulée du 9 au 13 avril 1917. Elle fut une importante et symbolique victoire pour le Canada. Pour la première fois depuis le début de la guerre, les quatre divisions du CEC combattaient ensemble. Pour plusieurs historiens et citoyens anglophones, Vimy fut le moment où le pays sortit de l'ombre de la Grande-Bretagne et se sentit capable de grandeur (*birth of a Nation*). Canadiens de souche et immigrants de fraîche date réalisèrent, semble-t-il, qu'ils avaient vaincu en tant que «Canadiens». La notion de «nation» existait depuis bien longtemps déjà chez les Canadiens français (mais également chez les Premières Nations), mais pas au même sens où l'entendaient le Canada anglais. Même si le 22^e Bataillon était à Vimy au cours de la bataille, il n'a pas pris part à l'assaut. Il fut plutôt fractionné et assigné à des tâches de nettoyage (*mopping up*), un rôle important mais de second plan.

très estimés de tous, surtout de la population française⁴⁰³. Après la guerre, la bataille de Courcelette fera partie intégrante des manuels scolaires et sera enseignée dans les cours d'histoire à la «petite école» et certaines rues du Québec en porteront même le nom⁴⁰⁴.

Pour le 22^e Bataillon et les soldats canadiens-français, l'enjeu de la bataille de Courcelette était bien sûr stratégique, mais aussi «patriotique». Le commandant de l'unité lui-même, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay, fut à l'origine de cette revendication à son commandant de brigade, celle de l'honneur que son bataillon effectue l'assaut final sur une partie de la commune. La prise de l'autre moitié sera confiée au 25^e Bataillon (Nova Scotia Rifles). Pour Tremblay, ce «patriotisme» n'est pas dirigé contre l'ennemi, mais est plutôt destiné à faire taire les Canadiens anglais et les Britanniques. Peu avant l'attaque, il réunit ses officiers:

Nous comprenons très bien que nous allons à la boucherie, la tâche paraît presque impossible avec si peu de préparation dans un pays que nous ne connaissons pas du tout. Cependant le moral est extraordinaire, et nous sommes déterminés de prouver que les «Canayens» ne sont pas des «slackers» [paresseux]. [...] C'est notre première grande attaque, il faut qu'elle soit un succès pour l'honneur de tous les Canadiens français que nous représentons en France. Je peux facilement voir sur la figure de mes hommes ce qu'ils ne peuvent dire: leur enthousiasme, leur détermination. Tous mes officiers sont remplis d'ardeur, et il y a parmi eux des entraîneurs [meneurs] d'hommes parfaits⁴⁰⁵.

Si les trois divisions canadiennes⁴⁰⁶ sur le terrain ont joué un rôle important dans le succès de l'attaque sur Courcelette, cette bataille est surtout associée de près au 22^e Bataillon. Même s'il ne faisait partie de cette unité, l'artilleur Oliva Cinq-Mars, qui fut très actif lors

⁴⁰³ Alphonse Couture, *op. cit.*, p. 66. Couture rapporte cela à la suite de sa permission à Paris en janvier 1917.

⁴⁰⁴ Une autre bataille sera intimement liée aux soldats canadiens-français, celle de Chérisy (voir chapitre 3).

⁴⁰⁵ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*, Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 153.

⁴⁰⁶ Les 1^{re}, 2^e et 3^e Divisions d'infanterie canadienne combattaient ensemble pour la première fois. Bien qu'arrivée sur le continent européen, la 4^e Division combattait dans le secteur belge.

du bombardement de cette place forte allemande, fut aussi le témoin privilégié de l'introduction d'une nouvelle arme dans la bataille:

Un soir, des Anglais passent près de nous et étendent un galon blanc sur le sol; nous nous demandons ce que cela veut dire, mais plus tard, à la brunante, nous apprenons que c'est pour indiquer le chemin à suivre pour deux gros tanks qui passent près de nous avec leur équipage. Nous sommes très surpris de voir ces machines, car c'est la première fois que nous en voyons. Ils s'arrêtent pas loin de nous, couvrent le tout avec du camouflage pour cacher leurs tanks à la vue des Allemands le lendemain lorsqu'il fera clair. Ils passent la nuit à attendre l'attaque sur Courcelette⁴⁰⁷.

Le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay décrit avec détails et émotions l'horreur de la bataille et ses conditions épouvantables, mais exprime également sa fierté envers ses subalternes qui se sont battus comme des lions, depuis la prise de Courcelette jusqu'à sa défense acharnée qui s'est échelonnée sur plusieurs jours⁴⁰⁸. De cette bataille, il dira: «Si l'enfer est aussi abominable que ce que j'ai vu là, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'y aller⁴⁰⁹.»

Le calcul de Tremblay, celui de mettre à l'avant-plan son bataillon dans la capture du village, rencontra le succès escompté et même davantage. Peu après, les journaux britanniques, dont le prestigieux *Times*⁴¹⁰ de Londres, suivi de tous les journaux canadiens, encensent cette victoire des soldats canadiens, en mettant l'accent sur les soldats du «Canada français», sans mentionner le nom du 22^e Bataillon. La victoire des «Vingt-Deux»

⁴⁰⁷ Oliva Cinq-Mars, *op. cit.*, p. 95-96.

⁴⁰⁸ À peu près tous les témoins étudiés qui ont combattu à Courcelette ont laissé des traces écrites sur cette bataille. De tous les témoins étudiés, Joseph Chaballe est sans contredit celui qui a écrit le plus. «Courcelette: Glorieux fait d'armes du 22^eme Régiment Canadien-français», *La Canadienne*, octobre-novembre 1920, 14 p. Dans son *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919* (Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, 412 p.), Chaballe lui consacre 75 pages.

⁴⁰⁹ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 165.

⁴¹⁰ «Canadians Day of Glory», *The Times*, 25 septembre 1916, p. 3. Le *Times* publia plusieurs articles faisant mention de la vaillance des Canadiens à Courcelette. L'un des plus élogieux fut sans doute «French Canadians on the Somme», *The Times*, 11 octobre 1916, p. 11.

et sa surexposition dans les journaux, firent de l'ombre à l'autre bataillon victorieux, le 25^e, le grand oublié de ce succès.

Dans ses Mémoires, le Néo-Écossais Robert N. Clements comprend les raisons pour lesquelles toute l'attention des journaux a été dirigée envers les Canadiens français. Si ces derniers méritent amplement cette reconnaissance, il ne faut surtout pas oublier le succès de son unité ainsi que le rôle joué par les deux autres bataillons de la 5^e Brigade canadienne:

Unfortunately, by September 1916, some two years after the start of the war, a lot of the early glamour had worn off. Already at home some elements of the conscription issue were forming. Quebec in particular was not producing its full share of new men. Somewhere, somehow, probably partly by accident and certainly to some extent by intention, all the press and other news media were encouraged or instructed to feature in their reports the achievements of the 22nd Battalion in the capture of Courcellette. No doubt it was felt that this very special public acknowledgement would in some way help recruiting among their relatives and friends at home.

The result then and in later years has been to associate the name of Courcellette almost entirely with the 22nd Battalion from Quebec. No one in his right mind would for one moment attempt to discount or reduce the honours of the 22nd men so gloriously earned at frightful cost that evening of September 15th, 1916. They deserve every possible credit given them then and since. Too long neglected and in need of correction before it is too late is the plain truth that the 22nd took only half of the town and the 25th the other fully equal and difficult half. It also cannot be overlooked that the closely following 26th and 24th Battalions had an equally dirty job and did it just as well⁴¹¹.

Malgré son amertume, le lieutenant Ralph Lewis, lui aussi du 25^e Bataillon, raconte comment les Canadiens français du 22^e Bataillon saluèrent la bravoure de leurs camarades néo-écossais en acclamant à trois reprises le passage de leur commandant dans leurs lignes⁴¹². Quant au soldat Marc Gagnon, Québécois ayant combattu à Courcellette dans les rangs du 25^e Bataillon, il exprime son amertume dans son journal: «Je me permettrai de

⁴¹¹ Robert N. Clements, *Merry Hell: The Story of the 25th Battalion (Nova Scotia Regiment), Canadian Expeditionary Force, 1914-1919*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, p. 152.

⁴¹² Ralph Lewis, *Over the Top With the 25th: Chronicle of Events at Vimy Ridge and Courcellette* [sic], Halifax, H.H. Marshall, 1918, p. 33.

dire que le 25ième et le 22ième travaillèrent ensemble. L'honneur revient aux deux bataillon parce que nous avons travaillé ensemble⁴¹³.»

6.3 Consentement ou contraintes?

Comment les soldats canadiens-français ont-ils trouvé la force de tenir au front toutes ces années? Si la force des combattants européens a été obtenue grâce à un patriotisme inséparable d'une nette hostilité à l'égard de l'adversaire allemand, selon les historiens Audoin-Rouzeau et Becker⁴¹⁴, peut-on conclure qu'il en fut de même chez les combattants d'outre-Atlantique? Nous l'avons vu, les motivations des Canadiens français à venir combattre sur le sol européen étaient multiples et volontaires.

6.3.1 La haine de l'ennemi

Même s'il n'a pas connu la guerre franco-prussienne de 1870, le revanchisme, les tensions politiques entre la France et l'Allemagne d'avant-guerre ou l'invasion de son territoire par l'ennemi germanique, le soldat canadien-français a éprouvé bien entendu de la haine envers l'ennemi allemand comme l'ont aussi éprouvé les combattants britanniques et français. Toutefois, cette haine s'est manifestée surtout au cours d'une bataille acharnée, à la suite de la perte d'un camarade cher ou à la vue d'atrocités, de désolations.

Même s'il est non-combattant et qu'il n'est pas tenu de porter une arme, le très pieux sergent-major ambulancier Albert Pelletier, outré de voir tant d'églises et de villages détruits par les bombardements allemands, ressent une soif de vengeance. En juin 1915, alors qu'il visite une batterie d'artillerie française près du front, un officier lui propose de

⁴¹³ Marc Gagnon, *op. cit.*, p. 98.

⁴¹⁴ S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *op. cit.*, p. 42.

tirer quelques salves sur l'ennemi, ce qu'il accepte d'emblée. Devenu presque sourd à la fin de l'exercice, mais comblé, il souhaite avoir tué au moins une douzaine de Boches⁴¹⁵.

À la bataille de Courcelette, le sapeur Alphonse Couture est témoin d'atrocités commises envers l'ennemi par ses anciens frères d'armes du 22^e Bataillon:

[...] sitôt qu'ils se voyaient découverts, les mains en l'air et se mettait à crier camarades, camarades, capout, capout, mais dans leurs rages, les soldats ne faisait pas de quartier et la baïonnette se faisait voir malgré que tous savait et connaissait les règlements qui veut qu'un prisonnier nous est sacré et qu'il est en notre pouvoir de le défendre et le secourir. C'était une véritable boucherie. Plusieurs qui ayant perdu leurs fusils se servaient de pelles, de haches, etc., tout ce qui pouvait leur tomber sur la main, et j'ai vu de mes yeux car il ne faut pas oublier que quoique ne prenant pas part à l'attaque en compagnie du 22ieme, nous étions tout près d'eux⁴¹⁶.

Le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay mentionne que ses hommes ont la rage au cœur à la suite des énormes pertes subies et la vue de leur camarade déchiquetés à Courcelette. Futur récipiendaire de la Croix de Victoria, le caporal Joseph Kaeble écrit à sa sœur qu'il aime bien son métier de «tueur d'Allemands». Il ajoute «quand je suis en face d'eux, je suis toujours fâché, les cheveux droite sur la tête. Je ne puis t'exprimé comment je les haï⁴¹⁷.» Alors qu'il est sur le point de connaître son baptême du feu lors de la bataille de Monchy-le-Preux (Pas-de-Calais) en août 1918, le soldat Armand Thérien, du 5th Regiment, Canadian Mounted Rifles, refuse de suivre les conseils que lui prodigue un vieux soldat: «en cas de blessure, retourne vers l'arrière sans attendre». Enivré par sa ration de rhum distribuée avant l'attaque, Thérien lui répond: «je ne sais ce que c'est, mais je me sens gai, brave, je hais les "fritzs" et voudrais tous les tuer⁴¹⁸». Alors qu'il poursuit sa

⁴¹⁵ *Archives familiales de Bruno Pelletier*. Albert Pelletier, *Notes et impressions pendant la guerre de 1914-1915*, inédit.

⁴¹⁶ A. Couture, *op. cit.*, p. 48.

⁴¹⁷ *Archives familiales de Micheline-Hébert*: Lettre de Joseph Kaeble à sa sœur datée du 27 août 1917.

⁴¹⁸ MDN, DHH, 84/331: Fonds Jean-Pariseau: *Journal de guerre du soldat Armand Thérien*. Note du 26 août 1918.

formation en Grande-Bretagne, le conscrit Zotique Reid avoue beaucoup aimer les pratiques de tir, car il pourra tuer plus d'Allemands une fois rendu au front⁴¹⁹.

Français d'origine, le soldat Alphonse Masson méprise et ridiculise l'Allemand même dans la correspondance (cartes postales) qu'il envoie à son épouse:

Ma carte est un peu quelconque... Tu vas dire, vulgaire. Cependant les Boches adressent des poésies larmoyantes à la pomme de terre, à la choucroute, etc. L'animal ici présent, par le fait de la guerre, gagne de l'importance, il devient un personnage... nécessaire, utile, sauveur! Alors Vive Maître Pourceau! Et puisque l'imbécile qui a dessiné la carte prétend que c'est un porte-bonheur, que ce soit pour nous, les alliés et non pour les Boches. Qu'il y ait beaucoup de cochons en France, au Canada, en Angleterre. Mais j'y pense il y en aura toujours davantage en Allemagne puisqu'il y a 69 millions de Boches et que ce sont tous des cochons⁴²⁰.

Toutefois, il ne faut pas conclure que tous cultivaient et entretenaient la haine de l'ennemi. Après la fureur des premiers instants de l'affrontement, où on n'éprouve aucune pitié pour l'ennemi⁴²¹, les hommes se mettent à nouveau à faire des prisonniers. Futur récipiendaire de la Croix de Victoria, le lieutenant Jean Brillant, du 22^e Bataillon, respecte son ennemi. Il admet que les Allemands ont fait une lutte héroïque et que leurs soldats croient se battre pour la justice au même titre que les Canadiens français le croient pour eux-mêmes, et qu'il ne faut pas les haïr pour cela⁴²².

⁴¹⁹ *Collection personnelle de Michel Gravel*. Lettre de Zotique Reid à mère, datée du 22 juin 1918.

⁴²⁰ Carte postale d'Alphonse Masson à son épouse, datée du 16 mars 1917.

⁴²¹ Le meurtre de soldats allemands, désarmés, alors qu'ils se rendent, restera un déni au Canada. En 1930, un jeune Montréalais d'origine américaine, Charles Yale Harrison, ancien combattant du 14^e Bataillon d'infanterie (Royal Montreal Regiment), publia un roman pacifiste, *Generals Die in Bed*, inspiré de son expérience de la guerre. En y évoquant, notamment le meurtre de soldats allemands, il suscita l'ire des anciens combattants canadiens. On lui reprocha de dénigrer le rôle et la mémoire de ses camarades qui avaient combattu et qui étaient tombés au combat. Harrison affirma qu'il ne voulait que décrire la guerre telle qu'elle était. Charles Yale Harrison, *Les généraux meurent dans leur lit*, Paris, France, Librairie Galliard, 1931, 250 p. Jusqu'à tout récemment, le chapitre où Harrison fait mention du massacre de combattants ennemis était réfuté par de nombreux historiens, mais l'historien Jean Martin prouva que ce massacre avait bien eu lieu. Jean Martin, «*Generals Die in Bed: Charles Yale Harrison n'a pas tout inventé*», *Revue historique des armées*, n° 277, 2014, p. 58-70.

⁴²² *Le Capitaine Jean Brillant, C.V., C.M. par ses amis*, Rimouski, imprimé privé, 1920, p. 20. Lettre à son frère Jules, non datée [1917].

La plupart des témoins ne tiennent pas de propos haineux lorsqu'ils rencontrent des prisonniers allemands pour la première fois. On découvre alors que l'ennemi est aussi un être humain. Alors qu'il est encore en Grande-Bretagne, le sergent-major de compagnie Napoléon Marion va observer des prisonniers allemands ramenés du front et il est étonné de constater qu'ils ne sont pas les brutes qu'on lui a dépeintes⁴²³. Le soldat André Biéler, du Princess Patricia's Canadian Light Infantry, trouve que les premiers Allemands capturés par son régiment ne sont pas dangereux et les plaint même, car ils ont l'air déprimés⁴²⁴. Après la capture de deux Allemands, son frère Philippe discute avec eux en allemand et les rassure en leur disant qu'ils seront bien traités en Grande-Bretagne⁴²⁵.

À la suite de leur capture lors de la bataille de Courcellette, deux médecins et dix brancardiers allemands acceptent d'aider le responsable de l'hôpital de campagne, un sergent infirmier canadien, et soignent les 200 blessés et plus, comme s'ils étaient des leurs. Même s'ils sont ennemis, le lieutenant-colonel Tremblay avoue bien s'entendre avec eux⁴²⁶.

Dans son récit, le soldat François-Xavier Brousseau du 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards) décrit l'ennemi allemand en détail. Sans le détester, il est bouleversé de voir l'état des corps ennemis tués lors des bombardements et de l'attaque des Canadiens. Il est peiné lorsqu'il constate que l'un des défenseurs, mort, était un jeune soldat guère plus âgé d'une quinzaine d'années (Brousseau a alors 28 ans) ou de voir un sous-officier rendre l'âme devant lui dans d'intenses souffrances. Il n'hésite pas à tenter de communiquer avec

⁴²³ Fonds Normand-Marion, Lettre de Napoléon Marion à sa mère, datée du 22 avril 1915.

⁴²⁴ Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, p. 66. Lettre d'André Biéler à son frère Étienne, datée du 5 octobre 1915.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 129. Lettre de Philippe Biéler à sa mère, datée du 21 septembre 1916.

⁴²⁶ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 163.

quelques prisonniers dont un parle français⁴²⁷. Au cours de la bataille de la Cote 70 (août 1917), le lieutenant Pierre-Eugène Guay avoue avoir eu pitié d'un soldat allemand blessé, agonisant, qu'il acheva pour mettre fin à ses souffrances⁴²⁸.

Marchant sur et à côté du parapet en raison de l'abondante boue dans les tranchées, le capitaine Georges Vanier s'étonne que les Allemands ne tirent pas toujours sur ses hommes et lui, et se demande si l'ennemi n'envisage pas une trêve⁴²⁹. En août 1918, le sapeur Couture est triste de voir l'état des soldats allemands qui se rendent, surtout de leur jeunesse:

[...] et durant ce temps, nous faisons toujours de prisonniers. Ce matin, un sous-officier boches avec 45 hommes s'en viennent nous trouver, ils se rendent, n'en peuvent plus de cet enfer. Et je vous dis que c'est encore triste de voir ces pauvres gens: il y en a de très jeunes et tous ont déjà été blessés une fois, et plusieurs 4 et même 5 fois. Oui ils se rendent sans conditions. Cette nuit, ils ont tué l'officier, un Prussien, puis ce matin ils viennent nous rejoindre car l'officier prussien ne voulait pas de reddition, mais ordre de résister jusqu'au bout, et ils ne sont plus capables de résister à notre feu d'enfer que nous leur faisons depuis quelques temps. Ils nous disent que si l'on continue sur ce train-là, ils ne pourront plus tenir bien longtemps car ils commencent à manquer de réserves et les munitions sont plutôt rares, mais les rations, c'est de cela qu'ils souffrent le plus: presque rien à manger et je vous dis que c'était beau de les voir manger, c'est la première chose qu'ils ont demandé en arrivant à notre poste. Puis comme il y en a qui parlent très bien le français et l'anglais, il s'en trouve deux qui ont déjà habité Montréal avant la guerre, et ils nous disent que nous n'avons pas besoin d'avoir peur, qu'ils ne s'en retourneront jamais dans les lignes allemandes, pour tout l'or au monde. Nous les faisons manger, puis des cigarettes, et ensuite nous les faisons enterrer les morts et nettoyer dans les champs. Seulement que 3 hommes pour les surveiller, ils ont l'air bien content de se voir avec nous⁴³⁰.

Le soldat franco-américain Roméo Houle, du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment), raconte les «fraternisations» entre soldats canadiens-français⁴³¹ et allemands sur le front

⁴²⁷ Musée de la Gaspésie, P241: *Fonds Joseph-Bernard-Saint-Onge*. Lettre de François-Xavier Brousseau intitulée «Les Canadiens à la bataille [sic] de Cambrai».

⁴²⁸ Lettre de Pierre-Édouard Guay à son père non datée, mais probablement d'août 1917.

⁴²⁹ Archives régimentaires, Le Royal 22^e Régiment, FPA 46: *Fonds Georges-Phileas-Vanier*. Lettre à sa mère, datée du 9 novembre 1915.

⁴³⁰ A. Couture, *op. cit.*, p. 144.

⁴³¹ Ce dernier ne parle qu'au nom de sa compagnie, francophone, et non de l'ensemble du 14^e Bataillon.

belge, en 1915. Loin de vouloir se détruire les uns et les autres, les antagonistes interagissent par des compétitions amicales visant à mesurer l'adresse des tireurs et discutent même depuis leurs tranchées. Nous sommes loin ici de la thèse de la brutalisation générale des combattants qu'avancent les historiens Becker et Audoin-Rouzeau⁴³².

Même si la trêve de Noël de 1914 est chose du passé, d'autres «fraternisations» ont lieu l'année suivante malgré l'interdiction des autorités militaires. Le 1^{er} janvier 1916, par exemple, de son propre chef, le patrouilleur Albert Brunelle traverse le no man's land en plein jour pour discuter pendant quelques heures avec l'ennemi. Il revient chargé d'insignes et de souvenirs allemands, ce qui permettra d'identifier l'ennemi d'en face et de ramener de précieux renseignements militaires. Admiratif de son geste de bravoure, son commandant doit toutefois le discipliner puisqu'il a désobéi à un ordre⁴³³.

6.3.2 Baisse de moral et fatalisme

Qu'ils aient été volontaires ou conscrits, les combattants volontaires ont été affectés par l'usure et la durée de ce conflit interminable, atroce et coûteux en vies humaines. En analysant les témoignages, force est de constater que malgré l'enthousiasme des premiers mois de la guerre, on relève souvent une baisse importante du moral. Pour le soldat Ernest Bouvrette, père de famille, plus le conflit se prolonge, plus il devient fataliste. Déjà, peu de temps après son arrivée au front, il demande à sa fille de lui écrire car il pourrait être mort dans deux semaines⁴³⁴. Au fil du temps, il parle régulièrement de sa mort et demande à son épouse de se trouver un bon mari advenant sa mort⁴³⁵.

⁴³² S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, *La Grande Guerre 1914-1918*, p. 45-49.

⁴³³ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 91.

⁴³⁴ *Ibid.*, (lettre 46, 27 juin 1916)

⁴³⁵ *Archives de la famille Bouvrette*, Lettre d'Ernest Bouvrette à son épouse, datée du 3 août 1916. Bouvrette sera tué au début de la bataille de Courcelette, le 15 septembre 1916.

Quant au chauffeur d'artillerie Napoléon Gagné, lui aussi père de famille, il est carrément découragé après les horreurs qu'il a vues et a vécues lors de la bataille de Passchendaele: «Nous sommes des humains qui avons perdu le moral et je parle de moi parce qu'on ne sait jamais ce qui va arriver⁴³⁶.» Le chauffeur acadien Joseph-Ulric LeBlanc écrit dans ses lettres que les tirs de l'artillerie ennemie commencent à lui causer de l'anxiété et demande une nouvelle fois à son père, médecin et homme influent sur le plan politique, d'intervenir en sa faveur afin qu'il soit muté dans l'aviation où il entrevoit un brillant avenir⁴³⁷.

Comme la mortalité, les blessures contribuent à l'affaiblissement des bataillons. Les soldats évacués doivent être remplacés par d'autres, trop souvent inexpérimentés. Survivant de nombreuses batailles, le soldat Jean-Thomas Barbeau raconte à un camarade rentré au Canada pour des ennuis de santé qu'il a beaucoup de travail depuis la charge de Vimy en raison des pertes, mais aussi des nouveaux arrivés: «Oui les vieux partent. Ça diminue toujours et le peu qui reste peuvent se compter facilement. Ce sont tous des figures nouvelles qui viennent de différents bataillons canadiens-français⁴³⁸.»

Il n'y a pas que les blessures physiques, il y a aussi les blessures à l'âme créées par les effets de l'obusite (*shell shock*). Ces hommes aussi doivent être évacués. Plusieurs témoins furent ensevelis vivants à plusieurs reprises au cours d'intensifs bombardements, leur causant des blessures physiques et psychologiques:

Deux obus arrivèrent coup sur coup qui faillirent tout emporter. Chaballe, pourtant brave, croule tout d'un coup. Il titubait comme un homme ivre. Il pleurait. Il allait à travers les champs sans savoir où. Je dus littéralement le porter à l'office dans mes bras. Il ne cessait

⁴³⁶ Napoléon Gagné, *op. cit.*, p. 62-63. Lettre à son épouse, datée du 6 novembre 1917.

⁴³⁷ Claude Léger, «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», *Sur l'Empremier: La gazette de la Société historique de la Mer Rouge*, vol. 5, n° 4 (2004), p. 62. Lettre de juillet 1916.

⁴³⁸ Archives familiales de Normand Marion, Lettre de Jean-Thomas Barbeau au sergent-major de compagnie Napoléon Marion, datée du 18 juillet 1917.

de répéter: «Je n'en peux plus! Je n'en peux plus!» Il faisait pitié à voir. On l'envoya chez le médecin. Une heure après, nous partions, sous un nouveau commandement, pour la ligne de feu, dans un saillant bombardé de plusieurs côtés à la fois. Heureusement, nous n'avons pas perdu la moitié autant de monde que nous avions craint et que nous aurions pu. De vieux officiers qui virent les pires heures de 22e disent qu'ils n'ont jamais passé des heures plus longues⁴³⁹...

Comme si ce n'était pas suffisant, ces victimes seront très mal perçues par leurs supérieurs qui leur reprochent de manquer de fibres morales, bref, d'être des lâches. Et puis il y a les pertes moins glorieuses, non causées par l'ennemi, par exemple les blessures que l'on s'inflige volontairement et qui sont passibles de cour martiale:

Quelques-uns de ces camarades qui se sont blessés se sont blessés à mort, ne calculant pas bien leur coup. Aussi sont-ils obligés de faire leur coup en cachette et le plus vite possible car ils savent très bien que le conseil-de-guerre ne les manquera pas, et cela est arrivé à plus d'un de se faire prendre sur le fait. Et les punitions furent très fortes avec en plus une mention avec déshonneur⁴⁴⁰.

Il y a les blessures et les morts accidentelles dues à la négligence et déguisées en morts glorieuses dans les communiqués envoyés aux proches des victimes. Le capitaine Eugène Mackay-Papineau raconte le cas de deux morts accidentelles. L'un de ses hommes prend une bombe⁴⁴¹ dans la tranchée et, sans savoir s'en servir, il l'examine au milieu d'un groupe de dix camarades. Par grossière ignorance, il enlève la goupille de sûreté et la grenade explose faisant 11 victimes⁴⁴². L'autre cas est accidentel, mais relié à la négligence:

J'apprends par Jean la mort de Narcisse Bousquet, qui venait d'être transféré au Bataillon comme «Runner» [estafette] pour la Brigade, lui qui nous avait dit qu'il serait en sûreté lorsqu'il aurait son transfert. Il ne fut certainement pas chanceux. Lundi matin voulant se reposer avant d'aller à la Brigade il se coucha près de la porte de la hutte. Desroches, revenant de la garde, s'assit sur le perron pour nettoyer sa carabine; croyant son arme vide,

⁴³⁹ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin, Lettre d'Olivar Asselin, datée du 29 avril 1917.

⁴⁴⁰ A. Couture, *op. cit.*, p. 28. (janvier 1916).

⁴⁴¹ Terme britannique d'alors pour désigner une grenade à fragmentation en référence à la *Mills Bomb*.

⁴⁴² Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec), P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*. Lettre à sa tante, datée du 13 octobre 1915.

il pressa la détente et une balle qui était restée dans le magasin partit allant frapper Bousquet dans le dos. Il fut tué sans dire un seul mot⁴⁴³.

6.3.3 La mort d'un camarade

«Ce ne sont pas ceux qui partent qui sont à plaindre, mais bien ceux qui restent», a écrit le soldat Georges-Ulric Francœur dans son journal. Il ajoute «Ne connaissant pas ce qui nous attend, il nous faut endurer la vie impossible de la tranchée, sachant que l'on ne retournera pas sans être blessé et de quelle blessure? peut-être bien grave, ou bien se faire tuer⁴⁴⁴.»

Malgré la violence de la guerre et l'omniprésence de la mort lors d'attaques ennemies ou de bombardements, un autre facteur contribue à démoraliser le combattant; la mort d'un camarade cher ou d'une personnalité. Même plus exposé à la mort que les autres, le patrouilleur Albert Brunelle fut complètement bouleversé par la mort de son meilleur ami, le soldat Stanislas Tougas⁴⁴⁵, lui aussi éclaireur, alors qu'ils participaient tous deux à une mission de reconnaissance⁴⁴⁶.

Dans les témoignages, certains noms de «morts au champ d'honneur» reviennent plus souvent que les autres démontrant qu'ils ont fortement marqué leurs camarades et subalternes par leur personnalité. Parmi eux, le major Adolphe Victor Roy, ingénieur. En octobre 1915, il est le premier officier du 22^e Bataillon à perdre la vie. Témoins de la tragédie, Georges-Ulric Francœur et Honoré-Édouard racontent comment le major Roy ramassa une grenade allemande tombée près de lui et de ses hommes afin de la lancer à l'extérieur de la tranchée pour protéger ses hommes, mais elle explosa et le blessa

⁴⁴³ *Ibid.*, Lettre à sa tante du 15 octobre 1915.

⁴⁴⁴ Georges-Ulric Francœur, *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 117.

⁴⁴⁵ Voir Rémi Tougas, *Stanislas Tougas, 1896-1917: Un des plus grands cœurs du 22^e Bataillon*, Sillery, Septentrion, 2005, 221 p.

⁴⁴⁶ Albert Brunelle, *op. cit.*, Lettre à son cousin, datée du 24 août 1917.

grièvement. Inerte, il avait des morceaux de bois du trottoir enfoncés dans la gorge et sa poitrine et son ventre étaient ouverts, mais il respirait encore. C'est en le pansant que ses hommes s'aperçoivent qu'il a rendu l'âme⁴⁴⁷. La mort violente du capitaine Maurice Bauset, coupé en deux par un obus lors de l'attaque sur Courcelette, a frappé ceux qui en furent témoins et même les officiers qui arrivèrent au 22^e Bataillon après cet événement⁴⁴⁸.

De tous les membres du 22^e Bataillon tombés au champ d'honneur, un individu a bouleversé davantage que les autres: l'aumônier militaire, le capitaine Rosaire Crochetière. Dans leurs témoignages, plusieurs combattants endurcis avouent avoir versé des larmes à l'annonce de sa mort ou lors de ses funérailles⁴⁴⁹. Pour plusieurs soldats pieux, Crochetière est considéré comme un saint homme, victime de son devoir. Toutefois, on se console en disant qu'il est mort tué sur le coup et non à la suite d'une longue et horrible agonie⁴⁵⁰. Pour le soldat Horace Tousignant, le coup est particulièrement difficile à accepter car, comme lui, Crochetière a servi dans les 178^e, 150^e et 22^e Bataillons⁴⁵¹.

Enfin, nous n'avons relevé qu'un seul cas où la mort d'un «frère d'arme» a été accueillie avec satisfaction. Dans son journal, le soldat Marc Gagnon raconte régulièrement les sérieux ennuis qu'il subit avec le camarade «binôme» qui lui a été imposé, un somnambule «dopé» qu'il surnomme le «soldat de bois». Celui-ci est particulièrement dangereux lorsque tous deux sont affectés à des tâches d'observation de nuit car il peut en tout temps

⁴⁴⁷ Honoré Édouard Légaré, *op. cit.*, p. 100; Georges-Ulric Francoeur, *op. cit.*, p. 65-68.

⁴⁴⁸ Honoré Édouard Légaré, *op. cit.*, p. 169 (15 septembre 1916), et P.-E. Guay, *op. cit.*, Lettre à son père, datée du 9 octobre 1916.

⁴⁴⁹ Notamment Pierre-Eugène Guay, Thomas-Louis Tremblay, Horace Tousignant et Arthur-Joseph Lapointe.

⁴⁵⁰ P.-É. Guay, *op. cit.* Lettre à son père, datée du 4 avril 1918.

⁴⁵¹ Horace Tousignant, *op. cit.* Lettre à ses parents, datée du 3 avril 1918.

s'endormir puis se lever, debout, subitement. Au cours d'une bataille, lorsque ce dernier ne revient pas d'une tâche qui lui a été confiée plus en avant, Gagnon s'en réjouit⁴⁵².

6.3.4 Indiscipline et exécutions

Des études portant sur l'indiscipline au sein du CEC font souvent état des très nombreux cas au sein du 22^e Bataillon (canadien-français). Entre octobre 1915 et novembre 1918, 2475 infractions mineures y ont été recensées⁴⁵³. Parmi les cas les plus fréquents d'indiscipline, citons l'ivresse et l'absence sans permission; cette dernière étant la plus répandue de toutes. Dans son étude sur l'indiscipline du 22^e Bataillon, Maxime Dagenais l'attribue à l'épuisement au combat, à la mauvaise discipline au sein de l'unité ainsi qu'aux problèmes neuropsychologiques⁴⁵⁴.

Le haut taux d'absences sans permission chez les Canadiens français en particulier peut s'expliquer par divers facteurs. L'un d'eux est la rareté ainsi que la fréquence des permissions. Si en principe chaque soldat a droit à une permission d'une semaine tous les ans (alors que les officiers pouvaient en obtenir quatre⁴⁵⁵), ce ne fut malheureusement pas toujours le cas. Volontaire de la première heure, combattant sur le front européen depuis le printemps 1915, le soldat Adélar Paquet doit attendre 20 mois avant d'avoir droit à son premier congé, une injustice selon lui⁴⁵⁶. Après plus de 21 mois sur la ligne de front, le

⁴⁵² Marc Gagnon, *op. cit.*, p. 90.

⁴⁵³ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 287 et 404. En ce qui a trait aux cas les plus graves, Patrick Bouvier n'a recensé que 61 cas de Canadiens français ayant été reconnus coupables de désertion ou de tentative de désertion (toutes unités du CEC confondues). Patrick Bouvier, *Déserteurs et insoumis: Les Canadiens français et la justice militaire, 1914-1918*, Outremont, Athéna éditions, 2003, p. 99.

⁴⁵⁴ Maxime Dagenais, «Une permission!... C'est bon pour une recrue»: *Discipline and Illegal Absences in the 22nd (French-Canadian) Battalion, 1915-1919*, Ottawa, mémoire de maîtrise en histoire, Université d'Ottawa, 2006, 126 p.

⁴⁵⁵ Le poilu français avait droit à une semaine quatre fois l'an, où il avait l'occasion de revoir sa famille.

⁴⁵⁶ Archives régimentaires, Les Voltigeurs de Québec (Québec): Lettre d'Adélar Paquet à ses parents datée du 28 juin 1917.

chauffeur d'artillerie Napoléon Gagné, quant à lui, attend avec fébrilité son congé bien mérité à Paris, congé annulé à la dernière minute. Il est d'avis que le gouvernement fait preuve d'une grande indifférence à son égard et il jure qu'à son retour au Canada, il fera part de ses sentiments au gouvernement⁴⁵⁷.

Comment tenir aussi longtemps au front sans avoir la possibilité de «sortir» de cette vie si difficile? L'absence sans permission! Pour les soldats canadiens-français, si les cas d'absence étaient moins fréquents en Grande-Bretagne, il en est autrement en France et en Belgique. Il est beaucoup plus facile de se fondre dans la population et d'être hébergé chez l'habitant qui parle la même langue que lui⁴⁵⁸. Pour certains, ce fut presque une routine:

Il y avait le sergent Dufour de Hull. C'était un homme qui ne craignait rien, et je ne l'ai jamais vu se jeter par terre pour se mettre à l'abri des balles ou des éclats d'obus. Il défiait la mort. Il a dû servir plus de quatre ans avec le bataillon sans être blessé. Il ne fut pas décoré et il fut toujours présent pour le devoir. Lorsque nous étions en réserve il me disait: «Bélanger, prend soin du peloton» et il disparaissait pour une couple de jour. Il n'était jamais en retard pour le retour à la ligne de feu. Homme admirable⁴⁵⁹.

Le cas des deux hôpitaux canadiens-français est sans doute le meilleur exemple en ce qui a trait aux absences sans permission. De janvier 1916 à mai 1919, nous avons relevé plus de 515 cas d'indiscipline parmi le personnel de l'Hôpital général n° 6 (Laval) contre 947 pour l'Hôpital général n° 8 (canadien-français), d'août 1915 à février 1919⁴⁶⁰. L'infraction

⁴⁵⁷ Napoléon Gagné, *op. cit.*, lettre à son épouse datée du 9 septembre 1917.

⁴⁵⁸ Maxime Dagenais démontre avec succès que le taux d'absence sans permission était beaucoup plus élevé chez les membres du 22^e Bataillon (canadien-français) que chez ceux des autres unités composant la 5^e Brigade d'infanterie. Toutefois, ce dernier n'aborde jamais les avantages que possédaient les soldats canadiens-français à tisser et à entretenir des relations avec la population française, comme nous l'aborderons plus loin. Contrairement au soldat canadien-anglais issu de l'immigration récente, le Canadien français n'avait aucune famille à visiter en Grande-Bretagne. La langue et les sympathies communes avec l'habitant français pourraient expliquer l'attrait de l'absence sans permission.

⁴⁵⁹ Paul-Émile Bélanger, «Souvenirs de 1914-18», *La Citadelle*, vol. XV, n° 4, août 1979, p. 14.

⁴⁶⁰ Nous croyons qu'il y aurait eu encore davantage de cas puisque les filières de rapports journaliers étaient incomplètes et souvent désordonnées. L'Hôpital général n° 8 (canadien-français) a sans doute été l'unité du CEC (mais intégré à l'Armée française) qui a été la plus indisciplinée.

la plus répandue chez les soldats et sous-officiers a été le séjour non autorisé à Paris (absence sans permission, prolongement non autorisé d'une permission ou « évasion » du camp), qui constituait plus de 70% des cas d'infraction. Trois facteurs expliquent ce taux élevé d'infraction au code discipline militaire. D'abord la sous-utilisation des hôpitaux par les autorités françaises, la vie du soldat devenant monotone, et la proximité de Paris et de ses attraits, qui exercent un magnétisme certain. Un autre facteur, non négligeable: les soldats canadiens-français parlaient la langue du pays⁴⁶¹!

L'insubordination est aussi un cas fréquent d'indiscipline. À la suite de la dissolution du 41^e Bataillon en Grande-Bretagne, le soldat Eusèbe McDuff raconte que plusieurs de ses camarades sont transférés par petits nombres aux unités déployées au front. Quant à lui et quelques-uns de ses vieux camarades qui restent encore en Grande-Bretagne en attente au sein de l'unité de réserve, leurs nerfs sont à fleur de peau. Le groupe refuse d'obéir à l'ordre d'un sergent. Le commandant intérimaire, un major, intervient alors et leur fait un discours, mais rien n'y fait. Las et démoralisé, l'officier éclate en sanglots devant ses hommes, impuissant à ne pouvoir les aider davantage⁴⁶².

Le vol et la négligence avec une arme sont aussi passibles de peines sévères. D'autres infractions résultent en peine capitale⁴⁶³. Après 5 mois d'absence en raison d'une intervention chirurgicale, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay ne reconnaît plus

⁴⁶¹ M. Litalien, *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2003, p. 97-110.

⁴⁶² *Collection privée de Norman-Christie*, Lettre d'Eusèbe McDuff à sa sœur, datée du 10 avril 1916.

⁴⁶³ Contrairement aux armées française, italienne, russe ou allemande, il n'y eut aucun cas de mutinerie ou de protestations collectives au sein du CEC au cours de la guerre, à l'exception de deux épisodes survenus après l'Armistice: la mutinerie du parc Kinmel, survenue au Pays de Galles en mars 1919 lorsque les soldats canadiens manifestent leur mécontentement à la suite des reports de leur rapatriement, et le refus de conscrits canadiens-français du 259^e Bataillon d'infanterie de s'embarquer pour la Sibérie en décembre 1918, malgré la promesse du gouvernement que seuls les volontaires y seraient envoyés.

son unité désormais composée en grande partie de nouveaux venus sans expérience du front provenant de bataillons de renfort, et surtout peu disciplinés. L'unité est aux prises avec un nombre alarmant de cas d'indiscipline:

Inspection minutieuse du bataillon, qui n'est pas du tout satisfaisante, suivie d'instructions sévères, sur la tenue, la discipline, l'équipement, les absences sans permission. L'esprit de corps si remarquable au 22^{ième} avant la Somme n'existe pas, il faut de toute nécessité la ressusciter⁴⁶⁴.

Malgré le resserrement de la discipline et les avertissements, Tremblay déplore que le crime d'absence sans permission soit toujours aussi répandu au sein de son bataillon. Il attribue cela à la clémence extraordinaire des cours martiales précédant son retour⁴⁶⁵. Le 11 avril 1917, alors que se déroule la bataille de Vimy, il fait exécuter un premier déserteur, l'Acadien Eugène Perry (ou Poirier selon certaines sources). Néanmoins, il n'est pas satisfait du résultat:

Aucun de mes hommes n'a vu le condamné, que ce soit avant, durant ou après l'exécution. Ceci a pour effet extraordinaire que la majorité d'entre eux semble croire que la sentence n'a pas été appliquée et elle a considéré l'affaire comme une bonne blague [...] L'application de la peine capitale est nécessaire pour mettre fin à l'absence illégale dans mon bataillon et l'exécution doit être publique⁴⁶⁶.

Le 3 juillet 1917, Tremblay passe de la parole aux actes et procède à une double exécution, celle des soldats Gustave Comte et Joseph Lalancette, également accusés de désertion. Cette fois-ci, elle se fait devant tous les membres du 22^e Bataillon. Cette exécution marquera les esprits, y compris celui de l'aumônier régimentaire, le capitaine-abbé Charles-Edmond Chartier. Si ce dernier s'est pourtant bien adapté aux obus et aux attaques,

⁴⁶⁴ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 196. Note du 2 mars 1917.

⁴⁶⁵ BAC, RG 9-III, vol. 898, dossier Clk-26-3, vol. 14: Lettre du lieutenant-colonel Tremblay au commandant de la 5^e Brigade.

⁴⁶⁶ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon canadien-français*, p. 293. Nous ne connaissons pas à qui était destinée cette lettre. Dans son journal, Tremblay ne fait aucune mention de cette première exécution.

la double exécution finira par l'atteindre physiquement et moralement sous forme d'un choc traumatique⁴⁶⁷. Apparemment, Tremblay réussit son pari: «Je crois que les deux fusillades que nous avons eues dernièrement vont enfin arrêter l'épidémie des absences sans permission, car il y a déjà une grande amélioration à ce sujet⁴⁶⁸.»

Quelques jours après l'exécution, Tremblay note dans son journal:

Messe à 11 hrs ce matin sur la lisière du bois de Riaumont. Le sermon est fait par le major Fortier, qui sur ma demande, traite des absences sans permission qui sont encore nombreuses. Après la messe j'adresse le bataillon moi-même sur ce sujet indiquant aux hommes la gravité de cette offense, et les peines terrible encourues par ceux qui s'absentent sans permission. À l'avenir tous les absents sans permission seront traduits devant une cour martiale pour la première offense. Trop de braves gens ont sacrifié leur vie pour l'honneur de leur bataillon pour qu'aujourd'hui on permette à quelques insoumis de le déshonorer. Le sermon de père Fortier a créé une forte impression sur tous les membres du bataillon. Un grand nombre de femmes de mœurs très légères sont la cause du mal: la grande majorité du bataillon se comporte très bien. C'est le petit nombre qui nous cause tous ces ennuis⁴⁶⁹.

En mars 1918, après des mois d'accalmie, Tremblay fait exécuter un multirécidiviste de la désertion, le Franco-Américain Arthur Dagesse (ou Degassé, Dagasse ou Degasse, selon les documents⁴⁷⁰). C'est au capitaine Georges Vanier que l'on confie la triste besogne de commander le peloton d'exécution:

Debout à 5 heures. L'aube ne perce pas encore. Un peloton de chaque compagnie, 20 hommes de la compagnie «Headquarters» et tous les prisonniers au corps de garde se forment sur la place devant l'église en silence. Je les conduis au lieu d'exécution. À 6²⁰ Dagesse arrive les yeux bandés. On l'assied sur la chaise derrière la toile. Le chapelain et

⁴⁶⁷ Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe, CH 003: Fonds Famille-Chartier, Lettre de Charles-Edmond Chartier à son frère le chanoine Émile Chartier, datée du 13 juillet 1917.

⁴⁶⁸ BM 55, Fonds Olivar-Asselin, Lettre de Thomas-Louis Tremblay à Olivar Asselin, daté du 20 juillet 1917.

⁴⁶⁹ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 222-223. Note du 15 juillet 1917.

⁴⁷⁰ Dagesse avait d'abord servi avec l'Hôpital général canadien n° 6 (Laval) comme infirmier puis cuisinier. Il y était le champion des absences sans permission. Lui et trois de ses camarades avaient été punis à maintes reprises et subi les difficiles et humiliantes conditions du «Field Punishment No. 1» (ou punition du poteau). Lors de leur dernière récidive, Dagesse et ses compagnons furent jugés en cour martiale et condamnés à «être muté le plus rapidement possible à une unité de combat au front». C'était en quelque sorte la roulette russe: s'ils étaient chanceux, ces fantassins «malgré eux» pouvaient s'en sortir vivants. Malheureusement, ce dur à cuire n'a pas su saisir cette «chance» offerte et continua à multiplier les infractions.

lui récitent des prières. J'entends Dagesse dire deux fois «chapelain», «chapelain» puis les coups de carabines clairs et nets. Puis rien. Nous défilons devant le cadavre⁴⁷¹.

Dans ses souvenirs, le soldat Arthur-Joseph Lapointe raconte l'exécution d'un 5^e condamné à mort, le soldat Léopold Delisle⁴⁷². En tout, Tremblay le disciplinaire condamnera à mort 18 de ses hommes, mais 5 seulement seront exécutés, ce qui fera du 22^e Bataillon l'unité du CEC ayant connu le plus d'exécutions⁴⁷³ (voir annexe D).

Tremblay avait-il raison d'être aussi sévère envers ses hommes récalcitrants ou exagérait-il? Même si la décision de faire exécuter un soldat est prise par un commandant, celle-ci doit recevoir l'aval de tous les paliers de commandement jusqu'au commandant en chef des forces britanniques. Malgré l'appui de ses supérieurs du niveau de brigade et de division, il arrive à plusieurs reprises que la peine capitale soit commuée en détention et travaux forcés⁴⁷⁴. Tremblay avait à cœur de maintenir la bonne réputation de son bataillon, mais surtout de faire honneur au Canada français. La mauvaise performance de son unité durant son absence avait entaché la réputation du 22^e Bataillon. D'ailleurs, plusieurs de ses

⁴⁷¹ Archives régimentaires, Le Royal 22^e Régiment, FPA 46: *Journal de Georges-Phileas-Vanier*. Note du 15 mars 1918.

⁴⁷² Arthur J. Lapointe, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat (1916-1919)*, Saint-Ulric, imprimé privé, 1919, p. 207-209. Il fut le dernier exécuté du 22^e Bataillon.

⁴⁷³ Le nombre de condamnations à mort au sein du 22^e Bataillon peut varier d'une source à l'autre, allant de 18 à 21 cas. Un sixième déserteur du 22^e Bataillon, le soldat Ovide Duchâtelet, trouva la mort par balle. Muté en tant que renfort du 69^e Bataillon (canadien-français), il déserta peu après son arrivée au front. Il trouva refuge dans une famille française. Dénoncé, deux soldats d'une autre unité reçurent l'ordre d'aller le cueillir, le 1^{er} mars 1917. Résistant à son arrestation, le déserteur réussit à s'enfuir, mais l'un des deux soldats l'abattit d'une balle dans le dos. La commission d'enquête militaire chargée de faire la lumière sur cet incident déclara que sa mort n'était qu'accidentelle. BAC, RG 150, 1992-93/166, boîte 2693-26: Dossier personnel du CEC du matricule 367894, Duchâtelet, Ovide. *Court of Inquiry for the purpose of inquiry into and reporting upon the death of No. 121170 Private O. Duchatelet, 22nd Canadian Battalion*.

⁴⁷⁴ C'est le cas du soldat d'origine franco-américaine Oswald Castonguay. Malgré l'ordre de se rendre avec son bataillon à la tranchée, il déserta et fut en cavale pendant près de deux mois avant d'être arrêté. Malgré des arguments et un dossier solidement documentés, appuyé par ses commandants supérieurs, Tremblay ne put obtenir qu'il soit exécuté «pour l'exemple». Le commandant de la 1^{re} Armée britannique, le général Henry Horne, en décida autrement, commuant sa peine en 15 années de détention.

supérieurs souhaitaient vivement son retour afin qu'il en reprenne les rênes⁴⁷⁵. Vindictif selon certains, Tremblay a-t-il accepté facilement d'être contrecarré dans ses décisions⁴⁷⁶?

6.4 Tenir bon

Comment les combattants canadiens-français réussirent-ils à tenir tout au long de la guerre?

Comme nous l'avons vu plus tôt, la thèse du consentement patriotique et de la haine de l'ennemi ne peut constituer l'explication globalisante à cette question, même si on trouve des cas ou des mentions dans les témoignages étudiés. Il y eut des démonstrations de patriotisme, certes, mais davantage pour s'affirmer face aux Anglo-Canadiens et Britanniques que par «patriotisme défensif» face aux attaques de l'ennemi allemand. Souvent critiqués, les combattants canadiens-français ont démontré plus d'une fois qu'ils savaient se battre. Mais, à l'instar des soldats français et aussi allemands, le moral des combattants canadiens-français a été également mis à rude épreuve, à maintes reprises. Les absences sans permission, les désertions et les autres cas d'indiscipline en sont les preuves tangibles. Bien au contraire, le «tenir bon» s'explique plutôt par un faisceau de facteurs⁴⁷⁷.

⁴⁷⁵ Notamment le commandant de la 2^e Division, le major-général Henry Edward Burstall et le lieutenant-général Richard Turner, chef d'état-major des troupes canadiennes en Grande-Bretagne. Maxime Dagenais, *op. cit.*, p. 35.

⁴⁷⁶ Nous avons découvert un cas inusité. Alors qu'il était commandant du 22^e Bataillon, Thomas-Louis Tremblay avait sous ses ordres un certain Morissette, solide et brave gaillard qui se conduisait très bien au front. Toutefois, au fil du temps et des batailles, le moral de celui-ci flancha. Dès qu'il revenait à l'arrière, il s'enfuyait aussitôt. À plusieurs reprises, il fut repris puis ramené à son bataillon. Après avoir souvent fermé les yeux, son commandant aurait décidé de le faire fusiller en catimini et, sans rendre la chose publique, on le déclara mort au combat. C'est du moins ce qu'affirma Jules Tremblay, d'après ce que lui aurait raconté son frère le brigadier-général Thomas-Louis, au cours d'un entretien avec le prêtre et historien Victor Tremblay. Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Saguenay), *Fonds Mgr-Victor-Tremblay*, dossier 148, pièce 8: *Soldats de 1914-1918*. Entretien avec M. Jules Tremblay, juin 1937. Il est noté à la fin de la retranscription «Observer la discrétion complète sur ce cas». Si cette affirmation est vraie, Thomas-Louis Tremblay aurait pratiqué une double justice. Malgré aucun individu dans les registres ne correspond à cette histoire.

⁴⁷⁷ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée: Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 18-23.

D'abord, à part quelques exceptions⁴⁷⁸, les Canadiens n'arrivent au front qu'à partir du printemps de 1915. Ils n'ont donc pas connu les grandes offensives et les «boucheries» de 1914. Lorsqu'ils entrent dans les tranchées à partir du printemps 1915, le «système» est déjà bien rodé et routinier. Mis à part la seconde bataille d'Ypres (avril 1915), ils combattent sur le front belge, un secteur moins risqué où il peuvent approfondir le métier des armes. Ils bénéficient également d'une «transmission» du savoir de leurs aguerris alliés britanniques et français.

La discipline ainsi que la qualité du leadership du commandant et des officiers ont été un facteur déterminant pour le maintien du moral et de la performance chez le soldat. Alors que les Canadiens français du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment⁴⁷⁹) connaissent beaucoup de difficultés en raison de l'incompréhension de leur culture et de leur langue par des commandants faibles, du moins au cours des premiers mois au front, il en est autrement pour les soldats du 22^e Bataillon (canadien-français) sous le commandement du lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay, un chef inspirant:

À propos de bravoure, je t'assure que notre colonel n'est pas un brave ordinaire. L'autre jour il m'a amené avec lui pour observer la ligne Boche en plein jour. À un certain moment il s'arrêta et monta sur le parapet de façon à ce que la tête dépassa. Je le suivais et les obus se mirent à pleuvoir. Mais autour de nous, un pauvre diable se déclara «shell shock» et tous ceux de l'entourage descendaient dans les dug out [cagnat]. Le colonel ne bougea pas de sa place et naturellement je restais à ses côtés. La fumée nous entourait. Les morceaux de terre volaient autour de nous et le colonel ne bougea pas davantage⁴⁸⁰...

⁴⁷⁸ Le régiment Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), levé et équipé dès août 1914, était déployé sur le sol français, intégré à l'armée britannique, en décembre 1914. Une autre unité, l'Hôpital stationnaire n° 2, était déjà installé en France un mois plus tôt.

⁴⁷⁹ Voir le chapitre 4.

⁴⁸⁰ Pierre-Eugène Guay, *op. cit.*, Lettre à son père, datée du 2 août 1917.

D'autres facteurs ont grandement contribué à motiver les soldats et à maintenir leur moral. L'historien François Cochet⁴⁸¹ les qualifie de «béquilles» du combattant, dont la plus importante sur le plan psychologique est la réception du courrier et des colis venant de l'arrière, ou d'outre-Atlantique dans le cas présent⁴⁸². Vivant en campagne, le conscrit Zotique Reid ne cesse de s'informer à propos des récoltes et aime se remémorer ses souvenirs de la période des sucres. Il demande régulièrement à sa jeune sœur de lui faire et de lui envoyer des sucres à la crème, une friandise fort populaire au Québec.

C'est grâce également aux moments de détente ou «moments volés à la guerre» à la sortie de la tranchée et du repos à l'arrière que le soldat savoure chaque instant de survie, que ce soit autour d'un simple repas chez le paysan ou prendre un verre de vin entre camarades dans un estaminet. Selon le capitaine Eugène Mackay-Papineau, malgré les craintes et les dangers, les soldats s'amuse avec tout et rien lorsqu'ils sortent de la tranchée et retournent vers l'arrière. Il traite même ses hommes de «grands enfants»:

Après les dangers traversés, les longues journées et les plus longues nuits encore passées au guet, surveillant anxieusement la ligne ennemie, écoutant les moindres bruits souterrains (car ces messieurs minent quelques fois, pas plus tard qu'il y a quelques jours, ils ont fait sauter une de leur galerie qui était déjà plus qu'à une vingtaine de pas de notre parapet, juste dans ma tranchée), scrutant le ciel pour y découvrir ces grands oiseaux de proie aux ailes blanches marquées d'une croix noire; la croix de fer. Pendant les jours passés aux tranchées, c'est une tension continue de tout notre être. Aussi sommes-nous faciles à amuser quand arrivent les jours de repos. Un rien, le moindre plaisir nous procurent une grande, une immense joie. Si j'ai perdu un peu d'embonpoint et gagné de la pâleur, j'ai aussi gagné de la bonne humeur et de la gaieté. Nous sommes des plus faciles à distraire⁴⁸³ ...

⁴⁸¹ François Cochet, *Survivre au front: Les Poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca/1914-1918 Éditions, 2005, p. 195-218.

⁴⁸² Plusieurs combattants canadiens-français entretenaient de la correspondance avec des marraines de guerre françaises.

⁴⁸³ Eugène Mackay Papineau, *op. cit.* Lettre à sa tante, datée du 7 novembre 1915.

La permission est un moment fort attendu dans la vie du combattant, particulièrement pour le Canadien français. Londres fut d'abord la seule destination possible pour un soldat canadien, mais lorsque Paris devint accessible, la Ville Lumière devint la destination préférée des permissionnaires canadiens-français⁴⁸⁴.

Outre les liens épistolaires qui ont contribué de façon extraordinaire au maintien du moral des soldats et de leurs familles malgré la distance, un important facteur qui a grandement aidé les soldats canadiens-français à tenir et à combattre, celui de la foi. Dans leurs lettres, de nombreux témoins étudiés désirent rassurer les leurs en mentionnant qu'ils ont reçu la bénédiction avant d'aller dans la tranchée et en leur demandant régulièrement de prier pour eux. Le soldat Joseph Michaud se veut rassurant: «le soir, nous avons une litanie autrement fortifiante dans la chambrée, car nous disons le chapelet tout haut en famille⁴⁸⁵».

Au front, plusieurs témoins, dont Zotique Reid, expriment sans crainte leur hâte de combattre, car ils s'en remettent à Dieu⁴⁸⁶. L'intrépide caporal Joseph Kaeble, quant à lui, exprime n'avoir peur que du bon Dieu⁴⁸⁷. Au sortir d'une sanglante bataille, le soldat François-Xavier Brousseau exprime sa fierté d'être sorti vivant de l'enfer ainsi que des exploits accomplis par son unité, les «Grenadier Guards» canadiens (87^e Bataillon). Il remercie aussitôt Dieu et la Vierge Marie de l'avoir protégé⁴⁸⁸. D'autres témoins s'accrochent à des objets religieux pour passer au travers de terribles épreuves. Le sergent-major Napoléon Marion remercie sa mère pour la croix qu'elle lui a donnée qui, selon lui,

⁴⁸⁴ Rome devint aussi accessible vers la fin de la guerre, une autre destination de choix pour les très «catholiques» Canadiens français.

⁴⁸⁵ Joseph Michaud, *op. cit.*, Lettre de à son frère Lucien, datée du 29 octobre 1914.

⁴⁸⁶ Zotique Reid, *op. cit.*, Lettre à sa sœur, datée du 16 juin 1918.

⁴⁸⁷ Joseph Kaeble, *op. cit.*, Lettre à sa soeur, datée du 22 septembre 1917.

⁴⁸⁸ François-Xavier Brousseau, *op. cit.*

lui a sauvé la vie⁴⁸⁹. Le conscrit Lorenzo Gervais mentionne qu'un camarade lui a donné une prière écrite, qui le console beaucoup et qu'il compte garder sur lui jusqu'à la fin de la guerre car, avec elle, il «ne pourra tomber entre les mains de l'ennemi, ni être tué à la guerre ou être empoisonné⁴⁹⁰». Quant au soldat Arthur-Joseph Lapointe, si l'on se fie à son récit, il mène une vie exemplaire puisqu'il s'en remet constamment à Dieu, prie dès qu'il en a l'occasion et visite les églises et les chapelles endommagées par les bombardements⁴⁹¹.

La foi permet de passer à travers les épreuves, mais aussi d'accepter la probabilité de mourir. Le capitaine-abbé Charles-Edmond Chartier fait part du rôle essentiel d'un aumônier au front, notamment celui d'être un guide spirituel pour les soldats combattants, mais aussi celui, ingrat, de préparer à la mort les quelque 800 à 900 hommes d'un bataillon d'infanterie. Toutefois, il se soucie beaucoup de la difficulté à recruter des aumôniers catholiques francophones pour ses soldats qui en ont grandement besoin⁴⁹².

Certes, la guerre endure les hommes, mais ceux-ci perdent-ils toutes formes d'émotion pour autant? Les ouvrages de Thierry Hardier et Jean-François Jagielski⁴⁹³, ainsi que des Canadiens Tim Cook⁴⁹⁴ et Marcelle Cinq-Mars⁴⁹⁵, s'intéressent à l'humour des soldats à

⁴⁸⁹ Napoléon Marion, *op. cit.*, Lettre à sa mère, datée du 13 juin 1916.

⁴⁹⁰ Société d'histoire de Drummond (Drummonville), P79 - Fonds Lorenzo-Gervais. Lettre à sa sœur, datée du 26 septembre 1918.

⁴⁹¹ C'est sans doute pour cette raison que son témoignage fut l'un des rares à être publié au Canada français au lendemain de la guerre. Cette sensibilité à fleur de peau, de même que ses sempiternelles références à Dieu, n'ont pas plu à tous les lecteurs. En 1930, un certain E. L. M. Burns, officier et vétéran de la Grande Guerre, trouve qu'il est un peu trop excessif au niveau émotionnel, ce qui serait atypique pour un *vandoo*. Selon lui, il est inutile de déverser des gaz lacrymogènes pour lui soutirer une larme puisqu'il le fait sans cesse et sans aide. Burns va même plus loin en affirmant que ce livre laisse croire qu'il a été écrit «par le curé et pour le curé». *Canadian Defence Quarterly*, vol. 8, n° 1, octobre 1930, p. 128.

⁴⁹² Charles-Edmond Chartier, *op. cit.*, Lettre à son frère, datée du 17 août 1917.

⁴⁹³ Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Oublier l'apocalypse?: Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago, 2014, 438 p.

⁴⁹⁴ Tim Cook, *The Secret History of Soldiers: How Canadians Survived the Great War*, Toronto, Allen Lane, 2018, 472 p.

⁴⁹⁵ Marcelle Cinq-Mars, *L'écho du front: Journaux de tranchées, 1915-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2008, 223 p.

l'arrière comme au front. Les distractions ont donc joué un rôle essentiel pour maintenir ce moral. Pour les combattants européens ou canadiens, ces distractions se sont déclinées sous diverses formes allant de l'humour à l'artisanat, en passant par les journaux de tranchées et l'écriture de son journal personnel. Toute une culture s'y est développée, y compris un vocabulaire particulier: l'argot des tranchées pour les Français et le *Tommie's Slang* pour les Britanniques. En tant que soldats de l'Empire et combattant au sein d'une armée très britannique, il allait de soi que le vocabulaire de tranchée et la terminologie utilisés par les combattants canadiens-français soient très anglicisés. Cependant, ces derniers ont également leur vocabulaire bien à eux:

Un gars du 22e ne parle jamais des allemands autrement qu'en les appelant les Fritz. C'est toujours Fritz. Nous avons un vocabulaire typique. Une des expressions favorites est le mot martyr. Les hommes disent «Fritz se ramassait sur le cul martyr». Ça shelle martyr. Il n'est pas question de bombarder ou de bombardement mais de sheller et de shellage. Se placer les pieds est d'usage courant, de même que colefit (cold feet) pour dénoter un froussard. Les obus de 5.9 et de 8.0 pouces sont des coal box, les petits de 77 centimètres sont des whizz-bangs. On entend venir les premiers la plupart du temps, mais jamais les derniers⁴⁹⁶...

La vulgarité est fréquente chez les soldats canadiens-français. Vers la fin de sa vie, Hubert Taffet, un soldat français ayant combattu dans le 66^e Régiment d'Infanterie (Armée française), se souvient que les soldats canadiens-français qu'il a rencontrés au cours de la guerre sacraient fréquemment. C'était, selon lui, «un défilé continu de termes de religion, voire une récapitulation du petit catéchisme⁴⁹⁷». Dans ses lettres, l'aumônier Rosaire Crochetière trouve la vie de tranchées très difficile et décourageante, mais il est surtout désespéré de constater le peu de piété qu'ont les soldats du 22^e Bataillon au front, qu'il

⁴⁹⁶ Pierre-Eugène Guay, *op. cit.* Lettre à son père, datée du 20 mai 1917.

⁴⁹⁷ Hubert Taffet, «Souvenirs de guerre, 1914-1918: Les Canadiens», *La Revue militaire canadienne*, août 1983, p. 29.

qualifie «d'arriérés». Il est outré d'entendre avec excès le suremploi de termes blasphématoires dans la tranchée⁴⁹⁸. Le constat est le même pour le major Olivar Asselin:

La mode ici est à une vulgarité affectée infiniment plus charmante que la naturelle, et dont les «Christ! », les «Viarge! », les «Câlices! », généralement mêlés à la «M[arde]...», sont encore l'expression la plus délicate. Il y a des braves garçons – garçons très braves probablement – avec qui je crains fort de ne sympathiser jamais⁴⁹⁹.

Asselin note également que les officiers nouvellement mutés au 22^e Bataillon après les batailles de Courcellette et de la Tranchée Regina subissent ce «nivellement par le bas» et emploient trop souvent ce même vocabulaire que celui utilisé par la troupe.

Enfin, une autre «béquille du combattant» a également aidé le soldat à tenir bon, celui des médailles et des distinctions. Au cours de la Première Guerre mondiale, de nombreux combattants ont été décorés pour vaillance au combat ou pour service rendu à leur pays. Soixante-treize membres du CEC ont été décorés de la Croix de Victoria, la plus haute décoration attribuée à un militaire de l'Empire britannique. Seuls deux Canadiens français ont reçu cet honneur, à titre posthume: le caporal Joseph Kaeble et le lieutenant Jean Brillant, du 22^e Bataillon, deux de nos témoins étudiés⁵⁰⁰.

L'attribution d'une décoration est une décision arbitraire qui suscite trop souvent des discussions et des injustices. Toutefois, Combien de soldats, qui ont commis des actes de vaillance remarquables, ont été oubliés? Le nombre de décorations attribuées à un bataillon faisait-il de lui une meilleure unité qu'une autre? Les Canadiens français étaient-ils moins ou plus susceptibles d'en recevoir, proportionnellement, que leurs camarades canadiens-anglais?

⁴⁹⁸ Rosaire Crochetière, *op. cit.*, p. 89. Lettre à un ami ecclésiastique, datée du 29 septembre 1917.

⁴⁹⁹ Olivar Asselin, *op. cit.*, p.117. Lettre à une amie, datée du 29 mars 1917.

⁵⁰⁰ Les faits d'armes de ces deux héros eurent lieu en 1918.

Selon le lieutenant Ian Sinclair, du 13^e Bataillon (Royal Highlanders of Canada) de Montréal, ce sont les Canadiens français du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) qui reçurent le plus de décorations étrangères à la suite de la bataille d'Ypres, en Belgique (avril 1915):

*Afterwards the French gave out a bunch of Croix de Guerre's and Medaille Militaire's to the Canadians for their gallant show at Ypres. They requested particularly that the decorations should go to French Canadians if possible. They were so few French Canadians in the 1st Division that they practically had to give one to everybody*⁵⁰¹.

Beaucoup de faits d'armes ou d'actes de vaillance accomplis par des combattants canadiens-français n'ont pas été reconnus ou sont passés sous silence. Le geste de bravoure du soldat Joseph Michaud, celui d'aller chercher en plein jour des blessés dans le no man's land et de les ramener, est encensé par ses camarades, mais il ne recevra jamais la reconnaissance de ses supérieurs pour son exploit. Il en est bien conscient:

La dernière semaine de tranchée a été assez rude pour nous au petit Verdun Canadien; nous n'avions pas encore vu de la vraie guerre. Je suis sorte indemne, grâce à Dieu, je ne suis pas ménagé et je vous assure que je ne passe pas pour un peureux; j'ai eu la chance de sauver un blessé aveugle du 1^{er} premier Régiment, il était en avant de nos lignes, et de secourir un camarade enterré par une saucisse, Angers son nom, un brave et mon meilleur ami, 35 ans, vieux voyageur de la Colombie-Anglaise [Britannique], enrôlé dans l'artillerie du 1^{er} Contingent, comme interprète, s'est fait transférer au 22^{ème} depuis 7 mois. Il est le fils de l'ancien Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, Sir Auguste Angers. Je n'ai aucune chance d'être rapporté pour cela les Officiers n'étaient pas là, et je ne suis pas dans leur manche, top indépendant mais je suis content, ma satisfaction me suffit⁵⁰².

⁵⁰¹ Gordon Reid, *Poor Bloody Murder: Personal Memoirs of the First World War*. Oakville, Mosaic Press, 1980, p. 90. Aucun Canadien n'a reçu de telles décorations françaises pour des faits d'armes qui se sont déroulés en Belgique. Il en fut de même pour les décorations belges. Francis S. Dowe, *The Canadian Military Registry of Foreign Awards*, Ottawa, imprimé privé, 1979, 237 p. Il est vrai que les Canadiens français reçurent plusieurs décorations françaises, mais elles ne furent pas toutes attribuées pour des actes de vaillance au combat. Parce qu'ils s'occupèrent des poilus français blessés et qu'ils traitèrent volontairement la population parisienne aux prises avec la terrible épidémie de la grippe espagnole en 1918 et 1919, plus de 200 Médailles françaises des épidémies (division militaire) furent décernées aux membres des deux hôpitaux militaires canadiens-français.

⁵⁰² Joseph Michaud, *op. cit.* Lettre à ses parents, datée du 28 juin 1916. Son exploit est relaté dans les Mémoires d'Honoré-Édouard Légaré (*op. cit.*, p. 119-120).

Selon certains supérieurs, plusieurs actes de vaillance auraient mérité une Croix de Victoria. Le capitaine Ernest Cinq-Mars est d'avis que les Canadiens français ont peu de chance d'être reconnus:

Le jeune Brown[e], du 22e, s'est illustré dans un engagement de corps à corps avec les Boches. De son groupe, il est sorti vivant avec 1 homme seulement. Aura-t-il la V.C.? Ça ne pleut pas côté de la «race inférieur», ces machins-là⁵⁰³!

Lorsque les autorités militaires canadiennes veulent décerner pour une deuxième fois la Médaille de conduite distinguée (DCM) au soldat Arthur Deblois pour son exploit accompli lors d'un raid, son commandant, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay refuse catégoriquement. Selon lui, l'exploit de Deblois, le sauvetage de blessés dans le no man's land en plein jour et sous le feu de l'ennemi, mérite ni plus ni moins que la Croix de Victoria. Il est en total désaccord avec l'argumentaire des autorités militaires à l'effet que son action ne vaut que celle d'un brancardier. Pour Tremblay, au contraire, son acte était purement volontaire. Malgré sa détermination à lui faire obtenir une Croix de Victoria, Tremblay échouera⁵⁰⁴.

Un autre Canadien français, le sergent Philémon Tanguay, a été recommandé pour une Croix de Victoria, pleinement méritée, pour ses actions lors de la bataille de Courcelette. En plein jour et en dépit de tirs extrêmement violents de fusils et de mitrailleuses, il se porte volontaire pour secourir un officier qui gît gravement blessé dans le no man's land et, sans aide, il réussit à le ramener. Le soir même, il aide à le transporter au poste de

⁵⁰³ *Collection privée de Stéphane Thibault*, Lettre d'Ernest Cinq-Mars à son frère, datée du 9 avril 1916. Il s'agit du lieutenant Peter Louis Browne qui, malgré son nom, était canadien-français. Au cours de la bataille de Saint-Éloi, en avril 1916, malgré l'arrêt de sa mitrailleuse, il réussit avec son équipe à arrêter puis à repousser une attaque à la charge de baïonnettes.

⁵⁰⁴ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 197-198. Note du 14 mars 1917. Deblois fut l'un des deux premiers «Vingt-Deux» à recevoir une décoration pour vaillance en mars 1916. Malheureusement, Deblois ne recevra ni Croix de Victoria, ni cette deuxième Médaille de conduite distinguée.

secours régimentaire sous un violent tir d'artillerie. Tanguay ne fut pas décoré de la Croix de Victoria. Les autorités lui substituèrent la Médaille de bronze italienne⁵⁰⁵.

Conclusion de ce chapitre

Diverses raisons ont motivé les témoins canadiens-français à s'enrôler. Certains l'ont fait pour des raisons dites patriotiques, mais ce patriotisme ne peut être comparable à celui des Français puisque le territoire à défendre n'est pas le leur, la plupart des témoins n'y ayant même jamais mis les pieds avant la guerre. Mis à part les témoins nés en France ou dans les pays occupés par l'Allemagne, la notion du «patriotisme» évoqué pour justifier les motivations à l'enrôlement s'apparente plutôt au goût d'aventure pour les témoins canadiens.

L'expérience de la tranchée et du front diffèrent en très peu de choses avec celle des combattants canadiens-anglais ou européens. Le combattant canadiens-français a souffert de peur, de faim et de froid comme tous les autres. Il n'a pas tenu au front, tout au long de la guerre, uniquement par le consentement ou par la haine de l'ennemi, comme le préconise l'école de Péronne. D'ailleurs, les réflexions exprimées par plusieurs d'entre eux envers l'ennemi ou des gestes posés envers un soldat allemands blessé, après une féroce bataille, renforcent au contraire l'idée que «le casque d'acier n'a pas aboli l'homme biologique⁵⁰⁶.»

Il y eut bien sûr des élans du sentiment national, mais celui-ci s'est plutôt manifesté pour se définir ou pour contredire les propos dénigrants des médias canadiens-anglais à leur encontre. Les cas de baisse de moral du combattant, voire son fatalisme, la perte d'un camarade, les chocs de la guerre et les nombreux cas d'indiscipline remettent en question

⁵⁰⁵ Plusieurs soldats britanniques furent décorés de la Croix de Victoria pour des faits similaires.

⁵⁰⁶ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée: Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 335.

la thèse du consentement. Les hommes du 22^e Bataillon (canadien-français) tinrent bon grâce à la sévère discipline et au grand charisme de leur chef, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay. Les «béquilles du combattant», comme le mentionne François Cochet, a certes aidé à maintenir le moral mais, dans plusieurs cas tels que les permissions, la proximité des familles ou la reconnaissance, a souvent défavorisé le soldat canadien-français.

Chapitre 7

Derrière le front ou l'expérience sociale de la guerre

Nous ne pouvons assez dire l'empressement et l'hospitalité des Français à notre égard. Il est vrai qu'ils n'ont jamais vu de Canadien-français avant maintenant. Nous sommes pour eux des animaux rares. J'aime beaucoup les paysans français: c'est un délicieux mélange de bonhomie, de finesse et de candeur. Ils n'en reviennent pas que nous parlions français, qu'ils nous comprennent et que nous les comprenions.

Jean Brillant⁵⁰⁷

Si pour le combattant canadiens-français l'expérience de la vie au front a pu être comparable à bien des égards à celle de son homologue canadiens-anglais, il en a été autrement au point de vue social, au cours de formations en zone arrière ou lors de permissions. Toutefois, celui-ci est avantagé à bien des égards lorsqu'il séjourne en France et aussi en Belgique en raison notamment de la langue commune. Le Grand Prévôt de la 2^e Division d'infanterie Canadienne, le lieutenant Arthur Jarvis écrit dans son journal que «The facilities for French speaking soldiers seem to be very great as the civilians are always willing to help those who speak the language⁵⁰⁸».

Ce chapitre s'intéresse aux soldats du Nouveau Monde et à leurs réactions face à une société plus ancienne et structurée, aux us et coutumes de la population locale ainsi qu'aux relations qu'ils entretiennent avec cette dernière. La première partie abordera le séjour des soldats francophones en Grande-Bretagne, que ce soit durant la longue période de formation ou lors de permissions. Une autre partie s'intéressera à la rencontre des Français et des Canadiens français lors de leur débarquement sur le continent européen, les relations avec les Français et les Belges ainsi que le choc des cultures. Nous verrons comment se

⁵⁰⁷ *Le Capitaine Jean Brillant, C.V., C.M. par ses amis*, Rimouski, imprimé privé, 1920, p. 22-23. Lettre à ses parents, datée du 1^{er} avril 1917.

⁵⁰⁸ BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5050: *Journal de guerre de la 2^e Division d'infanterie canadienne. Rapport du Prévôt*. Notes du colonel Arthur Murray Jarvis. Note du 26 novembre 1916.

déroulaient les relations entre les soldats canadiens-français et les femmes locales. Enfin, nous terminerons avec le passage presque obligatoire des permissionnaires canadiens-français aux deux hôpitaux canadiens-français situés en banlieue parisienne lors d'une permission dans la Ville-Lumière.

Si pour les combattant canadiens-français l'expérience de la vie au front a pu être comparable à bien des égards à celle de leurs homologues canadiens-anglais ou même à d'autres belligérants de nationalités différentes, il en a été autrement au point de vue social. Le soldat canadien-français fut, à bien des égards, avantagé lorsqu'il séjournait en France et aussi en Belgique. Le Grand Prévôt de la 2^e Division d'infanterie canadienne écrivit dans son journal que «The facilities for French speaking soldiers seem to be very great as the civilians are always willing to help those who speak the language⁵⁰⁹». Quel fut le quotidien du soldat canadien-français derrière le front? Ce chapitre s'intéresse aux réactions des soldats du Nouveau Monde face à une société plus ancienne et structurée, ses us et coutumes ainsi qu'aux relations entre soldats canadiens-français et les populations locales.

7.1 Séjour en Grande-Bretagne

Passage obligatoire pour tout soldat canadien qui se destine à combattre sur le front ou lieu de séjour lors de la permission annuelle, la Grande-Bretagne et notamment sa capitale Londres ont été un monde de découvertes pas toujours compréhensibles ou souvent difficiles à intégrer pour les jeunes volontaires et conscrits francophones, en particulier pour ceux issus du milieu rural, de quartiers urbains défavorisés ou de petites municipalités. Les Canadiens français furent frappés par les magnifiques paysages de la verte Angleterre,

⁵⁰⁹ BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5050: *Journal de guerre de la 2^e Division d'infanterie canadienne. Rapport du Prévôt*. Notes du colonel Arthur Murray Jarvis. Note du 26 novembre 1916.

mais maudirent sa température maussade. Plusieurs s'intéressèrent aux lieux historiques, observèrent la société anglaise, ses femmes, mais d'autres préférèrent être plus sédentaires et s'enivrer de la forte bière anglaise. Recevant une solde supérieure à celle de leurs homologues britanniques, les jeunes soldats canadiens succombèrent aux charmes des prostituées, professionnelles ou occasionnelles, causant le désordre puni par le code de discipline militaire. En Angleterre, le soldat canadien-français est étonné de voir le comportement des citoyens de la capitale de l'Empire britannique. Il n'hésite pas à comparer Albion à ce qu'il connaît du Canada:

Le pays est très joli. Tout est très propre ce qui est bien différent de chez nous. Toutes les rues et les cours sont pavées. Les champs sont séparés par des murs de pierres ou des haies et tout le monde est excessivement poli ce qui est un grand avantage sur les gens de chez nous. Vous comprenez qu'il n'est pas question de parler français ici. Je m'en donne avec mon anglais de p'tit juif de la rue Craig [à Montréal]!!! Les jeunes filles de Plymouth sont très jolies et sont aimables pour nous. Le seul désagrément est que l'on se donne le mot pour nous enlever nos boutons et nos «badges» [insignes de coiffure]. Il ne faut pas parler des enfants qui nous entourent sur la rue et nous disent «Have you [got] any canadian coins?», etc. C'est réellement drôle de les voir⁵¹⁰...

En permission à Londres, Joseph Lapointe visite la tour de Londres et note que tout est vieux⁵¹¹. Horace Tousignant en profite pour satisfaire sa curiosité. Pour la première fois, il visite un jardin zoologique «avec toutes les sortes d'animaux connus dans le monde⁵¹²», et raconte à ses parents ce qu'il a vu: «des musées, Buckingham Palace, l'abbaye de Westminster, etc». Alors qu'il est avec 12^e Bataillon, Arthur Giguère raconte à ses parents

⁵¹⁰ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*, Lettre à sa tante, datée du 20 octobre 1914.

⁵¹¹ *Archives familiales de Jacques Mercier*. Lettre de Joseph Ernest Lapointe à sa famille, datée du 21 mars 1917.

⁵¹² Archives régimentaires du Royal 22^e Régiment, FPA 96: Fonds Horace-Tousignant. Lettre à ses parents, datée du 29 octobre 1916.

sa visite à Londres (qui est, selon lui, un peu plus grande que sa ville natale de Sherbrooke), qui l'a beaucoup étonné notamment pour ses modernités et son métro⁵¹³.

Mais, pour qui ne parle anglais, une permission à Londres peut s'avérer peu agréable. Selon Claudius Corneloup:

Les soldats Français et Anglais recevaient des lettres encourageantes, chaudes d'amour et parfumées de tendresse, tous les jours. Tous les quatre mois, ils avaient une permission de 10 jours. Ces 10 jours passés près de leur mère, de leur femme, de leurs enfants, de leur fiancée, étaient un réconfort précieux. Qu'avaient les nôtres? Une permission de 10 jours par année, soit à Paris, soit à Londres, à leur choix. Qui les recevait? Des associations protestantes, comme le Y.M.C.A., la Salvation Army, le Maple Leaf Club, la Church Army, qui possédaient des hôtels très bien organisés, des salles vastes et spacieuses, salles de lecture, d'amusement, guides pour la ville. Mais ces associations étaient anglaises. On n'y parlait que l'anglais; on chantait en anglais; on jouait en anglais. Les conférenciers étaient des pasteurs anglais, luthériens, anglicans, presbytériens, anabaptistes, etc. Qu'eut été faire un de nos soldats dans ces associations? Son caractère, son sentiment, sa race, sa religion même lui interdisaient l'entrée; et même s'il eut osé braver le destin, avec quel haussement d'épaules et de pitié ce «French Canadian» était servi! Alors, il prenait la ville, ses hôtels, ses alcools⁵¹⁴...

D'autres sont plus fortunés. Plusieurs officiers du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) reçoivent une invitation plutôt rarissime:

J'ai fait dernièrement avec 15 officiers du bataillon une belle visite. Voici; nous avons reçu une invitation d'aller prendre le thé chez l'impératrice Eugénie à Farnborough. Le Colonel a accepté avec plaisir.

Donc, nous sommes arrivés là au château vers 4 [heures] par un dimanche. Nous avons visité le château qui est très beau quoiqu'il soit presque une étable à comparer à la résidence qu'elle avait en France. Il y a là des peintures à l'huile qui sont des chefs-d'œuvre. Elle-même, dans son jeune âge, était une beauté, tous les peintures de sa personne n'étaient pas ordinaires; celles de son mari Napoléon III et de son fils Le prince impérial étaient et sont encore belles. Deux peintures m'ont frappé; Elle-même, grandeur naturelle, avec son fils sur ses genoux à l'âge de trois ans, est à peu près ce qu'il y a de plus parfait. L'autre, Elle-même, en compagnie de ses 9 dames de compagnie, grandeur naturelle, est un bijou qu'on ne voit pas souvent car elle possède l'original et la seule peinture de ce genre. Il faut que je vous dise que aujourd'hui l'Impératrice a 92 ans et elle se porte très bien. Elle demeure avec son neveu le prince Louis Napoléon et sa femme la princesse Clémentine qui est une fille de Léopold II, défunt roi des Belges; ils étaient là avec eux aussi pour nous recevoir. Nous avons aussi visité son musée qui est une bâtisse spéciale. Elle nous l'a fait visiter et

⁵¹³ *Archives familiales de Jean-Claude Giguère*, Lettre d'Arthur Giguère à ses parents, datée du 6 janvier 1915.

⁵¹⁴ Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*, Montréal, La Presse, 1919, p. 65.

c'est un honneur pour nous car depuis trois ans il n'avait été ouvert pour les étrangers et la dernière fois fut pour Georges V...

[...] Ce qu'on trouvait étonnant chez elle et chez son neveu c'était de nous entendre parler le français si bien: jusqu'à ce jour ces gens pensaient que notre français était un patois que personne autre que les [Canadiens français] pouvaient comprendre⁵¹⁵...

7.2 Le retour du fils prodigue

L'un des événements les plus relatés est l'arrivée en soirée et le débarquement des troupes à Boulogne-sur-Mer, le 15 septembre 1915. Dans son journal, le commandant du 22^e Bataillon, Thomas-Louis Tremblay, note: «Nous campons ce soir sur les hauteurs environ 3 milles [5 km] du quai de débarquement; nos hommes chantaient en français en traversant Boulogne ce qui épatait les gens⁵¹⁶». Si Tremblay décrit l'événement sur un ton plutôt neutre, il en est autrement des autres témoins.

L'évènement n'était pas nouveau en soi. Le 15 février 1915, les hommes du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) débarquaient au port de Saint-Nazaire à la quasi indifférence de la population habituée à voir arriver des milliers de soldats britanniques, mais la situation changea complètement lorsqu'ils entendirent ces soldats «britanniques» parler en français. Rapidement, les Français vinrent leur offrir du vin, de la nourriture et des friandises. Les ordres étant les ordres, la troupe dut poursuivre son chemin, mais les soldats canadiens-français eurent leur revanche lorsqu'ils montèrent dans le train qui les mena vers le front. Chaque arrêt, lorsque les soldats descendaient pour se dégourdir les jambes, les Francophones se mettaient alors à chanter des chansons traditionnelles françaises comme «Alouette» et «En roulant ma boule», ce qui suscita l'intérêt de la population locale qui

⁵¹⁵ Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment, FPA 33: *Fonds Armand-Laverdure*. Lettre à son père, datée du 8 septembre 1917.

⁵¹⁶ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*, Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 60.

s'empressa de leur offrir amitiés et cadeaux, au grand bonheur des anglophones du 14^e Bataillon⁵¹⁷.

L'arrivée des «Vingt-Deux» à Boulogne quelques mois plus tard fut davantage grandiose⁵¹⁸. Claudius Corneloup raconte:

En prenant le bateau, à Folkestone, tous les cœurs battaient de joie, bien que les consignes fussent d'une sévérité exceptionnelle durant la traversée. Mais une fois que la première émotion se fut apaisée, une fois que Boulogne endormie se réveilla brusquement aux accents entraînants de la Marseillaise, le délire gagna tous les cœurs. Des vieilles et antiques maisons bourgeoises aux humbles et rustiques chaumières des pêcheurs une clameur monta, vibrante: «Vivent les Canadiens!» Dans un mélange d'orgueil et d'admiration qui nous fit vivre des minutes émouvantes et inoubliables, les persiennes, les fenêtres et les portes s'ouvrirent spontanément, d'instinct, et, dans toutes les tenues d'un déshabillé nocturne, des mains blanches ou ridées, des voix vieilles ou fraîches s'agitaient, nous saluaient comme dans l'évocation d'un rêve tout éveillé. Dans la haute ville principalement, où des gamins pieds nus, avant-coureurs de nouvelles, avaient porté le bruit que des «Anglais» qui «parlaient tous le français», un français «à la mode», montaient vers le camp, une foule compacte et hétéroclite fit une chaleureuse ovation à nos soldats. Des femmes du peuple, chaussées de sabots, nous offraient de la bière; des jeunes filles de la bourgeoisie, curieuses comme toutes les filles d'Ève, quoique réservées, nous tendaient des verres de vin ou des liqueurs. Pendant une halte que nous fîmes, de toutes les portes, les hommes et les femmes nous appelaient: «Par ici, les Canadiens-français!... Un petit verre pour vous saluer... Ils parlent aussi bien le français que nous autres...» Les soldats ne refusaient rien. Ils formaient des groupes sur le palier, sur le trottoir, discutant aisément avec ces braves gens tout surpris d'apprendre qu'au Canada il y avait deux millions d'âmes françaises. Dans un coin, un jeune volontaire de dix-huit ans parlait déjà avec une jeune fille dissimulée derrière des rideaux de mousseline. La conversation devait être très intéressante, car la tête blonde qui émergeait d'un col de dentelles se penchait gracieusement vers le soldat enivré de quelque mystérieux parfum et prodigue en paroles. Un coup de sifflet ramena l'ordre dans les rangs. – Sale métier! soupira le jeune volontaire. Pas moyen seulement de faire connaissance avec nos cousines de France⁵¹⁹...

⁵¹⁷ Robert Collier Fetherstonhaugh, *The Royal Montreal Regiment: 14th Battalion C.E.F., 1914-1925*, Montréal, Gazette Printing Co. Limited, 1927, p. 26-27.

⁵¹⁸ Selon Ernest Cinq-Mars, dans édition du 12 juin 1915, le quotidien de Québec *L'Évènement* détailla la chaleureuse réception faite au 22^e Bataillon par les citoyens de Boulogne-sur-Mer. Pourtant, le 22^e était toujours en Grande-Bretagne. *Collection privée de Stéphane Thibault*, Lettre d'Ernest Cinq-Mars à son frère Alonzo, datée du 1^{er} juillet 1915.

⁵¹⁹ Claudius Corneloup, *op. cit.*, p. 22. Ce même événement a été décrit par Alphonse Couture, Honoré-Édouard Légaré, Joseph Chaballe, Georges-Ulric Francoeur et Georges Vanier. Chaballe rapporte que les jeunes filles insistent pour avoir l'insigne du castor qui orne la coiffure des membres du 22^e Bataillon. Lorsque les «Vingt-Deux» reprirent leur marche, il manquait bien des boutons aux uniformes. Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Les Éditions Chantecler, 1952, p. 18.

Selon le capitaine René de la Bruère-Girouard, également témoin de la scène, lorsque le lieutenant-colonel Tremblay ordonna de reprendre la route pour camper ses troupes quelques kilomètres plus loin, peu de ses subalternes le suivirent. Les rares officiers qui résistèrent au chant des sirènes de Boulogne durent le consoler. Toutefois, très tôt en matinée au moment du départ, tous étaient présents⁵²⁰. À l'instar de leurs camarades francophones du 14^e Bataillon quelques mois plus tôt, les membres du 22^e Bataillon répétèrent leurs appels à la population par la chanson, chaque fois que le train s'arrêtait à une gare:

[...] en passant dans la ville de Hazebrouke en France, le bataillon chante «O' Canada» et «la Marseillaise». Les villageois nous donnent à chacun de nous, fruits, gâteaux... Ils sont bien surpris de nous entendre chanter et parler en français. «Monsieur, sommes-nous sur le bon chemin pour se rendre à Berlin?» «Oh là, là !, dit-il, en voilà une bonne.» En répondant, il me donne une grosse bouteille de vin. «Vous la boirez en arrivant au palais du Kaiser.» «Merci», et nous continuons. Au premier arrêt, nous étions en mesure d'apprécier le beau geste de ce monsieur. La même scène se produit généralement dans chaque ville où nous passons⁵²¹.

L'expérience se prolongera, semble-t-il, bien au-delà de l'arrivée du 22^e Bataillon à Boulogne. Lorsque Arthur-Joseph Lapointe va rejoindre sa nouvelle unité au front en mai 1917, le contingent de renforts du 22^e Bataillon suscite l'intérêt de la population du Havre en reprenant la même recette que leurs prédécesseurs⁵²².

7.3 Relations avec les Français et les Belges

7.3.1 Le choc des cultures

Le jour suivant les premières rencontres avec les Français à Boulogne, les Canadiens français connurent leur véritable premier choc culturel lorsqu'ils durent monter dans le

⁵²⁰ René de la Bruère Girouard, «What A Night!», *The Legionary*, vol. XI, n° 11 (juin 1936), p. 13.

⁵²¹ Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2013, p. 8-87. Note du 19 septembre 1915.

⁵²² Arthur J. Lapointe, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat (1916-1919)*, Saint-Ulric, imprimé privé, 1919, p. 22. Note du 5 mai 1917.

train qui les mènera près de la ligne de front. Alors que les officiers prennent place dans les confortables voitures pour voyageurs, les hommes de la troupe réagissent lorsqu'ils apprennent que les inconfortables wagons qui leur sont destinés portent l'inscription «40 hommes ou 8 chevaux⁵²³». Surpris, Alphonse Couture n'est pas content car les wagons réservés aux hommes sont très sales car ils ont servi à transporter du charbon⁵²⁴. Georges-Ulric Francoeur écrit avec une certaine ironie que «nous apprenons qu'un cheval égale cinq hommes⁵²⁵». Claudius Corneloup décrit le choc avec plus d'humour:

Arrivés à la station du chemin de fer, une surprise nous attendait. Nous savions très bien que nous allions prendre le train, seulement quand nous aperçûmes les wagons à bestiaux sur lesquels était inscrit: chevaux en long, 8; hommes, 36-40, il y eut un moment de grande hilarité. C'était la première fois que nous prenions de tels compartiments... Les soldats riaient et devisaient:

– Le Pullman Atlantique-Pacifique, wagon-restaurant, wagon-lit, buvette et salle de jeu, fumoir compris, s'écria un gars. Un autre grava une plaisanterie à la craie. Plusieurs l'imitèrent. On lisait:

– Canadiens en bloc, 46-50;

– Abattoir, urgent, 52-56;

– Interdit aux officiers...

– Venant de Montréal allant à Berlin;

–22ième Royal Canadien français⁵²⁶...

Dans leurs lettres et leurs Mémoires, les témoins étudiés décriront les us et coutumes des Français, souvent différentes des leurs. Alphonse Couture, par exemple, est pour le moins étonné de voir que les hommes s'embrassent au Jour de l'An⁵²⁷. Le lieutenant Jean Brillant ne se dit pas impressionné par les hivers français en les comparant à ceux du Canada, mais

⁵²³ Cette inscription ne laissa pas non plus indifférents les Canadiens anglais et autres combattants de l'Empire britannique.

⁵²⁴ Alphonse Couture, *Carnet de route de 1914 à 1919*, tapuscrit non daté, p. 15. Note du 16 septembre 1915.

⁵²⁵ Georges-Ulric Francoeur, *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 24. Note du 16 septembre 1916.

⁵²⁶ Claudius Corneloup, *op. cit.*, p. 24.

⁵²⁷ Couture, *op. cit.*, p. 27.

il est amusé de voir la réaction des Français ébahis à la vue de quelques centimètres de neige tombés au cours de la nuit⁵²⁸.

7.3.2 Les Français

D'entrée de jeu, les soldats canadiens-français ont suscité l'intérêt de la population française étonnée d'entendre des «soldats anglais parler le français⁵²⁹». À sa mère, anglophone, qui lui demande s'il passait bien pour un Anglais d'Angleterre en France, le jeune «Vingt-Deux» anglicisé Roch Labelle tente de la rassurer: «Well the French in France take us for English. We talk to them in French and they answer in english [sic] and as well as they can they think we are english [sic] because of the English uniform⁵³⁰ ...»

À Paris, la rencontre avec ces Francophones en uniforme britannique suscite des situations plutôt cocasses:

Un autre jour, deux soldats se promenant au Bois de Boulogne à Paris, rencontrèrent deux jeunes filles à qui ils adressèrent la parole. Une d'elle surprise d'entendre des Anglais si bien parler français, leur demanda: «Êtes-vous Anglais?» «Non, Mademoiselle». «Vous n'êtes pas Français?» «Non Mademoiselle, nous sommes Canadiens.» «Canadiens, dites-vous, et moi qui croyais que les Canadiens descendaient des Sauvages». «En effet, Mademoiselle, nous descendons des Sauvages, car nos ancêtres étaient Français de France».

Séparation embarrassée et ironique⁵³¹...

La langue commune sera en grande partie la clé du succès pour l'établissement rapide de relations avec la population française. Les accents et les liens du sang sont souvent

⁵²⁸ *Le Capitaine Jean Brillant, C.V., C.M. par ses amis*, Rimouski, imprimé privé, 1920, p. 22. Lettre à ses parents datée du 1^{er} avril 1917.

⁵²⁹ On retrouve cette mention dans plus d'une dizaine des témoignages.

⁵³⁰ *Archives familiales de Suzanne-Gouin-Boudreau*. Lettre de Roch Labelle à sa mère, datée du 24 janvier 1917.

⁵³¹ E. I. Oval et E. Rastus, *Une unité canadienne: «coq-à-l'âne» sériocomique*, Québec, imprimé privé, 1920, p. 25. Dans ses Mémoires anecdotiques, Lavoie raconte souvent le choc des cultures entre les infirmiers canadiens-français de l'Hôpital général n° 6 (Laval) et les Français.

évoqués. À la suite d'une visite d'officiers français dans les lignes du 22^e Bataillon, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay mentionne dans son journal:

[...] Nous avons la visite d'un parti de dix officiers français. Ils s'intéressent beaucoup à nos hommes qui leur rappellent leurs Picards, leurs Normands. Ce sont surtout des capitaines faisant parti d'une mission française visitant la zone anglaise. Nous leur avons dit toute notre admiration pour la France, et eux nous sont bien reconnaissants d'être venus volontairement les aider à chasser le Boche. Il est bien naturel que ces cousins de la visite nous soient sympathiques⁵³²...

Selon certains combattants canadiens-anglais, le français parlé par les *French Canadians* était peu compréhensible pour les Français:

French-Canadians in the party - the 14th Battalion was composed entirely of French-Canadians⁵³³, and hearty fellows they were too - made prodigious efforts to converse with the citizens of France. There seemed, however, to be some difference in the language; so that the results were not always apparent immediately. Often a British Columbian, with his blurted-out «oofs» received his eggs as fast in a roadside estaminet as a French-Canadian who had gone into the niceties of the language, with gestures⁵³⁴.

L'accent canadien-français ne semble pas avoir constitué un obstacle à la communication avec les paysans et les familles affectées par la guerre dans la région du Pas-de-Calais. Marc Gagnon, du 25^e Bataillon (Nova Scotia Rifles), pouvait se faire comprendre facilement par la population de la région. Il apprit même, sans trop de difficultés, à parler le patois ch'ti: «Je parlais comme les mineurs et ces gens trouvaient cela bien drôle de m'entendre. Je leur disais: “Mettez dont du carbon dans che poêle il fait fro. Il faut che chauffer ché pieds”⁵³⁵.»

⁵³² T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 102. Note du 11 mars 1916.

⁵³³ La croyance à l'effet que le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) était une unité entièrement canadienne-française revient souvent dans les témoignages de soldats canadiens-anglais que nous avons consultés.

⁵³⁴ Sandham Graves, *The Lost Diary*, Victoria, imprimé privé, 1941, p. 30.

⁵³⁵ Archives, Musée du Fort Saint-Jean, *Journal de Marc-Gagnon*, p. 118-119.

Ce ne fut pas toujours le cas, semble-t-il, pour certains infirmiers faisant partie des deux hôpitaux canadiens-français. Le sergent Joseph A. Lavoie raconte de façon sarcastique:

Édouard, notre grand orateur à la langue d'argent, était, un jour, à converser avec un de ces ignorants Français. Patriote, notre beau parleur faisait connaître à son nouvel ami les beautés du Canada et ce qu'étaient les Canadiens. «J'ai un bon conseil à vous donner, dit-il, ne vous frottez jamais aux Canadiens [français]. Ils sont "ben toffe" [*tough* – durs à cuire].» «Que voulez-vous dire par "toffe"», dit le Français. «Comment vous ne savez donc pas parler français? Toffe veut dire "roffe" (*rough* – rude), et roffe veut dire "toffe"». Il paraît que cet ignorant de Français ne comprend pas encore⁵³⁶...

En général, à de rares exceptions⁵³⁷, les relations entre les soldats canadiens-français et la population française furent des plus cordiales. Les Canadiens français sont des plus admiratifs lorsqu'ils voient l'endurance et l'héroïsme des femmes et des vieillards rompus aux travaux des champs et des mines, alors que les villes et les villages sont saccagés par les bombardements. Les familles endeuillées trouvent la force de leur sourire et de les recevoir dans leurs demeures avec la plus charmante courtoisie. Selon le lieutenant Jean Brillant du 22^e Bataillon: «un peuple comme celui-là ne peut pas être vaincu et s'il l'était, l'humanité perdrait une de ses sources de force morale⁵³⁸».

Dans son journal, Marc Gagnon raconte souvent ses nombreuses rencontres et discussions avec les paysans français lorsque son unité est cantonnée en zone de repos à l'arrière. Il arrivait de temps à autre que les cantonnements alloués aux soldats, notamment des

⁵³⁶ E.I. Oval et E. Rastus, *op. cit.*, p. 27.

⁵³⁷ À l'instar de quelques témoignages canadiens-anglais, celui du Suisse d'origine Étienne Biéler, soldat au Princess Patricia's Canadian Light Infantry, exprime plutôt le mépris à l'égard de la population française des zones sinistrées. Il se plaint que chaque fois que son bataillon sort pour une marche forcée, des Françaises les suivent pour tenter de vendre de mauvais fruits et des chocolats aux soldats et que les enfants mendient. Il a l'impression que ce sont les soldats britanniques et canadiens qui font vivre ce pays. Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, p. 44. Lettre d'Étienne Biéler à sa mère, datée du 23 juillet 1915. Ces propos de Biéler ont été émis alors qu'il est devenu officier au sein d'une unité de langue anglaise. Au fil des lettres qu'il écrit à ses parents, on peut noter un changement dans ses propos et de sa mentalité.

⁵³⁸ Jean Brillant, *op. cit.*, p. 20-21. Lettre à son frère, non datée.

bâtiments de ferme, aient été exigus et que les soldats devaient coucher à la belle étoile. Seul francophone de son groupe, Gagnon raconte que, parce qu'il «causait le français» et s'entretenait toujours avec les gens de la maison, il eut quelques fois la chance de dormir dans un lit à l'intérieur de la maison ou, s'il faisait froid, une place près du poêle⁵³⁹.

Plusieurs commerçants ou professionnels français refusent de faire payer un combattant canadien-français pour un produit ou un service. Enrhumé, Honoré-Édouard Légaré se rend chez un médecin français pour lui acheter du sirop. Lorsqu'il lui demanda combien il lui en coûterait, le médecin lui répondit: «Pensez-vous que je pourrais faire payer une bouteille de sirop à un Canadien-français qui vient de si loin pour défendre la France? Mon ami, n'y pensez pas! C'est à moi de vous remercier de votre dévouement⁵⁴⁰.» Alors qu'il était entré acheter des minces galons d'or afin de les coudre sur son uniforme pour démontrer qu'il avait subi une blessure au front, Alphonse Masson est invité à passer la soirée dans la famille de commerçants où on lui demande de raconter ce qu'il avait vu. En plus de lui faire cadeau des galons, on lui donna des bouteilles de vin et des biscuits⁵⁴¹.

7.3.3 Les Belges

Les relations entre les combattants canadiens-français et les Belges n'ont pas été aussi cordiales. En général, les Canadiens éprouvent beaucoup de sympathie pour la population victime des bombardements allemands qui, péniblement, poursuit sa vie quotidienne malgré la dévastation et les privations⁵⁴². Toutefois, les sentiments envers le Belge diffèrent selon que celui-ci soit Wallon ou Flamand. On dénote une sympathie davantage

⁵³⁹ Marc Gagnon, *op. cit.*, p. 50. Note du 28 août 1916.

⁵⁴⁰ Honoré-Édouard Légaré, *op. cit.*, p. 103. Note du 30 octobre 1915.

⁵⁴¹ *Collection privée de Stéphane-Thibault*. Lettre d'Alphonse Masson à son épouse, datée du 2 novembre 1916.

⁵⁴² Georges-Ulric Francoeur, *op. cit.*, p. 305. D'autres témoins racontent également leurs réactions face aux malheurs vécus par la population belge.

prononcée pour les Wallons. Le major Olivar Asselin compare les similitudes et les différences entre Canadiens français et Wallons:

En entrant en Belgique par le pays des charbonnages, j'avais hâte de voir comment nos soldats s'entendraient avec les Wallons au point de vue de la langue, avec les socialistes au point de vue religieux. Eh bien, l'entente a tout de suite été parfaite. Moins démonstratifs que les Français, le peuple de ce pays – je veux dire celui des villes et des villages industriels, qui forme l'immense majorité, est bien le plus hospitalier qu'on puisse imaginer. Il n'a rien à lui. Comme nos gens, il aime la bonne chère et le plaisir, les repas, les fêtes de famille, les danses, les concerts, les jeux, les farces. Du reste, la plupart des socialistes belges que j'ai vus n'ont rien du type qu'on nous dépeint chez nous; s'ils vont peu à la messe, ils font baptiser leurs enfants, font passer leurs morts par l'église, restent généralement en bons termes avec le curé, ont des images religieuses dans leur maisons; ils ne sont pas collectivistes, encore moins anarchistes: pour eux, le socialisme, c'est un état où l'ouvrier gagnerait de quoi manger plein son ventre. Comme ils n'engagent presque jamais de discussions religieuses, Tommie-Jean-Baptiste ne s'est pas aperçu qu'il était chez des incroyants⁵⁴³.

Par contre, les relations entre Canadiens français et Flamands sont en général très tendues. On se méfie de ces derniers que l'on soupçonne sympathiser avec l'ennemi⁵⁴⁴. Thomas-Louis Tremblay raconte qu'il doit faire la chasse aux civils flamands qui tirent sur les Canadiens à toute heure du jour et de la nuit et qu'il ne réussit pas à les trouver, car il croit que ces derniers ont des cachettes souterraines⁵⁴⁵. Dans son journal, Marc Gagnon mentionne que lorsque les soldats canadiens discutent de guerre entre eux, les civils flamands prêtent l'oreille afin de saisir tout renseignements pour les communiquer à l'ennemi. Il fait aussi mention d'une maison située près des lignes canadiennes où une vieille femme, flamande, étendait sur sa corde tous les jours les mêmes vêtements, toujours secs. Elle aurait été appréhendée par les autorités puis exécutée, semble-t-il, après avoir

⁵⁴³ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre à ses amis, datée du 12 décembre 1917.

⁵⁴⁴ L'historien Craig Gibson arrive aux mêmes conclusions. Craig Gibson, *op. cit.*, p. 161.

⁵⁴⁵ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 64, 27 septembre 1915. Le soldat Georges-Ulric Francoeur fait part du même phénomène; *op. cit.*, p. 50. Le phénomène des tirs «dans le dos» provenant de fermiers flamands est aussi mentionné dans plusieurs témoignages canadiens-anglais que nous avons consultés.

admis qu'elle espionnait pour le compte des Allemands⁵⁴⁶. Gagnon de rajouter: «Si on leur parlait soit en anglais ou en français, ils répondaient toujours *no combris*, mais ils comprenaient fort bien ces hypocrites⁵⁴⁷».

Belge d'origine, le lieutenant Georges-Marie Guillon raconte une situation cocasse alors qu'il est dans un tramway, assis près de deux Flamands, lors d'un séjour au Havre en France:

[...] Hier, c'était des Belges, des bons Flamands d'Anvers qui faisaient des réflexions en flamand lorsque le père dit à sa fille de se taire. Celle-ci lui répond en flamand: «il ne comprend pas!». Moi alors me tournant vers la petite fille, je lui dit: «Ja, ik verstand». Sa tête! Elle ne savait plus où se mettre⁵⁴⁸.

Lorsque Marc Gagnon et son unité quittent la Belgique pour la France à l'été de 1916, ce dernier avoue être heureux de quitter un milieu hostile. Il ne comprend pas pourquoi les Flamands n'aiment pas les Canadiens, alors qu'ils sont venus se battre. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour leur rendre la vie dure. Tout ce qu'ils vendent est à un prix exorbitant, en plus d'être de la camelote. Gagnon raconte que les propriétaires d'une maison belge où les hommes de son bataillon allaient habituellement chercher de l'eau enlevèrent le bras de la pompe afin que les soldats ne puissent plus en puiser⁵⁴⁹. Le soldat Ernest Bouvrette se plaint à sa femme du prix exagéré qu'on lui a demandé pour un repas simple: «J'ai été mangé deux œufs et un morceau de pain et une tasse de café, ils m'ont chargé 46 cents. C'est des Belges qui nous servais, je t'assure qu'ils nous chargent les christes, ils nous

⁵⁴⁶ Marc Gagnon, *op. cit.*, p. 50. Note du 28 août 1916. L'exécution est peut-être une rumeur. Craig Gibson rapporte qu'un fermier flamand aurait aussi été fusillé par les Britanniques après avoir été reconnu coupable d'espionnage pour le compte des Allemands. Craig Gibson, *op. cit.*, p. 167.

⁵⁴⁷ La méfiance envers les Flamands étaient aussi présente chez les soldats britanniques qui confondaient souvent le patois flamand avec l'allemand. En arrivant dans cette région, plusieurs s'attendaient à entendre le français. Craig Gibson, *op. cit.*, p. 161.

⁵⁴⁸ *Collection privée de Mario Allard*. Lettre de Georges-Marie Guillon à sa mère, datée du 8 août 1916.

⁵⁴⁹ M. Gagnon, *op. cit.*, p. 50. Note du 28 août 1916.

paieront cela⁵⁵⁰.» Le Grand-Prévôt de la 2^e Division d'infanterie canadienne, le colonel Arthur Murray Jarvis, rapporte régulièrement dans son journal les rixes entre fermiers flamands et soldats du 22^e Bataillon (canadien-français), faisant suite à des discussions à propos de denrées⁵⁵¹.

Claudius Corneloup raconte que le soldat canadien est responsable de ce commerce illégal, car il accepte d'en être aussi le consommateur:

De nombreuses auberges dénommées «estaminets» s'alignaient un peu partout, à côté des boutiques de marchands de «frites», dont l'odeur est douteuse, des épiciers, marchands de conserves et de cartes postales anglaises, des marchands de coussins en soie imitée, des marchands de camelote, car, ici, comme ailleurs sur tous les fronts, les travailleurs des champs se sont faits commerçants, mercantis, juifs, que sais-je encore! car le soldat, ce grand défenseur de la plus sainte des lois n'est-il pas aussi le grand protecteur de la contrebande, des fraudes illicites, des commerces prohibés? N'est-ce pas lui, la bonne bête, qui se laisse leurrer à la vue d'une bouteille couleur d'améthyste enjôler par un sourire sournois et qui paie, heureux d'être drogué et s'éloigne en remerciant? Ce fut dans ces maisons que nos soldats firent connaissance avec les populations et les produits flamands. Sans souci du lendemain, ils s'amusèrent, chantèrent, crièrent assez que le lendemain, dans les villages voisins, à Poperinghe, à Westoutre, à Reninghelst, à la Clythe, à Dranoutre, à Dikebusch, les habitants savaient que des Canadiens étaient arrivés et qu'ils étaient plus gais que des «franzossen»⁵⁵².

Dans une lettre à ses amis les Hughenin, Olivar Asselin explique et comprend la raison de ces prix exagérés en Belgique. Puisque l'occupant allemand se servait dans les récoltes et les produits belges, il fallait palier les pertes de revenus le mieux possible en vendant plus cher aux soldats alliés. Toutefois, il déplore le fait que les profits n'ont favorisé qu'une partie de la population alors que la plus grande partie, qui n'était ni fermière ni commerçante, a continué à souffrir⁵⁵³.

⁵⁵⁰ *Archives de la Famille Bouvrette*. Lettre d'Ernest Bouvrette à son épouse, datée du 26 (mars 1916).

⁵⁵¹ Arthur Murray Jarvis, *op. cit.*, dates multiples. Alors que la 2^e Division est cantonnée dans la région flamande de Westoutre, Jarvis reçoit souvent des plaintes de la part des fermiers locaux à propos de vols de poulets, de lapins ou de légumes des hommes du 22^e Bataillon. De toutes les unités de la 2^e Division, c'est cette unité qui lui occasionne le plus de soucis quant aux relations avec la population civile.

⁵⁵² Claudius Corneloup, *op. cit.*, p. 26-27. Note du 16 septembre 1915.

⁵⁵³ Olivar Asselin, *op. cit.*, Lettre à ses amis Huguenin, datée du 19 décembre 1917.

De tous les irritants vécus en Belgique, ce fut sans contredit le patois flamand qui agaça le plus les soldats canadiens-français. Le capitaine Eugène Mackay-Papineau raconte que ses hommes disent que les Flamands «parlent le cheval⁵⁵⁴». Le soldat d'origine suisse Philippe Biéler, du PPCLI, avoue dans une lettre à sa mère qu'il préfère entendre le français que cet «épouvantable» flamand⁵⁵⁵. Honoré-Édouard Légaré est surpris de voir les Flamands se rendre à l'estaminet après la messe pour boire une bière tout en causant: «On les croit tous fâchés entre eux. Ils ont une voix forte et de la gorge. On dit que c'est la beauté de la langue flamande⁵⁵⁶.»

Quant au capitaine Ernest Cinq-Mars, il n'est pas tendre à l'égard du patois et de la façon des Flamands de parler le français:

J'aimerais autant entendre de l'Allemand que ce baragouinage de Flamand. Ce n'est pas une langue, c'est du patois. Mon ordonnance qui est un Belge-Flamand originaire de Louvain, Louis Vronckx, a de la peine à se débrouiller ici[...]

[...] Ici, aux chameaux de Flamands qui, baragouinant un mauvais français, expriment leur surprise de ce que je parle le français... «comme nous» disent-ils, je leur rétorque que j'ai le bonheur de parler le vrai français alors qu'eux ne peuvent s'en réclamer⁵⁵⁷.

Plusieurs témoins se disent heureux lorsqu'ils traversent la frontière belge pour se diriger vers le secteur de Courcelette vers la fin de l'été 1916. Même si le Pas-de-Calais ressemble à bien des égards à la Belgique avec ses mines de charbon, ils trouvent en général que les habitants n'ont pas les mêmes manières que les Belges. On les trouve tous polis et généreux.

⁵⁵⁴ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec), P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*. Lettre à sa tante, datée du 31 janvier 1916.

⁵⁵⁵ Étienne Biéler, *op. cit.*, p. 114. Lettre à sa mère, datée du 25 juillet 1916.

⁵⁵⁶ H.-É. Légaré, *op. cit.*, p. 103. Non daté.

⁵⁵⁷ Fonds Stéphane-Thibault, Lettre d'Ernest E. Cinq-Mars à son frère Alonzo, datée du 26 septembre 1915.

7.4 Relations avec la gent féminine

Depuis une vingtaine d'années, les relations sexuelles et affectives entre les soldats et les femmes durant la Première Guerre mondiale ont fait l'objet de plusieurs études et de publications. Ce sujet, tabou il y a plusieurs années, fut abordé dans la version originale de 1999 de *La guerre censurée* de Frédéric Rousseau. Son chapitre intitulé «sexes en guerre» fut alors jugé scandaleux⁵⁵⁸. En 2002, Jean-Yves Le Naour publiait un ouvrage analysant ce sujet, mais concentré sur les Français en général⁵⁵⁹. Enfin, deux ouvrages britanniques se sont aussi intéressés à la sexualité des *tommies* et des soldats de l'Empire britannique⁵⁶⁰. Malheureusement, aucune étude n'a traité à ce jour des relations entre les soldats canadiens-français et les femmes durant cette guerre. Ceux-ci se sont-ils comportés différemment avec les femmes que leurs homologues canadiens-anglais et britanniques?

Pour les catholiques soldats canadiens-français, le séjour en Grande-Bretagne et sur le continent européen sera un moment inoubliable tant sur le plan culturel et sexuel que sur celui des rapports amoureux. La femme anglaise intrigue par sa liberté de s'exprimer et sa façon de faire. Le capitaine-abbé Rosaire Crochetière observe ces femmes avec beaucoup d'intérêt:

La femme anglaise a beaucoup d'initiative. Elle est moins femme que la Canadienne, et ce n'est pas un compliment. Assez brillante, ou plutôt bruyante, si on la met en opposition avec son mari, elle est facilement gaie, aimable et distinguée. D'un physique agréable, ses traits sont délicats et assez réguliers. Elle se croit belle et prend les expédients d'y rester

⁵⁵⁸ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée: Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 2014, p. 7. Préface de cette édition mise à jour.

⁵⁵⁹ Jean-Yves Le Naour, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre: Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002, 411 p.

⁵⁶⁰ Craig Gibson, *Behind the Front: British Soldiers and French Civilians, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, 453 p. et Bruce Cherry, *They Didn't Want to Die Virgins: Sex and Morale in the British Army on the Western Front, 1914-18*, Wolverhampton Military Studies No. 15., Solihull, Helion & Company Limited, 2016, 325 p. Le Canadien Craig Gibson consacre un chapitre sur le sujet intitulé tout simplement «Sex». À l'aide de témoignages écrits, il analyse les rapports et comportements sexuels, mais se concentre uniquement sur ceux entre les soldats de l'Empire et les Françaises et Belges. Les témoins canadiens qu'il a retenus ne sont qu'anglophones.

toujours. C'est l'ambition des femmes en général; il ne faut pas les blâmer. Elles ont plus d'un motif justifiable pour garder la fraîcheur de leurs vingt ans. Je lui reproche cependant deux choses: d'avoir un petit nez effilé trop fouilleur et les pieds trop larges. De plus, elle a la manie des «thé». C'est un besoin, presque une nécessité dans la vie, que de prendre le thé. Elle y tient, et faut voir ça. Je te parle de la femme anglaise, comme il faut, non de la coquette, ni des «flirts», qui pullulent en certaines villes. À ne visiter que les rues et les jardins publics de Londres, tu aurais une fort triste opinion de l'Anglaise. Car sous ce rapport, Londres est une Babylone moderne, où le vice s'étale au grand jour⁵⁶¹...

Le soldat Joseph Michaud, du 22^e Bataillon, trouve que les Anglaises ne sont pas gênées.

Il est étonné de voir des femmes prendre leur verre de bière parmi des soldats avec leurs bébés dans les bras, ce qui lui fait dire «Vivent le Canada et les Canadiennes sous bien des rapports⁵⁶²». Quant à Honoré-Édouard Légaré, il affirme que les Canadiennes sont plus belles que les Anglaises car, remarque-t-il, ces dernières ont les pieds trop longs⁵⁶³.

Si les études britanniques se concentrent surtout sur les cas de prostitution en France et en Belgique, les témoignages canadiens-français mettent davantage l'accent sur la «Babylone moderne» que sur les deux pays continentaux. Peu après son arrivée en Grande-Bretagne, le major Olivar Asselin découvre que la capitale de l'Empire britannique n'est pas celle qu'on imagine au Canada:

Ceux de nos officiers qui sont allés à Londres racontent que la capitale anglaise en ce moment est encore – et peut-être plus que jamais – un immense bordel. Partout le luxe, l'intempérance, l'orgie. Même des hôtels de réputation mondiale, – je veux dire de réputation respectable, – comme le Cecil, sont devenus des rendez-vous publics de luxure. Notre quartier-maître le capitaine Cohen – qui n'est pas pourtant bégueule, je vous assure – me disait hier qu'il n'y conduirait pas sa mère. Chassé de France par la France, le corps d'armée de putains et de demi-mondaines qui, avant la guerre, campait à Paris pour l'égouissance des voyageurs anglais, américains, canadiens et allemands, opère maintenant à Londres. Jamais on n'avait si bien vu quelle petite part les Français avaient à l'entretien de ces soixante à quatre-vingt mille dames. Le champagne coule à flots, partout on boit, on danse, on chante, on rit. Mais le gouvernement a l'œil⁵⁶⁴!

⁵⁶¹ Alain M. Bergeron, *Capitaine-Abbé Rosaire Crochetière: Un vicaire dans les tranchées*, Sillery, Septentrion, 2002, p. 67-70, Lettre à son cousin, datée du 20 janvier 1917.

⁵⁶² *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre de Joseph Michaud à ses parents, datée du 6 juin 1915.

⁵⁶³ Honoré-Édouard Légaré, *op. cit.*, p. 72-73, Note du 21 juin 1915.

⁵⁶⁴ Archives de la Ville de Montréal, BM55: Fonds Olivar-Asselin. Lettre à un ami, datée du 20 décembre 1916.

Dans son journal, le lieutenant Maurice Bauset raconte sans aucune retenue ses virées à Londres lors de ses permissions, qu'elles soient pour des sorties culturelles ou non, ainsi que ses nombreuses conquêtes «amoureuses» ou plutôt aventures d'un soir, presque quotidiennes. Plus riches que les soldats britanniques, les Canadiens sont populaires. Selon Joseph Michaud, les autorités militaires retiennent une bonne partie de la solde des troupes pour les restreindre dans leurs fréquentations ou les excès:

«Quoi qu'il en soit les soldats du 22nd n'ont jamais paru de meilleure humeur; l'argent est pourtant très rare, 3 semaines sans être payés et nous ne le serons qu'en France; on dit que nous allons recevoir toute notre paie en arrivant. Après, nous ne recevrons plus que 0.25 cents par jour, le reste quand nous serons en congé ou après la guerre; c'est bien. Les Officiers Supérieurs craignent de nous payer ici à cause des femmes et de la boisson; mais les soldats disent: les M.....; ils ne veulent seulement pas nous donner une chance pour s'amuser un peu avant d'aller se faire tuer⁵⁶⁵.»

Bauset raconte que, lors d'une soirée de bienfaisance pour un hôpital de Londres, les jolies infirmières «servaient avec empressement les soldats canadiens après avoir vu nos revenus⁵⁶⁶». Alors qu'il est sergent-major de compagnie, Honoré-Édouard Légaré, du 22^e Bataillon, raconte avec humour une sortie à Londres avec deux de ses camarades:

Nous partons [Napoléon] Marion*, Vallée et moi en taxi vers le Provence. C'est une maison de pierre à sept étages. La salle du Café contient 500 tables et orchestre. On s'installe à une table et nous prenons une consommation. On regarde un peu partout. À chaque table, il y a une fille tout maquillé fumant une cigarette et un verre de quelque chose sur la table. Elles attendent celui qui désire faire rire de lui.

– «Waiter, pourriez-vous nous trouver à chacun de nous une fille qui aura un peu plus de bon sens?»

– «Naturellement.» Le voilà parti.

Deux minutes plus tard, s'amènent trois pétards. Elles s'assoient gentiment sur nos genoux, nous embrassent et nous prennent par le cou.

⁵⁶⁵ Joseph Michaud, *op. cit.*. Lettre à ses parents, datée du 12 septembre 1915.

⁵⁶⁶ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec), P 859: Fonds Eugène-Mackay-Papineau: Journal intime de Maurice Bauset, note du 21 juillet 1915.

– «Aïe! Décolle! Tu ne sais pas vivre, tu ne sais pas que nous sommes en public ici. À Charlesbourg, les filles sont plus polies.»

– «Ah! me dit-elle, en m’embrassant à nouveau, tu vas t’habituer vite à cette vie-là mon chéri.»

Je n’étais pas son chéri du tout. Oui, je crois que je m’habituerai à cette audace⁵⁶⁷...

Lors de leur séjour de plus d’une année en Grande-Bretagne, plusieurs membres du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) doivent interrompre leur entraînement afin d’être traités dans les hôpitaux militaires spécialisés en traitement des maladies vénériennes⁵⁶⁸.

Même lorsqu’ils sont en France et en Belgique, les soldats canadiens-français ne cessent pas pour autant les rencontres avec les prostituées professionnelles ou occasionnelles, ces dernières étant les plus susceptibles d’être porteuses de maladies car elles ne sont pas contrôlées ou connues des autorités militaires. Le fantassin Adélarde Paquet, du 15^e Bataillon (48th Highlanders of Canada), qui traversa tout le conflit sans aucune égratignure, revint au Canada avec la syphilis contractée au cours d’une permission. Selon Olivar Asselin, alors avec le 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards), ce sont les soldats de bataillons canadiens-anglais qui ont contracté en nombre considérable des maladies vénériennes:

[...] Parmi les quatre cents Canadiens-Français du 87^e, les maladies de ce genre sont presque inconnues. Ils font la lessive avec la femme, soignent les enfants, bêchent le jardin, mais, presque tous, ils respectent le foyer, même s’il a été souillé par le Boche. On a du bonheur à signaler ce trait⁵⁶⁹.

⁵⁶⁷ Honoré-Édouard Légaré, *op. cit.*, p. 124. Note du 22 février 1916.

⁵⁶⁸ En décembre 1916, 24 membres de cette unité reçoivent en même temps leur congé du Connaught Military Hospital après y avoir été traités. Celui qui était reconnu «coupable» d’avoir contracté une maladie vénérienne (ITS) et détecté lors d’un examen médical, était privé de son salaire jusqu’à sa complète guérison. BAC, RG150, vol. 100: *150th Battalion, Canadian Infantry. Daily Orders Part II*, du 23 décembre 1916.

⁵⁶⁹ Olivar Asselin, *op. cit.*, Lettre à ses amis Huguenin, datée du 20 décembre 1917. Les propos d’Asselin sont peut-être nuancés car il s’adresse à Anne-Marie Huguenin «Madeleine», écrivaine, journaliste, romancière et éditrice canadienne-française.

Selon l'historien Desmond Morton, 75% des infections transmissibles sexuellement (ITS) par les soldats canadiens ont été contractés en Grande-Bretagne⁵⁷⁰. Une fois en France et en Belgique, selon plusieurs historiens britanniques, les occasions d'obtenir ou d'entretenir des relations sexuelles avec la gent féminine locale étaient plutôt rares pour les fantassins pour nombre de raisons dont les déplacements des unités très fréquentes, l'épuisement du soldat et une discipline sévère qui exigeait d'éviter les femmes. Seuls les soldats de l'arrière, notamment ceux des dépôts, des hôpitaux et des camps de bûcherons par exemple, purent entretenir des contacts et des relations avec la gent féminine en raison de leur stabilité géographique⁵⁷¹.

Même si aucune femme n'avait accès à la tranchée, elle y était toutefois omniprésente dans les pensées. Le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay en fait part dans son journal:

Je passe la journée aux tranchées visitant les 24ième et 26ième bataillons dans les premières lignes et le 22ième [Bataillon] en support. Rien d'extraordinaire, sinon que presque toutes nos tranchées portent le nom des actrices les plus populaires en Angleterre. J'ai visité aujourd'hui Piggy-Gaby-Gladdys-Doris-Dorothy-Doris. Espérons que ces tranchées nous porteront bonheur; je les ai trouvés en ordre ; propres et saines. Le seront-elles toujours??? Les «dugouts» [cagnats] sont remplis de photos, de ces fameuses artistes, dans leurs poses les plus populaires; ce sont des reines muettes qui se font faire la cour par les centaines d'hommes qui se succèdent sans interruption jour et nuit. La critique est parfois très amusante; règle générale c'est le plus simple poilu qui trouve la meilleure. Il y en a pour tous les goûts; de la plus blonde à la plus brune. Quelle satisfaction à la vanité de ces femmes, si elles voyaient l'émoi qu'elles causent. Bah! nous sommes tous des fous!! Le premier obus allemand qui éclate près de nous, nous fait vite oublier nos illusions⁵⁷².

En France et en Belgique, les prostituées restent un fléau. De retour de sa convalescence en Grande-Bretagne, Thomas-Louis Tremblay impute l'indiscipline élevée et la mauvaise

⁵⁷⁰ Desmond Morton, *When Your Number's Up: The Canadian Soldier in the First World War*, Toronto, Random House of Canada Ltd., 1993, p. 75.

⁵⁷¹ Craig Gibson, *op. cit.*, p. 309. Gibson énumère et cite ces historiens qui minimisent la fréquence des contacts entre soldats de l'Empire et les femmes. Dans son étude, il prouve au contraire que les soldats de l'Empire ont bien eu des relations amoureuses et sexuelles avec les femmes en France et en Belgique.

⁵⁷² Thomas-Louis Tremblay, *op. cit.*, p. 240. Note du 21 septembre 1917.

réputation du 22^e Bataillon à un petit groupe d'individus qui visite trop souvent les femmes de mœurs très légères, et demande à l'aumônier régimentaire de faire un sermon à ce sujet⁵⁷³. Peu après l'arrivée du 22^e Bataillon en Belgique, le sergent-major Napoléon Marion dit y voir de «terribles exemples sur la morale». Selon lui, chassées de leur pays, toutes les Françaises de mauvaise vie sont venues se réfugier en Belgique et plusieurs de ses camarades de bonne famille qui se sont fait prendre au piège devront retourner au Canada⁵⁷⁴.

Toutefois, les relations entre soldats canadiens-français et femmes européennes ne se résumaient pas qu'à la prostitution. Selon Tremblay, hors de la tranchée, ses hommes sont constamment à la recherche de jeunes femmes. Peu importe si elles sont très laides, ses hommes sont «aveuglés» et les trouvent toutes très bien. Il est amusé de voir l'empressement de ses hommes à vouloir rendre service ou se rendre utiles aux cousines de France. Il compare ses soldats à un chien fidèle qui regarde son maître prêt à tout faire pour lui procurer son attachement. Pour lui, ces sentiments sont bien compréhensibles car ces hommes ont vécu une vie qui n'est pas humaine et le contraste est tellement grand⁵⁷⁵.

Les Canadiens français étaient-ils trop entreprenants? Selon le sergent-major Claudius Corneloup:

Les tenanciers de restaurants, d'hôtels et d'estaminets préféraient généralement les Canadiens turbulents aux Anglais placides. Mais dans les auberges tranquilles, tenues par des femmes et des jeunes filles, les Anglais étaient préférés. Un soir, une jeune dame, dans une minute d'effervescence, s'écria: Oh! ces Canadiens, ils sont insupportables! Un seul d'entre eux me donne plus de misère que vingt Anglais ...

– Tiens!. ... c'est encore drôle... les Boches nous en disent autant, répliqua un soldat.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 222-223. Note du 15 juillet 1917.

⁵⁷⁴ *Archives familiales de Normand Marion*, Lettre de Napoléon Marion à sa mère, datée du 1^{er} août 1915.

⁵⁷⁵ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 213. Note du 2 juin 1917.

– Je vais me convertir rien que pour vos beaux yeux ... ajouta un deuxième⁵⁷⁶...

Même si leur bataillon était rarement au repos pendant de longues périodes, plusieurs soldats trouvaient le moyen de se faire de petites amies. Le caporal Théodore Dugas du 14^e Bataillon note dans son journal le nom de toutes ses amies à qui il rend visite lorsque son unité est en repos, dans différentes zones⁵⁷⁷. Dans son histoire régimentaire, l'officier Joseph Chaballe mentionne le cas d'un caporal, beau garçon à la moustache conquérante, qui faisait une nouvelle conquête dans chacune des places de l'arrière où le régiment séjournait et avec qui il entretenait une correspondance soutenue par la suite. À chaque semaine, il remettait à son supérieur sept missives enflammées à censurer. Pour simplifier la besogne du censeur, le caporal recopiait la même lettre pour ses sept conquêtes⁵⁷⁸.

En périodes de repos, alors que les unités sont cantonnées en zone arrière et que les soldats logent temporairement chez l'habitant, les occasions de rencontres sentimentales sont les plus fréquentes. En raison de la langue, les soldats canadiens-français d'unités anglophones ont un net avantage sur leurs camarades, ce qui cause souvent de la friction. Frank Walker, brancardier de la 1^{re} Ambulance de campagne et ses camarades unilingues anglophones, sont jaloux de leur confrère canadien-français Albert Dupuis qui est vite tombé amoureux de la jeune fille de la famille qui les hébergent. Il se dit dégoûté de les voir s'asseoir tous les soirs dans la cuisine, roucoulant ensemble comme des tourtereaux⁵⁷⁹. L'artilleur Frank Byron Ferguson, de la 1st Canadian Siege Battery, envie ses camarades canadiens-français

⁵⁷⁶ Claudius Corneloup, *op. cit.*, p. 86-87. Note du 15 septembre 1917.

⁵⁷⁷ Théodore Dugas, «Un Acadien à la guerre: Journal du sergent Théodore Dugas», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 20, n° 3, septembre-décembre 1992. Multiples annotations.

⁵⁷⁸ Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, p. 255.

⁵⁷⁹ Mary F. Gaudet (dir.), *From a Stretcher Handle: The World War I Journal and Poems of Pte. Frank Walker*, Charlottetown, Institute of Island Studies, 2000, p. 117.

Thériault et Doucette qui ont réussi à gagner rapidement les cœurs de deux jolies sœurs en raison de leur façon de faire et de leur facilité à s'exprimer dans la langue locale⁵⁸⁰.

En de nombreuses occasions, ces amours entre Canadiens français et Françaises ou Belges ont résulté en des mariages. David Devigne a recensé une quinzaine de mariages entre Françaises et soldats canadiens-français du Corps forestier canadien cantonnés dans la région de Bordeaux⁵⁸¹. Au cours de nos recherches sur les deux hôpitaux canadiens-français de la banlieue parisienne, nous avons recensé une quinzaine de mariages entre le personnel de l'Hôpital Laval et de jeunes Françaises contre une vingtaine pour celui de l'Hôpital général n° 8 (canadien-français)⁵⁸².

Selon les témoignages étudiés, les relations entre soldats canadiens-français et Françaises ou Belges ont été nombreuses. Selon Olivar Asselin, le passage des Canadiens français sur le sol de leurs ancêtres laisseront même des traces durables:

Les petites Françaises du peuple ont le cœur plus large que leurs parents pour les tommies; elles ont un faible particulier pour les tommies canadiens-français. Presque partout où ils ont passé, nos gars se sont fait des blondes; et j'ai raison de croire que ces amitiés n'étaient pas toutes platoniques. Il y aura quelques petits «câlices» en France après la guerre⁵⁸³.

7.5 Visite aux hôpitaux canadiens-français

Lors d'une permission à Paris, plusieurs des témoins mentionnent ou se font un devoir d'aller visiter les amis de l'Hôpital général n° 8 (canadien-français) situé à Saint-Cloud et l'Hôpital général n° 6 (Laval). Le sapeur Alphonse Couture s'y rendra même à deux

⁵⁸⁰ Peter G. Rogers (dir.), *Gunner Ferguson's Diary: The Diary of Gunner Frank Byron Ferguson, 1st Canadian Siege Battery, Canadian Expeditionary Force 1915-1918*, Hantsport, Lancelot Press, 1985, p. 58.

⁵⁸¹ David Devigne, *Les faiseurs de sciure: Le Corps forestier canadien du groupe de Bordeaux ou le plus important déploiement en France, 1917-1919*, Bordeaux, imprimé privé, 2020, p. 125-132.

⁵⁸² BAC, RG150, vol. 271: *Daily Orders, Part II - No. 6 CGH (Laval) et No. 8 CGH (French Canadian)*.

⁵⁸³ Olivar Asselin, *op. cit.*, Lettre datée du 25 mars 1917.

reprises. Au cours d'une première visite, Thomas-Louis Tremblay réalise tout le contraste entre la vie au front et ce havre de paix. Il avoue même qu'il y passerait le reste de sa vie⁵⁸⁴.

En convalescence en Grande-Bretagne, le soldat Roch Labelle souhaite même y être transféré:

Juste quelques autres lignes pour te laisser savoir que je viens tout juste de passer un conseil médical et que l'on m'a déclaré A4, ce qui veut dire que je suis apte, mais pas assez âgé, pour aller en France. En d'autres mots (apte si j'avais l'âge), selon les règlements, 19 ans est l'âge minimal pour aller aux tranchées, donc je ne devrais pas m'attendre à y aller avant un bout de temps, et tandis que je suis en Angleterre, j'essaierai de me faire transférer à Paris avec Georges Beauchamp⁵⁸⁵ et d'obtenir un emploi de conducteur d'ambulance. Si je peux y arriver, je serai correct à Paris; c'est aussi sécuritaire qu'en Angleterre ou à Montréal, donc si j'y arrive, tu n'auras plus à t'inquiéter pour moi, donc j'espère d'obtenir avec succès ce transfert⁵⁸⁶...

Du point de vue social, le soldat canadien-français a donc vécu, en général, une expérience différente de la guerre que celle de son homologue canadien-anglais.

Conclusion de ce chapitre

Bien que tout se déroula normalement en Grande-Bretagne, les combattants canadiens-français eurent le privilège de communiquer facilement avec la population française et une partie de la population belge en raison de la langue commune. Sur le plan personnel, comme nous l'avons vu, les rares soldats francophones d'une unité constituée essentiellement d'anglophones ont souvent reçu davantage de sympathies et d'attentions de la part des Français. Toutefois, alors qu'ils étaient en Belgique, les relations avec la population d'origine flamande a souvent fait place à de la méfiance et des soupçons car on la trouvait trop sympathique à l'égard des Allemands. Cette méfiance envers les Flamands

⁵⁸⁴ T.-L. Tremblay, *op. cit.*, p. 117. Note du 26 mai 1916.

⁵⁸⁵ Commandant de l'hôpital général canadien n° 6 (Université Laval).

⁵⁸⁶ Roch Labelle, *op. cit.*, Lettre à sa mère datée du 26 janvier 1917 (notre traduction).

se retrouvait également chez l'ensemble des soldats de l'Empire britannique présents en Belgique. À en croire les témoins de notre étude, les soldats canadiens-français furent également choyés par rapport à leurs camarades anglophones dans leurs relations avec les femmes, ce qui suscita beaucoup d'envie et même de jalousie.

Enfin, sujet peu abordé puisque tout un monde les séparait en raison de la distance et de la nature de leurs fonctions, un fort lien unissait les combattants canadiens-français et le personnel non combattant des hôpitaux canadiens-français de la banlieue parisienne. Lors de permissions à Paris, plusieurs témoins rendirent visite à leurs camarades infirmiers ou médecins.

Chapitre 8

Perceptions et opinions

Fronting now due north, with shouts and cheers and shrill cries of exultation the excited French Canadians stormed forward into Courcelette. In their eagerness, these dark little men from the docks of Montreal were hardly to be restrained. They entered the outskirts of the village fairly on the heels of their own barrage and suffered some loss from it before it lifted forward.

Charles G. D. Roberts⁵⁸⁷

Dans cette description plutôt imagée de la prise de Courcelette par les hommes du 22^e Bataillon, l'auteur du texte, successeur de Lord Beaverbrook en tant que un nouveau «témoin oculaire du Canada⁵⁸⁸», tente de réhabiliter et valoriser l'esprit guerrier des combattants canadiens-français en des termes truffés des stéréotypes de l'époque. En comparaison avec ces soldats de petite stature et excités, les Néo-Écossais du 25^e Bataillon qui prirent également part à l'assaut final sur ce village, sont dépeints comme étant méthodiques, calmes et stables⁵⁸⁹. Il en est de même pour les soldats des autres bataillons de la 5^e Brigade d'infanterie composés principalement d'Anglo-Montréalais (24^e) et de Néo-Brunswickois majoritairement anglophones (26^e) dont l'auteur relate les exploits dans son ouvrage.

Cette dichotomie entre ces deux groupes linguistiques et ethniques n'est pas unique qu'au Canada. L'historienne Helena Trnkova l'a bien démontré dans son étude sur l'Armée

⁵⁸⁷ Charles G. D. Roberts, *Canada in Flanders: The Official Story of the Canadian Expeditionary Force, Volume III*, Toronto, Hodder and Stoughton, 1918, p. 55.

⁵⁸⁸ Reconnu comme étant le père de la poésie canadienne (anglaise), Charles G.D. Roberts (1860-1943) était un poète et un prosateur qui inspira la créativité des autres poètes de sa génération. Résidant en Angleterre au cours de la Première Guerre mondiale, il s'enrôla en juillet 1917 dans le Corps expéditionnaire canadien à titre de major et travailla au Bureau des archives dirigé par Lord Beaverbrook. En raison de sa notoriété, ce dernier lui confia la rédaction du troisième tome de *Canada in Flanders*, dont nous avons déjà parlé dans notre introduction générale.

⁵⁸⁹ Charles G. D. Roberts, *Canada in Flanders*, p. 57.

austro-hongroise⁵⁹⁰ qui était davantage multiethnique et complexe que le Corps expéditionnaire canadien. Cette identification ethnique, voire stéréotypée, s'est également retrouvée au sein d'armées plus «homogènes», telle que celle du Royaume-Uni avec ses minorités nationales irlandaise, écossaise et galloise; de la France et ses minorités corse et bretonne, pour ne nommer que celles-ci, ainsi que de l'Allemagne avec ses Bavarois, Poméraniens ou Alsaciens. Les historiens-conférenciers du colloque «Minorités, identités régionales et nationales en guerre 1914-1918» avaient mis en évidence ce phénomène que l'on retrouvait dans la plupart des armées qui ont combattu lors de la Première Guerre mondiale⁵⁹¹.

Si les journaux anglophones au pays critiquèrent l'attitude des Québécois francophones face à la guerre et de leur peu d'intérêt à s'enrôler, qu'en est-il de ceux qui combattaient volontairement sur le front franco-belge? Après avoir épluché et analysé plus de 150 articles tirés de quotidiens britanniques et canadiens-anglais pour son mémoire de maîtrise, Céleste Lalime conclut que bien que la presse canadienne-anglaise et britannique aient pu être négative à l'endroit des Canadiens français, spécialement lors d'évènements forts tels que l'enrôlement, les élections de 1917 et l'adoption de la conscription, elle ne le fut aucunement à l'encontre des combattants canadiens-français⁵⁹².

⁵⁹⁰ Helena Trnkova, *Pour quelle Patrie? Des loyautés et des dissidences dans l'Armée austro-hongroise 1914-1918: étude des témoignages*, Montpellier, thèse de doctorat en histoire, Université de Montpellier III, 2019, 1032 p.

⁵⁹¹ Sylvain Gregori et Jean-Paul Pellegrinetti (dir.), *Minorités, identités régionales et nationales en guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 299 p. On y parle notamment des Bretons: Yann Lagadec, «L'affirmation de la région dans la nation en guerre? Bretagne et combattants bretons, 1914- 1919», p. 28-29, et des Corses: Sylvain Georgi et Jean-Paul Pellegrinetti, «Représentations et expressions identitaires des poilus corses (1914-1918)», p. 86. Voir également l'ouvrage de Jean-Noël et Francis Grandhomme, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, Éditions La Nuée Bleue, 2013, 509 p.

⁵⁹² Céleste Lalime, *Les relations interethniques dans la Grande Guerre: Regards sur le mythe du soldat canadien-français opprimé*, Montréal, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2016, p. 123.

Ce dernier chapitre s'intéresse aux perceptions entre les groupes nationaux-linguistiques, mais centré principalement sur le combattant canadien-français, que celui-ci fasse l'objet de critiques ou de compliments, ou de sa perception qu'il a de l'autre et de lui-même. Enfin, la question de l'opinion et de la position du combattant canadien-français face à la conscription sera également abordée.

8.1 Critiques des soldats canadiens-français par la presse anglophone

À la lecture des témoignages, nous avons découvert quelques cas de dénigration des soldats canadiens-français au front qui choquèrent. Ces journaux, britanniques et canadiens-anglais, appartenaient pour la plupart à Lord Beaverbrook, dont le *The Canadian Daily Mail*, journal populaire destinés à informer et à divertir les soldats canadiens au front. Selon le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay, Beaverbrook était l'âme de la campagne odieuse qui se faisait à l'encontre des soldats canadiens-français. Ses articles étaient d'une violence inouïe: «Tous les jours, il dépeint les Canadiens Français sous des couleurs les plus sombres. L'acte de Judas est moins traître que celui des canadiens Français; nous sommes plus que des «Slacker»; nous sommes des lâches, etc⁵⁹³...».

En novembre 1917, le quotidien *London Standard* faisait état qu'un soldat canadien d'origine russe venait de mériter une Croix de Victoria alors que les tire-au-flanc canadien-français préféraient demeurer chez eux et préparaient même une révolution contre le gouvernement au pouvoir⁵⁹⁴. Un auteur anonyme, «Major CEF⁵⁹⁵», répliqua aussitôt par

⁵⁹³ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*. Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 253. Note du 27 novembre 1917. Le major Olivar Asselin parle plutôt de «fiel déversé par les journaux de Beaverbrook.» Archives de la Ville de Montréal, BM55: *Fonds Olivar-Asselin*. Lettre à Émile Vaillancourt du 20 octobre 1917.

⁵⁹⁴ BAC, RG25, volume 1191, dossier 7580: *Alleged arrest among French Canadians*. Lettre du «Major C.E.F. à l'éditeur du *London Standard*, du 29 novembre 1917. Voir annexe E.

⁵⁹⁵ Nous croyons que «Major CEF» est en réalité le major Olivar Asselin puisque ce dernier a déjà répliqué aux éditeurs de journaux britanniques et français qui critiquaient les Canadiens français ou qui colportait des faussetés.

une lettre à l'éditeur du journal et démolit chacune de ses médisances, notamment celle à propos qu'aucun Canadien français n'avait à ce jour mérité une Croix de Victoria.

Dans son journal intime, le brigadier-général Thomas-Louis Tremblay fait part d'une rencontre fortuite avec Lord Beaverbrook à Londres en novembre 1917 au cours de laquelle une conversation s'engagea:

Comment ça va au front?

Désolé, mais je ne vous connais pas.

Comment êtes-vous traits au front?

Désolé. Vous faites erreur. Je ne vous connais pas.

Mon nom est Lord Beaverbrook Max Aikens.

Mon nom est [Lieutenant-colonel] Tremblay, commandant du 22^e bataillon CANADIEN-FRANÇAIS.

Que pensez-vous des articles de la presse britannique sur la province de Québec.

Je suis un soldat et je n'ai rien à dire sur le sujet.

Est-ce que vos hommes les désapprouvent?

Ils n'auraient pas de cœur s'ils ne le faisaient pas.

Je conseillerai à mon ami qui écrit ces articles d'être moins violent.

Je lui conseillerais d'éviter le 22^e bataillon dont les hommes combattent côte à côte avec les Tommies britanniques et meurent chaque jour pour la cause. La vile campagne que votre ami mène dans la presse britannique contre les Canadiens Français déplaît beaucoup à chacun d'entre nous. Votre ami n'a aucune conscience ni aucune idée du *fair play* britannique.

Je lui dirai d'être plus conciliant.

Dites-lui de se la fermer.

Bonjour.

Bonjour⁵⁹⁶.

⁵⁹⁶ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*. Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 253-254. Note du 27 novembre 1917. Cette conversation, tirée du journal de Tremblay, avait été écrite en anglais. Nous avons utilisé la traduction que l'on retrouve dans

8.2 Les soldats canadiens-français vus par les soldats canadiens-anglais

Qu'ils aient été disséminés ici et là au sein d'unités anglophones, regroupés dans des compagnies francophones de bataillons anglophones, qu'ils aient été membres de bataillons francophones de renfort ou ayant tout simplement combattu dans les rangs du 22^e Bataillon d'infanterie, les Canadiens français ont toujours suscité l'intérêt, mais parfois les critiques de leurs camarades canadiens-anglais. Très souvent, ils furent même des objets de curiosité.

La lecture et l'analyse d'une centaine de témoignages canadiens-anglais, écrits et publiés, nous a permis de faire quelques constats fort intéressants. Ces écrits nous révèlent certains traits de caractère qui auraient été propres aux soldats francophones du Corps expéditionnaire canadien.

En général, les critiques négatives envers les Canadiens français que l'on retrouve dans les témoignages de soldats anglophones sont surtout dirigées contre ceux qui demeurent au pays refusant de s'enrôler ou de démontrer leur patriotisme. Lorsque les troupes de l'Ouest canadien ou de l'Ontario transitent par la province de Québec, on admire le paysage, mais on déplore le froid accueil de la population lorsque le train s'arrête dans une ville pour faire le plein⁵⁹⁷. Louis Keene, un Britannique de naissance qui a immigré au Canada alors qu'il était un enfant, déplore l'absence de comités d'accueil, de fanfares ou de drapeaux⁵⁹⁸. Les

l'ouvrage de Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 267.

⁵⁹⁷ Donald Harry Laird, *Prisoner Five-One-Eleven*. Toronto, Ontario Press, 1919, p. 28.; Louis Keene, *''Crumps'': the Plain Story of a Canadian who Went*, Boston, Houghton Mifflin, 1917, p. 10.

⁵⁹⁸ Louis Keene, *ibid.*, p. 10. Artiste de profession, parlant couramment le français, Keene s'était enrôlé en août 1914 en tant qu'artilleur dans le Corps expéditionnaire canadien et qu'officier dans l'Armée britannique. Blessé, il fut renvoyé au Canada. Rétabli, il se réenrôlera dans une unité francophone, le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal). John Harold Becker, du 91^e Bataillon (Elgin), fait des commentaires similaires. John Harold Becker, *Silhouettes of the Great War: The Memoirs of John Harold Becker*, Ottawa, CEF Books, 2001, p. 22.

frères Frost racontent que les Québécois francophones regardent passer les troupes en route vers Halifax dans une indifférence totale⁵⁹⁹. Frederick Curry est d'avis qu'à l'instar des Britanniques de l'Ouest canadiens, les Canadiens devraient démontrer un plus grand patriotisme à leur Mère-Patrie, la France. Heureusement, selon lui, il existe quelques bons bataillons canadiens-français qui n'ont rien à envier aux régiments canadiens-anglais⁶⁰⁰.

Après s'être arrêté une heure à Chaudière Jonction, au Québec, Arthur Macfie du 162^e Bataillon (Parry Sound) raconte s'être fait insulté par des gamins. Selon lui, sur les 1700 habitants de ce lieu dont sept familles anglophones, deux hommes seulement se sont enrôlés dans le CEC, dont un était tellement saoul qu'il ne s'en est rendu compte qu'à son arrivée au port d'Halifax, en Nouvelle-Écosse⁶⁰¹. Lorsque son train s'arrête à la gare de Rivière-du-Loup le temps d'une pause de plusieurs minutes, Deward Barnes du 180^e Bataillon (Sportmen) de Toronto est insulté que les Francophones font passer de l'eau pour du whisky et le vendent à un prix exorbitant aux soldats de passage. Méprisant la population locale, ses camarades et lui entrent dans un commerce et pillent la moitié des stocks à vendre⁶⁰².

8.2.1 Le *Frenchy* de l'unité

En général, les témoins anglophones étudiés trouvent que leurs frères d'armes de langue française, toutes unités confondues, sont en général très volubiles⁶⁰³. Puisque ces derniers

⁵⁹⁹ R.B. Fleming (éd.), *The Wartime Letters of Leslie & Cecil Frost, 1915-1919*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 82.

⁶⁰⁰ Frederic C. Curry, *From the St. Lawrence to the Yser with the 1st Canadian Brigade*, Londres, Smith, Elder & Co., 1916, p. 26-27. Il fait référence au 14^e Bataillon (compagnie francophone) et au 22^e Bataillon.

⁶⁰¹ John Macfie, *Letters Home*, Meaford, imprimé privé, 1990, p. 70-71.

⁶⁰² Bruce Cane, *It Made You Think of Home: The Hunting Journal of Deward Barnes, Canadian Expeditionary Force, 1916-1919*, Toronto, Dundurn Group, 2004, p. 37.

⁶⁰³ Frank Walker, brancardier à la 1^{ère} Ambulance de campagne, qualifie les Canadiens français de son unité de *garrulous* [bavards]. Mary F. Gaudet (dir.), *From a Stretcher Handle: The World War I Journal and Poems of Pte. Frank Walker*, Charlottetown, Institute of Island Studies, 2000, p. 117. Fred Bagnall, du 14^e Bataillon, trouve que les Canadiens français de la compagnie no 4 parlent et argumentent beaucoup car, selon lui, la langue française a besoin de plus de mots pour dire la même chose. Fred Bagnall, *Not Mentioned in*

étaient intégrés dans des unités de langue anglaise, et ne pouvaient pas toujours s'exprimer aisément, ces derniers n'hésitaient pas à se rattraper lorsqu'ils avaient l'occasion de rencontrer un de leurs compatriotes d'une autre compagnie ou unité, ou lorsqu'ils pouvaient socialiser avec les civils français et belges.

Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs de ces soldats francophones ont souvent joué le rôle d'interprètes ou de négociateurs pour le compte de leur bataillon ou de camarades anglophones, en France ou en Belgique⁶⁰⁴. Cette facilité de converser dans la langue de l'habitant a permis aux soldats du Québec, de l'Ontario français ou de l'Acadie, de tisser de solides liens d'amitié, voire des histoires d'amour, avec les jeunes filles belges et françaises, au grand dam de leurs camarades anglophones trop souvent envieux et jaloux⁶⁰⁵.

8.2.2 Les autres unités de langue française

Même si l'unité ne fut pas déployée au front, le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) demeura plus d'une année en Grande-Bretagne et fut l'unique unité de langue française à faire partie de l'éphémère 5^e Division d'infanterie canadienne⁶⁰⁶. Pour plusieurs Canadiens anglophones venus de provinces où les Francophones étaient en faibles nombres, la

Despatches: The Memoir of Fred Bagnall, 14th Battalion, CEF, 1914-1917, Ottawa, CEF Books, 2005, p. 53. Une anecdote à propos du caractère «légendaire» de la volubilité des Canadiens français selon les Canadiens anglophones a attiré notre attention. Alors qu'il faisait une patrouille de reconnaissance, Glenn Iriam, du 8^e Bataillon (Little Black Devils) de Winnipeg, entendit au loin un groupe d'Allemands occupés à construire quelque chose (décrit ainsi dans son récit). Iriam de dire: «They were sawing, hammering, pounding and digging all the time talking like 300 Quebec Frenchmen.» Glenn R. Iriam, *In the Trenches, 1914-1918*, Kenora, imprimé privé, 2008, p. 62.

⁶⁰⁴ Deward Barnes parle d'un camarade de son groupe, le caporal Louis Bacon, originaire de l'Île d'Anticosti, qui sert souvent d'interprète pour ses camarades alors qu'ils sont en France. Bruce Cane, *op. cit.*, p. 144.

⁶⁰⁵ Voir le chapitre 7 à ce sujet.

⁶⁰⁶ Pour plus d'information à propos de l'existence de cette unité, voir notre ouvrage *Dernier espoir pour la gloire: Le 150^e Bataillon d'infanterie (Carabiniers Mont-Royal), 1915-1918*. Montréal, Fondation Les Fusiliers Mont-Royal, 2018, 144 p. Pour une histoire de la 5^e Division canadienne, voir William Stewart, «Frustrated Belligerence: The Unhappy History of the 5th Canadian Division in the First World War», *Canadian Military History*, vol. 22, n° 2, 2015, p. 31-47.

rencontre entre les deux groupes permit de démolir certains clichés entre les deux groupes linguistiques et ethnique. Ben Wagner retint un bon souvenir de ses frères d'arme canadiens-français:

It was the big thing of the war that you met people not only from all over Canada and occasionally from the British Isles, but you met them from all ranks of life, and they all looked the same. We were in the Witley Camp and right alongside us was a battalion from French Canada. We didn't speak much French and they didn't speak much English, but they were the finest sports you ever saw. Any kind of spare time you had, they were out with a baseball bat or something like that. And they were a dandy crowd, jovial, friendly. I got an entirely different opinion of the French Canadians because of being with these people⁶⁰⁷.

Après la dissolution de son unité en Grande-Bretagne, le sergent Howard Graham, du 155^e Bataillon (Quinte) de l'Ontario, fut muté au 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) parce qu'il connaissait les rudiments du français. Le choc fut d'abord difficile, mais l'expérience et les amitiés qu'il y développa le suivirent toute sa vie:

I think, for the first time, I was terribly homesick. Something had gone wrong with the generator that supplied power for the lights in the mess hut, and the only light came from candles plugged into empty beer bottles. I did not smoke or drink, but I think everyone else did. One could scarcely see across the table. I could not understand a word of the babble going around me, for in spite of my matriculation in French Grammar and Literature, my ear was not tuned to the rapid fire of conversation. I was a young man, now eighteen years old and self-reliant, but this strange environment was hard to take after the recent separation from friends and comrades of my old battalion. But that was the first night, and I am happy to say that the next eight months were as happy as any I ever spent in the army.

[...] After the first few weeks I felt perfectly at home with the 150th Battalion, made many close friends, and developed an affection for my fellow French Canadians that has not faded over the years. I can understand and sympathize with so many of them who feel that though no fault of their own or their ancestors they have been "lorded over" by an Anglo-Saxon element and influence. But many French Canadians see only one side of the coin and fail to acknowledge the generous treatment they have received, in many ways, under Confederation⁶⁰⁸.

⁶⁰⁷ Daphne Read (éd.), *The Great War and the Canadian Society: An Oral History*, Toronto, New Hogtown Press, 1978, p. 122.

⁶⁰⁸ Graham, Howard. *Citizen and Soldier: The Memoirs of Lieutenant-General Howard Graham*. Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 58-59. Après la guerre, Graham deviendra avocat tout en poursuivant une carrière militaire avec le Hastings and Prince Edward Regiment et commandera ce régiment durant la guerre. Promu brigadier, il commandera la 1^{re} Brigade d'infanterie en Italie. Après la guerre, continuant à gravir les échelons jusqu'au grade de lieutenant-général, il deviendra chef d'état-major de l'Armée canadienne de 1955 à 1958. Il demeurera toujours francophile tout au long de sa carrière.

8.2.3 Le «Vingt-Deux»

Seule unité francophone de tout l'Empire britannique à combattre, le 22^e Bataillon était régulièrement dans la ligne de mire des soldats britanniques et de son empire. Tous examinent les «Ving-Deux» avec curiosité et ses moindres incidents ou succès en France sont connus. Selon le capitaine Pierre-Eugène Guay: «Le 22^e est célèbre en France. Tous les Impériaux nous examinent avec curiosité, et les moindres incidents de notre grande aventure en France sont connus⁶⁰⁹ ...»

En ce qui a trait aux soldats du «22», les perceptions et les observations faites par leurs homologues anglophones sont très particuliers à cette unité. Puisqu'elle regroupait en bloc presque uniquement des francophones, on se référait souvent à cette dernière en tant que «Famous 22nd Battalion», «Glorious 22nd», «French Canadian Battalion» ou tout simplement «The French Canadians» et «The Frenchmen» puisqu'aux yeux de plusieurs, elle représentait à elle seule le Canada français⁶¹⁰. Il semblerait que le surnom «Vandoos» («vingt-deux» prononcé à l'anglaise), sobriquet attribué aux soldats du Royal 22^e Régiment d'aujourd'hui, ne soit peut-être pas contemporain à la Première Guerre mondiale. Du moins, nous n'en avons trouvé aucune trace dans les documents d'époque que nous avons étudiés. Ce terme serait probablement apparu après la guerre, du moins dans les documents

⁶⁰⁹ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Saguenay), Fonds Mgr-Victor-Tremblay, Dossier 56A, pièce 6: Lettre de Pierre-Édouard Guay à son père, datée du 4 janvier 1917.

⁶¹⁰ Notamment Alexander McClintock, *Best O'Luck: How a Fighting Kentuckian Won the Thanks of Britain's King*, New York, George H. Doran Company, 1917, p. 43-44; Gordon Reid, *Poor Bloody Murder: Personal Memoirs of the First World War*, Oakville, Mosaic Press, 1980, p. 34.; Steven E. Sawell (dir.), *Into the Cauldron: The Experiences of a CEF Infantry Officer during the Great War. Memoirs of Edward Stanley Sawell, M.C., V.D.*, Burlington, imprimé privé, 2009, p. 88-89.; Ralph Lewis, *Over the Top With the 25th: Chronicle of Events at Vimy Ridge and Courcellette* [sic], Halifax, H.H. Marshall, 1918, p. 24.

écrits, les récits et les mémoires⁶¹¹. À propos de ces derniers, trois traits bien caractéristiques ont ressortis très souvent au fil de nos lectures:

- Les «22» sont des soldats efficaces et redoutables⁶¹²...;
- mais ils sont très/trop téméraires, voire insoucians, au combat⁶¹³; et
- au repos, les «22» sont de joyeux lurons⁶¹⁴.

Ces commentaires proviennent surtout de leurs frères d'armes des 24^e Bataillon (Victoria Rifles of Canada, de Montréal), 25^e Bataillon (Nova Scotia Rifles) et 26^e Bataillon (New-Brunswick). Ayant tous combattus ensemble au sein de la 5^e Brigade d'infanterie tout au long de la guerre, il existait un respect mutuel entre les hommes du 22^e et ceux des autres bataillons. Edward J. Struthers, du 24^e Bataillon (Victoria Rifles of Canada) avait de nombreux amis au 22^e Bataillon:

There were four only from our 24th Bn. Regiment and a similar number from the 22nd French Canadian Bn., with whom we always had the best of comradeship. Our camps in England had often been back and men of one battalion could always slip in the back way to the other when late or held up for any reason.

The 22nd were a happy group and often signing. At their invitation, I joined them for awhile. When anywhere around, it was always "Hello Vingt-quatre" or "Hello Vingt-deux" between us, even across the streets in London⁶¹⁵.

⁶¹¹ Ce terme est utilisé par Will Bird en 1968. William Richard Bird, *Ghosts Have Warm Hands: A Portrait of Men at War*. Toronto, Clarke, Irwin & Company Limited, 1968, p. 21-22.; Steven E. Sawell (dir.), *op. cit.*, 2009, p. 88-89. Voir aussi Arthur Alexander Anderson, *Just How it Was*, Galiano Islands, imprimé privé, 2011, p. 57.

⁶¹² Alexander McClintock, *op. cit.*, p. 43-44.; Gordon Laskey, (Ken Ross, éd.), *New Brunswick Lad: Memories of World War I Canadian Soldier*. Calais, ÉU, St. Croix Historical Society, 2019, p. 65.; Milly Walsh et John Callan (dir.), *We're not Dead Yet: The First World War Diary of Private Bert Cooke*, St. Catharines, Vanwell Publishing Limited, 2004, p. 78.

⁶¹³ Geoffrey Marani dans Gordon Reid, *op. cit.*, p. 167.; Will Bird, *op. cit.*, p. 21-22, 66-67, Alexander McClintock, *op. cit.*, p. 43-44.; William Hillyer dans Norma Hillyer Shephard, *Dear Harry: The Firsthand Account of a World War I Infantryman*, Kitchener, Brigham Press, 2003, p. 27.; Steven E. Sawell (dir.), *op. cit.*, 2009, p. 88-89.

⁶¹⁴ Edward J. Struthers, *From the Richelieu Seignories to the Eastern Townships*, Farmington, Oxton House Publishers, 2005, p. 66.

⁶¹⁵ Edward J. Struthers, *op. cit.*, p. 66.

Des trois autres bataillons de la 5^e Brigade d'infanterie, c'est avec les membres du 25^e Bataillon (Nova Scotia Rifles) que les amitiés avec le 22^e Bataillon (canadien-français) sont les plus fortes. Il n'est pas rare de voir des photographies où l'on voit, ensemble, des soldats des deux unités. Il faut dire que, plus tôt que les deux autres, ces deux unités avaient appris à bien se connaître lors de la traversée de l'Atlantique en mai 1915, puisqu'ils partageaient le même navire. Selon le lieutenant Ralph Lewis. Il semblerait que les relations entre les Néo-Écossais du 25^e et ceux du 26^e du New-Brunswick ne furent pas aussi cordiales:

*We were great friends with the French-Canadian Battalion, but there was another Battalion in our Brigade with whom we did not pull at all, and there was always a certain amount of jealousy between us, which was good a thing as we were always trying to outdo the other*⁶¹⁶...

Quant aux commentaires provenant de soldats anglophones d'autres brigades, ces derniers diffèrent selon différents facteurs, à savoir si ces derniers ont déjà relevé le 22^e Bataillon au front ou s'ils n'ont jamais eu à faire au «Famous 22nd». Ces derniers tendent alors à exagérer les faits et apporter un côté légendaire à l'unité francophone. Les témoignages suivants résument bien l'ensemble de ces perceptions:

*After a few days in this place we were off again up the line and we went in to a section called the La Folly Farm. I believe it had been a village. It was just a pile of rubble. The enemy occupied this part of the village. We relieved a French-Canadian Regiment called the 22nd or as the boys called them the Van Dooz (vingt deux). They were a noisy happy bunch*⁶¹⁷.

L'Américain Alexander McClintock, du 87^e Bataillon d'infanterie (Canadian Grenadier Guards), raconte à sa façon l'histoire de ce bataillon composé de soldats un peu fous:

⁶¹⁶ Ralph Lewis, *op. cit.*, p. 11.

⁶¹⁷ Arthur Alexander Anderson, *Just How it Was*, Galiano Islands, imprimé privé, 2011, p. 60. Anderson, un orphelin britannique immigré au Canada et élevé par une famille canadienne-française, n'avait aucun problème à s'exprimer en français et avait de nombreux amis dans le 22^e Bataillon. Il appartenait au 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards).

When we took our position in the line trenches in Belgium, we relieved the Twenty-sixth [Twenty-second] Canadian Battalion. The Twenty-sixth⁶¹⁸ belonged to the Second division and had seen real service during the battle of Hooge and in what is now the third battle of Ypres, which occurred in June, 1916. The organization was made up almost exclusively of French Canadians from Quebec, and it was a fine a fighting force as we had showed the Fritzes, despite the fact that men of their race, as developments have proved, are not strongly loyal to Canada and Britain. Individually the men of this French-Canadian battalion were splendid soldiers and the organization could be criticized on one score only. In the heat of action it could not be kept in control. On one occasion when it went in, in broad daylight, to relieve another battalion, the men didn't stop at the firing trench. They went right on "over the top", without orders, and, as a result, were badly cut up. Time and again the men of this battalion crossed "No Man's Land" at night, without orders and without even asking consent, just to have a scrimmage with "the beloved enemy". Once, when ordered to take two lines of trenches, they did so in the most soldierly fashion, but seeing red, kept on going as if their orders were to continue to Berlin. On this occasion they charged right into their barrage fire had lost scores of their men, struck down by British shells⁶¹⁹ ...

La témérité ou l'insouciance des hommes du 22^e Bataillon est mise en évidence par deux témoins d'unités montréalaises anglophones, qui n'hésitent pas à y aller de quelques clichés. Geoffrey Mariani, du 24^e Bataillon (Victoria Rifles of Canada) raconte un triste incident provoqué par les hommes du 22^e Bataillon:

There were strict orders when we moved into the trenches to stay low. The 22nd Battalion had been in the line just in front of Neuville Vitasse. Mercatel and Telegraph Hill were in the same front. They found things a little quiet around the support line, so they decided to get out and start a baseball game. There was a wonderful view because Neuville Vitasse was at quite height. Other troops got out and became spectators until there was quite a crowd present. Then the Germans let them have it. There were lots of casualties. That was the French Canadian nature. They were fed up with that slow motion stuff in the trenches. Our orders were no more playing baseball⁶²⁰.

Will Bird, du 42^e Bataillon (Royal Highlanders of Canada), raconte deux évènements où il affirme que les «Vingt-Deux lui ont donné la frousse en raison de leur insouciance:

That night we relieved the "Van Doos" and it was my job to guide their bombers to our dugout. There were only six of them and they had me nervous before my chore ended. They had too much rum, they lagged all the way, talking loudly, and one man played a mouth organ. The 42nd bombers took a chance overland and we got out ahead of the company.

⁶¹⁸ McClintock fait une erreur. Il s'agit bien du 22^e Bataillon dont il est question, preuve que cette unité lui est peu connue.

⁶¹⁹ Alexander McClintock, *op. cit.*, p. 43-44.

⁶²⁰ Reid, Gordon. *Poor Bloody Murder: Personal Memoirs of the First World War*. Oakville, Mosaic Press, 1980, p. 167. Témoignage tardif du lieutenant Geoffrey Mariani, du 24^e Bataillon (Victoria Rifles of Canada). Le journal de guerre du 22^e Bataillon ne fait aucunement état de cet incident.

Shortly after they took over, the Germans gave the Van Doos a housewarning in the shape of a "Minnie" bombardment. We were told they had thirty casualties in the hour⁶²¹.

Twice I was out with other patrols from our company but we never saw a Hun. Word came we were to be relieved by the 22nd Battalion, and I was sent out with two men., Hickey and Egglestone, who had come from the 73rd, to act as guides and lead the Van Doos in. We had a long wait for them at the top of the Ridge. As we watched the ten-mile arc of Verey lights glimmer and sink, we saw a German attack on a battalion on our far left. Shells burst along the lines in a winking chaos, and we saw our S.O.S. soar aloft. In another minute red flashes marked the German front, a fury of explosions that lasted twenty minutes. We could hear the rattle of our machine-guns and Mills bombs. Later we learned the attempted German raid never reached our trench.

The Van Doos would not be hurried. Slowly, and with long halts every half mile, we ended our way down the Ridge and out onto the plain. The men smoked in spite of all orders posted along the way and I was thankful when at long last we reached our trenches. Our men moved away with unusual alacrity recalling the relief at the crater post-and soon the trench was handed over. They posted no more sentries than we used in daytime. When I mentioned it to one of their sergeants, he shrugged and said: "If he wants to come over-let heem come!"⁶²²

8.2.4 Le mépris et la bravoure

Les soldats canadiens-français ont également fait l'objet de critiques méprisantes, souvent «racistes» de la part de certains témoins anglophones. Les commentaires acerbes que nous avons découverts proviennent du lieutenant-colonel Charles Leonard Flick, un Britannique de naissance appartenant au 31st British Columbia Horse (Milice active non permanente). Étant officier surnuméraire, en raison de la décision de ne pas inclure d'unités de cavalerie dans le premier contingent du CEC, Flick avait le loisir d'observer et de prendre des notes au tout début de la guerre. En général, il a une aversion particulière pour tout ce que est canadien-français. Selon lui, les soldats de l'Ouest sont supérieurs à ceux de l'Est car ces derniers ne prennent pas leur rôle de soldats au sérieux. À la suite d'une visite dans la ville

⁶²¹ William Richard Bird, *Ghosts Have Warm Hands: A Portrait of Men at War*, Toronto, Clarke, Irwin & Company Limited, 1968, p. 21-22. L'évènement est survenu le 13 février 1917.

⁶²² *Ibid.*, p. 66-67. L'évènement est survenu en juillet 1917. De tous les témoins consultés, Will Bird, qui deviendra un prolifique auteur après la guerre, est sans contredit celui qui est le plus antipathique aux hommes du 22^e Bataillon et aux Canadiens français.

de Québec, il écrit: «We all had an opportunity of walking round the city and admiring(?) the various "smells" always incidental to French towns: I think that it must be the dirtiest town in all Canada⁶²³.» Il critique régulièrement les Canadiens français de ne pas vouloir participer à l'effort de guerre. Il critique les rares Francophones du premier contingent ainsi que la qualité des officiers canadiens-français qu'il trouve «très instables⁶²⁴».

Le bombardier James Logan, de la 39th Battery, Canadian Field Artillery, raconte un incident où un artilleur de son unité s'est fait attaquer par des hommes du 22^e, une bande organisée de voyous qui agressaient des soldats des autres unités pour les voler⁶²⁵. Pour le lieutenant Louis Ledgett, du 60^e Bataillon (Victoria Rifles of Canada), les Canadiens français ne servent pas à grand-chose une fois en Grande-Bretagne ou en France, sauf peut-être pour faire des routes⁶²⁶.

Dans une lettre écrite à son épouse, l'officier d'artillerie John Stewart lui raconte qu'il vient de découvrir qu'il existe une unité entièrement composée d'hommes aux mœurs étranges:

They were French Canadians. They form some Regiment by themselves and when they sounded some bugle call the night before for "Beer", you should see them all run with their canteens for their pint⁶²⁷.

Les hôpitaux canadiens situés en banlieue parisienne ne furent pas à l'abri de préjugés. À la suite d'une visite de l'Hôpital général n° 8 (canadien-français), peu satisfait, le lieutenant-colonel G. E. Armstrong, représentant l'autorité médicale militaire canadienne à Londres, rapporte à son supérieur:

The condition of the Canadian Hospital at St. Cloud is not very satisfactory. You will probably understand it if I say it is very "French Canadian" – nobody seems to be at the

⁶²³ Charles Leonard Flick, *‘Just What Happened’: a Diary of the Mobilization of the Canadian Militia, 1914*, Londres, imprimé privé, 1917, p. 22.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 45-46.

⁶²⁵ Gordon Reid, *op. cit.*, p. 34. Dans son journal, le Grand-Prévôt de la 2^e Division, le lieutenant-colonel Arthur Jarvis, fait état d'attaques semblables, sur des fermiers et prostituées belges, par un petit groupe de récalcitrants et très indisciplinés de ce bataillon. *Journal de guerre de la 2^e Division d'infanterie canadienne. Rapport de l'Assistant Provost Marshall, le colonel Arthur Jarvis*, diverses dates.

⁶²⁶ Tom Edgett et Dave Beatty, *The World War I Diaries and Letters of Lieut. Louis Stanley Edgett*, Riverview, imprimé privé, 2000, p. 203.

⁶²⁷ John Smith Stewart, *Memoirs of a Soldier*, Lethbridge, imprimé privé, 1979, p. 44.

*head, everybody talking and everybody is "Boss", but I think the work they are doing is of a fair average*⁶²⁸.

Fort heureusement, les hommes du 22^e Bataillon ne font pas que l'objet de critiques et de mépris. Plusieurs témoins admirent les faits d'armes de cette unité en général et la vaillance de ces soldats canadiens-français en particulier. Fred Bagnall, par exemple, sergent au 14^e Bataillon, rapporte que l'un de ses officiers ne part jamais en patrouille sans prendre avec lui le brave sergent Eugène Têtu. Celui-ci aurait été rétrogradé à soldat car il aurait refusé l'ordre de son commandant de compagnie de retraiter avec ses hommes de la position qu'il tenait lors de la seconde bataille d'Ypres, en avril 1915⁶²⁹. Le soldat P. Winthrop McClare, un Américain de naissance combattant dans le 24^e Bataillon, exprime sa colère contre les autorités militaires lorsqu'un caporal canadien-français (non identifié), trois fois grièvement blessés lors de plusieurs assauts, doit à nouveau «monter en ligne» avec les nouveaux du bataillon. Il qualifie ceci de honte⁶³⁰. Le soldat Donald Fraser, du 31^e Bataillon (Alberta), raconte les exploits d'un mitrailleur du 22^e Bataillon qui, à lui seul, arrêta une attaque de plus de 200 Allemands jusqu'à ce qu'il ne reçoivent une grenade le blessant grièvement⁶³¹.

Dans un poste de secours médical, le lieutenant-colonel Frederick George Scott, aumônier de la 3^e Division canadienne, s'occupe d'un blessé canadien-français mourant qui lui demande de l'eau et le réconfort d'un aumônier catholique. Scott, un protestant de Québec parlant couramment le français, lui apporte ce réconfort faute d'un aumônier catholique.

⁶²⁸ BAC, RG 9, III-B-2, vol. 3688, dossier 30-4-6: *General correspondance – No. 6 CGH*. Lettre de Armstrong au Directeur des services médicaux canadiens, datée du 12 mars 1917.

⁶²⁹ Fred Bagnall, *op. cit.*, p. 68.

⁶³⁰ Dale McClare (éd.), *The Letters of a Young Canadian Soldier during World War I: P. Winthrop McClare of Mount Uniacke, Nova Scotia*, Dartmouth, Brook House Press, 2001, p. 78.

⁶³¹ Reginald Herbert Roy (éd.), *The Journal of Private Fraser, 1914-1918, Canadian Expeditionary Force*, Victoria, Sono Nis Press, 1985, p. 86.

Lorsque le soldat succombe à ses blessures, Scott découvre que son livret de paie révèle que ce soldat, qui avait été condamné à la punition du poteau (Field Punishment No. 1) et privé de solde, combattait bénévolement lorsqu'il y laissa sa vie. En guise de protestation contre cette absurdité, Scott trempa son livret de paie dans le sang de ses blessures⁶³².

Impressionné par les exploits des Canadiens français, le sergent William Hillyer, de la Borden Armoured Battery, une unité d'automitrailleuses, s'interroge à propos de leur succès: «The French Canadian regiments are quite fearless, whether it is from them not realizing the danger or not, I don't know, but the fact remains⁶³³». Le soldat Gordon Laskey, du 26^e Bataillon (New Brunswick), exprime sa même admiration pour cette «machine de guerre» qu'est le 22^e Bataillon, une force sans pitié pour l'ennemi:

A sister battalion, the 22nd French-Canadian, fought alongside the 26th and earned a reputation for fierce fighting and brutal behavior. Its men have no sympathy for the enemy. One of them, detailed to escort a dozen or so prisoners to the rear, delivered only one. When questioned about the rest, he shrugged and replied: "Died of wounds on the way out"⁶³⁴.

L'admiration envers certains Canadiens français ne se limite pas qu'aux membres du 22^e Bataillon ou à l'infanterie en général. Le capitaine Robert James Manion, un médecin militaire, raconte de façon admirative l'audace de l'un de ses infirmiers, le sergent canadien-français Joseph-Rodrigue Casgrain qui, alors qu'il servait à l'arrière des lignes, il plaça dans une ambulance un colonel très légèrement blessé, juste à côté d'un soldat grièvement blessé. Le colonel s'opposa à ce qu'ils soient placés dans la même ambulance

⁶³² Frederick George Scott, *The Great War as I Saw It*, Toronto, F.D. Goodchild Company Publishers, 1922, p. 141-142.

⁶³³ Norma Hillyer Shephard, *Dear Harry: The Firsthand Account of a World War I Infantryman*, Kitchener, Brigham Press, 2003, p. 27. Lettre à son frère, datée du 13 décembre 1915.

⁶³⁴ Ken Ross (éd.), *New Brunswick Lad: Memories of World War I Canadian Soldier*, Calais, St. Croix Historical Society, 2019, p. 65.

que le soldat. «Très bien», dit le sergent, «sortez le colonel»; et l'ambulance partit avec le soldat. Le colonel dut en attendre une autre⁶³⁵.

8.3 Les Canadiens anglophones et les Britanniques vus par les soldats canadiens-français

En général, les relations entre soldats canadiens-français et canadiens-anglais se déroulèrent bien. Bien sûr, il y eut à l'occasion des bagarres entre des membres de différentes unités. Par exemple, en mars 1916, dans la ville de St. John au Nouveau-Brunswick, à la suite d'une cérémonie de départ d'une unité pour la Grande-Bretagne, des escarmouches éclatèrent entre les militaires des différentes unités présentes. La foule de citoyens ne tarda pas à s'y mêler, attisant du coup les esprits échauffés. Plusieurs civils se mirent alors à injurier les soldats, traitant de «fermiers» les membres du 115^e Bataillon (New Brunswick) et de «frogs», les membres du 69^e Bataillon (canadien-français). Arrivée sur les lieux pour ramener l'ordre les belligérants, la police régimentaire du 69^e Bataillon entra à son tour dans la bagarre plutôt que d'arrêter les pugilistes, ce qui ne fit qu'attiser les membres des unités anglophones présentes qui voulurent alors régler le compte de tous les soldats canadiens-français présents. Des officiers des divers bataillons dépêchés sur les lieux réussirent à convaincre leurs hommes de regagner leur caserne et à faire cesser les hostilités⁶³⁶.

En France, des bagarres éclatèrent entre des soldats canadiens-français et d'arrogants soldats britanniques. Thomas-Louis Tremblay raconte un moment où ses soldats refusèrent de se laisser insulter en raison de leur origine:

⁶³⁵ Robert James Manion, *A Surgeon in Arms*, Toronto, McClelland, Goodchild & Stewart Publishers, 1918, p. 169-171.

⁶³⁶ BAC, RG 24, vol. 4550, dossier 123-1-17: *Court of Inquiry, Saint John, New Brunswick, 4 April 1916*. Sans doute en raison de la sévère censure des médias qui sévissait au Canada au cours de la guerre, il n'est fait aucune mention de ces événements disgracieux dans les quotidiens locaux.

Il y a quelques temps de cela, nous revenions des tranchées de St-Éloi [Belgique] après une relève. La section des signaleurs passant près d'un estaminet de Dickebush fut raillée par un parti d'Anglais (des blokes) «Look at the darn Colonials». Le [Sergent] Lavoie a arrêté sa section et en un rien de temps il a couché les sept «blokes» au grand amusement de sa section à qui il avait donné ordre de rester sur place. Sans plus de cérémonie, il a continué sa route comme si rien n'était arrivé. J'ai vu l'action de mes yeux. Je suivais la section à pas plus de cent verges [90 mètres] à cheval. Quand je suis passé à l'estaminet la plupart des Anglais étaient encore sur les dos, une couple étaient assis se frictionnant la figure. Lavoie ne savait pas que j'étais là, il était très embarrassé quand je lui ai demandé une explication. C'est un bon homme et un vrai «canayen» que ce Lavoie. C'est la seule manière de se faire respecter par ces gens-là, qui sont rudement bêtes sans s'en apercevoir⁶³⁷.

En avril 1916, le Grand-Prévôt de la 2^e Division canadienne rapporte un incident similaire après avoir tété dépêché sur les lieux d'un incident survenu à Dickebush en Belgique où des hommes du turbulent 22^e Bataillon venaient de tabasser des soldats britanniques. L'histoire débuta lorsqu'un groupe de tommies britanniques fit des remarques désobligeantes envers les Canadiens français et insultèrent particulièrement leur sergent-major régimentaire. Une bagarre éclata aussitôt et, en peu de temps, les tommies britanniques reçurent toute une raclée. Ayant la preuve que les Britanniques étaient à l'origine de cet incident, le Grand-Prévôt leur fit un rapport défavorable qu'il envoya à son homologue britannique⁶³⁸.

En général, les critiques envers les Britanniques et l'état-major canadien-anglais viennent surtout des officiers. Pour le lieutenant Jean Brillant, Britanniques et Canadiens français ne sont pas fait pour s'entendre:

Dès mon arrivée ici je n'ai guère retardé à m'apercevoir de la mésintelligence et de l'antipathie qui règne entre les Anglais et les Canadiens. La question est délicate mais c'est un fait et je ne crois pas devoir le taire. Les Anglais ne semblent pas loin de croire que nous, les coloniaux, sommes des primitifs et des barbares. Sans doute nos manières et nos habitudes les offusquent, il n'y a pas jusqu'à notre façon de prononcer l'anglais, et ceci est aussi vrai des Anglo-Canadiens, qui les agacent. Nous sommes, il semble, à leur point de vue des êtres inférieurs dont on peut ignorer les aspirations. Ces idées appliquées à l'art de faire la guerre me semblent d'autant plus étranges qu'eux-mêmes sont comme sans

⁶³⁷ Thomas-Louis Tremblay, *op. cit.*, p. 223. Note du 17 juillet 1916.

⁶³⁸ Arthur Jarvis, *op. cit.* Note du 20 avril 1916.

préparation et sans entraînement. Que connaissent-ils de la guerre sur terre puisqu'ils n'ont pas de service militaire obligatoire? Et nos soldats canadiens d'autre part supportent assez mal ce qu'ils appellent la morgue anglaise, leur orgueil et leurs manières distantes et antipathiques, leur désir d'accaparer les hauts ports et leur présomption de vouloir toujours dominer. Voilà bien des griefs irréconciliables. Il y a sans doute de l'exagération de part et d'autre. Le soldat qui saisit assez vite les défauts d'autrui manque souvent de psychologie pour descendre en lui-même et chercher des points de rapprochement. C'est pourquoi Anglais et Canadiens me semblent destinés à vivre dans la mésentente. Leurs tempéraments si diamétralement opposés ne peuvent pas se rapprocher sans se heurter. C'est un fait regrettable, mais un fait basé sur une psychologie irréconciliable. Il est heureux pour l'harmonie de la mère-patrie avec ses colonies, que l'Océan existe entre elles⁶³⁹.

Le major Olivar Asselin a peu d'estime pour l'état-major britannique en général. Dans sa nombreuse correspondance, il ridiculise souvent la haute direction militaire britannique:

Il y a partout au pays, et à Bramshott comme ailleurs, des officiers d'état-major à ne pas savoir comment ne pas les éviter dans les rues et sur les grandes routes. Mais l'état-major anglais n'a jamais été particulièrement réputé pour son intelligence. On raconte qu'un général allemand, qui avait offert une récompense à ceux de ses hommes qui lui amènerait des prisonniers anglais, en fit fusiller un qui avait pris un officier d'état-major⁶⁴⁰.

Les critiques envers les Anglo-saxons sont nombreuses et se déclinent à divers plans. Le capitaine Maurice Bauset dit des officiers anglophones en général qu'ils sont trop bêtes pour comprendre la langue française⁶⁴¹. Le capitaine Pierre-Eugène Guay, du 22^e

Bataillon, dénote la différence des goûts culinaires entre les deux cultures:

Hier après avoir eu tant de misère dans la tranchée, le Major Asselin, Plante et moi nous sommes acheminés vers un petit village de l'arrière où nous avons d'abord pris un bain, ensuite un excellent dîner, tripes à la mode de Caen, asperges, etc... Les anglais qui ne connaissent pas ces mets délicats ne savent qu'avalier des œufs à toutes les sauces⁶⁴²...»

⁶³⁹ *Le Capitaine Jean Brillant, C.V., C.M. par ses amis*, Rimouski, imprimé privé, 1920, p. 13. Lettre à ses parents, datée du 17 octobre 1916.

⁶⁴⁰ Archives de la Ville de Montréal, BM55: *Fonds Olivar-Asselin*. Lettre à son ami journaliste Ferdinand Paradis, datée du 20 décembre 1916.

⁶⁴¹ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*: Journal intime de Maurice Bauset. Note du 30 juillet 1915.

⁶⁴² Pierre-Eugène Guay, *op. cit.* Lettre à son père du 8 mai 1917.

Enfin, la palme du sarcasme envers les Britanniques va au capitaine Maurice Bauset qui, à propos de la revue des troupes par Sa Majesté le roi George V quelque jour avant la traversée vers le continent européen, écrivit:

Inspection du roi à Beechborough Park. Très brillant. Le roi avait une belle petite jument noire, Kitchener un superbe cheval blanc. J'ai entendu l'un des «staff officers» [officier d'état-major] dire en passant «This is a French Canadian Regiment» & le roi qui pensait probablement à son verre de scotch de répondre «Aoh Yaas»⁶⁴³...

Il ne faut pas croire que les soldats canadiens-français étaient en général hostiles à l'égard des Britanniques. Le capitaine Pierre-Eugène Guay raconta à son père qu'il avait aucune haine à l'égard de l'Anglais et de l'Angleterre : «Je ne l'ai jamais eu et je ne crois pas qu'il faille imputer à tout un peuple les ambitions politiques, les malhonnêtetés parlementaires et internationales, les manœuvres persécutrices de certains de ses gouvernants du passé⁶⁴⁴...» Le major Georges Vanier réfuta les rumeurs et les médisances qu'une amie de sa sœur tint à propos des Anglais⁶⁴⁵.

Le soldat Horace Tousignant, du 22^e Bataillon, changea son opinion à propos des Canadiens anglais à la suite de son traitement dans un hôpital en Grande-Bretagne. Une dame auxiliaire canadienne-anglaise, dont le mari est un médecin militaire, fut particulièrement attentionnée à son égard. Sa gentillesse eut sur lui un tel impacte qu'il souhaita demeurer en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre afin de pratiquer et améliorer son anglais:

Je vous assure qu'il ne faut pas avoir une trop mauvaise opinion des Anglais, car il y en a qui cherche à nous écraser, de l'autre côté il y en a qui nous estiment car cette dame est de l'Ontario, car elle s'est donné jusqu'au trouble de m'apporter des journaux français de Québec⁶⁴⁶.

⁶⁴³ Bauset, *op. cit.* Note du 2 septembre 1915.

⁶⁴⁴ Guay, *op. cit.* Lettre à son père du 28 janvier 1916.

⁶⁴⁵ Archives régimentaires, Le Royal 22^e Régiment, FPA 46: *Fonds Georges-Phileas-Vanier*. Lettre à sa sœur, datée du 1^{er} février 1919.

⁶⁴⁶ Archives régimentaires du Royal 22^e Régiment, FPA 96: Fonds Horace-Tousignant. Lettre à ses parents, datée du 18 septembre 1918.

8.4 Les soldats canadiens-français vus par leurs semblables

Quelques officiers canadiens-français firent part d'observations et de critiques à l'égard de leurs subalternes. Contrairement à ce que l'on retrouve dans les témoignages de Corneloup ou de Chaballe à propos des soldats, les témoignages d'Olivar Asselin décrivent sans détour et sans fleur certains de leur traits caractéristiques. À propos des 400 conscrits canadiens-français que compte le 87^e Bataillon à la fin de la guerre, il note que plusieurs de ces derniers sont illettrés:

Il y a quelques jours, l'autorité militaire dans tous les bataillons demandait les noms des soldats qui ne savaient ni lire ni écrire: dans notre compagnie, sur 150 Canadiens-Français présents à ce moment-là, il y en avait 28; et encore écartai-je, par un sentiment de honte que vous comprendrez, tous ceux qui savaient seulement signer leur nom. La proportion des [Canadiens français] du bataillon qui ne savent ni lire ni écrire dépasse 13 pour cent. Et les illettrés sont tous des garçons de vingt à trente ans! J'ai leurs noms, que je publierai au besoin. En attendant la démobilisation, on leur enseignera la lecture et l'écriture, pendant que les autres étudieront l'agriculture, les arts et métiers, le commerce, l'industrie⁶⁴⁷ ...

En tant que commandant de compagnie, il déplore le laisser-aller disciplinaire de son prédécesseur envers ses soldats, qu'il a dû éduquer sur les simples choses de la vie, comme l'hygiène:

Après des semaines d'efforts, en son absence, j'avais réussi à faire comprendre à la plupart de nos soldats la nécessité de se laver et de se dépouiller, afin de ne pas infester de vermine les civils qui les accueillent de si bon cœur. J'avais dû menacer: il n'a pas donné suite à mes menaces, et les soldats continuent, par exemple, à jeter leurs sous-vêtements sales, ce qui fait qu'ils font qu'ils ne peuvent ôter, pour les faire lessiver, leurs vêtements de dessus, et qu'ils sont littéralement mangés de poux⁶⁴⁸.

Les témoignages du capitaine Maurice Bauset envers ses confrères officiers sont nombreux et la plupart du temps acerbes. Il n'hésite pas à critiquer son commandant ou de ridiculiser ses confrères. À propos de ses subalternes, il désire remanier son peloton car, selon lui, il

⁶⁴⁷ Olivar Asselin, *op. cit.* Lettre à ses amis Hughenin, datée du 22 décembre 1918.

⁶⁴⁸ *Ibid.*

trouve que les Québécois sont bons à rien et ses sous-officiers ne valent pas grand-chose. Il veut faire promettre le soldat Charles Brusselmans à titre de sergent et de chef de section⁶⁴⁹.

Le capitaine Ernest E. Cinq-Mars exprime son dégoût et son désespoir de voir que, malgré les balles qui sifflent incessamment à leurs oreilles, les marmites qui les couvrent de boue et de shrapnels, ses compatriotes canadiens-français trouvent moyen de continuer sur le front et en Europe le vieux jeu bête du dénigrement réciproque comme il se fait au pays: «Quand donc aurons-nous compris que jamais nous ne réussirons à tenir et agrandir notre emplacement dans le Fédération Canadienne en nous dénigrant les uns les autres⁶⁵⁰?»

Cinq-Mars ne tolère pas non plus les insultes à sa nationalité et à sa culture. Polyglotte, il était chargé, dans la première année de la guerre, à interroger les volontaires nés à l'étranger au sein de la 2^e Division d'infanterie. Au cours d'une discussion avec un volontaire né aux États-Unis, celui-ci s'emporte:

Ayant été appelé à faire l'examen des étrangers (Foreign Born) dans un corps qui nous a été attaché récemment, je dus examiner aussi les citoyens américains. Je tombe sur un nommé Tétreau de la 7^e brigade de l'Artillerie de Campagne (C.F.A.) né dans le Massachusetts. Je devinai aussitôt l'un de mes compatriotes né aux É-U., mais comme le [sous-officier] qui m'assistait est de langue anglaise et que, sans me vanter, je parle l'anglais avec la facilité d'un Cockney, j'interrogeai mon homme en anglais. Né où? l'année? l'origine de ses parents? Depuis combien de temps en Canada avant son enrôlement? Sujet britannique, naturalisé ou non? son état? etc., aussi combien de langues parlez-vous? --- Three, répondit-il. Quelles sont ces langues? --- French, English and (ici mon homme hésite et j'insiste: Which is the 3rd language you speak? ---Well, répondit-il en assez mauvais anglais. It is not what you may call a language, it is a patois. Intrigué, je lui demande: What patois? --- Well, it is what they speak in the province of Québec!!! J'ai été proche de botter cet imbécile qui croyait avoir affaire à un officier anglais, mais comme l'uniforme oblige à des réserves discrètes, je fis faire demi-tour à cet ignorant, et j'ai

⁶⁴⁹ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*: Journal intime de Maurice Bauset. Note du 6 juillet 1915. Ayant des expériences militaires au sein de l'armée belge avant la guerre, Brusselmans avait été promu sergent dans les premiers mois de la création du 22^e Bataillon. Au cours de la traversée vers la Grande-Bretagne, il fut rétrogradé à soldat à la suite d'une insubordination.

⁶⁵⁰ *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre d'Ernest Cinq-Mars à son frère, datée du 7 janvier 1916.

raconté cette... navrante histoire à quelques compatriotes. Si jamais je rencontre cet animal sur ma route dans une autre circonstance, il aura de mes nouvelles⁶⁵¹.

Dans les témoignages de subalternes, quelques-uns dénoncent certains de leurs officiers. Chez les «Vingt-Deux» d'origine, un nom revient souvent, celui du le nom du capitaine Guy Boyer. Promu sergent-suppléant, Georges-Ulric Francoeur travaille directement pour cet officier. Il dénonce régulièrement son incompetence et ses malversations. Il va jusqu'à demander une rétrogradation volontaire afin de ne plus avoir faire à lui⁶⁵².

Dans une lettre cinglante destinée au journaliste et nationaliste Henri Bourassa, directeur du journal *Le Devoir*, en janvier 1917, Claudius Corneloup prend position contre la question de la conscription et dénonce l'incompétence des officiers nouvellement transférés au 22^e Bataillon. Cette lettre, interceptée à temps par son sergent-major et remise à son commandant d'unité, lui vaudra un procès en cour martiale pour insubordination et à quatre mois de travaux forcés et sans salaire. Toutefois sa peine fut commuée en trois mois de peine humiliante du piquet⁶⁵³.

8.4.1 Opinions envers les autres bataillons francophones

La multiplication des bataillons d'infanterie canadiens-français, qui furent autorisés à la suite des difficiles négociations et des pressions exercées sur le gouvernement fédéral afin d'obtenir une première unité francophone, le 22^e Bataillon, ne semble pas avoir créé de rivalités ou de frictions de part et d'autre chez les membres de la troupe, du moins selon

⁶⁵¹ *Ibid.*, Lettre à son frère, datée du 26 septembre 1915.

⁶⁵² Georges-Ulric Francoeur, *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 132. Note du 18 décembre 1915. Francoeur relate une réunion spéciale convoquée Boyer qui réunit tous les sous-officiers. Après leur avoir fait savoir qu'il était riche et qu'il était assez puissant du point de vue politique pour tous bien les placer à leur retour au pays, il leur demanda de lui aider à lui faire un nom. Tous les subalternes refusèrent. Note du 6 décembre 1915. Le soldat Joseph Michaud dit qu'il est impossible d'être plus cochon, lâche et injuste que le capitaine Boyer. *Collection privée de Stéphane-Thibault*. Lettre de Joseph Michaud à son frère, non datée.

⁶⁵³ RG24, dossier 649-C-1596, bobine T-8653: *Cours martiales*: Lettre de Claudius Corneloup à Henri Bourassa. Voir annexe F.

les témoignages étudiés. Par contre, la nomination de certains officiers subalternes, blessés et retournés au Canada, à la tête de nouveaux bataillons, suscitèrent jalousie et mépris de la part d'autres officiers canadiens-français qui ne réussirent jamais à obtenir la commandement d'une unité.

La nomination du capitaine Renée de la Bruère-Girouard⁶⁵⁴ à titre de commandant du 178^e Bataillon (canadien-français) et sa promotion à titre de lieutenant-colonel suscitèrent le plus de mépris (et surtout d'envie). Remis sur pied après une longue convalescence, les autorités militaires lui proposèrent de lever cette nouvelle unité. Son ancien camarade du 22^e Bataillon, le capitaine Eugène Mackay-Papineau dit de cette promotion:

Nous nous amusons surtout à suivre la formation de différentes unités nouvelles. Que de noms d'illustres inconnus on vous fabrique comme officiers. Le capitaine [de la Bruère] Girouard est nommé [lieutenant]-colonel. Il n'a été que 3 semaines au front. Comme vont les promotions, je serai pour le moins Brigadier-général quand je retournerai si j'ai le plaisir de rencontrer Sam Hughes⁶⁵⁵.

Le capitaine Ernest E. Cinq-Mars tiendra des propos aussi acerbes à son égard:

Ce pauvre Girouard qui n'a pu tenir sa place de capitaine (2nd in command of a Co.) [commandant-adjoint d'une compagnie] ici, à cause du nickel tombé dans ses bottes, est fait Lt. Colonel. N'est-ce pas écœurant et décourageant pour les braves officiers du 22^e qui jouent leur vie tous les jours depuis six mois! Henri ne doit rentrer de Paris que demain soir, je crois, mais je puis t'affirmer que je tomberais des nues s'il acceptait de servir sous Girouard. D'ailleurs tu verras, en temps et lieu, que le [gouvernement] qui doit tenir des renseignements précis sur les causes du retour d'un officier, en pleine campagne, ne se sert pas de ces «Safety first» que comme paravents pour stimuler le recrutement. Jamais, je l'espère pour le bien général de l'armée, ces [officiers] ne reviendront ici. Personnellement, je n'ai rien contre Girouard qui a toujours été un gai compagnon, mais ça devient achalant. Je t'en prie, ne te fais pas trop facilement emplir par ces blessés sans blessures. On me dit que la même chose se passe dans les régiments anglais-canadiens, mais ce n'est pas une

⁶⁵⁴ Ayant servi pendant quelques années à titre d'officier dans l'Armée britannique et par la suite dans MANP, il s' enrôla dans le 22^e Bataillon en tant que capitaine, en novembre 1914. En octobre 1915, au cours de la bataille de Kemmel en Belgique, de la Bruère-Girouard est projeté par le souffle de l'explosion d'une mine puis, au cours de la même journée, est enseveli vivant à la suite de l'explosion d'un obus qui tombe près de lui. Ceci eut pour effet de lui causer une commotion cérébrale, mais, surtout un choc traumatique dont il souffrira pendant longtemps, ce qui lui vaudra un retour au Canada.

⁶⁵⁵ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec), P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*. Lettre d'Eugène Mackay-Papineau à sa tante, datée du 31 janvier 1916.

raison pour que les nôtres aillent cueillir les lauriers et récompenses dues à ceux qui font ici d'arrache-pied tout leur devoir⁶⁵⁶.

Les autres nouvelles unités canadiennes-françaises, ainsi que leurs commandants, firent l'objet de critiques. Celle qui les résume le mieux est celle du lieutenant-colonel Denis-Benjamin Papineau, du Royal Canadian Regiment (Force permanente):

Je suis allé à St-Jean [Nouveau-Brunswick] la semaine dernière, le 69^e va un peu mieux. Ils vont s'embarquer la semaine prochaine. J'ai aussi vu le 165^e Acadien à Moncton. Ça n'est pas le loup. J'y ai rencontré Léger du 26^e qui vient de revenir. Il m'a fait présent d'une grenade, celle dont vous vous servez le plus (la petite à main). Il est en parfaite santé et va faire un bon officier pour ce pauvre 165^e. J'ai aussi vu Hercule Barré, qui entre nous pintoche [boit un coup] toujours, il n'aura pas un bon bataillon car il est trop compère et compagnon avec ses officiers. Le père Leprohon a été nommé en commandement d'un bataillon dans l'Ouest⁶⁵⁷, ça va en faire un sucré.

La semaine dernière nous avons envoyé 17 milles hommes en Angleterre y compris l'Ambulance de Laval [Hôpital général n° 6 (Laval)] et le 73^e écossais. Le 87^e doit partir bientôt ainsi que le 57^e de Monsieur [Théodore] Paquet. C'est sa mère qui commande et son épouse est second en commandement, lui vient en dernier lieu. Francis Duquet qui était son major junior a résigné. Il en avait assez et maintenant est civil à Montréal...

... J'attends prochainement la visite du major Olivar Asselin qui va avoir un assez bon bataillon, mais pas comme le 22^e. À propos de 22^e, le Sergent Marie-Edmond Dansereau est revenu ici et il a une commission avec Tancred Pagnuelo dans le 206^e. Ça va faire un régiment de monsieur⁶⁵⁸; la ratatouille du 85^e [Régiment, de la MANP] en fait partie y compris les deux messieurs Scott⁶⁵⁹.

8.4.2 Les conscrits

Les premiers conscrits canadiens arrivent en Grande-Bretagne en avril 1918. Des 99 651 conscrits envoyés outre-mer au 11 novembre 1918, seulement 24 132 hommes furent

⁶⁵⁶ Ernest E. Cinq-Mars, *op. cit.* Lettre à son frère, datée du 20 février 1916. Le major Rodolphe De Serres, ex-officier du 163^e Bataillon puis commandant-adjoint du 10^e Bataillon de réserve en Grande-Bretagne, ridiculise le lieutenant-colonel de la Bruère-Girouard lorsqu'il arrive en Grande-Bretagne à la tête de son 178^e Bataillon pour le voir aussitôt dissout et absorbé par le 150^e Bataillon. Olivar Asselin, *op. cit.* Lettre du major Rodolphe De Serres à Olivar Asselin, datée du 3 novembre 1917. Au sujet du 178^e Bataillon, voir le chapitre 3.

⁶⁵⁷ Le 233^e Bataillon (canadiens-français du Nord-Ouest).

⁶⁵⁸ À propos du 206^e, voir le chapitre 3.

⁶⁵⁹ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*. Lettre de Denis-Benjamin Papineau à son demi-frère Eugène Mackay-Papineau, datée du 5 avril 1916.

intégrés à des unités du CEC en France⁶⁶⁰. Jusqu'à il y a quelques années, l'impact des conscrits à la victoire du Corps expéditionnaire canadien fut minimisé. L'étude de l'historien Patrick Dennis⁶⁶¹ prouva au contraire que l'arrivée de ces derniers joua un rôle crucial dans les succès au cours des opérations du CEC jusqu'à l'Armistice du 11 novembre 1918. Si la majorité des Québécois francophones au pays se prononcèrent contre la conscription, quelle fut la position des soldats canadiens-français?

Au début de 1917, le recrutement du CEC souffrait déjà d'un essoufflement. L'offensive sur la crête de Vimy, en avril 1917, et les opérations subséquentes coûtèrent cher en ressources humaines. À la suite de la promesse du premier-ministre Borden de fournir davantage de soldats à la Grande-Bretagne, plusieurs voix s'opposèrent au pays. La création d'un gouvernement unioniste en octobre 1917, fut le précurseur d'une élection en décembre 1917, visant à faire adopter la conscription. Malgré une forte opposition du Québec, celle-ci fut adoptée.

Avant même l'arrivée des premiers conscrits, la question d'une possible conscription divisait déjà les soldats canadiens-français au front plusieurs mois avant son adoption. Le chauffeur d'artillerie Napoléon Gagné entrevoyait déjà la probabilité d'une conscription, mais annonça d'entrée de jeu qu'il se prononcerait contre⁶⁶². Les débats houleux contre la conscription au Québec eurent un impact sur les soldats canadiens-français en Europe. Le capitaine-abbé Charles-Edmond Chartier⁶⁶³ parle d'un effet désastreux sur les troupes et le

⁶⁶⁰ Gerald William Lingen Nicholson, *Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale. Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 382.

⁶⁶¹ Patrick M. Dennis, *Reluctant Warriors: Canadian Conscripts and the Great War*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2017, 311 p.

⁶⁶² Lucie Gagné, *Les Canadiens à l'assaut: Journal de la 13^e Batterie, 1914-1918*, Ottawa, CEF Books, 2008, p. 37. Lettre à son épouse du 15 septembre 1916.

⁶⁶³ Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe, CH 003: Fonds Famille-Chartier, Lettre de Charles-Edmond Chartier à son frère le chanoine Émile Chartier, datée du 4 juin 1917.

capitaine Pierre-Eugène mentionne que «les nouvelles reçues du Québec par rapport à la conscription nous ennuient bien plus que les obus boches⁶⁶⁴». Le soldat Adélarde Paquet, du 15^e Bataillon, conseille à sa sœur qu'en cas d'adoption de la conscription, son fils devrait demander à servir avec l'Intendance ou l'artillerie lourde plutôt qu'avec l'infanterie, ce qui lui serait plus facile car ce dernier n'étant pas très fort physiquement⁶⁶⁵.

La conscription divise les francophones quoique, selon le capitaine Pierre-Édouard Guay, «Au 22^e on est en majorité pour la conscription. Il n'y a pas d'erreur là-dedans, et sir Wilfrid [Laurier] n'aura donc pas d'appui chez-nous. Il faut des soldats canadiens si nous voulons conserver les cadres de nos divisions⁶⁶⁶». Le sergent Hermas Lasnier parle positivement de la conscription et du bien-fondé de forcer les jeunes gens à faire leur devoir⁶⁶⁷. Le lieutenant Étienne Biéler est d'avis que les Canadiens français devraient être écartés du pouvoir comme les Irlandais. A dit qu'il a rencontré un Canadien français qui a passé 26 mois au front et qui voit dans la proposition de Borden une atteinte de l'Angleterre contre la liberté des Canadiens⁶⁶⁸. Quant au chauffeur Joseph-Ulric, celui-ci avoua fièrement qu'il a voté contre la conscription lors des élections fédérales de décembre 1917. Il ajouta «And I don't care who knows it», défiant du même coup ses supérieurs censeurs⁶⁶⁹.

⁶⁶⁴ Pierre-Eugène Guay, op. cit. Lettre à son père du 3 juin 1917.

⁶⁶⁵ Archives régimentaires, Les Voltigeurs de Québec (Québec): Lettre d'Adélarde Paquet à sa sœur, datée du 28 juin 1917.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, Lettre à ses parents du 13 novembre 1917.

⁶⁶⁷ Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment, FPA 135: *Fonds Hermas-Lasnier*, Lettre à son beau-frère, datée 6 avril 1917.

⁶⁶⁸ Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, p. 180. Lettre d'Étienne Biéler à son père, datée du 13 juillet 1917.

⁶⁶⁹ Claude Léger, «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», *Sur l'Empremier: La gazette de la Société historique de la Mer Rouge*, vol. 5, n° 4 (2004), p. 70.

Dans ses mémoires, l'artilleur Olivar Cinq-Mars nous renseigne sur les fameuses élections⁶⁷⁰ de décembre 1917, dont l'enjeu était l'adoption de la conscription:

On a beaucoup parlé depuis la guerre du fameux vote des soldats; je dois dire que ce vote n'a pas ni aidé, ni nui au gouvernement d'Union, car je ne crois pas qu'un seul soldat n'ait voté ou très peu le jour même de la votation. Nous avons tous reçu la nouvelle que le gouvernement était réélu des semaines avant de voter. Les régiments au front votaient au fur et à mesure qu'ils sortaient du front pour aller en repos. Dans la 9^e [Batterie], dont je faisais partie, nous avons voté près d'un mois après. Deux officiers, l'un représentait le gouvernement et l'autre les libéraux sont venus nous rencontrer, nous ont fait chacun un petit discours de cinq minutes et ensuite on rentrait un par un dans un appartement. Là, on nous demandait dans quel comté on appartenait au Canada. À mon tour, je dis Hochelaga-St-Henri; on m'a donné les noms des candidats de ce comté. On me demande de passer en arrière d'un rideau et je fais ma croix, je place mon vote dans une enveloppe et la colle moi-même. Sur l'enveloppe, l'un des officiers écrit Hochelaga-St-Henri et je jette cette enveloppe dans un sac qui est envoyé à Paris, dans un bureau de dépouillement, où le tout est sur la surveillance de représentants des deux partis. Ce n'est pas directement un vote secret, mais c'était pour éviter que les morts votent. Mais comment voulez-vous que les gens préposés au comptage des bulletins puissent se souvenir des noms de ceux qui ont voté, quand, il y a peut-être trois ou quatre mille bulletins de vote. Notre vote a simplement servi à grossir la majorité des députés élus depuis un mois ou deux. Ce qui a le plus influencé le vote des soldats, c'était la promesse d'un congé au Canada. Il n'y a pas de doute que si le résultat aurait été à peu près égal, que le vote des soldats aurait servi à maintenir le gouvernement au pouvoir⁶⁷¹.

Avec l'arrivée des premiers conscrits en Grande-Bretagne, Roch Labelle, remis de ses blessures reçues à Courcellette, ne peut retourner au front car il est d'âge mineur. Promu sergent, il est nommé instructeur pour les conscrits, mais ce dernier a peu d'estime pour ces soldats «malgré-eux»:

Je suis maintenant responsable d'une classe de conscrits que l'on doit former pour en faire des sous-officiers. Il s'agit du même cours que j'ai déjà suivi. Hier matin, nous avons eu la visite du Roi, et croyez-moi quand je vous dis que les conscrits étaient très excités lorsqu'il est venu. Quelques-uns m'ont demandé si c'était bien lui qui était le Roi de Londres, stupide question n'est-ce pas? Je suis en train de penser que l'on nous envoie ici comme

⁶⁷⁰ À la suite de son élection, le gouvernement de l'Union fait adopter une nouvelle loi, la *Loi des électeurs militaires*. Celle-ci permet aux 400 000 soldats canadiens en Europe et en Grande-Bretagne de voter, y compris ceux qui n'ont théoriquement pas encore l'âge de voter et qui sont nés Britanniques. John Harold Becker qualifie de déloyale la façon utilisée par le Gouvernement unioniste pour faire voter les soldats pour la conscription. John Harold Becker, *ibid.*, p. 134.

⁶⁷¹ Oliva Cinq-Mars, *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoires de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2016, p. 141-42.

conscrits tous les fous de Longue-Pointe⁶⁷²? Plusieurs d'entre eux mériteraient d'être enfermés dans un asile⁶⁷³.

Napoléon Gagné voit l'adoption de la conscription d'un bon œil. Selon lui, les familles récalcitrantes seront désormais plus respectueuses pour les soldats au front⁶⁷⁴. Le lieutenant Joseph-Napoléon Robitaille décrit l'importance pour tous les Canadiens de faire leur devoir de citoyen car il en va de l'avenir du pays:

Comprenez-le bien: l'avenir de l'Amérique entière se joue actuellement sur les champs de bataille de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il fut un temps où l'on pouvait dire que les différentes parties du monde étaient indépendantes les unes des autres, mais ceci est une chose du passé. Maintenant toutes les parties du monde sont solidaires les unes des autres. Avant quelques semaines, il est probable que la traversée de l'Atlantique sera effectuée par aéroplane. Vous comprenez qu'avec les sous-marins et aéroplanes pouvant voyager à des dizaines de milles de distance, aucune partie du monde, pas plus au Canada, ne peut prétendre qu'il n'y a pas de guerre pour nous. Le Canada jusqu'à maintenant peut s'estimer heureux d'une chose, c'est qu'il n'y a pas eu de guerre chez lui...⁶⁷⁵

Si les conscrits furent forcés de servir outre-mer, plusieurs accepteront leur sort et auront d'excellents états de service. Après plusieurs semaines au front, le conscrit Zotique Reid, du 14^e Bataillon, se dit fier d'effectuer son devoir et qu'il aura la tête haute lorsqu'il reviendra au pays. Il souhaite que plusieurs de ses camarades insoumis soient arrêtés puis envoyés de l'autre côté de l'Atlantique comme soldats. Il se moque de ceux qui s'empressent de s'enrôler volontairement dans l'aviation parce que ceux-ci ont peur de la

⁶⁷² En référence à l'hospice Saint-Jean-de-Dieu ou «Asile de Longue-Pointe», fondé en 1873 dans l'est de Montréal. Aujourd'hui, le centre hospitalier Louis-Hippolyte-Lafontaine.

⁶⁷³ Archives familiales de Suzanne-Gouin-Boudreau. Lettre de Roch Labelle à sa mère, datée du 9 mai 1918. Traduction de l'auteur. Dans ses mémoires, Paul-Avila Berthiaume parle régulièrement de la pauvreté intellectuelle de certains conscrits. Paul Avila et Laurent Berthiaume, *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, 238 p.

⁶⁷⁴ Napoléon Gagné, *op. cit.* Lettre à son épouse, datée du 27 janvier 1918.

⁶⁷⁵ Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment, FPA 8: Fonds Joseph-Napoléon-Robitaille, Lettre du 13 août 1918.

conscription⁶⁷⁶. Il invite même son jeune frère à le rejoindre : «Comme je serais content si tu venais me trouver. Dépêche-toi à grandir, la guerre achève⁶⁷⁷...»

8.5 Les soldats alliés vus par les soldats canadiens-français

Les références aux alliés que l'on retrouve dans les témoignages varient selon les nationalités. En général, les Canadiens français ont un grand respect pour le soldat Français. Georges-Ulric Francoeur est ému lorsqu'il trouve des inscriptions laissées par les hommes du 11^e Chasseurs alpins sur les murs d'un estaminet belge en ruines à la suite de durs combats dans le secteur en novembre 1914⁶⁷⁸. Alors qu'il est près du secteur de Vimy, après la bataille d'avril 1917, le major Joseph Chaballe raconte de façon tragique la découverte dans un espace sans cesse ravagé par les obus des sections complètes de soldats français tombés pendant les attaques de 1915 sur Notre-Dame-de-Lorette et la crête de Vimy. Fauchés par la mitrailleuse, ils étaient toujours là, alignés, leur squelettes encore habillés de leur pantalon rouge et de leur capote bleue, ou du moins de ce qu'en avaient laissé les rats et les corbeaux⁶⁷⁹. Hubert Taffet, soldat du 66^e Régiment d'infanterie français raconte une rencontre mémorable entre combattants Français et Canadiens français où ils purent échanger leurs expérience de la guerre⁶⁸⁰. Le capitaine Léonce Plante décrit une discussion coloré entre un bon soldat du «Vingt-Deux» et des permissionnaires français originaires du Midi au cours d'une fraternisation⁶⁸¹.

⁶⁷⁶ *Collection privée de Michel Gravel*. Lettre de Zotique Reid à mère, datée du 4 août 1918.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, Lettre à son frère du 31 juillet 1918.

⁶⁷⁸ Georges-Ulric Francoeur, *op. cit.*, p. 88-89. Note du 22 octobre 1915.

⁶⁷⁹ Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*, Montréal, Les Éditions Chantecler, 1952, p. 410.

⁶⁸⁰ «Souvenirs de guerre, 1914-1918: Les Canadiens», *La Revue militaire canadienne*, août 1983, p. 29.

⁶⁸¹ Léonce Plante, «Quelques souvenirs du front», *Essais sur la Politique, l'Histoire et les Arts, première série*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1920, p. 73-90

Le soldat Paul Cinq-Mars, quant à lui, avoue préférer servir dix ans dans l'armée britannique que dix jours avec des alliés comme les Français et les Belges car, selon leurs sentiments exprimés sur le compte des Canadiens, «ils sont très ignorants de notre existence et, naturellement, de notre dévouement pour la patrie de nos ancêtres. À leurs yeux, nous sommes aussi sauvages que leurs Turcos». Cinq-Mars leur préfère ces derniers:

Ma parole, j'ai rencontré des Turcos qui ont infiniment plus qu'eux l'esprit de la grande famille militaire. En passant, je vous dirai qu'un jour, un sous-officier Turco et sept de ses noirs conduisaient un détachement de 62 prisonniers allemands vers un dépôt. Un officier français avait ordonné que les prisonniers ne soient pas molestés à moins de commettre tentative d'évasion. Quatre heures après, nous avons vu les restes mutilés des 62 prisonniers à quelques kilomètres plus loin. En réponse à son officier, le sous-off. Turco répondit simplement: Eztusez-nous commandant, mais les Bozes ils ont bouzé (bougé)⁶⁸²!

La diversité ethnique des soldats de l'Empire britannique fascine. Le soldat Marc Gagnon raconte les échanges culturelles entre les soldats de différentes nationalités alors qu'il est en convalescence, une ouverture sur le monde:

Près de Hardelot il y avait un camp de soldats noirs du Sud Afrique, des natifs de là. Un dimanche qui était une fête de leur pays, il y avait fête pour eux. Tous les patients de l'hôpital qui pouvaient marcher y furent conviés. j'y allais et je vis là un spectacle bien curieux. Ces noirs avaient les instruments de musique de leur pays. Je ne sais le nom de ces instruments. Ils dansèrent longtemps et de différentes manières. Il y avait aussi des chants nationaux. Tout cela était fort intéressant pour moi. On nous distribuait des gâteaux et du café. Je parlais à un chapelain noir. Il parlait très bien l'anglais. Il me donna plusieurs informations concernant leur manière de vivre et s'amuser [...]

...À l'hôpital, nous étions plusieurs nations différentes des armées britanniques. Il y avait des Canadiens, des Anglais, des Écossais, des Galois, des Irlandais, des Australiens, des Néo-Zélandais et des blancs du Sud Afrique. Nous étions tous amis ensemble⁶⁸³.

Le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay, quant à lui, exprime beaucoup de mépris à l'égard des hommes du contingent portugais en France:

J'ai vu un grand nombre de ces Portugais, et ils ne m'inspirent pas confiance: ce sont généralement de tous petits hommes chétifs; sales, hautains; qui se réclament beaucoup de

⁶⁸² *Collection privée de Stéphane Thibault*. Lettre de Paul Cinq-Mars à son oncle Ernest E. Cinq-Mars, retranscrite dans la lettre à son frère Alonzo, datée du 11 août 1915.

⁶⁸³ Archives, Musée du Fort Saint-Jean, *Journal de Marc-Gagnon*, p. 158. Note de juin 1917.

leur histoire militaire, et qui sont destinés à gagner la guerre. Je me demande quelle tenue ils auront sous une avalanche de Bertha Krupp. Pauvres diables ils ne savent pas encore ce que c'est que la guerre⁶⁸⁴!

8.6 Les collectionneurs

Au cours de la Première Guerre mondiale, les soldats canadiens avaient la mauvaise réputation de dépouiller les prisonniers et les cadavres de soldats allemands et de saisir tout ce qui pouvaient être considérés comme étant des «souvenirs» ou des «trophées de guerre». Les *pickelhauben* (casques à pointe), les pistolets Luger, les croix de fer et les montres-bracelets étaient les objets les plus prisées. Selon les témoignages de soldats canadiens-anglais analysés par l'historien Tim Cook, les combattants allemands savaient à quoi s'attendre s'ils tombaient entre les mains des Canadiens. Dans son ouvrage, Cook a même consacré un chapitre à ce sujet⁶⁸⁵.

Les soldats canadiens-français ne firent pas exception à la règle. À ce propos, dans ses mémoires, le caporal Paul-Avila Berthiaume écrivit: «Les Français se battent pour leur pays; les Anglais se battent pour le roi; les Canadiens se battent pour des souvenirs⁶⁸⁶!».

Dans son journal, le capitaine Maurice Bauset tient des propos similaires:

Les nouvelles du front ne sont pas trop bonnes. L'artillerie anglaise ne vaut rien et n'a pas de munitions. Les allemands sont épatants et agressifs. Nous pouvons leur tenir tête mais c'est tout. Ils se servent admirablement bien des [messages]. Les généraux anglais ne valent pas grands choses en «général». C'est une belle guerre, mais un peu malsain. Les Canayens sont un peu là, et s'exposent trop facilement pour avoir des helmets et dévaliser les morts⁶⁸⁷...

⁶⁸⁴ Thomas-Louis Tremblay, *op. cit.*, p. 189. Note pour la période s'échelonnant du 24 janvier au 11 février 1917.

⁶⁸⁵ «Material Culture» dans Tim Cook, *The Secret History of Soldiers: How Canadians Survived the Great War*. Toronto, Allen Lane, 2018, p. 245-265.

⁶⁸⁶ Berthiaume, *op. cit.*, p. 137. Selon Cook, des propos similaires reviennent dans les témoignages canadiens-anglais. Bien que friands de «souvenirs» allemands, il ne faut toutefois pas conclure que les Canadiens étaient les seuls alliés à pratiquer cette culture malsaine. Cook mentionnent que les Britanniques le faisaient également.

⁶⁸⁷ Bauset, *op. cit.*, Note du 23 juin 1915.

Le soldat Marc Gagnon raconte qu'il s'entretint avec des prisonniers allemands capturés lors de la bataille de Courcellette. Il en rencontra un qui parlait couramment le français. Ce dernier lui aurait avoué qu'il ne comprenait pas pourquoi les Canadiens venaient se battre. Selon lui, les Français défendaient leur pays ainsi que les Anglais mais, toujours selon lui, les Canadiens ne venaient que pour amasser des souvenirs⁶⁸⁸.

Ces «prises» représentaient différentes choses pour ces Canadiens. Pour certains, c'était tout simplement un souvenir gratuit que l'on envoyait en cadeau à la maison ou pour se remémorer une bataille ou une situation lorsque la guerre sera terminée. Quelques jours après l'Armistice, le caporal Paul-Avila Berthiaume réalise qu'il n'a pas encore de souvenirs et l'idée de ne rien ramener au pays le hante et l'empêche même de dormir:

J'en cherche partout, mais le champ de bataille est loin maintenant. Enfin, je rencontre un prisonnier allemand escorté de deux soldats écossais. Poliment, je saute sur le prisonnier et cherche à lui prendre son béret. Il ne veut pas et se défend, bien entendu. Je dois avoir encore un peu de fièvre. Cet homme pourrait fort bien m'étendre, car il est grand et fort, mais ses gardiens m'arrêtent. «*Frenchy, this is a prisoner, and you have no right to touch him*».

Par dépit, j'achète une baïonnette allemande, faite comme une anglaise mais plus longue. Le copain qui me la vend est heureux d'avoir cinq francs. Quant à moi, c'est à mon tour de la porter. Pour cela, je dois lui coudre un fourreau de toile dans mon pantalon. C'est embêtant pour marcher, mais je vois en rêve une belle panoplie dans ma chambre au Canada⁶⁸⁹.

Pour d'autres, ces objets devenaient de véritables trophées de guerre, qui suscitaient l'envie des camarades au point de se faire voler. C'est ce qui arriva au soldat Roch Labelle. Ce dernier avait confisqué le casque à pointe et la baïonnette à un baron bavarois (colonel) fait prisonnier qu'il escortait vers l'arrière lors de la bataille de Courcellette. Blessé peu après et évacué vers la Grande-Bretagne pour y être soigné, Labelle sombra dans un long

⁶⁸⁸ Archives, Musée du Fort Saint-Jean, *Journal de Marc-Gagnon*, p. 85.

⁶⁸⁹ Berthiaume, *op. cit.*, p. 137-142.

sommeil. Lorsqu'il se réveilla, ses trophées de guerre s'étaient volatilisés. Il entra dans une colère noire:

Peut-on me reprocher d'avoir dormi alors que je n'avais pas réussi à le faire pendant quatre nuits et quatre jours consécutifs? Je ne donnerai pas deux sous pour la vie du gars qui me l'a pris, et cela veut dire beaucoup. Je suis habitué à tuer du monde maintenant. Celui qui me l'a volé est l'un de ces gars qui ont les pieds trop froids pour rejoindre un bataillon d'infanterie pour aller s'en chercher un lui-même et le mériter. Il est l'un de ces drôles de types qui tend à demeurer le plus loin possible de la ligne de feu, passant son temps à voler les souvenirs des blessés qui ont risqué leur vie à y aller et à les ramener, et qui les envoie à chez lui en disant à sa famille qu'il les a pris dans les tranchées alors qu'il n'en a jamais vu, le bâtard⁶⁹⁰...

Le soldat Marc Gagnon mentionne qu'il se fit voler tous ses souvenirs, des aigles allemands en métal qu'il avait enlevé sur des casques à pointe allemand⁶⁹¹. Si ces vols étaient si fréquents, c'est parce qu'ils se revendaient bien, une façon de se constituer un pactole. Roch Labelle se fit offrir 200 francs pour son convoité casque à pointe, mais ce dernier refusa catégoriquement car il avait l'intention de le ramener à la maison. Dans une lettre au capitaine Léonce Plante, Olivar Asselin, retiré du front, lui demande de lui faire parvenir divers trophées de guerre allemands afin de les revendre au Canada⁶⁹².

Certains témoins n'hésitent pas à détrousser des cadavres de soldats allemands pour les objets usuels. Le chauffeur d'artillerie Napoléon Gagné envoie une montre à sa fille qui vient du champs de bataille de Vimy⁶⁹³. Le sergent Joseph-Henri Lapensée envoie à son jeune fils deux montres enlevées sur des allemands morts. Il lui donne comme souvenir celle qui a été brisée par une balle et demande à son épouse de faire réparer l'autre et de lui renvoyer dès qu'elle le pourra⁶⁹⁴.

⁶⁹⁰ Labelle, *op. cit.* Lettre à sa mère du 12 mai 1917. Traduction libre de l'auteur.

⁶⁹¹ M. Gagnon, *op. cit.*, p. 84.

⁶⁹² Olivar Asselin, *op. cit.* Lettre au capitaine Léonce Plante, datée du 23 août 1917.

⁶⁹³ Gagné, *op. cit.*, p. 56-57. Lettre à son épouse, datée du 16 juillet 1917.

⁶⁹⁴ *Archives familiale de Jocelyn Paquet*. Lettre de Joseph-Henri Lapensée à son fils, datée du 11 septembre 1918.

Toutefois, est-ce en raison de l'usure de la guerre, Napoléon Gagné changea d'idée à propos de cette pratique:

J'ai tellement hâte voir la fin de cette guerre. Je ne suis pas comme les autres. J'ai trouvé un Allemand blessé dans une tranchée que nous venions de prendre dans la matinée et je lui ai donné de la nourriture et je ne lui ai pas volé sa montre. Je ne vole pas des morts ou des blessés ou des vivants parce que cela ne vaut pas la peine. Il faut vraiment être un minable pour voler quelqu'un⁶⁹⁵.

Conclusion de ce chapitre

Malgré les propos diffamatoires des journaux canadiens et britanniques de Lord Beaverbrook à l'encontre des soldats canadiens-français et parfois des relations tendues entre anglophones et francophones, les hommes du 22^e Bataillon ont, en général, fait l'objet de respect de la part de leurs camarades des autres bataillons en raison de leurs faits d'armes et de leur conduite au front. Dans les moments de tensions, Thomas-Louis Tremblay dit que «Le 22ième sauve à l'heure actuelle la réputation du Québec. L'opinion anglaise croit que les Canadiens Français devraient servir en plus grand nombre, mais ne croit pas que les Canadiens Français ont une nature lâche⁶⁹⁶.»

En général, il n'existait pas non plus d'animosité entre les Canadiens français et les Canadiens anglais. Alors que le pays était divisé à propos de la conscription, les deux groupes linguistiques en appuyaient l'idée afin que le guerre se termine le plus rapidement que possible.

⁶⁹⁵ Gagné, *op. cit.*, p. 79. Lettre à son épouse, datée du 11 septembre 1918.

⁶⁹⁶ Thomas-Louis Tremblay, *op. cit.*, p. 254. Note du 27 novembre 1917.

Conclusion

Les volontaires canadiens-français, pour offrir leur sang à la cause de la liberté, avaient dû faire taire leurs légitimes rancunes, fermer les yeux sur les menées criminelles de notre école impérialiste, se résigner à ne jamais être dans l'armée, pour la plupart, «que les obscurs artisans de la réputation des autres.»

Olivar Asselin⁶⁹⁷

Pour qui les soldats canadiens-français ont-ils combattu lors de la Première Guerre mondiale?

L'enrôlement des soldats canadiens en général s'est fait sur une base volontaire, jusqu'à la mise en vigueur de la conscription à partir du début de l'année 1918. L'imposition de la Loi sur le service militaire n'a pas mis fin à l'enrôlement volontaire pour autant. Le cas de Paul Avila Berthiaume, qui s'est volontairement enrôlé en mai 1918, en est le meilleur exemple. L'enrôlement volontaire chez les Canadiens français ne peut s'expliquer simplement par le patriotisme, mais par diverses raisons dont celui du goût d'aventure, élément motivateur qui revient le plus souvent dans l'analyse de nos témoignages.

Il est donc difficile d'accoler l'étiquette de «patriotique» à l'enrôlement des Canadiens français, malgré les sentiments exprimés envers l'ancienne mère-patrie, la France, que l'on retrouve surtout chez les officiers. La notion de patriotisme a de quoi surprendre. D'abord, parce que le pays n'a pas été envahi par l'ennemi comme ce fut le cas pour la Belgique et la France, et ses frontières n'ont pas été menacées. Si les Canadiens français s'étaient enrôlés véritablement par patriotisme, n'auraient-ils pas été beaucoup plus nombreux à se précipiter au camp de Valcartier en août 1914? La décision de faire la guerre fut donc individuelle plutôt que collective.

⁶⁹⁷ Archives de la ville de Montréal, BM55 – *Fonds Olivar-Asselin*. Lettre d'Olivar Asselin à sa femme, datée du 24 novembre 1917.

La dispersion des éléments francophones du premier contingent au sein d'unités anglophones a toutefois fait naître un certain sentiment de patriotisme chez plusieurs membres de l'élite canadienne-française qui réclamèrent une unité bien distincte, ce qui stimulerait l'intérêt de leurs semblables pour l'enrôlement. Malgré les réticences du gouvernement canadien, les pressions exercées par les journaux francophones et anglophones du Québec, ainsi que par de nombreuses personnalités, portèrent fruit. La naissance du 22^e Bataillon (canadien-français), qui s'illustrera à maintes reprises au front, deviendra le symbole de la contribution positive des Canadiens français à cette guerre.

Malheureusement, les nombreuses autres unités canadiennes-françaises qui furent mises sur pied par la suite ne connurent pas le même sort et ces dernières disparurent de la mémoire collective des Québécois et des Canadiens. Toutes seront dissoutes peu après leur arrivée en Grande-Bretagne (à l'exception du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) qui survécut un peu plus d'une année) ou avant même de quitter le pays. Les raisons de ces dissolutions sont multiples: une mauvaise gestion (69^e), l'incompétence de ses dirigeants et les scandales (41^e, 206^e) ou des effectifs non suffisants (178^e, 233^e)⁶⁹⁸.

Malgré les multiples désertions au pays, et les unités qui arrivèrent en Grande-Bretagne avec des effectifs moindres, il y avait néanmoins suffisamment de volontaires francophones pour maintenir au front quelques unités de langue française, voire même une brigade d'infanterie complète. Mais, plutôt que de le faire, les autorités militaires ordonnèrent l'envoi de ces «surplus» de soldats francophones en renfort au 22^e Bataillon,

⁶⁹⁸ Ceci n'est pas unique aux unités canadiennes-françaises. Par exemple, le 117^e Bataillon (Eastern Townships), unité anglo-québécoise, fut aussi dissoute en Grande-Bretagne et ses hommes envoyés en renforts aux unités déployées sur le front, au grand dam des citoyens anglophones des Cantons-de-l'Est en colère. Ces derniers accuseront le commandant de ne pas avoir eu suffisamment de courage pour empêcher cette dissolution. DHH 74/672, boîte 12, chemise 117: Edwin Pye Papers – Summary of CEF Units – 117th Battalion.

bien entendu, mais surtout aux unités anglo-québécoises qui souffraient elles aussi de la raréfaction des enrôlements volontaires. Exception faite de la compagnie canadienne-française du 14^e Bataillon, le 22^e Bataillon devint donc par le fait même l'unique représentant du Canada français au front. Quant aux milliers de francophones répartis au sein d'unités anglophones, ces derniers se «fondirent» au sein des éléments anglophones de l'unité contribuant ainsi à minimiser la présence canadienne-française au front.

Au front, le Canadien français n'est pas différent des autres fantassins même si on le trouve parfois bruyant ou inutilement téméraire comme le prétendent certains témoins anglophones⁶⁹⁹. Comme ses frères d'armes anglophones ou européens, voire même son ennemi, l'Allemand, il a vécu les mêmes craintes au front: l'entrée dans la tranchée pour la première fois, la peur d'être blessé ou tué, le bruit des obus qui tombent, la sortie de la tranchée pour faire une attaque, la défense de celle-ci contre l'ennemi et les attaques aux gaz.

Comment les combattants canadiens-français ont-ils alors réussi à tenir tout au long de la guerre? La thèse du consentement patriotique et de la haine de l'ennemi, comme pourrait l'expliquer l'école de Péronne, ne peut constituer l'unique explication à cette question, même si certains témoins étudiés font part de quelques cas ou de mentions en liens avec cette thèse. Il y eut certes des démonstrations de patriotisme chez les Vingt-Deux, mais ces dernières l'étaient davantage pour affirmer son identité au sein d'une armée exclusivement anglo-saxonne, pour faire taire les critiques de journaux ou pour démontrer que les

⁶⁹⁹ Will Bird, *Ghosts Have Warm Hands: A Portrait of Men at War*. Toronto, Clarke, Irwin & Company Limited, 1968, p. 21-22, 66-67, et Alexander McClintock, *Best O'Luck: How a Fighting Kentuckian Won the Thanks of Britain's King*, New York, George H. Doran Company, 1917, p. 43-44.

Canadiens français n'étaient pas des tireurs-au-flanc et savaient eux aussi se battre⁷⁰⁰. À ce sujet, les Canadiens français du 22^e Bataillon imposèrent le respect de leurs camarades en raison de l'expérience du feu, mais surtout par leurs exploits au front.

L'autre thèse du «tenir bon», celle de la haine de l'ennemi, pourrait également être sujet à discussion. Il y eut certes des cas de haine et de massacre de soldats ennemis se rendant selon les témoignages analysés, mais cela s'est produit au cours de féroces batailles où la vengeance entraînait souvent en ligne de compte. Comme les soldats de toutes les armées impliquées dans cette guerre, les soldats canadiens-français eurent également leurs moments démoralisants, de fatalisme, d'obusite et d'indiscipline. Et il y eut bien sûr des cas d'absences sans permission et de désertions au front. Ces derniers se soldèrent par l'exécution de sept soldats canadiens-français. La contrainte a donc été l'un des facteurs pouvant expliquer l'endurance des soldats au front, mais il y en eut d'autres. Dans le cas du 22^e Bataillon, les qualités de leader du commandant et son rigorisme ont contribué au maintien du moral et de la combativité de cette unité.

Du point de vue de l'expérience sociale, le soldat canadien-français sera avantagé sur son homologue anglophone lorsque ceux-ci seront en France, bien sûr, mais aussi en Belgique. En raison de la langue commune, les soldats francophones purent nouer rapidement et tisser des liens forts avec la population locale, ce qui souvent mit un baume aux difficultés de leur vie de combattants.

À des milliers de kilomètres de chez eux, les soldats canadiens-français, tous volontaires jusqu'à la mise en vigueur de la conscription, ne combattaient pas pour la défense

⁷⁰⁰ Ces propos seraient surtout exprimés par les membres du 22^e Bataillon et moins par les Canadiens français d'autres unités. Céleste Lalime, *Les relations interethniques dans la Grande Guerre: Regards sur le mythe du soldat canadien-français opprimé*, Montréal, mémoire de maîtrise en histoire, Université de Montréal, 2016, p. 82.

patriotique d'un pays qui n'était pas le leur. Les Canadiens français ne combattaient pas non plus en raison d'une Union sacrée au pays. Dès 1912, le pays était divisé à propos du Règlement 17 qui interdisait l'usage du français comme langue d'enseignement et de communication dans les écoles bilingues des réseaux publics et séparés. En 1917, malgré la main tendue du premier ministre Borden au parti libéral en vue de former un gouvernement unioniste, cette tentative divisa plutôt le pays que d'unir les Canadiens. La plupart des libéraux anglophones passèrent au nouveau parti de l'Union, mais pas les députés francophones, ce qui provoqua un schisme politique, voire ethnique.

À l'instar de leurs alliés, les volontaires canadiens-français combattirent parce tel était leur tâche, celle de repousser l'ennemi hors des territoires occupés et de mettre fin à la guerre. Mais en tant que seuls représentants du Canada français, les membres du 22^e Bataillon étaient les points de mire du Corps expéditionnaire canadien et des soldats britanniques. Leurs succès, mais aussi leur comportement, étaient observés. Les hommes du 22^e Bataillon combattirent surtout pour défendre leur image, leur «race». L'histoire de la contribution des combattants canadiens-français à la Première Guerre mondiale était jusqu'à aujourd'hui un sujet méconnu.

Malgré cet «isolement», plusieurs des témoins étudiés exprimèrent leur satisfaction du devoir accompli. Dans ses lettres à sa famille, par exemple, Hermas Lasnier mentionnait régulièrement qu'il ne regrettait aucunement sa décision de s'être enrôlé ainsi que sa fierté d'avoir fait son devoir⁷⁰¹. Alors qu'il s'apprêtait à prendre un train en direction de Paris pour un séjour en permission, Paul Avila Berthiaume croisa un jeune soldat français qui pleurait dans les bras de ses parents:

⁷⁰¹ Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment, FPA 135: *Fonds Hermas-Lasnier*, Lettre à son beau-frère datée du 31 mai 1917.

«Eh, l'ami! Pourquoi pleures-tu comme ça?

La guerre n'est pas finie pour moi. Je commence mon service militaire et on m'envoie en Pologne où le général Weygand organise les Polonais contre les communistes russes.

Chacun son tour, l'ami. Moi, j'ai traversé l'océan pour défendre ton pays qui n'est pas le mien⁷⁰².»

Malgré ses exploits, le 22^e Bataillon faillit disparaître à son retour au pays. En avril 1919, alors qu'il était toujours en Grande-Bretagne, attendant avec impatience son retour au pays, le gouvernement canadien fit connaître la composition de sa force permanente d'après-guerre. Seul régiment d'infanterie permanent d'avant-guerre, le Royal Canadian Regiment faisait toujours partie de cette force. Toutefois, celle-ci comptait un nouveau membre, le régiment Princess Patricia's Canadian Light Infantry. Le 22^e Bataillon, quant à lui, en était exclu. Il n'était pas prévu non plus de l'intégrer à la milice. À l'instar de sa formation en octobre 1914, c'est grâce à une intervention citoyenne que celui-ci devint un régiment de la force permanente, qui existe toujours aujourd'hui⁷⁰³.

L'analyse des témoignages canadiens-français dans le cadre de cette thèse nous a fait découvrir ou renseigné sur la vie de ces soldats durant cette guerre ainsi que de leurs réactions face à celle-ci. Toutefois, en raison du nombre limité de témoignages canadiens-français en comparaison avec ceux européens ou même canadiens-anglais, il est difficile de développer davantage de nouveaux sujets ou d'approfondir certains que nous avons explorés. Nous souhaitons que des témoignages oubliés ou conservés au sein des familles feront surface au cours des prochaines années. Cela permettrait d'enrichir et de développer

⁷⁰² Paul Avila et Laurent Berthiaume, *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, p. 189-190.

⁷⁰³ Michel Litalien, «Les limbes: le 22^e bataillon (canadien-français), de sa démobilisation à son intégration à la Force permanente», *La Revue militaire canadienne*, vol. 20, n° 2, printemps 2020, p. 55-60.

davantage la mémoire de ces combattants ainsi que de mieux comprendre l'expérience de la guerre de ces derniers.

Toutefois, nous croyons que cette recherche a prouvé qu'en se concentrant sur l'expérience combattante des Canadiens français, et non de l'histoire politique du Québec durant la guerre, celle-ci pourrait s'inscrire dans une histoire nationale de la Première Guerre mondiale en raison des similitudes entre les deux groupes nationaux linguistiques. Elle pourrait également s'inscrire dans une histoire «transnationale» où les expériences vécues par les différentes communautés minoritaires pourraient être comparées.

Annexe A
Unités francophones de la Milice active non permanente, juin 1914

UNITÉ	LOCATION (QG)	FONDATION
CAVALERIE		
33 rd Vaudreuil and Soulanges Hussars ¹	Rigaud	1912
ARTILLERIE		
5 th Brigade, CFA	Québec	1905
• 1 st (Quebec) Battery	Québec	1855
• 20 th Battery	Fraserville	1905
• Ammunition Column	Québec	1905
36 th Independent Battery, CFA	Saint-Boniface (Manitoba)	1912
6 th (Quebec and Levis) Regiment, CFA	Lévis	1899
• No. 1 Company	Québec	1899
• No. 2 Company	Lévis	1899
• No. 3 Company	Lévis	1899
INFANTERIE		
4 th Regt (Chasseurs canadiens)	Ste-Anne de la Pérade	1901
9 th Regt (Voltigeurs de Québec)	Québec	1862
17 th Regiment ²	Lévis	1902
18 th Regt (Francs-Tireurs du Saguenay)	Chicoutimi	1900
54 th Regt (Carabiniers de Sherbrooke)	Sherbrooke	1910
61 st Régiment de Montmagny	Montmagny	1869
64 th Chateauguay and Beauharnois Regiment	Beauharnois	1869
65 th Regt (Carabiniers Mont-Royal)	Montréal	1869
70 th Regiment ³	Hull	1914
80 th Nicolet Regiment	Nicolet	1875
83 rd Joliette Regiment	Joliette	1871
84 th St. Hyacinthe Regiment	Saint-Hyacinthe	1871
85 th Regiment	Montréal	1880
86 th Three Rivers Regiment ⁴	Trois-Rivières	1871
87 th Quebec Regiment	Ancienne-Lorette	1869
89 th Temiscouata and Rimouski Regiment	Saint-Germain de Rimouski	1869
92 nd Dorchester Regiment	Saint-Isidore	1869
INTENDANCE		
No. 10 Company, CASC	Québec	1905
MÉDICAL		
No. XX Field Ambulance, CAMC	Montréal	1910

Notes

1. Unité en état de formation. On ne compte que trois officiers dans son établissement en juin 1914.
2. Régiment fondé en 1863, mais dissout en 1901. Il fut réinstauré en 1902.
3. Unité qui verra le jour le 7 août 1914.
4. Ce régiment fut inactif du 1^{er} avril 1914 au 1^{er} octobre 1915.

Annexe B

Profil des volontaires originaux

	22 ^e 704	69 ^e	150 ^e	163 ^e	165 ^e	189 ^e	230 ^e	233 ^e	258 ^e	CEC
Âge moyen (enrôlement)	24,5	26,0	25,8	26,0	20,8	23,7	28,5	22,9	24,0	26,3
Pourcentage des moins de 20 ans	17,9	23,7	29,1	17,9	46,9	32,8	22,9	19,4	33,1	10,0
Pourcentage des 40 ans et plus	3,0	7,8	7,7	8,6	3,3	5,7	14,1	23,6	3,8	N/D
Pourcentage des natifs du Canada	89,0	70,1	80,0	84,1	93,6	89,0	84,7	65,9	76,5	51,2
Pourcentage des célibataires	84,2	75,3	75,6	72,8	87,0	85,6	69,8	72,3	79,6	80,0
Pourcentage du service antérieur	24,3	26,9	23,7	21,9	9,8	20,3	21,9	26,6	24,6	35,0

⁷⁰⁴ Les chiffres reliés aux volontaires d'origine n'étant pas tous disponibles, nous avons utilisé les données citées dans l'ouvrage de Jean-Pierre Gagnon pour l'ensemble des combattants du 22^e bataillon, de 1914 à 1919.

Annexe C
Affiche de recrutement destinée aux Franco-Ontariens de la région de
Cornwall

Canadiens-Français !

“ATTENTION”

Le 154th BATAILLON
Lt.-Col. A. F. G. MacDonald, O.C.

requiert des hommes pour leurs

CANADIEN-FRANCAIS

“Camerade” Compagnies

***La salarie commence de la
date de l’engagement.***

Le transport est payé jusqu’à Alexandria, où un cours pour
NON-COMMISSIONED OFFICERS est un progrès.

S’adressez immédiatement
154th Recruiting Desk
BASE RECRUITING OFFICE,
The Arcade, Sparks Street.

*6-15 Camp
2-10-1918*

Source: Archives de la Ville de Montréal, BM55: *Fonds Olivar-Asselin*.

Annexe D: Soldats canadiens-Français condamnés à mort

NM	Nom	Unité	Raison	Exécuté	Commué
23621	Auger, Fortunat	12 ^e , 13 ^e , <u>14^e</u>	Désertion	26.03.1916	-
814027	Barré, Napoléon	139 ^e , <u>4^e</u>	Désertion		5 ans de détention
416860	Beaudoin, Charles	41 ^e , <u>14^e</u>	Désertion		10 ans de détention
120296	Bénard, Been	69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention
26296	Bernier, Georges	<u>14^e</u>	Désertion		2 ans de détention
417670	Blanchette, Georges	41 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention
417112	Castonguay, Oswald	41 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention ⁷⁰⁵
448160	Comte, Gustave	57 ^e , <u>22^e</u>	Désertion	03.07.1917	-
34453	Degassé, Arthur	CAMC, <u>22^e</u>	Désertion	15.03.1918	-
62218	Delisle, Léopold	<u>22^e</u>	Désertion	21.05.1918	-
47943	Dionne, Charles J.	<u>15^e</u>	Désertion		15 ans de labeur intensif
754264	Dubuc, Eugène	41 ^e , 119 ^e , <u>52^e</u>	Désertion		10 ans de détention
61014	Dumesnil, Alexandre	<u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention
449235	Gaudy, Alexandre	57 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention
26451	Jarry, Delphis	<u>14^e</u>	Désertion		10 ans de détention
121463	Lachapelle, Théodore	69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		2 ans de travaux forcés
672604	Lalancette, Joseph	167 ^e , <u>22^e</u>	Désertion	03.07.1917	-
416874	Laliberté, Côte	22 ^e , 41 ^e , <u>3^e</u>	Désertion	04.08.1916 ⁷⁰⁶	-
416525	Lafond, Rodolphe	41 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		7 ans de détention
210007	Ledoux, Émil ⁷⁰⁷	98 ^e , <u>58^e</u>	Désertion		10 ans de détention
449245	Lemay, Arthur	57 ^e , 69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		5 ans de détention ⁷⁰⁸
847214	Marineau, Georges	150 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		10 ans de détention
121805	Péloquin, Calixte	69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		7 ans de détention
121849	Péloquin, Joseph	69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention
416008	Perry, Eugène	41 ^e , <u>22^e</u>	Désertion	11.04.1917	-
121819	Ratelle, Arthur	69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		15 ans de détention
121828	Walsh, John (Jean Trudel)	69 ^e , <u>22^e</u>	Désertion		5 ans de détention

⁷⁰⁵ Franco-américain. Libéré de prison, le 11 août 1918. Mort de ses blessures, le 29 août 1918.

⁷⁰⁶ Déclaré «killed in action» dans son dossier personnel.

⁷⁰⁷ Franco-américain.

⁷⁰⁸ Franco-américain. Emprisonné le 23 mars 1917. Libéré de prison le 7 octobre 1917. Tué le 27 août 1918.

Annexe E: Réplique au *London Standard*

Witley Camp,
November 29th., 1917.

EDITOR,
"London Standard",
London.

With reference to that Russian soldier from Canada who won the V.C. while those French Canadian "shirkers" stayed at home, would you please now state how many French Canadians have been recommended for the V.C., and how many have got it. I personally know of one who was recommended twice and got an Italian Medal. I know of another who nearly had a Court Martial for jumping on a live bomb and being mangled in the act, while a British Tommy was getting the V.C. for the same deed.

While about it, you might also tell us whether the inane abuse heaped on French Canadians since the very beginning of the war by writers who knew nothing of them was calculated to win them over to military service.

We all read in the English Press, and even in the official organ of the Canadian Army, The Daily Record, despatches saying that the French Canadians were rising in arms against conscription and that 2000 rifles had been seized and priests seen at the meeting places of the plotters in Montreal.

The facts, as I now challenge you to disprove them, are as follows:-

- (1) The plotters were six in number, four of them common-law criminals, and one a Federal Government detective.
- (2) The instigator of most of the crimes was that same detective, who supplied the plotters with money -- public money -- and who is now under trial before the Criminal Courts.
- (3) The rifles found in the possession of the plotters were TWO in number. The correspondents of the English Press and of the Daily Record in Canada simply added three ciphers to make the figures more incriminating.
- (4) The only priest who was seen at the meeting places of the plotters was the chaplain of a parochial Young Men's Club from which the rifles had been stolen at the detective's instigation and who was looking for the missing property.

Who distorted the facts, and for what purpose? How were those dastardly lies, known in Canada to be lies, allowed to be cabled broadcast, when the German papers and agents were only too glad to make capital of them? Who paid for the dirty work? Who was at the back of it all?

I know that, while Lord Northcliffe was in America and his Canadian correspondents were blackguarding French Canadians, you could not get his papers to print anything in defence of the blackguarded race. Lord Northcliffe at the time was an envoy of the British Government. What importance are we to attach to this coincidence? Who got the Censor's approval for that scurrilous and malicious campaign?

Major,

G.E.P. de Montreal

Annexe F
Lettre de Claudius Corneloup destinée au nationaliste Henri Bourassa⁷⁰⁹

À Monsieur Henri Bourassa directeur du «Devoir»

Montréal

Ce qu'ils pensent! ... Ce qu'ils disent! ...

Monsieur:

La grande question du service national obligatoire intéresse les soldats du Front avec toute sa passion que je me crois, étant pressé par de nombreux amis, dans l'obligation de vous prier d'insérer ces lignes dans votre journal. Ce qu'ils pensent! Ce qu'ils disent!

Les soldats Australiens ont voté contre. Nous, si nous pouvions voter, nous voterions aussi CONTRE. Pourquoi?... vont s'écrier les pan-Impérialistes qui, du haut des tribunes ou du fond de leurs bureaux fulminent des anathèmes en écrivant leurs phrases sophistiquées, arrosées du chauvinisme le plus acerbe mais en prenant bien soin de ne pas offrir leur peau aux voracités du Moloch allemand.

Pourquoi? Parce que nous avons été déçus et lésés dans nos droits. Nous sommes partis confiants, mais nos chefs, tour à tour, nous abandonnent. Parce que nous sommes traînés aux gémonies par les Anglais jaloux de notre gloire. Parce que partout nous avons été tués, que nos pertes dépassent le double des armées britanniques. Parce que nous sommes des engins épuisés parce ce que nos chefs ne sont plus et parce que l'incompétence des officiers nouveaux n'est plus qu'une risée, qui finira, aux grands jours d'offensive, par une terrible débâcle.

Pourquoi? Parce que nous voulons des chefs capables avant de nous envoyer mille hommes qui, mal commandés ou entraînés par des officiers de parade qui tombent évanouis ou perdent la tête dans un choc nerveux, iront follement mourir sans vaincre. Ce qu'ils pensent! Ce qu'ils disent!

Nous avons suivi la trace de nos ancêtres. Haut les cœurs, fermes, décidés, sans regret, sans remord, nous sommes venus au secours de la Sainte-Trinité. Nous avons souffert cruellement devant les malheurs de l'infortunée Belgique et donné aux victoires Françaises. Sur l'autel du Droit, dans un holocauste vibrant de patriotisme, nous avons déposé et notre abnégation et notre sacrifice.

Qu'a-t-on fait pour nous?

Après nous avoir enlevé nos forces morales et physiques, après avoir ulcéré notre cœur, on cherche à nous accaparer les subsistances de notre âme. Dans l'eau, trop souvent

⁷⁰⁹ RG24, dossier 649-C-1596, bobine T-8653: *Cours martiales*: Lettre de Claudius Corneloup à Henri Bourassa.

soumis à toutes les intempéries, un pain de 2 livres partagé en 6 hommes, une maigre pitance, me citera-t-on le nom de l'officier qui comme cela se passe dans l'armée Française aura élever la voix et pris intérêt en faveur de ses hommes ?

Et nos chefs, que faisaient-ils ?

Ma thèse n'est pas individuelle : elle résume l'opinion générale. Me voici depuis 2 ans avec le 22ème. Depuis 2 ans je suis ordonnance. J'ai servi le colonel de Lanaudière, le major Hudon et l'héroïque et brave Jacques Brosseau. J'étais avec le major Gingras à l'assaut de Courcelette: je ne l'ai quitté que lorsqu'il fut couché sur une civière derrière les ruines démantelées de Contalmaison. Plus tard, j'entrai au service du major Dubuc, aujourd'hui lieutenant-colonel. Dans l'entourage de ces officiers supérieurs, j'ai vu naître les critiques, les intrigues et entendre se divulguer de nombreuses assertions. Mon séjour auprès des officiers, mon intimité auprès de mes frères d'armes, la gloire, l'erreur et la jalousie des uns, l'éternelle plainte des autres m'ont suggéré plus de mille pages que j'ai écrites avec impartialité et que j'entends faire publier sous peu, d'autant plus que j'ai compulsé divers sujets qui me furent contés par deux officiers actuellement au Canada.

Ce que faisaient nos chefs ? N'insultons pas nos morts. Rendons hommage aux héros qui ne sont plus. Tous les glorieux débris du vieux 22ème se souviennent de ces terribles journées de juin 1916. Toujours souriant, souvent trop ... calme, encourageant, le brave colonel Tremblay sut prouver aux Boches que lorsque les soldats ont un chef audacieux il est difficile de passer sur le corps vivant des hommes. Tous se souviennent encore où, en tête de son bataillon, toujours Tremblay, le bouillant colonel électrisait ses hommes et les conduisait vers les marges impérissables de Courcelette. Le 22ème d'alors marchait vers l'immortalité. Une âme, il y avait une âme pour le conduire à l'orée des grandes et merveilleuses étapes. Ses lieutenants l'imitèrent, frappant des coups terribles. Ses hommes, ivres de cette gloire naissante, se ruèrent comme des démons et brisèrent l'essor d'un ennemi qui se croyait invincible. L'âme en pleurant les morts avait magnétisé les vivants. Les braves qui sortaient de cet enfer de feu et de sang oublièrent les grandes misères passées et s'inclinèrent devant les jeunes et fraîches tombes des glorieux Beauset, Beaudry, Lefebvre, Lavoie, Arnaud, Sylvestre et tous leurs frères d'armes. Mais lorsque le sublime Tremblay partit, ces grands enfants se regardèrent. La douleur était gravée sur leur visage. Une crainte naquit; la confiance s'envola. La deuxième attaque ne fut qu'un fiasco: les chefs, les vrais entraîneurs d'hommes étaient morts ou absents.

Donnons le dû aux officiers. Pendant que nos soldats moisissent dans les tranchées, se lamentent, se plaignent de faim et de froid, eux, dans leurs « cagnas » à 25 et 30 pieds sous terre, ont un cuisinier spécial pour eux, un garçon de table pour eux, un ordonnance pour eux. Le rhum les fait dormir ou réveille un peu leur mollesse. Plusieurs qui étaient malades ou faibles, s'étaient éclipsés avant les grands combats. La mort glorieuses des héros de Courcelette a jeté sur ces absents un faux rayon et en a fait des remplaçants aux noms sonores... que les quotidiens français du Canada nous envoient et qui font tordre de rire nos soldats qui les surnomment des «héros de dug-out »... Seuls, les survivant des furieux combats ont la confiance des hommes.

Qui ne connaît pas cet officier qui s'évanouit pour un 77? Cet autre que le bombardement donna un choc nerveux ? Cet autre encore ivre 4 jours sur 7? Assez ! Assez ! Glorieux réformés qui lisent ces lignes répétez mes phrases ?

Avant d'être naturalisé citoyen Britannique, j'étais reporter. Comme je regrette qu'un de mes ex-confrères en quête de sensationnel, ne vienne pas jusque vers ces hommes leur demander.

Ce qu'ils pensent! ce qu'ils disent!

Ils répondraient tous que les Canadiens ont su faire leur devoir, que ceux qui sont au front entendent encore le faire si on leur donne une âme, un chef, un Tremblay ! Ils répondraient qu'ils y sont, qu'ils y restent, qu'ils sauront encore souffrir, encore mieux mourir; que la confiance ne les abandonne pas. Mais si vous demandez le référendum afin de les sonder sur le service militaire obligatoire, 99 pour 100 vous répondront:

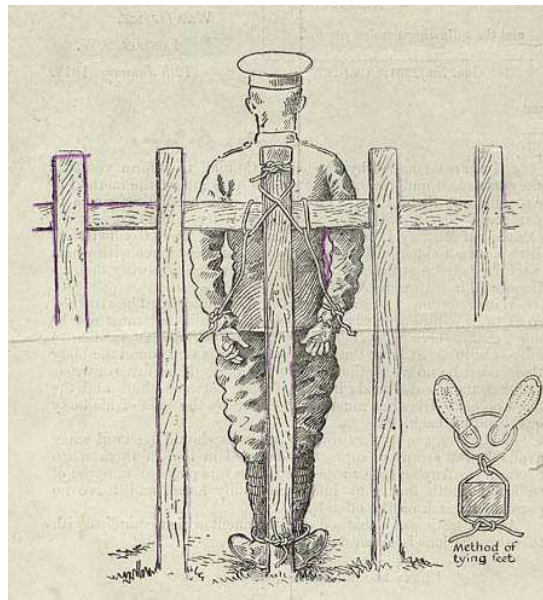
Nous avons fait plus que notre part: aux autres à faire la leur. Laissez nos frères, nos amis, nos compatriotes préparer la charpie qui pansera nos blessures à notre retour. Nous avons acquis la gloire avec des vieux de 40 ans, des jeunes de 18 ans. Laissons à la jeunesse Britannique, à la formidable armée de millions d'hommes, le soin et l'honneur de suivre nos traces et d'embellir les milliers de tombes qui s'alignent dans les marais des Flandres et dans les champs dévastés de la douce France.

Non! Non! Non! Nous achèverons nous-mêmes de boire la lie jusqu'à la victoire.

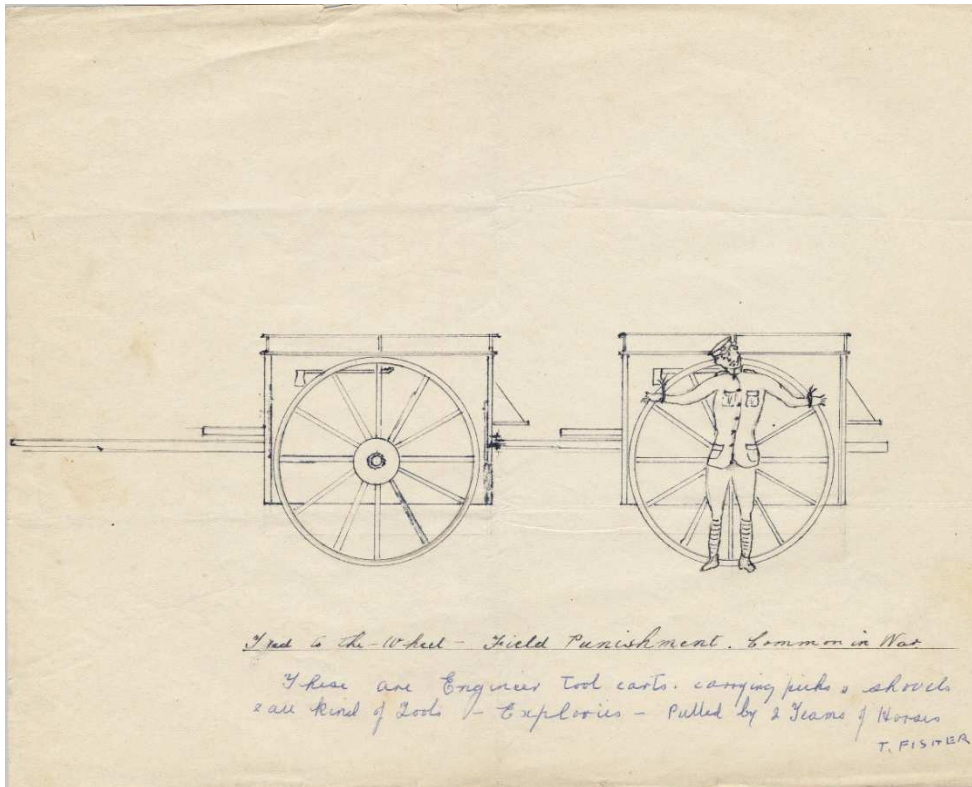
Claude Corneloup

Soldat au 22^{ème} Canadien-Français

Annexe G Exemples de punition du piquet



Source: BAC, RG9 III-C-3, vol. 4121, folder 2, file 6.



Source: Musée canadien de la Guerre, CWM 20030054-001: *Tied to the Wheel - Field Punishment. Common in War.* Drawn by Private Thomas Fisher.

Table des illustration – Tableaux

Tableau 1	Bataillons d’infanterie canadiens-français analysés.....	44
Tableau 2	Enrôlements et rétention des volontaires originaux (militaires du rang)...	46
Tableau 3	Profil des volontaires officiers.....	57
Tableau 4	Profil des volontaires - Hôpitaux n° 4 et n° 6.....	60
Tableau 5	Contribution en volontaires des unités francophones d’infanterie de la Milice active non permanente, au 3 septembre 1914.....	66
Tableau 6	Unités d’infanterie du premier contingent canadien.....	70
Tableau 7	Unités d’infanterie anglo-québécoises ayant combattu au front.....	120
Tableau 8	Bataillons d’infanterie anglophones des provinces Atlantiques comptant plus de 50 Acadiens dans leurs rangs à l’embarquement.....	125
Tableau 9	Bataillons d’infanterie anglophones de l’Ontario comptant plus de 50 francophones dans leurs rangs lors de l’embarquement.....	127
Tableau 10	Témoins francophones étudiés.....	154
Tableau 11	Types de témoignages.....	160
Tableau 12	Périodes couvertes par les témoignages.....	163
Tableau 13	Autres témoignages canadiens-français.....	165
Tableau 14	Témoignages anglophones.....	167

Table des illustrations – Figures

Figure 1	Origines de la population selon les régions en 1911.....	33
Figure 2	Âge des volontaires à l’ enrôlement.....	51
Figure 3	Lieu de naissance des volontaires.....	53
Figure 4	Représentation des professions.....	54
Figure 5	Professions chez les officiers en pourcentage.....	58
Figure 6	Mutation des francophones du 12 ^e Bataillon en pourcentage.....	72
Figure 7	Lieu de naissance des membres originaux du 165 ^e Bataillon (acadien) en pourcentage.....	94
Figure 8	Lieu de naissance et d’ enrôlement des membres originaux du 230 ^e Bataillon.....	98
Figure 9	Lieu de naissance des membres originaux du 233 ^e Bataillon (canadien-français du Nord-Ouest) en pourcentage.....	100
Figure 10	Armes et spécialités des témoins en pourcentage.....	157
Figure 11	Grade des témoins par catégorie en pourcentage.....	158
Figure 12	Service antérieur à l’ unité combattante par nombre.....	159

Bibliographie

Sources premières

Bibliothèque et archives Canada (BAC)

RG 9: *Fonds du ministère de la Milice et de la défense.*

RG 9: *Guide des sources pour les unités du Corps expéditionnaire canadien: [Infanterie \(bac-lac.gc.ca\)](http://bac-lac.gc.ca)* (consulté le 10 octobre 2021)

RG 24: *Fonds du ministère de la Défense nationale.*

RG 150: *Fonds du ministère des Forces armées outre-mer du Canada.*

Direction de l'Histoire et du patrimoine, Défense nationale (Canada) (DHP)

73/1214: *Enlistment of French Canadians, 1915-1916.*

74/672: *French Canadian Battalions.*

Canada, Militia Orders: *Canadian Expeditionary Force; Nominal Roll of Officers, Non-Commissioned Officers and Men (Sailing Lists), 1914-1917.*

Études sur les minorités nationales dans la guerre

Bouloc, François *et al.* (dir). *Identités troublées, 1914-1918: Les appartenances sociales et nationales à l'épreuve de la guerre.* Toulouse, Éditions Privat, 2011, 388 p.

Grandhomme, Jean-Noël (dir). *Boches ou tricolores?: Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre.* Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008, 460 p.

Grandhomme, Jean-Noël et Francis, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre,* Strasbourg, Éditions La Nuée Bleue, 2013, 509 p.

Gregori, Sylvain et Jean-Paul Pellegrinetti (dir). *Minorités, identités régionales et nationales en guerre, 1914-1918.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 299 p.

Guyvarc'h, Didier et Yann Lagadec. *Les Bretons et la Grande Guerre: Images et histoire.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 207 p.

Litalien, Michel. *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919.* Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Pellegrinetti, Jean-Paul. *Une île dans la guerre: La Corse, 1914-1918.* Paris, Éditions Belin/Humansis, 2020, 262 p.

Études tirées de témoignages

Bélanger, Stéphanie A.H. et Renée Dickason (éd). *War Memories: Commemoration, Recollections, and Writing on War*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2017, 435 p.

Blondin, Robert et Gilles Lamontagne (éd). *Cher nous autres: Un siècle de correspondance québécoise*. Montréal, éditions vlb, 1978, tome 2.

Cazals, Rémy (dir). *500 témoins de la Grande Guerre*. Moyenmoutier, Éditions Midi-Pyrénéennes/Edhisto, 2013, 495 p.

Cazals, Rémi et Frédéric Rousseau. *14-18, le cri d'une génération: La correspondance et les carnets intimes rédigés au front. La Grande Guerre passée au filtre de la censure et de l'autocensure, au filtre du temps et de la fiction. De la parole confisquée à la parole libérée...* Toulouse, Éditions Privat, 2003, 160 p.

Cazals, Rémy et André Loez. *14-18, Vivre et mourir dans les tranchées*. Paris, Éditions Thallandier, 2012, 320 p.

Cochet, François. *Survivre au front: Les Poilus entre contrainte et consentement*. Saint-Cloud, Soteca/1914-1918 Éditions, 2005, 264 p.

Cook, Tim. *The Secret History of Soldiers: How Canadians Survived the Great War*. Toronto, Allen Lane, 2018, 472 p.

Crozier, Michel et Erhard Friedberg. *L'Acteur et le système: Les contraintes de l'action collective*. Paris, Seuil, 1977, 437 p.

Cru, Jean Norton. *Témoins. Préface et postface de Frédéric Rousseau*. Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2007, 921 p.

Cru, Jean Norton. *Du témoignage*. Paris, Gallimard, 1930, 265 p.

Gibson, Craig. *Behind the Front: British Soldiers and French Civilians, 1914-1918*. Cambridge, Cambridge University Press, 2015, 453 p.

Hardier Thierry et Jean-François Jagielski. *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre: 1914-1925*. Paris, Imago éditions, 2001, 375 p.

Hardier Thierry et Jean-François Jagielski. *Oublier l'apocalypse?: Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago éditions, 2014, 438 p.

Heimberg, Charles *et al.* *Témoins et témoignages: Figures et objets dans l'histoire du XXe siècle*. Paris, L'Harmattan, 2016, 388 p.

Henwood, Philippe et Paule René-Bazin (dir). *Écrire en guerre, 1914-1918: Des archives privées aux usages publics*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, 198 p.

Hoggart, Richard. *La culture du pauvre: Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris, Éditions de Minuit, 1970, 420 p.

Mariot, Nicolas. *Tous unis dans la tranchée?: 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*. Paris, Seuil, 2013, 488 p.

Morton, Desmond. *When Your Number's Up: The Canadian Soldier in the First World War*. Toronto, Random House of Canada Ltd., 1993, 354 p.

Rousseau, Frédéric. *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*. Paris, France, Ellipses éditions, 2006, 175 p.

Rousseau, Frédéric. *La guerre censurée: Une histoire des combattants européens de 14-18*. Paris, Éditions du Seuil, 2014 [1999], 476 p.

Rousseau, Frédéric. *14-18, Penser le patriotisme*. Paris, Folio, 2018, 480 p.

Salson, Philippe. *L'Aisne occupée: Les civils dans la Grande Guerre*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 316 p.

Tennyson, Brian Douglas. *The Canadian Experience of the Great War: A Guide to Memoirs*. Toronto, Scarecrow Press Inc., 2013, 560 p.

Témoignages non-publiés de soldats canadiens francophones

Archives, The Canadian Military Intelligence Association (Kingston): *Fonds Ernest-Jungbluth*.

Archives, Musée du Fort Saint-Jean (Saint-Jean sur Richelieu): *Fonds Marc-Gagnon*.

Archives régimentaires, Le Régiment de Maisonneuve (Montréal): *Fonds Ernest-Jungbluth*.

Archives régimentaires, Le Musée du Royal 22^e Régiment (Québec):

- FPA 4: *Fonds Jean-Charles-Audette*
- FPA 8: *Fonds Joseph-Napoléon-Robitaille*
- FPA 12: *Fonds Henri-Chassé*
- FPA 30: *Fonds Joseph-Kaeble*
- FPA 32: *Fonds Georges-Edmond-LaMothe*
- FPA 33: *Fonds Armand-Laverdure*
- FPA 42: *Fonds Thomas-Louis-Tremblay*

- FPA 46: *Fonds Georges-Phileas-Vanier*
- FPA 69: *Fonds Georges-Ulric-Francoeur*
- FPA 83: *Fonds Frédérick-Sabourin*
- FPA 96: *Fonds Horace-Tousignant*
- FPA 98: *Fonds Henri-De Varennes*
- FPA 135: *Fonds Hermas-Lasnier*
- (Acq-2017-011): *Fonds Joseph-Brière*
- (Acq-2015-012): *Fonds Raoul-Roy*

Archives régimentaires, Les Voltigeurs de Québec (Québec): *Fonds Adélarde-Paquet*.

Archives de la Ville de Montréal:

- BM55: *Fonds Olivar-Asselin*
- P104: *Fonds Jean-Asselin*

Bibliothèque et Archives du Canada, (Ottawa):

- MG 30, E-532: *Fonds Louis-Edmond-Breault*.
- MG 32-A-2, vol. 84: *Fonds Georges-Phileas-Vanier*.
- RG24, dossier 649-C-1596, bobine T-8653, Cours martiales: *Lettre de Claudius Corneloup à Henri Bourassa*.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859: *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*:

- Correspondances et journal intime d'Eugène Mackay-Papineau.
- Journal intime de Maurice Bauset.
- Correspondances de Denis-Benjamin Papineau.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Saguenay). *Fonds Mgr-Victor-Tremblay*:

- Dossier 56A, pièce 6: Correspondances de Pierre-Édouard Guay.
- Dossier 148, pièce 1: Soldats de 1914-1918.

Défense nationale du Canada, Direction de l'Histoire et du patrimoine (Ottawa):

- 84/331: *Fonds Jean-Pariseau*: Journal de guerre du soldat Armand Thérien.
- 98/18 : *Fonds Jean-Pierre Gagnon*: Entrevue avec Oliva Gilbert.

Glenbow Museum Archives (Calgary): M-9551 – *Fonds Famille Royal-Gagnon*: Henri Royal Gagnon.

Musée du Nouveau-Brunswick (St. John): F9 – *Fonds de la famille Murdoch*:

- Correspondances d'Auguste Beaudalet.
- Correspondances d'André Cariny.

Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe (Saint-Hyacinthe):

- CH 003: *Fonds Famille-Chartier*: Charles-Edmond Chartier.
- CH 234: *Fonds Napoléon-Coderre*.
- CH 514: *Fonds Albert-Jodoin*: Albert Napoléon Brunelle.

Société d'histoire de Drummond (Drummonville): P79 – *Fonds Lorenzo-Gervais*.

Musée de la Gaspésie (Gaspé): P241: *Fonds Joseph-Bernard-Saint-Onge*: Lettre de François-Xavier Brousseau, «Les Canadiens à la bataille [sic] de Cambrai».

Archives familiales et collections privées:

- *Collection privée de Mario Allard*: Georges-Marie Guillon et Alphonse Masson.
- *Archives de la Famille Bouvrette*: Ernest Bouvrette.
- *Collection privée de Norman Christie*: Cyrille Bilodeau et Eusèbe McDuff.
- *Archives familiale de Gérard Couture*: Alphonse Couture.
- *Archives familiale de Jean-Claude Giguère*: Arthur Giguère.
- *Collection privée de Michel Gravel*: Zotique Reid.
- *Archives familiale de Suzanne Guoin-Boudreau*: Roch Labelle.
- *Archives familiale de Micheline Hébert*: Joseph Kaeble.
- *Archives familiale de Normand Marion*: Jean-Thomas Barbeau et Napoléon Marion.
- *Archives familiale de Jacques Mercier*: Joseph Ernest Lapointe.
- *Archives familiale de Jocelyn Paquet*: Joseph-Henri Lapensée.
- *Collection privée de Sébastien Patry*: Ovila Brunelle.
- *Archives familiale de Bruno Pelletier*: Albert Pelletier.
- *Archives familiale de Roger-Pommet*: *Livret militaire appartenant à Pommet, Jean-Yves, matricule 889158, Sergent. Corps des Mitrailleurs, 189^{ème} Bataillon, Fraserville, Québec.*
- *Collection privée de Stéphane-Thibault*: Ludger Camiré; Ernest Cinq-Mars; Léon Larocque; Émery Marchand; Alphonse Masson; Joseph Michaud et Stanley Pinsonneault.

Guoin-Boudreau, Suzanne. *Letters from WW I and WW II: The Boys of Sandy Hill*. Ottawa, imprimé privé, 2004, 214 p. (inédit).

Guillon, Marie-Antoinette. *Une famille à travers l'histoire*. Bruxelles, imprimé privé, 2004, 215 p. (inédit).

Témoignages publiés de soldats canadiens francophones

Anonyme. «Une autre unité canadienne», *Le Canard* (Montréal), éditions du 15 février au 6 juin 1920 (17 articles).

Asselin, Olivar. *Pourquoi je m' enrôle: discours prononcé au Monument national à Montréal, le 21 janvier 1916*. Montréal, imprimé privé, 1916, 50 p.

Bélanger, Paul-Émile, «Souvenirs de 1914-18», *La Citadelle*, vol. XV, n° 4, août 1979, p. 14.

Bergeron, Alain M. *Capitaine-Abbé Rosaire Crochetière: Un vicaire dans les tranchées*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2002, 153 p.

Berthiaume, Paul Avila et Laurent. *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*. Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, 238 p. (compte d'auteur)

Bertrand, Luc. *Le dernier assaut: La vie du lieutenant Jean Brillant, VC, MC*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2020, 231 p.

Biéler, Philippe. *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p.

Calder, Robert Louis. «Les nôtres et le 14^{ème}», *La Patrie*, 21 avril 1919, p. 7.

Calder, Robert Louis. «Les nôtres et la guerre», *La Patrie*, 7 décembre 1920, p. 11.

Caron, Paul. *La Grande Guerre de Paul Caron: Chroniques d'un légionnaire canadien-français, 1914-1917*. Éditées et commentées par Béatrice Richard. Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 268 p.

Chaballe, Joseph. *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*. Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, 415 p.

Cinq-Mars, Oliva. *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoire de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*. Outremont, Athéna éditions, 2016, 210 p.

Côté, Georges E. «Frank: Une toute première recrue du 22^e Régiment», *La Citadelle*, vol. XI, n° 2, juin 1957, p. 3-10. (François Boutin)

Cowley, Deborah (éd). *Georges Vanier, Soldier: The Wartime Letters and Diaries, 1915-1919*. Toronto, Dundurn Press, 2000, 333 p.

- Corneloup, Claudius. *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*. Montréal, La Presse, 1919, 150 p.
- Couture, Joseph Alphonse. *Du Saint-Laurent au Rhin: Carnets de guerre, 1914-1918. Édité et annoté par Mourad Djebabla-Brun*. Québec, Septentrion, 2018, 264 p.
- De Moissac, Claude Joseph et al. *Lettres des tranchées: correspondance de guerre de Lucien, Eugène et Aimé Kern, trois frères manitobains, soldats de l'armée française durant la Première Guerre mondiale*. Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2007, 238 p.
- Dennis, Patrick. «A Canadian Conscript Goes to War – August 1918, Old Myths Re-examined», *Canadian Military History*, vol. 18, n° 1 (hiver 2009), p. 21-36. (Hilaire Dennis).
- Dugas, Théodore. «Un Acadien à la guerre: Journal du sergent Théodore Dugas», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 20, n° 3, septembre-décembre 1992, p. 3-73.
- Dionne, Raoul. «Journal d'un aumônier de la guerre de 1914». *Les cahiers de la société historique acadienne*, vol. 17, n° 2, (avril-juin 1986), pp. 36-51. (Joseph-Jean-Vital Gaudet)
- Flahault, Jean. *Par mon hublot: Reflets du temps héroïque, 1914-1918*. Montréal, Éditions Beauchemin, 1931, 185 p.
- Francoeur, Georges-Ulric. *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 302 p.
- Gagné, Lucie Éva. *Les Canadiens à l'assaut: Journal de la 13^e Batterie, 1914-1918*. Ottawa, CEF Books, 2008, 112 p. (Napoléon Philippe Gagné)
- Girouard, René de la Bruère. «What A Night!», *The Legionary*, vol. XI, n° 11 (juin 1936), p. 13.
- Hébert, Micheline. *Caporal Joseph Kaeble, Croix Victoria*. Saint-Hubert (Longueuil), Société historique de Saint-Hubert, 1992, 33 p.
- Houle, Roméo. «Horrors of Trench Fighting with the Canadian Heroes: Remarkable Experiences of an American Soldier» in *True Stories of the Great War: Tales of Adventure, Heroic Deeds, Exploits Told by the Soldiers, Officers, Nurses, Diplomats, Eye Witnesses. Vol. IV*. New York, Review of Reviews Company, 1917, p. 148-173.
- J.M. «Un Vingt-Deuxième de 1914-1928: Vital Roy retourne après 40 ans pour refaire la route de sa guerre à lui», *La Citadelle*, vol. XI, n° 5 (septembre 1957), p. 2-7.

Labonté, Roger. *Un petit soldat mais un grand Canadien: Napoléon Michel, 1899-1918*. Brossard, Éditions pour tous, 2010, 162 p.

Lambert, Michelle T., et Henry Goulet. «La guerre de Pépère», *Légion*, vol. 94, n° 1 (janvier-février 2019), p. 4-7. (Hormidas Goulet)

LaMothe, Georges, «Souvenirs de la Première...», *La Citadelle*, vol. IV, n° 2 (avril 1968) à vol. V, n° 1 (février 1969).

Lapointe, Arthur Joseph. *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat, 1916-1919. Vingt-deuxième Bataillon, 1917-1918*, Saint-Ulric, s.é., 1919, 109 p.

Le Capitaine Jean Brillant, C.V., C.M. par ses amis. Rimouski, imprimé privé, 1920, 49 p.

Lecorre, Henri P. «Odyssée de Rosalie (tirée des archives régimentaires)», *La Citadelle*, vol. XXX, n° 6 (décembre 1994) à vol. XXXI, n° 5 (octobre 1995).

Légaré, Honoré-Édouard. *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*. Outremont, Athéna éditions, 2013, 263 p.

Léger, Claude. «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», *Sur l'Empremier: La gazette de la Société historique de la Mer Rouge*, vol. 5, n° 4 (2004), p. 50-84.

Losier, Mary Jane. «James J. Losier: Mémoires d'un vétérans», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. XIV, n° 2, avril-juillet 1986, p. 44-53.

Olivier, Paul-Émile (éd). *Mémoires de Monsieur François Bouchard et de ses compagnons d'armes, vétérans de la Guerre 1914-1918*. Saint-Nicolas, Société historique de St-Nicolas et de Bernières, 1984, 60 p.

Oval, E.I. et E. Rastus. *Une unité canadienne: «coq-à-l'âne» sériocomique*. Québec, imprimé privé, 1920, 162 p. (Joseph A. Lavoie et Moïse Ernest Martin)

Pelletier, Oscar Charles. *Mémoires, souvenirs de famille et récits*. Québec, s.é., 1940, 396 p.

Pelletier-Baillargeon, Hélène. *Olivar Asselin et son temps. Tome I: Le militant*. Montréal, Éditions Fides, 1996, 780 p.

Pelletier-Baillargeon, Hélène. *Olivar Asselin et son temps. Tome II: Le volontaire*. Montréal, Éditions Fides, 2001, 320 p.

Plante, Léonce, «Quelques souvenirs du front», dans *Essais sur la Politique, l'Histoire et les Arts, première série*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1920, p. 73-90.

Smith, Frédéric. *Ernest Bouvrette: Parcours de guerre d'un héros de la bataille de Courcellette, 1915-1916*. Québec, Parcours de guerre, 2016, 84 p.

Taffet, Hubert. «Souvenirs de guerre, 1914-1918: Les Canadiens», *La Revue militaire canadienne*, août 1983, p. 29.

Thériault, Bernard-M. «Fragments de souvenirs: Correspondance de Thomas A. Thériault, Première Guerre mondiale», *La revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. XLIII, n° 3 (novembre 2014), p. 89-108.

Tougas, Rémi. *Stanislas Tougas, 1896-1917: Un des plus grands cœurs du 22^e Bataillon*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2005, 221 p.

Tremblay, Thomas-Louis. *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*. Outremont, Athéna éditions, 2006, 329 p.

Verneuil, Marcel de. *Croquis de guerre, 1915-1917*. Montréal, Éditions de la Revue moderne, 1921, 84 p.

Témoignages non publiés de soldats canadiens anglophones

BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5050: *Journal de guerre de la 2^e Division d'infanterie canadienne. Rapport du Prévôt*: Arthur Murray Jarvis.

The Canadian Letters & Images Project (<https://www.canadianletters.ca>): Charles Henry Savage.

Témoignages publiés de soldats canadiens anglophones

Anderson, Arthur Alexander. *Just How it Was*. Galiano Islands, imprimé privé, 2011, 117 p.

Bagnall, Frederick W. *Not Mentioned in Despatches: The Memoir of Fred Bagnall, 14th Battalion, CEF, 1914-1917*. Ottawa, CEF Books, 2005, 160 p.

Bell, Frederick McKelvey. *The First Canadians in France: The Chronicles of a Military Hospital in the War Zone*. Toronto, McClelland, Goodchild & Stewart Limited, 1917, 388 p.

Bird, William Richard. Bird, William. *The Communication Trench*. Amherst, imprimé privé, 1933, 336 p.

Bird, William Richard. *Ghosts Have Warm Hands: A Portrait of Men at War*. Toronto, Clarke, Irwin & Company Limited, 1968, 254 p.

- Cane, Bruce. *It Made You Think of Home: The Hunting Journal of Deward Barnes, Canadian Expeditionary Force, 1916-1919*. Toronto, Dundurn Group, 2004, 318 p.
- Christie, Norman McEwan (éd). *Letters of Agar Adamson: Lieutenant-Colonel, Princess Patricia's Canadian Light Infantry*. Nepean, CEF Books, 1997, 368 p.
- Clements, Robert N. *Merry Hell: The Story of the 25th Battalion (Nova Scotia Regiment), Canadian Expeditionary Force, 1914-1919*. Toronto, University of Toronto Press, 2013, 265 p.
- Currie, John Allister. *«The Red Watch»: With the First Canadian Division in Flanders*. Toronto, McClelland, Goodchild & Stewart, 1916, 308 p.
- Curry, Frederic Crawford. *From St. Lawrence to the Yser with the 1st Canadian Brigade*. Toronto, McClelland, Goodchild & Stewart, 1916, 167 p.
- Dinesen, Thomas. *Merry Hell!: A Dane with the Canadians*. Londres, Jarrolds, 1929, 254 p.
- Dyck Natalie A. (éd). *The Diary and Memoir of Private Raymond Duval*. London, imprimé privé, 2009, 129 p.
- Edgett, Tom et Dave Beatty. *The World War I Diaries and Letters of Lieut. Louis Stanley Edgett*. Riverview, imprimé privé, 2000, 256 p.
- Fleming, R.B. (éd). *The Wartime Letters of Leslie & Cecil Frost, 1915-1919*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2007, 384 p.
- Flick, Charles Leonard. *'Just What Happened': A Diary of the Mobilization of the Canadian Militia, 1914*. Londres, imprimé privé, 1917, 99 p.
- Gaudet, Mary F. (éd). *From a Stretcher Handle: The World War I Journal and Poems of Pte. Frank Walker*. Charlottetown, Institute of Island Studies, 2000, 143 p.
- Gibbons, Arthur. *A Guest of the Kaiser: The Plain Story of a Lucky Soldier*. Toronto, J.M. Dent & Sons Ltd., 1919, 198 p.
- Graham, Howard. *Citizen and Soldier: The Memoirs of Lieutenant-General Howard Graham*. Toronto, McClelland and Stewart, 1987, 304 p.
- Graves, Sandham. *The Lost Diary*. Victoria, imprimé privé, 1941, 131 p.
- Grescoe, Andrey et Paul. *The Book of War Letters: 100 Years of Private Canadian Correspondence*. Toronto, McClelland & Stewart Co. Ltd., 2003, 455 p.

Harrison, Charles Yale. *Les généraux meurent dans leur lit*. Paris, France, Librairie Galliard, 1931, 250 p.

Hillyer, Norma. *Dear Harry: The Firsthand Account of a World War I Infantryman*. [Kitchener], Brigham Press, 2003, 253 p. (compte d'auteur)

Howard, Gordon G. *The Memoirs of a Citizen Soldier, 1914-1945: From Private to Colonel*. Regina, imprimé privé, 1970, 114 p.

Iriam, Glenn R. *In the Trenches, 1914-1918*. Kenora, imprimé privé, 2008, 277 p.

Keene, Louis. "Crumps": *The Plain Story of a Canadian who Went*. Boston, Houghton Mifflin, 1917, 156 p.

Kerr, Wilfred Brenton. *Arms and the Maple Leaf: The Memoirs of Wilfred Kerr, Canadian Field Artillery, 1918*. Ottawa, CEF Books, 2005, 147 p.

Lewis, Ralph. *Over the Top With the 25th: Chronicle of Events at Vimy Ridge and Courcellette* [sic]. Halifax, H.H. Marshall, 1918, 49 p.

Lynch, John William. *Princess Patricia's Canadian Light Infantry, 1917-1919: The exciting story of an American volunteer in the Canadian army during World War I*. Hicksville, Exposition Press, 1976, 208 p.

Macfie, John. *Letters Home*. Meaford, imprimé privé, 1990, 219 p.

Manion, Robert James. *Life is an Adventure*. Toronto, Ryerson Press, 1936, 360 p.

Maxwell, George A. *Swan Song of a Rustic Moralist: Memoirs*. Hicksville, Exposition Press, 1975, 162 p.

McBride, Herbert Wes. *A Rifleman Went to War*. Plantersville, Small-arms Technical Pub. Co., 1935, 398 p.

McClare, Dale (ed). *The Letters of a Young Canadian Soldier during World War I: P. Winthrop McClare of Mount Uniacke, Nova Scotia*. Dartmouth, Brook House Press, 2001, 194 p.

McClintock, Alexander. *Best O'Luck: How a Fighting Kentuckian Won the Thanks of Britain's King*, New York, George H. Doran Company, 1917, 171 p.

McKean, George Burdon. *Scouting Thrills*. Londres, Oxford University Press, 1919, 235 p.

Murdoch, Benedict Joseph. *The Red Vineyard*. Glasgow, imprimé privé, 1959, 238 p.

- Pedley, James H. *Only This: A War Retrospect*. Ottawa, Graphic Publishers Limited, 1927, 371 p.
- Pimm, Gordon. *Leo's War: From Gaspé to Vimy*. Ottawa, Partnership Publishers, 2007, 184 p.
- Power, Charles Gavan. *A Party Politician: The Memoirs of Chubby Power*. Toronto, Macmillan of Canada, 1966, 419 p.
- R.A.L. *Letters of a Canadian Stretcher Bearer*. Boston, Little, Brown, and Company, 1918, 288 p.
- Radley, Kenneth. *We Lead, Others Follow: First Canadian Division, 1914-1918*. St. Catharines, Vanwell Publishing, 2005, 250 p.
- Read, Daphne (dir). *The Great War and the Canadian Society: An Oral History*. Toronto, New Hogtown Press, 1978, 223 p.
- Reid, Gordon. *Poor Bloody Murder: Personal Memoirs of the First World War*. Oakville, Mosaic Press, 1980, 260 p.
- Rogers, Peter G. (dir). *Gunner Ferguson's Diary: The Diary of Gunner Frank Byron Ferguson, 1st Canadian Siege Battery, Canadian Expeditionary Force 1915-1918*. Hantsport, Lancelot Press, 1985, 156 p.
- Ross, Ken. *New Brunswick Lad: Memories of a World War I Canadian Soldier*. Calais, ÉU, St. Croix Historical Society, 2019, 160 p. [D'après les témoignages de Gordon Laskey]
- Roy, Reginald Herbert (dir). *The Journal of Private Fraser, 1914-1918, Canadian Expeditionary Force*. Victoria, Sono Nis Press, 1985, 334 p.
- Sawell Steven E. (ed.) *Into the Cauldron: The Experiences of a CEF Infantry Officer during the Great War. Memoirs of Edward Stanley Sawell, M.C., V.D.* Burlington, imprimé privé, 2009, 179 p.
- Scott, Frederick George. *The Great War as I Saw It*, Toronto, F.D. Goodchild Company Publishers, 1922, 327 p.
- Shephard, Norma Hillyer. *Dear Harry: The Firsthand Account of a World War I Infantryman*. [Kitchener], Brigham Press, 2003, 253 p.
- Stewart, John Smith. *Memoirs of a Soldier*. Lethbridge, imprimé privé, [1979], 184 p.
- Stothers, Steven (éd). *Somewhere in France: The Letters of John Cannon Stothers, 1916-1919, #681035, CEF 48th Highlanders*. [Winnipeg], imprimé privé, 2005, 126 p.

Struthers, Edward J. *From the Richelieu Seignories to the Eastern Townships*. Farmington, Oxton House Publishers, 2005, 118 p.

Teahan, John Patrick. *Diary Kid*. Ottawa, Oberon Press, 1999, 197 p.

Teed, Valerie (éd). *Uncle Cy's War: The First World War Letters of Major Cyrus F. Inches*. Fredericton, Goose Lane Editions et The New Brunswick Military Heritage Project, 2009, 304 p.

Tompkins, Stuart Ramsay. *A Canadian's Road to Russia: Letters from the Great War Decade*. Edmonton, University of Alberta Press, 1989, 466 p.

Wallace, Oates Charles Symonds (dir). *From Montreal to Vimy Ridge and Beyond the Correspondence of Lieut. Clifford Almons Wells, B. A. of the 8th Battalion Canadian, B.E.F., November 1915 - April 1917*. Toronto, McClelland, Goodchild & Stewart, 1917, 320 p.

Walsh, Milly et John Callan (dir). *We're not Dead Yet: The First World War Diary of Private Bert Cooke*. St. Catharines, Vanwell Publishing Limited, 2004, 184 p.

Van Paassen, Pierre. *Days of Our Years*. New York, Hillman-Curl Inc., 1939, 520 p.

Wells, George Anderson. *The Fighting Bishop: As Recounted in the Eighty-Seventh Year of His Life to His Daughter Jeanne Carden Wells*. Toronto, Cardwell House Incorporated, 1971, 628 p.

Wheeler, Victor Weeks. *The 50th Battalion in No Man's Land*, Calgary, Alberta Historical Resources Foundation, 1980, 447 p.

Histoires régimentaires

Chauveau, Charles. *Notes historiques sur le Royal 22^e Régiment*. Québec, imprimé privé, 1983, tome I.

Devigne, David D. *Les faiseurs de sciure: Le Corps forestier canadien du groupe de Bordeaux ou le plus important déploiement en France, 1917-1919*. Bordeaux, imprimé privé, 2020, 236 p.

Fetherstonhaugh, Robert Collier. *The Royal Montreal Regiment: 14th Battalion C.E.F., 1914-1925*. Montréal, Gazette Printing Co. Limited, 1927, 334 p.

Gagnon, Jean-Pierre. *Le 22^e bataillon (canadien-français), 1914-1919: Étude socio-militaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, 460 p.

Hutchison, Paul Phelps. *Canada's Black Watch: The First Hundred Years, 1862-1962*. Montréal, Black Watch (R.H.R.) of Canada, 1962, 340 p.

Léger, Claude Edmond. *Le bataillon acadien de la Première Guerre mondiale*. Moncton, imprimé privé, 2001, 231 p.

Léger, Claude Edmond. *Le premier régiment North Shore: Les Acadiens dans la Première Guerre mondiale*. Caraquet, Les Éditions de la Francophonie, 2019, 123 p.

Litalien, Michel. *Dans la tourmente: Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre, 1915-1919*. Outremont, Athéna éditions, 2003, 159 p.

Litalien, Michel. *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2010: L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*. Sherbrooke, GGC Éditions, 2010, 819 p.

Litalien, Michel. *Dernier espoir pour la gloire: Le 150^e Bataillon d'infanterie (Carabiniers Mont-Royal), 1915-1918*. Montréal, Fondation Les Fusiliers Mont-Royal, 2018, 144 p.

Autres

Armstrong, Elizabeth Howard. *The Crisis of Quebec, 1914-1918*. New York, Columbia University Press, 1937, 270 p.

Audoin-Rouzeau, Stéphane et Annette Becker, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998, 160 p.

Bouvier, Patrick. *Déserteurs et insoumis: Les Canadiens français et la justice militaire, 1914-1918*. Outremont, Athéna éditions, 2003, 149 p.

Cherry, Bruce. *They Didn't Want to Die Virgins: Sex and Morale in the British Army on the Western Front, 1914-18*. Wolverhampton Military Studies No. 15. Solihull, Helion & Company Limited, 2016, 325 p.

Cinq-Mars, Marcelle. *L'écho du front: Journaux de tranchées, 1915-1919*. Outremont, Athéna éditions, 2008, 223 p.

Clarke, Nic. *Unwanted Warriors: Rejected Volunteers of the Canadian Expeditionary Force*. Vancouver, University of British Columbia Press, 2015, 239 p.

Courtois, Charles-Philippe et Laurent Veyssière (dir). *Le Québec dans la Grande Guerre: Engagements, refus, héritages*. Québec, Éditions du Septentrion, 2015, 212 p.

Dennis, Patrick M. *Reluctant Warriors: Canadian Conscripts and the Great War*. Vancouver, University of British Columbia Press, 2017, 311 p.

Djebabla-Brun, Mourad. *Se souvenir de la Grande Guerre: La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*. Montréal, vlb éditeur, 2004, 181 p.

Duguid, Archer Fortescue. *Histoire officielle de l'Armée canadienne, 1914-1919. Tome I: Depuis le début des hostilités jusqu'à la formation du Corps expéditionnaire canadien*. Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1947, 660 p.

Filteau, Gérard. *Le Québec, le Canada et la guerre 1914-1918*. Montréal, Éditions de l'Aurore, 1977, 231 p.

Fuller, J. G. *Troop Morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies, 1914-1918*. Oxford (Grande-Bretagne), Oxford University Press, 1990, 218 p.

Granatstein, Jack Lawrence et John Mackay Hitsman. *Broken Promises: A History of Conscription in Canada*. Toronto, Copp Clark Pitman Limited, 1985, 281 p.

Iacobelli, Teresa. *Death or Deliverance: Canadian Court Martial in the Great War*. Vancouver, University of British Columbia Press, 2013, 175 p.

Joyal, Serge et Serge Bernier (dir). *Le Canada et la France dans la Grande Guerre, 1914-1918*. Montréal, Art Global, 2016, 643 p.

Keshen, Jeffery Allan, *Propaganda and Censorship during Canada's Great War*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996, 333 p.

Legault, Roch et Jean Lamarre, (dir). *La Première Guerre mondiale et le Canada: contributions sociomilitaires québécoises*. Montréal, Éditions du Méridien, 1999, 267 p.

Le Naour, Jean-Yves. *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre : Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*. Paris, Aubier, 2002, 411 p.

Litalien, Michel. *Semper fidelis: Valcartier d'hier à aujourd'hui, 1914-2014*. Courcellette, La Fondation de Centenaire de la base de Valcartier, 2014, 208 p.

Marti, Steve. *For Home and Empire: Voluntary Mobilization in Australia, Canada, and New Zealand during the First World War*. Vancouver, University of British Columbia Press, 2019, 201 p.

Martin, Jean. *Un siècle d'oubli: Les Canadiens et la Première Guerre mondiale, 1914-2014*. Outremont, Athéna éditions, 2014, 235 p.

Nicholson, Gerald William Lingen. *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919: Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*. Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, 671 p.

Le Québec et la Première Guerre mondiale. Bulletin d'histoire politique, vol. 17, n° 2 (hiver 2009). Montréal, vlb éditeurs, 2009, 296 p.

Vance, Jonathan Franklin William. *Mourir en héros: Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Outremont, Athéna éditions, 2006, 316 p.

Wade, Mason. *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*. Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1963, 2 tomes.

Périodiques

Canada: An Illustrated Weekly Journal (édition spéciale en français), septembre 1918. Spécial: Les Canadien-français et la guerre. Londres et Toronto, 32 p.

Chaballe, Joseph. «Courcelette: Glorieux fait d'armes du 22^{ème} Régiment Canadien-français», *La Canadienne*, octobre-novembre 1920, 14 p.

Dallaire-Ferland, Raphaël, «Patriotisme et allégeances [sic] du 22^e Bataillon (canadien-français), 1914-1918. *Revue militaire canadienne*, vol. 12, n° 1, hiver 2012, p. 51-60.

Djebabla-Brun, Mourad. «Le récit de la Grande guerre dans la littérature canadienne-française/québécoise des années 1919-1999 au Québec», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, n° 2, hiver 2003, p. 114–128.

Djebabla-Brun, Mourad. «Historiographie francophone de la Première Guerre mondiale : écrire la Grande Guerre de 1914-1918 en français au Canada et au Québec», *The Canadian Historical Review*, vol. 95, n° 13 (septembre 2014), p. 407-416.

Duguid, Archer Fortescue. «Canadians in Battle, 1915-1918», *The Canadian Historical Association Report* (1935), p. 36-50.

Gagnon, Jean-Pierre. «Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 40, n° 157, (1990), pp. 83-101.

Geblack. «A French Canadian's First Experience at the Front», *The Canadian Machine Gunner*, vol. 1, n° 6 (janvier 1928), p. 28.

Iacobelli, Teresa. «A Participant's History?»: The Canadian Broadcasting Corporation and the Manipulation of Oral History», *The Oral History Review*, vol. 38, n° 2, 2011, p. 331-348.

Keelan, Geoff. «Il a bien mérité de la patrie: The 22nd Battalion and the Memory of Courcelette», *Canadian Military History*, vol. 19, n° 3 (2010), p. 28-40.

Keelan, Geoff. «L’historiographie Canadienne de la Première Guerre mondiale: Des récits divergents», *Monde(s)*, vol. 1, n° 9, p. 25-41.

Keelan, Geoff, «The Forgotten Few: Quebec and the Memory of the First World War», in Hellen Kurschinsky *et al.*, *The Great War: From Memory to History*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2015, p. 235-259.

Kennedy, Gregory. «Answering the Call to Serve their (Acadian) Nation: The Volunteers of the 165th Battalion, 1911-1917», *Histoire sociale/Social History*, vol. LI, n° 104 (novembre 2018), p. 279-299.

Kennedy, Gregory. «Struck off Strength and from Memory: A Profile of the Deserters of the 165th (Acadian) Battalion, 1916», *Canadian Military History*, vol. 17, n° 2, article 15, 2018, p. 1-26.

Martin, Jean. «Generals Die in Bed: Charles Yale Harrison n’a pas tout inventé», *Revue historique des armées*, n° 277, 2014, p. 58-70.

Martin, Jean. « La participation des francophones dans le Corps expéditionnaire canadien (1914-1919); il faut réviser à la hausse », *The Canadian Historical Review*, vol. 96, n° 3 (septembre 2015), p. 405-423.

Martin, Jean. «Francophone Enlistment in the Canadian Expeditionary Force, 1914-1918: The Evidence», *Canadian Military History*, vol. 25, n° 1, (2016) p. 1-12.

Martin, Jean. «Contrairement à ce que l’on a trop longtemps soutenu, les Canadiens français ont bel et bien fait leur juste part pendant la Première Guerre mondiale», *Revue militaire canadienne*, vol. 17, n° 4, automne 2017, p. 47-55.

Morton, Desmond. «The Short Unhappy Life of the 41st Battalion, C.E.F.». *Queen’s Quarterly*, vol. 81, n° 1, (printemps 1974), p. 70-80.

Morton, Desmond. «The Limits of Loyalty: French Canadian Officers and the First World War». *Limits of Loyalty*. (6th Military History Symposium, RMC, 1979), Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1980, p. 81-97.

Morton, Desmond. «Les problèmes initiaux d’un célèbre régiment de milice: Les raisons de la dissolution du 86^e Régiment». *Revue militaire canadienne*, vol. 6, n° 4, hiver 2005-2006, p. 87-94.

Pariseau, Jean. «La participation des Canadiens français à l’effort des deux guerres mondiales: démarche de réinterprétation», *Revue canadienne de défense*, vol. 13, n° 2 (1983), p. 43-48.

«La participation des Brayons à la Grande guerre 1914-1918», *Revue de la Société Historique du Madawaska*, vol. XVI, nos 3-4, juillet-décembre 1988, p. 3-53.

Sharpe, Chris. «Enlistment in the Canadian Expeditionary Force, 1914-1918: A Re-evaluation», *Canadian Military History*, vol. 24, n° 1 (hiver-printemps 2015), p. 17-60.

Thèses et mémoires

Dagenais, Maxime. «*Une permission!... C'est bon pour une recrue*»: *Discipline and Illegal Absences in the 22nd (French-Canadian) Battalion, 1915-1919*, Ottawa, mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa, 2006, 126 p.

Desjardins, Mélanie. *La maudite guerre: L'expérience de guerre du soldat acadien, 1911-1921*. Moncton, thèse de maîtrise, Université de Moncton, 2018, 109 p.

Frahm, Jill. *The Hello Girls of the American Expeditionary Force*. College Park, thèse de maîtrise, University of Maryland, 2001, 196 p.

Gerritsen, Maarten. *The Letters, Memoirs and Diaries of Canada's Great War Soldiers*. St. John's, thèse de doctorat, Memorial University, 2008, 313 p.

Lalime, Céleste. *Les relations interethniques dans la Grande Guerre: Regards sur le mythe du soldat canadien-français opprimé*. Montréal, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2016, 134 p.

Lazarenko, Rebecca. *Volontaires ou résistants? Les voix des Canadiens français de l'Alberta et des Canadiens français du Québec pendant la Première Guerre mondiale*. Edmonton, thèse de maîtrise, Université de l'Alberta, 2019, 170 p.

Michaud, Marie, *Quel destin pour l'imaginaire épique et le héros guerrier dans l'écriture?: Le témoignage de guerre au Québec de 1914 à nos jours*, Sherbrooke, thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 2006, 243 p.

Trnkova, Helena. *Pour quelle Patrie? Des loyautés et des dissidences dans l'Armée austro-hongroise 1914-1918: étude des témoignages*. Montpellier, thèse de doctorat, Université de Montpellier III, 2019, 1032 p.

60 TÉMOINS

Témoignages de combattants canadiens-français, publiés et inédits

Inventaire raisonné

LES TÉMOINS SELON LES ARMES ET SPÉCIALITÉS

Infanterie (22^e Bataillon – canadien-français)

Asselin, Olivar

Beauset, Maurice

Berthiaume, Paul-Avila

Boutin, Frank

Bouvrette, Ernest

Brillant, Jean

Brunelle, Albert

Chaballe, Joseph

Chassé, Henri

Coderre, Napoléon

Corneloup, Claudius

Couture Alphonse

De la Bruère-Girouard, René

Francoeur, Georges-Ulric

Gervais, Lorenzo

Goulet, Hormidas

Guay, Pierre-Eugène

Guillon, Georges-Marie

Kaeble, Joseph

Labelle, Roch

Lamothe, Georges-Edmond

Lapointe, Arthur-Joseph

Lapointe, Joseph Ernest

Lasnier, Hermas

Lecorre, Henri

Légaré, Honoré-Édouard

Mackay-Papineau, Eugène

Marion, Napoléon

Masson, Alphonse

Michaud, Joseph

Michel, Napoléon

Pinsonneault, Stanley

Tousignant, Horace

Tremblay, Thomas-Louis

Vanier, Georges Philéas

Infanterie (autres bataillons)

Asselin, Olivar (87^e Bataillon)

Biéler, André (PPCLI)

Biéler, Étienne (PPCLI)

Biéler, Philippe (PPCLI et Corps des mitrailleurs)

Brousseau, François-Xavier (87^e Bataillon)

Cinq-Mars, Ernest (87^e Bataillon)

Dugas, Théodore (14^e Bataillon)

Gagnon, Marc (25^e Bataillon)

Giguère, Arthur (14^e Bataillon)

Houle, Roméo (14^e Bataillon)

Losier, James (26^e Bataillon)

McDuff, Eusèbe (14^e Bataillon)

Paquet, Adélarde (15^e Bataillon)

Reid, Zotique (14^e Bataillon)

Robitaille, Joseph-Napoléon (4^e Bataillon)

Thérien, Armand (5th Battalion, Canadian Mounted Rifles)

Autres armes de combat

Biéler, Étienne (Artillerie)

Cinq-Mars, Ernest (Borden's Motor Machine Gun Battery)

Cinq-Mars, Oliva (Artillerie)

Couture Alphonse (Génie militaire)

Gagné, Napoléon (Artillerie)

Gagnon, Henri Royal (État-major, 5^e Armée britannique)

Jungbluth, Ernest (Renseignements militaires)

Service de soutien

Cinq-Mars, Ernest (Corps forestier canadien)

Gervais, Lorenzo (Compagnie de travaux - Infanterie)

Leblanc, Joseph Ulric (Intendance)

Service sanitaire

Biéler, Jean

Lavoie, Joseph

Pelletier, Albert

Aumônerie

Chartier, Charles-Edmond

Crochetière, Rosaire

Aviation

Guillon, Georges-Marie

ASSELIN, Olivar (1874-1937)

Type de témoignage: Correspondance et pamphlets (discours).

Période couverte: 1915-1919.

Langue: Français et anglais.

Lieu de conservation: Archives de la Ville de Montréal et collection personnelle.

Publié: Plusieurs de ses lettres ont été publiées dans:

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Tome II: Le volontaire*, Montréal, Éditions Fides, 2001, 320 p.

Olivar Asselin, *Les Volontaires canadiens-français. Discours prononcé le 28 juin 1917 à Paris, devant la section France-Canada du Comité France-Amérique*, Paris, France, Comité «France-Amérique», 1917, 8 p.

Olivar Asselin, *Pourquoi je m' enrôle: discours prononcé au Monument national à Montréal, le 21 janvier 1916*, Montréal, imprimé privé, 1916, 50 p.

Arme: Infanterie – 163^e Bataillon (Cantons-de-l'Est), 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d' enrôlement (CEC): 14 décembre 1915 (officielle).

Démobilisé: 29 avril 1920.

Grade au départ: Major.

Grade maximum atteint: Major.

Antécédents militaires: Armée américaine (Guerre hispano-américaine de 1898).

Décorations (vaillance) à la guerre: Légion d' Honneur (France).

LE TÉMOIN

Fils d' un maître tanneur, Olivar Asselin est né à Saint-Hilarion (comté de Charlevoix), au Québec, en 1874. Après des études primaires à Sainte-Flavie et des études secondaires au Séminaire de Rimouski (cours commercial), il y entreprend un cours classique. En 1891, sa famille émigre aux États-Unis. Il y entamera sa carrière journalistique en 1894 et œuvrera au sein de plusieurs journaux francophones de la Nouvelle-Angleterre.

En 1898, il joint l' armée américaine et participe à la guerre hispano-américaine. Démobilisé en 1899, il s' installe par la suite à Montréal où il collabore à divers journaux. De 1902 à 1910, il travaille en étroite collaboration avec le nationaliste Henri Bourassa

avec qui il fondera le quotidien *Le Devoir*, en 1910. En 1914, à la suite d'une mésentente avec Bourassa, il quittera le journal.

Militant nationaliste, il crée la «Ligue Nationaliste Canadienne» en 1903 puis, en 1904, le journal *Le Nationaliste*. En 1905, il entreprend une campagne en faveur de l'instruction publique et obligatoire. Il s'intéresse également à la politique. De 1901 à 1903, il est secrétaire du ministre de la Colonisation. Il participe d'ailleurs à la campagne électorale de son confrère Henri Bourassa en 1908. Asselin se lancera également en politique en tant que candidat nationaliste dans Terrebonne lors des élections de 1904, puis dans Saint-Jacques en 1911, sans succès. En 1909, il gifle publiquement le ministre des Travaux publics et du Travail, Alexandre Taschereau, ce qui lui vaut un séjour en prison.

Au déclenchement de la guerre, à 40 ans, Asselin est père d'une famille de 3 enfants, qui vit des difficultés économiques. Ce que vit la France le bouleverse. Après mûre réflexion, il annonce publiquement qu'il s' enrôle¹. Son geste sera aussitôt dénoncé par ses anciens confrères nationalistes. En novembre 1915, le ministre de la Milice et de la Défense, le colonel Sam Hugues, lui offre le grade de lieutenant-colonel honoraire et la mission de lever une unité, le 163^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) aussi appelé, les «Poils-aux-pattes²». Asselin accepte de lever ce bataillon, mais refuse le grade honorifique. Il désire y servir et combattre. Il est alors promu major et commandant en second de son unité. Le commandement revient à un jeune capitaine récemment revenu du front, Henri Desrosiers, promu lieutenant-colonel.

Homme au caractère bouillant, Asselin critique régulièrement les autorités militaires, car les choses ne se déroulent pas comme il l'entend. Plutôt que d'envoyer son bataillon en Grande-Bretagne puis en France, les autorités décident plutôt qu'il sera en garnison dans les Bermudes. Ce n'est qu'en décembre 1916 que l'unité est envoyée en Grande-Bretagne, mais elle y sera démembrée peu après, au grand dam d'Asselin. Il demande alors à être rattaché au 22^e Bataillon (canadien-français). Sa requête est acceptée. Il prendra part aux combats avec le grade de lieutenant.

Malheureusement, il contracte la fièvre des tranchées et doit quitter le front. En raison de ses échanges orageux avec le commandant du 22^e Bataillon, Asselin ne pourra revenir au sein de cette unité. Toutefois, il devient major au 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards) de Montréal.

Peu après l'Armistice, à la demande du ministre fédéral de la Justice, Charles Joseph Doherty, il devient conseiller à la délégation canadienne à Paris (Traité de Versailles). Il est démobilisé à Montréal en 1919. La même année, la France le décore de la Légion d'honneur.

De retour au métier de journaliste, il fondera ses propres journaux, *L'Ordre* et *La Renaissance*, en 1935. Il décède à Montréal en 1937, à l'âge de 62 ans.

¹ Olivar Asselin, *Pourquoi je m'enrôle: discours prononcé au Monument national à Montréal, le 21 janvier 1916*, Montréal, imprimé privé, 1916, 50 p.

² Expression canadienne-française d'époque signifiant «être hardi».

LE TÉMOIGNAGE

La correspondance d'Asselin reliée à la guerre (ainsi que les lettres qu'il a reçues et que l'on trouve dans son fonds) est très riche tant en qualité qu'en quantité d'informations sur les aléas de la vie et des difficultés rencontrées par son bataillon, de sa mise sur pied jusqu'à sa dissolution en Grande-Bretagne, en passant par son séjour dans les Bermudes.

Personnalité très connue à son époque, il se permet d'écrire directement aux grands joueurs politiques canadiens et autres de l'époque dont le premier ministre canadien Borden et son ministre de la Défense nationale, Sam Hughes. On peut ainsi y apprendre les difficultés de cohabitation avec le 206^e Bataillon (canadien-français) lors du séjour à Montréal, unité dont le commandant ne partage pas les valeurs éthiques d'Asselin. La réputation de ce dernier est si rayonnante que de nombreux soldats qui se sont enrôlés dans des unités anglophones de l'Ouest canadien, de l'Ontario et même du Québec lui écrivent pour l'implorer d'intervenir auprès de leur commandant ou des autorités militaires afin qu'ils puissent obtenir un transfert au sein de son unité.

Asselin est fier de son bataillon et des soldats canadiens-français en général. Il n'hésite pas à prendre sa plume acérée pour répondre à certains journalistes britanniques ou français qui critiquent les soldats francophones ou qui dépeignent les volontaires canadiens d'une façon plus que folklorique³, pour remettre les pendules à l'heure. Mais il est aussi critique du volontaire canadien-français, spécialement envers la piètre qualité des conscrits; il dresse un portrait peu flatteur, en dénonçant ou en insultant certains confrères officiers d'autres bataillons et il s'oppose avec véhémence à la création d'une brigade entièrement canadienne-française.

Peu étonnant qu'en raison de sa trop grande franchise (avait-il raison sur toute la ligne?), Asselin ne s'est pas fait que des amis. Toutefois, son regard apporte de nombreux faits intéressants ainsi qu'un éclairage différent de ce qu'ont pu donner les autres témoins sur le sujet.

Mots clés thèmes: 163^e Bataillon – injustice – élitisme – patriotisme – devoir – Belges – Français – 22^e Bataillon.

Mots clés batailles: Vimy.

Mots clés personnages cités: Alfred Laroque – Lt-Col Henri Desrosiers – sir George Perley – Sam Hughes – Robert Borden – Lt-Col Thomas-Louis Tremblay – Lt-Col Hercule Barré.

³ Archives de la Ville de Montréal, BM55 – *Fonds Olivar-Asselin*: S2-D24 – Réplique au journaliste français J. Chancel, du 28 août 1917, à son article «Il y a, en France, 350.000 Canadiens», paru dans *L'Excelsior*, le 26 août 1917.

BAUSET, Maurice (1888-1916)

Type de témoignage: Journal.

Période couverte: 20 mai au 13 septembre 1915.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Québec). P 859 – *Fonds Eugène-Mackay-Papineau*.

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 10 novembre 1914 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 16 septembre 1916 (tué à Courcellette, France).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Capitaine.

Antécédents militaires: Officier au 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Montréal en 1888, Édouard Samuel Maurice Bauset était ingénieur civil, diplômé de l'École polytechnique de Montréal et de l'Université d'Ottawa. Fils d'Édouard Bauset, avocat (décédé en 1892) et d'Éléonore Ostell (décédée en 1891), il fut élevé par ses grands-parents à Ottawa. Comme son père Édouard avant lui, il est officier (lieutenant) au 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, de la Milice active non permanente, alors commandé par son oncle, le lieutenant-colonel John Ostell. Bauset est très connu parmi l'élite canadienne-française de Montréal.

En novembre 1914, célibataire, il décide de s'enrôler au 22^e Bataillon (canadien-français). En garnison à Saint-Jean d'Iberville, il est officier recruteur et, plus tard, officier des mitrailleuses. Il accompagne son unité à Amherst, en Nouvelle-Écosse (mars 1915) puis en Grande-Bretagne (mai 1915). En Angleterre, il suit diverses formations et occupe successivement les fonctions d'adjoint à l'adjudant régimentaire, d'officier-mitrailleur et d'officier des éclaireurs.

Le 15 septembre 1915, le 22^e Bataillon débarque à Boulogne pour se diriger vers le front belge. Bauset est blessé en mai 1916 dans une tranchée sur le front belge. Après sa

convalescence et une formation, il revient au 22^e Bataillon en août de la même année. Il meurt au cours de la bataille de Courcellette; il est coupé en deux par un obus⁴.

LE TÉMOIGNAGE

Le journal du capitaine Maurice Bauset s'échelonne de son départ du Canada jusqu'à la veille de son arrivée en France (mai à septembre 1915), soit la durée du séjour de son unité en Angleterre. Le 13 septembre, il clôt officiellement son journal et le termine par «À la grâce de Dieu». Nous ne savons pas s'il voulait écrire ses Mémoires après la guerre. Ce journal fut découvert, récupéré et ramené au pays par le capitaine Eugène Mackay-Papineau, un ami intime de Bauset.

Ce journal est unique. Plusieurs lecteurs pourraient être indignés, voire scandalisés, en lisant ce manuscrit. Issu d'une famille à l'aise, blasé, le jeune lieutenant Bauset n'épargne personne avec ses critiques et ses sarcasmes très acides envers ses subalternes, ses confrères officiers et ses supérieurs. Même Sa Majesté le roi George V, qu'il a vu de près alors qu'il inspectait son bataillon la veille de son départ pour la France, n'y échappe pas!

Bauset raconte sans aucune retenue ses virées à Londres lors de ses permissions, qu'elles soient pour des sorties culturelles ou non ainsi que ses nombreuses conquêtes «amoureuses», ou plutôt aventures d'un soir, presque quotidiennes.

Toutefois, ce journal nous renseigne également sur ses formations suivies et sur les manœuvres dont il n'est pas satisfait. On peut également lire certaines difficultés qu'a vécues le 22^e Bataillon lors de la traversée et du séjour en Angleterre, les conflits entre certains officiers et les potins sur des officiers canadiens-français en Angleterre n'appartenant pas tous au 22^e Bataillon. Fort heureusement, ce journal n'a jamais été publié au lendemain de la guerre car il aurait certainement entaché la réputation de très estimés officiers militaires et peut-être même détruit «d'harmonieuses» familles.

Mots clés thèmes: Traversée – femmes anglaises et européennes.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Sa Majesté le roi George V – Colonel Frédérick Mondelet Gaudet (commandant) – Major Georges Janin (Génie canadien) – Capitaine Eugène Mackay-Papineau (ami) – Dr (Lieutenant-colonel) Arthur Mignault, fondateur du 22^e Bataillon – Soldat Antoine «Mousse» Duchesnay – Sydney Moore (oncle britannique) – Dr (Major) François de Martigny (HSC n° 4) – Lieutenant Jules Bauset (cousin).

⁴ Selon certaines sources, il aurait été décapité. Voir le témoignage d'Honoré-Édouard Lègaré.

BERTHIAUME, Joseph Paul-Avila (1898-1964)

Type de témoignage: Journal (édité en thématiques et en chronologie par l'auteur).

Période couverte: Juin 1918 à juillet 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Berthiaume, Paul Avila et Laurent, *Quinze mois de vacances en kaki: Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Lorraine, Éditions Le grand fleuve, 2014, 238 p.

Préface: Laurent Berthiaume (fils)

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français) et 1st Canadian Infantry Works Company.

Date d'enrôlement (CEC): 22 mai 1918.

Démobilisé: 15 juillet 1919.

Grade au départ: Caporal.

Grade maximum atteint: Caporal-suppléant (il demandera à être rétrogradé à soldat).

Antécédents militaires: 7 mois dans le Corps-école des officiers canadiens (Université Laval de Montréal).

Décorations (vaillance) à la guerre: aucune.

LE TÉMOIN

Né à Montréal dans une famille ouvrière, Paul-Avila Berthiaume est l'aîné de 7 enfants. Malgré leurs modestes revenus, ses parents l'envoient étudier au réputé Collège Mont-Saint-Louis au début de la guerre. On le destine à des études universitaires. Alors que ses camarades de classe sont appelés tour à tour dans le cadre de la Loi sur le service militaire (conscription), Berthiaume ne peut rester sur les bancs d'école, impassible. En mai 1918, quelques jours seulement avant d'obtenir son diplôme, il se porte volontaire. bercé par une culture familiale⁵ et collégiale pro-française, il désire voler au secours de la patrie de ses ancêtres (p. 25).

Au Mont-Saint-Louis, Berthiaume fait partie du Corps-école des Officiers canadiens. L'un des rares élèves à avoir réussi tous les examens pour devenir officier, il est promu lieutenant. Bilingue et fort de son apprentissage militaire supérieur, il est convaincu qu'il

⁵ Il est passionné de généalogie et sa mère est d'origine française. Lors d'une rencontre avec des marins bretons dans un estaminet d'Arras en février 1919, il leur chante des chansons de Théodore Botrel (p. 168).

sera officier dans le Corps expéditionnaire canadien (CEC), ce qui a sans doute également motivé sa décision. Toutefois, envoyé au camp de Valcartier pour y (re)faire son entraînement de base, il découvre qu'il ne sera que simple soldat. Après quelques jours de formation inutile, car il connaît bien tous les sujets, il demande à rencontrer ses supérieurs pour leur expliquer sa situation. Étonnés, ces derniers décident de lui attribuer un grade supérieur, celui de caporal! Pour lui, ce sera le début de la misère, car «un caporal n'est pas un homme». Ce dernier doit exécuter les basses besognes de son sergent, ce qui le rend très impopulaire auprès des soldats (p. 37, p. 97).

Avant de partir pour la Grande-Bretagne en août 1918, Berthiaume obtient la permission d'aller rendre visite à sa famille. Très croyant, il en profite pour aller se recueillir à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal où il s'entretient avec le frère André⁶. Ce dernier lui dit de ne rien craindre et lui prédit même qu'il ne connaîtra pas la guerre (p. 45).

Berthiaume rêve de se couvrir de gloire sur le champ de bataille. Après un bref séjour en Angleterre, où il ronge son frein, il débarque à Boulogne le 31 octobre 1918. Affecté au 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français), il rejoint sa nouvelle unité. Malgré les nombreuses difficultés rencontrées en cours de route, c'est à Mons, en Belgique, qu'il réussira à la retrouver... le 11 novembre 1918! Le *town major* (commandant de place⁷) de Mons, un Canadien français⁸, le prend à son service.

L'Armistice proclamée, Berthiaume souhaite ardemment prendre part à l'occupation de l'Allemagne avec son bataillon. Malheureusement, les autorités militaires en décident autrement. Les derniers arrivés sont affectés au service des sépultures (en majorité des Canadiens français selon l'auteur) et redirigés vers Courcellette, là où s'est distingué le bataillon canadien-français en 1916. Pendant plusieurs mois, Berthiaume et ses confrères peinent à la tâche, qu'ils jugent répugnante et dégradante. La ration de rhum (militaire) deviendra abondante et quotidienne afin de leur faciliter la tâche. Aors que le rapatriement du CEC suit son cours depuis plusieurs mois, Berthiaume et ses confrères restent sans nouvelle à propos de leur retour au pays. Apprenant qu'ils auraient volontairement signé pour servir deux années de plus, ces soldats-fossoyeurs se mutinent. Les autorités militaires réagissent immédiatement et décident qu'il est temps de les rapatrier.

Après la guerre, Berthiaume reprendra ses études. En 1941, il défendra avec succès sa thèse de doctorat en chimie. Peintre et musicien à ses heures, il fondera une famille de 10 enfants. Il mènera une carrière de scientifique et d'enseignant.

⁶ Né à Saint-Grégoire-le-Grand, au Québec, Alfred Bessette (1845-1937) fait sa profession perpétuelle en 1874. Il est à l'origine de la construction de l'Oratoire Saint-Joseph à Montréal. Homme modeste, il est reconnu pour de nombreux miracles. Il sera canonisé, sous le nom de Saint-Frère-André, en 2010.

⁷ Officier militaire britannique (ou canadien) chargé d'administrer une commune récemment libérée lors d'une opération militaire pour en assurer le bon ordre et la discipline. En général, les officiers canadiens-français semblent avoir été prisés pour administrer les villes composées à majorité francophone.

⁸ Voir la fiche d'Ernest Cinq-Mars.

LE TÉMOIGNAGE

Au cours de son séjour de 15 mois dans le CEC, Berthiaume a tenu un journal où, dans les moindres détails, il raconte ce qu'il a vu, vécu et même subi. Plusieurs années après la guerre, il réécrira ce journal sous forme de Mémoires, divisés en une chronologie thématique. Au début des années 1950, souhaitant que son témoignage soit publié et connu, il le fait parvenir à une maison d'édition qui le refusera. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la guerre précédente n'est plus d'actualité! Il lèguera un exemplaire de ses Mémoires à chacun de ses enfants.

La plupart des confrères de Berthiaume sont des conscrits. Ils proviennent de toutes les classes de la société. Plusieurs sont des miséreux, d'autres d'ex-prisonniers⁹, des durs à cuire, des brutes sans aucune éducation. C'est un choc pour cet homme cultivé et de petite stature qui, pour s'imposer et surtout se faire respecter, doit se bagarrer régulièrement. Sous-officier peu expérimenté, il doit composer avec des sergents revenus du front. Ils sont imposants et jurent beaucoup, ce qui l'agace fortement. Son service militaire sera une découverte sur le monde, notamment sur le plan humain. Sur le navire qui le mène vers l'Angleterre, Berthiaume côtoie des conscrits anglophones, des Indiens mahométans et des *coolies* chinois (il méprise ces derniers). Éduqué, curieux et très pieux, il détonne de ses «frères d'arme». Plutôt que de boire ou de courir les jupons, il préfère visiter les lieux et s'instruire davantage.

Berthiaume dénonce l'absurdité de la vie militaire, notamment le choix des nouveaux officiers. Selon lui, «...pour un Canadien français, en 1918, devenir officier dans l'armée canadienne ou britannique, n'exige pas d'être un bon théoricien. Ce qu'il faut, c'est l'argent, la protection, ou faire des années de tranchées face à l'ennemi¹⁰...» Alors qu'il n'est que caporal, il rencontre à quelques reprises d'anciens camarades de classe, des «dégénérés» expulsés de son collège, devenus officiers en raison de la fortune ou de l'influence politique paternelle (p. 40 et 97).

Son journal apporte de nouveaux éléments historiques, jusqu'alors méconnus, voire inconnus. Par exemple, vers les derniers mois de la guerre, on retrouve toujours des enrôlés volontaires et pas uniquement des conscrits, l'affectation (forcée) de soldats aux sépultures militaires et la quantité de soldats francophones¹¹ en attente en Angleterre en 1918. Il en est de même pour des mutineries autres que celles survenues au Pays-de-Galles au début de l'année 1919. Berthiaume a donc été un témoin précieux d'une période qui est trop rarement abordée dans l'historiographie militaire canadienne, soit les lendemains de guerre.

⁹ L'un d'eux, pris en flagrant délit de larcin, a été arrêté et amené à un camp militaire où on l'enrôla de force (p. 42).

¹⁰ Pages 35-36.

¹¹ Il mentionne à quelques reprises qu'environ 30 000 Canadiens français croupissent en Angleterre lors de son séjour, une information qui remet en question les chiffres avancés par une historienne américaine en 1937, et régulièrement utilisés depuis. De récentes recherches confirmeraient le constat de Berthiaume. Ces Canadiens français étaient des conscrits pour la plupart, arrivés en Angleterre à partir de mai 1918.

Mots clés thèmes: Conscrits – cohabitation – armistice – sépultures – émeutes.

Mots clés batailles: Mons (1918) – Courcellette (1916).

Mots clés personnages cités: Plusieurs noms cités, parmi ceux-ci: Capitaine Constant Doyon (aumônier) – soldat Ben Bélanger.

BIÉLER, André (1896-1989)

Type de témoignage: Correspondance.

Période couverte: Mai 1915 à mars 1919.

Langue: Français (les lettres furent traduites en anglais en vue de leur publication).

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p. Cet ouvrage est tiré du manuscrit familial, compilé et rédigé par sa mère, intitulé *Nos origines: Mémorial de la famille des Biéler-Merle d'Aubigné écrit par Charles et Blanche Biéler et dédié à leurs fils, Montréal 1925-1940* (plus de 500 pages, photos).

Arme: Infanterie – Compagnie universitaire de l'Université McGill et Princess Patricia's Canadian Light Infantry.

Date d'enrôlement (CEC): 12 mars 1915 (Montréal).

Démobilisé: 15 mai 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent (infanterie) (sergent, section topographique et Royal Air Force).

Antécédents militaires: Cadets.

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille du Service méritoire (MSM).

LE TÉMOIN

Né en 1896 à Lausanne (Suisse), André Charles Bieler était fils de pasteur protestant (calviniste). En 1908, sa famille émigre au Canada et s'installe à Westmount. Même s'il est francophone, il doit fréquenter des institutions scolaires anglophones en raison de sa confession religieuse. Le système scolaire du Québec d'alors, dirigé par l'Église catholique, n'était pas ouvert aux autres confessions religieuses, et le système protestant était anglophone. Il apprendra l'anglais dans une école privée au Vermont. Avant son enrôlement, il suivait une formation de dessinateur à l'Institut technique de Montréal.

En mars 1915, inspiré par deux de ses frères, il s'enrôle dans le Corps expéditionnaire canadien. Peu enthousiastes de voir trois de leurs fils s'enrôler, les parents le laissent tout de même tenter sa chance, croyant qu'il serait rejeté en raison de ses problèmes de santé¹². À leur grand désarroi, il est accepté dans la compagnie de l'Université McGill de Montréal, qui sert de contingent de renfort au régiment Princess Patricia's Canadian Light Infantry,

¹² Il souffrait d'asthme.

levé au début de l'entrée en guerre du Canada au frais du milicien et millionnaire montréalais Hamilton Gault.

Vers la fin de juillet 1915, il rejoint son unité en Belgique et prend part à de nombreuses batailles. En juin 1916, il est blessé à la cuisse gauche dans le secteur d'Ypres, en Belgique. De retour à son unité, il prend part à la bataille de Vimy. En juin 1917, il est victime d'une grave crise respiratoire et d'une infection au poumon à la suite d'une attaque au gaz dans le secteur de Vimy, et doit être hospitalisé. Il en gardera des séquelles permanentes. Le mois suivant, il prend part à la bataille de Passchendaele où, semble-t-il, il fut le plus haut gradé (sergent) de son unité à sortir indemne. Peu après la bataille, il est évacué vers l'hôpital.

En janvier 1918, il est affecté à la section topographique de l'Armée canadienne (Quartier général) où il dessinera des cartes pour l'état-major supérieur. C'est là qu'il fera la connaissance de quelques artistes de guerre canadiens qui travaillent dans cette même section, notamment Maurice Cullen et Frederick Varley. Ces derniers auront, semble-t-il, contribué à sa passion pour la peinture. Pendant quelque temps, Biéler sera attaché à la Royal Air Force. Rapatrié au Canada en avril 1919, il est démobilisé le mois suivant.

Déclaré invalide, André Biéler entreprendra une formation artistique poussée qui l'amènera à étudier en Floride, dans l'État de New York puis à l'École des Beaux-Arts de Paris. Revenu au Canada en 1926, il s'installera à l'île d'Orléans, près de Québec, et sillonnera la province où il réalisera de nombreuses œuvres consacrées à la vie rustique des paysans dont il immortalisera le quotidien. Au cours des années 1930, il s'installera à Kingston en Ontario où il enseignera à la Queen's University jusqu'en 1963. En 1988, il sera décoré de l'Ordre du Canada. C'est à Kingston qu'il s'éteindra en 1989.

LE TÉMOIGNAGE

Dans sa correspondance avec ses parents, André Biéler raconte en détail et, la plupart du temps de façon positive, son quotidien tant à la tranchée que durant ses permissions et ses nombreux séjours à l'hôpital. Homme éduqué, il exprime bien ses sentiments.

Ses descriptions des batailles qu'il a vécues nous les font sentir et imaginer: la violence des explosions d'obus, leurs impacts sur le sol qui bouge et qui donne l'impression de naviguer sur une mer déchaînée; il fut enterré vivant à deux reprises où il s'en sortira grâce à ses camarades.

Il décrit des prisonniers allemands qu'il rencontre; il n'exprime pas de colère ni de mépris à leur égard, mais plutôt de la surprise et de la compassion.

Les liens familiaux étant très forts au sein de la famille Biéler, il correspond avec ses trois autres frères (son frère Philippe s'enrôlera en 1916) servant au sein du Corps expéditionnaire canadien et, dès qu'il en a l'occasion, fait tout en son possible pour les rencontrer. La mort de son frère Philippe le bouleverse particulièrement. Il l'exprime à maintes reprises dans ses lettres à ses parents.

Son témoignage est aussi précieux lorsqu'il raconte sa nouvelle vie, des plus agréables, à la suite de son affectation à la section topographique attachée au quartier général. Même s'il est désormais loin du front, il doit régulièrement faire face à des problèmes de santé et, au cours de ses derniers mois en Europe, il est hospitalisé. Dans ses dernières lettres à sa mère, il s'interroge sur son avenir d'invalidé.

Mots clés thèmes: Vie de tranchées – rations – ravages des obus – description des batailles – l'ennemi – maladie –_Armistice.

Mots clés batailles: secteurs d'Ypres (1916) – Vimy (9-13 avril 1917) – Passchendaele (novembre 1917).

Mots clés personnages cités: Ses frères Étienne, Philippe et Jean avec qui il communique souvent ou rencontre de temps à autre.

BIÉLER, Étienne (1895-1929)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: Août 1915 à août 1917.

Langue: Français (les lettres furent traduites en anglais en vue de leur publication).

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p.

Cet ouvrage est tiré du manuscrit familial, compilé et rédigé par sa mère, intitulé *Nos origines: Mémorial de la famille des Biéler-Merle d'Aubigné écrit par Charles et Blanche Biéler et dédié à leurs fils, Montréal 1925-1940*. (plus de 500 pages, photos).

Arme: Infanterie – Compagnie universitaire de l'Université McGill, Princess Patricia's Canadian Light Infantry et Artillerie de campagne.

Date d'enrôlement (CEC): 29 mars 1915 (Montréal).

Démobilisé: 18 septembre 1918 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Lieutenant.

Antécédents militaires: Corps-école des officiers canadiens (Université McGill).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Lausanne (Suisse) en 1895, Étienne Samuel Biéler était fils d'un pasteur protestant (calviniste). En 1908, sa famille émigre au Canada et s'installe à Westmount. Même s'il est francophone, il doit fréquenter des institutions scolaires anglophones en raison de sa confession religieuse. Le système scolaire du Québec d'alors, dirigé par l'Église catholique, n'était pas ouvert aux autres confessions religieuses, et le système protestant était anglophone. Avant la guerre, il étudie la physique à l'Université McGill de Montréal et sert dans son Corps-école des officiers canadiens. Il s'intéresse également à la botanique.

En mars 1915, il décide de rejoindre le Corps expéditionnaire canadienne et est accepté dans la compagnie de l'Université McGill de Montréal, qui sert de contingent de renfort au régiment Princess Patricia's Canadian Light Infantry, levé au début de l'entrée en guerre du Canada au frais du milicien et millionnaire montréalais Hamilton Gault.

Vers la fin de juillet 1915, il rejoint son unité en Belgique et prend part à de nombreuses batailles. En septembre 1915, il est promu officier. Il quitte alors le front pour suivre une

formation au camp de Shorncliffe, en Angleterre. En novembre, il retourne au front en tant que lieutenant, d'abord attaché à une unité d'infanterie canadienne.

En janvier 1916, sa requête d'être muté à l'artillerie est acceptée. Il est temporairement transféré vers l'arrière pour y parfaire sa formation en artillerie, formation plus scientifique que l'infanterie. En mars 1916, il est transféré à la 12^e Batterie au front. Il fera des séjours au sein d'autres spécialisations d'artillerie telles que la colonne de munitions et les mortiers de tranchées,

En août 1916, lors de la bataille d'Arleux, alors qu'il observe au périscope les positions ennemies, il s'expose un peu trop et est blessé d'une balle à la tête (*scalp*). Il est évacué à Boulogne. Il souffre également de choc post-traumatique. De retour au front en septembre 1916. Il est blessé à la jambe droite sous le genou, par un éclat d'obus tombé près de lui, en avril 1917, et doit être évacué vers l'Angleterre pour y être soigné. Il souffre également d'obusite. De juillet à novembre 1917, on le renvoie au Canada pour y faire sa convalescence. Il reprend ses études à l'Université McGill et y complète une maîtrise en physique.

Vers la fin de 1917, on lui propose de retourner en Grande-Bretagne et de faire partie d'une équipe de scientifiques composée entre autres du physicien et spécialiste de la radioactivité Ernest Rutherford, récipiendaire d'un prix Nobel de chimie. En plus de développer des théories physiques, il sera attaché à l'Amirauté britannique (grâce à son oncle qui était officier) et affecté à des travaux d'études pour détecter et combattre les sous-marins allemands dans le nord de l'Écosse. En février 1919, il est démobilisé au Canada.

Après la guerre, Étienne Biéler reprend ses études de physique à l'Université McGill où il complètera son diplôme de maîtrise en sciences. Rutherford l'invite alors à le rejoindre à Cambridge, en Grande-Bretagne. Il recevra une bourse spéciale pour y poursuivre ses études sur le noyau nucléaire. Il obtiendra le titre de docteur en physique. En 1923, il rentre à Montréal et deviendra professeur-adjoint en physique à l'Université McGill. Il se rendra plus tard dans le nord du Québec où il explorera les champs magnétiques dans le cadre d'un projet universitaire avec une compagnie minière. En 1928, il enseigne à l'Université de Melbourne et fera des observations en Tasmanie. Souffrant de pneumonie, il est rapatrié au Canada où il s'éteindra à l'âge de 34 ans.

LE TÉMOIGNAGE

Des quatre fils Biéler qui se sont enrôlés dans le Corps expéditionnaire canadien, Étienne a écrit le plus. Le ton de ses lettres est en général optimiste et l'on pourrait croire que sa vie militaire durant la guerre a été plutôt agréable. Peut-être désirait-il contourner la censure ou ne pas apeurer ses parents?

Ses lettres sont riches en information à propos de la vie quotidienne dans les tranchées en tant que fantassin, officier en formation en Grande-Bretagne ou officier d'artillerie au front, qu'il soit attaché à une batterie ou avec une colonne de munitions. Il cherche régulièrement à revoir ses frères dès qu'il en a l'occasion et s'enquiert d'eux auprès de ses parents.

Son bilinguisme lui servira à de nombreuses occasions. Bien qu'il soit francophone, il adoptera la mentalité des Canadiens anglais et porte un jugement critique à l'égard des Canadiens français face à la conscription.

Mots clés thèmes: vie de tranchée – vie d'un officier – artillerie – convalescence – sous-marins.

Mots clés batailles: Tranchée Regina – Vimy.

Mots clés personnages cités: Ses frères Jean et André (même unité) avec qui il correspond et rencontre de temps à autre – chanoine (Lt-Col) Frederick G. Scott, aumônier de la 1^{re} Division.

BIÉLER, Jean (1892-1976)

Type de témoignage: Correspondance.

Période couverte: juin 1915 à juin 1919.

Langue: Français (les lettres furent traduites en anglais en vue de leur publication).

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p. Cet ouvrage publié est tiré du manuscrit familial, compilé et rédigé par sa mère, intitulé *Nos origines: Mémorial de la famille des Biéler-Merle d'Aubigné écrit par Charles et Blanche Biéler et dédié à leurs fils, Montréal 1925-1940*. (plus de 500 pages, photos).

Arme: Corps de santé de l'Armée canadienne (CAMC) – Hôpital général canadien n° 3 (Université McGill).

Date d'enrôlement (CEC): 22 mars 1915 (Montréal).

Démobilisé: 18 août 1919 (Québec).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent-chef (*Staff Sargent – S/Sgt*).

Antécédents militaires: Corps-école des officiers canadiens (Université McGill).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Lausanne (Suisse) en 1892, Jean Henri Bieler était fils d'un pasteur protestant (calviniste). En 1908, sa famille émigre au Canada et s'installe à Montréal. Même s'il est francophone, il doit fréquenter des institutions scolaires anglophones en raison de sa confession religieuse. Le système scolaire du Québec d'alors, dirigé par l'Église catholique, n'était pas ouvert aux autres religions, et le système protestant était anglophone. Avant la guerre, il étudiait le droit à l'Université McGill de Montréal et a servi dans son Corps-école des officiers canadiens.

Lorsque la guerre éclate, Jean Biéler rend visite à sa famille en Europe. Il est approché par les autorités suisses afin qu'il s'enrôle dans l'armée helvétique, mais il réussit à revenir au pays, non sans difficulté. En mars 1915, il s'enrôle à l'Hôpital général canadien n° 3 (Université McGill) à Montréal en tant qu'infirmier militaire. Après une formation au Canada et en Grande-Bretagne, il suit son unité qui s'installe à Dannes-Camiers, en France, en juin de la même année. Il y fera des tâches administratives au bureau du registraire. En

janvier 1916, l'hôpital est relocalisé à Boulogne. Biéler y restera jusqu'au départ de l'unité en mai 1919. Rentré au Canada en juillet 1919, il est par la suite démobilisé.

Après la guerre, Jean Biéler reprend ses études à l'Université McGill et obtient sa licence en droit. De 1919 à 1941, il sera secrétaire privé de sir Eric Drummond, secrétaire général de la Société des Nations à Genève et plus tard secrétaire de la Commission des finances. Il sera témoin de différents grands débats et événements. En 1941, il rentre au Canada et deviendra sous-ministre des Finances de la province de Québec sous cinq premiers ministres. Jean Biéler est décédé en 1976.

LE TÉMOIGNAGE

Des quatre frères Biéler qui ont servi sous les drapeaux, Jean est celui qui a laissé le moins de traces écrites. Peut-être en raison de son emploi du temps, très administratif, et moins excitant que celui du métier des armes. Ses lettres racontent surtout son travail à cet hôpital achalandé, mais où il n'a jamais vraiment eu à soigner les blessés et les malades.

Il raconte ses rencontres avec ses trois frères (son frère Philippe s'enrôlera en 1916). Il fait part de ses sentiments à la suite de la mort de son frère Philippe. Dans ses dernières lettres, il raconte qu'il est bien heureux que la guerre soit enfin terminée, mais il se demande ce que sera la paix. Il décrit également les grandes manifestations de joie dans les rues dont il a été témoin.

Mots clés thèmes: Vie de bureau – visites – fin de la guerre.

Mots clés batailles: Aucune en particulier.

Mots clés personnages cités: Ses frères André, Étienne et Philippe – sir William Osler.

BIÉLER, Philippe (1897-1917)

Type de témoignage: Correspondance.

Période couverte: Juillet 1916 à septembre 1917.

Langue: Français (les lettres furent traduites en anglais en vue de leur publication).

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Philippe Biéler, *Onward Dear Boys: A Family Memoir of the Great War*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p. Cet ouvrage publié est tiré du manuscrit familial, compilé et rédigé par sa mère, intitulé *Nos origines: Mémorial de la famille des Biéler-Merle d'Aubigné écrit par Charles et Blanche Biéler et dédié à leurs fils, Montréal 1925-1940*. (plus de 500 pages, photos).

Arme: Artillerie et infanterie – Princess Patricia's Canadian Light Infantry et Corps canadien des mitrailleuses.

Date d'enrôlement (CEC): 5 janvier 1916 (Montréal).

Démobilisé: 1^{er} octobre 1917 (mort de maladie en France).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: 3^e Batterie d'artillerie (Milice active non permanente) et Corps-école des officiers canadiens (Université McGill).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Lausanne (Suisse) en 1897, Philippe Biéler était fils d'un pasteur protestant (calviniste). En 1908, sa famille émigre au Canada et s'installe à Westmount. Même s'il est francophone, il doit fréquenter des institutions scolaires anglophones en raison de sa confession religieuse. Le système scolaire du Québec d'alors, dirigé par l'Église catholique, n'était pas ouvert aux autres religions, et le système protestant était anglophone.

Lorsque la guerre éclate, il était étudiant en commerce à l'Université McGill de Montréal. Il avait également servi dans le 3^e Batterie d'artillerie de Montréal, une unité de la Milice active non permanente puis dans le contingent universitaire du Corps-école des officiers canadiens. En janvier 1916, suivant l'exemple de ses trois frères aînés, il s'enrôle dans le Corps expéditionnaire canadien, avec le contingent de renfort du Princess Patricia's Canadian Light Infantry. Après sa formation et son entraînement au camp de Niagara, il s'embarque à Halifax pour la Grande-Bretagne.

En juin, il rejoint son unité en Belgique, très éprouvée par les lourdes pertes à la suite de la bataille du Bois du Sanctuaire. Il prend ensuite part à de nombreuses batailles. En septembre 1916, à la bataille de Courcelette, il est victime d'une attaque au gaz et est évacué vers l'arrière pour y être soigné. De retour à son unité après quelques semaines de convalescence, il est muté à la section des mitrailleuses. Il ne prendra pas part à la bataille de Vimy puisqu'il est hospitalisé depuis quelques semaines.

Revenu à la section des mitrailleuses en mai 1917, il participe à d'autres batailles. Malheureusement, fin septembre 1917, sa santé se détériore rapidement et il est évacué. Il décédera de la jaunisse, à l'hôpital, quelques jours plus tard. Il est enterré dans le cimetière britannique d'Aubigny-en-Artois.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres de Philippe Biéler sont riches en information à propos de son quotidien dans la tranchée, de la description des combats, de son emploi du temps alors qu'il est en réserve ou à l'arrière, de la stupidité de l'entraînement qu'il faut subir lors des temps libres (tels qu'apprendre à saluer les officiers alors que les camarades se font tuer un peu plus loin à la ligne de front).

Il réfère plusieurs fois à l'ennemi, à sa frousse des tireurs d'élite allemands et aux bombardements, mais aussi à sa joie d'avoir pu constater de quoi avait l'air la vie dans une tranchée ennemie, notamment à la suite d'une attaque où les défenseurs, surpris, déguerpirent en abandonnant tout derrière eux: nourriture, colis reçus, équipements, etc. Il a pu ainsi comparer avec les produits canadiens. Il raconte également sa rencontre avec deux prisonniers allemands, incertains de leur avenir. Il les rassurera en leur indiquant qu'ils seront bien traités en Angleterre.

Mots clés thèmes: Vie de tranchée – relation avec la population française – nostalgie – ennemi.

Mots clés batailles: Courcelette (15-19 septembre 1916) – front d'Arras et de Lens (novembre-décembre 1916).

Mots clés personnages cités: Ses frères André, Étienne et Jean qu'il rencontre à l'occasion.

BOUTIN, François (Frank) (1896-1968)

Type de témoignage: Souvenirs (rédigés à partir d'une entrevue).

Période couverte: 1914-1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: s/o.

Publié: «Frank: Une première recrue du 22^e Bataillon canadien-français», *La Citadelle*, vol. XI, n^o 2, juin 1957, p. 3-10.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 7 avril 1915 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 5 avril 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Caporal (demande à être rétrogradé à soldat).

Antécédents militaires: Cadets.

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille militaire britannique (MM).

LE TÉMOIN

Né à Saint-Paul de Chester en 1896, François (Frank) Boutin a fait ses études à l'Académie Saint-Joseph (aussi connue sous le surnom d'Académie des Frères d'Hochelaga). Il est cheminot à la compagnie ferroviaire Canadien National à Montréal. Avant de s'installer à Montréal, il fait partie du corps de cadets de son académie¹³.

C'est à la suite de nombreuses discussions avec des camarades qu'il aurait choisi de s'enrôler, par goût d'aventure et aussi pour venir au secours de la France. En octobre 1914, à 17 ans, il se présente au bureau de recrutement du 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) mais, en raison de son âge, il est refusé, à son grand regret. En avril 1915, il tente de nouveau sa chance, avec succès. En raison de ses expériences de cadet, il est promu au grade de sergent¹⁴. Après son «école du soldat», un entraînement sommaire au Canada, ses camarades et lui se voient déjà à Berlin «sans faire aucun arrêt et au pas de course». Alors qu'ils sont à Amherst, en Nouvelle-Écosse, tous craignent que la guerre finisse avant qu'ils

¹³ Sur son formulaire d'enrôlement, Boutin mentionne qu'il aurait servi cinq ans avec le 80^e Régiment d'infanterie (Nicolet), de la milice active non permanente, ce qui semble invraisemblable, mais pas impossible.

¹⁴ Son dossier personnel militaire n'a gardé aucune trace écrite ni de mention qu'il fut sergent.

atteignent le front. En septembre 1915, après un séjour en Angleterre, son unité se rend sur le front belge.

Boutin participera aux batailles de Kemmel (octobre 1915), Saint-Éloi (avril 1916) et de Mont-Sorrel (juin 1916). À la bataille de Courcellette, il méritera la Médaille militaire pour ses faits d'arme:

Malgré un barrage d'artillerie des plus intenses qui a duré deux jours, et surtout pendant l'attaque du premier octobre, il a maintenu les communications en tant qu'estafette entre le quartier général du bataillon et de la compagnie. Dans des circonstances très difficiles et avec un risque personnel important.

Il a montré le plus bel exemple de courage et de bravoure¹⁵.

Il prendra part aux batailles de la Tranchée Regina (octobre-novembre 1916), Angres (décembre 1916), Vimy (9-13 avril 1917), Cote 70 (15-20 avril 1917), Passchendaele (7-11 novembre 1917), Lens (février 1918), Neuville-Vitasse (4-9 juin 1918), Chérisy (27-28 août 1918) – dont il sera l'un des rares à s'en tirer indemne. Promu caporal en mai 1917, il demandera à être rétrogradé à soldat un an plus tard. En octobre 1918, il est retiré du front en raison d'une amygdalite. En avril 1919, il est rapatrié au Canada pour y être démobilisé.

Après la guerre, Boutin sera vendeur de rasoir pour une compagnie montréalaise et se mariera. La crise économique lui fera perdre son gagne-pain. Il s'installera dans le Témiscouata et y exploitera une terre. En 1939, il sera instructeur dans un camp militaire au Nouveau-Brunswick. En 1946, il s'installera en Gaspésie où il prendra sa retraite. Boutin restera fier de son ancienne unité ainsi que de ses années de service militaire. Il mourra à l'hôpital pour anciens combattants à Sainte-Foy, en banlieue de Québec.

LE TÉMOIGNAGE

Ses souvenirs qu'il a confiés à un ancien aumônier du régiment sont clairs, mais aussi empreints d'humour, voire de sarcasmes. Toutefois, cette entrevue faite près d'une quarantaine d'années après la fin de la Première Guerre mondiale renferme certaines lacunes. Certains renseignements dévoilés par l'ancien combattant ne concordent pas avec ceux que l'on retrouve dans son dossier militaire. Toutefois, ses souvenirs de son quotidien de soldat, à l'entraînement comme à la tranchée, nous révèlent de précieux renseignements.

Boutin raconte son séjour en Angleterre d'une façon telle que l'on ne peut discerner le vrai du sarcasme. Lors du séjour sur le front franco-belge, il raconte en détail le quotidien de la vie de tranchée ainsi que le choc du premier mort au front. Chose plutôt rare dans les témoignages consultés, il décrit les relations avec officiers et militaires du rang.

Mots clés thèmes: enrôlement – vie de tranchées – insouciance – baisse du moral causée par le prolongement de la guerre – camaraderie – arrogance des jeunes officiers nouvellement arrivés.

¹⁵ *London Gazette* n° 29864 du 14 décembre 1916. Traduction de l'auteur.

Mots clés batailles: Mont-Kemmel – Courcellette.

Mots clés personnages cités: officiers du bataillon (en général) – Major Arthur Dubuc (commandant-adjoint) – Major Adolphe V. Roy (premier officier du bataillon à être tué).

BOUVRETTE, Ernest (1878-1916)

Type de témoignage: Correspondance (58 lettres à son épouse)

Période couverte: 22 juillet 1915 au 12 septembre 1916.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Smith, Frédéric. *Ernest Bouvrette. Parcours de guerre d'un héros de la bataille de Courcellette, 1915-1916*, Québec, Parcours de guerre, 2016, 84 p. (Plusieurs lettres publiées)

Arme: Infanterie – 57^e, 41^e, puis 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 6 juillet 1915 (Montréal).

Démobilisé: 15 septembre 1916 (tué à la bataille de Courcellette).

Grade au départ: Soldat

Grade maximum atteint: Sergent

Antécédents militaires: Aucun

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Saint-Eustache en 1878, mais résidant à Montréal au moment de son enrôlement, Bouvrette est ferblantier-couvreur. Sa petite entreprise ne compte que trois employés. À en juger par ses lettres, son éducation était plutôt sommaire, ce qui était typique du Canadien français moyen de l'époque.

À 37 ans, Bouvrette est marié et père de trois enfants. Lorsque le Canada entre en guerre, le gouvernement fédéral réquisitionne les matières premières. Ne pouvant plus obtenir de métal, Bouvrette doit congédier ses employés et fermer son entreprise. Il s'enrôle donc pour des raisons économiques dans le Corps expéditionnaire canadien à l'été de 1915.

Plutôt âgé pour une recrue, le soldat Bouvrette éprouvera beaucoup de difficultés avec la vie militaire et l'entraînement. Il connaîtra plusieurs ennuis de santé. Dans sa correspondance avec son épouse, il est nostalgique, mais il est conscient que c'était la seule solution pour mieux soutenir sa famille. Toutefois, à de nombreuses reprises, il a espoir d'être réformé pour inaptitude à servir (santé) et renvoyé au Canada.

Muté du 57^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) au 41^e Bataillon (canadien-français), Bouvrette se rend en Grande-Bretagne avec ce dernier. Cette unité est l'une des pires du Corps expéditionnaire canadien du point de vue de la discipline et de la gestion.

Deux de ses membres commettront des meurtres et l'un des meurtriers sera même condamné à mort (sa peine sera commuée en emprisonnement à vie). Bouvrette mentionne souvent le mauvais comportement de ses confrères et la mauvaise réputation du 41^e Bataillon. Même s'il fait figure de bon père de famille, sérieux, il avoue parfois se laisser entraîner et même être réprimé par la justice militaire.

Alors qu'il est convaincu d'être réformé d'un jour à l'autre, le 41^e Bataillon est dissous et ses membres mutés au sein d'autres formations. Après un passage dans un bataillon de réserve (dépôt), Bouvrette échoit au 22^e Bataillon (canadien-français) avec lequel il combattrait d'abord en Belgique où il se blessera (cheville tordue) lors d'une attaque. Après une courte convalescence, il rejoint son unité dans la Somme et prendra part à l'offensive sur Courcellette où son unité se distinguera. Malheureusement, Bouvrette y perdra la vie.

LE TÉMOIGNAGE

Peu scolarisé, Bouvrette écrit ses lettres à sa femme de façon phonétique, ce qui rend la lecture des plus ardues. Il lui fait part de son ennui, des longues périodes d'inactivité après la dissolution de son unité, qu'il aime ses enfants, et très souvent, il lui exprime, de façon grivoise, ses désirs sexuels envers elle. Est-ce en raison du contenu de ses lettres (il parle souvent de prostituées), ou tout simplement par accident, qu'elle faillit mourir (ou s'immoler) par le feu? Il lui parle souvent de cet incident sans trop expliquer la raison.

En général, Bouvrette s'exprime sans filtre, en lui révélant des nouvelles «confidentielles» de certains événements survenus à l'unité, ce qui prouve que la «terrible» censure de guerre canadienne n'était pas toujours mise en application. Alors qu'il est en Grande-Bretagne avec le 41^e Bataillon (canadien-français), il annonce à sa femme que l'un de ses officiers a assassiné un sergent. Il fait souvent des références négatives à propos de son unité dont le comportement des membres est plutôt «rough» (dur à cuire). Son unité dissoute, il se questionne lorsque plusieurs de ses camarades sont déployés sur le front par groupes d'une centaine d'hommes et plus à la fois, mais pas lui. Plus le temps passe, plus il souhaite être réformé pour raison de santé. D'ailleurs, quelques-uns de ses supérieurs lui ont fait savoir.

Toutefois, malgré ses problèmes de santé, Bouvrette passe en France puis en Belgique. Il sera témoin de combats aériens, qui l'ont beaucoup marqué. Il donne des nouvelles de ce qu'il vit dans les tranchées mais, plus le temps avance, plus Bouvrette est fataliste. Il parle déjà de sa mort avec son épouse, lui dit de se trouver un bon mari s'il venait à être tué (p. 49).

Mots clés thèmes: Vie familiale – incertitudes – vie de garnison – Angleterre – meurtre – alcool – prostituées.

Mots clés batailles: Courcellette.

Mots clés personnages cités: Bernadette Laframboise (épouse) – major Léo-Richer Laflèche – «Gérard» et «Filiatrault» (camarades).

BRILLANT, Jean (1890-1918)

Type de témoignage: Lettres.

Période couverte: Octobre 1916 à juillet 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Inconnu¹⁶.

Publié: *Le Capitaine Jean Brillant, C.V., C.M. par ses amis*, Rimouski, imprimé privé, 1920, 49 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 11 janvier 1916 (Fraserville).

Démobilisé: 10 août 1918 (Mort de ses blessures, secteur de Méharicourt, France).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Capitaine.

Antécédents militaires: 89^e Régiment, Témiscouata et Rimouski (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix de Victoria (VC) et Croix militaire (MC).

LE TÉMOIN

Né en 1890 à Assemetquagan (aujourd'hui Routhierville, dans la Matapédia au Québec), Jean Brillant¹⁷ a étudié au collège Saint-Joseph de Memramcook, au Nouveau-Brunswick, puis au séminaire de Rimouski (1904-1905). Par la suite, il est télégraphiste pour un chemin de fer. Très jeune (13 ans), il s'enrôle au 89^e Régiment de Témiscouata et de Rimouski. En 1911, il fait partie de la délégation de trois hommes choisis pour représenter l'unité lors des cérémonies du couronnement du roi George V à Londres. En 1916, il est lieutenant au sein de cette unité.

En janvier 1916, il s'enrôle dans le 189^e Bataillon d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien, une nouvelle unité levée dans sa région. En septembre, après un entraînement d'environ six mois à Valcartier, il embarque pour l'Angleterre. Son unité dissoute peu après son arrivée, on l'envoie au 69^e Bataillon (canadien-français). Fin octobre, il est muté au 22^e

¹⁶ Un fonds privé possède quelques lettres de Jean Brillant, mais le propriétaire a refusé de nous les laisser lire.

¹⁷ Baptisé sous le nom de «John» Brillant.

Bataillon (canadien-français) en France, qui est à refaire ses forces et à se réorganiser à la suite des sanglantes batailles de Courcellette et de la Tranchée Regina.

Il participe à la bataille de Vimy (9 au 14 avril 1917), mais il est hospitalisé en Angleterre en raison de la fièvre des tranchées. Durant son séjour, il suivra des formations. De retour à l'unité en septembre 1917, il participera à la bataille de Passchendaele. Vers la fin de mai 1918, alors qu'il prit part à une opération de nuit pour réduire au silence un poste de mitrailleuses ennemies à Bois-Becquerelle, il ramène un prisonnier qui livrera de précieux renseignements. Malgré des blessures reçues, il reste en poste. Ce fait d'arme lui vaudra la Croix militaire¹⁸.

Brillant trouvera la mort lors de la bataille d'Amiens en août 1918. Au cours de l'avance, une mitrailleuse tient en échec le flanc gauche de sa compagnie. Il se précipite seul vers elle, s'en empare et tue deux mitrailleurs. Blessé au bras gauche, il refuse de se faire évacuer et revient au combat. Au cours d'un combat à la baïonnette et à la grenade, il capture 15 mitrailleuses et fait 150 prisonniers. Blessé à la tête, il refuse encore une fois de quitter le champ de bataille. En menant une charge contre un canon ennemi, il est atteint au ventre par des éclats d'obus, mais il poursuit tant bien que mal son avance. Épuisé, il s'écroule pour ne plus se relever. Le 10 août 1918, il meurt dans un hôpital de campagne à l'âge de 28 ans.

Pour sa bravoure exceptionnelle et son zèle infatigable au cours de la bataille, il reçoit, à titre posthume, la croix de Victoria¹⁹, la plus haute décoration britannique.

LE TÉMOIGNAGE

Publié en 1920, ce document qui veut rendre hommage au récipiendaire de la Croix de Victoria, renferme quelques lettres écrites par Brillant lui-même. Il existe quelques lettres, inédites, dans une collection privée que nous n'avons pu consulter. Toutefois, quelques-unes furent utilisées pour la rédaction de sa récente biographie²⁰.

Dans ses lettres, Brillant fait part de ses impressions et de la relation entre soldats canadiens-français et les Britanniques, pour qui il n'a guère de sympathie en raison de leur attitude condescendante envers les « coloniaux ». Il admire beaucoup la population française, notamment les paysans. Enfin, contrairement à plusieurs de ses camarades ou frères d'arme, il ne démontre pas de haine envers l'ennemi, même s'il doit le combattre. Il y va de sentiments humains envers ces soldats qui, comme lui, doivent combattre et défendre leur âme.

Dans une autre lettre, écrite peu avant la bataille de Vimy, il décrit à sa mère comment se déroulera la bataille. Nul doute, cette lettre échappa à la censure.

¹⁸ *London Gazette* n° 30901, du 16 septembre 1918.

¹⁹ *London Gazette* n° 30922, du 27 septembre 1918.

²⁰ Luc Bertrand, *Le dernier assaut: La vie du lieutenant Jean Brillant, VC, MC*, Sillery, Septentrion, 2020, 231 p.

Mots clés thèmes: Préparation à une attaque – relations avec les Britanniques – relations avec les Français – perception de l'ennemi.

Mots clés batailles: Courcellette (15-19 septembre 1916) – Vimy (9-13 avril 1917).

Mots clés personnages cités: Lieutenant-colonel Auguste Piuze (commandant de 189^e Bataillon).

BROUSSEAU, François-Xavier (1889-1954)

Type de témoignage: Lettre (récit).

Période couverte: Écrite le 4 octobre 1918, mais couvre la période des opérations menant à la prise de Cambrai²¹, du 26 septembre au 3 octobre 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée de la Gaspésie (Gaspé).

Publié: Dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 176-179.

Arme: Infanterie – 178^e Bataillon (canadien-français), 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) et 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards).

Date d'enrôlement (CEC): 1^{er} décembre 1916 (Québec).

Démobilisé: 8 juin 1919 (Québec).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent (178^e Bataillon).

Antécédents militaires: 87^e Régiment de Québec (2 ans), 10th Queen's Own Canadian Hussars (4 ans) et 6th (Quebec and Lévis) Regiment, Canadian Field Artillery (2 ans) de la Milice active non permanente.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'un agent de fret, François-Xavier Robert Brousseau est né à Québec en 1889. Il est gérant d'un commerce en alimentation appartenant à un oncle, au Lac-Saint-Jean. Célibataire, il est le principal soutien de sa famille puisque son père est paralysé depuis quelques années et ne peut subvenir aux besoins de la famille.

En décembre 1916, à l'âge de 27 ans, il s'enrôle dans le 178^e Bataillon (canadien-français)²² du lieutenant-colonel René de la Bruère Girouard. En raison de son expérience militaire acquise dans la milice active non permanente, il est rapidement promu sergent. En mars 1917, Brousseau et ses camarades du 178^e Bataillon quittent le Canada pour

²¹ La bataille de Cambrai s'est officiellement déroulée du 8 au 9 octobre 1918. Toutefois, la période couverte par la lettre de Brousseau faisait partie des opérations préalables visant à prendre Cambrai. Le 87^e Bataillon se battit féroce et rencontra beaucoup de succès lors de la capture du bois de Bourlon (27 septembre), de la ligne Marcoing (28 septembre) et des attaques au nord de Cambrai (29 septembre au 1^{er} octobre), avant qu'il ne soit relevé par le 22^e Bataillon (canadien-français).

²² Cette unité fut mise sur pied en juillet 1916.

l'Angleterre. Son unité est ensuite absorbée par le 10^e Bataillon de réserve (canadien-français). En avril, Brousseau est muté au 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal), seule unité francophone de la 5^e Division canadienne. Alors que cette dernière s'apprête à se rendre en France en février 1918, les autorités militaires canadiennes décident de sa dissolution et de celle du 150^e Bataillon.

Brousseau est alors envoyé au 87^e Bataillon (Canadian Grenadier Guards), une unité anglophone de Montréal dans laquelle on retrouvera un grand nombre de soldats francophones. C'est avec cette unité qu'il combattra lors de la campagne des Cent-Jours, notamment lors de la capture du Bois de Bourlon, de la ligne Marcoing, de Valenciennes et de la poursuite vers Mons. Son unité ne prendra pas part à l'occupation de l'Allemagne. Son jeune frère, Antoine, a été conscrit.

Après la guerre, il s'installa à Québec et restera célibataire.

LE TÉMOIGNAGE

Nous ne connaissons pas le niveau de scolarité de François-Xavier Brousseau, mais à en juger par la qualité de cette lettre (8 pages), sa scolarité était certes plus élevée que la moyenne des jeunes Canadiens français de sa génération. Il fait bien sûr des fautes d'orthographe, mais il s'exprime bien avec force et émotions.

Lorsqu'il rédige cette lettre à sa mère, Brousseau vient de sortir d'une longue semaine (27 septembre au 3 octobre 1918) des plus éprouvantes pour son bataillon qui a combattu dans le secteur nord de la ville de Cambrai et a connu de nombreuses pertes. Tel un récit, il raconte cette bataille à partir du premier jour, depuis le rassemblement au point de départ et du bombardement intense des positions allemandes jusqu'à la relève de son unité par une autre et le retrait vers l'arrière.

Brousseau parle de l'ennemi en détail. Sans le détester, il est choqué de voir l'état des corps ennemis tués lors des bombardements et de l'attaque des Canadiens. Il est peiné lorsqu'il constate que l'un des défenseurs, mort, était un jeune soldat guère plus âgé d'une quinzaine d'années (Brousseau a alors 28 ans) ou de voir un sous-officier rendre l'âme devant lui à la suite d'intenses souffrances. Il n'hésite pas à tenter de communiquer avec quelques prisonniers dont un parlait français.

Il fait également état des pertes subies par son unité ainsi que de la fierté d'être sorti vivant de cet enfer et des exploits accomplis par les «Grenadier Guards» canadiens. Il raconte son trop plein d'émotions lorsque lui et ses camarades survivants sont évacués vers l'arrière. Il remercie Dieu et la Vierge Marie de l'avoir protégé.

Mots clés thèmes: Ennemi – opérations militaires – tuer – tirs amis – cadavres – enfants-soldats – prisonniers – prises de guerre – bombardements – fierté – pertes.

Mots clés batailles: Cambrai (secteur nord) – Bois de Bourlon.

Mots clés personnages cités: Aucun.

BRUNELLE, Albert Napoléon (1892-1919)

Type de témoignage: Correspondance (lettres)

Période couverte: 17 mars 1915 au 22 février 1919.

Langue: Anglais.

Lieu de conservation: Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe: CH 514 – *Fonds Albert-Jodoin*.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 4 décembre 1914 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 21 mai 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent-major de compagnie (sous-officier breveté de 2^e classe – WO II).

Antécédents militaires: 2nd Regiment, Queen's Own Rifles of Canada (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille militaire britannique (MM).

LE TÉMOIN

Né à Saint-Hyacinthe en 1892 d'une famille de l'élite de la ville, Albert Napoléon Brunelle s'établit en Ontario à un jeune âge. Souffrant de troubles mentaux, il fréquente plusieurs hôpitaux de la province et sera même interné dans un asile. Il reçoit son congé en 1910 à l'âge de 18 ans. Il se dirige par la suite dans le nord de la province où il est prospecteur. Avant de rejoindre le Corps expéditionnaire canadien, il sert quelque temps avec le 2nd Regiment, Queen's Own Rifles of Canada, de la Milice active non permanente.

En décembre 1914, il rejoint le 22^e Bataillon (canadien-français) au camp de Saint-Jean d'Iberville. En mai 1915, après sa formation dans ce camp et à Amherst en Nouvelle-Écosse, il s'embarque pour la Grande-Bretagne. En septembre, le 22^e Bataillon se dirige sur le front belge. Affecté à la section des éclaireurs (*scouts*), il effectuera de nombreuses et dangereuses patrouilles de nuit dans le no man's land. Au cours de l'une d'elles, il sera légèrement blessé à la main lors d'un corps à corps avec un soldat allemand.

Le 1^{er} janvier 1916, de son propre chef, Brunelle quitte sa tranchée, traverse le no man's land, et va rendre visite à l'ennemi. Son commandant, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay écrira dans son journal:

Le soldat Brunelle qui fait de l'observation pour la brigade a traversé le «No Man's Land» froidement en plein jour. Il a causé pendant quelques instants avec les Boches, il nous est revenu chargé de boutons, «badges» etc... ce qui identifie l'ennemie en face de nous. Son but était de reconnaître en endroit dans la tranchée ennemie que nous soupçonnons près du Petit Bois. Il rapporte l'entrée d'un puit à cet endroit probablement une mine. Brunelle a été très hardi, il l'a fait dans un bon but; cependant, il est sous arrêt ce soir. Il lui fallait une autorisation²³.

En mars 1916, dans le secteur de Vierstraat en Belgique, Brunelle est blessé par balle à l'épaule gauche et est évacué en France pour y être soigné. De retour au front quelques jours plus tard, il est de nouveau évacué en raison d'une obusite (*shell shock*) et sera hospitalisé plusieurs mois. Transféré quelque temps au 69^e Bataillon (canadien-français), il est condamné à 28 jours de détention pour insubordination. À partir de son retour au 22^e Bataillon en octobre 1916, il impressionne par son professionnalisme et son comportement exemplaires. Remarqué et reconnu, il gravira rapidement les échelons. En février 1918, il est promu sergent-major de compagnie (WO II).

Brunelle participera aux batailles de la Tranchée Regina (octobre 1916), d'Angres (décembre 1916), de Vimy (9-13 avril 1917), de la Cote 70 (avril 1917), de Passchendaele (novembre 1917) et de Lens (février 1918). Il sera décoré de la médaille militaire, britannique (MM), pour sa vaillance au combat, à la bataille de Vimy (9-13 avril 1917):

Pour héroïsme remarquable sur la crête de Vimy, le 13 avril 1917. Le 13 avril, le Sdt Brunelle fut affecté à un poste d'observation comme observateur régimentaire. Bien que son poste fut soumis à un intense bombardement, au cours de l'après-midi, il demeura à son poste et obtint de précieux renseignements. Situé dans un ancien emplacement de canon allemand, sur la pente est de la crête de Vimy, ce poste, qui constituait une cible idéale, fut bombardé copieusement. Au cours de ses 13 mois de service actif dans les tranchées, le Sdt Brunelle s'est toujours distingué par son héroïsme et son esprit d'initiative²⁴.

En avril 1918, il est blessé par balle à la jambe droite. Il est évacué vers l'Angleterre pour y être soigné. Une fois rétabli, il est muté au 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) en Angleterre. En décembre 1918, il est renvoyé au Canada.

Il est alors hospitalisé à l'Hôpital des Anciens Combattants de Sainte-Anne-de-Bellevue, car il souffre de tuberculose. Les médecins découvrent alors qu'il souffre également d'instabilité mentale. En avril 1919, il reçoit son congé de l'hôpital, à condition de ne pas reprendre le travail avant au moins 6 mois. Officiellement démobilisé en mai 1919, Brunelle ira alors s'établir à Swastika, une petite communauté minière dans le nord de l'Ontario. Malheureusement, il n'aura guère le temps de savourer son retour à une vie normale puisqu'il se noie le 3 juillet 1919.

²³ Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*, Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 91.

²⁴ *London Gazette* n° 30172 du 1^{er} juillet 1917. Traduction de l'auteur.

LE TÉMOIGNAGE

Rédigée en anglais, la correspondance de Brunelle est principalement adressée à son cousin Albert Jodoin, notaire et officier de milice au 84^e Régiment de Saint-Hyacinthe (Milice active non permanente), à qui il a confié la charge de ses affaires peu avant son départ pour Amherst en Nouvelle-Écosse. Les échanges sont surtout axés sur les finances et les investissements de Brunelle, mais surtout sur le soutien financier à sa famille et à une amie qui vit en Angleterre.

Ces correspondances sont intéressantes puisqu'elles ne sont pas unilatérales. On y retrouve celles de Brunelle, en anglais, mais également de son cousin Jodoin (en français) qui conserva une copie de toutes les lettres en réponse à son cousin Brunelle. Dans l'une d'elles²⁵, Jodoin lui demande de lui faire parvenir ses impressions tout au long de son aventure, à commencer par Amherst. Nous pouvons donc connaître les nouvelles du Canada qu'a reçues Brunelle.

Les lettres contiennent des renseignements sur sa vie militaire et au front. Brunelle demande à ce que l'on publie un article sur lui dans les journaux de Saint-Hyacinthe afin que les habitants sachent que l'un des leurs fait son devoir. Il fait part de sa hâte d'être sur le champ de bataille²⁶.

Une fois au front, il informe qu'il fait partie des éclaireurs, en poste avancé près des lignes allemandes, un «boulot dangereux» car l'ennemi sait qu'il est là et on cherche à le déloger ou à le détruire par bombardements ou par balles. C'est justement pendant un bombardement qu'il rédige cette lettre²⁷.

Brunelle raconte ses séjours dans les hôpitaux à la suite des blessures qu'il a reçues, et lui dit régulièrement qu'il est toujours en vie. De son côté, Jodoin l'encourage et lui demande de conserver un bon moral. Dans sa lettre du 16 mai 1917, il raconte la victoire des Canadiens à Vimy, sa promotion au grade de sergent, mais également sa recommandation pour une décoration de vaillance: la Médaille du service distingué (DCM)²⁸. Il mentionne qu'il a remporté une médaille en argent lors d'une compétition d'éclaireurs au sein de la division. Dans sa lettre du 24 août 1917, il exprime son désarroi lorsque son meilleur ami, Stanislas Tougas²⁹, lui aussi éclaireur, a trouvé la mort au cours d'une patrouille. Il raconte comment il fut blessé lors d'un terrible bombardement allemand, comment il en souffre et comment il fut chanceux de s'en sortir vivant³⁰.

Mots clés thèmes: soutien à la famille – hospitalisation – dangers – vie d'un éclaireur – perte d'un camarade – brigade canadienne-française.

²⁵ Lettre de Jodoin à Brunelle, du 28 mars 1915.

²⁶ Lettre du 9 septembre 1915.

²⁷ Lettre du 19 octobre 1915.

²⁸ Il recevra en réalité la Médaille militaire (MM), presque aussi prestigieuse que la DCM.

²⁹ Voir Rémi Tougas, *Stanislas Tougas, 1896-1917: Un des plus grands cœurs du 22^e Bataillon*, Sillery, Septentrion, 2005, 221 p.

³⁰ Lettre du 24 avril 1918.

Mots clés batailles: Vimy (9-13 avril 1917).

Mots clés personnages cités: Roi George V et Lord Kitchener (inspection) – Sdt Stanislas Tougas – Miss Eva Baker (petite amie britannique) – Bgén Thomas-Louis Tremblay.

CHABALLE, Joseph (1876-1952)

Type de témoignage: Récit.

Période couverte: 24 septembre 1914 au 19 mai 1919 (démobilisation).

Langue: Français.

Lieu de conservation: Inconnu.

Publié: Chaballe, Joseph, *Histoire du 22^e Bataillon canadien-français, 1914-1919*. Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1952, 415 p.

Chaballe, Joseph. «Courcelette: Glorieux fait d'armes du 22^{ème} Régiment Canadien-français», *La Canadienne*, octobre-novembre 1920, 14 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 9 septembre 1914 (Valcartier).

Démobilisé: 5 août 1919 (Québec).

Grade au départ: Capitaine.

Grade maximum atteint: Lieutenant-colonel.

Antécédents militaires: Armée belge (8 années), 18^e Régiment (Francs-Tireurs du Saguenay) et 64^e Régiment de Châteauguay (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix militaire britannique (MC), Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme (Belgique), Croix de Guerre avec palme (Belgique et France) et Légion d'Honneur (France).

LE TÉMOIN

Né à Verviers (près de Liège) en Belgique en 1876, Joseph-Henri Chaballe y fait ses études à l'école communale et moyenne. Grand sportif, il s'engage tôt dans la vocation militaire. Il servira plus de huit années dans l'Armée belge, dont au moins trois au Congo (où il contracta la malaria). Il a également servi en Chine³¹. Il sera professeur d'escrime et de gymnastique à l'École Normale Militaire de Bruxelles.

En 1903, il émigre au Canada et est épicier à Chicoutimi où il devint un prospère commerçant. En 1907, il joint le 18^e Régiment, Francs-Tireurs du Saguenay (Milice active non

³¹ Raphael Ouimet, «J.-H. Chaballe», *Biographie canadienne-française. 4^{ième} Année*. Montréal, imprimé privé, 1924, p. 379.

permanente), en tant que soldat. Promu sergent-major de compagnie en 1905, il passe chez les officiers peu après sa naturalisation en tant que citoyen britannique en 1908. Il est promu capitaine en 1910.

En 1910, il se sépare de son épouse et s'installe à Montréal où il devient directeur-général de la culture physique pour les écoles de Montréal. Il passe alors au 64^e Régiment de Châteauguay et de Beauharnois dont il deviendra adjudant.

En septembre 1914, il s' enrôle au sein du Corps expéditionnaire canadien et est affecté, à titre de capitaine, au quartier général de la 4^e Brigade d'infanterie. Arrivé en Grande-Bretagne en octobre, il passera quelque temps en France en décembre, puis retournera en Grande-Bretagne. Il sera adjoint au Grand Prévôt du quartier général canadien pendant plusieurs semaines avant de rentrer en congé au Canada, en mai 1915.

De retour en Angleterre en février 1916, il raffine sa formation d'officier. En juillet, il part rejoindre le 22^e Bataillon en Belgique. Il demande à redevenir lieutenant. Mais, peu après, en raison de ses compétences au front, il redevient capitaine. Chaballe participe à la bataille de Courcelette (15-19 septembre 1916) où il sera blessé, mais restera en poste avec son unité. Il est aussi actif lors de la bataille de la Tranchée Regina. Il sera promu major quelques jours plus tard.

En mai 1917, peu après la bataille de Vimy (9-13 avril 1917), il est enseveli vivant à la suite de l'explosion d'un obus tombé dans sa tranchée. Inconscient et enseveli pendant trois heures, il en est extrait *in extremis*. Alors qu'il est en repos, il est victime d'une attaque au gaz, ce qui le rendra temporairement aveugle. Un autre obus tombe près de lui peu après, ce qui l'ébranlera totalement. Souffrant d'obusite (*shell shock*), il doit être évacué vers l'arrière pour y être soigné. Il passera une longue convalescence en Angleterre.

Une fois rétabli, il est attaché auprès de la mission militaire canadienne à Paris. En avril 1918, en raison de son état de santé, il est renvoyé au Canada. Promu par la suite au grade de lieutenant-colonel, il prend le commandement du 5^e Bataillon de garnison (5th Canadian Garrison Battalion), une unité chargée de la protection des lieux névralgiques de la région de Québec. Il prendra aussi en charge les navires rapatriant les troupes d'Angleterre.

Chaballe sera décoré de la Croix militaire³² (MC), et sera fait chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme (Belgique), des Croix de Guerre belge et française ainsi que de la Légion d'Honneur (France) Parmi les autres décorations belges qu'il obtiendra, on compte l'Étoile de 1914 (*Mons Star*)³³ et la Médaille de la Victoire avec feuille de chêne.

Après la guerre, de 1919 à 1921, Chaballe sera Consul de Belgique à Montréal, puis Chancelier. Il reprend également du service militaire au sein de la Milice active non permanente. De 1920 à 1926, il réorganisera et commandera le Régiment de Châteauguay

³² *London Gazette* n° 29824, du 14 novembre 1916.

³³ Peu de Canadiens ont reçu cette décoration car rares étaient ceux présents sur le front ou en zone opérationnelle dès 1914.

(aujourd'hui, le 4^e Bataillon du Royal 22^e Régiment). Par la suite, il deviendra major de brigade de la 11^e brigade d'infanterie, qu'il commandera en tant que colonel en 1929.

En 1920, il cofondera l'Association des vétérans Belges de Montréal et sera élu président des Vétérans belges au Canada et vice-président de la Fédération canadienne des Vétérans de la Grande Guerre (*Dominion Veterans' Alliance*).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il sera chef du service des traductions militaires au Quartier général de la Défense à Ottawa, jusqu'en 1946. Au cours de la guerre, il prononcera des conférences à Radio-Canada (radio). En 1946, il prend sa retraite définitive à l'âge de 70 ans. Il s'installera par la suite en France où il mourra en 1952.

LE TÉMOIGNAGE

Joseph Chaballe fut le troisième témoin «canadien-français» à être publié³⁴. Contrairement à ces deux frères d'arme, son témoignage, consacré à la bataille de Courcellette, paraîtra dans une revue féminine³⁵ et non en livre. Même s'il n'a pas servi avec le 22^e Bataillon (canadien-français) depuis sa formation jusqu'à son retour au pays en 1919, Chaballe désire faire connaître l'histoire de cette unité sous forme de chroniques thématiques plutôt que chronologiques pour le quotidien *Le Canada*, de mars 1934 à août 1935. Basées sur son expérience de campagne, il y faisait part de ses souvenirs et commentaires, de temps à autre. Il signait sous le pseudonyme de «Colonel X***».

Ses anciens camarades lui demandèrent d'écrire et de publier un livre en 1938. Pour en faire un ouvrage couvrant l'ensemble de la participation du 22^e Bataillon à la guerre, il puisera dans ses souvenirs, mais devra avoir recours à d'autres méthodes pour combler les manques. Puisqu'il connaît plusieurs témoins, toujours vivants, il fait appel à eux.

Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, son projet de recherche et d'écriture est mis de côté. Dans son avant-propos, Chaballe est conscient des limites de son œuvre. Il parle abondamment de la bataille de Courcellette, puisqu'il y était et qu'il avait conservé de nombreux documents et cartes, mais ce n'était pas le cas pour d'autres batailles et faits d'armes. Il faudra attendre l'année 1952 avant que son livre voit le jour. Malheureusement, celui-ci parut juste après son décès.

Conteur, Chaballe sait bien décrire les événements. Il fait part des actions des officiers et des hommes de son unité ainsi que de leurs comportements. Par son style d'écriture vivace et spontané, il sait ainsi retenir l'attention du lecteur. Son récit qui passe souvent du coq-à-l'âne est farci d'anecdotes, ce qui plaît au plus grand nombre. Loin d'être un ouvrage académique, son livre ressemble plutôt à un recueil d'articles de journaux³⁶.

³⁴ Après Corneloup et Lapointe.

³⁵ Chaballe, Joseph. «Courcellette: Glorieux fait d'armes du 22^eme Régiment Canadien-français», *La Canadienne*, octobre-novembre 1920, 14 p.

³⁶ Jean-Pierre Gagnon, «L'histoire du 22^e bataillon (canadien-français)», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 17, n° 2 (hiver 2009), p. 47.

Chaballe a malheureusement préféré fondre les témoignages de ses frères d'arme dans une histoire collective de son bataillon plutôt que de les répertorier. Selon un contemporain, aussi populaires qu'ont pu être ses chroniques publiées dans *Le Canada*, son livre n'aurait toutefois pas plu à tous les anciens membres du 22^e Bataillon³⁷.

Mots clés thèmes: Multiples sujets chronologiques et thématiques.

Mots clés batailles: Saint-Éloi – Mont Sorrel – Courcellette – Tranchée Regina – Vimy – Lens – Passchendaele – Amiens – Chérisy – Cambrai.

Mots clés personnages cités: Trop nombreux pour être tous nommés.

³⁷ Georges Guimond: «L'Histoire du Régiment», *L'Amicale du 22^e*, vol. XII, n° 10 (février 1959), p. 1.

CHARTIER, Charles-Edmond (1879-1953)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 19 avril 1917 au 16 juin 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Centre d'Histoire de Saint-Hyacinthe: CH 003 – *Fonds Famille-Chartier*: Charles-Edmond Chartier.

Publié: Non.

Arme: Aumônerie. Attaché au 163^e Bataillon (canadien-français), 22^e Bataillon (canadien-français) et 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal).

Date d'enrôlement (CEC): 11 mai 1915 (Montréal).

Démobilisé: 15 juin 1919 (Québec).

Grade au départ: Capitaine honoraire.

Grade maximum atteint: Major honoraire.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucun.

LE TÉMOIN

Né à Sherbrooke en 1879, Charles-Edmond Chartier a fait ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe de 1898 à 1904. En 1908, il est ordonné prêtre. Jusqu'en 1915, il est professeur au Séminaire Saint-Charles-Borromée à Sherbrooke.

En mai 1915, il accepte l'offre de son supérieur ecclésiastique et s'enrôle dans le Corps expéditionnaire canadien. Il est d'abord aumônier au 163^e Bataillon d'infanterie (canadien-français), du major Olivar Asselin³⁸, et suivra son unité au Bermudes. Vers la fin de novembre 1916, le bataillon se dirige vers la Grande-Bretagne.

À la dissolution de son unité, il est envoyé au 10^e Bataillon de réserve en janvier 1917, puis muté au 22^e Bataillon juste après la bataille de Vimy. Après un séjour au front de quatre mois, malade, il est évacué en Grande-Bretagne. Un peu plus tard, il permute de position avec le capitaine-abbé Rosaire Crochetière³⁹ et devient l'aumônier attitré du 150^e Bataillon

³⁸ Voir Asselin, Olivar plus haut dans ce document.

³⁹ Né à Arthabaskaville, au Québec, le capitaine-abbé Rosaire Crochetière (1878-1918) a d'abord été attaché au 178^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) en 1916. Lorsque cette unité est absorbée par le 150^e Bataillon, il en devient l'aumônier. À la suite de sa mutation au 22^e Bataillon, il sera tué par un éclat d'obus près de Mercatel le 2 avril 1918. Il sera le seul aumônier catholique canadien à perdre la vie.

(Carabiniers Mont-Royal). Il y restera jusqu'à la fin de novembre 1917 et sera rapatrié au Canada pour raisons de santé. Promu major honoraire, il sera attaché à l'Hôpital militaire de Québec jusqu'à sa mobilisation.

Entre 1920 et 1922, Chartier sera curé de la municipalité de Stanhope dans les Cantons-de-l'Est. En 1922, il fondera une paroisse à Sherbrooke et en sera le pasteur jusqu'en 1940. Parallèlement, Chartier poursuivra une carrière militaire à titre d'aumônier du régiment Les Fusiliers de Sherbrooke de 1926 à 1940. Il sera nommé aumônier du District militaire n° 4 de 1940 à 1944. Simultanément, il est vicaire général de la région de l'Est et du Centre du Canada, avec le grade honorifique de lieutenant-colonel.

Charles-Edmond Chartier est décédé à Sherbrooke en 1953. Une rue de cette ville porte son nom.

LE TÉMOIGNAGE

Les témoignages écrits analysés proviennent de la correspondance entre le capitaine-abbé Chartier et son frère Émile, également ecclésiastique. Ces documents, uniques, nous renseignent sur le rôle d'un aumônier au front, notamment celui d'être un guide spirituel pour les soldats combattants, mais aussi celui, ingrat, de préparer à la mort les quelque 800 à 900 hommes d'un bataillon d'infanterie.

Si Chartier semble bien s'adapter aux obus et aux attaques, il vit en revanche des moments difficiles qui finissent par l'atteindre physiquement et moralement sous forme d'un choc traumatique: celui de la double exécution des soldats Gustave Comte et Joseph Lalancette du 22^e Bataillon, accusés de désertion. Il contractera également la fièvre des tranchées et sera évacué vers l'Angleterre.

Au cours de sa convalescence, Chartier se soucie beaucoup de la difficulté de recruter des aumôniers catholiques francophones pour ses soldats qui en ont grandement besoin (il n'arrive pas lui-même à se trouver un remplaçant afin de rentrer au Canada). Il fait régulièrement appel à son frère afin qu'il sensibilise les hauts dirigeants de l'Église catholique canadienne-française à ce sujet.

Dans ses lettres, Chartier parle aussi régulièrement de son prédécesseur, le capitaine-aumônier Doyon, de façon peu flatteuse, mais avec des sous-entendus.

Mots clés thèmes: Vie dans la tranchée – rôle de l'aumônier au front – exécutions – choc traumatique – recrutement d'aumôniers francophones.

Mots clés batailles: Vimy (9-13 avril 1917 – Cote 70 (15-20 août 1917)).

Mots clés personnages cités: Capitaine honoraire Constant Doyon (aumônier) – Capitaine honoraire Rosaire Crochetière – Major honoraire Charles Joseph Sylvestre.

CHASSÉ, Henri (1885-1928)

Type de témoignage: Lettres et discours publié: *Souvenirs de guerre: Causerie du lieutenant-colonel Henri Chassé, D.S.O., M.C., du 22^e Bataillon, le 5 février, en la salle de l'Académie Commerciale, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres*, Québec, Éditions du Terroir, 1920, 16 p.

Période couverte: 10 août 1915 au 6 juillet 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 6 novembre 1914 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 13 septembre 1919 (Québec).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Major.

Antécédents militaires: Officier au 89^e Régiment (Témiscouata et Rimouski), de la Milice active non permanente.

Décorations (vaillance) à la guerre: Ordre du Service distingué (DSO) et Croix militaire (MC).

LE TÉMOIN

Né à Québec en 1886, Henri Chassé est fils d'un avocat et de la propriétaire dirigeante d'une imprimerie et directrice du quotidien *L'Évènement*, de Québec. Il fréquente le Petit Séminaire de Québec jusqu'en 1903 où, en raison du décès de son père, il doit interrompre ses études pour travailler dans l'entreprise familiale où il exercera le métier de journaliste. Il deviendra chef de nouvelles. Parallèlement, Chassé entreprend une «carrière» militaire alors qu'il s'enrôle en 1908 en tant que sous-lieutenant dans le 89^e Régiment de Rimouski-Témiscouata, de la Milice active non permanente.

Quelques jours avant l'entrée en guerre officielle de la Grande-Bretagne et de son empire, Chassé est choisi pour faire partie d'un petit contingent dépêché à l'île d'Anticosti dans le golfe Saint-Laurent. La mission est de protéger et d'assurer les communications entre Londres et Ottawa. Une fois la mission terminée, il réintègre *L'Évènement* quelques semaines plus tard.

En novembre 1914, à 28 ans, il joint le 22^e Bataillon (canadien-français), en garnison à Saint-Jean d'Iberville. Lieutenant, il est l'un des premiers membres de cette unité, mais surtout l'un des rares qui y serviront jusqu'à la fin de la guerre. Il s'embarque avec son unité pour la Grande-Bretagne en mars 1915. Il y est promu capitaine. En septembre, il part combattre avec son unité sur le front belge puis français. Promu major, il devient commandant adjoint du 22^e Bataillon en octobre 1916.

En août 1917, il se distingue particulièrement par sa bravoure et son courage lors de la bataille de la Cote 70. Il sera décoré de la Croix militaire. À la suite de la coûteuse bataille de Chérisy (26-28 août 1918) où tous les officiers furent tués ou blessés, Chassé, qui revient d'une longue convalescence en Grande-Bretagne, est pressenti pour prendre le commandement de son unité. Même s'il est un officier populaire, les autorités militaires porteront plutôt leur choix sur un officier issu d'un autre bataillon, au grand dam de tous ses subalternes. En octobre 1918, il commande de façon intérimaire le 22^e Bataillon à Cambrai lors de la campagne dite des «Cent-Jours» où il fera montre de grand leadership, ce qui lui vaudra plus tard l'Ordre du Service distingué. Chassé fut sérieusement blessé à deux reprises. Il fut également cité à L'Ordre du Jour (*Mentioned in despatches*) à deux reprises.

Lors de l'occupation canadienne de la ville de Bonn, en décembre 1918, Chassé aura l'honneur de commander son bataillon. Rentré au Canada en mai 1919, il est démobilisé en septembre. En avril 1920, alors établi à Québec, il devient le premier commandant du 22^e Régiment à la suite de sa réorganisation et de son intégration au sein de l'armée permanente du Canada. Le 1^{er} juin 1921, le régiment devient le Royal 22^e Régiment. Il le dirigera jusqu'en 1925. Henri Chassé mourra à Montréal en 1928, emporté par une attaque de rhumatisme inflammatoire, maladie qu'il aurait contractée dans les tranchées en Flandre. Deux de ses fils, Pierre et Henri, deviendront à leur tour commandants du Royal 22^e Régiment.

LE TÉMOIGNAGE

Dans sa correspondance avec sa mère (quatre lettres seulement, mais très riches en informations), Henri Chassé raconte en détail sa vie de soldat ainsi que le dur entraînement que son bataillon subit en Angleterre, l'efficacité de ses soldats dont l'état de préparation au combat est supérieur à bien d'autres unités, ainsi que leur bon moral.

Si la plupart du temps les soldats s'autocensurent, il semblerait que ce ne fut pas le cas des officiers puisque leurs correspondances, du moins au 22^e Bataillon (canadien-français), échappe au processus de censure. Toutefois, Chassé découvre avec stupeur que sa mère publie intégralement ses lettres, très personnelles, et qu'il fait l'objet de moquerie de la part de ses camarades officiers. Dorénavant, il lui dictera ce qu'elle peut ou non publier:

Ma chère Maman,

[...] Tu as dû comprendre pourquoi je ne voulais pas que mes lettres soient publiées. Publiez seulement ce que je vous indique et tout ira bien. Dans les lettres que vous avez publiées, il y avait des détails que vous auriez dû ignorer qui

n'intéressaient personne, et ne portait qu'à rire. Qu'est-ce que ça peut bien faire aux québécois que je me sois acheté un british-warm et que nos uniformes nous fassent bien. Vous parliez même du salaire que nous recevons. Si le Col. avait vu cela il m'aurait réprimandé. Heureusement que j'ai fait disparaître les numéros du Journal.

Ne parlez jamais de choses personnelles. Ça me fait plus de tort que de bien. Contentez-vous de publier ce que je vous indique⁴⁰...

Il divisera ses lettres: une partie «aseptisée» et publiable, suivie de la mention «la partie qui précède peut être publiée» et l'autre, qu'il désire être confidentielle.

Il nous renseigne sur diverses personnalités militaires, notamment celles originaires de la ville de Québec. Ces officiers ne sont pas du 22^e Bataillon, ce qui nous renseigne sur cette société où tous les notables se connaissaient. Il nous parle également de la blessure qu'il a reçue, son hospitalisation et sa convalescence et de la décoration qu'il recevra du Roi.

Mots clés thèmes: Censure et auto-censure – raid de zeppelins – entraînement – funérailles – Noël – Brigadier-général David Watson – surnoms des tranchées.

Mots clés batailles: Aucun en particulier.

Mots clés personnages cités: Brigadier-général Richard Turner, VC (commandant du contingent) – divers officiers et infirmières militaires originaires de Québec – Colonel Frédérick Gaudet, 1^{er} commandant – Noël Chassé (frère), journaliste.

⁴⁰ Archives du Royal 22^e Régiment, FPA 12: *Fonds Henri-Chassé*. Lettre datée du 10 août 1915.

CINQ-MARS, Joseph Ernest-Eugène (1873-1925)

Type de témoignage: Correspondance (100 lettres).

Période couverte: 18 août 1914 au 19 avril 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Collection privée.

Publié: Non.

Arme: Interprète et officier des renseignements (Quartier-général, 2^e Division d'infanterie canadienne) – mitrailleur (*Borden's Motor Machine Gun Battery*) – Corps forestiers canadien – infanterie (87^e Bataillon).

Date d'enrôlement (CEC): 21 juin 1915 (Grande-Bretagne).

Démobilisé: 20 mai 1919 (Québec).

Grade au départ: Capitaine.

Grade maximum atteint: Capitaine.

Antécédents militaires: Milice non permanente – 10th Queen's Own Canadian Hussars (Québec) et 81^e Régiment d'infanterie (Portneuf).

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix de Guerre (France)

LE TÉMOIN

Ernest Cinq-Mars est né à Saint-Édouard de Lotbinière, près de Québec en 1873. Avant la guerre, il était reporter pour le quotidien montréalais *La Presse* et correspondant parlementaire à Ottawa. Réputé pour sa plume acérée et son franc-parler, il publia en 1906 un article dans lequel il traitait un député de Toronto de menteur, d'hypocrite, de lâche et d'imbécile. Appelé à comparaître à la Barre de la Chambre des Communes pour atteinte à la réputation d'un membre de la Chambre des Communes (une première depuis 1830), il sortit victorieux du procès qui lui était intenté. La liberté d'expression avait triomphé! Il publia également de nombreux ouvrages dont un sur l'histoire de la ville de Hull et un autre sur les criminels condamnés à la potence. En 1913, il est nommé Imprimeur du Roi pour la province de Québec. Il est marié et père de famille.

Avant même que le Canada ne déploie des troupes outre-mer, Cinq-Mars est déjà en France en août 1914, en tant que journaliste et correspondant de guerre. Selon lui le premier journaliste canadien à le faire. Il accompagna l'armée britannique lors de sa retraite de Mons (24 août au 5 septembre 1914). Selon lui, il s'échappa miraculeusement aux Allemands à Amiens, le 1^{er} septembre 1914. De retour à Londres, il tente vainement de

convaincre le *War Office* britannique de servir sans solde, à titre de lieutenant⁴¹ (grade qu'il avait autrefois dans le 81^e Régiment de Portneuf).

Rentré au Canada, il s'empresse d'offrir ses services, même de soldat, dans le premier contingent du Corps expéditionnaire canadien (CEC), mais sans succès. Il sera accepté, à l'âge de 42 ans, dans le second contingent. D'abord attaché comme officier interprète auprès du quartier général de la 5^e Brigade d'infanterie canadienne puis d'officier du renseignement, il est chargé notamment d'interroger les volontaires d'origine étrangère du CEC ainsi que d'accompagner et d'évaluer les officiers lors de leur premier séjour dans les tranchées. Cependant, son plus cher désir est de combattre avec ses camarades officiers du 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français). Toutefois, en raison d'un véritable conflit de personnalité entre lui et le commandant, ce dernier refuse toutes ses requêtes. Deux fois par semaine, il se porte volontaire pour effectuer des raids nocturnes contre les positions allemandes avec la Borden's Motor Machine Gun Battery, qu'il surnomme le «club suicide».

Tout au long de la guerre, Cinq-Mars se promènera au sein de nombreuses unités. Il deviendra adjudant de tout le Corps forestier canadien. Il réussira enfin à combattre en tant que lieutenant (demande d'une rétrogradation volontaire) d'infanterie au sein du 87^e Bataillon d'infanterie (Canadian Grenadier Guards). Enfin, le 11 novembre 1918, il est nommé *Town Major* (commandant de place) de la ville de Mons, en Belgique, fonction qu'il occupera jusqu'en avril 1919. Il sera décoré de la Croix de Guerre par le gouvernement français.

Tout au long de la guerre, Cinq-Mars ne cesse de rêver de fonder son propre journal dès son retour au pays. Malheureusement, le succès ne sera pas au rendez-vous. Il tentera également une carrière en politique, aussi infructueuse. En 1925, à la suite d'une longue maladie imputable à ses nombreux séjours dans les tranchées, il mourra à l'hôpital des vétérans à l'âge de 52 ans.

LE TÉMOIGNAGE

La volumineuse correspondance d'Ernest Cinq-Mars à son frère Alonzo, journaliste bien connu au journal *L'Évènement*, de Québec, est une mine d'or. Ces lettres sont empreintes de franc-parler, marque de commerce de ce personnage plutôt coloré. Comme toute l'élite canadienne-française se connaît assez bien en général, il aime raconter à son frère tous les ragots de la vie quotidienne chez les officiers canadiens-français, surtout ceux du 22^e Bataillon. Ces informations lui proviennent sans doute de son grand ami Henri Chassé⁴². Cinq-Mars dément les fausses nouvelles qui sont publiées dans les journaux canadiens qu'il reçoit. Il s'acharne particulièrement à démolir une sordide histoire d'usurpation, celle de deux officiers du génie canadien qui ont pris le crédit d'un acte de vaillance survenu au cours d'une bataille à la suite de la mort du véritable acteur, le major Georges Janin.

Il demande souvent à son frère de faire publier des articles qu'il a écrits, sous le pseudonyme de «Blaise, officier canadien-français», car il désire mieux renseigner le

⁴¹ Lettre à Olivar Asselin du 22 février 1916.

⁴² Voir entrée Chassé, Henri.

lectorat de la ville de Québec. La très sévère censure de guerre canadienne n'a pas été rigoureusement appliquée pour tous les combattants. Au fil des lectures, nous apprenons de nombreux faits méconnus, ou inconnus, puisqu'une grande partie des archives du CEC fut détruite après la guerre. Il dénonce notamment le commerce des postes non dangereux pour les fils de notables «volontaires». Cinq-Mars aime bien décrire ses relations avec les soldats d'autres nations. Toutefois, dès qu'il en a l'occasion, il n'hésite pas à vilipender la population belge flamande en général.

Mots clés thèmes: Journalisme – 22^e Bataillon – rivalités – Belges – embusqués en uniforme – conseils pratiques – trophées de guerre.

Mots clés batailles: Flandres (Belgique) – Somme – Amiens – Mons.

Mots clés personnages cités: Lomer Gouin (premier ministre du Québec) – major Henri Chassé – lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay (commandant du 22^e Bataillon) – lieutenant Aimé Charlebois – major Ludger-Jules Daly-Gingras – sergent Paul Cinq-Mars (neveu) – major Georges Janin.

CINQ-MARS, Oliva (1892-1939)

Type de témoignage: Mémoires.

Période couverte: Août 1914 à juillet 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Cinq-Mars, Oliva. *De Valcartier à Arkhangelsk: Mémoire de campagne d'un artilleur du Québec, 1914-1919. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*. Outremont, Athéna éditions, 2016, 210 p.

Préface: Michel Litalien

Arme: Artillerie (artilleur et chauffeur d'artillerie): 9th Battery, 3rd Brigade, Canadian Field Artillery, 67th Batterie et 16th Canadian Brigade, Canadian Field Artillery en Russie septentrionale. Également, quelques mois au sein du 1st Canadian Remount Depot.

Date d'enrôlement (CEC): 15 août 1914 (Valcartier – mais sera renvoyé avant l'embarquement du premier contingent pour l'Angleterre).

28 septembre 1914 (incorporation officielle dans le CEC avec le 1st Canadian Remount Depot).

Démobilisé: 15 juillet 1919 (Montréal).

Grade au départ: Chauffeur d'artillerie.

Grade maximum atteint: Chauffeur d'artillerie.

Antécédents militaires: 2 années, 22nd Battery, Royal Canadian Artillery (Milice), de Sherbrooke.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Originaire de Sherbrooke (Québec), Oliva Cinq-Mars est fils de journalier. Mouleur de fonte à la *Canadian Car & Foundry*, il réside à Montréal. Il a sans doute une éducation sommaire. Il est marié et père d'un enfant. Au moment de son enrôlement, son épouse est enceinte d'un deuxième enfant. Bilingue, il a déjà une certaine expérience militaire puisqu'il a servi dans une unité d'artillerie de la milice permanente lorsqu'il résidait à Sherbrooke.

Sans nécessairement être un va-t-en-guerre, Cinq-Mars est un volontaire de la première heure, et on pourrait même affirmer qu'il en était un «d'avant la première heure» puisqu'il attend avec impatience l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne et de son empire pour

s' enrôler. Il tente même, sans succès, de s' enrôler dans l' Armée française, mobilisée depuis le 2 août 1914.

On ne sait si c' est par pur patriotisme envers la « mère patrie » (comme c' était souvent le cas chez les miliciens d' expérience), ou tout simplement par goût d' aventure qu' il se précipite vers le manège militaire de la rue Craig (où sont concentrées les unités d' artillerie de la Milice non permanente de Montréal) pour s' enrôler dans le CEC.

Muté dans une unité d' artillerie anglophone montréalaise, il fait une partie de son entraînement au camp de Valcartier. Malheureusement, lorsqu' il est temps de déplacer le 1^{er} contingent canadien vers l' Angleterre, on réalise qu' il y a trop de volontaires et l' on doit en retrancher. Sa batterie choisit de licencier tous ses membres francophones, au grand désarroi de Cinq-Mars. Après une tentative désespérée de faire partie de l' aventure, il est accepté dans une unité de remonte de chevaux (palefreniers). En Angleterre, il réussira, non sans efforts, à être transféré dans une unité d' artillerie (9^e Batterie) de Toronto. Il sera l' un des rares francophones à en faire partie.

Avec la 9^e Batterie, Cinq-Mars participera à de nombreuses batailles qui ont établi la réputation du Corps expéditionnaire canadien (Courcelette, Vimy et Passchendaele entre autres). À titre de chauffeur d' artillerie, il apporte un témoignage nouveau sur ces batailles. Par exemple, il est témoin de l' entrée des chars lors de la bataille de Courcelette (Somme). Il nous renseigne également sur le vote « arrangé » des soldats lors des élections fédérales de 1917, dont l' enjeu était l' adoption de la conscription. Le premier ministre canadien Robert Borden ayant été réélu, celui-ci tient sa promesse d' octroyer un congé de 3 mois au Canada à tous les premiers membres des contingents de 1914 mariés et pères de famille.

Toutefois, de retour de son congé, Cinq-Mars n' a plus le même enthousiasme qu' en 1914 pour retourner à la guerre. Pour « changer le mal de place », à l' invitation d' un vieux camarade artilleur, il se porte volontaire pour combattre au sein du contingent canadien en Russie septentrionale, ce qui prolongera ses états de service jusqu' en juillet 1919.

Après sa démobilisation, Cinq-Mars et sa famille quittent Montréal et vont s' installer sur une ferme qu' ils ont achetée à Manseau, dans le comté de Nicolet. La famille continuera à s' agrandir. Il achètera plus tard le magasin général du village de Saint-Janvier-de-Joly, dans le comté de Lotbinière. Passionné par la politique, il deviendra l' un des organisateurs du Parti conservateur du Québec, puis de l' Union Nationale. C' est au cours d' une rencontre de parti qu' il mourra subitement en février 1939.

LE TÉMOIGNAGE

Cinq-Mars a « dicté » ses Mémoires à sa fille, une institutrice, vers la fin des années 1930, probablement quelques mois avant sa mort prématurée. Quoique riches en informations, notamment sur la vie d' un volontaire francophone au sein d' une unité anglophone, les batailles canadiennes du point de vue d' un artilleur et sur les élections de 1917, ses Mémoires sont parfois enrichis de réflexions teintées des valeurs des années 1930, dont certains commentaires quelquefois antisémites. C' était un sentiment populaire répandu au Québec à l' époque.

Le témoignage d’Oliva Cinq-Mars est précieux à bien des égards. Il nous révèle comment les premiers volontaires francophones furent traités au camp de Valcartier au tout début de la guerre. Il raconte également, en français, les batailles de Courcellette (autrement que par un membre du 22^e Bataillon d’infanterie), de Vimy et de Passchendaele. Il nous renseigne sur le vote des soldats lors des élections fédérales de 1917, où il était question de conscription.

Comme ce témoignage n’est pas un journal, Cinq-Mars n’élabore donc pas sur sa vie de soldat tout au long de la guerre, au jour le jour. Toutefois, bien qu’il résume ce qu’il a vu et ce qu’il a vécu tout au long de ses cinq années de service au front, il peut donner l’impression qu’il a été hors de danger la plupart du temps puisqu’il était artilleur, donc en retrait de la ligne de front. Or, si on se réfère au journal de guerre de son unité, les hommes de la 9^e Batterie (de la 3^e Brigade d’artillerie canadienne) ont été constamment la cible de l’artillerie ennemie, que ce soit lors des nombreux tirs de contre-batterie, de bombardements aériens, de raids effectués par l’infanterie ennemie contre les positions et leur observation continue par les ballons ennemis, signe d’un bombardement imminent.

Plusieurs membres de la 3^e Brigade d’artillerie mourront au cours de ce conflit. Des 631 officiers et membres du rang qui ont servi au sein de cette batterie au cours de la guerre, seulement 9 y serviront de son arrivée au front en février 1915 jusqu’à son retour en Angleterre en février 1919. La 9^e Batterie paya un lourd tribut à sa participation à la guerre: 60 seront tués ou mourront de leurs blessures et plus de 120 autres seront blessés. Soumis à une vie difficile, dans des conditions exécrables, les membres de cette unité n’étaient pas non plus à l’abri des maladies. Trois d’entre eux mourront de la grippe espagnole. Contrairement à une grande partie de ses camarades, avec qui il a partagé tous les dangers, Cinq-Mars n’a jamais été blessé ni hospitalisé.

Enfin, le récit d’Oliva Cinq-Mars est également unique puisqu’il est un des rares témoignages canadiens sur la campagne des Canadiens dans le nord de la Russie. Du moins, il est le seul témoignage en français connu sur le sujet.

Mots clés thèmes: Francophone dans une unité anglaise – favoritisme – Valcartier – volontaire – élections fédérales de 1917 – permission – accueil au retour – antisémitisme – interprète – bolchévisme.

Mots clés batailles: Front belge – Courcellette – Vimy – Passchendaele – Russie septentrionale.

Mots clés personnages cités: Aucun personnage ne se démarque en particulier: commandants d’unité – officier polonais (en Russie septentrionale) – chanoine Frédérick George Scott.

CODERRE, Napoléon (1869-1931)

Type de témoignage: Cartes postales (350)

Période couverte: Août 1915 à décembre 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, (CH324): *Fonds Napoléon-Coderre*.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 41^e Bataillon (canadien-français) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 29 juillet 1915 (Montréal).

Démobilisé: 23 janvier 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né en 1869 à Saint-Antoine-sur-Richelieu, Napoléon Coderre est fils de cultivateur. À la mort de son père, survenue en 1880, il entame des études au Séminaire de Saint-Hyacinthe, qu'il termine en 1890.

On ne connaît pas les raisons qui ont motivé sa décision de rejoindre le Corps expéditionnaire canadien en juillet 1915, à l'âge de 46 ans. Célibataire, il déclare alors exercer le métier de commis. Coderre sert d'abord dans le 41^e Bataillon (canadien-français). Après une courte formation et son entraînement au camp de Valcartier, il suit son unité en Grande-Bretagne en octobre 1915. L'existence du 41^e Bataillon y sera tumultueuse et de courte durée. En février 1916, à la suite d'une série de scandales qui éclaboussèrent la réputation de l'unité, le 41^e Bataillon est démantelé. Coderre est alors muté au 22^e Bataillon (canadien-français), qu'il va rejoindre sur le front belge.

Arrivé à Poperinge, en Belgique, le 4 mai, il connaît son baptême de feu dans les tranchées de Saint-Éloi au cours de la même journée. Il prendra part aux batailles de Saint-Éloi (juillet 1916), Mont Sorrel (juin 1916), Courcellette (15-19 septembre 1916), de la Tranchée Regina (octobre 1916), d'Angres (décembre 1916), de Vimy (9-13 avril 1917) et de la Cote 70 (avril 1917). De temps à autre, il est temporairement rattaché à la 5^e Compagnie du Génie militaire, canadien-français.

En août 1917, il est évacué vers l'arrière en raison d'asthénie (épuisement). Il ne reviendra plus au front. Après une longue convalescence en Grande-Bretagne, Coderre est rapatrié au Canada puis démobilisé à Montréal en janvier 1919. On ne se sait quelles fonctions il exercera après la guerre. Napoléon Coderre décédera en 1931, à l'âge de 62 ans, à la suite d'une longue maladie. Toujours célibataire, il vivait chez son cousin, maire du village de Saint-Antoine-sur-Richelieu.

LE TÉMOIGNAGE

Conservé au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe (Québec), le fonds est constitué essentiellement de plus de 350 cartes postales. Même si la plupart ne révèlent que peu de texte à l'endos, elles nous renseignent toutefois sur les dates et les lieux où Coderre est passé ou a séjourné. Envoyées aux membres de sa famille, ces cartes postales réussissent souvent mieux à exprimer ce que le soldat n'arrivait pas à décrire (d'où les quelques mots écrits). Les images de villes et d'églises dévastées permettaient d'exprimer, voire d'imager, la réalité vécue par Coderre, mais ces dernières étaient peut-être avant tout destinées à remémorer et à construire un «souvenir» pour les années d'après-guerre.

Même s'il ne s'agit pas de lettres ou d'un journal intime, on peut suivre Coderre depuis son arrivée au camp de Valcartier en juillet 1915 jusqu'à son retour au Canada en décembre 1918. Ses notes manuscrites nous donnent quelques détails à propos de sa traversée de l'Atlantique en octobre 1915, de son baptême de feu et de ses impressions de la vie de tranchée,

De toutes les cartes postales du *Fonds Napoléon-Coderre*, la plus significative est sans contredit celle qui représente une rue et des édifices dévastés de Marqueffles, dans le Pas-de-Calais, où il a écrit: «3 juil 1917, 2 hommes fusillés, 3 hres du matin, à un mille de ce village à Marqueffles – mine de charbon⁴³».

Mots clés thèmes: Camp de Valcartier – 41^e Bataillon – séjour en Grande-Bretagne – vie de tranchée – hôpitaux canadiens-français en banlieue parisienne – exécutions – retour au pays.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Aucun.

⁴³ Le 3 juillet 1917, la double exécution des soldats Joseph Lalancette et Gustave Comte, déserteurs récidivistes du 22^e Bataillon (canadien-français), a beaucoup marqué ceux qui étaient présents. Ces deux peines capitales qui furent appliquées devant tous leurs frères d'armes, avaient pour but de «casser» une fois pour toutes de futures tentatives de désertions. Voir Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 224.

CORNELOUP, Claudius (1883-1957)

Type de témoignage: Récit.

Période couverte: 4 août 1914 au 22 octobre 1918 (et davantage).

Langue: Français.

Lieu de conservation: Inconnu. Ses autres contes et romans sont répartis entre de nombreux collectionneurs et musées.

Publié: Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*, Montréal, La Presse, 1919, 150 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 18 février 1915 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 30 mars 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent-major de compagnie (Warrant Officer 2nd Class – WO II).

Antécédents militaires: Légion étrangère (1901-1905).

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille de la conduite distinguée (DCM), la Médaille militaire britannique (MM) et la Médaille militaire (française).

LE TÉMOIN

Né à Bois-Sainte-Marie⁴⁴ (Saône-et-Loire), en France, en 1883, Claudius Corneloup est de descendance bretonne, mais d'origine alsacienne. Il fit ses cours élémentaires dans sa commune natale, ses études commerciales à Belfort et des études en horticulture à Mulhouse. De 1901 à 1905, il sert dans la Légion étrangère en Afrique du Nord. Il sert en Algérie, dans le Sud-Oranais et à la frontière du Maroc. En 1908, il émigre au Canada et s'occupe d'horticulture et de jardinage.

À l'automne de 1914, il tente une première fois de s'enrôler dans le 22^e Bataillon (canadien-français), mais il est refusé. En février 1915, alors que ce bataillon est en garnison à Saint-Jean d'Iberville, il tente de nouveau sa chance et sera accepté⁴⁵. En mai 1915, après sa formation à Saint-Jean d'Iberville et à Amherst en Nouvelle-Écosse, il

⁴⁴ Sur son formulaire d'attestation, il dit être né à Montrevieux (Montreux-Vieux), en Alsace, en 1885.

⁴⁵ Lionel Lapointe-Audet, «Les Canadiens à la Légion étrangère», *La Patrie*, 13 septembre 1959, p. 53.

s'embarque pour la Grande-Bretagne. Il est aussi ordonnance (*batman*) pour un groupe d'officiers.

En septembre de la même année, le 22^e Bataillon débarque à Boulogne puis se dirige vers le front belge. En décembre 1915, alors qu'il est dans le secteur de Vierstraat, en Belgique, il est blessé et évacué vers l'arrière. De retour quelques mois plus tard, il prendra part aux batailles de Saint-Éloi (avril 1916), Mont-Sorrel (juin 1916), Courcelette (15-19 septembre 1916) et de la Tranchée Regina (octobre-novembre 1916). Sa conduite au feu est remarquable.

Homme d'expérience et d'une grande culture, Corneloup aimait écrire depuis la tranchée des contes de guerre sous forme de romans, qu'il faisait parvenir au quotidien *L'Évènement* de Québec⁴⁶. Toutefois, en janvier 1917, dans une lettre cinglante destinée au nationaliste Henri Bourassa, directeur du journal *Le Devoir*, il prend position contre la question de la conscription et dénonce l'incompétence des officiers nouvellement transférés au 22^e Bataillon. Cette lettre, interceptée à temps par son sergent-major et remise à son commandant, lui vaudra un procès en cour martiale pour insubordination et quatre mois de travaux forcés et sans salaire. Toutefois elle sera commuée en trois mois de peine humiliante de piquet (*Field punishment No. 1*). Cela ne l'empêchera tout de même pas de terminer la guerre.

Il prendra part aux batailles de Vimy (9-13 avril 1917), de la Cote 70 (15-20 avril 1917) et de Passchendaele (7-11 novembre 1917). En novembre 1917, il est promu caporal puis sergent le mois suivant. En 1918, il sera blessé à trois reprises: dans la tranchée dans le secteur de Neuville-Vitasse (mai 1918), en réserve dans le secteur de Méharicourt (août 1918) et lors de la bataille de Canal du Nord, le 1^{er} octobre 1918, au cours de laquelle il sera gazé puis évacué vers l'Angleterre.

Promu peu après sergent-major de compagnie (sous-officier breveté de 2^e classe (WO II), il ne retournera pas au 22^e Bataillon. Il est rapatrié au Canada en mars 1919 puis démobilisé à Montréal peu après. En raison de sa vaillance au combat et de ses exploits, il sera décoré de la Médaille militaire britannique⁴⁷ (MM), de la Médaille de la conduite distinguée (DCM)⁴⁸ ainsi que de la Médaille militaire (française⁴⁹).

De retour à la vie civile, Corneloup sera gardien de nuit pendant plusieurs années. C'est au cours de ces longues heures de garde qu'il couche sur papier ses souvenirs de guerre. En 1919, il publie une première œuvre, *L'épopée du 22^e Bataillon*, d'abord sous forme de feuilleton dans le quotidien *La Presse*, puis en livre. Auteur prolifique, il entreprendra une carrière d'écrivain. Il écrira de nombreux articles pour plusieurs journaux et publiera au

⁴⁶ Notamment, «Credenso» (conte de la guerre). Ce dernier fut repris par un quotidien régional: *Le Peuple: Organe du district de Montmagny*, 7 juillet 1916, p. 7.

⁴⁷ *London Gazette* n° 39540, du 23 février 1918.

⁴⁸ *London Gazette* n° 31011, du 12 novembre 1918.

⁴⁹ L'origine de cette médaille est plutôt nébuleuse. Son nom ne figure pas dans la *London Gazette*, ce qui en principe veut dire qu'il ne l'aurait pas obtenue en lien avec la Première Guerre mondiale. Il est toutefois possible qu'il l'ait reçue alors qu'il servait dans la Légion étrangère.

moins sept autres œuvres⁵⁰, des romans, sous forme de feuilletons jusque vers le milieu des années 1950, toujours dans le quotidien *La Presse*. L'un d'eux, *La Coccinelle du 22^e*, deviendra un livre en 1934. Il sera très impliqué au sein de l'Amicale du 22^e, une association d'anciens sous-officiers combattants. Corneloup est décédé le 14 juin 1957.

LE TÉMOIGNAGE

L'ouvrage de Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*, n'est pas tout à fait son journal personnel, mais plutôt une chronique de la vie et des faits d'armes du 22^e Bataillon dont il fut à la fois un acteur de premier ordre et un témoin interne et externe puisque, blessés et hospitalisé à plusieurs reprises, il ne fut pas présent et témoin de tous les événements racontés dans son livre. De sa belle plume et de sa verve (parfois trop abondante), même s'il a parfois tendance à mettre beaucoup d'effets dans ses propos et peut-être même à exagérer, Corneloup y va aussi de ses observations et de ses réflexions sur des sujets délicats, voire controversés. Son récit se veut véridique et non littéraire. Il le dédie à tous ses frères d'armes qui, comme lui, ont souffert ou ont versé leur sang⁵¹. De tous les auteurs étudiés, il est certainement celui qui décrit le mieux les événements.

Pendant de nombreuses années, l'œuvre de Corneloup restera l'ouvrage de référence pour quiconque s'intéressa à l'histoire du 22^e Bataillon durant la Première Guerre mondiale. Il inspira grandement quelques-uns de ses frères d'arme qui n'hésitèrent pas à le plagier pour la rédaction de «leurs» Mémoires de guerre⁵².

Au premier chapitre, il commence son ouvrage par un survol rapide et historique des causes de la guerre et décrit l'entrée en guerre du Canada et explique l'évolution du 22^e Bataillon, depuis sa formation à Montréal, malgré l'indifférence, voire la déloyauté des Canadiens français, jusqu'à son départ vers la Grande-Bretagne. Il nomme tous les premiers officiers du bataillon (p. 18-20).

Le deuxième chapitre commence avec l'arrivée du bataillon à Boulogne, le 15 septembre 1915, de la première rencontre entre Français et Canadiens français, de son déplacement vers la Belgique où il connaîtra son baptême de feu (p. 27-28), de la description de la vie de tranchée et des premières et dramatiques opérations, de la description de ce qu'est un «vandoos⁵³» (p. 36).

Les chapitres 3 à 7 abordent les opérations, le déroulement et la vie des soldats lors des différents engagements et batailles auxquels a pris part le 22^e Bataillon depuis ses premiers jours en Belgique jusqu'à la sanglante bataille de Passchendaele, en passant par l'importante bataille de Courcellette où le 22^e forgea sa renommée.

⁵⁰ *La Coccinelle du 22^e* (1934), *Judas Iscariote* (1934), *La Sultane de l'Atlas* (1935), *Sous la Croix de Vimy* (1938), *Le Ciel de la nuit* (1953) – sur la Seconde Guerre mondiale, *Le Cantique de l'érable* (1942) et *La revanche de la terre* (date inconnue).

⁵¹ Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*, p. 7.

⁵² Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 30-32.

⁵³ Surnom donné aux soldats de cette unité. Prononciation du chiffre «22» à l'anglaise.

Les chapitres 8 à 10 se concentrent sur l'année 1918, notamment sur la campagne des Cent Jours qui coûta cher en pertes humaines, notamment lors de la bataille de Chérisy (27-29 août 1918). Quant à son rôle de témoin, sa contribution se termine vers la fin d'octobre 1918 alors qu'il est à l'hôpital blessé (p. 144).

Enfin, Corneloup termine son ouvrage avec la renommée que s'est construite par le sang le 22^e Bataillon ainsi que par le souvenir et la mémoire.

Mots clés thèmes: Trop de sujets sont abordés pour être énumérés ici. – insubordination (lettre de janvier 1917).

Mots clés batailles: Belgique – Ypres – Courcellette – Cent Jours – Chérisy.

Mots clés personnages cités: Beaucoup de noms (acteurs) mentionnés, tous reliés au 22^e Bataillon.

COUTURE, Joseph-Alphonse (1895-1960)

Type de témoignage: Carnet (tapuscrit non daté intitulé *Carnet de route de 1914 à 1919*, 229 p.)

Période couverte: 15 octobre 1914 à 21 juin 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Quelque part dans une communauté religieuse en France. Une photocopie du tapuscrit est demeurée au sein de la famille au Canada.

Publié:

- *Du Saint-Laurent au Rhin: Carnets de guerre, 1914-1918. Édité et annoté par Mourad Djebabla-Brun*, Québec, Septentrion, 2018, 264 p. (orthographe originale corrigée)
- Plusieurs extraits de ces carnets figurent dans: Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p. (orthographe originale conservée)

Avant-propos: Mourad Djebabla-Brun et François Couture (petit-fils)

Arme: Infanterie - 22^e Bataillon (canadien-français) et Génie militaire canadien.

Date d'enrôlement (CEC): 4 décembre 1914 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 29 mai 1919 (Ottawa).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sapeur

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Saint-Agapit, au Québec, en 1895, Alphonse Couture est commis à l'éclatement de la guerre. Il désire s'enrôler pour aller combattre mais, comme il n'a que 19 ans (mineur à l'époque), il doit obtenir l'autorisation écrite de sa mère. Couture doit prendre le train pour se rendre jusqu'en Saskatchewan où sa mère, récemment remariée, vit désormais. Il obtiendra la permission et pourra s'enrôler.

Membre du 22^e Bataillon, il est souvent détaché auprès d'une unité de sapeurs pour y accomplir des travaux durant les périodes de repos. Préférant le génie à l'infanterie, il y demande sa mutation. Il servira avec le Génie militaire canadien, au sein d'une unité

anglophone, jusqu'à la démobilisation. Son récit est particulièrement intéressant du point de vue de l'expérience sociale d'un soldat canadien-français. En France, à titre d'ordonnance d'officiers du génie, Couture a plus de latitude que ses confrères puisqu'on lui permet de se promener (il a même droit à un véhicule de fonction) et d'interagir avec la population locale.

Malgré qu'il ait servi tout au long de la guerre sans être blessé, Couture est déclaré invalide de guerre. À son retour au Canada, en mai 1919, il aura droit à une pension pour incapacité. Il devra régulièrement suivre des traitements à l'hôpital des vétérans de Sainte-Anne-de-Bellevue puis dans un autre plus près de chez lui à Montréal.

Il épousera celle qu'il aimait avant son départ pour l'Europe et ils auront 6 enfants.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Couture travaillera dans une usine de munitions à Montréal. Il décédera d'une crise cardiaque en 1960, à l'âge de 65 ans.

LE TÉMOIGNAGE

Le carnet du soldat Alphonse Couture est une source inestimable de renseignements. Soucieux de relater le plus de détails possibles, ce journal exceptionnel renseigne non seulement sur les batailles auxquelles a pris part l'auteur, d'abord à titre de fantassin puis plus tard de sapeur, mais également sur une période peu couverte par les ouvrages historiques: l'occupation canadienne du secteur de Bonn, en Allemagne, au lendemain de l'Armistice. Le récit de ses permissions à Paris puis à Londres est intéressant. Il en est autant de ses rencontres avec les Français et les Belges. Bilingue et cuisinier pour un groupe d'officiers, Couture sera un témoin privilégié de nombreux événements et de situations que n'ont pu vivre ses camarades.

Ce journal a été dactylographié après la guerre à partir de ses notes originales. Toutefois, il est évident que celles-ci ont été enrichies de chiffres et de faits généraux sur la guerre, relatés au jour le jour dans le carnet. Un simple sapeur ne pouvait connaître précisément tous ces détails aussi rapidement après les batailles et opérations.

Mots clés thèmes: Enrôlement d'un mineur – traversée – vie de tranchées – ennemis – massacres – génie militaire – ordonnance – relations avec les Français – permission – cuisinier – occupation de l'Allemagne.

Mots clés batailles: Front belge – Courcellette – Vimy – Passchendaele – Offensives allemandes du printemps 1918 – Cent-Jours.

Mots clés personnages cités: Aucune.

CROCHETIÈRE, Rosaire (1878-1918)

Type de témoignage: Correspondance (lettres) et carnet.

Période couverte: 11 juillet 1916 au 1^{er} avril 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment, à Québec.

Publié: Alain M. Bergeron, *Capitaine-Abbé Rosaire Crochetière: Un vicaire dans les tranchées*, Sillery, Septentrion, 2002, 153 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Aumônerie. Attaché aux 178^e Bataillon d'infanterie (canadien-français), 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 21 mai 1916 (Montréal).

Démobilisé: 2 avril 1918 (tué près de Mercatel, France).

Grade au départ: Capitaine honoraire.

Grade maximum atteint: Capitaine honoraire.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'imprimeur, Georges Étienne Rosaire Crochetière est né à Arthabaskaville (aujourd'hui Victoriaville), au Québec, en 1878. Il perd sa mère morte en couches. Il est alors confié, jeune enfant, à sa marraine. Il fréquente le collège des Frères du Sacré-Cœur d'Arthabaskaville puis le Séminaire de Nicolet. Il est ordonné prêtre en 1905.

En janvier 1916, à la demande de son évêque, mais après quelques moments d'hésitations, il accepte de s'enrôler en tant qu'aumônier dans le 178^e Bataillon (canadien-français) du lieutenant-colonel René de la Bruère Girouard. En septembre, son unité est absorbée par le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal). Il devient alors aumônier de cette unité qu'il accompagnera en Grande-Bretagne.

En août 1917, le très apprécié capitaine-abbé Crochetière rejoint le 22^e Bataillon au front en relève du capitaine-abbé Charles-Edmond Chartier, qui doit rentrer en Grande-Bretagne pour des raisons de santé. Chartier occupera pendant trois mois le poste d'aumônier du 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal). Le capitaine-abbé Crochetière accompagnera sa nouvelle unité partout où elle combatta, mais il caressera toujours le rêve de retourner

avec le 150^e Bataillon. Très apprécié de ses soldats, il sera malheureusement tué par un éclat d'obus près de Mercatel alors qu'il est dans la tranchée, le 2 avril 1918. Il sera le seul aumônier catholique canadien à perdre la vie.

La mort de Crochetière frappera durement le moral des membres du 22^e Bataillon. Il en est fait souvent mention dans les témoignages écrits des soldats (Guay et Lapointe⁵⁴). À Victoriaville, une rue porte son nom.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres du capitaine-abbé Crochetière nous renseignent sur ses impressions sur la société britannique et française tirées de ses visites et congés. Sa vision des femmes britanniques est surprenante.

L'abbé trouve très difficile la vie de tranchées. Il fait part de son découragement.

Il est notamment désespéré de constater le peu de piété des soldats du 22^e Bataillon au front, qu'il qualifie «d'arriérés». Il est découragé d'entendre avec excès le suremploi de termes blasphématoires (sacres) dans la tranchée.

En août 1917, le capitaine-abbé Crochetière obtient une audience d'une quarantaine de minutes auprès de l'impératrice Eugénie, veuve de l'empereur Napoléon III mort en exil en Angleterre. Cette dernière s'intéresse beaucoup au sort des Canadiens français. L'abbé Crochetière en profite pour demander à l'impératrice de rencontrer les officiers de son bataillon quelques jours plus tard.

Mots clés thèmes: exécution – vie de tranchées – blasphème.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Aucun en particulier.

⁵⁴ Voir les entrées à Guay et Lapointe.

DE LA BRUÈRE GIROUARD, René (1882-1941)

Type de témoignage: Mémoires.

Période couverte: 15-16 septembre 1915. Arrivée du 22^e Bataillon (canadien-français) à Boulogne.

Langue: Anglais.

Lieu de conservation: s/o.

Publié: René de la Bruère Girouard, «What A Night!», *The Legionary*, vol. XI, n° 11 (juin 1936), p. 13.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français) et 178^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 10 novembre 1914 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 3 mai 1919 (Québec).

Grade au départ: Capitaine.

Grade maximum atteint: Lieutenant-colonel.

Antécédents militaires: Royal Leicester Regiment (Armée britannique), Royal Canadian Regiment et 42th Lanark and Renfrew Regiment.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Québec en 1882, René de la Bruère Girouard était le descendant d'une des plus illustres familles de la province de Québec dont l'arrivée sur le continent nord-américain remontait à 1645. Jeune, il déménage avec sa famille à St. Catharines, en Ontario, où il fait ses études, en anglais, au Bishop Radley's College. À 18 ans, il obtient une commission d'officier avec le Royal Leicester Regiment, un régiment britannique alors en garnison à Halifax. Après le départ de cette unité, il passe au Royal Canadian Regiment où il servira jusqu'en 1905, au grade de capitaine. Il entreprend une carrière d'ingénieur civil et superviser notamment la construction de lignes de chemins de fer en Colombie-Britannique. Parallèlement, il effectue un service militaire à temps partiel avec le 42th Lanark and Renfrew Regiment.

En novembre 1914, il joint le 22^e Bataillon (canadien-français) en tant que capitaine et suit son unité en Grande-Bretagne et sur le continent européen. En octobre 1915, au cours de la bataille de Kemmel en Belgique, il est projeté par le souffle de l'explosion d'une mine puis, la même journée, il est enseveli vivant par l'éclat d'un obus. Il souffrira d'une commotion cérébrale, mais surtout d'un choc traumatique, ce qui lui vaudra un retour au Canada. Les autorités militaires lui propose, plus tard, de lever une nouvelle unité, le 178^e

Bataillon d'infanterie, qu'il dirigera en tant que commandant avec le grade de lieutenant-colonel⁵⁵. Sa campagne de recrutement connaîtra un succès, mais il devra, à contre-cœur, accepter de se départir de la plupart de ses effectifs afin de compléter d'autres bataillons en difficulté. Ne se décourageant pas, il reprend le recrutement. Malheureusement, le 178^e Bataillon ne traversera pas outre-mer. Il sera absorbé par le 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal) au Canada en mars 1917.

Girouard prendra par la suite le commandement du 1^{er} Bataillon de dépôt du 2^e Régiment du Québec, une unité chargée de la formation au Canada des conscrits et des volontaires qui ont joint le Corps expéditionnaire canadien après l'adoption de la conscription. Il accompagnera les nouvelles recrues ainsi que le contingent de la compagnie universitaire Laval en Grande-Bretagne, sans retourner au front.

En mai 1921, la Commission du Service civil le nomme directeur du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul. Il occupera plus tard une haute fonction au sein de la Gendarmerie royale du Canada. Il fera également la promotion du bien-être des anciens combattants et sera actif au sein de la British Empire Services League. Pendant la Grande Dépression, il aidera à trouver un abri et un secours aux anciens combattants pauvres de la région d'Ottawa. Il sera décoré de la médaille de bronze de la *Royal Humane Society* pour avoir sauvé la vie d'une personne qui se noyait au lac Dow à Ottawa. Il sera très apprécié pour son travail de répression d'une émeute à Nelson, en Colombie-Britannique.

LE TÉMOIGNAGE

L'événement qu'il décrit dans ses souvenirs, soit l'arrivée du 22^e Bataillon (canadien-français) à Boulogne et la première rencontre entre les soldats de cette unité canadienne-française et la population française ont déjà été mentionnés ou brièvement relatés par d'autres témoins tels que Corneloup, Légaré, Francœur, Tremblay⁵⁶. Cependant, cette version, racontée par l'un des témoins, révèle avec plus de détails cet événement. Surtout, il décrit un bataillon qui a difficilement poursuivi son chemin après la rencontre, échouant à le faire dans le bon ordre et la discipline, et que son commandant, le rigoureux lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay, a véritablement perdu le contrôle de ses hommes dans ce moment d'allégresse. Le bataillon aurait repris la route beaucoup plus tard que ce que racontent les autres témoignages.

Mots clés thèmes: Arrivée des troupes sur le continent – relation avec la population française – discipline.

Mots clés batailles: Aucune.

⁵⁵ Cette promotion et ce commandement, offerts d'abord au major Henri Chassé, de 22^e Bataillon (ce dernier déclinera préférant demeurer avec la troupe) ne plaira pas à tous ses anciens confrères officiers. Sans une lettre datée du 31 janvier 1916, son confrère le capitaine Eugène Mackay-Papineau dit de lui: «Que de noms d'illustres inconnus on vous fabrique comme officiers. Le capitaine Girouard est nommé colonel. Il n'a été que 3 semaines au front. Comme vont les promotions, je serai pour le moins Brigadier-général quand je retournerai si j'ai le plaisir de rencontrer Sam Hughes.»

⁵⁶ Voir les entrées à ces noms respectifs.

Mots clés personnages cités: Commandant du bataillon.

DUGAS, Théodore (1891-1919)

Type de témoignage: Journal (édité) et quelques lettres publiées. L'orthographe d'origine a été corrigée.

Période couverte: Août 1914 à août 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille (information datant de 1992).

Publié: «Un Acadien à la guerre (Journal du sergent Théodore Dugas)», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 20, n° 3, septembre-décembre 1992, 78 p. [p. 3-73].

Arme: Infanterie – 14^e Bataillon (*Royal Montreal Regiment*).

Date d'enrôlement (CEC): 21 septembre 1914 (Valcartier).

Démobilisé: 10 juillet 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent.

Antécédents militaires: Une année et demie en tant que fantassin avec le 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal (milice active non-permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN ET SON TÉMOIGNAGE

Né à Dugas Office, dans la région de Grande-Anse au Nouveau-Brunswick, Théodore Dugas est Acadien. Il est le 2^e enfant d'une famille de 14 enfants. Sa scolarité a sans doute été un peu plus développée que celle de la plupart des enfants acadiens vivant à la campagne à son époque. Cela se constate à la qualité de son vocabulaire dans son journal.

Vivant à Montréal depuis 1910, où travaille comme commis, Dugas poursuit une carrière parallèle de milicien au sein du 65^e Régiment, Les Carabiniers de Mont-Royal. Peu après l'entrée en guerre du Canada, il fait partie des premiers volontaires de ce régiment qui, avec deux autres unités anglophones de la milice de Montréal, forment le 14^e Bataillon (*Royal Montreal Regiment*), au camp de Valcartier près de Québec, en août 1914.

Ses «entreprises» n'ayant jamais vraiment bien réussi avant la guerre, Dugas décide de s'enrôler dans le Corps expéditionnaire canadien pour «se créer un avenir» après la guerre.

Il veut aider à la victoire de son pays et retourner auprès des siens avec la satisfaction du devoir accompli⁵⁷.

Dugas raconte la vie au camp de Valcartier vers la fin de l'été de 1914. Il fait également part des mauvais traitements que l'on fait souvent subir aux francophones de cette unité dite bilingue. Les sports, notamment la boxe et la lutte, sont très prisés dans le premier contingent canadien et les Canadiens français du 14^e Bataillon y excellent. Dugas est un très bon lutteur qui gagne tous ses combats et empoche même des sommes d'argent de ses officiers qui misent sur son talent. Ayant une certaine expérience de la vie militaire puisqu'il a servi dans la milice non permanente avant la guerre, et grâce à ses qualités de leader, Dugas sera rapidement promu caporal puis sergent.

Le journal de Dugas renseigne sur ses impressions de soldats au front comme à l'arrière. Il inscrit dans son carnet le nom de tous ses camarades francophones tués lors des séjours dans la tranchée. Lors de ses permissions, il visite les villes d'Angleterre, de France et de Belgique. Curieux, il s'intéresse à tout ce qui l'entoure, contrairement à plusieurs de ses confrères qui préfèrent souvent boire et se bagarrer. Dugas est un homme sociable qui n'éprouve aucune difficulté à tisser des liens d'amitié avec les civils. Il est surtout très populaire auprès des jeunes Françaises à qui il rend visite dès qu'il sort de la tranchée ou lorsque son bataillon est à l'arrière. Il fait de nombreuses conquêtes.

Son journal n'est pas toujours tenu de façon rigoureuse. Fort heureusement, c'est habituellement au cours de la bataille qu'il se fait un devoir de tout noter, à chaud, ses impressions ainsi que le déroulement des événements dont il est témoin. Il note: «La guerre c'est un jeu pour se faire mal. Ça devrait pas être permis⁵⁸.» Ironiquement, c'est lors de ses séjours dans les hôpitaux (il a été blessé à trois reprises) qu'il fait relâche d'écriture.

Dugas déplore l'indifférence de ses concitoyens restés au pays envers les volontaires canadiens-français au front: «Nos bons amis ne semblent pas réaliser que nous sommes dans un pays presque sauvage et qu'en ne recevant pas de nouvelles on se trouve comme délaissés. S'ils pouvaient voir combien de durs travaux nous faisons chaque jour, ils auraient peut-être pitié de nous. Enfin, nous sommes à la guerre, tandis qu'eux ne savent pas⁵⁹.»

Malgré la souffrance causée par ses deux premières blessures, l'Acadien refuse de se plaindre et désire retourner au front dans les plus brefs délais, de peur d'être jugé négativement par ses camarades. Il en est de même lorsqu'il est très malade et que le médecin régimentaire veut l'évacuer vers l'arrière. Il ne veut pas abandonner ses camarades. Sa troisième et dernière blessure, reçue le 8 septembre 1918, le frappe au cou et traverse les deuxième et troisième vertèbres dorsales. S'immobilisant dans son côté droit, cette balle le paralysera complètement.

⁵⁷ Notes écrites le 30 septembre 1914.

⁵⁸ 26 février 1915.

⁵⁹ Page 41.

Rapatrié au Canada en mars 1919, il mourra dans un hôpital militaire le 29 novembre 1919⁶⁰.

Mots clés thèmes: Francophone dans une unité anglaise – Valcartier – sports – vie de tranchée – relations avec les Français – relations avec les femmes.

Mots clés batailles: 2^e bataille d’Ypres – Arras – Vimy.

Mots clés personnages cités: Plusieurs noms cités, mais aucun ne se démarque du lot en particulier.

⁶⁰ Malheureusement, Dugas ne fait pas partie des «morts pour la patrie» du Royal Montreal Regiment (unité des Forces armées canadienne qui perpétue le 14^e Bataillon d’infanterie), ni des Fusiliers Mont-Royal (unité perpétuant son unité de milice d’origine, le 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal).

FRANCŒUR, Georges-Ulric (1893-1967)

Type de témoignage: Journal et croquis.

Période couverte: Septembre 1915 à mars 1916.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: *Mon journal. France-Belgique, 1915-1916. Texte inédit, établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 302 p.

Avant-propos: Michel Litalien

Arme: Infanterie: 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) (25 mois); 7 mois avec le 178^e Bataillon (Canada) et 14 mois avec le 2^e Bataillon de dépôt, du 2^e Régiment du Québec (Canada).

Date d'enrôlement (CEC): 22 octobre 1914 (Montréal).

Démobilisé: 7 avril 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: sergent-suppléant (*lance-sergeant*) (au front). Toutefois, il a volontairement demandé à être rétrogradé à soldat. Au front, ses supérieurs lui ont proposé un brevet d'officier dans le 22^e Bataillon, mais ce n'est qu'à la suite de son service au Canada, de 1916 à 1919, qu'il servira en tant qu'officier (lieutenant).

Antécédents militaires: 2 années, 86^e Régiment d'infanterie (Milice non permanente), à Trois-Rivières.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Originaire de Sorel, mais résidant à Montréal au moment de l'entrée en guerre du Canada, Georges-Ulric Francœur est dessinateur mécanique de profession. Toutefois, sur sa fiche d'enrôlement, il est écrit «mécanicien». Il est donc plus éduqué que la moyenne des Canadiens français de son âge. Il est célibataire. On ne connaît rien sur ses parents et sa famille sinon que son père, Alfred, a fait partie du bataillon des zouaves pontificaux canadiens déployé à Rome en 1870, et que son frère Athanase est prêtre à Mont-Joli.

Nous ne connaissons pas les véritables raisons qui ont motivé Francœur à s'enrôler pour aller combattre en Europe. Cependant, les premières inscriptions dans son carnet intitulé «Arrivée en France» suggèrent qu'il l'a fait pour un idéal de justice et pour venir au secours de la France (p. 17).

Francœur est l'un des premiers volontaires à rejoindre le 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) lors de sa mise sur pied en octobre 1914. Après un entraînement sommaire à Saint-Jean d'Iberville (Québec) puis à Amherst (Nouvelle-Écosse), il navigue vers la Grande-Bretagne en mai 1915. Son bataillon débarque en France en septembre 1915 et se dirige aussitôt sur le front belge où il recevra son baptême de feu. Le 28 mars 1916, il est blessé lors de la bataille du Mont Kemmel, dans le cadre des opérations dans les cratères de Saint-Éloi. Sa guerre se termine donc avant la célèbre et sanglante bataille de Courcellette qui établira la renommée du 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français).

Sa blessure au genou droit et au tibia ne mettra pas fin à sa carrière militaire pour autant. Après divers séjours dans les hôpitaux en Grande-Bretagne, il rentre au Canada en septembre 1916. Un ancien supérieur, René de la Bruère Girouard, capitaine au sein du 22^e Bataillon d'infanterie et devenu lieutenant-colonel et commandant du 178^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) depuis son retour au Canada, lui propose un poste d'officier. Il est promu lieutenant en novembre 1916. Toutefois, Francœur ne retournera pas outre-mer. Il est plutôt muté au 2^e Bataillon de dépôt, du 2^e Régiment du Québec où il voit à la formation des conscrits. Il restera avec cette unité bien après l'Armistice.

Après la guerre, Francœur reprendra son métier de dessinateur mécanique et poursuivra même des études supérieures puisqu'il deviendra ingénieur. En 1921, toujours attiré par la profession des armes, il joint le Régiment de Maisonneuve (Milice active non permanente), nouvellement réorganisé, et y poursuivra sa carrière militaire jusqu'en 1936 où, alors major, il doit faire partie de la réserve régimentaire en raison de son âge. En 1939, malgré ses 46 ans, il offre ses services pour le service actif. En janvier 1943, après avoir commandé plusieurs centres d'entraînement au pays, il sera promu brigadier (général de brigade) et servira outre-mer jusqu'à son retour au Canada, en janvier 1945, où il sera officiellement démobilisé en raison de son âge.

LE TÉMOIGNAGE

Au front, Francœur tient rigoureusement et quotidiennement son journal. À l'aide de camarades, il collige avec exactitude tous les détails et les faits survenus, mais il s'impose cependant de l'autocensure au cas où son journal tomberait dans les mains de ses supérieurs (p. 32). Son journal sera réécrit avec soin après la guerre ou lors de sa convalescence. À l'origine, son journal comptait huit tomes qui relataient sa vie militaire depuis son enrôlement en 1914 jusqu'à sa démobilisation au Canada en 1919. Malheureusement, seulement deux carnets survécurent (Francœur ayant décidé de détruire les autres semble-t-il), mais ce sont ceux qui nous intéressent le plus: ses mois de service au front.

Même s'il n'a pas la plume ou la verve d'un écrivain, Francœur est cependant un excellent conteur. Il nous fait découvrir le quotidien de la vie d'un fantassin au front dans les moindres détails, depuis ses repas jusqu'aux patrouilles dans le no man's land. Ainsi, on peut suivre les traces d'un fantassin depuis l'arrivée de son bataillon en France, le 15 septembre 1915, jusqu'à son évacuation du front à la suite de la blessure reçue lors de la bataille du Mont Kemmel, le 28 mars 1916. Il mentionne le nom de tous ses camarades qui se font tuer ainsi que les victimes d'accidents mortels dus à la négligence qu'il trouve trop nombreux. La mort de son camarade Stanislas Carreau, tué à ses côtés, le bouleversera. Il

s'inquiète de la faible préparation des nouveaux renforts qui arrivent dans les tranchées (p. 182).

Il est évident que le journal de Francœur a été «ajusté» après la guerre car l'auteur s'exprime en toute franchise, n'hésitant pas à y aller de ses réflexions ou de commentaires envers certains supérieurs, notamment le capitaine Guy Boyer, un officier qu'il dépeint comme étant malhonnête et injuste, qu'il déteste avec passion. Alors qu'il est son adjoint (sergent-suppléant), il demande même une rétrogradation volontaire au grade de soldat afin de ne plus avoir à faire directement avec lui (p. 144). Il dénonce aussi d'autres supérieurs, dont un qui se cache trop souvent lors d'affrontements avec l'ennemi (p. 74).

Blessé une première fois, Francœur est hospitalisé quelques jours. Il ne cesse de penser à ses camarades restés au front et à l'impression de les avoir abandonnés. Il ne souhaite qu'une chose: retourner au front (p. 80). À la suite d'une rumeur qu'il a entendue voulant que le Canada rappelle bientôt ses troupes, Francœur est bien décidé à rejoindre la Légion étrangère (p. 194).

Francœur a voulu léguer un testament à la postérité, à tous ceux qui n'ont pas vécu l'horreur de cette guerre de tranchée. Comme si ses textes n'étaient pas suffisants, il a ajouté 115 excellents croquis illustrant de nombreuses scènes de vie ainsi que de nombreux lieux dont on ne connaissait jusqu'alors que le nom: Sandbag Villa, R.E. Farm, le cimetière temporaire du bataillon près de la tranchée, la mort d'un officier, etc. Ces images, inestimables, enrichissent un témoignage fort intéressant dès le départ.

Mots clés thèmes: Vie quotidienne dans les tranchées – repos – mine souterraine – morts d'un supérieur et de frères d'armes – blessure et évacuation – leaders.

Mots clés batailles: Front belge – Mont Kemmel.

Mots clés personnages cités: Francœur mentionne le nom de tous ses camarades et supérieurs avec qui il a eu à faire, mais en particulier: major Adolphe V. Roy – capitaine Guy Boyer – soldat Stanislas Carreau – soldat P. G. Ménard.

GAGNÉ, Napoléon Philippe (1877-1918)

Type de témoignage: Correspondance.

Période couverte: juillet 1915 à septembre 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Lucie Éva Gagné, *Les Canadiens à l'assaut: Journal de la 13^e Batterie, 1914-1918*, Ottawa, CEF Books, 2008, 112 p.

Arme: Infanterie – 41^e Bataillon (canadien-français) et Artillerie.

Date d'enrôlement (CEC): 12 juillet 1915 (Ottawa).

Démobilisé: 25 septembre 1918 (Bois de Bourlon, France. Mort au champ d'honneur).

Grade au départ: Artilleur.

Grade maximum atteint: Artilleur.

Antécédents militaires: 70^e Régiment de Hull (Infanterie).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'un charpentier de marine, Napoléon Gagné est né à Québec en 1877. La situation étant précaire, la famille de 9 enfants s'installa à Montréal en quête d'une meilleure situation.

Ayant complété ses études primaires, Gagné commença à travailler très jeune en tant que messenger puis comme décorateur d'intérieur et peintre en bâtiment. Après un court séjour à Saint-Jérôme, où il rencontra son épouse, il revint à Montréal pour poursuivre son métier de peintre. Le travail se faisant de plus en plus rare et arrivant difficilement à faire vivre sa famille qui ne cessait de s'agrandir, Gagné déménagea régulièrement d'une ville à l'autre, enchaînant les petits boulots, sans toutefois réussir à bien nourrir ses enfants. Il décida alors de s'installer à Ottawa (Ontario). En 1912, à la suite de l'adoption du règlement 17 qui limitait l'enseignement en français dans les écoles de l'Ontario francophone unilingue, la famille s'installa de l'autre côté de la rivière des Outaouais, à Pointe-Gatineau, dans la province de Québec.

En 1914, lors de la déclaration de la guerre, Gagné désire s'enrôler dans le Corps expéditionnaire canadien pour aller combattre outre-mer, étant prêt à se sacrifier pour mettre fin à la situation précaire de sa famille. Son épouse refusant de lui accorder son

autorisation⁶¹, Gagné s'enrôla plutôt dans le 70^e Régiment (Hull) de la Milice active non permanente. En juillet 1915, éprouvant toujours de la difficulté à gagner sa vie, il décide de s'enrôler dans le Corps expéditionnaire canadien, même s'il a 38 ans. Il joint d'abord le 41^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) qui faisait du recrutement à Hull avant de passer un peu plus tard à l'artillerie.

Après la fin de son entraînement au camp de Valcartier, Gagné rend brièvement visite à sa famille et la quitte discrètement, sans lui mentionner qu'il s'en allait rejoindre son unité et partir pour la Grande-Bretagne. Après une formation, il rejoint la France en septembre 1915 et sert en qualité de chauffeur d'artillerie avec la colonne de munitions de l'artillerie divisionnaire. Il agit parfois à titre de messenger à cheval. Il est muté par la suite à la 13^e Batterie d'artillerie à l'hiver de 1916. Gagné prendra part à de nombreuses batailles, notamment celles de Saint-Éloi (avril 1916), Mont Sorrel (2-13 juin 1916), Courcellette (15-19 septembre 1916), la Tranchée Regina (1^{er} octobre au 11 novembre 1916), Vimy (9-13 avril 1917), Cote 70 (15-25 août 1917), Passchendaele (26 octobre au 6 novembre 1917), Amiens (8-11 août 1918) et Drocourt-Quéant (2-3 septembre 1918).

En juillet 1916, Gagné est évacué à l'hôpital en raison de contusions au visage et aux côtes faites par des éclats d'obus. Napoléon Gagné sera tué par des éclats d'obus lors de la bataille du Bois de Bourlon, le 25 septembre 1918. Il est enterré au cimetière du Bois de Bourlon, dans le Pas-de-Calais. Il laissa dans le deuil son épouse Délima et cinq jeunes enfants.

LE TÉMOIGNAGE

Si Gagné n'a pas fait ses adieux à son épouse et à ses enfants au moment de partir pour l'Europe, il entretint une longue relation épistolaire avec son épouse. Cette correspondance commença peu après son arrivée au camp de Valcartier. Les lettres de Napoléon Gagné, dont l'orthographe a sans doute été corrigée et éditée pour cette publication, étaient avant tout destinées à son épouse et à ses jeunes enfants. Il s'informe régulièrement de sa famille, est bienveillant pour ces derniers («Assure-toi que les enfants sont habillés bien chaudement et achète-leur des souliers⁶²») et leur donne aussi des conseils. Il s'inquiète surtout de ne pas de recevoir de nouvelles de la maison après deux mois de silence.

Alors qu'il est en Grande-Bretagne, il donne des renseignements sur sa vie de soldat, raconte les exigences de l'entraînement, mais il se veut surtout rassurant: «Nous dormons à l'extérieur et c'est très agréable⁶³.» Sur le front belge, il parle de son temps sur le champ de bataille. C'est exigeant, difficile, mais on ne sent pas de pessimisme dans ses lettres.

Même s'il fait des plans pour son avenir d'après-guerre, Gagné est aussi très conscient qu'il pourrait ne jamais revenir. Sans être fataliste, il est plutôt réaliste. Il explique à son épouse quoi faire s'il ne revenait pas. Il désire avant tout la rassurer. Sur le champ de bataille, il lui raconte qu'un obus est tombé tout près de lui, mais n'a pas explosé, ce qui le porte à

⁶¹ Jusqu'à l'été de 1915, les hommes mariés qui désiraient s'enrôler dans le Corps expéditionnaire canadien devaient obtenir le consentement écrit de leur épouse.

⁶² Lettre du 10 octobre 1915.

⁶³ Lettre du 12 septembre 1915.

croire qu'il est né sous une bonne étoile⁶⁴. À la suite d'une blessure reçue par un éclat d'obus, son épouse souhaite qu'il revienne rapidement de la guerre, mais Gagné dit que la seule façon d'y parvenir, c'est d'être mutilé. Il mentionne qu'il préfère plutôt revenir entier⁶⁵. À partir de sa blessure et de son hospitalisation, on sent un déclin de son optimisme et surtout la crainte de ne plus revoir sa femme et ses enfants. Malheureusement, en octobre 1916, il apprend la terrible nouvelle de la mort de sa plus jeune fille, Jeanne, qu'il n'a jamais connue puisqu'elle est née après son départ pour la guerre. Dévot catholique, il s'en remet à Dieu⁶⁶.

Gagné raconte qu'en raison de sa langue, deux Françaises lui ont demandé de passer la nuit chez elles, car leur mère était mourante et qu'elles avaient peur des obus allemands. La dame décédée au cours de la nuit, il procède à son embaumement et à ses funérailles⁶⁷. Plus le temps avance, plus il souhaite une fin rapide de la guerre. Malgré les difficultés et l'épuisement, il faut tenir bon: «Nous ne pouvons pas nous décourager parce que cela ne nous aide pas⁶⁸.»

À l'été de 1917, alors que les problèmes de recrutement se font sentir au Canada, il parle du service obligatoire (conscription) dont il avait prédit avant son départ et qui avait fait rire certains de ses amis et proches⁶⁹. Selon lui, ceux qui sont contre la guerre et qui détestent les soldats, volontaires, devront désormais se battre et apprendre à les respecter. Ils apprendront aussi ce qu'est le courage⁷⁰. Il rassure son épouse en lui demandant de ne pas pleurer lorsque son entourage critique le fait qu'il se soit porté volontaire pour le front en laissant sa famille à l'arrière: «... tu peux toujours leur dire que tu te trouves maintenant dans une situation plus avantageuse et que c'est un honneur de combattre pour son pays et la justice. Pour être un soldat, il faut être courageux et tu ne dois pas avoir peur⁷¹.» Il demande à son épouse d'avoir courage en ces temps difficiles. Il avoue s'être porté volontaire pour assurer l'avenir de ses enfants⁷².

Dans une lettre qu'il lui a adressée pour Noël, Gagné demande à sa femme d'écrire, en anglais, au ministre de la Milice afin de le supplier de le ramener au pays pour revoir sa famille (il lui demande de dire qu'elle est malade) puisqu'il a 41 ans et, en 28 mois au front, il n'a eu que 10 jours de congé⁷³. La requête n'ayant pas été approuvée, il devient fataliste. Il explique à sa femme que s'il mourait, elle pourrait bénéficier d'une pension de veuve et qu'il sera important que les enfants poursuivent leurs études et qu'ils apprennent l'anglais afin de leur assurer un avenir meilleur⁷⁴. Il est d'avis qu'il faut gagner cette guerre, pour l'avenir de la prochaine génération, afin que les enfants ne vivent jamais les horreurs et

⁶⁴ Lettre du 12 mars 1916.

⁶⁵ Lettre du 3 août 1916.

⁶⁶ Lettre du 21 octobre 1916.

⁶⁷ Lettre du 12 janvier 1917.

⁶⁸ Lettre du 18 février 1917.

⁶⁹ Lettre du 4 juillet 1917.

⁷⁰ Lettre du 31 juillet 1917.

⁷¹ Lettre du 28 septembre 1917.

⁷² Lettre du 22 octobre 1917.

⁷³ Lettre du 6 décembre 1917.

⁷⁴ Lettre du 5 janvier 1918.

l'enfer de la guerre⁷⁵. Peu avant qu'il ne perde la vie, le 29 septembre 1918, Gagné écrit à ses enfants à propos des activités qu'il compte faire avec eux après la guerre. Au cours des longues marches qu'il compte faire avec eux, il leur racontera ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu⁷⁶.

Mots clés thèmes: Enfants et leur avenir – Relations avec les Français – conscription – courage – fatalisme – optimisme – respect de l'ennemi – côtoyer la mort.

Mots clés batailles: Vimy – Passchendaele – Arras – Amiens.

Mots clés personnages cités: Aucun.

⁷⁵ Lettre du 20 juillet 1918.

⁷⁶ Lettre du 16 septembre 1918.

GAGNON, Henri Albert Royal (1892-1947)

Type de témoignage: Journaux, carnets et lettres.

Période couverte: 5-18 août 1914 (mission à Anticosti), 1^{er}-17 octobre 1914 (traversée), 31 mai au 24 août 1916 (séjour en Angleterre), 1^{er} janvier 1917 au 16 septembre 1919 (front belge et lendemain de guerre en Angleterre).

Langue: Principalement en français, mais aussi en anglais. On retrouve également des phrases en grec ancien, de même que des textes dans son propre langage codé.

Lieu de conservation: Glenbow Museum (Calgary, Alberta). *Fonds Royal Gagnon*.

Publié: Non.

Arme: Infanterie: 41^e Bataillon (canadien-français) (1915), 69^e Bataillon (canadien-français) en Angleterre (1915-1916), 10^e Bataillon de réserve (1916-1917), QG 5^e Armée britannique (1917-1918), 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) (1919).

Date d'enrôlement (CEC): 16 juin 1915 (Montréal – Corps expéditionnaire canadien).

Démobilisé: 17 septembre 1919 (Montréal).

Grade au départ: Capitaine.

Grade maximum atteint: Major.

Antécédents militaires: trois années au sein de la Milice active non permanente (61^e Régiment et 83^e Régiment).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Petit-fils d'un lieutenant-gouverneur de la province du Manitoba et fils d'un haut dirigeant de la Police montée du Nord-Ouest (NWMP), Henri Gagnon est né dans l'enceinte des casernes de la NWMP à Regina dans les Territoires du Nord-Ouest (dans la partie qui est aujourd'hui la Saskatchewan). Gagnon a fait son cours classique au Collège Sainte-Marie à Montréal. Lors de son enrôlement, il déclare être un *gentleman*.

Quelques jours avant l'entrée en guerre officielle de la Grande-Bretagne et de son empire, Gagnon, officier de la milice active non permanente depuis 1911, est recommandé par un ami de la famille (le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, François Langelier), puis choisi pour faire partie d'un petit contingent dépêché à l'île d'Anticosti dans le golfe Saint-Laurent. La mission est de protéger et d'assurer les communications entre Londres et Ottawa.

Une fois la mission terminée, il traverse l'océan Atlantique en tant qu'officier surnuméraire au sein du 1^{er} contingent du Corps expéditionnaire canadien (CEC) en octobre 1914.

Renvoyé au Canada, faute de lui trouver un bataillon, il tente une nouvelle fois sa chance avec le 41^e Bataillon d'infanterie du CEC en 1915. Lorsque ce dernier est dissous en Angleterre, les autorités militaires le rapatrient de nouveau. Déterminé, il se joint au 69^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) en tant que major et commandant de compagnie, et réussit enfin à rejoindre l'Angleterre l'année suivante.

Gagnon est malchanceux. À la suite de la dissolution de son bataillon, il demande à être muté au 22^e Bataillon (canadien-français) au front, mais sans succès. Il est plutôt transféré au 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) en attendant d'être muté à une autre unité opérationnelle. Puisqu'il est parfaitement bilingue, les autorités militaires canadiennes décident de le détacher auprès de la Force impériale en qualité d'officier d'état-major. D'août 1917 à mars 1918, il est affecté au quartier général de la 5^e Armée britannique. À partir du 26 octobre 1918, il est nommé *town major* (commandant de place) de Proven, en Belgique, où il exercera cette fonction jusqu'à la fin de janvier 1919. Ironiquement, Gagnon sera enfin muté à un bataillon d'infanterie, le 14^e (Royal Montreal Regiment), qui s'est distingué au front, mais après les hostilités. C'est avec cette unité qu'il rentrera au Canada.

En 1919, en Écosse, il épouse Helen Johnston. Ils n'auront qu'une seule fille. En 1920, il joint la Police montée du Nord-Ouest (aujourd'hui la Gendarmerie royale du Canada) et entreprend une carrière qui s'échelonne sur plus de 27 ans, qui le mènera un peu partout au pays. En 1943, il sera promu Superintendant de la Gendarmerie royale du Canada et, en 1946, deviendra le commissaire-adjoint. Il mourra subitement quelques jours avant sa nomination officielle au poste de commissaire.

LE TÉMOIGNAGE

Le témoignage de Gagnon ne couvre malheureusement pas l'ensemble de sa vie militaire au cours de la Première Guerre mondiale car de grands pans de sa carrière, notamment sa présence dans le premier et le troisième contingent, n'ont pas été conservés. Toutefois, sa courte mission à l'île d'Anticosti (du 3 août à la fin de septembre 1914) est relatée dans les moindres détails. Dans son carnet, d'abord destiné à sa fiancée, Gagnon livre ses états d'âme ainsi que ses appréhensions sur la guerre qui vient d'éclater, depuis son poste d'observation isolé, où il a le temps d'écrire, de philosopher et surtout de s'ennuyer. Il se demande parfois si lui et ses camarades ont été oubliés. Tous les passages intimes dédiés à sa fiancée seront plus tard biffés, sans doute à la suite d'une rupture amoureuse.

À travers les textes à l'endos des nombreuses cartes postales qu'il a envoyées à sa mère, Gagnon donne ses impressions sur la Grande-Bretagne et ses habitants ainsi que sur sa vie d'officier surnuméraire au sein du 1^{er} contingent de volontaires canadiens. En 1915, alors qu'il est en Grande-Bretagne avec le 41^e Bataillon, et plus tard avec le 69^e, il ne cesse d'écrire des poèmes ainsi que des refrains de chansons.

Dans son journal tenu en 1917, Gagnon nous fait part de sa routine quotidienne ainsi que de ses rencontres avec d'autres officiers canadiens-français. Bien malgré lui, il assiste à la dissolution du 69^e Bataillon. Lors de son séjour au 10^e Bataillon de réserve, il raconte l'arrivée des renforts depuis le Canada.

Détaché pendant plusieurs mois auprès des Britanniques, on le cantonne parfois dans de petites communautés belges à titre d'officier de liaison (notamment Eikhoek et Westvleteren) où il éprouve en général un ennui mortel pour ses fonctions («... on s'embête royalement», 15 février 1918). Le terme «fed up» (ras-le-bol) revient continuellement dans ses carnets. Il demande à être muté avec les Canadiens, mais sans succès.

C'est à partir du moment où il est attaché au quartier général de la 5^e Armée britannique qu'il s'approche le plus près des hostilités. Jusqu'à la fin de la guerre, il restera sur le front de Belgique. Son journal nous apprend que malgré qu'il soit situé à des kilomètres derrière la ligne de front, l'état-major est fréquemment la cible de l'artillerie et de l'aviation ennemie. Même s'il ne combat pas au front comme il l'aurait souhaité, Gagnon est témoin des intenses bombardements qu'il décrit quotidiennement ainsi que des dommages physiques et moraux qu'ils ont causés. La fréquence est si élevée que, lors des journées sans bombardements, qu'il trouve «douloureusement tranquilles» (24 mars 1918), il s'inquiète de ces périodes de silence. Serait-ce le présage d'une attaque à venir encore plus violente que d'habitude? Il décrit également des combats aériens qu'il peut apercevoir (8 mai 1918) ou des attaques aériennes contre le camp et même son bâtiment où il se trouvait. Au cours de ses visites au front, il voit également des cadavres de soldats. Même s'il n'a jamais combattu directement au front, les témoignages de Gagnon apportent des éléments intéressants sur la vie d'un officier attaché à un quartier général d'armée, ayant vécu sa guerre, non sans danger.

Mots clés thèmes: Mission au Canada – traversée du 1^{er} contingent canadien – impressions sur l'Angleterre – officier surnuméraire – incertitudes d'aller combattre – attentes – ennui – bombardements ennemis.

Mots clés batailles: Front belge (1917-1918).

Mots clés personnages cités: Aucun nom en particulier.

GAGNON, Marc (1890-1954)

Type de témoignage: Mémoires.

Période couverte: Juillet 1916 à février 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Fort Saint-Jean (Saint-Jean-sur Richelieu).

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 41^e, 39^e et 25^e Bataillons.

Date d'enrôlement (CEC): 9 mars 1915 (Montréal).

Démobilisé: 14 février 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Caporal intérimaire (sera rétrogradé pour ivresse).

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucun.

LE TÉMOIN

Né à Saint-Blaise, au Québec, Marc Gagnon est barman. En mars 1915, à l'âge de 24 ans, il s'enrôle à Montréal dans le 41^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) du Corps expéditionnaire canadien. En octobre, après une formation à Montréal et un entraînement au camp de Valcartier, il s'embarque avec son unité pour la Grande-Bretagne.

En février 1916, en raison du faible leadership de plusieurs officiers (dont le commandant), de détournements de fonds, de son inefficacité générale, mais surtout à la suite de meurtres commis par deux membres⁷⁷ de l'unité, le 41^e Bataillon est dissous et absorbé par le 23^e Bataillon de réserve. Ses hommes sont alors dispersés au sein d'autres unités, dont le 22^e Bataillon, mais aussi dans des unités anglophones. C'est ainsi que Gagnon, d'abord muté temporairement au 39^e Bataillon d'infanterie (originaire de la région de Belleville en Ontario), se retrouve au 25^e Bataillon (Nova Scotia Rifles) avec lequel il combattra au front à titre de signaleur d'infanterie. Son unité fait partie de la 5^e Brigade, tout comme le 22^e Bataillon (canadien-français). Chaque fois qu'il en aura l'occasion, Gagnon ira visiter ses anciens camarades du défunt 41^e Bataillon.

⁷⁷ Sam Sokholovitch, un soldat russophone, poignarda un soldat Henri Jolicœur au cours d'une rixe. Le lieutenant Georges Codère assassina un sergent cantinier, issu d'un autre bataillon. Ce dernier incident sonna le glas de ce bataillon.

Puisqu'il est bilingue⁷⁸ et qualifié signaleur, il sera un atout pour cette unité de langue anglaise. Le 16 juillet 1916, heureux de quitter le sol anglais où il ne se passait rien, il traverse la Manche pour rejoindre sa nouvelle unité avec laquelle il prendra d'abord part aux nombreuses opérations sur le front belge puis, vers la fin d'août, le Corps d'armée canadien se dirige vers le front français pour se préparer à une grande offensive dans le cadre de la bataille de la Somme.

Au cours de la bataille de Courcellette, il est enseveli vivant par les débris causés par l'explosion d'une bombe allemande au-dessus de la tranchée. Il en sort indemne. Il raconte les sérieux ennuis qu'il a rencontrés avec son binôme, un somnambule «dopé» qu'il surnomme le «soldat de bois» lorsque tous deux furent affectés à des tâches d'observation de nuit. Lorsque ce dernier ne revient pas d'une tâche plus en avant, Gagnon s'en réjouit.

Dans ses Mémoires, Gagnon raconte en détail l'attaque sur la commune de Courcellette qui, contrairement à ce que l'on croit, ne fut pas uniquement l'affaire du 22^e Bataillon, mais aussi du 25^e. Il est déçu, voire choqué, que tous les journaux aient attribué uniquement au 22^e Bataillon la victoire de la prise de Courcellette. Il fit également la bataille de Vimy mais, en raison de brûlures à la peau qu'il contracta à la suite d'une attaque au gaz, il fut évacué vers Boulogne pour y être traité. Au cours de sa longue convalescence, il rencontra et s'entretint avec Louis Blériot, célèbre as de l'aviation française, ainsi qu'avec Albert I^{er}, Roi des Belges.

Gagnon ne retournera pas au front. Ses brûlures soignées, son état de santé s'était empiré. Il faisait continuellement des rechutes. À sa sortie de l'hôpital, il fut envoyé au 10^e bataillon de réserve pour reprendre l'entraînement. Il y deviendra instructeur. La guerre terminée, il sera rapatrié à Montréal et démobilisé le mois suivant.

Employé comme signaleur et estafette, il fut un peu moins exposé aux dangers que ses camarades purement fantassins et surtout moins assujettis aux corvées et aux tours de garde, il pouvait rédiger ses notes. Il avait aussi l'occasion de voir et d'entendre plus de choses et d'événements.

À ce jour, on ne connaît pas sa vie, de son retour au pays jusqu'à son décès survenu en 1954.

LE TÉMOIGNAGE

Rédigé au passé simple, ce récit autobiographique de Gagnon a été réécrit après la guerre à partir d'un autre journal qu'il a tenu dès qu'il pouvait le faire au cours du conflit. Celui qui a été analysé est propre et soigné, et a été mis à jour (il parle de situations futures de temps à autre). De plus, il est agrémenté de nombreuses photos de ses camarades, ce qui n'a pu être fait en pleine guerre. Il offre une quantité phénoménale de détails qui nous font revivre ses journées passées en Europe, depuis son quotidien de la vie dans la tranchée jusqu'à sa vie derrière la ligne de feu. Par exemple, lorsqu'il subit son premier bombardement, il écrit:

⁷⁸ Il recevra officiellement sa qualification d'interprète en langue française de 1^{re} classe en août 1918.

[...] tout à coup voilà les Boches qui nous envoient un bombardement des mieux soignés. Tout brisait et volait en mille miettes, je devins pas mal énervé. [...] Il y avait un gros soldat avec nous qui lisait un journal pendant ce bombardement, c'est cet exemple qui me fait du bien et je compris par là qu'il était inutile de s'exciter.

Le plume de l'auteur est honnête et touchante. Il ne cherche pas à cacher ses émotions lorsqu'il raconte des moments plus éprouvants de la guerre. Par exemple, lorsqu'il reçoit, par la poste, de mauvaises nouvelles de la maison à peine quelques heures après le début de l'assaut sur le village de Courcellette:

J'appris ce jour-là de mauvaises nouvelles, la mort fauchait dans ma famille au Canada. Ma sœur Praxède avait fermé ses yeux pour ne plus les ouvrir. [...] Quelle triste nouvelle dans un moment aussi critique pour moi. J'avais peu de temps de m'arrêter à penser, j'étais bien bouleversé par cette nouvelle. Je fus rappelé à la réalité par les camarades qui me dirent qu'on se préparait à partir pour l'attaque du soir.

Au sein du 25^e Bataillon, Gagnon est signaleur, il est donc responsable des communications et doit à plusieurs reprises participer à des entraînements derrière le front. Ces courts voyages lui donnent la chance de vivre auprès de civils belges et français et de s'intéresser à leurs mœurs et coutumes. Puisqu'il est francophone, Gagnon a le privilège de pouvoir communiquer avec les habitants, ce qui lui vaut d'être toujours bien accueilli partout où il passe. Continuellement, il fait l'éloge des citoyens français qui ouvrent leur porte aux soldats canadiens. Il est bien entendu très sollicité par ses camarades anglophones lors des congés.

Au début de l'été 1916, dans un village près du front, il écrit qu'en quête d'une tasse de café, il se dirige vers la première maison aperçue, puisque «chez tous bons Français il y a du café». Rapidement, il est invité par «une petite vieille à cheveux blancs» qui lui parle de sa vie en lui offrant le couvert:

Je me levai pour partir, elle me retint à souper. Je mangeai avec appétit, tout était bon. Souper bien humble pourtant, mais c'était bien préparé et c'était offert d'un si bon cœur. [...] Elle aimait à aider les Canadiens, spécialement les Canadiens-français.

Au cours du repas, elle raconte, en montrant à Gagnon des photographies, comment son mari et son frère sont morts à la guerre de 1870 et comment deux de ses fils et ses deux gendres sont morts en 1914. Ses deux filles étaient prisonnières chez les Allemands. Quant à son autre fils, le seul encore vivant, il était blessé. «Malgré cette tristesse, elle trouvait le moyen de faire du bien aux soldats [...]»

Le récit de Gagnon est très humain et empreint de sensibilité. Les publicités sur les murs, la découverte du patois ch'ti (dont il apprendra les rudiments), le goût du vin français, l'étroitesse des rues des villes, la dissimulation des bouteilles de rhum, ne sont que quelques détails de ce récit qui rappelle que la guerre ne s'est pas vécue uniquement dans la boue et sous le feu de l'ennemi.

De tous les témoignages écrits laissés par des soldats canadiens-français, celui de Gagnon est sans contredit l'un des plus riches en anecdotes et en faits vécus dans la tranchée connus à ce jour. Il offre aussi un regard intéressant d'un francophone servant au sein d'une unité de langue anglaise.

Mots clés thèmes: Relations avec la population – quotidien de la vie de tranchée – 22^e Bataillon (canadien-français) – camaraderie – déroulement de batailles.

Mots clés batailles: Courcellette – Tranchée Regina – Vimy.

Mots clés personnages cités: Henri, son neveu, membre du 22^e Bataillon – Capitaine-aumônier Constant Doyon (22^e Bataillon) – Simard (22^e Bataillon).

GERVAIS, Lorenzo (1897-1964)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 10 juin 1918 au 31 mars 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Société d'histoire de Drummond (Drummonville): P79 – *Fonds Lorenzo-Gervais*.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français) et No. 3 Canadian Infantry Works Company.

Date d'enrôlement (CEC): 6 juin 1918 (conscrit) (Montréal).

Démobilisé: 31 mai 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils de cultivateur, Lorenzo Gervais est né à Sainte-Sophie de Lévrard, petite municipalité située dans le Centre-Sud de la province de Québec. Il vivra à Sainte-Sophie puis à Pierreville, dans le comté de Nicolet où il sera commis.

En juin 1918, il est conscrit en vertu de la *Loi du service militaire*. Il se présente au quartier général du 2^e Bataillon de dépôt, du 2^e Régiment de Québec à Montréal. En juillet, après une formation sommaire d'un mois et demi au camp de Valcartier, il s'embarque pour la Grande-Bretagne à bord du *SS Oxfordshire*. Il est muté au 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) au camp de Bramshott.

À la fin d'octobre, il rejoint le 22^e Bataillon (canadien-français) dans le secteur de la commune d'Aniche, dans le Pas-de-Calais en France. Il aura son baptême du feu lors d'une attaque sur Élouges, en Belgique, le 7 novembre. Il est toujours dans ce secteur, en opération, lorsque l'Armistice est proclamé.

Gervais n'accompagnera pas son unité en Allemagne. En janvier 1919, il est muté au No. 3 Canadian Infantry Works Company. Comme ce fut le cas pour le caporal Paul-Avila Berthiaume, Gervais devait être assigné au service des sépultures, qui consiste à déterrer les dépouilles des soldats canadiens des cimetières improvisés et à les réinhumer dans des

cimetières plus officiels, une tâche des plus répugnantes. Fort heureusement, il sera plutôt assigné à la démobilisation des chevaux pour leurs reventes, en Belgique.

Vers la fin de mars 1919, souffrant de l'influenza qu'il a contractée, il est évacué à Boulogne pour y être soigné et passera sa convalescence en Grande-Bretagne. Il est renvoyé au Canada et démobilisé en mai 1919.

Après la guerre, Gervais s'établira à Pierreville, se mariera et fondera une famille. Il mourra à l'hôpital Queen-Mary pour anciens combattants à Montréal, en 1964.

LE TÉMOIGNAGE

La correspondance de Lorenzo Gervais ne fait aucune mention de son éphémère présence au front. Toutefois, ses lettres font état des impressions d'un conscrit, qui accepte son sort mais qui est angoissé à propos de l'entraînement qu'il doit subir et surtout de ce qui pourrait lui arriver à la guerre. Il décrit l'examen médical qu'il a subi et sa surprise d'avoir été accepté alors qu'il se croyait inapte au service⁷⁹. Il raconte sa traversée vers la Grande-Bretagne et qu'il côtoie les camarades de son patelin, également conscrits⁸⁰.

Très pieux, il se raccroche beaucoup à la religion et demande régulièrement à sa sœur Philia, religieuse, de prier pour lui. Il dit garder confiance que le Sacré-Cœur et la Sainte-Vierge lui permettront de demeurer en vie et de rentrer sauf auprès de sa famille. Il mentionne qu'un camarade lui a donné une prière écrite qui le console beaucoup. Il la gardera sur lui jusqu'à la fin de la guerre car, avec elle, il «ne pourra tomber entre les mains de l'ennemi, ni être tué à la guerre ou être empoisonné⁸¹».

Gervais est heureux d'être enfin en France où, entre autres, il peut enfin parler français. Pour lui, la France est surtout moins ennuyante que la Grande-Bretagne. Dans ses lettres écrites après l'Armistice, il fait part de son quotidien monotone où il ne passe à peu près rien à la suite de sa mutation No. 3 Canadian Infantry Works Company. Il parle également de la grippe espagnole, qui a frappé quelques membres de sa famille et qu'il a contractée, ce qui lui a valu un retour prématuré vers la Grande-Bretagne pour y être soigné⁸².

Mots clés thèmes: Foi – relations avec les Français – paysages dévastés – grippe espagnole.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Aucun en particulier.

⁷⁹ Lettre à sa sœur Anna du 16 juin 1918.

⁸⁰ Lettre à ses parents du 19 juillet 1918.

⁸¹ Lettre à sa sœur Célia du 26 septembre 1918.

⁸² Lettre à sa sœur Célia du 31 mars 1919.

GIGUÈRE, Arthur (1895-1968)

Type de témoignage: Lettres et cartes postales (411 documents).

Période couverte: 24 août 1914 au 10 août 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 12^e et 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment).

Date d'enrôlement (CEC): 22 septembre 1914 (Valcartier).

Démobilisé: 27 mars 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: 22^e Batterie, Artillerie royale canadienne (Sherbrooke) et 54^e Régiment, Carabiniers de Sherbrooke (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Arthur Giguère est né à Sherbrooke, le 19 mars 1895. Avant la guerre, en plus d'être mouleur à la compagnie Canadian Fairbanks Limited, fabricant de matériel de pesage et de valves, il est milicien au sein du 54^e Régiment, Les Carabiniers de Sherbrooke. En 1914, avec 112 volontaires de son unité, il se dirige au camp de Valcartier pour rejoindre le Corps expéditionnaire canadien et y subir une formation poussée. Il est d'abord muté au 12^e Bataillon d'infanterie avec lequel il quittera le Canada pour la Grande-Bretagne le 3 octobre 1914. En mai 1915, à la suite de la dissolution de son unité et de sa transformation en bataillon de réserve, il est transféré au 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment), qu'il rejoindra en France.

Le 23 décembre 1915, alors que le bataillon est au front dans le secteur de Messines, en Belgique, Giguère effectue une patrouille de nuit dans le no man's land avec deux camarades de son unité. Ces derniers sont pris en embuscade. Blessé par balles, Giguère fonce toutefois sur l'ennemi, mais est fait prisonnier. Déclaré blessé et manquant à l'appel par les autorités militaires canadiennes, il sera officiellement déclaré prisonnier de guerre le 2 janvier suivant.

Interné dans un camp de détention à Münster, en Allemagne, il vivra un long calvaire. Il passera le reste de la guerre dans divers camps de détention allemands aux travaux forcés,

à subir des mauvais traitements et à souffrir de malnutrition. Libéré en décembre 1918 à la suite de l'Armistice, il sera rapatrié au Canada puis démobilisé en février 1919.

Alors âgé de 23 ans, c'est un homme brisé à la santé précaire qui doit tenter de réintégrer sa vie normale d'*ante bellum*. Pendant plusieurs années, il peinera à conserver ses emplois. Marié en 1922, père de 16 enfants (dont 7 mourront en bas âge), il élèvera seul ses plus jeunes enfants à la mort de son épouse Georgine en 1944. À l'âge de 70 ans, il prendra sa retraite de fonctionnaire à la ville de Sherbrooke. Jusqu'à sa mort, en 1968, Arthur Giguère ne cessera de revivre ses cauchemars.

LE TÉMOIGNAGE

Arthur Giguère ne racontera jamais son expérience traumatisante de la guerre, à l'exception d'une entrevue qu'il accorda à un journaliste du quotidien francophone de Sherbrooke, *La Tribune*⁸³. Mis à part quelques lettres écrites à ses parents depuis les stalags allemands et publiées dans le quotidien, mais qui avaient longtemps été oubliées depuis leur parution, aucun de ses enfants ne connaissait son histoire tragique. Jusqu'en 2006 lorsque fut découverte une vieille malle oubliée au grenier de la maison familiale dans laquelle on retrouva une grande quantité de lettres, de cartes postales, de photographies et de reliques du père militaire⁸⁴.

Dans sa correspondance destinée à sa famille, Giguère nous renseigne sur les aléas de la vie au camp de Valcartier, de son anxiété à partir pour la Grande-Bretagne d'une journée à l'autre⁸⁵, de l'embarquement et du décès de deux soldats⁸⁶, de la traversée⁸⁷, des pluies diluviennes qui tombent sans cesse et qui rendent la vie des soldats canadiens misérable, occasionnant de nombreux cas de méningites et de décès parmi les troupes⁸⁸. Il raconte également sa visite de Londres (dont il dit qu'elle est un peu plus grosse que sa ville de Sherbrooke), qui l'a bien étonné, notamment pour ses modernités dont le métro, un «train qui roule sous la terre». Il y reconnaît également une vieille connaissance, un déserteur du 12^e Bataillon devenu adepte de la cocaïne, dont il croit qu'il sera bientôt arrêté et emprisonné. Il raconte qu'un réfugié belge en Grande-Bretagne lui dit que les Allemands martyrisaient les prisonniers avant de les assassiner, ce qui ne lui enlève pas son désir d'aller les combattre car il est d'avis que ceux-ci ne réussirent pas à faire de prisonniers canadiens⁸⁹.

Tout au long de son séjour en Grande-Bretagne, Giguère ne cesse de s'impatienter pour son départ pour le front, un sujet plutôt récurrent dans ses lettres. Lorsqu'il a enfin traversé en France, il annonce que son cousin Maurice et lui viennent d'être transférés dans la

⁸³ «Après une captivité angoissante de trois années en Allemagne», *La Tribune*, 29 janvier 1919, p. 3.

⁸⁴ Lettre de Jean-Claude Giguère (fils d'Arthur) à l'auteur, 21 novembre 2006.

⁸⁵ Lettre du 7 septembre 1914.

⁸⁶ Lettre du 2 octobre 1914. Un soldat se suicida plutôt que de s'embarquer et un autre fut écrasé par un train.

⁸⁷ Lettre du 13 octobre 1914.

⁸⁸ Lettre du 7 décembre 1914.

⁸⁹ Lettre du 6 janvier 1915.

compagnie canadienne-française du 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) et qu'il a vécu sa première expérience du front⁹⁰.

Enthousiaste à ses débuts, on peut sentir un certain désenchantement progressif causé par les misères de la vie de tranchées et par les scènes épouvantables dont il a été témoin:

Je prie beaucoup pour moi mais aussi pour mes Amis qui ne reste que le souvenir d'une simple petite croix de bois et que souvent encore on les vois remonter de nouveau par les obus écartés. il faut prier pour eux car leur mort est horrible⁹¹.

Une fois tombé aux mains de l'ennemi, ses lettres se font plutôt avares de commentaires, même redondantes, car elles doivent passer à travers la sévère censure allemande. Il n'a donc pu véritablement s'exprimer sur la condition de vie austère et difficile de prisonnier de guerre. Trop en révéler aurait pu avoir de néfastes conséquences. Il écrira tout de même régulièrement à sa famille depuis son camp de détention en Allemagne, demandant le plus souvent des denrées et différents articles non fournis par les geôliers militaires allemands.

Toutefois, c'est dans une lettre écrite au gouvernement canadien en 1936, un véritable cri de désespoir, qu'il révélera enfin ses terribles années de prisonniers de guerre⁹².

Mots clés thèmes: Francophone dans une unité anglophone – prisonnier de guerre.

Mots clés batailles: Messines/Festubert.

Mots clés personnages cités: Soldat Maurice Provost (cousin) – soldat Antonio Descoteaux (12^e bataillon et Princess Patricia's Canadian Light Infantry) – soldat Léon Morin (déserteur).

⁹⁰ Lettre du 7 mai 1915.

⁹¹ Lettre du 13 juin 1915.

⁹² Lettre du 18 février 1936.

GOULET, Hormisdas (1892-1978)

Type de témoignage: Mémoires.

Période couverte: 1892 jusqu'à vers 1976.

Langue: Anglais.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: L'ensemble de ses Mémoires intitulés «My Autobiography» est inédit à l'exception de sa participation à la Première Guerre mondiale.

Michelle T. Lambert et Henry Goulet, «La guerre de Pépère», *Légion*, vol. 94, n° 1 (janvier-février 2019), p. 4-7.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 2 novembre 1914 (Montréal).

Démobilisé: 31 décembre 1917 (Regina, Saskatchewan).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Biggar, en Saskatchewan en 1892, Hormidas Goulet est agriculteur comme la plupart des Fransaskois. Au début de la guerre, célibataire et las de ce travail peu gratifiant et monotone, il a le goût du changement. À la suite d'une discussion avec un aîné, qui lui dit que la guerre ne durera pas longtemps, il se laisse tenter par l'aventure. Avec son ami Ephrem Tremblay, lui aussi fermier, ils partent s'enrôler à Saskatoon, mais les deux sont refusés car les quotas de volontaires de cette région sont déjà atteints depuis déjà un moment. Le bureau de recrutement leur suggère plutôt de se rendre à Montréal, au Québec, où l'on vient de lever une unité entièrement francophone; le 22^e Bataillon d'infanterie. Les deux camarades vendent leurs biens pour se payer un billet de train.

Arrivé à Montréal, en novembre 1914, Goulet s'enrôle au sein de l'unité canadienne-française. En mai 1915, après sa formation à Saint-Jean d'Iberville et à Amherst en Nouvelle-Écosse, il suit son unité et s'embarque pour la Grande-Bretagne. Là-bas, il doit

être hospitalisé à deux reprises en raison d'infections transmissibles sexuellement (ITS). En avril 1916, rétabli, il va rejoindre son unité en Belgique⁹³.

Il prendra part aux différentes opérations en Belgique. En octobre 1915, dans le secteur de Kemmel, son compagnon d'aventure Ephrem Tremblay est l'un des premiers de l'unité à être tués, atteint par la balle d'un tireur d'élite allemand. Ce sera un choc pour Goulet. Vers la fin de l'été 1916, son unité se dirige vers la Somme, en France.

Un éclat d'obus tombé près de lui le blesse grièvement à la bataille de Courcelette (15-19 septembre 1916). Atteint d'une soixantaine d'impacts de shrapnels, il est évacué vers la Grande-Bretagne. En août 1917, il est rapatrié puis démobilisé à Regina, en Saskatchewan.

Après la guerre, Goulet redeviendra agriculteur mais, en raison de ses nombreuses blessures et des opérations à l'épaule gauche, il exercera son métier avec beaucoup de difficultés. Il suivra une formation en comptabilité et deviendra gérant d'un commerce en Saskatchewan qu'il acquerra grâce à ses revenus et à sa maigre pension d'ancien combattant. Il deviendra agent d'immeubles puis vendeur d'assurances-vie. Marié et père de 5 enfants, il déménage en Colombie-Britannique. Ses trois fils serviront dans l'armée canadienne au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Jamais il ne parlera de la guerre à ses proches. Chaque année, il se faisait un devoir de prendre part aux cérémonies du Jour du Souvenir sans en parler à quiconque. Jusqu'à sa mort en 1978, il sera membre très actif et dévoué de la Légion royale canadienne. Traumatisé par son expérience, il deviendra alcoolique et fera des cauchemars. Ses horribles souvenirs de la guerre referont surface notamment à la suite du départ de ses fils pour la guerre⁹⁴.

LE TÉMOIGNAGE

Les Mémoires d'Hormidas Goulet, écrits vers la fin de sa vie, ont révélé son expérience de la guerre aux membres de sa famille. Il mentionne des dates exactes, ce qui suggère qu'il tenait peut-être un journal ou un carnet alors qu'il servait dans le Corps expéditionnaire canadien. Bien rédigé, on peut suivre ses états d'âme depuis son empressement de participer à la grande aventure en sacrifiant tout ce qu'il avait pour aller s'enrôler à des milliers de kilomètre de chez lui, jusqu'à sa complète désillusion alors qu'il est au front et souffre des affres de la guerre. Régulièrement, il souhaite rentrer chez lui dans les plus brefs délais.

Il raconte ce qu'il vit dans le feu de l'action, à la tranchée ou sur le champ de bataille, la mort de son ami fransaskois et les camarades qui tombent autour de lui les uns après les autres.

Il raconte le moment où il est grièvement blessé, son évacuation et sa convalescence. Il rencontre une jeune Anglaise rousse, pour qui il a un béguin, mais il revient vite les deux

⁹³ Dans ses Mémoires, il mentionne qu'il embarque avec son unité pour la France le 15 septembre 1915.

⁹⁴ Correspondance avec sa petite-fille Michelle T. Lambert, du 3 juin 2021.

pieds sur terre: il croit qu'elle n'est pas faite pour vivre sur une ferme. Enfin, il raconte son retour au Canada et son retour dans l'Ouest canadien.

Puisque ses Mémoires couvrent presque l'ensemble de sa vie, il est regrettable que son témoignage de la guerre ne soit pas plus long et plus élaboré. Peut-être l'exercice de coucher cette période de sa vie sur papier était-il trop douloureux?

Mots clés thèmes: Aventure – Francophones hors Québec – horreurs de la guerre – désillusion.

Mots clés batailles: Kimmel – Ypres (1916) – Courcellette.

Mots clés personnages cités: Ephrem Tremblay (camarade) – Major Georges Phileas Vanier.

GUAY, Pierre-Eugène (1893-1918)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 26 janvier 1916 au 26 avril 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Saguenay). *Fonds Mgr-Victor-Tremblay*.

Publié: Quelques extraits dans Jérôme Gagnon, «Pierre-Eugène Guay: La vie d'un soldat de la Grande guerre», *Saguenayensia*, vol. 40, n° 2, avril-juin 1998, p. 3-18.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 233^e Bataillon (canadien-français de l'Ouest) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 25 septembre 1916 (Edmonton, Alberta).

Démobilisé: 1^{er} mai 1918 (tué à Neuville-Vitasse, France).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Capitaine.

Antécédents militaires: 19th Alberta Dragoons (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix militaire britannique (MC).

LE TÉMOIN

Pierre-Eugène Guay est né à Chicoutimi (aujourd'hui Saguenay) en 1893. Fils d'une famille de notables de la région, le père était agriculteur, journaliste, homme d'affaires et maire de Chicoutimi. Il fait ses études classiques au Séminaire de Chicoutimi puis, en 1913, il est diplômé de droit de l'Université Laval. Il entre à l'emploi d'une firme d'avocats à Edmonton, en Alberta, où vit une importante communauté francophone, mais songe à poursuivre une carrière de journaliste comme son père.

En 1916, il s'enrôle dans le 19th Alberta Dragoons, de la Milice active non permanente, avant de passer au Corps expéditionnaire canadien au sein du 233^e Bataillon d'infanterie (canadiens-français de l'Ouest) à titre de lieutenant. Désirant aller au front le plus tôt possible, il demande à être muté au 22^e Bataillon (canadien-français). Arrivé en Grande-Bretagne en septembre 1916, il y parfait sa formation d'officier dans plusieurs écoles militaires spécialisées. Au cours de ces formations, Guay effectuera des «stages» d'apprentissage dans les tranchées au front.

En avril 1917, il rejoint enfin sa nouvelle unité en France, puis prend part à de nombreux engagements où son unité est engagée: Côte 70 (15-20 avril 1917), Passchendaele (7-11 novembre 1917) et le secteur en face de Lens (février 1918) où il se distingue par sa bravoure et ses qualités de chef. En août 1917, il méritera la Croix militaire (MC):

Pour bravoure et dévouement remarquables au cours de l'attaque sur la pente sud de la Côte 70, au nord de Lens, et les jours suivants. Le Lt Guay organisa son peloton en vue de l'attaque avec beaucoup d'habileté et de détermination. Durant l'attaque, il conduisit son peloton avec hardiesse, s'empara d'une mitrailleuse et seul parvint à en tuer les servants. Plus tard, il conduisit son peloton à travers un barrage intense afin de livrer des munitions à un bataillon de première ligne qui subissait une contre-attaque; son enthousiasme fut toujours une source de réconfort pour ses hommes. Il a donné un bel exemple de sang-froid et de bravoure⁹⁵.

Malheureusement, en mai 1918, dans le secteur de Neuville-Vitasse (Nord-Pas de Calais), Guay est tué par un éclat d'obus alors qu'il inspecte la tranchée.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres du lieutenant Pierre-Eugène Guay (97 documents) à son père et à sa famille sont abondantes et riches d'informations sur la vie d'un jeune officier d'infanterie, au front comme à l'arrière. Guay, contrairement au capitaine Maurice Bauset⁹⁶, est un militaire dévot, au comportement exemplaire.

À travers les lettres écrites avant qu'il ne rejoigne le 22^e Bataillon au front, Guay ne cache pas son enthousiasme d'aller combattre. Il critique vertement le politicien Henri Bourassa ainsi que le peu d'enthousiasme des Québécois de ne pas vouloir faire leur devoir et s'enrôler⁹⁷. Il est très critique envers la société québécoise en général.

Il décrit le dur entraînement et les exigeantes formations qu'il suit en Grande-Bretagne. Il exprime également ses impressions sur la Grande-Bretagne qu'il visite durant ses permissions et parle de sa vie sociale d'officier. Muté peu après au 10^e Bataillon de réserve, en attendant de rejoindre le 22^e, il explique comment il prépare ses hommes pour le front, comment il se doit d'être sévère avec eux afin qu'ils soient prêts pour le front⁹⁸.

À travers les descriptions des batailles auxquelles il a pris part, il nous donne une bonne idée du rôle important mais très risqué de l'officier subalterne sur un champ de bataille. Il est très impressionné par le sang-froid et le professionnalisme de son commandant, le lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay qui, comme lui, est originaire de Chicoutimi⁹⁹. Il raconte le quotidien de sa vie dans les tranchées, les tirs, la façon de se protéger¹⁰⁰. Il

⁹⁵ *London Gazette* n° 30340 du 7 mars 1918. Traduction de l'auteur.

⁹⁶ Même s'il n'a pas servi avec lui, Guay en fait mention dans sa lettre du 8 octobre 1916.

⁹⁷ Lettres du 25 avril, 3 juin 1917 et une autre non datée envoyée d'Angleterre.

⁹⁸ Lettre non datée, mais probablement de janvier 1917.

⁹⁹ Lettre du 2 août 1917.

¹⁰⁰ Lettre non datée, mais probablement de juin 1917.

raconte, en détail, ses exploits lors de la bataille de la Cote 70 où il dit avoir achevé un soldat allemand blessé, agonisant¹⁰¹.

Dans une autre série de correspondance adressée à son amoureux, un vicaire¹⁰², Guay raconte aussi son quotidien et sa guerre, dans un ton bien différent de celui qu'il emploie avec son père.

Mots clés thèmes: Enthousiasme d'aller au front – critiques envers le peu d'enthousiasme du Québec – conscription – entraînement – vie sociale en Angleterre – sang-froid – vie quotidienne des tranchées – cadavres dans le no man's land – patrouille de nuit – parasites – fièvres – rations et nourriture – raids allemands – attaque – décoration.

Mots clés batailles: Somme – Cote 70 – Passchendaele.

Mots clés personnages cités: Lt-Col Thomas-Louis Tremblay (commandant) – Lt Georges Edmond Lamothe – Capt Maurice Bauset – Major Arthur Dubuc – Lt William Edward Morgan.

¹⁰¹ Lettre non datée, mais probablement d'août 1917.

¹⁰² Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Saguenay). *Fonds Mgr-Victor-Tremblay*: Dossier 148, pièce 1: Soldats de 1914-1918.

GUILLON, Georges-Marie (1890-1945)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 26 octobre 1914 au 3 janvier 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Collection privée.

Publié: Quelques lettres dans Marie-Antoinette Guillon, *Une famille à travers l'histoire*. Bruxelles, imprimé privé, 2004, 215 p. (inédit).

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Armes: Infanterie – 57^e Bataillon (canadien-français), 22^e Bataillon (canadien-français).

Génie – Ingénieurs canadiens.

Aviation – *Royal Air Force*.

Date d'enrôlement (CEC): 22 mars 1916 (Québec).

Démobilisé: 23 septembre 1919 (Québec).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Lieutenant.

Antécédents militaires: 19th Alberta Dragoons (unité de cavalerie de la Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Issu d'une famille bien établie de 12 enfants, Georges-Marie Guillon est né à Bruxelles (Belgique), en 1890. Son père, Silas, était un industriel propriétaire d'une usine de tapis, mort en 1900. Il fit ses études à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles. En 1911, comme tant d'autres jeunes Européens, il émigre vers l'Ouest canadien rêvant d'y faire fortune. Il est d'abord commis de banque à Edmonton. Vers 1914, il obtient un certificat de l'Université d'Edmonton l'autorisant à faire des études de droit et obtient un poste au cabinet d'avocats Hynman, Milner & Matherson.

À la suite de l'invasion de la Belgique par les Allemands en août 1914, cinq de ses frères feront la guerre sous divers drapeaux: belge, français, britannique et canadien. Un autre sera espion en Belgique occupée. Quant à sa mère et quelques sœurs, elles se réfugieront à Wimbledon en Angleterre.

Georges-Marie Guillon et son frère Silas, également domicilié à Edmonton, réagissent lorsqu'ils apprennent l'invasion de la Belgique. Ne pouvant rejoindre l'Armée belge, ils décident de s'enrôler d'abord dans le 19th Alberta Dragoons, une unité de cavalerie de la Milice active non permanente, puis dans le Corps expéditionnaire canadien l'année suivante, ce qu'autorise l'ambassade belge au Canada.

En 1915, il fait partie de la 4^e Compagnie universitaire de l'Université McGill, de Montréal – un contingent de renfort pour le Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), avant de transférer en tant que lieutenant au sein du 57^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) de Québec. Arrivée en Angleterre en juin 1916, son unité est aussitôt dissoute et Guillon est muté pour une courte période au sein du 69^e Bataillon (canadien-français) puis au 22^e Bataillon (canadien-français) en août. Il participera aux batailles de Courcellette (15-19 septembre 1916), de la Tranchée Regina (octobre 1916) et d'Angres (décembre 1916). Blessé et évacué à l'hôpital, Guillon ne prendra pas part à la bataille de Vimy, en avril 1917. Une fois rétabli, il est transféré au Génie militaire canadien.

En mai 1917, il est attaché pendant quelques mois au Royal Flying Corps britannique (à l'origine de la Royal Air Force), à titre de «flying officier» (observateur). Le 3 septembre, son appareil est attaqué par un chasseur allemand de la Jasta 57, possiblement piloté par Hermann Göring, alors qu'il volait au-dessus de Lampernisse en Belgique. Blessé, Guillon doit être évacué et soigné à l'hôpital. Après sa convalescence, il est temporairement de retour avec le 22^e Bataillon. Vers la fin de la guerre, il est attaché à la Royal Air Force et sera cantonné en Égypte pour le reste du conflit. Il quittera la RAF en juillet 1919.

Après la guerre, Guillon rentrera au Canada pour tenter une nouvelle fois de faire fortune, cette fois dans les affaires d'import-export (pâte à papier, produits alimentaires et amiante). Échouant de nouveau, il repart en Europe où il sera industriel, dans différentes sociétés et prendra la direction de la société familiale, Tapis Guillon. Il sera d'ailleurs surnommé le «Marquis de la Carpette»!

Lors de la Seconde Guerre mondiale, il agit à titre d'agent de renseignements pour le gouvernement belge en exil. Sous son nom de code «Beaver-Baton», il contribue à cacher des soldats britanniques, ce qui lui vaut d'être dénoncé et arrêté en 1942. Incarcéré à Bruxelles par la Gestapo, il est ensuite déporté en Allemagne où il mourra de mauvais traitements et d'épuisement à l'âge de 54 ans¹⁰³.

LE TÉMOIGNAGE

Dans ses lettres, Georges-Marie Guillon fait part de son désir de voler au secours de sa mère-patrie la Belgique¹⁰⁴. Elles sont intéressantes en raison de ses observations d'immigrant belge sur ses confrères militaires canadiens et sur la population française en général et sur les réfugiés belges en France. Il fait part du peu d'intérêt des Canadiens français pour l'enrôlement et pour aller combattre en Europe et de l'opinion canadienne sur cette guerre.

¹⁰³ Certains journaux rapportèrent qu'il fut fusillé.

¹⁰⁴ Lettre du 26 octobre 1914.

Malgré la sévère censure imposée par le gouvernement canadien et par les autorités militaires, il semblerait que ses lettres aient échappé à plusieurs reprises au contrôle, possiblement en raison de son statut d'officier. Toutefois, il mentionne qu'il doit faire attention à ne pas dépasser les limites de la censure¹⁰⁵. Il raconte avec détails à sa mère le succès de l'offensive des Canadiens à la crête de Vimy (9-13 avril 1917), même s'il n'y a pas participé puisqu'il était hospitalisé, mais il put écouter à l'hôpital le récit de quelques frères d'armes de son bataillon, blessés, lors de la bataille.

Il est si fier du succès remporté par les Canadiens qu'il n'hésite pas à lui raconter cette bataille en détail ainsi que l'organisation et le fonctionnement du Corps expéditionnaire canadien sur le front comme à l'arrière, ainsi que ses différentes composantes. Il fait l'éloge de l'Armée canadienne et de ses soldats – non professionnels trois ans plus tôt – mais qui sont désormais devenus d'efficaces guerriers¹⁰⁶.

Alors qu'il sert dans la Royal Air Force, il relate une mission où son appareil fut touché par des tirs de mitrailleuses.

Mots clés thèmes: Délivrance de Bruxelles – bon temps au Caire – patriotisme.

Mots clés batailles: Vimy (9-13 avril 1917).

Mots clés personnages cités: Silas Guillon (son frère).

¹⁰⁵ Lettre à sa mère du 24 avril 1917.

¹⁰⁶ Lettre du 24 avril 1917.

HOULE, Roméo (1894-1972)

Type de témoignage: Récit.

Période couverte: 10 août 1914 au 10 janvier 1916.

Langue: Anglais (traduction de la version originale en français).

Lieu de conservation: s/o.

Publié: D'abord publié dans *The New York Times*¹⁰⁷ et repris par de très nombreux quotidiens américains et canadiens.

Houle, Roméo. «Horrors of Trench Fighting with the Canadian Heroes: Remarkable Experiences of an American Soldier», dans *True Stories of the Great War: Tales of Adventure, Heroic Deeds, Exploits Told by the Soldiers, Officers, Nurses, Diplomats, Eye Witnesses. Vol. IV*. New York, Review of Reviews Company, 1917, p. 148-173.

Arme: Infanterie – 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment).

Date d'enrôlement (CEC): 22 septembre 1914 (Valcartier).

Démobilisé: 10 octobre 1916 (Folkestone, Grande-Bretagne).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal (enrôlement).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils de barbier, Roméo Houle est un Franco-Américain né en 1894 à New Bedford¹⁰⁸, au Massachussets. Il fréquenta l'école commune de sa ville. En 1912, barbier comme son père, il vient exercer son métier à Montréal.

Le 10 août 1914, peu après l'entrée en guerre du Canada, il s'enrôle dans le 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal de la Milice active non permanente. Il fait partie du contingent de 8 officiers et 329 militaires du rang de cette unité, tous volontaires pour le service actif outre-mer. Vers la fin de septembre, au camp de Valcartier, ils sont intégrés au 14^e Bataillon d'infanterie (Royal Montreal Regiment), une unité bilingue. Au début d'octobre, ils s'embarquent pour la Grande-Bretagne où ils poursuivront leur formation. Le 14^e

¹⁰⁷ «American Barber's Grim War Story: Trench Horrors Graphically Portrayed by Romeo Houle, Who Exchange Hair Cutting for Fighting), *The New York Times* (Magazine Section), 4 juin 1916, p. 1-3. La suite fut publiée dans l'édition du 11 juin suivant.

¹⁰⁸ Dans son formulaire d'enrôlement, Houle déclara être né à Montréal.

Bataillon débarque à Boulogne, en France, le 28 mars 1915, et se dirige aussitôt vers Armentières où il aura son baptême de tranchée.

Lorsque son bataillon côtoie les soldats français sur la ligne de feu, les autorités s'assurent de placer la compagnie francophone juste à côté d'eux, question d'assurer les communications entre les Français et les Canado-Britanniques. Houle participe à la seconde bataille d'Ypres, en avril 1915, où les Allemands utilisent les gaz contre les troupes coloniales françaises et canadiennes. Il combattra également lors des batailles de Festubert, Givenchy et Messines.

En octobre 1915, son père fait appel à Joseph Walsh, l'élu de son district membre de la Chambre des représentants des États-Unis, pour réclamer la libération de son fils, citoyen américain d'âge mineur (moins de 21 ans). Walsh communiquera avec l'ambassadeur américain en Grande-Bretagne qui, à son tour, fera pression sur Londres. Houle acceptera cette décision arguant qu'il s'agit après tout de son gouvernement et que, s'il avait à mourir, il valait mieux que ce soit pour son pays¹⁰⁹. Il sera démobilisé en Grande-Bretagne en février 1916.

En mai 1917, de retour aux États-Unis, Houle aurait écrit à son représentant au Congrès afin d'offrir ses services à titre d'expert en fabrication de bombe et de creusage de tranchées pour l'Armée américaine¹¹⁰.

LE TÉMOIGNAGE

Le *New York Times* qualifia le récit de Houle de «l'un des témoignages personnels les plus spectaculaires qui nous soient parvenus de la ligne de bataille en France¹¹¹». Toujours selon le quotidien, «le vécu de Houle est dépeint dans un langage si vivant que l'on pourrait presque croire que l'écrivain est un maître, alors qu'il n'est que barbier¹¹²». À la suite de l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917, le récit de Houle comme celui d'autres Américains¹¹³ qui avaient servi dans le Corps expéditionnaire canadien et qui étaient rentrés au pays, fut récupéré et publié dans un ouvrage collectif sur les expériences de guerre afin de mousser l'enrôlement dans le Corps expéditionnaire américain.

L'originalité du récit de Houle est qu'il se concentre exclusivement sur la compagnie francophone de son unité, comme si l'entité du 14^e Bataillon n'existait pas. D'ailleurs, il s'y réfère souvent en tant que «Soixante-cinquième». Tout au long de son récit, il

¹⁰⁹ *True Stories of the Great War: Tales of Adventure, Heroic Deeds, Exploits Told by the Soldiers, Officers, Nurses, Diplomats, Eye Witnesses. Vol. IV.*, p. 151.

¹¹⁰ «Nearby Cities and Towns: New Bedford», *Fall River Globe*, 7 mai 1917, p. 5. Nous ne savons pas si son offre fut acceptée.

¹¹¹ Houle combattra surtout sur le front belge.

¹¹² Il faut dire que le récit de Houle fut écrit avec la collaboration d'un ami éditeur d'un quotidien francophone de la ville de New Haven, au Massachussets. Notre traduction.

¹¹³ Notamment celui d'Alexander McClintock, *Best O'Luck: How a Fighting Kentuckian Won the Thanks of Britain's King*, New York, George H. Doran Company, 1917, 171 p. Le sergent McClintock avait combattu dans le 87^e Bataillon d'infanterie (Canadian Grenadier Guards), de Montréal avant d'être blessé et rapatrié aux États-Unis où il s'enrôlera dans l'Armée américaine en tant qu'officier.

mentionne régulièrement que les rangs des 500 membres francophones originaux¹¹⁴ de 1914 s'amincissent rapidement. Il affirme être l'un des 16 originaux à avoir survécu à la guerre. Il ne comprend pas d'ailleurs comment il a pu survivre à cette tuerie. Il raconte avec fierté comment il est fier d'être Canadien français¹¹⁵.

D'entrée de jeu, Houle raconte avec force, dans un style à l'américaine, le quotidien de la guerre à un public avide de connaître la réalité de cette guerre qui n'était pas la sienne jusqu'en 1917. La richesse de son récit permet aisément d'imaginer ce qu'il a vécu sans avoir recours à des images, depuis les pullulations des rats jusqu'aux intenses et insoutenables bombardements, ainsi que de nombreuses anecdotes qui ne sont pas toujours tristes ou dramatiques.

Il raconte le danger de sortir la tête au-dessus de la tranchée pour observer (le premier mort francophone du 14^e Bataillon fut tué en faisant ainsi) et du danger de s'aventurer dans le no man's land. Une particularité inhabituelle dans un récit, surtout publié en pleine guerre, est la «fraternisation» entre les ennemis de tranchées. Il raconte comment Allemands et Canadiens français s'amuse en faisant bouger des cibles improvisées (casques) au-dessus de la tranchée afin de mesurer l'adresse des tireurs, une sorte de compétition amicale. Ils discutent même depuis leurs tranchées. C'est ainsi qu'ils découvrent que certains Allemands du bataillon d'en face vivaient au Canada juste avant la guerre. Ils vont même jusqu'à se rencontrer dans le no man's land et s'entendent parfois pour faire une trêve, sans tirs¹¹⁶. De retour plus tard dans la tranchée, les «Soixante-cinquième» découvrent que le régiment d'allemand n'est plus le même et les hostilités reprennent de plus belle. Houle raconte également comment il a abattu un soldat allemand, qu'il venait de soigner dans le no man's land et qui, pour le remercier, sortit un revolver et tenta de faire feu sur lui.

Mots clés thèmes: Fraternisations avec les Allemands – quotidiens de la vie de tranchée – attaques aux gaz – camaraderie.

Mots clés batailles: Seconde bataille d'Ypres (21-27 avril 1915) – Festubert (8-10 mai 1915) – Givenchy (25 juin 1915).

Mots clés personnages cités: Soldat Charles Lapointe (premier francophone tué du 14^e Bataillon) – soldat Aurèle Roy (camarade).

¹¹⁴ À l'origine, les francophones ne composaient qu'environ un tiers des effectifs du 14^e bataillon. Il y eut quelques renforts à la dissolution du 12^e bataillon dans lequel on trouvait également des francophones, mais en moins grand nombre.

¹¹⁵ Page 171.

¹¹⁶ Pages 156 à 159.

JUNGBLUTH, Ernest (1888-1974)

Type de témoignage: Mémoires (tardifs).

Période couverte: Août 1914 à août 1919.

Langue: Français et anglais.

Lieu de conservation: Musée du Régiment de Maisonneuve (Montréal) et Archives de la *Canadian Military Intelligence Association* (Kingston, Ontario).

Publié: Non. Manuscrit intitulé «Biographie de mon service militaire, Guerres de 1914 et 1939-1945», non daté, 21 p. (Musée du R. de Maisonneuve).

Non. Tapuscrits inédits intitulés «Returning to Canadian Corps and my first job», non daté, 9 p. et «Double Agent», non daté, 19 p. (Archives CMIA).

Arme: Infanterie – 12^e Bataillon et Renseignement militaire – Corps of Cyclists, Canadian Corps of Guides.

Date d'enrôlement (CEC): Septembre 1914 (Valcartier).

Démobilisé: Août 1919 (Québec).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sous-officier breveté de 2^e classe (Sergent-major de compagnie)

Antécédents militaires: Bref passage dans le 85^e Régiment d'infanterie (Milice active non permanente), d'août à septembre 1914.

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille de conduite distinguée (DCM) et Médaille des volontaires luxembourgeois, 1914-1918.

LE TÉMOIN

Né dans le Grand-Duché du Luxembourg en 1888, Ernest Jungbluth immigre à Montréal en décembre 1913. Auparavant, il avait été, pendant un an, apprenti-ingénieur sur les navires de la compagnie maritime *Red Star Line*. Juste avant la guerre, il est dessinateur en mécanique au sein d'une entreprise de fabrication de réfrigérateurs. En août 1914, en vacances à New York, il apprend que l'Allemagne venait d'envahir son pays natal et la Belgique. Il s'empresse aussitôt de revenir à Montréal par train.

Il rejoint sans tarder le consulat général de France afin d'offrir ses services dans la Légion étrangère. La France n'enrôlant pas d'étrangers dans ses rangs au début de la guerre, Jungbluth tentera aussi, sans succès, de rejoindre l'armée belge. Lorsque le Royaume-Uni (et tout son empire) entre en guerre, il se rend aussitôt au manège militaire de la rue Craig à Montréal, et joint le 85^e Régiment d'infanterie de la Milice active non permanente

(aujourd'hui le Régiment de Maisonneuve). Après un entraînement sommaire, il est redirigé au camp de Valcartier, pour y parfaire sa formation.

Jungbluth est muté au 12^e Bataillon d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien, une unité composée de plusieurs Canadiens français, mais surtout d'anglophones des provinces Atlantiques. En octobre, le premier contingent canadien dont fait partie le 12^e Bataillon part pour l'Angleterre. Son bataillon dissout, Jungbluth demande à être muté au sein d'une unité de cyclistes, chargée d'aller chercher, recueillir et analyser les renseignements sur l'ennemi. Polyglotte (il parle couramment français, allemand, anglais, néerlandais-flamand et le patois luxembourgeois), c'est un candidat idéal.

Intéressé par ses compétences, il est approché et interviewé par un officier du service de renseignements britannique et sera par la suite muté au quartier général de la 5^e Armée britannique. En août 1916, il est rappelé au sein du Corps expéditionnaire canadien, où il passera surtout son temps à analyser les lettres saisies sur les prisonniers de guerre allemand et à interroger ces derniers près de la ligne de front. De nouveau envoyé au quartier général de la 5^e Armée britannique, il est affecté au contre-espionnage. Efficace, il réussit à déjouer et à arrêter plusieurs citoyens belges, sympathisants des Allemands et espionnant pour leur compte. En 1917 et en 1918, au mépris du danger, il réussit avec succès à faire évacuer et à protéger la population de villages belges pilonnés par l'artillerie allemande. Ces actions lui vaudront la médaille de la conduite distinguée (DCM).

Promu sergent-major de compagnie (promotion qu'il refusa d'abord, mais contraint par les autorités militaires d'accepter), il fera partie des premiers éléments du Corps canadien des Guides (renseignements) réorganisé. Au lendemain de l'Armistice, il accompagne les troupes canadiennes d'occupation à Bonn et à Cologne, en Allemagne.

Rentré au Canada, Jungbluth reprendra son emploi dans l'entreprise de réfrigération. Ses services furent sollicités à quelques reprises dans le cas de suspicion d'espionnage allemand à Montréal, juste avant le début de la Seconde Guerre mondiale.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il reprendra du service dans la Veteran Guards of Canada, composé d'anciens combattants de la Première Guerre mondiale trop âgés pour combattre sur le front européen. Il restera surtout au Canada. En raison de son expérience dans le renseignement militaire et de sa connaissance de l'allemand, il interrogera plusieurs prisonniers de guerre. Il sera décoré de la Croix de Guerre du Luxembourg.

LE TÉMOIGNAGE

Même si le récit de Jungbluth ne fait qu'une vingtaine de pages¹¹⁷, il est bien détaillé et assez précis. Écrit au début des années 1960, à la suite d'une demande de son ancien régiment de milice, devenu depuis le Régiment de Maisonneuve, dans le cadre d'un projet d'écriture et de publication d'une histoire régimentaire, où un appel avait été lancé à tous

¹¹⁷ Musée du Régiment de Maisonneuve, *Biographie de mon service militaire, Guerres de 1914 et 1939-1945*, manuscrit inédit, non daté, 19 p.

les anciens du régiment d'écrire leurs souvenirs, Jungbluth s'était peut-être inspiré de notes ou de carnets qu'il avait rédigés au cours de la guerre.

Jungbluth le fantassin (1914-1915) nous renseigne sur le type d'enseignement reçu ainsi que sur son séjour très difficile dans les plaines anglaises en raison des pluies interminables, alors que les Canadiens logeaient sous le tente pendant la longue saison froide.

À titre d'opérateur en renseignements (corps des cyclistes et corps du renseignement), il raconte sa vie et les aléas de ce monde peu connu du fantassin ordinaire. En 1918, lorsqu'il est choisi pour organiser le nouveau corps canadien des renseignements, il raconte que plusieurs soldats qui y ont été transférés, ne sont en fait que des éléments peu utiles à l'organisation. À propos de l'occupation de l'Allemagne par les Canadiens, il explique brièvement qu'ils furent mis en garde par les autorités militaires de se méfier de la population allemande, qui pourrait attaquer les soldats ou commettre des actes de sabotage. Il conclut que jamais les Allemands ne causèrent de problèmes.

La deuxième partie de ses Mémoires raconte sa guerre, au Canada, de 1939 à 1945.

S'il se fait plutôt discret quant à son expérience dans le monde du renseignement militaire (il mentionne qu'il ne peut élaborer davantage sur certaines opérations qu'il a effectuées), il est en revanche plus loquace dans ses tapuscrits inédits que l'on retrouve dans les archives de la *Canadian Military Intelligence Association* de Kingston¹¹⁸. Ce dernier raconte en détail (en anglais) sa guerre en tant qu'opérateur d'agent de renseignements militaires, depuis ses interactions avec ses supérieurs jusqu'à ses interventions lors de situations difficiles entre la population française et les soldats unilingues anglais canadiens, en passant par l'interrogation d'individus suspects et son rôle d'agent double. Par exemple, de son propre chef, il prête main-forte à la gendarmerie française à titre d'interrogateur à la suite de l'emprisonnement de deux soldats canadiens qui, intoxiqués par l'alcool, avaient malmené un mineur du Pas-de-Calais. Il réussit à convaincre la victime de retirer sa plainte car il aurait pu en coûter chers aux deux Canadiens.

Mots clés thèmes: contre-espionnage – renseignements – langue française – agent double – secrets.

Mots clés batailles: Plusieurs batailles nommées, mais aucune en détail.

Mots clés personnages cités: Sergent Antoine Marion – Major Wilfrid Bovey – nombreux noms de confrères de travail.

¹¹⁸ Archives de la Canadian Military Intelligence Association, tapuscrits inédits intitulés «Returning to Canadian Corps and my first job», non daté, 9 p. et «Double Agent», non daté, 19 p.

KAEBLE, Joseph (1892-1918)

Type de témoignage: Correspondance (lettres)

Période couverte: Juillet 1916 au 13 décembre 1917.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille et Musée du Royal 22^e Régiment (Québec): FPA 30: *Fonds Joseph-Kaebler*.

Publié: Micheline Hébert, *Caporal Joseph Kaebler, Croix Victoria*, Saint-Hubert, Société historique de Saint-Hubert, 1992, 33 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 189^e Bataillon (canadien-français) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 20 mars 1916 (Sayabec).

Démobilisé: 28 août 1918 (tué à Neuville-Vitasse, France).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Caporal.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix de Victoria (VC) et Médaille militaire (britannique) (MM).

LE TÉMOIN

Né en 1892 à Saint-Moïse dans le Bas-Saint-Laurent, Joseph Kaebler descendait d'un mercenaire allemand du duché de Brunswick, Thodor Göbel, venu combattre les révolutionnaires américains à la guerre d'indépendance en 1776. À la suite de la mort de son père en 1900, sa famille s'installe à Sayabec où il fréquentera l'école des Frères de la Croix de Jésus. Il sera mécanicien dans une scierie de la région.

En mars 1916, par patriotisme et pour se porter à la défense de la France¹¹⁹, il s'enrôle dans le 189^e Bataillon (canadien-français) du Corps expéditionnaire canadien. Après un entraînement d'été au camp de Valcartier, Kaebler et son unité s'embarquent pour la Grande-Bretagne en octobre 1916. Son unité étant dissoute peu après, il est versé au 69^e Bataillon (canadien-français). Kaebler fait partie des renforts versés au 22^e Bataillon (canadien-français) qu'il rejoindra le mois suivant. Il prendra part à la défense d'un large

¹¹⁹ Micheline Hébert, *Caporal Joseph Kaebler, Croix Victoria*, Saint-Hubert, Société historique de Saint-Hubert, 1992, p. 7-8.

secteur entre Arras et Lens (à l'hiver 1916-1917), à la bataille de Vimy (9-13 avril 1917), la Cote 70 (août 1917), Passchendaele (octobre 1917) puis Neuville-Vitasse et Mercatel (mars 1918). Promu caporal en juin 1918, il est grièvement blessé quelques jours plus tard à Neuville-Vitasse. Il succombera à ses blessures le lendemain, le 9 juin 1918.

En raison de son geste héroïque, Kaeble sera décoré à titre posthume de la médaille militaire britannique (MM) et de la Croix de Victoria (VC), la plus haute décoration de vaillance de l'Empire britannique:

Aussitôt que le barrage eut levé par-dessus la première ligne, racontent les documents officiels, environ cinquante ennemis s'élançèrent vers son poste. À ce moment-là toute sa section moins un homme avait subi des blessures. Le caporal Kaeble sauta alors par-dessus le parapet et tenant sa Lewis à la hanche, tira chargeur après chargeur en direction des rangs ennemis et quoiqu'il fût plusieurs fois blessé par des fragments d'obus et de bombes, il ne cessa de tirer et c'est ainsi que par sa détermination il arrêta net l'offensive ennemie. Finalement, tout en continuant de tirer, il tomba à la renverse dans la tranchée, mortellement blessé. Étendu sur le dos, il tira ses dernières cartouches par-dessus le parapet vers les Allemands en train de regagner leurs lignes. Enfin, avant de s'évanouir, il cria aux blessés qui l'entouraient: «tenez bon les gars, ne les laissez pas passer. Il nous faut les arrêter»¹²⁰.

LE TÉMOIGNAGE

Comme nombre de jeunes hommes canadiens-français de sa génération, la scolarité de Joseph Kaeble était plutôt sommaire. Malgré la déficience de l'orthographe dans ses lettres, il sait tout de même bien s'exprimer¹²¹.

Kaeble raconte l'entraînement au camp de Valcartier, à l'été de 1916, sa traversée de l'océan Atlantique, de son arrivée en Grande-Bretagne et de ses impressions sur ce pays qui est selon lui «riche» et où il n'y voit aucune misère¹²².

Dans les lettres à sa famille, Kaeble exprime sa hâte d'aller combattre au front. Il est fier d'être sorti d'une bataille et du devoir qu'il accomplit avec ses camarades¹²³. Il parle également de sa légère blessure par balle qu'il a reçue à l'épaule tout en se faisant rassurant¹²⁴. Il croit que la guerre sera gagnée car les Canadiens vont de victoires en victoires. Il exprime régulièrement sa haine de l'ennemi et dit bien aimer son métier de «tueur» d'Allemands: «quant je suis en face deux je suis toujours fâché les cheveux droite sur la tête. je puis t'exprimé comment je les ait»¹²⁵.

Mots clés thèmes: Patriotisme – haine des Allemands.

¹²⁰ *London Gazette* n° 30903 du 15 septembre 1918. Traduction de l'auteur.

¹²¹ Certaines lettres dans l'ouvrage de Micheline Hébert, sa nièce, ont été retouchées et corrigées.

¹²² Lettre à sa mère, octobre 1916.

¹²³ Lettre à sa mère, 25 août 1917.

¹²⁴ Lettres à ses parents du 2 mai 1917.

¹²⁵ Lettre à sa sœur du 27 août 1917.

Mots clés batailles: Aucune en particulier.

Mots clés personnages cités: Aucun.

LABELLE, Roch (1899-1974)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 23 septembre 1916 au 30 novembre 1918.

Langue: Anglais.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Quelques-unes dans Suzanne Gouin-Boudreau, *Letters from WW I and WW II: The Boys of Sandy Hill*, Ottawa, imprimé privé, 2004, 214 p. (inédit).

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 69^e Bataillon (canadien-français), 22^e Bataillon (canadien-français) – 10^e bataillon de réserve.

Date d'enrôlement (CEC): 25 janvier 1916 (Montréal).

Démobilisé: 20 janvier 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Issu de l'union d'un père canadien-français et d'une mère d'origine irlandaise, Roch Philip Labelle est né à Montréal en 1899. Il s'exprime plus aisément en anglais. Juste avant la guerre, il est mécanicien et pompier.

En janvier 1916, malgré le fait qu'il soit anglophone et mineur, il répond à une annonce parue dans *La Presse* et s'enrôle dans le 69^e Bataillon d'infanterie, unité canadienne-française levée à Montréal en juillet 1915, mais qui n'était pas encore partie vers l'Angleterre. Son empressement lui vaudra le prix de 20\$ en or, récompense offerte par un citoyen-patriote au premier volontaire à s'enrôler au sein de cette unité au moment de la parution de l'article¹²⁶. En avril 1916, après un séjour dans la ville de St. John au Nouveau-Brunswick où il suivra un entraînement sommaire, son unité se dirige vers la Grande-Bretagne.

¹²⁶ «Il gagne le prix de \$20 en or», *La Presse*, 27 janvier 1916, p. 10.

En juin 1916, le 69^e Bataillon est dissout et Labelle est en renfort au 22^e Bataillon d'infanterie. Il prendra part aux batailles de Mont-Sorrel et de Saint-Éloi en Belgique, mais sera blessé aux jambes à Courcelette. Soigné en Grande-Bretagne, on découvre alors qu'il est d'âge mineur. Il passera le reste de la guerre en Grande-Bretagne où, après son rétablissement, il sera muté au 10^e Bataillon de réserve en mai 1917. Il sera instructeur. Promu sergent en août 1918, il sera notamment responsable de la formation des conscrits canadiens-français envoyés en Grande-Bretagne. En janvier 1919, il rentre au Canada où il sera démobilisé.

Après la guerre, Roch Labelle joindra la Police provinciale de l'Ontario (OPP). Il sera promu sergent en 1932 et dirigera le détachement de Cornwall. Il se marie en 1923 et aura 6 enfants. À sa retraite, en 1944, il est à la tête de ce corps policier pour tout le comté de Carleton.

Devenu francophile à la suite de son service avec le 22^e Bataillon d'infanterie, Roch Labelle appuiera toute sa vie la cause des Franco-Ontariens et insistera pour que ses 6 enfants fréquentent l'école française. Refusant d'angliciser son nom, comme le lui demandent ses supérieurs, il compromet ses chances d'accéder à de plus hautes fonctions. En 1944, il choisit de prendre sa retraite et de s'établir à Eastview (plus tard Vanier¹²⁷), en Ontario, où il ouvrira une quincaillerie avec ses trois fils, qu'il vendra en 1969.

Il décédera à l'âge de 75 ans, à la suite d'une longue maladie.

LE TÉMOIGNAGE

L'histoire de Roch Labelle (68 documents), du 22^e Bataillon, est intéressante à plus d'un égard¹²⁸. Toute sa correspondance, à l'exception d'une lettre, a été écrite en anglais à sa mère. Depuis l'hôpital où il est en convalescence en Grande-Bretagne, où il se trouve alors qu'il est sergent-instructeur des conscrits avec le 10^e bataillon de Réserve, Labelle raconte sa participation à la bataille de Courcelette, nomme ses vieux camarades de Montréal qui ont été tués, et sa fierté de faire partie du bataillon canadien-français. À sa mère qui insiste pour qu'il demande un transfert à une unité de langue anglaise, il répond:

Tu me disais que tu souhaitais que je ne fasse pas partie du 22^e Bataillon. Je ne vois pas pourquoi tu souhaites ceci puisqu'il s'agit du seul bataillon canadien-français au front à ce jour. Il a été mobilisé à Montréal et il est la fierté de Montréal non seulement parce que j'en fais partie, mais pour tous ses accomplissements, et je suis fier d'en faire partie. Il a toujours maintenu sa bonne réputation et je ne crois pas qu'il la perdra non plus. Je ne pouvais souhaiter être dans un meilleur bataillon¹²⁹.

Dans les lettres peu après son évacuation, il se veut rassurant et demande à sa mère de ne pas s'en faire. Toutefois, il rejette la requête de sa mère de demander un retour au

¹²⁷ Ville à majorité francophone qui sera intégrée à la ville d'Ottawa en 2001.

¹²⁸ Nous avons retenu Roch Labelle en raison de ses origines canadiennes-françaises (par son père) (il parlait aussi un peu le français) et parce qu'il s'est enrôlé volontairement dans le 69^e bataillon d'infanterie, une unité francophone, avant d'être muté au 22^e bataillon. Nous avons traduit ses lettres.

¹²⁹ Lettre du 7 janvier 1917.

Canada¹³⁰. Il avoue parfois souffrir de choc traumatique pour justifier sa mauvaise calligraphie¹³¹. Il souhaite ne pas être réformé car il se sentirait alors inutile, voire à demi-mort¹³². Il souhaite surtout retourner combattre en France.

Il exprime régulièrement sa colère de s'être fait voler durant son sommeil, alors qu'il était alité, deux prises de guerre dont il était fier: le casque à pointe et la baïonnette qu'il avait pris à un baron allemand (colonel) prisonnier. Il jure de faire payer cher le voleur, jusqu'à le tuer¹³³. Il envoie régulièrement d'autres parties d'uniformes allemands à sa mère.

Alors qu'il est instructeur pour les conscrits qui arrivent en Angleterre, ses propos méprisants à leur égard a de quoi surprendre¹³⁴. Il discute également des ravages causés par la grippe espagnole à Montréal¹³⁵.

Mots clés thèmes: Fierté – mineur – conscrits – prises de guerre – «Français» dans un uniforme britannique – obusite – grippe espagnole.

Mots clés batailles: Courcellette (15-19 septembre 1916).

Mots clés personnages cités: Baron allemand – nombreuses connaissances de Montréal tombées au champ d'honneur.

¹³⁰ Lettre du 23 septembre 1916.

¹³¹ Lettre du 7 avril 1917.

¹³² Lettre du 12 octobre 1916.

¹³³ Lettre du 12 mai 1917.

¹³⁴ Lettre du 9 mai 1918.

¹³⁵ Lettre du 24 novembre 1918.

LAMOTHE, Georges-Edmond (1892-1974)

Type de témoignage: Souvenirs et roman autobiographique.

Période couverte: Avril 1917 à novembre 1918 (années de services avec le 22^e bataillon (canadien-français)).

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: Oui. «Souvenirs de la Première...», *La Citadelle*¹³⁶, vol. IV, n^o 2 (avril 1968) à vol. V, n^o 1 (février 1969); 5 articles. Roman inédit.

Arme: Infanterie – 171^e Bataillon (Quebec Rifles) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Aviation: Royal Flying Corps.

Date d'enrôlement (CEC): Mars 1916 (Québec).

Démobilisé: 22 décembre 1919 (Québec).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Capitaine.

Antécédents militaires: 1 année avec le 17^e Régiment de Lévis (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix militaire britannique (MC).

LE TÉMOIN

Né à Québec en 1892, Georges-Edmond Lamothe était diplômé en génie civil de l'École polytechnique de Montréal en 1913. En mars 1916, il s'enrôle à titre d'officier dans le 171st Battalion (Quebec Rifles), sous le commandement du lieutenant-colonel William Price¹³⁷, dans lequel on retrouve de nombreux Canadiens français. Dans un premier temps, Lamothe sera officier-recruteur. Vers la fin de novembre, l'unité s'embarque pour la Grande-Bretagne à bord du *SS Mauritania*. Peu de temps après son arrivée, le 171^e est dissout et ses membres sont envoyés en renfort à d'autres unités.

Il est d'abord muté au 69^e Bataillon (canadien-français) qui, à son tour deviendra le 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) lorsqu'il absorbera d'autres bataillons francophones. Vers la fin d'avril 1917, Lamothe est muté au 22^e Bataillon (canadien-

¹³⁶ Revue du Royal 22^e Régiment.

¹³⁷ William Price (1867-1924) était un marchand de bois, industriel, chef d'entreprise et homme politique.

français) dont il assurera avec brio le commandement du groupe des éclaireurs. En octobre, au cours de la bataille de la Cote 70, il mérite la Croix militaire:

Pour bravoure et dévouement remarquables au cours de l'attaque sur la pente sud de la Cote 70, au nord de Lens, le 15 août 1917, et les jours suivants. Le Lt Lamothe, en sa qualité d'officier éclaireur, patrouilla le terrain, en face de l'objectif final sous le feu intense des fusils et des mitrailleuses. Le matin du 22 août, alors que le flanc droit de la brigade subissait une forte contre-attaque, il se précipita sur les lieux et revint ensuite au Q. G. du bataillon, sous un barrage intense et ininterrompu, rapportant des renseignements précieux sur la situation. Il effectua plusieurs patrouilles hardies sous le feu intense des mitrailleuses et de l'artillerie; ses rapports furent d'une valeur inestimables. Il fit preuve d'une très grande bravoure et de détermination¹³⁸.

Lamothe sera de tous les combats avec son unité, notamment ceux de Passchendaele (7-11 novembre 1917), de Méricourt (24-28 janvier 1918), de Boiry-Becquerelle (24-28 mai 1918) et de Neuville-Vitasse (4-9 juin 1918)¹³⁹. Il sera blessé d'une balle à cuisse à Chérisy (27-28 août 1918)¹⁴⁰. Il est évacué en Grande-Bretagne pour y être traité. Vers la fin de septembre, il est muté au 10^e bataillon de réserve. En décembre, il retourne à son unité qui occupe un secteur de l'Allemagne. De retour au Canada en mai 1919, il restera en service jusqu'en décembre 1919.

Après la guerre, Lamothe reprendra sa carrière d'ingénieur civil. Il deviendra ingénieur en chef de la compagnie Price jusqu'en 1957. Il sera par la suite ingénieur-conseil auprès de la compagnie forestière Donohue Brothers. De 1946 à 1963, il enseignera le génie forestier à l'Université Laval de Québec.

LE TÉMOIGNAGE

Souvenirs de la Première...

Dans ses souvenirs, publiés près de 50 ans après la fin de la Première Guerre mondiale, Lamothe ne décrit pas uniquement ses expériences personnelles, mais aussi des scènes et des faits cocasses dont il fut le témoin. Ces articles sont une véritable mine d'informations sociales sur les soldats du 22^e Bataillon (canadien-français). Il raconte sous diverses thématiques la vie de ces soldats. Il décrit le comportement du soldat ordinaire, ses expressions, son humour, ses chants et les nombreux jurons qui exaspéraient les aumôniers de l'unité. Il raconte aussi les relations entre le soldat canadien-français et les Français et même avec les Allemands lors de l'occupation. Quoiqu'indiscipliné en général, ce soldat est aussi un excellent combattant. D'autres thématiques ajoutent au quotidien de la guerre: de la nourriture à la censure, en passant par le salaire, les poux, les chevaux, etc.

¹³⁸ *London Gazette* n° 30561, du 7 mars 1918. Traduction de l'auteur.

¹³⁹ Il ne sera pas des opérations en face de Lens, en février, car il est évacué à l'hôpital.

¹⁴⁰ Tous les officiers du 22^e bataillon (canadien-français) furent mis hors de combat au cours de cette bataille. Seul un sergent-major et une vingtaine de soldats répondirent à l'appel.

Une patrouille

Écrit en 1921, *Une patrouille* est un roman autobiographique (30 pages). Il renseigne sur la vie d'une patrouille de la section des éclaireurs du 22^e Bataillon dont Lamothe fut le commandant. Le «narrateur», un militaire du rang, parle à propos des discussions de son lieutenant et de ses décisions. Certains personnages qu'il fait intervenir n'hésitent pas à exprimer ses opinions sur la guerre, les efforts et les problèmes de recrutement dans la province de Québec qui auraient été minés par le premier ministre Borden pour discréditer les Canadiens français. Le roman se termine lorsque la patrouille atteint son objectif, non sans difficultés. Mis à part un soldat (narrateur) et le lieutenant, tous sont blessés et seront évacués. Lors de la prise de cette tranchée, il tombe sur un soldat blessé qui, avant de mourir, demande de l'aide. C'est alors que le narrateur explique le comportement et la situation de l'ennemi à cette époque, notamment que de nombreux Allemands qui se rendaient aux Canadiens s'identifiaient souvent en tant qu'Alsaciens afin de mieux être traités.

Mots clés thèmes: ennemi – patrouille – aumôniers – jurons – vocabulaire – humour – inspection – punitions – jeunes officiers – Français – chevaux – Canadiens français dans l'Armée – Grenadier Guards (britanniques).

Mots clés batailles: Vimy (9-13 avril 1917) – Passchendaele (novembre 1917).

Mots clés personnages cités: Lt-Col Thomas-Louis Tremblay (commandant).

LAPOINTE, Arthur-Joseph (1895-1960)

Type de témoignage: Journal (édité).

Période couverte: Septembre 1916 à février 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Lapointe, Arthur Joseph, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat, 1916-1919. Vingt-deuxième Bataillon, 1917-1918*, Saint-Ulric, s.é., 1919, 109 p. (réédité en 1930 et en 1944).

- Édition anglaise: Lapointe, Arthur Joseph, *Soldier of Quebec*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1931, 116 p.

Préface: Claude-Henri Grignon, écrivain et journaliste (édition de 1944).

Arme: Signaleur d'infanterie – 189^e Bataillon et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 19 février 1916 (Québec).

Démobilisé: 14 octobre 1919 (Québec).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Lieutenant.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Saint-Ulric, dans le comté de Matane au Québec, Arthur-Joseph Lapointe a étudié au Séminaire de Rimouski de 1910 à 1912. Après ses études, il est chef de gare. Lorsque le Canada entre en guerre, Lapointe désire s'enrôler dans le Corps expéditionnaire canadien (CEC) pour «être utile à son pays et pour payer sa vieille dette de reconnaissance à la vieille France»(p. 9) mais, puisqu'il n'a que 19 ans (encore mineur), son père refuse de le laisser partir¹⁴¹. À quelques jours de son 21^e anniversaire, il décide de s'enrôler dans le 189^e Bataillon d'infanterie, une unité canadienne-française qui vient d'être mise sur pied dans sa région natale. Après un entraînement sommaire au camp de Valcartier, son bataillon est redirigé vers la Grande-Bretagne où il sera dissout en décembre 1916. À titre de signaleur,

¹⁴¹ «Arthur-Joseph Lapointe et Anna-Marie Ducharme: les parents de l'artiste et sénateur Jean Lapointe», *L'Estuaire: Revue d'histoire des pays de l'estuaire du Saint-Laurent*, vol. 26, n° 1 (janvier 2003), p. 8-14.

Lapointe est par la suite muté au 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) en février 1917. Il rejoint sa nouvelle unité au front, en renfort, en mai 1917.

De mai 1917 à novembre 1918, Lapointe combat sur les fronts français et belge. En juillet 1918, pendant sa convalescence à la suite d'une blessure au front, il apprend qu'il a été recommandé par ses supérieurs pour devenir officier. Envoyé en Grande-Bretagne pour y suivre une formation, il ne retournera pas combattre dans les tranchées puisque la guerre se terminera quelques jours avant qu'il obtienne son diplôme.

Après la guerre, de 1935 à 1945, Arthur-Joseph Lapointe sera député fédéral du comté de Matapédia-Matane. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il servira au sein des Veteran Guards of Canada, où il sera promu a major. En 1942, il s'opposera à la conscription parce qu'il croyait qu'elle diviserait le pays comme en 1917.

LE TÉMOIGNAGE

Le témoignage de Lapointe est le premier, avec celui de son frère d'arme Claudius Corneloup¹⁴², à être publié en français au lendemain de la Première Guerre mondiale. Il est le seul à connaître plusieurs éditions, dont une en anglais. À travers son journal intime, il raconte en détail sa vie de fantassin et de signaleur d'infanterie de même que ses impressions.

Le témoignage de Lapointe apporte une dimension véritablement humaine à la guerre. Il n'hésite pas à partager ses sentiments les plus intimes, ses craintes, ses joies, ses peines et ses souffrances physiques, ce que l'on retrouve très rarement dans les témoignages de soldat d'infanterie. Lapointe est aussi très pieux. Il s'en remet constamment à Dieu, prie dès qu'il en a l'occasion et visite les églises et les chapelles endommagées par les bombardements. Bref, il mène une vie exemplaire si l'on se fie à son récit. Cette sensibilité à fleur de peau, de même que ses perpétuelles références à Dieu, n'ont pas plu à tous les lecteurs. En 1930, un certain E. L. M. Burns, officier vétéran de la Grande Guerre¹⁴³, trouve qu'il est un peu trop excessif au niveau émotionnel, ce qui serait atypique pour un *vandoo*¹⁴⁴. Selon lui, il est inutile de verser des gaz lacrymogènes pour lui soutirer une larme puisqu'il ne cesse de le faire, sans aucune aide. Burns va même plus loin en affirmant que ce livre laisse croire qu'il a été écrit «par le curé et pour le curé¹⁴⁵».

Lorsqu'il trouve des bibliothèques dans des maisons détruites et abandonnées, Lapointe prend les livres qu'il lira lors de ses moments libres.

Outre ses émotions, deux événements hors de l'ordinaire retiendront l'attention des lecteurs. D'abord un étrange rêve prémonitoire, vers la fin de la guerre, au cours duquel sa plus jeune sœur, vêtue de noir, vient le chercher pour lui montrer les pierres tombales de ses frères et sœurs décédés¹⁴⁶ (y compris la sienne). Il apprendra peu après de son camarade

¹⁴² Claudius Corneloup, *L'épopée du Vingt-deuxième canadien-français*, Montréal, La Presse, 1919, 150 p.

¹⁴³ E.L.M. Burns, bio...

¹⁴⁴ Surnom que les anglophones donnent à un membre du 22^e Bataillon («vingt-deux», prononcé à l'anglaise).

¹⁴⁵ *Canadian Defence Quarterly*, vol. 8, n° 1, octobre 1930, p. 128.

¹⁴⁶ 30 novembre 1918.

Gagnon, originaire de son coin de pays (par le biais de nouvelles de sa famille) qu'ils venaient tous d'être fauchés par la grippe espagnole. C'est ce qu'il constatera amèrement lors de son retour au pays, en retrouvant les rares survivants.

Ensuite, la description de l'exécution d'un déserteur de son bataillon dont il fut le témoin¹⁴⁷. Après l'exécution, il ajoute:

[...] Maintenant, nous défilons devant le cadavre. C'est un devoir cruel qu'on nous impose. Toute l'arrière-garde passe devant le corps du malheureux encore lié à son siège. Le sang a éclaboussé sa tunique, sa tête est tombée sur sa poitrine. Son visage a conservé un air de si grande résignation, qu'on dirait qu'il sourit faiblement jusque dans la mort.

L'arrière-garde retourne à Bailleulval. Je garde une image inoubliable de cette exécution¹⁴⁸.]

Mots clés thèmes: Renforts – exécution – religion – liens familiaux – surnaturel – grippe espagnole – rencontre avec les Français.

Mots clés batailles: Vimy (lendemain) – Lens – Passchendaele (3^e bataille d'Ypres).

Mots clés personnages cités: Lieutenant Jean Brillant, VC – lieutenant Charles-Émile Gatien – soldat Philippe-Albert Gagnon – soldat Joseph Michaud.

¹⁴⁷ 18 mai 1918. Le soldat Léopold Delisle, pages 207-209.

¹⁴⁸ Page 209.

LAPOINTE, Joseph-Ernest (1895-1918)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 9 janvier 1917 au 26 août 1917.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 199th Duchess of Connaught's Own Irish Canadian Rangers, 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal), 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 17 août 1916 (Montréal).

Démobilisé: 22 avril 1918 (tué à Mercatel, près d'Arras en France).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: 55th Irish Canadian Rangers (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Sainte-Claire, comté Dorchester, au Québec, Joseph-Ernest Lapointe était fils de cultivateur. Au moment de son enrôlement, il était journalier à Montréal.

En août 1916, au grand dam de ses parents, ils'enrôledans le Corps expéditionnaire canadien. Par le biais de son unité de la Milice active non permanente, il joint le 199^e bataillon (*Irish-Canadian Rangers*). Il est l'un des rares francophones à faire partie de cette unité montréalaise composée principalement d'Irlandais ou de Canadiens d'origine irlandaise. On ne sait pourquoi il a choisi de s'enrôler dans cette unité. Après un entraînement au camp de Valcartier, son unité s'embarque pour la Grande-Bretagne en décembre 1916.

En Grande-Bretagne, le 199^e Bataillon entreprend une tournée de l'Irlande afin de tisser les liens avec l'ancienne mère-patrie et pour démontrer que les Irlando-Canadiens étaient solidaires. Partout où ils passèrent, ils furent acclamés par la population.

De retour en Grande-Bretagne, le 199^e Bataillon est intégré à la 5^e Division d'infanterie canadienne, en formation. En mars 1917, à la suite d'une restructuration de la 5^e Division, le 199^e devint un bataillon de réserve (dépôt de renforts pour les autres unités) et fut

officiellement dissout en septembre 1917, au grand dam des Irlando-Canadiens qui crièrent à l'injustice.

Puisqu'il demandait depuis longtemps à être transféré dans un bataillon canadien-français, son vœux est exaucé avec le retrait du 199^e de la 5^e Division. En mai 1917, il est muté au 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal), seule unité francophone de la 5^e Division. En février 1918, à la dissolution de la 5^e Division et du 150^e Bataillon, il est affecté en renfort au 22^e Bataillon (canadien-français). Il rejoindra sa nouvelle unité au lendemain de la bataille de Lens. Lapointe meurt au front le 22 avril 1918, au sud-est de Mercatel, près d'Arras.

Le 11 novembre 2015, en France, la commune de Wailly a honoré Joseph Ernest Lapointe en donnant son nom à la Maison des Associations.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres de Joseph Ernest Lapointe à sa famille laissent entendre qu'il n'a reçu qu'une éducation plutôt sommaire, puisqu'elles sont écrites phonétiquement et très difficiles à lire. Sa correspondance ne s'échelonne que sur quelques mois, mais cela peut s'expliquer par l'intensification de l'entraînement (montée en puissance) alors qu'il est avec le 150^e Bataillon puisqu'il était question de déployer la 5^e Division et ses unités sur le front en juillet 1917. Il existe par contre plusieurs photos de cette période. Idem lorsqu'il fut transféré au 22^e Bataillon (canadien-français) au front.

Même si Lapointe raconte avec enthousiasme sa tournée en Irlande¹⁴⁹, il n'est plus du tout heureux d'être dans cette unité de langue anglaise et fière de ses origines irlandaises alors qu'il est Canadien français. Il s'y ennue beaucoup et cherche par tous les moyens à se faire transférer à une unité de langue française, mais ses requêtes restent lettres mortes. Il veut aussi traverser en France pour aller en découdre avec l'ennemi, même après que son vœux furent exaucés celui de servir dans une unité de langue française.

Il décrit sa vie quotidien et les lieux qu'il fréquente et où il vit, ainsi que sa permission à Londres avec son seul ami francophone du 199^e Bataillon. Il exprime sa joie d'être enfin dans un environnement lorsqu'il est transféré au 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal). Il est fier de prendre au sérieux son rôle de soldat. Il parle de son enrôlement comme étant une dette que tous les Canadiens [français] doivent à la France, «notre noble ancienne mère-patrie¹⁵⁰». Il raconte aussi ce qu'il fera et montrera à son retour au Canada.

Mots clés thèmes: Francophone dans une unité anglophone – tournée en Irlande – demande de transfert – patriotisme – impatience d'aller au front.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Aucun.

¹⁴⁹ Lettre du 20 février 1917.

¹⁵⁰ Lettre du 9 janvier 1917.

LASNIER, Hermas (1897-1962)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 14 mars 1915 au 26 septembre 1917.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français) et 2^e Bataillon de dépôt du 2^e Régiment de Québec.

Date d'enrôlement (CEC): 24 octobre 1914 (Montréal).

Démobilisé: 27 juin 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent-major de compagnie (WO II).

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'agriculteur, Hermas Lasnier est né à Sainte-Brigide d'Iberville en 1897. Il travaille sur la ferme familiale lorsqu'il choisit, en octobre 1914, de rejoindre le 22^e Bataillon (canadien-français) à l'âge de 16 ans. En mai 1915, après une formation au camp de Saint-Jean d'Iberville et à Amherst en Nouvelle-Écosse, il s'embarque pour la Grande-Bretagne. En septembre, le 22^e Bataillon débarque à Boulogne puis se dirige vers le front belge. Il prendra part aux batailles de Saint-Éloi (avril et juillet 1916) et de Mont Sorrel (juin 1916).

Blessé par balle à Courcellette (15-19 septembre 1916), il est évacué en Grande-Bretagne. Après une longue convalescence, il est rapatrié au Canada en octobre 1917 et séjournera encore quelques jours dans un hôpital militaire à Montréal. Rétabli, il est muté au 2^e Bataillon de dépôt du 2^e Régiment de Québec à titre de sergent-major de compagnie et y servira jusqu'à sa démobilisation en juin 1919.

Après la guerre, il sera gérant de différentes succursales de la Metropolitan Life Insurance Company, ce qui l'amènera déménager à plusieurs reprises. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il commandera la «Colonne Mobile» (protection civile de la ville de Trois-Rivières).

Il est décédé à l'hôpital des vétérans Queen Mary, à Montréal, le 21 juillet 1962.

LE TÉMOIGNAGE

Dans ses lettres à sa famille, Lasnier écrit régulièrement qu'il ne regrette pas sa décision de s'être enrôlé et sa fierté de faire son devoir. Il raconte son séjour à Saint-Jean et à Amherst, sa traversée vers l'Angleterre puis sa satisfaction de se rendre en France pour enfin passer à l'action.

Ses lettres sont riches pour diverses raisons, notamment à propos de son quotidien au front. Il explique les misères et les horreurs de la vie de tranchées, les quelques batailles dans lesquelles il fut engagé, sa satisfaction du devoir accompli, son optimisme quant à la victoire prochaine sur l'Allemagne et du fait qu'il est prêt à mourir si cela était son destin¹⁵¹. Dans une lettre¹⁵², il mentionne que le jour de son 18^e anniversaire, alors qu'il effectuait une patrouille, il a failli être tué par l'ennemi car une balle a traversé sa casquette et lui a éraflé le cuir chevelu. Il est d'avis qu'il faut tuer l'ennemi, voire l'exterminer, afin de pouvoir obtenir la paix. Dans une autre, il mentionne s'être fait enterrer à deux reprises dans la même journée par l'éclat d'un obus¹⁵³. Il s'est aussi tiré d'une mort certaine après être tombé sur une patrouille ennemie. Feignant être mort dans un trou d'obus, un patrouilleur allemand lui asséna un coup de crosse de fusil derrière la tête afin de vérifier s'il l'était réellement, mais le jeune Canadien ne bougea pas et il fut laissé sur place, vivant¹⁵⁴.

Lasnier fait part de ses critiques et opinions sur la vie et les événements au pays. Il demande régulièrement qu'on lui envoie des journaux, qu'il s'empresse de commenter. Il est très critique envers la situation au pays et contre le gouvernement. Il s'oppose à l'admission des femmes au Barreau. Il mentionne que la démission du major-général Sam Hughes, bouillant ministre de la Milice et de la Défense, a été accueillie avec grand enthousiasme par les soldats au front. Il croit que si la population savait exactement ce que font ses soldats au front, il y aurait plus de sympathie et d'efforts pour en finir avec la guerre. Enfin, il reproche à plusieurs de ses connaissances demeurées au pays de le ridiculiser pour sa décision de s'enrôler et jure que ça va chauffer lorsqu'il retournera au Canada¹⁵⁵.

Il parle de la conscription et du bien-fondé de forcer les jeunes gens à faire leur devoir. Il déplore le silence de ses parents qui ne lui écrivent pas. Il parle de se venger d'eux à son retour au pays¹⁵⁶. Il trouve désolant que le Québec soit critiqué par l'Ontario, qui ne tient pas compte des soldats québécois et ontariens qui combattent ensemble au front, et que les deux devraient suivre l'exemple de la France et de la Grande-Bretagne. Il blâme Henri Bourassa de semer la division et les profiteurs de guerre pour la hausse des prix des denrées et autres produits au pays¹⁵⁷.

¹⁵¹ Lettre du 2 juillet 1915.

¹⁵² Lettre du 17 décembre 1915.

¹⁵³ Lettre du 20 avril 1916.

¹⁵⁴ Lettre du 8 novembre 1918.

¹⁵⁵ Lettre du 10 janvier 1916.

¹⁵⁶ Lettre à sa sœur du 20 avril 1916.

¹⁵⁷ Lettre à sa sœur du 6 mai 1917.

Ses idées et prédictions sur l'issue de la guerre sont des plus intéressantes et assez justes¹⁵⁸.

Mots clés thèmes: Vie de tranchées – bombardements – cadavres dans le no man's land – optimisme sur la victoire (1915) – fierté – prêt à mourir pour la victoire – courage – haine de l'ennemi – égoïsme de la population – religion – conscription.

Mots clés batailles: Saint-Éloi (avril 1916) – Cote 62 (2-14 juin 1916) – [Courcellette] (15-19 septembre 1916).

Mots clés personnages cités: Robert Borden (premier ministre canadien) – Sam Hughes (ministre de la Milice et de la Défense) – Henri Bourassa (anticonscriptionniste) – colonel Arthur Mignault (recruteur pour la province de Québec) – lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay (commandant).

¹⁵⁸ Lettre du 31 mai 1917.

LAVOIE, Joseph A. (1884-1945)

Type de témoignage: Récits anecdotiques.

Période couverte: Aucune date mentionnée. Toutefois, les anecdotes couvrent les débuts de cette unité à Montréal (août 1915) à son retour au pays – et même davantage, en juillet 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Inconnu.

Publié: Oval, E. I. et E. Rastus [Lavoie, Joseph A. et Moïse Ernest Martin]. *Une unité canadienne: «coq-à-l'âne» sériocomique*, Québec, imprimé privé, 1920, 162 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Quelques extraits dans Bernard Andrès, *L'humour des Poilus canadiens-français de la Grande Guerre*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2018, 174 p.

Arme: Infanterie – 57^e Bataillon (canadien-français) et Corps médical canadien – Hôpital général canadien n° 6 (Université Laval de Montréal).

Date d'enrôlement (CEC): 7 mai 1915 (Québec).

Démobilisé: 30 juillet 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent.

Antécédents militaires: 61^e Régiment de Montmagny (Milice active non permanente).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Sainte-Hélène de Kamouraska en 1884, Joseph-A. Lavoie a fait son cours classique au collège de Sainte-Anne de la Pocatière et au collège de Lévis. En 1906, alors qu'il vit à Ottawa, il entre chez les Oblats, mais doit interrompre son noviciat l'année suivante en raison de problèmes de santé. Il fera une longue convalescence à Saint-Philippe de Néri. En 1907, il s'enrôle dans le 61^e Régiment de Montmagny en qualité de lieutenant. De 1909 à 1915, il est employé à titre de commis aux archives du Palais de justice de Québec.

En 1915, il s'enrôle dans le 57^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) en tant que soldat¹⁵⁹. Il est promu peu après sergent. En janvier 1916, il demande à être muté à

¹⁵⁹ Dans son formulaire d'enrôlement, il ne déclare pas avoir d'antécédents militaires.

l'Hôpital général canadien n° 6, comme soldat, qui vient d'être mis sur pied par l'Université Laval de Montréal. Après une formation sommaire, Lavoie devient sergent. L'unité s'embarque pour la Grande-Bretagne en avril 1916. Lavoie y poursuivra sa formation d'infirmier militaire dans différents hôpitaux, militaires et civils.

En juillet 1916, Lavoie et son unité s'embarquent pour la France. Dans un premier temps, l'unité s'installera sous tentes à Saint-Cloud, en banlieue ouest de Paris, juste à côté de l'Hôpital stationnaire n° 4 (canadien-français) avec lequel les relations ne sont pas toujours cordiales. Le mois suivant, l'«Hôpital Laval¹⁶⁰» déménage à Joinville-le-Pont. L'unité étant sous-employée par les autorités militaires françaises, ces dernières proposent aux militaires canadiens-français de prendre en charge l'hôpital militaire de 1200 lits situé à Troyes, en Champagne, pour y soigner les poilus français.

En juillet 1918, Lavoie et ses confrères et consœurs¹⁶¹ reviennent s'installer à Joinville-le-Pont dans un hôpital tout neuf construit par la Croix-Rouge canadienne. Malgré l'Armistice, à la demande du gouvernement français, l'unité restera en France jusqu'en mai 1919, mais les militaires du rang, ayant le mal du pays, refusent d'y demeurer davantage. Après un passage obligé en Grande-Bretagne où il sera témoin des émeutes de soldats canadiens au camp de Witley, Lavoie et ses camarades reviennent à Montréal en juillet 1919 où il est démobilisé.

Après la guerre, il entame une carrière d'écrivain. En plus de publier son témoignage anecdotique de sa vie et celles de ses camarades pendant la guerre, il publiera un ouvrage généalogique sur la famille Lavoie¹⁶² et l'histoire du Régiment de Montmagny¹⁶³. Après avoir repris ses fonctions au Palais de Justice de Québec, Lavoie se maria en 1921 et sera officier au Régiment de Montmagny. Il mourra à Québec en 1945.

LE TÉMOIGNAGE

Plutôt dégoûté par ce qu'il a vu et vécu au sein de l'Hôpital général canadien n° 6 durant la guerre, et surtout que tous les honneurs du succès de l'hôpital canadien-français en France ont été attribués aux officiers même après le retour au Canada alors que les militaires du rang ont été laissés dans l'ombre, Lavoie et un confrère sous-officier, Moïse Martin, décident de dénoncer au grand jour le comportement scandaleux de certains de leurs supérieurs, notamment le commandant, le colonel Georges-Étienne Beauchamp. En 1919, ils font paraître dans le journal *Le Canard* (Montréal) une série de souvenirs anecdotiques et sarcastiques sous les pseudonymes respectifs de E. I. Oval (Joseph-A. Lavoie) et de E. Rastus (Moïse Martin¹⁶⁴) où ils règlent leurs comptes avec ces officiers¹⁶⁵. Insulté, le colonel Beauchamp menace alors de les traîner en justice. Qu'à cela ne tienne, les deux auteurs décident d'interrompre la parution de leurs articles dans le journal et

¹⁶⁰ Surnom donné à l'Hôpital général canadien n° 6.

¹⁶¹ L'Hôpital Laval comptait dans ses rangs environ 72 infirmières militaires.

¹⁶² *La Famille Lavoie au Canada: De 1650 à 1921*, Québec, imprimé privé, 1922, 403 p.

¹⁶³ *Le Régiment de Montmagny, 1869-1931*, [Montmagny], imprimé privé, 1932, 117 p.

¹⁶⁴ Les textes sont de Lavoie et les caricatures de Martin.

¹⁶⁵ En introduction, même si Lavoie s'en défend bien, il s'agit d'un véritable règlement de comptes.

décident plutôt d'en faire un ouvrage plus complet qui paraîtra en 1920 sous le titre de *Une unité canadienne*¹⁶⁶.

Cet ouvrage est unique et plutôt inclassable. Jamais l'auteur ne mentionne le nom réel de son unité, ni même les lieux fréquentés ou ses têtes de Turc. Au contraire, Lavoie n'utilise que des codes ou des pseudonymes. Par exemple, il utilise «Jointown» pour faire référence à Joinville-le-Pont et «Équenne» (ou «M.O.I.») pour désigner sa victime préférée, son commandant. Les caricatures de son camarade, le sergent Ernest Martin, ajoutent du mordant et parlent d'elles-mêmes. Mais pour qui n'a jamais servi au sein de cette «unité canadienne» ou ne l'a pas étudiée à fond, cet ouvrage reste malheureusement incompréhensible. L'ouvrage fut très bien accueilli par les militaires du rang ayant servi dans cette unité.

Bien que l'hôpital en question ait servi en banlieue parisienne et à Troyes, donc loin du front, nous avons quand même retenu certains témoignages humoristiques qui illustrent surtout le choc des cultures lors de rencontres entre les soldats canadiens-français et les Parisiens. On retrouve également une lettre qu'a rédigée Lavoie en réponse à un article peu favorable aux Canadiens français paru dans le quotidien français *L'Œuvre*, le 11 août 1917.

Mots clés thèmes: Népotisme – scandales – relation avec les Français.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Colonel Georges-Étienne Beauchamp (commandant) – capitaine Pierre-Euclide Beauchamp (frère du commandant) – quelques officiers et camarades.

¹⁶⁶ E.I. Oval et E. Rastus [Joseph A. Lavoie et Moïse Ernest Martin], *Une unité canadienne: «coq-à-l'âne» sériocomique*, Québec, imprimé privé, 1920, 162 p. E. Rastus (Ernest Martin), également un ancien sergent-infirmier de l'Hôpital n° 6, a illustré le livre. Inspiré par Lavoie et Martin, un auteur anonyme prit la relève lorsque le feuilleton cessa de paraître et publia dans le même hebdomadaire «Une autre unité canadienne», du 15 février au 6 juin 1920. En fait, il s'agit de l'équivalent du précédent (sans les dessins), mais pour l'Hôpital général n° 8 (canadien-français), de Saint-Cloud.

LEBLANC, Joseph Ulric (1894-1962)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 24 février 1915 au 25 janvier 1919.

Langue: Anglais et français.

Lieu de conservation: Centre d'études acadiennes (Université de Moncton), Nouveau-Brunswick. CEA 308: *Fonds Dr Hilarion-LeBlanc*.

Publié: Claude Léger, «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», *Sur l'Empremier: La gazette de la Société historique de la Mer Rouge*, vol. 5, n° 4 (2004), p. 50-84.

Arme: Corps d'Intendance de l'Armée canadienne (CASC) – 2nd Divisional Train.

Date d'enrôlement (CEC): 25 novembre 1914 (St. John, Nouveau-Brunswick).

Démobilisé: 23 mai 1919 (St. John, Nouveau-Brunswick).

Grade au départ: Driver (chauffeur, soldat).

Grade maximum atteint: Driver (chauffeur, soldat).

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'un médecin et d'une institutrice, Joseph Ulric Leblanc (connu également sous le surnom de «Tounouc») est né à Havre-au-Boucher, en Nouvelle-Écosse, en 1894. Il était journalier, mais avait des talents en mécanique. Quelques semaines avant le début de la guerre, il cherchait de l'emploi dans l'industrie automobile à Boston, aux États-Unis.

C'est par goût d'aventure ou peut-être à la recherche d'une certaine stabilité qu'il s'enrôle à St. John (Nouveau-Brunswick) dans le Corps expéditionnaire canadien. Il choisit de servir dans le Corps d'Intendance de l'Armée canadienne. Affecté à la 2nd Divisional Train, il s'embarque pour la Grande-Bretagne en avril 1915.

Il débarque en France en septembre 1915 et s'occupera du transport de matériel pour la 2^e Division canadien d'infanterie, depuis les dépôts de ravitaillement jusque vers la ligne de front en France et en Belgique. Vers la fin de la guerre, sera forgeron et maréchal-ferrant dans les dépôts pour chevaux situés dans la zone arrière.

Même si le métier de chauffeur était moins dangereux que celui de fantassin, il était tout de même exposé à bien des dangers lors des opérations de ravitaillement vers l'avant. Fort heureusement, LeBlanc ne fut pas blessé par des bombardements ou des balles ennemies.

Toutefois, alors qu'il était en direction du front, il s'arrêta à une résidence pour y demander de l'eau. Quelques minutes après son départ, un obus ennemi frappa la maison de plein fouet tuant son occupante. Il souffrit souvent de rhume et aurait même été touché par l'influenza (grippe espagnole), mais s'en sortit. Il ne souffrit que de s'être fait écraser un pied par un cheval.

À son retour au pays, Ulric LeBlanc fut accueilli en héros par sa famille et ses amis. L'événement fit l'objet d'un long article dans le quotidien acadien *L'Évangéline*¹⁶⁷. En septembre 1919, il épousa son amour avec qui il correspondit tout au long de la guerre et avec qui il eut 8 enfants. Après la guerre, LeBlanc sera garde-pêche fédéral pendant 18 ans puis garde-chasse pendant quelque temps. Il travailla au Labrador dans des chantiers de construction et fut inspecteur d'édifices puis entrepreneur en construction. Très actif au sein de la Légion royale canadienne, il deviendra le président de la succursale de Shédiac.

LE TÉMOIGNAGE

Dans sa correspondance à sa famille, écrite en anglais¹⁶⁸, LeBlanc mentionne la difficulté et les exigences de l'entraînement militaire à St. John. Il demande à son père d'intervenir en sa faveur afin qu'il soit muté au Corps d'Intendance de l'Armée canadienne en espérant qu'il puisse exercer le métier de chauffeur-mécanicien. Les lettres destinées à son père sont teintées d'humour. L'une de ses tantes lui demanda si elle pouvait publier une de ses lettres dans le quotidien *L'Évangéline*, comme le faisaient de nombreuses familles acadiennes avec les lettres de leur fils, mais LeBlanc refusa sous prétexte qu'il ne se trouvait pas assez bon en composition.

Il fit part de sa hâte de traverser en France avant que la guerre ne se termine: «Ces Allemands vont assurément en souffrir quand Mr. Tounouc va se fâcher¹⁶⁹.» Sans y avoir encore participé, il décrit de façon peu rassurante les horreurs de la guerre d'après les descriptions de ceux qui en étaient revenus.

Il n'est peut-être pas en première ligne dans les tranchées, mais il raconte les difficultés de conduire sa charrette dans les sols détrempés et boueux en raison des pluies incessantes, en plus des heures de garde qu'il doit effectuer pendant les temps humides et froids, dans la boue jusqu'aux genoux. Il se veut rassurant: «Don't worry. Tounouc is O.K.¹⁷⁰.»

Régulièrement, il avance que la guerre se terminera bientôt. Il a la nostalgie de la maison familiale. Il incite son père à s'enrôler comme médecin dans le bataillon acadien (165^e) en voie de formation. Il insiste pour lui dire que la vie d'un médecin régimentaire n'est pas si dangereuse. Il suggère même que son jeune frère s'y enrôle également, ce qu'il fera en qualité de lieutenant. De plus, il demande encore une fois à son père d'intercéder en sa

¹⁶⁷ Édition du 29 mai 1919.

¹⁶⁸ Selon LeBlanc, Puisque la plupart de ses officiers, qui devaient appliquer la censure, ne comprenaient pas le français, celui-ci devait rédiger ses lettres en anglais.. Certaines lettres, qu'il avait rédigées en français, lui furent retournées.

¹⁶⁹ Claude Léger, «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», *Sur l'Empire: La gazette de la Société historique de la Mer Rouge*, vol. 5, n° 4 (2004), p. 56.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 58.

faveur auprès du commandant de la nouvelle unité, afin qu'il puisse revenir au pays pour servir comme lieutenant dans le bataillon acadien¹⁷¹. Il encouragera plus tard un autre de ses frères (qui faisait des études dentaires) à s'enrôler et venir en France comme dentiste militaire¹⁷².

Un peu plus tard, son moral est à la baisse quand il avoue que les tirs de l'artillerie ennemie commencent à lui causer de l'anxiété (chocs traumatiques) et demande une nouvelle fois une intervention de son père en sa faveur afin qu'il soit muté dans l'aviation où il voit un brillant avenir.

En décembre 1917, à la suite des élections fédérales portant sur l'adoption de la conscription, LeBlanc avoue qu'il a voté contre (contrairement à la majorité des soldats) et rajoute «And I don't care who knows it» défiant du même coup ses supérieurs censeurs¹⁷³. Un peu plus tard, dans une autre lettre, il fait part de son indignation à propos d'individus, demeurés au pays et qui n'étaient pas meilleurs que lui, qui gagnaient de 5 à dollars par jours, alors que lui risquait sa vie pour 1,10\$.

LeBlanc raconte sa permission à Paris et tout ce qu'il a vu, de sa rencontre et discussions avec des fermiers français. Il est étonné que celui-ci se rapproche beaucoup de l'accent acadien.

Mots clés thèmes: Température – boue – bataillon acadien – clocher de la cathédrale d'Albert (Somme) – conscription – relations avec les Français – grippe espagnole.

Mots clés batailles: [Courcellette] – [Tranchée Regina].

Mots clés personnages cités: Certains de ses camarades (acadiens) de son unité – Lionel et Arthur LeBlanc (frères).

¹⁷¹ Lettre du 14 mai 1916.

¹⁷² Claude Léger, p.72.

¹⁷³ Claude Léger, «Lettres de guerre du soldat Joseph Ulric «Tounouc» LeBlanc, 1914-1919», p. 70.

LECORRE, Henri-Paul (1890-1963)

Type de témoignage: Récit (témoignage tardif).

Période couverte: Août 1914 jusqu'à (vers) juin 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Archives du Musée de Royal 22^e Régiment, à Québec (texte original de 1958).

Publié: «Odyssée de Rosalie (tirée des archives régimentaires)», *La Citadelle*, vol. XXX, n^o 6 (décembre 1994) à vol. XXI, n^o 5 (octobre 1995). Ce témoignage a été écrit en 1958.

Réédité et enrichi d'annotations et de textes complémentaires par Michel Litalien dans *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 273-294¹⁷⁴.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 14 avril 1915 (Montréal).

Démobilisé: 22 mai 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent.

Antécédents militaires: Service militaire (France) et 2^e Régiment d'infanterie de la Légion étrangère (1914).

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'un vétéran de la guerre franco-prussienne de 1870, Lecorre est né dans le Morbihan, en France, en 1890. Il est le cadet d'une famille de trois enfants. Avec sa famille, il émigre à Montréal au tournant du siècle. Avant la guerre, son père était instituteur, son frère aîné membre de la marine coloniale française en garnison en Chine et sa sœur religieuse. Il fréquenta l'école jusqu'en 7^e année. À 18 ans, Lecorre part faire son service militaire en France. Rentré au Canada, il devient artiste dans le monde théâtral.

Lorsque la France mobilise en juillet 1914, Lecorre est appelé à titre de réserviste. Il gagne Toulouse via la Grande-Bretagne, puis Boulogne, pour se rapporter à son unité, le 2^e Régiment étranger d'infanterie. Grièvement blessé en novembre, il est renvoyé au Canada en février 1915.

¹⁷⁴ Une bande dessinée racontant son récit devrait être publiée en 2022.

Plutôt que de regagner son régiment en France (avec lequel il aurait vécu de mauvais moments qu'il préfère taire), il choisit de rejoindre le 22^e Bataillon (canadien-français), créé quelques mois plus tôt.

Au front, après y avoir servi principalement en tant que fantassin, il est muté au quartier général de la 2^e Division d'infanterie canadienne, à la section des signaleurs, en raison de son expérience. Il sera porteur de dépêches, par le biais de pigeons voyageurs. Moins exposé aux dangers du front que ses camarades fantassins, il doit quand même suivre les mouvements du 22^e Bataillon.

En juin 1918, en tentant de secourir un camarade blessé, il doit enlever son masque à gaz. Il tombe victime des gaz. Lorsqu'il reviendra à lui, il est alité dans un hôpital militaire en Grande-Bretagne.

Remis sur pied, Lecorre ne retourne pas au 22^e Bataillon, mais est transféré au 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) en tant que sergent-instructeur. En plus de former les soldats, il organise des concerts, des pièces de théâtre et des revues musicales pour ses camarades. Il rentrera au pays avec le 22^e Bataillon et il sera démobilisé en mai 1919.

Après la guerre, Lecorre fondera une famille. Installé à Lachute, il s'impliquera en politique municipale et sera actif dans le monde du théâtre avec son fils Paul (Tex Lecors).

LE TÉMOIGNAGE

Ce récit hors de l'ordinaire débute en 1956 alors qu'une équipe de recrutement de l'Armée canadienne était en tournée. Elle s'arrêta à Lachute, ville où résidait Lecorre, alors à la retraite. Une exposition itinérante, composée d'artefacts militaires de toutes sortes, accompagnait l'équipe de recrutement. Lors de la visite, Lecorre a tout un choc: il retrouve «miraculeusement» son fusil Lee-Enfield, qu'il avait baptisé «Rosalie» et qui l'avait accompagné sur le front de 1916 à 1918, qu'il avait dû abandonner sur le champ de bataille après être tombé inconscient. Rosalie était unique. Quoiqu'interdit par le règlement militaire, Lecorre avait gravé sur le fût et la crosse le nom de chacune des batailles dans lesquelles Rosalie et lui avaient été engagés. Elle était devenue une véritable œuvre d'art.

C'est donc par le biais de sa Rosalie chérie que Lecorre raconte sa guerre. Dans ce récit peu orthodoxe, l'auteur parle de son arme personnelle comme s'il s'agissait de sa fiancée, avec qui il avoue avoir partagé ses joies, ses peines et ses anxiétés. Pour avoir enfreint les règlements militaires en modifiant cette dernière, Lecorre fut jugé, condamné, forcé à payer les dommages causés à la propriété du roi d'Angleterre, discipliné¹⁷⁵ et même emprisonné. À deux reprises, Rosalie sera condamnée à être détruite, sans succès. Elle fut même volée, mais son «créateur» réussit à la retrouver et à la récupérer par le biais d'un subterfuge.

Ce récit fait d'innombrables références au système de justice et de discipline militaire au sein d'un bataillon d'infanterie canadien ou britannique. Il nous renseigne également sur la personnalité des différents commandants de cette unité qui a dû se renouveler cinq fois

¹⁷⁵ En avril 1916, Lecorre sera condamné à 28 jours de *Field Punishment No. 1*, privé de son salaire, la peine la plus sévère imposée par le système judiciaire militaire britannique, outre la condamnation à mort.

tout au long de la guerre pour cause de pertes. Lecorre n'a que des éloges pour son «glorieux» 22^e Bataillon dont il raconte à de nombreuses occasions les faits héroïques.

Sa description de sa participation à la bataille de Courcelette¹⁷⁶ (15-19 septembre 1916) est unique en raison de son rôle de signaleur. Superbement racontée, on y retrouve toutefois quelques petites erreurs factuelles.

À la bataille de Vimy, alors que son unité doit nettoyer les tranchées, Lecorre tombe face à face avec un soldat ennemi qui tente de le tuer. Fort heureusement, il aura le dessus. Près du cadavre allemand, Lecorre philosophe sur l'absurdité de la guerre et lui rend les derniers hommages. Victime à son tour de la guerre, Lecorre est attristé de constater qu'à son réveil, sa Rosalie a disparu.

Mots clés thèmes: discipline militaire – injustice – estaminet – rencontre avec l'ennemi.

Mots clés batailles: Somme (1916) – Cote 70 (1917) – Vimy (1917).

Mots clés personnages cités: Rosalie (fusil Lee-Enfield de l'auteur et thème central de l'histoire) – colonel Frédéric Mondelet Gaudet (1^{er} commandant du 22^e bataillon) – lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay (2^e commandant) – lieutenant-colonel Arthur Dubuc (3^e commandant) – soldat Joseph Brunet (camarade).

¹⁷⁶ Voir Tremblay, Thomas-Louis.

LÉGARÉ, Honoré-Édouard (1888-1961)

Type de témoignage: Journal et correspondance.

Période couverte: Décembre 1914 à décembre 1916.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Légaré, Honoré-Édouard. *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*. Outremont, Athéna éditions, 2013, 263 p.

Préfaces: Michel Litalien et Édouard Légaré (fils).

Arme: Infanterie, 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 9 décembre 1914 (Québec).

Démobilisé: 8 décembre 1918 (Québec).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Lieutenant (au front); capitaine (au Canada).

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Croix militaire britannique (MC).

LE TÉMOIN

Originaire de Lévis, près de Québec, Honoré-Édouard Légaré est fils de notaire, officier vétéran de la campagne militaire contre les Fenians, ces anciens combattants irlandais de la Guerre de sécession américaine qui tentèrent d'envahir le Canada en 1866 pour ensuite le restituer à la Grande-Bretagne en échange de l'indépendance de l'Irlande. Son grand-père, l'honorable Joseph Légaré (1795-1855), avait été un ardent Patriote (1837), un grand artiste-peintre et un des fondateurs de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Honoré-Édouard Légaré a fait ses études supérieures au Petit Séminaire de Québec. Avant son enrôlement dans le Corps expéditionnaire canadien (CEC), il était commis de banque et musicien passionné. C'est donc un homme solidement éduqué qui choisit de s'enrôler volontairement comme simple fantassin au sein du 22^e Bataillon (canadiens-français) à la suite d'une discussion avec un membre de ce bataillon lors d'une soirée chez un ami commun. Ses motivations sont donc davantage liées au goût de l'aventure qu'à des idéaux (p. 23).

Même s'il n'a pas d'antécédents militaires, contrairement à ses ancêtres, Honoré-Édouard Légaré gravit rapidement les échelons en raison de ses compétences et de ses qualités de meneur d'hommes. Promu caporal puis sergent, il obtient un brevet d'officier au front (lieutenant). Les «sortis du rang» étant plutôt rares à cette période de la guerre, il est le premier

soldat à devenir officier au sein de son unité. Lieutenant, il ressent une grande fierté en pensant à son père qui fut, lui aussi, officier lors de la campagne contre les Fenians. Pour Légaré, être officier signifie la fin de la misère, mais pas du danger pour autant (p. 133).

Légaré suit son bataillon de Saint-Jean d'Iberville (Québec) à Amherst (Nouvelle-Écosse) d'où, après un entraînement sommaire il se redirige vers la Grande-Bretagne en mai 1915. C'est le 15 septembre que le 22^e Bataillon foule le sol de France. Il se dirige aussitôt sur le front belge. Il y fait ses premières armes et combattra jusqu'en octobre 1916. Peu après le déplacement du corps canadien vers la Somme, Légaré participe à la bataille de Flers-Courcelette (15-22 septembre 1916) où il se distingue et sera plus tard décoré de la Croix militaire britannique. Deux semaines viennent à peine de s'écouler que son bataillon est de nouveau engagé dans une autre bataille, celle de la tranchée Regina. Cette dernière se révèle coûteuse pour le 22^e Bataillon et le Corps d'armée canadien en général. Grièvement blessé, Légaré est évacué et hospitalisé pendant de nombreuses semaines en Angleterre. Rapatrié au Canada, il reprend du service un an plus tard alors qu'il est instructeur de mitrailleuses.

Après la guerre, Légaré obtiendra un emploi au ministère de l'Immigration et la Citoyenneté, ce qui l'amènera à beaucoup voyager. Il fondera une famille. En 1928, un ancien frère d'arme, Georges Vanier, alors délégué militaire du Canada pour le désarmement auprès de la Société des Nations à Paris, lui propose un poste d'officier de visa au bureau de l'Immigration canadienne à Paris. Après quelques années en France, il rentre au Canada et deviendra inspecteur senior au bureau des douanes à Lacolle, près de la frontière américaine, jusqu'à sa retraite en 1953.

LE TÉMOIGNAGE

Le récit de Légaré est précieux à bien des égards. Depuis son enrôlement jusqu'à son retour au pays, l'auteur a pris soin d'annoter sa guerre et sa vie militaire dès qu'il en a eu l'occasion. Son carnet est très riche en informations. C'est ainsi que, pour une première fois, il est possible de connaître en détail la vie quotidienne des membres du bataillon canadien-français lors de ses premiers mois de cantonnement aux casernes de Saint-Jean ainsi que de son redéploiement à Amherst, en Nouvelle-Écosse.

Ce captivant témoignage a été rédigé dans un style que l'on retrouve très rarement chez les combattants auteurs: il est cathartique. Légaré raconte sa guerre avec beaucoup d'humour, une pointe de sarcasme et une bonne dose d'autodérision. Même durant les moments les plus difficiles, il semble prendre l'épreuve de la guerre avec philosophie. Dédramatisant celle-ci, on serait porté à croire qu'il veut nous en offrir une représentation théâtrale. Ce récit pourrait facilement être confondu avec un roman, mais il est pourtant authentique. D'entrée de jeu, l'auteur annonce ses couleurs: «La guerre est une chose terrible et triste.»

Légaré décrit la bataille de Courcelette, qui fera la gloire du «22^e», comme si nous étions à ses côtés, faisant intervenir ses camarades et partager leurs discussions, toujours avec beaucoup d'humour. Il raconte également sa courte bataille de la Tranchée Regina où il fut blessé. Il est évacué vers l'arrière où l'on craint pour sa vie. Alors que le médecin militaire des urgences croit qu'il ne lui reste plus très longtemps à vivre, il est laissé à lui-même dans la salle des mourants. Même s'il est immobile, laissant croire que sa fin est proche, Légaré

reste toujours conscient et entend toutes les conversations. Ce n'est que 3 jours plus tard que le personnel médical réalise qu'il est toujours en vie et que des mesures médicales doivent être prises pour le sauver. Nous pouvons suivre son parcours jusqu'à son retour au Canada.

Légaré aime raconter ses nombreuses rencontres avec les femmes. Ce dernier semble démontrer beaucoup de charme car les rencontres sont faciles. Ses anecdotes presque toujours amusantes:

Nous entrons à Rubempré, petit village très bien. La population nous accueille comme des sauveurs. Je suis logé chez Madame Vilbert Nibart. C'est une charmante personne qui semble déjà s'intéresser à moi. Elle me montre ma chambre. Elle m'invite à aller m'asseoir dans la cuisine pour lui raconter cette magnifique victoire remportée par des Canadiens venus de si loin. Pendant ce temps, je ferai chauffer de l'eau pour votre bain.

J'ai oublié de vous dire une chose, en entrant j'ai aperçu une belle jeune fille de 18 ans. J'ai pensé tout de suite au bonheur que j'aurai pendant mon séjour ici. Elle me dit à brûle-pourpoint:

- «J'aime beaucoup les Canadiens.»

- «Mais, Mademoiselle, nous sommes cousins, comment pourrions-nous ne pas nous aimer.»

Ça y est, la glace est cassée¹⁷⁷...

Même si à l'origine le témoignage de Légaré n'était pas destiné à être connu du grand public, il démystifie la vie quotidienne des soldats canadiens-français au front, et sait rejoindre ceux qui ne sont pas des initiés à l'histoire de la Première Guerre mondiale.

Mots clés thèmes: Enrôlement – entraînement de base – relations avec les Canadiens anglais – relations avec les Français – blessure et évacuation – humour.

Mots clés batailles: Mont Kemmel – Vierstraat – Saint-Éloi – Mont Sorrel – Courcellette – Tranché Regina.

Mots clés personnages cités: Plusieurs noms de ses frères d'arme cités, mais aucun ne se démarque du lot en particulier.

¹⁷⁷ Page 180.

LOSIER, James Joseph (1897-19?)

Type de témoignage: Entrevue retranscrite (témoignage tardif).

Période couverte: Mars 1916 à juillet 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Sans objet.

Publié: Losier, Mary Jane. «James J. Losier: Mémoires d'un vétérans», *La Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. XIV, n° 2, avril-juillet 1986, p. 44-53.

Arme: Infanterie – 132^e Bataillon (North Shore New Brunswick), 104^e Bataillon (New Brunswick) et 26^e Bataillon (New Brunswick).

Date d'enrôlement (CEC): 4 mars 1916 (Bathurst, Nouveau-Brunswick).

Démobilisé: 12 juillet 1919 (St. John, Nouveau-Brunswick).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Caporal.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Tracadie, au Nouveau-Brunswick, Losier est Acadien. Il est journalier au moment de son enrôlement. Sans emploi, c'est donc pour des raisons pécuniaires qu'il décide de rejoindre le Corps expéditionnaire canadien avec cinq amis et un cousin, l'armée offrant un salaire stable et de meilleures conditions de vie. Il s'enrôle d'abord dans une unité de langue anglaise, le 132^e Bataillon d'infanterie (North Shore New Brunswick), où l'on retrouve un grand nombre d'Acadiens. Il sera promu caporal. Il s'embarque pour la Grande-Bretagne en octobre 1916. Peu après son arrivée outre-mer, son unité est dissoute et Losier est transféré dans un autre bataillon néo-brunswickois, le 104^e. Il est alors rétrogradé à soldat.

En janvier 1917, le 104^e est dissout à son tour et, après avoir passé quelques mois au sein d'un bataillon de réserve, Losier est muté au 26^e Bataillon (New Brunswick), une unité de langue anglaise, sur le front français en mai¹⁷⁸. Il participera à de nombreuses batailles au sein de cette unité et sera blessé à deux reprises (à la cheville et à la main). Il sera hospitalisé

¹⁷⁸ Selon l'auteur de l'article, Losier a combattu lors de la bataille de Vimy (9-13 avril 1917), ce qui est impossible puisqu'il a rejoint sa nouvelle unité en France, en mai. Le 26^e Bataillon ayant beaucoup souffert de pertes lors de cette bataille, il servit de renfort.

en Grande-Bretagne pendant de nombreux mois, jusqu'à son retour au Canada où il sera démobilisé.

Après la guerre, il exercera divers métiers relié au monde de la scierie et de la foresterie, malgré qu'il soit atteint d'une surdité imputable au bruit des obus et qu'il souffrit de ses blessures de guerre. Il se maria et sera père de 4 enfants. Il craindra toujours la venue d'une nouvelle guerre, car il ne voulait que ses enfants et petits-enfants vivent la même expérience.

LE TÉMOIGNAGE

Losier raconte sa guerre et ses impressions. C'était la première fois qu'il sortait de son patelin. Affecté à sa nouvelle unité, il parle de discipline sévère car les soldats se bagarrent souvent entre eux. En tant que seul francophone de son groupe, il se fait souvent traiter de «French bastard» et de «son of a whore». Il craint même qu'une fois au front, il devienne victime d'une balle tirée par un membre de sa propre unité, que l'on interpréterait alors comme étant une balle ennemie.

Il raconte abondamment sa vie quotidienne et les aléas de ses séjours dans les tranchées, du no man's land ainsi de la mort d'un camarade tué juste à côté de lui. Sorti de son abri pour aller faire du thé, il échappa également de justesse à la mort lorsqu'un obus tomba directement sur ses camarades. Il souffrit des «pieds de tranchées». À l'hôpital, Losier conserve de bons souvenirs des soins prodigués ainsi que des spectacles pour distraire les soldats, notamment celui de la célèbre troupe les «Dumbbells», des soldats canadiens déguisés en femmes et qui faisaient de la comédie et du music-hall.

Mots clés thèmes: Francophone dans une unité anglophone – vie de tranchées – blessures – tunnels.

Mots clés batailles: Arras.

Mots clés personnages cités: Aristide Losier (son cousin tué à la guerre).

MACKAY-PAPINEAU, Eugène (1891-1972)

Type de témoignage: Journal et correspondances.

Période couverte: Correspondances (juin 1914 à septembre 1916)

Journal (décembre 1915 à novembre 1916).

Langue: Français.

Lieu de conservation: Bibliothèque et archives nationales du Québec (Québec).

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 12^e Bataillon (Grande-Bretagne) et 22^e Bataillon (front)

Date d'enrôlement (CEC): Août 1914 (Montréal).

Démobilisé: Octobre 1919 (Montréal).

Grade au départ: Capitaine (rétrogradé à lieutenant lors de son transfert au 22^e Bataillon).

Grade maximum atteint: Major.

Antécédents militaires: Officier du 83^e Régiment de Joliette (Milice active non permanente), 1912-1914.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Eugène Mackay-Papineau est né à Saint-Vincent-de-Paul (aujourd'hui Laval), au Québec. Descendant direct du chef patriote Louis-Joseph Papineau. Éduqué, il fait partie de ces familles de l'élite canadienne-française. Il fait ses études à Montréal et à Saint-Hyacinthe. Il est journaliste. Avant la guerre, comme plusieurs fils de bonne famille, il sert dans la Milice active non permanente en qualité d'officier au sein du 83^e Régiment, de Joliette.

Lorsque la guerre éclate, il s'enrôle au sein du Corps expéditionnaire canadien et sera affecté au 12^e Bataillon d'infanterie, unité composée de plusieurs Canadiens français, mais surtout d'anglophones provenant des provinces Atlantique. Arrivé en Grande-Bretagne, son bataillon est dissout et Mackay-Papineau devient officier surnuméraire. S'ensuit une longue période d'incertitudes où on lui proposera, à lui et à ses camarades officiers canadiens-français surnuméraires, de joindre l'armée belge. Ayant entendu que l'on venait de former une unité canadienne-française (22^e Bataillon d'infanterie), il demande à être renvoyé au Canada pour tenter une nouvelle fois sa chance pour combattre en Europe. Il devient l'un des premiers officiers à joindre le 22^e Bataillon (canadien-français).

De retour en Europe, il prend part à ses premiers combats sur le front belge où il sera blessé lors de la bataille de Kemmel, dans les Flandres, en mars 1916. Même s'il perd l'usage de l'œil droit à la suite de cette bataille, il sera de retour avec son unité dès le mois suivant et retournera sur la ligne de front.

Alors que son unité est en repos, Mackay-Papineau se casse une jambe au cours d'un match de baseball, ce qui lui vaut d'être réformé puis rapatrié au Canada. Il ne participera donc pas aux batailles de Courcellette, de Vimy, de Passchendaele. Une fois rétabli, il poursuit son service militaire avec une unité chargée de former les conscrits avant de les envoyer en Grande-Bretagne, le 2^e Bataillon de dépôt du 2^e Régiment du Québec. Au lendemain de l'Armistice, il continue à servir au sein d'une unité de garnison jusqu'à sa démobilisation en octobre 1919.

Après la guerre, Mackay-Papineau sera professeur de gymnastique et instructeur de cadets dans plusieurs collèges privés du Québec. Il reprendra également du service avec son unité d'avant-guerre, le Régiment de Joliette, dont il sera le commandant à titre de lieutenant-colonel de 1924 à 1930. En 1937, il fera partie de la délégation canadienne qui participera au couronnement du roi George VI à Londres. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il agira en tant qu'officier recruteur.

LE TÉMOIGNAGE

Le journal du capitaine Eugène Mackay-Papineau, original et non édité, nous renseigne sur sa période au front (1915-1916). Il y décrit son quotidien dans les tranchées, sa routine ainsi que les dangers quotidiens qu'il semble plutôt minimiser. Il raconte les circonstances de sa blessure à l'œil droit ainsi que son hospitalisation.

Il fait aussi part de ses réflexions sur divers sujets et de ses états d'âme. Plutôt intime, son journal nous donne davantage d'information sur sa vie privée, notamment sur la relation particulière [homosexuelle] qu'il entretenait avec son ordonnance, le soldat Armand Maggio, qui lui a été attribué en raison de son statut d'officier. Par contre, il ne fait jamais allusion à sa fiancée.

Quant à sa correspondance (85 lettres), elle est une véritable mine d'informations. Les lettres, dans lesquelles il se confie à sa tante, couvrent le tout début de la guerre jusqu'à son retour au Canada (1916) et nous renseignent sur le premier contingent (1914-1915), des conditions de vie difficiles ainsi que l'entraînement vétuste et désuet offert au camp de Valcartier et en Grande-Bretagne. Il nous renseigne également sur la vie monotone d'un officier surnuméraire, coincé en Angleterre, ses incertitudes et la honte d'être renvoyé au Canada.

Ses réflexions sur la guerre sont souvent de nature épique et sarcastique. Toutefois, après de nombreuses batailles, notamment celles de Courcellette, on le sent plutôt amer et triste. On peut ainsi constater que son insouciance se dissipe dans ses lettres. Ses lettres nous renseignent également sur la vie des soldats lors des périodes de repos, de ce qu'il pense d'anciens camarades blessés et évacués et qui reviennent en tant que commandant de nouveau bataillon canadien-français, ainsi que de ses perceptions de la population flamande.

Enfin, il existe une autre série de lettres, de la correspondance entre Mackay-Papineau et sa fiancée au Canada, Gaby Rodier. Ses lettres sont des plus monotones et sans passion. Ces lettres nous renseignent très peu sur sa vie d'officier en Angleterre ou sur le front.

Mots clés thèmes: Inoccupation – vie en Grande-Bretagne – incertitudes – routine des tranchées – blessures – perception des Flamands.

Mots clés batailles: Kemmel – Mont Saint-Éloi – Courcellette.

Mots clés personnages cités: Soldat Armand Maggio (ordonnance) – Capitaine Lucien Plante – Capitaine Bernard Languedoc – Capitaine Georges Vanier – Colonel Frédéric Gaudet, 1^{er} commandant du 22^e Bataillon – marraines de guerre – Major-général Sam Hughes, ministre de la Milice et de la Défense.

MARION, Napoléon (1886-1939)

Type de témoignage: Lettres.

Période couverte: 14 septembre 1914 au 12 novembre 1916.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français)

Date d'enrôlement (CEC): 23 octobre 1914 (Montréal).

Démobilisé: 31 août 1917 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent-major de compagnie (sous-officier breveté de 2^e classe ou «W.O.»)

Antécédents militaires: Sergent-major de compagnie, 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, Milice active non-permanente.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Montréal le 28 juin 1886, Napoléon Marion fréquente l'école de sa paroisse pendant quelques années. Il sera plus tard machiniste dans une entreprise montréalaise. Tout en exerçant son métier, il joint les rangs du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal, à titre de milicien en 1904. En 1913, il est «sergent de couleurs¹⁷⁹». Ses deux frères, René et Antoine, font aussi partie de cette unité.

Lorsqu'on forme le 22^e Bataillon d'infanterie, Marion est l'un des premiers volontaires à s'y enrôler. En raison de son grade et de son expérience militaire au sein de la Milice active non permanente, il est promu au grade de sergent-major de compagnie à l'automne 1914. Après un entraînement à Montréal, à Saint-Jean-d'Iberville et à Amherst en Nouvelle-Écosse, il s'embarque pour la Grande-Bretagne où il poursuivra sa formation.

Débarqué à Boulogne le 15 septembre 1915, il part peu après vers le front belge. Il sera de toutes les batailles de son unité, jusqu'en août 1916 où, en raison de sa santé chancelante (exposition aux gaz et souffrant du pied de tranchée), il est rapatrié au Canada. Déclaré

¹⁷⁹ Équivalent d'un sergent-major de compagnie.

inapte au service en raison de chocs traumatiques (*shell shock*) et de ses pieds plats, il sera officiellement démobilisé en août 1917.

Peu après la guerre, il décide de se consacrer au bien-être et au rétablissement de ses frères d'armes qui tentent de retourner à la vie civile. Il sera le président-fondateur de plusieurs associations dont l'Amicale des sous-officiers du 22^e (1930), l'Amicale des Anciens sergents du 65^e (1934) ainsi que de la succursale Mount-Royal de la *British Empire Service League* (1935). Il sera délégué à plusieurs conventions annuelles d'associations d'anciens combattants dont la *Great War Veterans Association* (1923-1927) et la Légion royale canadienne (1928-1938). En 1926, il fera partie d'une délégation envoyée en Europe pour enquêter sur l'état des cimetières militaires canadiens. Il poursuivra son œuvre d'aide aux anciens combattants jusqu'à sa mort à 52 ans.

LE TÉMOIGNAGE

Même s'il n'a jamais raconté sa guerre à ses enfants, Napoléon Marion a laissé de nombreux documents racontant les débuts difficiles de cette unité et ses impressions du front. À sa mort, même si ceux-ci connaissaient l'existence des lettres de leur père, ils n'osèrent pas les lire car ils craignaient de découvrir un côté inconnu, voire négatif, de leur père. C'est l'un de ses petits-fils qui en hérita et qui les a lues¹⁸⁰.

Alors qu'il est encore au Canada, il va observer des prisonniers allemands ramenés du front et il est étonné de constater qu'ils ne sont pas les brutes qu'on lui a dépeintes¹⁸¹. Il raconte également sa traversée de l'océan Atlantique¹⁸². Au front, il vit des périodes difficiles avec certains de ses supérieurs. On veut tantôt le rétrograder, tantôt le transférer à une base de dépôt en lui accordant une promotion, ce qu'il refuse préférant demeurer avec ses subalternes et partager leur misère¹⁸³. Il songe à transférer dans un nouveau bataillon d'infanterie canadien-français afin d'obtenir une commission d'officier¹⁸⁴.

Ironiquement, tout au long de sa présence sur le continent européen, Marion écrit régulièrement à sa mère afin de s'enquérir de ses frères René et Antoine, également au front, mais respectivement avec le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) et le Corps of Guides (renseignements militaires). Même s'il est au front, il se préoccupe encore de sa vie *ante bellum* (l'invention qu'il voulait faire breveter) ainsi que de son amie laissée derrière mais qui, petit à petit, donnera raison à l'adage «loin des yeux, loin du cœur».

Plus il se rend sur la ligne de front, plus ses nerfs sont à vif. Il s'accroche alors à la prière et demande à sa mère de prier pour lui:

Chère Mère,

¹⁸⁰ Entretien avec Normand Marion (petit-fils de Napoléon), 11 novembre 2008.

¹⁸¹ Lettre du 22 avril 1915.

¹⁸² Lettre du 28 mai 1915.

¹⁸³ Lettre du 5 novembre 1915.

¹⁸⁴ Lettre du 5 février 1916. Il s'agit du 178^e Bataillon (canadien-français) du lieutenant-colonel René de la Bruère Girouard, autrefois un officier du 22^e Bataillon que Marion a connu.

Que Dieu soit bénis. je vous remercie de vos prière car je viens de passer un terrible temp. Vôte croix que vous m'avez, la croix de la bonne mort, c'est cela qui ma sauver. Soyez chère mère ne pas être sur une idée effroyable. Tout est passer pour le moment. Je vien de perdre mon capitaine Beaubien tuer à St Elois. Le frère de [caporal-suppléant] Pelletier qui venait d'arriver du 41^{em} [bataillon] vien d'être tuer par un boulet de gros calibre. il na pas eu le temp de savoir qui l'a tuer. Vous ne pouvez pas vous faire une idée du spétacle des morts. Le 14 et 13. RCR. 42 [bataillons] sont presque à néanti sur quatre milles, que 300 sont revenue sain et sauf...¹⁸⁵

Les lettres qu'il adresse à son frère René sont réalistes et sans filtre puisque ce dernier est militaire et connaît lui aussi l'expérience du front.

Après son retour au Canada à la suite de problèmes de santé reliés à la vie au front, Marion entretiendra une correspondance avec son camarade Jean-Thomas Barbeau qui le tenait informé de la vie au 22^e Bataillon.

Mots clés thèmes: Invention – prisonniers allemands – femmes de mauvaise vie – conflits avec ses supérieurs – foi.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: René et Antoine Marion (frères) – Ivonne Famelart (amie de cœur) – capitaine Guy Boyer (un supérieur).

¹⁸⁵ Lettre du 13 juin 1916.

MASSON, Alphonse (1874-1938)

Type de témoignage: Cartes postales (correspondance).

Période couverte: septembre 1915 à juillet 1917.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Collections privées.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 41^e Bataillon (canadien-français), 69^e Bataillon (canadien-français) et 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 15 septembre 1915 (Valcartier).

Démobilisé: 18 juin 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Service militaire en France.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Lyon en 1874, Alphonse Masson arrive au Canada en 1912. Lorsque commence la Première Guerre mondiale, il vit à Montréal avec son épouse et sa jeune fille et est comptable. En septembre 1915, à 41 ans, il s'enrôle dans le 41^e Bataillon d'infanterie (canadien-français), deuxième unité francophone à être mise sur pied. Il rejoint l'Angleterre avec son unité à la fin d'octobre.

Cette unité ne connaît pas un grand rendement, rongée par un mauvais leadership et une mauvaise gestion. Des problèmes disciplinaires, ainsi que deux meurtres perpétrés au sein de l'unité, forcent le haut commandement canadien à démanteler l'unité. Masson passera donc au 69^e Bataillon (canadien-français) en juillet 1916 puis au 22^e Bataillon (canadien-français) qu'il ira rejoindre sur le front français le mois suivant.

Il prendra part à la bataille de Courcellette (15-19 septembre 1916) dont il sortira indemne ainsi qu'à la suivante, la coûteuse bataille de la Tranchée Regina (octobre 1916), mais où il sera blessé par un éclat d'obus qui lui crèvera les tympans. Ramené vers l'arrière (Boulogne) pour y être soigné, il ne réintégrera plus le 22^e Bataillon, mais sera plutôt affecté à une unité chargée de travaux divers à partir de septembre 1917, jusqu'à la fin de la guerre. Il est rapatrié puis démobilisé à Montréal en juin 1919.

Nous ne connaissons que peu de choses sur la vie de Masson après la guerre sinon qu'il était libraire à Montréal en 1935. Il est décédé en 1938.

LE TÉMOIGNAGE

La correspondance de Masson à son épouse, demeurée à Montréal avec sa jeune fille, consiste en une trentaine de cartes postales soigneusement sélectionnées afin que les images représentées correspondent aux événements décrits à l'endos ou en fonction de ce qu'il désire lui faire découvrir. Par exemple, une série de portraits peints (en couleur) où l'on peut découvrir les visages et les coiffures des soldats de différents pays alliés. Son épouse les collectionne et les conserve soigneusement.

La calligraphie de Masson, très européenne et soignée contrairement à la plupart des écrits de soldats canadiens, est petite afin de maximiser l'espace disponible à l'endos d'une carte. Fort heureusement, elle est lisible et sans fautes d'orthographe. Masson sait très bien exprimer tant les événements quotidiens que ses émotions. D'ailleurs, plusieurs sont des plus romantiques. Masson prend parfois des risques en nommant les endroits où il se trouve, mais la censure militaire a tôt fait de gommer le noms des lieux. Il en est bien conscient.

Constatant les dommages que l'ennemi fait à sa patrie d'origine, Masson n'hésite pas à fustiger l'Allemand et à le ridiculiser dans sa correspondance.

Mots clés thèmes: Relations avec les Français – haine de l'ennemi – ravages causés par l'ennemi.

Mots clés batailles: [Courcelette] – [Tranchée Regina] – Ypres.

Mots clés personnages cités: Aucun.

McDUFF, Eusèbe (1896-1916)

Type de témoignage: Correspondance (lettres).

Période couverte: 8 janvier 1915 au 8 mai 1916.

Langue: France.

Lieu de conservation: Collection privée.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 57^e Bataillon (canadien-français), 41^e Bataillon (canadien-français) et 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment).

Date d'enrôlement (CEC): 19 août 1915 (Montréal).

Démobilisé: 3 juin 1916 (préssumé mort, Mont Sorrel, Belgique).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Non.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Montréal en 1896, Eusèbe McDuff était charretier au moment de son enrôlement dans le 57^e Bataillon d'infanterie (canadien-français). Autorisé en avril 1915, elle est la troisième unité canadienne-française à voir le jour. Bien que son quartier général soit établi à Québec, le bataillon est autorisé à recruter dans la province¹⁸⁶.

Malgré le succès du recrutement du 57^e, il doit régulièrement transférer ses effectifs au 41^e Bataillon (canadien-français) qui éprouve de grandes difficultés à maintenir ses effectifs en raison de fort taux de désertions. C'est ainsi que McDuff est transféré au 41^e Bataillon. En octobre 1915, il s'embarque sur le *S.S. Saxonnia* avec sa nouvelle unité pour se diriger vers la Grande-Bretagne.

Après la dissolution du 41^e Bataillon (canadien-français), McDuff est transféré au 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) au front. En mai 1916, il est envoyé au Havre pour être soigné et y faire sa convalescence. Il réintègre son unité quelques semaines plus tard. En juin 1916, au cours de la bataille de Mont Sorrel, en Belgique, McDuff est porté disparu. Puisque l'on ne retrouvera jamais sa dépouille, il fut préssumé mort.

¹⁸⁶ Montréal a fourni le pourcentage le plus élevé de recrues au 57^e Bataillon.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres de McDuff ne sont pas reliées à sa vie de soldat au front, mais surtout à sa vie au Canada, en Grande-Bretagne et en France (hospitalisation). Lors de son séjour au camp de Valcartier, il raconte une tentative de désertion. Repris, il dut «passer» devant le commandant de son unité pour y être réprimandé, mais que ce dernier ne prit pas son offense au sérieux.

En Grande-Bretagne, il se plaint du mauvais tabac britannique. Apparemment, les soldats préfèrent rouler des feuilles d'arbres et de les fumer plutôt que de fumer l'infect tabac. De santé précaire (il a pourtant réussi tous les examens médicaux selon son dossier personnel), McDuff fait part de ses nombreux problèmes de santé, notamment d'un empoisonnement qui le fait souffrir à une main. Le chirurgien doit raccourcir l'un de ses doigts en le coupant. Comme il veut aller combattre au front, il évite de révéler son terrible secret à ses supérieurs immédiats¹⁸⁷.

Dans sa lettre du 10 avril 1916, alors que le 41^e bataillon est démantelé et que ses membres sont transférés par petits groupes à d'autres unités (il est alors dans le 23^e Bataillon de réserve), il s'impatiente et veut aller au front. Le moral de ceux qui restent est bas et il raconte que son groupe refuse d'obéir à un ordre donné par un sergent, car ces derniers stagnaient toujours en Angleterre. Ce dernier doit avoir recours à l'aide du commandant intérimaire, un major, qui leur fera un discours et qui éclatera en sanglots, impuissant de pouvoir les aider davantage. Discutant avec McDuff, seul, par la suite, il lui confie faire tout en son pouvoir pour le transférer, ainsi que ses camarades, au 22^e Bataillon. McDuff sera bien transféré un peu plus tard, mais au 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment). Il sera hospitalisé après s'être fait arracher plusieurs dents, une chirurgie qui tourna mal. Il raconte son séjour à l'hôpital¹⁸⁸.

Mots clés thèmes: désertion – tabac – maladie – volontaire pour le front – mutinerie – hospitalisation.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Quelques camarades de Montréal.

¹⁸⁷ Lettre du 8 janvier 1916.

¹⁸⁸ Lettre du 8 mai 1916 (depuis la France).

MICHAUD, Joseph (1890-1916)

Type de témoignage: Lettres.

Période couverte: 8 septembre 1914 au 28 juin 1916.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Collection privée.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français)

Date d'enrôlement (CEC): 21 octobre 1914 (Montréal).

Démobilisé: 15 juillet 1916 (Saint-Éloi, Belgique, mort au champ d'honneur).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal de la Milice active non permanente.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'agriculteur, Joseph Michaud est né à Saint-Arsène (Bas-Saint-Laurent) le 4 décembre 1890. Aîné d'une famille nombreuse, il fréquenta l'école pendant quelques années, suffisamment pour apprendre à lire et à écrire, mais dut interrompre ses études pour aider aux travaux de la ferme. Toutefois, selon son frère Lucien, il était autodidacte et assoiffé de connaissances. Il aimait lire et relire tous les ouvrages de la petite bibliothèque paroissiale. Il préférait l'histoire des guerres¹⁸⁹.

Au début de la guerre, il est charpentier spécialisé en ferronnerie à Montréal, mais comme il gagne difficilement sa vie, il veut devenir bûcheron mais surtout à s'enrôler pour la guerre comme il le songe depuis l'entrée en guerre du Canada. C'est donc par patriotisme et pour voler au secours de la France, qu'il considère comme étant sa destinée, qu'il s'enrôle dans le 22^e Bataillon (canadien-français) en octobre 1914.

Après un séjour à Saint-Jean puis à Amherst en Nouvelle-Écosse, il s'embarque avec son unité pour la Grande-Bretagne en mai 1915. Après un entraînement de quelques mois, il débarque à Boulogne, en France, le 15 septembre 1915. Il part peu après pour le front belge.

¹⁸⁹ Lettre (ouverte) de son frère Lucien écrite après la mort de son frère. Elle faisait partie du lot de lettres acquises par un collectionneur auprès de la famille Michaud.

Blessé en mai 1916 et évacué vers l'arrière où il sera hospitalisé, il sera de retour au front quelques semaines plus tard. Au cours de la bataille du Mont-Kemmel, en Belgique, il se distingua pour sa vaillance en récupérant à plusieurs reprises des blessés qui gisaient dans le no man's land, malgré les tirs ennemis. C'est au cours d'une mission de reconnaissance de nuit dans le secteur de Saint-Éloi en Belgique que Michaud aurait été tué par mégarde en juillet 1916.

LE TÉMOIGNAGE

Malgré sa scolarité sommaire, Michaud sait bien s'exprimer lorsqu'il écrit à sa famille. Ses lettres ne contiennent que peu de fautes d'orthographe. Ses réflexions et son analyse de la guerre sont étonnantes. Pour lui, si elle durait longtemps, son impact serait négatif sur la société, ce qui justifie son désir de s'enrôler et de combattre. Dans ses lettres, il raconte le quotidien de son unité pendant le séjour à Saint-Jean d'Iberville et à Amherst en Nouvelle-Écosse. Il s'impatiente lorsque le départ du 22^e Bataillon pour l'Angleterre est reporté. Lors de ses déplacements ou visites à Albion, il décrit les paysages et les villes anglaises qu'il voit. Il s'exprime également avec humour sur son quotidien lorsqu'il raconte que l'on doit payer pour l'utilisation de toilettes dans les espaces publics¹⁹⁰.

Alors qu'il est au front, il raconte ses misères et les dangers dans les tranchées avec philosophie et humour¹⁹¹. Il parle souvent de façon peu élogieuse de ses officiers, notamment du capitaine Guy Boyer qui, comme on le retrouve souvent dans de nombreux témoignages d'autres soldats du 22^e Bataillon, est détesté.

Michaud est très lucide à propos de la guerre. Dans une lettre à ses parents, il est d'avis que les Allemands n'accepteront les conditions des Alliés que lorsqu'ils seront rendus à bout. Selon lui, ces derniers devront accepter ces conditions sinon ils prendront leur revanche dans quelques années¹⁹².

Il raconte les horreurs et la violence qu'il a rencontrées à la bataille de Mont-Sorrel (la première fois qu'il vivait la vraie guerre), en Belgique, en juin 1916. Il qualifie cette région «d'Empire de Lucifer» et de «Petit Verdun canadien». C'est au cours de cette bataille qu'il sauve de la mort plusieurs soldats blessés et abandonnés dans le no man's land. Michaud estime que son geste aurait certes mérité une décoration de vaillance mais comme aucun de ses officiers n'en n'a été témoin et qu'il n'est pas «dans leurs manches», il se contentera d'être satisfait de lui-même¹⁹³.

Dans ses Mémoires, Honoré-Édouard Légaré parle régulièrement de lui: «Je dois mentionner d'une façon spéciale le soldat Michaud (moineau). Dans des conditions les plus

¹⁹⁰ Lettre non datée (1915).

¹⁹¹ Lettres à ses parents du 29 septembre 1915 et du 22 avril 1916.

¹⁹² Lettre du 12 avril 1916.

¹⁹³ Lettres à ses parents du 28 juin 1916.

difficiles, en plein jour et en plein champ, il en sort quatre à lui seul. Il s'est fait tuer quelque temps après cet exploit vraiment remarquable¹⁹⁴.»

Mots clés thèmes: Patriotisme – vie de tranchée – relations avec les officiers – bravoure – humour.

Mots clés batailles: Mont-Sorrel (juin 1916).

Mots clés personnages cités: Capt Guy Boyer – Capt Gustave Routier.

¹⁹⁴ Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916. Texte inédit établi et annoté par Michel Litalien*, Outremont, Athéna éditions, 2013, p. 119-120.

MICHEL, Napoléon (1899-1918)

Type de témoignage: Lettres publiées. L'orthographe d'origine a été corrigée.

Période couverte: 31 mai 1917 – 21 juin 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Labonté, Roger. *Un petit soldat mais un grand Canadien: Napoléon Michel, 1899-1918*. Brossard, Éditions pour tous, 2010, 162 p.

Préface: Roger Labonté.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français). D'abord enrôlé dans le 258^e Bataillon d'infanterie, puis transféré au 10^e Bataillon de réserve, en Angleterre.

Date d'enrôlement (CEC): 20 mai 1917 (Saint-Ferdinand).

Démobilisé: Mort au champ d'honneur, le 27 août 1918 (Chérisy).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN ET SON TÉMOIGNAGE

Né à Saint-Ferdinand d'Halifax, au Québec, le 19 janvier 1899, Napoléon Michel est le 3^e enfant d'une famille de sept (le seul fils) issus d'une famille d'agriculteurs. Il n'a reçu qu'une scolarisation sommaire suffisante pour lui permettre de savoir lire et écrire. Sa mère a quitté le foyer familial alors qu'il n'avait que 14 ans. À 17 ans, il quitte à son tour la famille afin de suivre une formation d'apprenti forgeron. Les excès de violences de son père, en raison d'un problèmes relié à l'alcool, seraient à l'origine de ces départs¹⁹⁵.

Les raisons ayant amené Michel à s'enrôler volontairement, tardivement, ne sont pas précisées. Le goût de l'aventure ou le désir de s'affranchir de l'autorité paternelle (ou défi?) semblent en être les raisons. Il apprendra plus tard que son père a tenté, sans succès, d'acheter son licenciement (en raison de son âge) (p. 94). Dans une lettre de mai 1917, il affirme être content de s'être enrôlé, mais il déchantera vite (p. 24). La plupart des lettres qui suivront feront part de son ennui mortel de sa famille et surtout d'un grand pessimisme. À de nombreuses reprises, il est convaincu qu'il trouvera la mort au front, avant même son

¹⁹⁵ Alors qu'il fait son entraînement militaire au camp de Valcartier, Michel réussit à réunir ses parents. Désormais, c'est à eux deux qu'il écrira ses lettres.

départ pour l'Europe. Il souhaite pouvoir visiter Londres avant sa mort (p. 62), ce qu'il aura l'occasion de faire peu avant sa traversée en France. Il sera témoin de quelques raids aériens allemands sur la ville, ce qui le marquera. Ayant réalisé son rêve, il part serein pour la France, prêt à accomplir son devoir (p. 103). En Angleterre, petit à petit, son pessimisme fera place au patriotisme envers la France.

Arrivé sur le sol français le 28 juin 1918, il est sur le front le 3 juillet. Il aurait participé avec sa nouvelle unité d'affectation, le 22^e Bataillon, à la bataille d'Amiens (8-16 août). Mais c'est au cours de l'engagement à Chérisy (26-28 août 1918), qu'il trouvera la mort, le 27 août.

Mots clés thèmes: Volontaires de la dernière heure, peur, patriotisme, mort au champ d'honneur.

Mots clés batailles: Chérisy (août 1918).

Mots clés personnages cités: Ses parents; sa sœur Imelda (confidente et religieuse).

PAQUET, Adélar (1895-1979)

Type de témoignage: Cartes postales, lettres et ébauches de Mémoires (51 documents).

Période couverte: 22 août 1914 à 16 mai 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée régimentaire, Les Voltigeurs de Québec.

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 12^e Bataillon d’infanterie et 15^e Bataillon d’infanterie (48th Highlanders of Canada).

Date d’enrôlement (CEC): 25 septembre 1914 (Valcartier).

Démobilisé: 20 avril 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: 9^e Régiment, Voltigeurs de Québec, de la Milice active non permanente.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d’un corroyeur, Adélar Paquet est né à Québec en 1895. Il fit ses études à l’Académie commerciale de Nicolet. Avant la guerre, il était journalier. Il appartenait également au 9^e Régiment, Les Voltigeurs de Québec, une unité d’infanterie de la Milice active non permanente.

Peu après l’entrée en guerre du Canada, il n’hésite pas à se porter volontaire, par patriotisme, comme nombre de ses camarades miliciens. Il est d’abord versé au 12^e Bataillon d’infanterie, une unité composée de volontaires venant du Nouveau-Brunswick, de l’Île-du-Prince-Édouard et du Québec, dans laquelle on retrouve de nombreux francophones. Après un entraînement sommaire de quelques semaines au camp de Valcartier, il s’embarque pour l’Angleterre pour poursuivre sa formation, le 3 octobre 1914.

En décembre, son unité est transformée en unité de réserve, et ce dernier est transféré au 15^e Bataillon d’infanterie (48th Highlanders of Canada), une unité unilingue anglophone de Toronto. Il demeurera et combattra avec cette même unité jusqu’à sa démobilisation en avril 1919.

Après avoir suivi une formation complète en Grande-Bretagne au cours de l'automne 1914 et de l'hiver 1915, Paquet débarque sur le continent européen en mai 1915 et se rend sur le front belge. De février à juillet 1916, il est retiré du théâtre des opérations en raison d'un empoisonnement de sang et de faiblesses extrêmes, et effectuera un long séjour dans des hôpitaux. Il ne retourna à son unité qu'à partir de septembre 1916.

Paquet prendra part à la bataille de Festubert (15-27 mai 1915), de Givenchy (juin 1915), de Courcellette (15-19 septembre 1916), de la Tranchée Regina (1^{er} octobre au 16 novembre 1916), de Vimy (9-13 avril 1917) et du Mont-Kemmel (avril 1918). Peu après l'Armistice du 11 novembre 1918, les 1^{re} et 2^e Divisions d'infanterie canadiennes se déplacent vers l'Allemagne en vue d'occuper les secteurs de Cologne et de Bonn. Puisqu'il est bilingue, Paquet sera interprète lorsque son bataillon marche à travers la Belgique. C'est lui qui négocie avec les maires et les autorités municipales pour le logement des troupes au cours du trajet vers l'Allemagne. Après quelques semaines d'occupation (13 décembre 1918 au 6 février 1919), il rentre en Grande-Bretagne, en attendant son retour au pays.

À part une légère blessure à l'épaule causée par un éclat d'obus de *minenwerfer* allemand, qui ne nécessita aucune évacuation vers l'arrière (et deux séjours à l'hôpital en raison de maladies), Paquet sort indemne de la guerre. À son retour au pays, il accordera une entrevue et un article sera publié dans un quotidien local qui décrira brièvement son parcours et ses impressions de la guerre¹⁹⁶. Démobilisé à Québec en avril 1919, il poursuivra une longue carrière au sein de la compagnie ferroviaire Canadien National.

LE TÉMOIGNAGE

Les témoignages écrits du soldat Adélarde Paquet (51 documents) se composent principalement de cartes postales, de lettres à sa famille et amis et aussi de quelques pages manuscrites tenant lieu de Mémoires qui semblent avoir été écrits tardivement, possiblement une ébauche d'un projet d'écriture de Mémoires plus complets. On retrouve quelques exemplaires écrits possiblement à différents moments. Si le récit demeure fidèle d'un exemplaire à l'autre, on y retrouve toujours un peu plus d'informations. Ils sont précieux à plusieurs égards, notamment à propos de son enrôlement et ses premiers jours de soldat au camp de Valcartier, en août et septembre 1914.

Dans les lettres à ses parents et à sa sœur, il raconte également le quotidien d'un soldat en Grande-Bretagne, sur les plaines de Salisbury, où les Canadiens vécurent la misère en raison des pluies diluviennes interminables et où plusieurs soldats succombèrent à la méningite. Après plusieurs mois au front, il raconte sa désillusion de la vie de soldat, la vie de misère dans les tranchées et sa désolation de voir tous ces villages belges et français, surtout les églises, détruits par les bombardements allemands. Faisant partie d'un bataillon de *highlanders* canadiens, il raconte comment les paysans les trouvent ridicules avec leurs jupes (kilt).

Quant à l'adoption de la conscription au pays, il en est satisfait et voit en l'arrivée de futurs soldats, dont plusieurs de ses camarades qui ont refusé de s'enrôler volontairement au

¹⁹⁶ «Il fut près de 5 ans en service actif», *Le Soleil*, 2 mai 1919, p. 17.

début, une façon de mettre un terme rapide au conflit. Il se dit toutefois fier de s'être engagé dès les tout débuts et d'avoir fait son devoir pour sa Nation et pour la mère-patrie, la France. Il critique l'ex-premier ministre et chef de l'opposition sir Wilfrid Laurier d'avoir pris la mauvaise décision de s'opposer à la conscription¹⁹⁷.

De tous les documents du fonds, ce sont les cartes postales qui apportent le plus d'informations sur sa vie de soldat. Chacune d'elles, soigneusement choisies par Paquet en raison de leur image, représente une scène ou un paysage qu'il a vu ou il a vécu. Elles visaient à mieux faire comprendre sa réalité de guerre à ses parents. La plupart du temps, chaque carte postale est longuement annotée à l'endos (et parfois au recto). Une image valant mille mots, et on peut ainsi suivre son parcours, depuis ses premiers jours à Valcartier jusqu'à la fin de la guerre ainsi que l'occupation de l'Allemagne, comme si on était avec lui. Contemporaines et éloquentes, elles complètent voire expriment mieux ce que Paquet tente de raconter. Par exemple les fameuses pluies diluviennes et inondations sur les Plaines de Salisbury, en Grande-Bretagne. Ces cartes ne furent pas postées individuellement, mais en lot.

Enfin, nous avons découvert une lettre envoyée à ses parents et qu'ils firent publier dans un quotidien de sa ville natale dans laquelle il raconte sa vie quotidienne dans la tranchée¹⁹⁸. Celle-ci semble avoir passé à travers les mailles de la terrible censure militaire. Il y raconte son quotidien, ses peurs et ses craintes, le rôle de l'aviation ennemie, mais aussi sa fierté du devoir accompli. Il exprime sa hâte que la guerre se termine au plus vite.

Mots clés thèmes: Occupation de l'Allemagne – interprète.

Mots clés batailles: Festubert – Givenchy – Courcellette – Tranchée Regina – Vimy.

Mots clés personnages cités: Capitaine Fraser – brigadier-général George Tuxford (commandant de la 3^e Division d'infanterie canadienne) – sergent René Archer Pelletier – 22^e Bataillon (canadien-français).

¹⁹⁷ Lettre à ses parents du 11 juillet 1917.

¹⁹⁸ «Lettre d'un soldat québécois», *Le Soleil*, 19 août 1915, p. 5.

PELLETIER, Albert (1884-1926)

Type de témoignage: Carnet.

Période couverte: 10 août 1914 au 7 décembre 1915.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille (descendants).

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Médical – 1^{re} Ambulance de campagne.

Date d'enrôlement (CEC): 11 août 1914 (Valcartier).

Démobilisé: 31 décembre 1915 (Québec).

Grade au départ: Sergent-major (intérimaire).

Grade maximum atteint: Sergent-major (intérimaire).

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Saint-Lin, au Québec, Albert Pelletier (1884-1926) étudie la médecine à l'Université Laval de Montréal au moment où le Canada entre en guerre. Il songe sérieusement à s'enrôler mais, n'ayant aucune expérience militaire et ne connaissant personne dans l'armée, il hésite. Quelques jours plus tard, à la suite d'une rencontre fortuite avec l'un de ses confrères étudiants en médecine, qui lui annonce son départ pour la guerre avec deux autres camarades étudiants, Pelletier prend alors la décision de rejoindre le Corps expéditionnaire canadien. Âgé de 30 ans, il se rend au camp de Valcartier et joint la 1^{re} ambulance de campagne du Corps de santé de l'Armée canadienne. Il est aussitôt accepté et promu au grade intérimaire de sergent-major.

Arrivé en Grande-Bretagne en octobre 1914, il y poursuivra sa formation militaire. Quelques mois plus tard, il passe en France avec son unité. Afin d'éviter d'être torpillés par les sous-marins allemands qui pullulent dans la Manche, les Canadiens utilisent un navire flottant sous pavillon espagnol. De la France, il se rend en Belgique où il servira près de la ligne de feu.

En novembre 1915, en raison du manque criant de médecins, les autorités militaires offrent aux étudiants en médecine de rentrer au pays afin qu'ils puissent compléter leurs études pour revenir au front en qualité d'officiers et de médecins une fois diplômés. Pelletier saisit

aussitôt l'occasion. Il obtiendra son diplôme de médecin, mais il ne retournera pas au front...

Après la guerre, il pratiquera la médecine pendant quelques années. Marié en 1917, puis père de deux enfants, il mourra subitement à l'âge de 31 ans, frappé par un train alors qu'il enjambait une voie ferrée.

LE TÉMOIGNAGE

C'est après le décès du fils d'Albert Pelletier¹⁹⁹ que ses descendants découvrirent son carnet de guerre. En rénovant la maison ancestrale, ils découvrirent sous le plancher de bois la boîte qui le contenait.

Son journal, intitulé *Notes et impressions pendant la guerre de 1914-1915*, nous fait découvrir les conditions de vie des volontaires lors des premiers jours du camp de Valcartier, près de Québec. Très pieux, Pelletier déplore vivement la destruction des églises par les bombardements allemands lors de son séjour près de la ligne de feu. Dès qu'il le peut, il assiste à des messes tenues dans les communes dévastées. On trouve de temps à autre des prières qu'il a écrites.

Même s'il est non-combattant, il aura l'occasion de se servir d'armes. Par exemple, alors qu'il visite une batterie d'artillerie française en juin 1915, un officier lui offre de tirer quelques salves sur l'ennemi et cela le comble de satisfaction.

Une deuxième partie de son journal, tête-bêche, est consacrée à une curieuse prophétie de la fin de l'Allemagne qu'aurait écrite un certain frère Johannes vers 1600. On y retrouve également une longue liste d'éléments pharmaceutiques. Dans l'ensemble, quoique trop court, il s'agit d'un journal fort intéressant.

Mots clés thèmes: Églises – foi – ennemi.

Mots clés batailles: Front belge.

Mots clés personnages cités: Aucun en particulier.

¹⁹⁹ Entretien avec Bruno Pelletier (arrière-petit-fils d'Albert), 28 juillet 2011.

PINSONNEAULT, Stanley (1895-1917)

Type de témoignage: Correspondances (lettres).

Période couverte: 22 mai au 7 octobre 1916.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Collection privée.

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 28 janvier 1915 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: 15 août 1917 (mort à la Cote 70, au nord de Lens, France).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Sergent.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille militaire (britannique).

LE TÉMOIN

Né en 1895 à Franklin, dans le New Hampshire (États-Unis), Stanley Pinsonneault est commis à Montréal au moment où il décide de répondre à l'appel lancé par les autorités du 22^e Bataillon (canadien-français). Après un séjour au camp de Saint-Jean d'Iberville puis d'Amherst en Nouvelle-Écosse, il s'embarque pour la Grande-Bretagne à bord du *S.S. Saxonia* en mai 1915. Après quelques mois de formation, il débarque à Boulogne avec son unité en septembre et se dirige vers la Belgique.

Il prendra notamment part aux engagements et batailles sur le front belge. En juin 1916, lors de la bataille de Mont Sorrel, il est évacué en raison d'une contusion due à l'éclatement d'un obus près de lui. Alors qu'il fait partie de la section des éclaireurs, Pinsonneault se distinguera au cours d'une patrouille de nuit dans le no man's land. Il sera promu caporal et recevra une prime de 30 francs du commandant de l'unité²⁰⁰.

De retour à l'unité, il prendra part aux batailles de Saint-Éloi (juillet 1916), Courcellette (15-19 septembre 1916), de la Tranchée Regina (1^{er} octobre-11 novembre 1916) et d'Angres (décembre 1916).

²⁰⁰ «Récompense d'un brave», *La Presse*, 24 août 1916, p. 15. Pinsonneault demanda à ses parents de faire publier cette lettre que l'on retrouve dans cet article (sans doute écrite en juillet 1916).

En raison de sa vaillance au combat lors de la bataille de Courcelette où, pendant 36 heures consécutives il guida et dirigea sous le feu de l'ennemi les groupes de ravitaillement et de brancardiers entre les quartiers généraux de la brigade et de son unité, jusqu'à ce qu'il s'écroule d'épuisement, il sera décoré de la médaille militaire (britannique)²⁰¹. Il sera aussi promu sergent.

Par la suite, Pinsonneault prendra part à la bataille de Vimy (9-13 avril 1917) et de la Cote 70, au nord de Lens, du 15 au 20 avril 1917. En mai 1917, victime d'empoisonnement à la suite d'une attaque au gaz, il doit être évacué vers Boulogne. De retour au 22^e Bataillon en juin, il sera tué en août 1917, au nord de Lens²⁰².

LE TÉMOIGNAGE

Dans ses lettres à ses parents (12), Pinsonneault raconte sa vie dans la tranchée, les dommages causés par les bombardements allemands et les paysages et les communes dévastés de la Belgique. Il est très pieux. Dans sa lettre du 28 mai 1916, il raconte que sur les 1178 membres originaux du 22^e Bataillon, il n'en reste plus que 369 qui servent encore dans ses rangs. Les autres sont des renforts provenant d'autres unités.

Au cours d'une bataille, il raconte qu'il fut enterré vivant à trois reprises. La dernière fois, sous 4 pieds (1m22) de terre et de poches de sable. Un travers de bois lui tomba sur les reins. On l'évacua pendant quelques jours²⁰³. Pinsonneault mentionne qu'il en a beaucoup à raconter sur le 22^e Bataillon et sur certains individus, mais il ne peut l'écrire dans ses lettres craignant qu'elles soient censurées. Il envoie également une carte postale qu'il a prise sur le cadavre d'un soldat allemand²⁰⁴.

Dans sa lettre du 6 juillet 1916, il raconte le succès de sa patrouille contre un poste d'écoute allemand et comment, à la suite d'un affrontement avec une patrouille allemande, ses camarades et lui firent deux prisonniers et mirent en déroute les autres. Dans sa lettre du 20 septembre 1916, il raconte brièvement les succès du 22^e Bataillon à la bataille de Courcelette.

Dans une autre lettre, il raconte sa permission à Londres et du bonheur de pouvoir se reposer, sans de trop de tracas. Il s'ennuie de la maison et souhaite y retourner bientôt.

Mots clés thèmes: Bombardements – moral – religion – pertes – censure – ennemi – transformation.

Mots clés batailles: Ypres (Mont Sorrel) – Courcelette.

Mots clés personnages cités: Quelques camarades de son bataillon – Capitaine-aumônier Constant Doyon.

²⁰¹ *London Gazette* n° 29854, du 8 décembre 1916.

²⁰² Selon les journaux (communiqués officiels), Pinsonneault succomba à la suite d'un bombardement aux gaz asphyxiants. «1066 noms sur les dernières listes», *Le Devoir*, 21 mai 1917, p. 3.

²⁰³ Lettre du 18 juin 1916.

²⁰⁴ Lettre du 23 juin 1916.

REID, Zotique Hormisdas (1895-1974)

Type de témoignage: Correspondance (lettres et cartes postales).

Période couverte: 16 avril 1918 au 2 avril 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Famille.

Publié: Quelques extraits dans Michel Gravel, *Tough as Nails: The Epic Story of Hillie Foley, DCM and bar, MM, C de G.*, Ottawa, CEF Books, 2006, 166 p.

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment).

Date d'enrôlement (CEC): 1^{er} mars 1918 (Montréal).

Démobilisé: 21 avril 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Fils d'un agriculteur et descendant d'une lignée d'immigrants écossais francisés, Zotique Reid est né à Ormstown, dans le comté de Châteauguay, au Québec. Bien que francophone, il parle également l'anglais.

Conscrit en vertu de la *Loi du service militaire*, Reid est d'abord appelé en janvier 1918, mais demandera à être exempté. Sa requête étant rejetée, il doit se rendre à Montréal pour s'enrôler dans le 1^{er} Bataillon de dépôt du 1^{er} Régiment du Québec en mars 1918. Son père ne s'opposa pas à cette décision, arguant qu'il avait un autre fils qui pouvait prendre sans difficulté la relève à la ferme. Selon lui, si tous les appelés étaient exemptés, qui resterait-il pour se battre? Toutefois, sa mère ne pardonnera jamais à son époux de ne pas être intervenu en faveur de son fils. Elle décide donc de prendre le train pour Montréal afin de consulter le frère André²⁰⁵. Ce dernier la rassura en disant que son fils sera légèrement blessé, mais qu'il retournerait chez lui à Ormstown...

²⁰⁵ Alfred Bessette (1845-1937), était un ecclésiastique (frère) canadien-français à qui furent attribuées de nombreuses guérisons miraculeuses. Il sera reconnu comme saint par l'Église catholique, canonisé en 2010.

En avril, après une formation sommaire, il quitte le Canada pour la Grande-Bretagne où il sera versé dans le 23^e Bataillon de réserve avec lequel il complétera son entraînement. En août 1918, il débarque sur le continent européen et va rejoindre sa nouvelle unité, le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment), unité qui combat sur le front depuis février 1915.

Malgré son mauvais sort, Reid comprend et accepte son devoir. Il prendra part à la campagne des Cent-Jours (8 août au 11 novembre 1918), notamment lors de la bataille de la ligne Hindenburg (Drocourt-Quéant, Canal du Nord et Cagnicourt) ainsi qu'à la campagne de la poursuite vers Mons (novembre 1918). Peu après l'Armistice, il accompagne son unité qui occupera le secteur de Cologne et de Bonn en Allemagne. Après quelques semaines en Allemagne, le 14^e Bataillon revient en Grande-Bretagne en attendant d'être rapatrié au Canada où il sera démobilisé en avril 1919.

Après la guerre, il épousera son amie de cœur (Mademoiselle Sénécal). Celle-ci mourra quelques années plus tard. Reid se remariera. Il travaillera dans l'industrie textile à Valleyfield. Au cours de la Seconde Guerre mondiale (1940-1945), il reprendra du service militaire au sein des Veterans Guard of Canada.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres de Reid sont précieuses à bien des égards puisqu'il s'agit des impressions d'un conscrit qui contesta d'abord d'être appelé puis se résigna à faire son devoir. Non seulement accepte-t-il son sort, mais souhaite que son trop jeune frère, à qui il raconte régulièrement sa guerre dans ses lettres, vienne le rejoindre avant que la guerre ne finisse. Il souhaite également que ses camarades demeurés au pays, cachés, soient pris par les autorités:

[...] Te rappelles-tu lorsque au mois de janvier lorsque on me refusa mon exemption, je suis allé te voir au Couvent et tu me demandas si j'étais exempté. je te dis oui et je ne puis m'empêcher de me [*illisible*] et tu voulais avoir des informations et moi je riais et bien aujourd'hui je suis bien plus content de même. j'ai fait mon devoir dans la vie civile et aujourd'hui je le fais dans la vie militaire et si je retourne tu pourras dire si le monde s'informe que malgré qu'il y est beaucoup de malheurs et de tristesses a traverser, celui qui fait son devoir passe toujours²⁰⁶ ...

Il n'y a rien à faire contre le gouvernement. La meilleure chose à faire était de se soumettre et tu vas voir cela dans St-Louis. Ils vont tous se faire prendre car moi ici je sais comment vont les choses de l'autre côté et c'est impossible. tous les jeunes seront appelés avant 2 mois. tout cela est bien juste. La conscription est pour tout le monde et n'ont seulement pour un ou deux. Soit certaine que je suis en faveur de cela aujourd'hui. Je suis bien content de savoir que tant de jeunes du rang vont venir me retrouver²⁰⁷ ...

²⁰⁶ Lettre à sa sœur religieuse du 27 juillet 1918.

²⁰⁷ Lettre du 15 juillet 1918.

Reid nous renseigne également sur l'occupation éphémère de l'Allemagne par les troupes canadiennes, sur ses impressions sur la beauté de la ville de Cologne, mais également de sur sa hâte à rentrer au Canada. Il sera maintes fois déçu lorsque la date de départ est repoussée. Il fait aussi mention des ravages causés par la grippe espagnole dans les rangs canadiens lors de l'attente en Grande-Bretagne. Quelques-uns des membres de son unité en seraient morts.

Il ne cesse de s'informer à propos des récoltes et aime se remémorer ses souvenirs de la période des sucres. Il demande régulièrement à sa jeune sœur de lui faire et de lui envoyer des sucres à la crème, une friandise fort populaire au Québec.

Mots clés thèmes: Conscrit – devoir – travaux de la ferme – sucre d'érable.

Mots clés batailles: Aucune mention de bataille en particulier.

Mots clés personnages cités: Mademoiselle Sénécal (petite amie).

ROBITAILLE, Joseph Napoléon (1883-1918)

Type de témoignage: Lettres.

Période couverte: 9 août 1916 au 13 août 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 9^e Bataillon et 4^e Bataillon (Central Ontario).

Date d'enrôlement (CEC): 17 août 1914 (Edmonton).

Démobilisé: 27 septembre 1918 (tué près de Bourlon, Pas-de-Calais, en France).

Grade au départ: Caporal.

Grade maximum atteint: Lieutenant.

Antécédents militaires: 3 années dans le 87^e Régiment de Québec puis au 101st Regiment (Edmonton Fusiliers), de la Milice active non permanente.

Décorations (vaillance) à la guerre: Médaille militaire (britannique) et «porté à la connaissance du secrétaire d'État à la guerre pour valeureux services rendus en lien avec la guerre.»

LE TÉMOIN

Né à Cap Rouge, près de Québec, en 1883, Joseph Napoléon Robitaille part s'établir dans l'Ouest canadien et s'installera à Durlingville en Alberta (près d'Edmonton) où il sera agriculteur²⁰⁸.

Dès les premiers jours suivants l'entrée en guerre du Canada, il s'enrôle dans le 101st Regiment (Edmonton Fusiliers) de la Milice active non permanente. C'est avec cette unité qu'il se rend à Valcartier près de Québec pour être enrôlé dans le 9^e Bataillon d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien composé principalement de volontaires provenant de la région d'Edmonton, en Alberta. En raison de son expérience militaire acquise alors qu'il demeurait dans la région de Québec, il est aussitôt promu au grade de caporal. Après une formation sommaire au camp de Valcartier, il s'embarque avec son unité à bord du navire *S.S. Zealand* pour se diriger vers la Grande-Bretagne en octobre 1914.

²⁰⁸ Nous ne savons pas exactement quand il migra vers l'Ouest, mais quelques annonces parues dans le journal albertain *Le Courrier de l'Ouest* suggère qu'il y vivait déjà en 1910.

En janvier 1915, son unité ainsi que quelques autres bataillons d'infanterie du premier contingent canadien sont amalgamés pour devenir un dépôt d'entraînement. En février, Robitaille est muté au 4^e Bataillon (Central Ontario Regiment) en tant que sergent, et accompagne peu après son unité qui se dirige sur le front belge. Il prendra part notamment aux batailles de Festubert et de Givenchy (mai 1915) ainsi qu'à celle de Mont Sorrel (2-13 juin 1916)

En juin 1916, alors que son unité est dans la tranchée dans le secteur de Zillebeke en Belgique, il est blessé au bras droit par une balle explosive, puis est évacué en Grande-Bretagne pour y être soigné. En novembre 1916, il est décoré de la Médaille militaire (britannique) par le roi George V en reconnaissance de sa vaillance et de ses actions au front²⁰⁹.

Après sa convalescence, Robitaille ne sera pas immédiatement réintégré à son unité. En février 1917, il sera instructeur à l'école canadienne de tir (*musketry school*) à Schorncliffe, en Grande-Bretagne. En mai 1918, passant chez les officiers, il va suivre sa formation à l'école des officiers de Bexhill, en Grande-Bretagne. En août 1918, son nom est porté à la connaissance du secrétaire d'État à la guerre pour valeureux services rendus en lien avec la guerre.

Vers la fin d'août 1918, alors lieutenant, il retourne à son unité au front et prendra part à la campagne des Cent-Jours. Il sera tué au premier jour de la bataille à la traversée du Canal du Nord (27 septembre 1918). Il avait 35 ans.

LE TÉMOIGNAGE

Les lettres de Robitaille (3), dactylographiées ou publiées dans le quotidien *Le Soleil* de Québec²¹⁰, révèlent un certain niveau de scolarisation puisqu'elles sont admirablement écrites, sans fautes. Elles sont surtout précieuses pour ses opinions quant à l'importance de faire son devoir pour le pays et pour son appui à la conscription au pays. Il critique ceux qui refusent de servir, notamment les Canadiens français en général. Il souhaite que tous les jeunes gens au pays y prennent part d'une façon ou d'une autre.

Il explique l'enjeu de cette guerre, de l'importance pour le Canada (et pour tout le continent nord-américain) d'y prendre part en refusant l'isolationnisme:

«Comprenez-le bien: l'avenir de l'Amérique entière se joue actuellement sur les champs de bataille de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il fut un temps où l'on pouvait dire que les différentes parties du monde étaient indépendantes les unes des autres, mais ceci est une chose du passé. Maintenant toutes les parties du monde sont solidaires les unes des autres. Avant quelques semaines, il est probable que la traversée de l'Atlantique sera effectuée par avion. Vous comprenez qu'avec les sous-marins et avions pouvant voyager à des dizaines de milles de distance, aucune partie du monde, pas plus au Canada, ne peut prétendre qu'il n'y a pas de

²⁰⁹ *London Gazette* n° 29780, du 11 novembre 1916.

²¹⁰ «Pourquoi les Canadiens combattent», *Le Soleil*, 9 octobre 1918, p. 8.

guerre pour nous. Le Canada jusqu'à maintenant peut s'estimer heureux d'une chose, c'est qu'il n'y a pas eu de guerre chez lui...²¹¹»

Robitaille regrette également de ne pas avoir appris d'autres langues que le français et l'anglais, alors qu'il avait l'occasion d'en apprendre d'autres (notamment l'allemand) dans l'Ouest canadien, ce qui lui aurait été très favorable dans l'armée²¹².

Mots clés thèmes: devoir – conscription – langues étrangères.

Mots clés batailles: Aucun.

Mots clés personnages cités: Aucun.

²¹¹ Lettre du 13 août 1918.

²¹² Lettre du 31 août 1916.

THÉRIEN, Armand²¹³ (1895-19?)

Type de témoignage: Mémoires et notes.

Période couverte: 6 février 1918 au 8 mars 1919.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa (original); Défense nationale du Canada. Direction – Histoire et patrimoine, 84/331 – *Fonds Jean-Pariseau*: Journal de guerre du soldat Armand Thérien (étude sur le document).

Publié: Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 5th Battalion, Canadian Mounted Rifles.

Date d'enrôlement (CEC): 6 février 1918 (Montréal, appelé en vertu de la Loi du service militaire).

Démobilisé: 20 mars 1919 (Montréal).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Soldat.

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Montréal en 1897, Joseph Albert Thérien était épicier à Montréal au moment où il fut appelé à servir en vertu de la Loi sur le service militaire (conscription) en février 1918. Après une brève formation aux casernes Peel à Montréal, il s'embarque pour la Grande-Bretagne à bord du *S.S. Saxonia*.

En Grande-Bretagne, il est muté au 10^e Bataillon de réserve (canadien-français) où il parfait sa formation. En août 1918, il est versé au 5th Canadian Mounted Rifles, une unité

²¹³ Selon la base des données des dossiers personnels du Corps expéditionnaire canadien de Bibliothèque et archives nationales du Québec, les quelques Armand «Thérien ou Therrien» que l'on y retrouve ne correspondent pas avec celui de la courte biographie écrite par l'historien Jean Pariseau à son sujet. Après vérification de tous les conscrits nommés «Thérien/Therrien», et après avoir vérifié le dossier personnel de Victor Thérien, son frère qu'il nomme dans ses Mémoires, nous avons découvert que ce témoin ne portait pas le prénom «Armand», mais bien celui de «Joseph Albert». Il n'est pas né le 11 mai 1899, comme le prétend Pariseau, mais bien le 11 juin 1895, selon son dossier.

d'infanterie²¹⁴ levée dans les Cantons-de-l'Est en novembre 1914 et présente en France depuis octobre 1915, qu'il rejoint au front.

Thérien prendra part à la deuxième bataille d'Arras, notamment lors de l'attaque sur Monchy-le-Preux (26-30 août 1918). Avec son unité, il prendra aussi part aux batailles de la Scarpe (26-30 août 1918), de la ligne Hindenburg (29 septembre au 10 octobre 1918), du Canal du Nord (27 septembre au 1^{er} octobre 1918), de Cambrai (8-10 octobre 1918), de la capture de Valenciennes (1^{er}-2 novembre 1918) ainsi qu'à la bataille de la Sambre (4 novembre 1918).

En février 1919, Thérien regagnera la Grande-Bretagne puis le Canada où il sera démobilisé en mars. Nous ne savons pas ce qu'il fit après la guerre ni la date de son décès.

LE TÉMOIGNAGE

Le témoignage de Thérien a été écrit sur un document imprimé intitulé «Recueil de Chansons» d'Henri Briclet, daté du 6 janvier 1886. Il semblerait que ce document accompagna Thérien depuis son enrôlement jusqu'à son retour de la guerre. Si l'on se fie à la qualité de son français écrit, à sa façon de s'exprimer très clairement avec émotions, des différentes idées, des chansons dont il semble être l'auteur, on peut aisément conclure que nous sommes en présence d'un individu ayant reçu une bonne éducation.

Le texte manuscrit se compose de deux parties: des notes, sans doute prises à la hâte, qui couvrent par quelques mots clés la période allant de son arrivée à la caserne pour s'enrôler jusqu'à son retour au pays et sa démobilisation. Quoique très succincts, ses «souvenirs» manuscrits sont suffisamment riches en informations pour constituer une table des matières, voire le squelette d'un ouvrage plus développé. Nous ne savons pas si tel était son idée au départ.

Dans ses notes, Thérien nous laisse malheureusement sur notre faim. Au fil de la lecture, plusieurs mots intriguent, comme «incident de route» (lors de son trajet en train de Montréal à Halifax, le 18 février 1918), «mauvais traitement» (lors de sa traversée), etc. Toutefois, mêmes courts, ces termes nous renseignent assez bien sur son parcours jusqu'à la Grande-Bretagne, son entraînement²¹⁵, son incorporation dans le 5th Canadian Mounted Rifles, son arrivée au front, les horreurs dont il fut témoin, relations avec l'ennemi et les Belges, les troupes canadiennes qui refusent d'avancer si elles n'obtiennent pas ce qu'elles demandent, le déterrement des soldats morts pour les relocaliser dans des cimetières militaires aménagés, ainsi que plusieurs autres anecdotes.

La seconde partie est un texte manuscrit intitulé «Arras – Monchy²¹⁶». L'auteur raconte ses expériences et ses émotions dans un style direct, qui nous donne l'impression d'être

²¹⁴ À l'origine, le 5th Canadian Mounted Rifles était une unité de fusiliers à cheval, affectée à la 2nd Brigade, Canadian Mounted Rifles. En 1916, à la suite d'une réorganisation du Corps expéditionnaire canadien, cette unité fut convertie en une unité d'infanterie de ligne et affectée à 8^e Brigade d'infanterie.

²¹⁵ Les conscrits recevaient un entraînement très basique et rapide au Canada, et étaient envoyés le plus rapidement possible le poursuivre en Angleterre, une façon sans doute de réduire la possibilité de désertir.

²¹⁶ Il s'agit de Monchy-le-Preux, près d'Arras. Occupé par les Allemands au début de la guerre, Monchy fut capturé par les Terre-Neuviens en avril 1917. En mars 1918, Monchy dut être abandonné lors de la grande

juste à côté de lui dans le feu de l'action. Son style est imagé et même optimiste malgré l'horreur qu'il a vécue notamment lorsqu'il est enterré vivant lors de l'explosion. Il décrit très bien ce qu'est un barrage roulant lors d'une attaque contre une position ennemie. On peut ainsi le suivre jusqu'à l'objectif final, la capture du village de Monchy-le-Preux.

Domage qu'il n'ait pu rédiger ainsi l'ensemble de son parcours. Cela serait certes devenu l'un des plus saisissants témoignages écrits d'un soldat canadien, conscrit de surcroît.

Mots clés thèmes: Entraînement – traversée – impressions sur l'Angleterre – bombardements – prisonniers – échapper à la mort – rations – grève – interprète – optimisme – pertes et palmarès.

Mots clés batailles: Monchy-le-Preux (Bataille de la Scarpe, 26-30 août 1918).

Mots clés personnages cités: Victor Thérien, son frère, du 22^e Bataillon (canadien-français).

offensive allemande. Lors de la campagne des Cent-Jours, elle tomba aux mains des Canadiens le 26 août 1918.

TOUSIGNANT, Horace (1896-1970)

Type de témoignage: Correspondance.

Période couverte: Avril 1916 à décembre 1918 (52 lettres et plusieurs cartes postales).

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: Non.

Arme: Infanterie – 178^e, 150^e et 22^e Bataillons.

Date d'enrôlement (CEC): Mars 1916 (Victoriaville).

Démobilisé: Février 1919 (Québec).

Grade au départ: Soldat.

Grade maximum atteint: Caporal (intérimaire).

Antécédents militaires: Aucun.

Décorations (vaillance) à la guerre: Aucune.

LE TÉMOIN

Né à Sainte-Emmélie dans le comté de Lotbinière (Québec), Horace Tousignant est diplômé du Collège de Lévis. Il est comptable (tenue de livres) au début de la guerre. En mars 1916, il s'enrôle à Victoriaville dans le 178^e Bataillon d'infanterie (canadien-français). Après une formation au camp de Valcartier au cours de l'été, il est muté au 150^e Bataillon d'infanterie (Carabiniers Mont-Royal), en tant que signaleur d'infanterie, avec lequel il se dirigera en Grande-Bretagne.

Contrairement à la majorité des unités canadiennes-françaises, le 150^e Bataillon n'est pas dissout peu après son arrivée en Grande-Bretagne. Il est intégré à la 5^e Division canadienne, en formation. Tousignant y demeurera jusqu'en février 1918. Bien entraîné et anxieux d'être déployé sur le front français, il apprend que sa division est dissoute et que ses camarades et lui seront mutés à d'autres unités. C'est ainsi qu'il passe au 22^e Bataillon (canadien-français), qu'il ira rejoindre sur le front français. Son optimisme des mois précédents fera place à la douleur et à la haine de l'ennemi lorsque tombent ses camarades, volontaires ou conscrits, issus de son village. La perte de son aumônier régimentaire, le capitaine-abbé Rosaire Crochetière qui, comme lui avait servi dans le 178^e, 150^e et 22^e Bataillons, le touche particulièrement.

En septembre 1918, lors de l'offensive des Cent-Jours, il est blessé près de Cambrai. Rétabli peu après l'Armistice, il n'accompagnera pas son unité en l'Allemagne, pour

l'occupation des secteurs de Cologne et de Bonn. De retour au Canada en janvier 1919, il sera officiellement démobilisé le mois suivant.

Au lendemain de la guerre, Horace Tousignant reprendra son métier de comptable. Par la suite, il sera gérant des moulins puis greffier de la seigneurie Joly-De Lotbinière (1935). De 1931 à 1942, il sera élu et réélu maire de Leclercville à six reprises, en plus d'agir à titre de préfet du comté de Lotbinière. Il sera également fonctionnaire fédéral en tant que gérant d'un bureau de la commission de l'Assurance-chômage. Il prit sa retraite vers 1962.

LE TÉMOIGNAGE

Alors qu'il sert avec le 178^e Bataillon au Canada, on peut sentir toute la fierté de Tousignant à s'être porté volontaire pour aller combattre et pour le service militaire en général. Il décrit la vie quotidienne au sein de ce bataillon, qui n'est pas encore au camp de Valcartier, alors que les soldats sont logés chez l'habitant. À Valcartier au début de l'été, il prétend toujours aimer la vie militaire conservant une certaine insouciance («Plaît à Dieu que je revienne sain et sauf de ce voyage²¹⁷»).

Il se dit heureux de son transfert au 150^e Bataillon (Carabiniers Mont-Royal)²¹⁸. Au cours de la traversée, il raconte qu'il tient rigoureusement son journal²¹⁹. Son optimisme se poursuit même après son arrivée en Grande-Bretagne. Alors qu'il est en permission à Londres, il en profite pour satisfaire sa curiosité. Il voit pour la première fois un jardin zoologique «avec toutes les sortes d'animaux connus dans le monde²²⁰», et raconte à ses parents ce qu'il a vu: musées, Buckingham Palace, Abbaye de Westminster, etc. En Grande-Bretagne, il peaufinera sa formation qui devait le mener à une promotion de sergent. Ces formations lui permettent de parfaire ses connaissances de l'anglais²²¹.

Tousignant souhaite tirer des coups de feu sur les Boches avant que la guerre ne se termine²²². Après plusieurs mois d'entraînement, il est fier de son bataillon canadien-français. Il s'informe à ses parents à propos de l'envoi de conscrits²²³. Ils mentionne que ces derniers verront qu'un soldat n'est pas un vaurien. Alors que le déploiement vers la France s'éternise, Tousignant demande un transfert dans l'aviation, ce qui ne se matérialisera pas²²⁴.

À la suite de la dissolution du 150^e Bataillon, il est muté au 22^e Bataillon, avec lequel il combattra au front. Il raconte à ses parents ses impressions de son premier tour dans les tranchées, mais les rassure aussitôt. Il raconte toute sa douleur d'avoir perdu son aumônier régimentaire, le capitaine-abbé Rosaire Crochetière, tué au front par un éclat d'obus²²⁵. Il

²¹⁷ Lettre du 12 août 1916.

²¹⁸ Lettre du 9 septembre 1916.

²¹⁹ Lettre du 4 octobre 1916. Nous ne savons si ce journal lui a survécu.

²²⁰ Lettre du 29 octobre 1916.

²²¹ Lettre du 16 décembre 1916.

²²² Lettre du 4 octobre 1917.

²²³ Lettre du 10 octobre 1917. Ces derniers n'arriveront qu'à partir du printemps 1918.

²²⁴ Lettre du 8 novembre 1917.

²²⁵ Lettre du 3 avril 1918. Comme Tousignant, le capitaine-abbé Crochetière avait servi dans le 178^e, 150^e et 22^e bataillon.

décrit les ravages de la guerre, tous ces villages détruits qu'il voit quotidiennement lorsque son unité se déplace. Il parle également de l'arrivée de conscrits au sein du 22^e bataillon, dont quelques connaissances venant de son village²²⁶. Il raconte sa colère d'avoir perdu l'un de ses camarades du 178^e bataillon, qui l'a suivi jusqu'au 22^e bataillon, tué par les Allemands. Il fait part de sa haine envers le Boche.

Alors qu'il est en convalescence en Angleterre, à la suite d'une blessure reçue au front, il raconte les succès des Alliés et de la victoire prochaine²²⁷. Bien traité à l'hôpital, notamment par une dame auxiliaire canadienne-anglaise dont le mari est un médecin militaire, son opinion change à propos des anglophones: «Je vous assure qu'il ne faut pas avoir une trop mauvaise opinion des Anglais, car il y en a qui cherche à nous écraser, de l'autre côté il y en a qui nous estiment car cette dame est de l'Ontario, car elle s'est donné jusqu'au trouble de m'apporter des journaux français de Québec²²⁸.» Il souhaite demeurer en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre pour pratiquer et améliorer son anglais.

Sa lettre du 14 novembre 1918 laisse déborder sa joie à l'annonce de la fin de la guerre, et la fin de ses misères et tout ce qu'il fera pour célébrer son retour au Canada.

Mots clés thèmes: optimisme – peine de perdre des camarades.

Mots clés batailles: Aucune.

Mots clés personnages cités: Son oncle Samuel Tousignant, qui servira pendant quelque temps dans le même bataillon (150^e) que lui – quelques-uns de ses camarades venant de son village, tués au front.

²²⁶ Lettre du 24 avril 1918.

²²⁷ Lettre du 18 septembre 1918, et celle du 3 octobre 1918.

²²⁸ Lettre du 18 septembre 1918.

TREMBLAY, Thomas-Louis (1886-1951)

Type de témoignage: Journal (dactylographié).

Période couverte: 11 mars 1915 au 20 décembre 1918.

Langue: Français.

Lieu de conservation: Musée du Royal 22^e Régiment (Québec).

Publié: Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918: Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars*, Outremont, Athéna éditions, 2006, 329 p.

Arme: Artillerie – 1st Divisional Ammunition Column, Canadian Field Artillery, et infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français), et Quartier général 5^e Brigade d'infanterie.

Date d'enrôlement (CEC): 12 mars 1915 (Lévis).

Démobilisé: 21 avril 1920 (Québec).

Grade au départ: Major.

Grade maximum atteint: Brigadier-général.

Antécédents militaires: Royal Military College of Canada, 18^e Régiment (Francs-Tireurs du Saguenay) et 1st Battery, Canadian Field Artillery.

Décorations (vaillance) à la guerre: Compagnon de l'Ordre de St. Michael et St. George (CMG), Ordre du Service distingué (DSO) et Croix d'Officier de la Légion d'Honneur. Cité à l'Ordre du jour à 4 reprises.

LE TÉMOIN

Fils d'un capitaine de navire, Thomas-Louis Tremblay est né à Chicoutimi (aujourd'hui Saguenay) en 1886. Alors qu'il est étudiant à Lévis, il entame sa longue carrière militaire alors qu'il se joint à la Milice active non permanente en qualité de soldat. En 1904, il entre au Collège militaire royal de Kingston, en Ontario, qui forme à la fois des officiers et des ingénieurs. À cette époque, on y retrouvait très peu de Canadiens français. En 1907, il obtient un diplôme d'ingénieur civil. Il devient alors employé d'une compagnie de chemin de fer. En 1913, il est arpenteur-géomètre du gouvernement de la province de Québec.

Au début de la guerre, il rejoint le Corps expéditionnaire canadien, d'abord avec la 1^{re} Colonne de munitions divisionnaire, puis plus tard avec le 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français), qu'il rejoint en mars 1915. Il en devient le commandant en second, en tant que major.

Tremblay démontrera rapidement ses grandes qualités de chef, au front comme à l'arrière. En janvier 1916, au départ du colonel Gaudet, le premier commandant de l'unité, il est promu lieutenant-colonel et prend les destinées du 22^e Bataillon, qu'il fera couvrir de

gloire, notamment lors de la bataille de Courcelette (15-19 septembre 1916). Il sera efficace, mais aussi très rigoureux.

Quelques jours après la victoire de Courcelette, alors que Tremblay doit s'absenter quelques mois pour subir une chirurgie en Grande-Bretagne, un certain désordre s'installe au sein du 22^e Bataillon en raison du leadership plus faible de son remplaçant, mais aussi de l'arrivée de nouveaux renforts issus d'autres bataillons canadiens-français, moins professionnels et surtout non aguerris. À son retour de Grande-Bretagne, Tremblay n'aime pas ce qu'il voit. Afin de ramener la discipline au sein de son unité, après quelques avertissements qui n'ont aucun effet, il n'hésite pas à faire fusiller quelques récalcitrants²²⁹. Malgré son intransigeance, Tremblay demeurera une figure hautement respectée, voire vénérée par ses subalternes, même plusieurs années après la guerre.

Sans doute l'un des meilleurs commandants du Corps expéditionnaire canadien, Tremblay sera promu brigadier-général et commandera la 5^e Brigade d'infanterie, d'août 1918 à mai 1919.

Après la guerre, Tremblay retournera à la vie civile et occupera le poste d'ingénieur en chef et de directeur du Port de Québec jusqu'en 1936. Il sera le lieutenant-colonel honoraire du régiment Les Voltigeurs de Québec puis du Régiment du Saguenay, de la Milice active non permanente. De 1931 à 1951, il est colonel honoraire du Royal 22^e Régiment. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il reprendra du service actif en tant que major-général et inspecteur-général des troupes pour l'est du Canada.

LE TÉMOIGNAGE

Intitulé *Journal dédié à ma mère* à l'origine, le témoignage de Tremblay est très riche en détails sur la vie et les opérations d'un bataillon au front et offre la vision et les perspectives d'un commandant d'unité. Tremblay est conscient que tous les regards sont braqués sur le 22^e Bataillon, seule unité francophone au front. Il est très conscient de l'importance du rôle qu'il a à jouer et du fait que l'unité ne doit jamais faillir et être toujours exemplaire. Selon lui, c'est toute la réputation du Canada français qui est en jeu en cette période où l'opinion publique canadienne-anglaise est très critique envers la réticence des Québécois francophones à s'enrôler. Il dira: «Mon bataillon représente toute une race, la tâche est lourde²³⁰.»

Il nous parle de l'entraînement et de l'évolution de son bataillon. Lorsqu'il est au front, il parle de différentes opérations menées dans le no man's land, de l'exploit de quelques-uns de ses hommes, des nombreux bombardements qu'ils subissent, mais aussi de tirs venant de l'arrière (Flamands sympathisants des Allemands). Il mentionne régulièrement des pertes subies par le bataillon et de ses officiers qui ont été blessés ou tués, ce qui l'affecte et démontre qu'il n'est pas un officier dénué d'émotions. Il raconte la bataille de Courcelette, qui sera celle qui fera connaître le 22^e Bataillon dans l'ensemble du Corps expéditionnaire canadien et britannique et dont parlera tous les journaux au pays.

²²⁹ En tout, Tremblay fit condamner à mort 20 de ses hommes, mais 5 seulement furent exécutés.

²³⁰ Entrée du 26 février 1916.

Promu brigadier-général après des mois d'attentes – qu'il considère comme de l'injustice – il prend le commandement de la 5^e Brigade canadienne d'infanterie. C'est à ce titre, au lendemain de l'Armistice, qu'il mène ses troupes en Allemagne pour occuper le secteur de Cologne. Tremblay, qui n'aime pas les Allemands, entend être très strict avec eux.

Dans son journal, Tremblay ne fait jamais mention des exécutions dont il est à l'origine. Il faut alors se référer à de la correspondances que l'on retrouve à Bibliothèque et Archives Canada²³¹.

Mots clés thèmes: Injustice – entraînement – fierté – bombardements – no man's land – ravages de la guerre – pertes – renforts – occupation de l'Allemagne – perceptions de l'ennemi – relations avec les Britanniques – relations avec les Français – exécutions.

Mots clés batailles: Courcellette (15-19 septembre 1916) – Vimy (9-13 avril 1917).

Mots clés personnages cités: Roi George V et Lord Kitchener – Lt-Gén sir Richard Turner, VC – la plupart de ses officiers subalternes – Lord Beaverbrook (Max Aitken) – Soldat Albert Brunelle.

²³¹ BAC, RG 9-III, vol. 898, dossier Clk-26-3, vol. 14: Lettre au commandant de la 5^e Brigade.

VANIER, Georges Philéas (1888-1967)

Type de témoignage: Journal et lettres.

Période couverte: 5 août 1915 au 14 juillet 1919.

Langue: Français et anglais.

Lieu de conservation: Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa) et Musée du Royal 22^e Régiment (Québec)

Publié: Deborah Cowley (dir.), *Georges Vanier, Soldier: The Wartime Letters and Diaries, 1915-1919*, Toronto, Dundurn Press, 2000, 333 p. (lettres et carnet selon un ordre chronologique. Tout le contenu français a été traduit en anglais).

Quelques extraits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre: Témoignages de soldats canadiens-français, 1914-1919*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 308 p.

Arme: Infanterie – 22^e Bataillon (canadien-français).

Date d'enrôlement (CEC): 27 septembre 1914 (Saint-Jean d'Iberville).

Démobilisé: Juillet 1919 (Montréal).

Grade au départ: Lieutenant.

Grade maximum atteint: Major.

Antécédents militaires: 80^e Régiment de Nicolet.

Décorations (vaillance) à la guerre: Ordre du Service distingué (DSO), Croix militaire britannique (MC) et Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

LE TÉMOIN

Fils d'un père canadien-français et d'une mère irlandaise, Georges Phileas Vanier est né à Montréal en 1888. En 1906, après avoir fréquenté des écoles locales, il étudie au Collège Loyola où il obtient un baccalauréat ès arts en fraternité et dévotion de l'Église. En 1911, diplômé en droit de l'Université Laval de Montréal, il est admis au Barreau du Québec la même année. Toutefois, même s'il est avocat, il songe sérieusement à la prêtrise.

En novembre 1914, il se rend à Saint-Jean d'Iberville pour s'enrôler au 22^e Bataillon (canadien-français). Il accompagne son unité à Amherst, en Nouvelle-Écosse (mars 1915) puis en Grande-Bretagne (mai 1915) où il suivra diverses formations. Il commandera la section des mitrailleurs.

Le 15 septembre 1915, le 22^e Bataillon débarque à Boulogne pour se rediriger sur le front belge. Au début de janvier 1916, dans le secteur de Vierstraat en Belgique, il est à la tête d'une section chargée d'effectuer une reconnaissance près des lignes ennemies et de

détruire un poste d'observation allemand. Sa mission, réussie, sera le premier grand succès du bataillon.

En juin 1916, il est victime d'un choc nerveux causé par l'éclat d'un obus et doit être évacué en Grande-Bretagne pour y être soigné. Il est par la suite renvoyé au Canada pour sa convalescence. De retour en Grande-Bretagne en septembre 1916 (il ne sera pas à la bataille de Courcellette), il est brièvement muté au 69^e bataillon (canadien-français). Il songe sérieusement à accepter un poste au quartier général de la 4^e Division canadienne. Il regagnera finalement le 22^e Bataillon, au front, en octobre 1916. Il y agira à titre d'adjudant de l'unité.

Avec le 22^e Bataillon, il participe à la bataille de la Tranchée Regina (octobre-novembre 1916), d'Angres (décembre 1916), de Vimy (9-13 avril 1917), de la Cote 70 (15-20 avril 1917), de Passchendaele (7-11 novembre 1917), de Méricourt (24-28 janvier 1918), de Lens (février 1918) et de Neuville-Vitasse (4-9 juin 1918). En mars 1918, on lui confie l'ingrate tâche de diriger le peloton d'exécution du soldat Arthur Charles Degassé, un déserteur multirécidiviste.

En août 1918, au cours de l'offensive sur la commune de Chérisy qui sera très coûteuse en pertes humaines pour le 22^e Bataillon, le commandant de l'unité, le lieutenant-colonel Arthur Édouard Dubuc, est grièvement blessé. C'est à Vanier que l'on confie alors le commandement intérimaire de l'unité. Malheureusement, celui-ci est grièvement blessé à son tour par une balle qui traverse son estomac et lui facture des côtes. Alors qu'il est bandé par un brancardier, un obus tombe près des lieux tuant le soignant. Vanier est grièvement blessé aux jambes et à un genou. Évacué, il devra être amputé de la jambe droite. En novembre, alors hospitalisé en Grande-Bretagne, son état de santé empire. Il doit subir une deuxième amputation à la même jambe.

En juillet 1919, après une longue convalescence, il est renvoyé au Canada où il poursuit sa convalescence à l'hôpital des anciens combattants de Saint-Anne de Bellevue jusqu'en septembre. Il sera peu après démobilisé.

En raison de sa vaillance et de ses excellents états de service durant la guerre, Vanier sera décoré de la Croix militaire (1916), de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur (1917) et de l'Ordre du service distingué (1918). Il sera également cité à l'Ordre du Jour et ajoutera une agrafe à sa Croix militaire (1919).

Après la guerre, malgré son handicap, Vanier reprendra du service militaire avec son unité qui fera désormais partie de la Force permanente, le 22^e Régiment. En 1921, il sera nommé aide de camp du Gouverneur général lord Byng, ancien commandant du Corps canadien au cours de la guerre. Promu lieutenant-colonel en 1924, il prendra le commandement du Royal 22^e Régiment l'année suivante.

En 1928, il entreprendra une longue carrière diplomatique alors qu'il est nommé à la délégation militaire du Canada pour le désarmement auprès de la Société des Nations. De 1931 à 1938, il occupera un poste de diplomate au Haut-Commissariat du Canada à

Londres. En 1939, il sera nommé ministre canadien en France, poste qu'il occupera jusqu'à l'invasion allemande en 1940.

Revenu au pays, il est nommé commandant du District militaire n° 5 à Québec en 1941. Il sera par la suite promu major-général. Après la libération de la France, il deviendra le premier ambassadeur du Canada en France et occupera ce poste jusqu'en 1953. En 1959, il deviendra le premier Québécois et premier francophone à occuper le poste de Gouverneur général du Canada. Il s'emploiera notamment à favoriser l'unité nationale à une époque turbulente au pays, fera la promotion du bilinguisme et sera le défenseur de la cause des jeunes. Il mourra durant ses fonctions en mars 1967.

En 1921, Georges Vanier épousa Pauline Archer et ils fondèrent une famille. Couple modèle, ils sont aujourd'hui en procès de béatification par l'Église catholique. En 1988, le magazine canadien *Maclean's* le nomma le Canadien le plus marquant de l'histoire.

LE TÉMOIGNAGE

Le journal de Georges Vanier est très riche en informations, notamment sur la conduite d'opérations contre les tranchées ennemies. D'un style plutôt sobre et sérieux, Vanier tient son journal de façon rigoureuse au jour le jour, voire à l'heure précise de ce qu'il a fait. Parfois, on pourrait presque le confondre avec un journal de guerre (ou de marche) de bataillon, mais on y retrouve bien entendu de bonnes réflexions et des commentaires personnels.

Toute aussi riche que son journal, mais plus agréable à lire, sa correspondance (268 documents) offre un complément plus humain à la description de sa guerre. Vanier écrit tantôt à sa mère en anglais, tantôt à son père en français. Il est alors intéressant de comparer la description de certains événements qu'il fait à sa mère (notamment à la suite de son importante blessure reçue lors de la bataille de Chérisy), alors qu'il tente de la rassurer et de minimiser les faits et ce qu'il écrit à son père et dans son carnet.

Mots clés thèmes: Rencontre avec les Français – vie de tranchées – brigade canadienne-française – exécution – mort de camarades – blessure.

Mots clés batailles: Opérations en Belgique – Courcellette – Vimy – Chérisy.

Mots clés personnages cités: Il mentionne régulièrement les noms de ses camarades officiers et de quelques camarades montréalais qu'il a connus lors de ses études et qui servent au front – Sdt Arthur Dagesse (exécuté) – Capt-abbé Rosaire Crochetière – Roi George V.